

La vie en vrac, seconde édition, novembre 2009

Merci à Papistache qui m'a fait l'amitié de corriger mon texte !

L'écrivain rêve d'un début, d'un milieu et d'une fin. Il voudrait des chapitres, des descriptions savoureuses, des retours en arrière, des ellipses et des scènes d'action haletantes.

Il n'y arrive pas.

Comment pourrait-il planifier la vie ?

La vie est-elle planifiable ?

L'écrivain se torture à essayer d'imaginer des histoires construites mais quelque chose en lui refuse. Il a peur de se rendre compte qu'il n'est pas un écrivain. Il ne suffit pas de le décider pour le devenir.

Ou peut-être le suffit-il ? ...

L'écrivain vient de finir une nouvelle première page. Cette histoire ne lui plaît décidément pas.

Aucune chance qu'elle ne se transforme jamais en début de roman....

dimanche 30 avril 2006

Une parenthèse

J'ai neuf mois devant moi.

Neuf mois avant de reprendre le travail, mon boulot de prof de ZEP.

Dans peu de temps, une petite fille va pointer le bout de son nez dans notre maison.

Je l'attends. Nous l'attendons.

Et moi qui courais toujours, j'ai décidé de prendre le temps de l'attendre puis de l'accueillir en douceur et en tendresse.

Ce blog est une parenthèse, une parent-thèse...

De quoi vous parlerai-je ? Qui sait de quoi demain est fait ? De tout ce qui me passera par la tête, je suppose ! De moi, des hôpitaux, du bébé à venir, de cette femme sur les bords du lac, des lenteurs de l'administration, de cette putain de loi sur l'immigration, de mes tentatives d'écriture, des tentes à bulles, de l'anniversaire de Suzanne, des pensées de Pascal...

Parce que j'ai pris goût à vous écrire, parce que j'aime partager mes joies, mes peurs et mes colères avec vous, voici *El bolg*, un peu de ma vie en vrac, peut-être un peu de la vôtre aussi.

mardi 2 mai 2006

Aimez-la ou quittez-la

Elle se promène sur les rives du lac. Il fait chaud. Dans sa main droite, une poussette vide, dans la gauche, bien serrée, la petite main de son fils qui suit la marche tranquille en trempant ses pieds dans l'eau fraîche. Quelques mètres en avant, l'aîné sur son vélo, se retourne et leur sourit fièrement.

Nous sommes attablés à une terrasse et regardons le spectacle. Calés dans nos fauteuils, caressés par les rayons du soleil, nous savourons le retour du printemps devant nos boissons glacées.

Pourquoi faut-il que l'un d'entre nous parle du voile ?

Pourquoi faut-il que l'un d'entre nous parle ?

Elle se promène sur les rives du lac. Elle a peut-être chaud sous sa longue tunique noire. Peut-être pas.

J'entends les mots pleins de bons sentiments. Je les entends la plaindre et j'entends le mépris qu'ils n'entendent pas.

Elle s'arrête un instant pour que son enfant jette des cailloux dans l'eau.

Pauvre femme, pauvre femme soumise, pauvre femme soumise à la religion, pauvre femme soumise à la religion des hommes ...

Elle passe à présent devant nous, droite comme un minaret.

Pourquoi faut-il que l'un d'entre nous parle du voile ?

Pourquoi faut-il que l'un d'entre nous parle ?

Que savons-nous de cette femme ? Des raisons qui l'ont poussée à se cacher du regard des autres ? Ne peut-elle avoir choisi librement de porter ce voile ? Probablement pas, c'est vrai. Mais est-ce une raison pour la juger ?

Nous sommes tellement pétris de nos idéaux occidentaux que nous sommes persuadés qu'ils valent pour le monde entier.

Et nous regardons presque attendris les nonnes en habits religieux et nous luttons pour garder notre lundi de Pentecôte. Reliefs d'un temps pas si lointain, reliefs de notre culture. C'est à l'aune de cette culture que nous nous permettons de juger celle des autres.

Que savons-nous de cette femme ?

Nous sommes tellement suffisants, tellement sûrs d'avoir raison que nous imposons nos convictions sans état d'âme et en toute bonne conscience.

Et qui ne les comprend pas est *intolérant*.

Et qui ne les comprend pas est *un barbare*.

Pauvre femme, pauvre femme soumise, pauvre femme soumise à la religion, pauvre femme soumise à la religion des hommes...

Moi aussi je hais les hommes qui font des lois idiotes, je hais les hommes qui façonnent une religion à leur intérêt et à leur gloire, je hais l'idée qu'on force une femme à se voiler le visage.

Trois petits points à l'horizon.

Moi aussi je voudrais me cacher parfois.

jeudi 4 mai 2006

Docteur Théo

- Moi aussi veux voir tésiste ! me lance mon fils, furieux, au moment de mon départ.

Quelques instants plus tard, me voilà dans la salle d'attente, bondée forcément sans ça ce ne serait ni drôle ni normal. Je tente de me concentrer sur un vieux numéro de *Femme Actuelle* et je ne me sens ni femme, ni actuelle quand j'observe les riants visages de ces nénétes qui s'extasient devant un poulet aux hormones ou une crème antirides d'une composition sans doute équivalente...

Les deux secrétaires médicales discutent pour passer le temps et j'apprends que le jeudi, c'est calme... J'ose à peine imaginer ce que doivent être les autres jours !

Une petite heure plus tard j'entends : "C'est pour moi, ça ?" et une des deux donzelles confirme en m'appelant par mon nom et en m'invitant à suivre le bon docteur.

Je ne sais pas si vous voyez qui est Théo, cet affreux bonhomme, le seul qui soit réellement méchant, dans *Les Tontons Flingueurs*. Repensez à son ton si suffisant, à son terrible accent, à ses mimiques méprisantes...

Vous l'avez maintenant ? C'est lui que j'ai rencontré cet après-midi ! Il ouvre avec brusquerie la porte et me désigne une chaise du doigt. Il s'assoit face à moi, me regarde et déclare : "Alorreu, fou zavez pris drop de Levureuh ?" et il éclate de rire. Polie, je tente un petit sourire, autant être bien avec celui qui pourrait bien mettre fin à mes souffrances ! Je ne crois pas si bien dire hélas...

Puis vient le classique défilé de questions de santé qu'il expédie rapidement, on n'est pas là pour rigoler non plus. Tout aussi bref, l'examen du dos, "C'est là que je planderai l'aigu-illeuh !", la prise de la tension, "Barfait !", l'écoute du cœur "Ach ! Stéthoscopeuh !" Bien. L'entretien va sur sa fin et je ne serai pas fâchée de m'en aller rapidement...

Il me regarde droit dans les yeux et prend un air dramatique. Pendant ce temps, j'ai le temps de repenser à ce fameux Théo déclarant avec sarcasme:

- Il faut bien admettre qu'exceptionnellement, Dieu n'est pas avec nous ! Mais il ne sera pas dit que nous avons sorti le matériel pour rien.

J'attends, je tends déjà le dos...

- Est-ce que fous acceptez de subir uneu périuraleuh ?

- Oui.

- Est-ce que Fous connaissez les risques ?

- Oui.

- Che fais fou les rappeler, il faut être bien invormée avant de chwazir dans la prézipitationne ! Safez-fous qu'on peut en mourrireuh ? Il y a quinze chours, en Allemagneuh, une femme est morteuh pasque l'aiguille a dérapé danz un tout betit vaisseau sanguin... ça on ne beut pas prévoireuh, non, za peut arriver...Bon... bien zûr, il y a aussi, l'hémiplégie à vie, et les grosses problèmes de dos, za veut direu que fou souffrez atrocement jusqu'à la fin de vos chours.. , et aussi parfois le liquide anezthéziqum remonté jusqu'au cœur parce que, forzément, dans un accouchement, on bouge un peu et c'est l'arrêt cardiaqueuh, y'a rien à faireuh... Une étude allemandeuh récenteu montreu que les zenfants nés sous périuraleuh ont bien plus de problèmeus de zanté que les zautres, il faut le zavoir aussi, ça...

- Humm...

- Bien, Bien... Fous foulez toujours la périuraleuh ?

- Oui.

- Bon alors fous signez là la feuille de consentement, s'il fous plaît...

Quand je ressors de son cabinet, il me lance avec un sourire diabolique :

- A très bientôt !

Et immédiatement j'entends :

- Il faut bien admettre qu'exceptionnellement, Dieu n'est pas avec nous !
Mais il ne sera pas dit que nous avons sorti le matériel pour rien.
J'attends, je tends déjà le dos...

dimanche 7 mai 2006

Immigration "choisie"

Il a posé sa main sur le ventre de sa femme, délicatement, puis il s'est penché, tendrement.

Attends, fils, patience, le temps n'est pas encore venu.

Elle le regarde, confiante.

Ils se sont mariés, il y a peu, comme en secret et les gens du village ont dit :

- Maintenant, ça ne peut plus durer, la situation devient trop dangereuse pour vous et pour nous. Il faut vous en aller.

Elle a juste quinze ans et elle regarde son homme. Lui, il sait ce qu'il faut faire, ils les conduira là-bas.

Elle a pris ses chaussures vernies, ses chaussures de mariée, un petit baluchon. Il a mis les 50 dollars contre sa peau, ses seuls papiers.

Il est minuit et ils attendent le camion.

Il pense à ses parents, probablement enfermés dans une geôle de la capitale.

Il revoit les miliciens les emmener de force, le regard fier de son père, les larmes muettes de sa mère. Puis la vie sans vie, la vie caché. Quelques villageois l'ont nourri parfois mais, ici comme partout dans le pays, contre un simple bout de pain tu pourrais dire ou faire n'importe quoi. Les miliciens le savent bien.

Le camion arrive dans un nuage de poussière. La route est longue, tellement longue.

Attends, fils, patience, le temps n'est pas encore venu.

Elle laisse son village, elle laisse ses amies, elle laisse ses poupées. Elle laisse son enfance. De parents, elle n'en a plus depuis longtemps. Depuis qu'on met en prison les instituteurs, depuis qu'on tue sur la place publique ceux qui disent tout haut ce que le peuple pense tout bas.

Ils ont roulé des jours et des nuits, ils ont marché dans la chaleur, ils ont dormi sous les étoiles. Ils ne sont pas seuls, presque vingt, et le groupe augmente au fur et à mesure qu'ils se rapprochent.

Son ventre s'est encore arrondi, un peu plus. Elle peine à marcher, le souffle lui manque trop souvent.

Attends, fils, patience, le temps n'est pas encore venu.

La nuit, quand ils pansent leurs plaies, allongés sur le sol, en cercle autour d'un faible feu, il raconte encore :

- Au pays des droits de l'homme, nous pourrions élever notre fils, tu verras. Au pays des droits de l'homme, je trouverai un bon travail et nous pourrions même étudier. Tu sais, l'école est gratuite au pays des droits de l'homme.

Elle lui sourit et lui dit :

- Et si c'est une fille ? Irons-nous au pays des droits de la femme ?

Il éclate d'un rire confiant.

Ils roulent des jours et des nuits, ils marchent dans la chaleur, ils dorment sous les étoiles et ils arrivent enfin à la frontière. Le passeur les laisse et leur dit qu'il faut attendre le bon moment.

Attends, fils, patience, le temps n'est pas encore venu.

Dans la forêt, silencieux et affamés, ils attendent. Longtemps.

Son ventre lui pèse, elle est lourde de tous ces jours et de toutes ces nuits.

Quand le soleil est couché, ils regardent ensemble les lumières de la ville et ils imaginent la vie de ceux qui sont là-bas, au pays des droits de l'homme. Les supermarchés remplis, la liberté, la parole libérée, les enfants qui jouent dans les squares, les vieux assis qui discutent sur le seuil des maisons, les belles toilettes des femmes, le jour même la nuit.

Le passeur revient et leur dit qu'il faut payer. Les 50 dollars ne suffisent plus. "Il faut vous décider, ces chaussures, donnez-les moi, et cette bague aussi." C'est le seul souvenir qui lui reste de sa mère, son seul lien. La bague disparaît dans les mains du passeur. Elle ne pleurera pas, son homme détourne les yeux.

Ils ont couru dans les buissons, sans un bruit ils sont montés dans la frêle embarcation et ils ont espéré. Les voilà sur le rivage. Des hommes et des femmes au pays des droits de l'homme.

Elle est coupée en deux par la douleur qui déchire son ventre.

Attends, fils, patience, le temps n'est pas encore venu.

Non, mon amour, le temps est venu, je ne pourrai pas attendre. Il soutient sa femme et ils avancent tous deux dans la rue déserte. Elle ne peut s'empêcher de crier. Des rideaux se tirent aux fenêtres des maisons. "Qui vient nous réveiller à cette heure ? Laissez dormir les braves gens !" Il appelle au secours mais personne ne répond.

Une voiture de police. "Vos papiers" Ils n'en ont pas.

Les braves gens se rendorment rassurés, les étrangers sont partis, la police a bien fait son travail.

Dans un bureau, un homme mal réveillé leur demande s'ils ont de la famille au pays des droits de l'homme. Ils n'en ont pas. "Avez-vous au moins fait des études, êtes-vous hautement qualifiés ?" Ils n'ont pas été à l'école, est-ce que quelqu'un sait ici que là-bas, seuls les gosses de riches peuvent étudier ? L'officier remplit un imprimé sans plus leur adresser la parole.

Dans le fourgon, ils font le trajet en sens inverse et les lumières de la ville s'éloignent, et le pays des droits de l'homme s'efface.

Trois êtres humains, hautement qualifiés pour l'amour, hautement qualifiés pour le bonheur, hautement qualifiés pour la vie...

mardi 9 mai 2006

Cours de traduction

Chez la nounou de mon fils, à 17 heures :

Thomas, 3 ans : Veux youyou !

La nounou : Quoi ? Tu veux du jus de raisin ?

Thomas : Nan ! Veux youyou !

Je vous la fais courte mais le dialogue de sourds dure cinq bonnes minutes, la nounou s'évertuant à envisager de multiples possibilités, l'enfant donnant inexorablement la même réponse !

Devant cette atroce impasse de la communication, je demande secours à mon fils : "Titouan, qu'est-ce qu'il veut Thomas ?"

Et lui de répondre, magnanime : "Lui, veut yayou !"

Et moi, triomphante, d'expliquer à la pauvre *femme au bord de la crise de nerf* que Thomas veut simplement un yaourt...

jeudi 11 mai 2006

En attendant la petite sœur

C'est la première fois que je t'écris. Tu es en moi depuis bientôt huit mois et je ne t'ai pas écrit parce que je ne sais pas te nommer. Je te parle, un peu tous les jours, je te berce, je te caresse. Je sens ton corps qui vient se blottir contre ma main. Et tes petits coups de pieds ! Ma fille... Je te savais fille depuis le début, je ne sais pas pourquoi ni comment je le savais, je le savais et c'est tout.

Le chemin qui nous a menés jusqu'à toi a été douloureux mais il est derrière nous maintenant. Nous reste quand même, une peur sourde, la peur de te perdre.

La joie de ton père quand la gynéco a confirmé que tu étais une fille ! Il ne voulait pas y croire, il a redemandé ! Quand nous sommes sortis du cabinet médical, il a dit qu'il avait tout ce qu'il avait toujours désiré, une femme qu'il aime (et qui l'aime !), un adorable petit garçon et maintenant une fille ! A partir de ce jour, nous avons commencé à t'appeler la "petite sœur de Titouan", puis "la petite sœur" tout court ! Et ton frère qui n'avait rien trouvé de mieux que de te baptiser "Caca", s'est mis lui aussi à t'imaginer

un peu plus précisément. Il faut dire que jusqu'ici, le roi, c'était lui ! Pas facile de partager cette place de choix ! Il a commencé à avoir peur, à s'inquiéter de l'arrivée de cette étrangère qui allait lui piquer ses parents et ses jouets ! Et puis je lui ai dit : "Quand la petite sœur sera née, tu iras la voir à la maternité et elle aura un cadeau pour toi !". "Un cadeau vert ?" m'a-t-il demandé, les yeux pétillants ? Je me suis empressée de répondre par l'affirmative ! Puis, il a précisé : "Un cadeau vert Oui-Oui ?" Bon... Il va falloir que je trouve un Oui-Oui à offrir à ton frère et que je n'oublie surtout pas de l'envelopper dans un papier cadeau vert !

C'est un de mes premiers souvenirs... J'avais trois ans. Ma mère est dans un lit, à la maternité et je vois mon frère pour la première fois. Je dis : "Il n'est pas beau, il n'est pas noir !" Maman, qui a tout prévu, me donne un cadeau de la part du bébé et soudain, je me mets à apprécier ce truc tout rose qui n'avait pas encore d'intérêt à mes yeux !

Petite sœur... C'est ainsi que je te parle et il me tarde de te trouver un prénom à toi. Avec ton père, on fait des listes de prénoms puis on les élimine et on les relance en course et pas un ne sort du lot pour le moment. Peut-être que c'est toi qui décideras, le jour de ta naissance. Nous te verrons et nous saurons.

Il me reste des milliards de trucs à finir avant ta venue et j'ai pourtant hâte de faire ta connaissance enfin. Te serrer tout contre moi, enfin. Te serrer tout contre moi, te serrer tout contre moi et sentir ton petit souffle et ton odeur de lait sucré. Qu'il a été long le chemin jusqu'à toi et que j'ai hâte de t'aimer au grand jour !

vendredi 12 mai 2006

Au-delà existe une autre dimension, sonore, visuelle et mentale. Vous venez d'entrer dans la quatrième dimension...

Jamais je n'aurais cru qu'un jour, je sortirais mon agenda, que je l'ouvrirais en date du premier juin 2006 et que j'y inscrirais : "accouchement". C'est pourtant cette expérience paranormale que j'ai vécue ce vendredi 12 mai 2006 à 14 heures et 53 minutes.

La gynéco : "Un jeudi ça vous va ? On dit 8 heures 30 alors ?"

Moi : "..."

Mettez tout ce que vous voulez dans ces points de suspension qui ne sont pas à même de décrire ma perplexité et l'abîme qui s'est ouvert devant moi à ce moment là. Que je vous explique, en tout cas à ceux qui n'ont pas encore eu le bonheur de suivre les trépidants épisodes de ma grossesse : ma crapulette, elle est balaise, méga balaise ! Alors aujourd'hui, j'suis allée

faire une échographie pour estimer son poids actuel et son poids de naissance. Et bien figurez-vous que malgré un régime draconien (c'est le no sucre land et je peux vous dire que pour moi, c'est un supplice !) ma "petite" l'est de moins en moins et aujourd'hui, elle ferait 3 kilos 6 ce qui n'est pas mal du tout sauf que le terme est prévu pour dans 5 semaines... Voilà pourquoi, mesdames, messieurs, ma fille n'est pas muette... Voilà aussi pourquoi la gynéco a programmé d'office une césarienne, 15 jours avant le terme !

Un jeudi, ça vous va ? Et vous en voudrez combien ma p'tite dame ? Et avec ceci ?

Je crois que ça ira pour aujourd'hui merci...

A part ça, je suppose que nous sommes millionnaires puisque mon chéri et moi, venons aujourd'hui même de donner notre accord pour l'achat d'une maison de 185 000 euros. Reste plus qu'à trouver les sous, une broutille.

- C'est un cadeau, je vous l'emballe?

- Non, ma femme attend dans la voiture !

samedi 13 mai 2006

N'oublie pas mon petit soulier...

Mon fils a grandi, mon fils grandit, mon fils va grandir encore. Un petit géant d'un mètre et des affaires qu'il faut ranger dans des cartons parce qu'elles sont trop petites pour lui désormais. J'ai horreur de trier les vêtements, chacun d'eux appelle un souvenir et porte l'empreinte si fragile du corps de mon enfant. J'essaie de ne pas m'attacher mais je m'attache. Fort. Je collectionne compulsivement tout ce qui jalonne la vie de mon fils. J'ai photographié son cordon ombilical mais je ne l'ai pas gardé, mon chéri m'en a empêchée. J'ai noté presque administrativement dans un grand cahier tous ses premiers moments : premier bain, première sortie en poussette, premier cadeau, premier sourire, premier petit pot, première fois qu'il a rencontré untel ou untel, première balade en voiture, premier tour de manège, première fois qu'il a mangé de la glace, premier biberon, premier fou rire... Et pour chacun de ces moments, je peux de mémoire donner une date, un lieu, des circonstances très précises. Le premier jeu capable de fasciner mon gamin pendant plus de quarante-cinq minutes : un gros paquet de cacahuètes, chopé par ses petites mains de plus en plus agiles sur la table en bois, chez mes parents, le 28 octobre 2003. Je revois son air consciencieux et concentré et les petits carreaux verts de la mosaïque de la cuisine, en arrière-plan et jusqu'à l'odeur de l'avocat vinaigrette que nous mangions pendant ce temps là.

Mais le pire, ce ne sont pas les vêtements parce que des habits, ça se donne, ça se reporte. Ma fille se lovera sans doute dans les pyjamas de son grand frère. Non, le pire ce sont les chaussures. Je ne sais rien de plus poignant qu'une paire de chaussures qu'il va falloir jeter. Des chaussures, ça ne se donne pas, ça ne se remet pas. Elles sont faites au pied de l'enfant pas à celui d'un autre. Et me voilà toute conne devant 5 paires de souliers, tous trop petits. Je les observe du coin de l'œil, j'essaie de les éviter mais ils sont là au-dessus de l'armoire et il va bien falloir s'en débarrasser et le plus tôt sera le mieux.

Je suis incapable de le faire. C'est mon chéri qui s'en chargera, c'est un accord tacite entre nous. J'irai faire une course et quand je reviendrai, elles auront disparu et je ne poseraï pas de questions. Juste un baiser sur le front de mon homme, de mon héros.

Quand je vois une chaussure d'enfant je prends avec violence toute la mesure du temps. J'ai des images de montagnes de souliers, camps de concentration, manifestations contre les mines antipersonnel... Traces de vies effacées, traces de vies brisées.

Je hais les chaussures d'enfant.

Vendredi 19 mai 2006

Gagner sa croûte, croûte que croûte...

Mon fils a la questionnrite aiguë. A peine réveillé, je l'entends qui interroge ma mère :

- Nonna, fait jour ?
- Oui mon lapin !
- Pourquoi fait jour ?
- Parce que c'est le matin !
- Pourquoi est le matin ?
- Parce qu'il est 9 heures !
- Pourquoi est 9 heures ?
- Parce qu'avant c'était 8 heures !

Il n'a pas eu le temps de poser la question qui lui brûlait les lèvres, sa grand-mère a filé dans la cuisine !

Ce midi, je l'embrasse avant de partir au bahut, finir de remplir des bulletins.

- Maman fait quoi tout de suite ?
- Je vais travailler.
- Pourquoi travailler ?
- Pour gagner ma croûte !

- Quoi c'est croûte ?
- C'est ce qui nous permet d'acheter à manger !
- Ah... D'accord....

Quand je reviens, en fin d'après-midi, ma mère me raconte que quand elle a servi des pâtes au jambon à mon fils pour le repas, il s'est exclamé : "Oh ! des croûtes !"

lundi 22 mai 2006

À mon amour

Pourquoi est-ce que passé un certain âge, ou un certain temps, on n'écrit plus de lettres d'amour ? Je t'en ai écrit, au tout début, une, deux, peut-être même trois, puis plus rien. Tu ne m'as pas écrit non plus, c'est étrange, n'est-ce pas, d'écrire à une personne dont on partage la vie, le quotidien.

Huit ans à tes côtés, huit années aux éclats. J'aime ton rire à la folie, j'aime le provoquer et voir tes lèvres sourire, tes yeux pétiller. Parfois, je te regarde dormir et me viennent des larmes à la pensée que tant de bonheur est pour moi. Parfois, je te regarde dormir et me viennent des larmes à la pensée que tant de bonheur est fragile.

Huit ans à tes côtés à parcourir le monde, à jeter un regard émerveillé sur les paysages et surtout sur les êtres humains. J'aime ta profonde bonté, cette gentillesse, cette ouverture d'esprit avec laquelle tu accueilles toujours l'inconnu.

Huit ans à tes côtés à préparer l'exil et à inventer l'avenir. Avons quitté maison, famille, amis... Mais là où tu es, c'est ma maison. Peu m'importe finalement le lieu, ma maison je l'ai faite dans ton cœur et je m'y sens bien.

Huit ans à tes côtés, à savourer l'indicible. Profiter du soleil, rester cachés dans le lit, se baigner nus dans l'océan, manger des mangues sur les plages de Zanzibar, hurler notre amour sans pitié pour les voisins, aller à Baden-Baden juste pour dire "nous sommes nous sommes allés à allés à Baden Baden"...

Huit ans à tes côtés et un fils qui te ressemble. Merveilleux cadeau, merveilleux enfant. Il a ton rire franc et léger à la fois et cette bouille charmeuse qui font que je suis incapable d'être fâchée avec aucun de vous deux plus de dix secondes !

Huit ans à tes côtés et une fille bientôt. Enfin. Il a été long et douloureux le chemin jusqu'à elle mais tu ne m'as jamais lâché la main.

Huit ans à tes côtés, huit années flamboyantes.

Tu m'as mise au monde une seconde fois.

Je vis pour de vrai.

Merci mon amour.

mercredi 24 mai 2006

Lettre à Adèle

Adèle, tu me demandes une lettre d'amour, voici des mots d'amour pour toi, je ne sais pas la différence entre l'amour et l'amitié. Et toi la sais-tu ? Je crois qu'on perd toujours trop de temps à s'interroger sur la vie, la mort, l'amitié entre un homme et une femme, la différence entre l'amitié et l'amour, le cours du dollar, la part d'acquis et la part d'inné, le rôle de la culture, le sens de la vie et la vie de Bryan... Je crois que toi, tu es du côté de la vie, alors tu comprendras sans doute que je me moque de savoir la différence entre l'amour et l'amitié !

Adèle rencontrée dans un bar du Havre, un peu en retrait mais des yeux malicieux et des silences plus beaux que d'autres mots, attendus ou convenus. Adèle tu es venue vers moi sur la pointe des pieds, sans faire de bruit. J'ai fait pareil, tout doucement. Nous avons fini par nous retrouver nez à nez. Alors nous avons ri, c'était ce qu'il y avait de mieux à faire ! Et nous avons appris à nous connaître mais je crois que nous nous connaissions déjà, sans avoir rien dit. Il y a des êtres qui portent leur passé sur leurs épaules, tu as fait partie de ces êtres là, moi aussi. Adèle aux ailes brisées, des gros morceaux de scotch pour les recoller ça ne marche pas bien, un géant par contre ça peut faire des miracles. J'aime bien ton géant Adèle, il a comme toi l'élégance des timides et le sourire des doux rêveurs.

Adèle en équilibre fragile entre l'angoisse et l'abandon au bonheur. J'ai vu l'angoisse partir un peu, beaucoup, de plus en plus souvent et ton sourire de plus en plus grand. J'ai vu le chemin s'élargir et les ronces s'écarter sur ton passage. Une petite fille t'a prise par la main et t'a fait passer de l'autre côté du miroir, là où tes rêves t'attendaient depuis toujours, intacts.

Adèle en construction, une maison peinte de toutes les couleurs, un grand soleil dans le ciel et plein de chambres pour les amis. Des fleurs dans le jardin, des enfants qui s'amuse et qui rient.

Adèle en éclats de rire, en éclats de vie. Adèle en pantoufles interviewée par une équipe de télévision, Adèle qui saute dans les flaques d'eau, Adèle qui rit sous cape, Adèle qui fait semblant de faire les gros yeux...

Adèle, toi qui m'as accueillie dans ta terre Adélie, sans réserve, je veux te dire que j'aime ta manière d'être, entière, sans artifices. J'aime le papillon que tu es devenu comme j'aime aussi la chenille et le cocon qui ne sont jamais loin.

Adèle, au pays des merveilles,
Adèle, au pays des mers, veille,
Adèle, au pays des mères, veille,
Adèle, au pays d'aimer, veille...

jeudi 25 mai 2006

Etat des lieux à J-6

Poids : 79 kilos.

Taille : 2 mètres 20.

Années : 33.

Mois : 400.

Jours : 12 285.

Heures : 294 811.

Minutes : 17 688 728.

Têtes : deux, macro céphaliques.

Cheveux : longs et courts.

Yeux : quatre, bleus.

Bras : quatre.

Jambes : quatre.

Sexes : deux, féminins.

Seins : 4 dont deux faisant du 110 E.

Séparation prévue dans : 6 jours, 11 heures, 18 minutes, 14 secondes...

Bientôt, je serai deux...

samedi 27 mai 2006

Lettre à mon fils

Petit cœur, encore quatre jours et tu ne seras plus le centre du monde... Je crois que tu le sens, je crois que tu le sais toi qui te loves contre moi, qui appelles les câlins et les mots doux comme si... Tu t'inquiètes et c'est normal, moi aussi je m'inquiète ! Comment pourrais-je aimer à nouveau et autant ? Ces questions, je connais beaucoup de mères qui se les sont posées. Avant. Après, miracle de l'amour, elles ont vécu ce qu'elles soupçonnaient déjà mais qu'elles ne pouvaient pas comprendre tant qu'elles ne l'avaient pas ressenti. L'amour ne se partage pas, il se multiplie.

Petit homme sans qui ma vie ne serait pas vivante, tornade de bonheur ! Tu ne sais pas comme j'aime te regarder vivre, comme le moindre de tes gestes peut m'émouvoir ! Je me souviens de la première fois où tu m'as dit "maman je t'aime" et j'en ai les larmes aux yeux !

Encore quatre jours, et je partirai pour la maternité avec ton cadeau vert caché au milieu des couches de ta petite sœur ! Je me demande si tu te souviendras de ce moment où tu découvriras "l'intruse" ! J'avais trois ans moi aussi quand j'ai rencontré mon intrus à moi pour la première fois. J'ai dit : "Il n'est pas beau, il n'est pas noir !" Je me souviens du profil de ma

mère, en contre jour sur son lit d'hôpital et puis surtout ce cadeau de mon frère, posé à côté du berceau dans lequel il reposait. Ça c'était tellement plus intéressant que le bébé ! ! ! Je me demande quelle tête je ferais si ton père se ramenait un jour à la maison avec une autre femme et qu'il disait : "Voilà, c'est Simone, ma nouvelle femme, elle va vivre avec nous à partir de maintenant !" Je ne suis pas bien sûre que je ne ferais pas une petite crise de jalousie !

Ma petite tortue des Galápagos, mon lapin en sucre, mon petit poussin de Birmanie, mon fils...

J'aimerais pouvoir savoir quel sera ton premier souvenir pour le parer de lumière ! Le bruit de la perceuse, entendu chez ta nourrice et qui t'a fait trembler de nombreuses fois ensuite ? La Cadillac rose que tu conduisais fièrement au manège ? Ta cabane à bulles ? La fête chez ta copine Mina ? Les sucettes vertes ? La voix de ta grand-mère te lisant les aventures de *Loulou le pou* ? La mémoire est tellement curieuse !

Je vais te raconter mon premier souvenir. J'avais un peu plus d'un an et je me revois étendue sur un duvet doux. Je suis sur le ventre et je regarde fascinée, appuyée sur les coudes, les motifs dessinés, d'étranges arabesques oranges et vertes sur fond bleu. Je lève la tête et j'aperçois le sourire édenté de la "vieille" Vietnamiennne qui me garde. Je suis à Saigon et je crois entendre le bruit des bombes au loin...

Quel sera ton premier souvenir ? Je voudrais tant que ce soit mon visage au-dessus du tien, te souriant pendant que tu prends le sein ! Je suis une mère bien possessive parfois, n'est-ce pas, puisque j'aimerais contrôler jusqu'à tes souvenirs... Petit cœur d'amour, ce n'est pas pour les contrôler, c'est juste que j'aimerais te construire un passé heureux ! Quelle folie !

Mon oursin crapule, mon feu de Bengale, ma mousse de framboises, tu restes au creux de moi-même quand tu n'es pas avec moi. Quelque part en moi, dans un petit coffre de chair, de sang, d'os ou de vent qui sait, les souvenirs de nous et ton sourire, grand, tellement grand ! Exactement comme le mien, maintenant, à ce moment précis où je viens d'ouvrir le petit coffre !

dimanche 28 mai 2006

Fête des mères

Dimanche matin, la sonnette fait ding dong. Du fond de mon lit, j'entends mon fils qui s'interroge : "Mais qui fait ce bruit ?" Petits pas dans l'escalier, verrou qui se tourne, porte qui s'ouvre et la voix de Stéphanie : "Bonjour !" Ma mère, devant l'énorme pot de fleurs se demande si elle doit remonter en vitesse chercher un sou pour la dame ! Et Stéphanie s'excuse déjà, elle ne

pensait pas que je dormirais, elle voulait juste dire bonjour ! Je lui crie de rentrer et essaie de m'habiller un peu déceimment ce qui est loin d'être évident étant donné :

Petit un : que je ne rentre plus dans mes vêtements d'été,

Petit deux : qu'il fait déjà 34 degrés et que je ne supporterai aucune couche superflue,

Petit trois : que je suis un peu vaseuse et que trouver mes habits relève du parcours du combattant !

Ouf ! J'aperçois une nuisette japonaise pas très décente mais qui fera l'affaire ! Le ventre passe, juste, mais il passe !

J'ouvre la porte de ma chambre, abandonnant mon larvesque chéri aux derniers délices du presque sommeil et derrière le pot de fleurs je trouve le grand sourire de Stéphanie, prête à repartir ! Je m'insurge ! Non mais ! Je ne vais pas la laisser partir comme ça ! Mon fils est caché dans un coin, il prépare ses futures questions... Dans la cuisine, accablés de chaleur, trois mères papotent... Je me tiens au courant des dernières nouvelles de mon bahut et manque d'accoucher de rire quand Stéphanie me confirme que notre principal vient de pondre une circulaire dans laquelle elle stipule qu'il est désormais interdit de porter des décolletés, débardeurs, tongs, mules et sabots... J'ai de la chance d'être en congé, finalement... Un avion dans le ciel et la litanie des questions commence : "Quoi c'est ce bruit ?", "Pourquoi l'avion il vole ?", "Pourquoi l'avion vole dans le ciel ?", "Que fait l'avion dans le ciel ?"... Stéphanie donne une explication scientifique ce qui arrête net mon fils, limite vexé d'avoir une réponse si précise et sur laquelle il ne va pas pouvoir rebondir ! Et je souris en repensant aux questions du soir : "Pourquoi le soleil se couche Papa ?" Réponse de mon chéri : "En fait ce n'est pas le soleil qui se couche, c'est la terre qui s'en cache !", réponse de Tiphaine : "Il est fatigué, il met son pyjama et il va se coucher en éteignant la lumière !" "Pourquoi Maman a des gros pieds ?" Réponse de mon scientifique préféré : "Parce qu'il se forme un excès de lymphe interstitielle!", réponse de Tiphaine : "Parce qu'ils ne sont pas contents !"

Dimanche matin, dans la cuisine, accablés de chaleur, trois mères papotent, un père marmotte... et un enfant pépie !

jeudi 1 juin 2006

A l'origine de toi

Miracle de l'informatique, ce message devrait vous parvenir au moment même où ma fille et moi nous nous accoucherons. Je serai absente quelques jours de ce bolg et je vous envoie mille baisers, en attendant.

A l'origine de toi, une étincelle.
A l'origine de toi, un monde en devenir.
A l'origine de toi, la vie.
A l'origine de toi, des hommes et des femmes.
A l'origine de toi, des millénaires de luttes.
A l'origine de toi, des millénaires d'amour.
A l'origine de toi, l'Histoire.
A l'origine de toi, des millions d'histoires.
A l'origine de toi, l'histoire familiale.
A l'origine de toi, une kyrielle vertigineuse de hasards.
A l'origine de toi, La France, l'Italie, la Slovaquie, l'Autriche.
A l'origine de toi, les ancêtres de ton père.
A l'origine de toi, en 1928, l'apprentissage de boucher de Joseph chez les parents d'Henriette, à Vertou, en Bretagne.
A l'origine de toi, en 1928, le désespoir d'Henriette, sous la coupe d'une belle-mère odieuse, obligée de garder les vaches chez elle, pressée de se marier pour lui échapper.
A l'origine de toi, le mariage de Joseph et d'Henriette et la naissance d'Albert, en 1932.
A l'origine de toi, l'immigration de milliers de bretons à Paris.
A l'origine de toi, la bretonne Gabrielle qui monte à Paris pour gagner sa vie en tant que bonne à tout faire.
A l'origine de toi, le tout aussi breton Paul qui gagne lui aussi la capitale pour exercer le métier de métallo.
A l'origine de toi, en 1937, la rencontre entre Gabrielle et Paul, à Paris, par l'intermédiaire d'une bonne amie de Gabrielle qui elle-même avait un bon ami qui se trouvait être Paul...
A l'origine de toi, le mariage de Gabrielle et de Paul et la naissance d'Odette, en 1938.
A l'origine de toi, toujours ce besoin vital de trouver du travail en région parisienne.
A l'origine de toi, l'usine de chez Philips à Paris qui embauche Odette en tant qu'électronicienne.
A l'origine de toi, le départ d'Albert pour Paris et ses boulots de dessinateur.
A l'origine de toi, en 1959, la rencontre d'Albert et d'Odette à la mission Bretonne, là où les exilés trouvent un peu de réconfort.
A l'origine de toi, le mariage d'Odette et d'Albert et la naissance accidentelle d'Armél, en 1968.
A l'origine de toi, les ancêtres de ta mère, mes ancêtres.
A l'origine de toi, un village perdu au nord de l'Italie, un village qui a faim.

A l'origine de toi, en 1926, des villageois italiens qui émigrent en Alsace pour travailler dans les filatures Boussac.

A l'origine de toi, la rencontre de deux jeunes gens, Natalia et Narciso, leur mariage puis leur tour de France au gré des hasards de l'embauche dans les filatures et dans le bâtiment.

A l'origine de toi, la reconstruction des villes bombardées de Normandie, celle de Flers, dans l'Orne, après la guerre et l'arrivée parmi les déblayeurs comme on les appelait, d'un maçon italien avec sa famille.

A l'origine de toi, la naissance accidentelle d'une petite dernière, Flora, en 1946.

A l'origine de toi, en 1943, un camp de prisonniers en Autriche.

A l'origine de toi, dans ce camp de prisonniers, la rencontre entre Léopold, ouvrier agricole français et Gita, ouvrière agricole Slovaque.

A l'origine de toi, l'obligation du prisonnier Léopold d'aller travailler en tant qu'ouvrier agricole dans une ferme près de Flers.

A l'origine de toi, le désir de Gita de retrouver Léopold, son exil vers un pays inconnu.

A l'origine de toi, le mariage de Gita et de Léopold et la naissance de Jean-Claude, en 1946.

A l'origine de toi, à Flers, le lycée dans lequel se sont rencontrés Flora et Jean-Claude.

A l'origine de toi, le fait que Flora, parce qu'elle est surveillante pour pouvoir payer ses études, ne puisse pas assister aux cours de latin grand débutant de la faculté de Caen.

A l'origine de toi, Jean-Claude qui prend consciencieusement les cours au carbone et les apporte à Flora tous les samedis.

A l'origine de toi, le mariage de Flora et de Jean-Claude puis la naissance de Tiphaine, en 1973.

A l'origine de toi, des hommes et des femmes d'horizons différents.

A l'origine de toi la sueur du travail, les départs, les exils.

A l'origine de toi le courage qu'il faut pour tout laisser derrière soi.

A l'origine de toi, les hasards de deux mutations.

A l'origine de toi, la rencontre d'Armel et de Tiphaine, tous deux professeurs dans un lycée du Havre, puis leur mariage, en 2002.

A l'origine de toi, leur envie de soleil et leur départ pour le sud de la France.

A l'origine de toi, les sourires de ton frère et le désir d'avoir à nouveau un enfant.

A l'origine de toi, un grand lit et un soir de septembre.

A l'origine de toi, pas même neuf mois.

A l'origine de toi, toi, ma fille.

vendredi 9 juin 2006

Enfin libres !

Sommes libres ! Avons quitté la clinique après moult rebondissements depuis 12h34 ce vendredi 9 juin 2006 exactement ! Exténuées ! Heureuses ! Au bord des larmes ! Bouleversées ! Au bord du baby blues ! Ouaouh !... Heureuse tellement heureuse malgré tout ! Merci à tous pour vos messages si touchants ! A très bientôt !

dimanche 11 juin 2006

Bébiblouz

- Qu'est-ce que c'est que ces pastèques qu'on m'a greffées sur la poitrine ? - Tu es magnifique ! - Elle ne m'aime pas, elle me regarde avec un air méchant ! - Tu te fais des idées ! - Je ne saurai pas l'aimer comme j'ai aimé mon fils, c'est impossible ! - Tu sauras très bien, Tiphaine, arrête de dire des bêtises ! - Je ne l'aime pas, quand elle pleure la nuit j'ai envie de l'écraser contre les murs ! - C'est normal, tu es si fatiguée ! - Son frère ne se fera jamais à sa présence, il va devenir si jaloux qu'il va se transformer en psychopathe ou en tyran des Carpates ! - Mais non, il faut juste un peu de temps pour qu'il accepte, pour que l'un et l'autre s'apprivoisent ! - Je n'aurai plus le temps de rien faire, je vais muter progressivement en vache laitière et un matin vous me trouverez les quatre pattes en l'air dans le lit en train de meugler à qui meuh mieux ! - Tiphaine, tu seras la plus belle de toutes les vaches de la terre ! - Mais je ne veux pas, moi, devenir une vache : je suis une femme et je veux danser, écrire, regarder des films idiots jusque très tard dans la nuit, fumer des tonnes de cigarettes, passer des coups de fil à un ami bonsoir c'est Jean-Pierre, commander des pizzas avec plein de fromage dessus, fermer ma porte à clef et oublier que j'ai des enfants qui ont besoin de moi... Dormir enfin... - Tiphaine, ce temps-là reviendra, ne t'inquiète pas ! - Ils seront grands alors et je ne veux pas qu'ils grandissent, je veux les serrer contre moi, je veux les rentrer à nouveau dans mon ventre j'ai trop peur qu'ils ne m'échappent ! - Ils vont t'échapper, Tiphaine, c'est le destin de tous les enfants et c'est bien comme ça, tu t'imagines vivant toujours chez tes parents ? - Oui, d'abord ! ils sont trop loin mes parents, je ne les vois jamais et j'ai si peur de leur mort ! - Tout le monde meurt, Tiphaine... - Pas mes parents et pas mes enfants ! C'est si affreux de penser que quand on donne la vie on donne aussi la mort... A quoi ça sert de vivre s'il faut de toutes façons mourir ? ... - Tiphaine, à quoi ça sert de mourir si tu n'as pas vécu ?

mardi 13 juin 2006

Journal de maternité

Préambule en guise d'avertissement : Routard passe ton chemin !

Il y a quelques années, mon chéri et moi adorions prendre un vol au dernier moment. C'est ainsi que pour l'été 2000, alors que nous nous croyions partis pour Cuba nous sommes arrivés en Crète. Pourquoi pas... Un guide du routard acheté en catastrophe à l'aéroport nous a appris que nous ne devrions pas faire escale dans une petite ville de la côte nord de l'île, ville jugée trop banale, trop peu chargée d'histoire, pas assez typique. Bref, le tout était résumé par un "Routard, passe ton chemin !". Nous y sommes allés et nous n'avons pas regretté ces quelques jours d'insouciance loin du tourisme de masse.

Ami lecteur, si les bébés te font frémir d'horreur, si les nénétes qui racontent pour la xième fois leur accouchement te désolent, si les ventres qui se déballonnent te font flipper... Passe ton chemin ! Ou pas... On ne sait jamais... La curiosité n'est pas un vilain défaut !

Mercredi 31 mai 2006 : Comme un kangourou au salon de l'agriculture!

Mon dieu ! J'ai oublié le sèche-cheveux ! Armel, il me faut absolument un sèche-cheveux ! Ah ! Je m'en doutais que j'oublierais un élément indispensable... enfer et damnation ! Comment vais-je faire pour accoucher dans des conditions sereines sans sèche-cheveux ? Je suis dans un drôle d'état, comme si ma vie tenait à ce sèche-cheveux... Ceux qui ont déjà essayé d'arrêter de fumer me comprendront probablement... Les drogués en tous genres aussi... Sommes dans la chambre n° 16, un bébé dans le ventre alors qu'autour de nous des cris d'enfants désolidarisés de leurs mères résonnent dans les longs couloirs. Une sage-femme vient m'informer que je dois prendre une douche à la bétadine ce soir ainsi que demain matin. L'eau sur ma peau comme une dernière caresse puis l'odeur écœurante et cette mousse orange dont il me faut me badigeonner tout le corps avec énergie. Pendant ce temps, la France gagne son match contre je ne sais quelle équipe (la Chine me dit mon chéri) mais je n'entends pas de klaxons dehors ni de cris d'allégresse dedans. Ce n'est pas un univers d'hommes...

Dernière nuit avec ma fille en moi. Je me sens comme une intruse dans cette maternité moi qui porte l'enfant en moi, à l'intérieur. Encore un peu coupées du monde. Encore un peu.

Jeudi premier juin 2006 : Utérus closus

Réveil à 6 heures 35 : la porte de la chambre s'ouvre et une infirmière probablement mal réveillée me demande sans autre préalable : "Vous avez

pris votre douche ?" Je lui réponds : "Bonjour !" Le ton est donné... Elle revient 30 minutes plus tard pour la pose du cathéter. Première pose ratée, je la sens qui s'acharne tout en m'expliquant que je n'ai pas de veine, ça rassure... Deuxième essai réussi malgré "un nœud dans la veine"... Quand je demande à mon chéri de m'expliquer comment cette aberration est possible –pour moi, une veine ne peut pas faire de nœud -, il me répond : "Ne t'inquiète pas de ce qu'elle dit, elle n'y connaît rien ! Tout à l'heure, je lui ai demandé ce que signifiaient les initiales " US " sur le monitoring elle m'a répondu que c'était le cœur alors que ça correspond aux contractions !" Je foudroie mon homme du regard, je n'ai pas besoin de stress en plus et l'idée d'avoir à faire à du personnel incompetent est loin de me calmer... Je me sens viande... à poil dans une blouse bleue en papier crépon, des sacs blancs autour des pieds et un autre qui recouvre ma tête... de veau vinaigrette. Le brancardier arrive un peu avant huit heures et, aidé de l'infirmière revêche, ils soulèvent mon corps pour le déposer sur le truc à roulettes. Je regarde mon homme et éclate en sanglots. Et il disparaît petit à petit de mon champ de vision, il reste dans la chambre n°16, il va attendre et pleurer lui aussi je le sais. Une éternité de plafonds défile sous mes yeux, des portes s'ouvrent et se referment, le brancardier me parle mais je ne lui réponds pas. Il me dépose dans un coin du bloc et repart. Je suis seule, immobile. Une tortue prisonnière de sa carapace retournée. J'entends quelques voix, les discussions anodines des infirmières, des anesthésistes, des chirurgiens. Des ombres me frôlent parfois. Ce moment me semble si long, probablement pas plus de dix minutes pourtant... Enfin, un visage souriant s'approche de moi, une sage-femme. Elle me parle doucement, essuie mes larmes. Un homme aussi, l'anesthésiste. Une voix chaleureuse. Je m'accroche à ces voix.

8 heures 15, j'entre dans la salle d'opération. On m'assoit. Je fais le dos rond en serrant les mains de la sage femme qui me sourit et continue à me parler doucement. Je lui demande d'avoir la gentillesse de ne pas me dire de me décontracter car il n'y a rien de plus efficace pour me contracter que de me dire de me détendre ! J'enchaîne sur les musiques d'ambiance genre chant des baleines qui ont le chic pour me mettre sur les nerfs. Elle continue de me sourire. J'aime sa douceur et j'aime l'atmosphère chaleureuse et détendue qui se crée peu à peu dans cette salle pourtant si austère et si froide. A peine le temps d'imaginer la longue aiguille qui pénètre dans mon dos que l'anesthésiste m'annonce que c'est fini. On m'allonge sur le dos et un petit ballet s'organise autour de moi. La sage femme me rase, j'en profite pour lui demander si elle ne veut pas me faire les jambes pendant qu'elle y est et elle sourit à nouveau. On m'attache les mains et une infirmière découpe ma blouse en papier crépon pour me l'ôter. Nue sur la table froide.

Si vulnérable. Autour de moi, conversations du quotidien sur le temps, les activités prévues ce week-end. Sans précipitation, calmement, je dirais presque banalement. Tout se passe en douceur, dans un silence ouaté malgré le bruit des machines qui contrôlent la vie de leurs divers bips et de leurs nombreux bongs. Le rideau vert est installé et je pense à mon fils dont c'est la couleur préférée.

Mon gynéco arrive enfin, enfile ses gants, j'entends le schtouing du caoutchouc derrière le rideau. Je suis heureuse que ce soit elle qui m'accouche, c'est un des trop rares médecins humains que je connaisse, positive, réconfortante, disponible malgré un emploi du temps de ministre. Elle a su trouver les mots qui apaisent lors de ma traversée du désert et les trois enfants qui n'ont jamais vu le jour. Je pense à ces trois petits êtres, je leur dis adieu. Ma fille peut venir maintenant, je ne suis plus en deuil.

On me demande si un peu de musique me ferait plaisir. La sage-femme répond qu'elle croit avoir compris que ce n'était pas trop mon truc. Je souris et leur dis que je veux bien à condition que ce ne soit pas trop fort et surtout pas relaxant ! Pendant que mon oreille écoute la sage-femme qui parcourt la bande FM à la recherche d'une station, mon ventre sent le travail du scalpel et des écarteurs. Je remercie silencieusement mon médecin d'avoir demandé de la musique car elle m'épargne ainsi des bruits que je ne veux pas entendre.

8 heures 27 minutes, l'anesthésiste est derrière moi et a posé ses mains sur mes épaules en me disant que ça y est, que je ne peux pas pousser mais que c'est le moment de l'expulsion. Mon ventre tremble tandis que les mains cherchent en moi mon enfant et le mettent au monde. J'entends son cri, faible puis immense comme un feu d'artifice sonore dans la salle blanche. Comme au spectacle. Derrière ce rideau vert se joue la vie ! Je la vois enfin et Dieu qu'elle est belle ! Mais qu'elle est belle ! Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau ! La sage-femme l'emmène aussitôt pour lui faire les premiers soins et la recouvrir. L'anesthésiste continue ses paroles réconfortantes. Je ne sais pas ce qu'il me dit, j'entends juste la douce musique de sa voix qui me dit que tout va bien. En même temps, je réalise que Chérie FM passe "*Ti amo*" et je souris devant la coïncidence.

Quelques minutes plus tard, la sage-femme revient avec un trésor enveloppé dans une couverture blanche et la pose contre ma joue. Je suis toujours attachée et je ne peux pas bouger mais ce simple contact, joue contre joue est si merveilleux. Elle est si douce, si douce, si douce. Je la sens et je crois qu'elle me sent aussi. Nous nous regardons, en silence. Je lui dis que je l'aime. Quelques secondes échappées du temps.

Elles repartent. Je suis un rayon de soleil coincé dans de la glace polaire. J'attends mon heure, je vais renaître je le sais. Des bribes de paroles derrière

le rideau, "aiguille n°1 ?", "Non, du n° 2, le 1 c'est trop fin" et puis le bruit de l'agrafeuse qui fait vraiment un bruit d'agrafeuse ! Je pense aux signes et aux coïncidences et je souris intérieurement en entendant mon médecin me recoudre en fredonnant "*à nos actes manqués*"...

De 9 heures 30 à 11 heures je suis placée dans une salle toute bleue appelée salle de réveil. Je suis pourtant parfaitement réveillée ! Une infirmière me demande le prénom de ma fille. Je lui réponds que je ne sais pas. Elle semble étonnée et me propose Marilou. Le personnel médical qui arpente la salle semble trouver qu'il n'y a pas de plus beau prénom ! Mon champ de vision est réduit : le plafond, bleu, le côté droit : une grande étagère vitrée contenant des médicaments et dont trois infirmiers font l'inventaire et le côté gauche : une table, un mur, deux portes et un va-et-vient constant entre ces deux portes. J'ai l'impression d'être dans le dernier salon où l'on cause, ici, le secret médical est une farce ! Un chirurgien passe en chantant "Ah ! si j'étais riche !" et gronde en passant un monsieur que je ne vois pas mais qui est placé sur un brancard et fait pendre son pied. Quelques minutes plus tard, la même scène se reproduit. Le monsieur tient absolument à laisser pendre son pied hors du brancard mais ça doit faire désordre. De temps en temps l'infirmière Marilou vient me demander si je sens mes pieds ce qui ne manque pas de me faire rire intérieurement. Vers 10 heures, un brancard est placé à côté du mien. Forcément je regarde. C'est blanc-vert, ça dort ? On dirait un mort. Je tourne la tête de l'autre côté en me disant que je ne dois pas moi-même être au mieux physiquement. J'ai très froid. Comme jamais depuis neuf mois, comme jamais depuis trois ans.

11 heures 15 : je remue les doigts de pieds et c'est le signe du départ ! Truc à roulettes en sens inverse et retour à la chambre 16 ! Mon homme est là, tendu. L'infirmier lui dit : "tout s'est bien passé, elle va bien" ce à quoi il répond en se détendant sensiblement "merci ! ! j'ai l'essentiel de ce que je voulais savoir" Ma fille dort. Je grelotte en écoutant mon chéri raconter son attente anxieuse puis sa découverte de la merveille et les paroles de la sage-femme qui s'est étonnée de mon extraordinaire calme et de mon silence quand elle m'a présenté la petite. Ma fille et moi, on se connaissait déjà depuis presque neuf mois, je lui avais déjà tout dit, les mots n'étaient plus nécessaires.

15 heures et mon homme part rencontrer l'officier d'état civil. Notre fille aura pour prénom Zélie. Quinze minutes plus tard, il revient la mine dépitée. L'officier n'a pas pu enregistrer la déclaration car nous avons oublié le livret de famille à la maison. Nous avons donc jusqu'à demain vendredi 15 heures pour nous décider. Un délai supplémentaire... Nous regardons notre fille et lui demandons si elle s'appelle Zélie. Elle ne répond pas !

au millionnaire, il portera les couleurs d'Adélie. Nous grattons chacun de notre côté notre carte préférée. Arnel ne gagne rien au solitaire, je gagne deux euros au Black Jack, Zélie est en passe de gagner. Mais le millionnaire nous réserve une surprise puisque nous gagnons quatre euros ! C'est donc Adélie qui l'emporte ! Je regarde la mine déconfite de mon homme et je comprends enfin. Il me dit qu'il va aller se manger un sandwich au café du coin et que ça nous laisse un petit moment pour réfléchir encore un peu.

A 14 heures, je prends mon portable et envoie le SMS suivant à mon homme "Aziliz fait un gros poutou à son papa" Quelques secondes plus tard voici ce que je reçois : "Non ? ? ?", j'enchaîne : "Si", il réitère : "Non ? ? ? ?", je donne le coup de grâce : "Si !" Il ne peut que répondre "fichtre !" Il est quatorze heures et trois minutes, le sort en est jeté ! Quand mon homme revient, il est sur un petit nuage et m'avoue qu'il a toujours rêvé d'appeler sa fille Aziliz, que pour lui il n'y a pas de plus beau prénom. Je lui dis qu'il aurait dû me le dire avant ! Il me répond qu'il ne voulait pas influencer mon choix, qu'il pensait que comme je l'avais portée tout ce temps, que j'avais enduré ces souffrances, il trouvait que c'était à moi que revenait cette décision. Il est tellement mignon, mon homme. Il suinte l'amour de partout, comme une petite éponge gorgée de sentiments merveilleux. Je l'aime tout simplement et c'est un cadeau d'amour que je lui fais, ce prénom.

15 heures 30 : Aziliz, Gita, Gabrielle est officiellement une citoyenne de France ! Mon chéri est heureux et moi aussi.

Dans la soirée, visite de mon fils et de ma mère. Titouan est complètement désorienté par les pleurs de sa sœur et ne comprend pas que ses cris ne cessent pas quand il l'embrasse.

Samedi 3 juin 2006 : Un gros poisson parmi les crevettes.

Météo nocturne : nuit presque calme, petit répit.

A 9 heures, un homme entre dans ma chambre et me dit : "Bonjour ! je suis la sage-femme!" Je me retiens de ne pas éclater de rire parce que ça me fait mal au ventre !

Plaisirs simples du jour : se lever un peu, se coiffer, passer une lotion qui sent bon sur le visage, ne pas avoir besoin de témoin à chacun de mes pas...

Je passe ma journée entre le lit et le fauteuil. Je me souviens d'un autre hôpital, il y a trois ans, avec le même fauteuil, près de la fenêtre. Je regarde le monde libre qui s'agite dehors, les regards inquiets de ceux qui viennent sans savoir, les mains réconfortantes posées sur des épaules secouées de larmes, les smalas qui débarquent avec de grands bouquets de fleurs et des flopees d'enfants malgré le règlement... Je revois mon grand-père maternel, Nonno, toujours à sa fenêtre. Toujours à sa fenêtre.

En fin de matinée, on m'appelle au téléphone pour que je vienne donner son bain à ma fille. A pas de tortue, je me dirige vers la nurserie. Je ne tiens pas vraiment sur mes deux jambes et manque m'évanouir. On m'assoit près de la baignoire et j'observe la puéricultrice s'occuper de mon enfant. Et je regarde les autres enfants. Des crevettes. De toutes petites crevettes qui agitent leurs papattes et frétilent à qui mieux mieux. Mon Aziliz est là, recouvrant le vacarme ambiant de ses cris majestueux de petit baleineau. Orgueil de mère !

Après-midi studieuse : tandis que ma fille roupille (elle fait déjà ses jours !) j'épluche consciencieusement les mallettes et diverses valisettes publicitaires qu'on remet gracieusement aux jeunes accouchées. J'ai entendu dire que dans plus de quatre-vingts pour cent des cas, les mamans achètent à leur retour à la maison les mêmes produits que ceux utilisés dans leur maternité par nostalgie et aussi d'une certaine façon parce que ça les sécurise. Ainsi, je connais de nombreuses mères qui ne jurent que par Pampers (moi la première !) probablement parce que c'est justement cette marque-là qui est le plus souvent utilisée dans les hôpitaux. Pas cons les publicitaires ! Fidéliser des bébés... Nombreux échantillons donc de produits pour bébé avec aussi, plus surprenant, un rasoir Gillette... des prospectus invraisemblables pour d'affreuses plaques en bois, des médailles en plaqué or, des assiettes en céramique avec le prénom de l'enfant, des coffrets avec bouteille de vin et étiquette spéciale naissance, des catalogues de faire-part, des magazines qui donnent des informations contradictoires sur l'allaitement (l'un dit par exemple qu'il est bon de boire de la bière brune, l'autre dit que ça n'a aucune incidence...).

Vingt heures, début de la montée de lait, les seins enflés comme jamais. J'ai l'impression d'être entrée à la clinique pour un accouchement et qu'on en a profité pour me faire une mammoplastie. Lolo Ferrari, le retour...

Dimanche 4 juin : Triviale poursuite...

Météo nocturne : deux heures de sommeil et une enfant scotchée non-stop au sein de sa mère et qui pique des crises de colère dès qu'on la décroche ! Ma fille est capable de virer au rose framboise si on n'obéit pas immédiatement à ses désirs ! Très impressionnant !

En douce, je mange des pailles d'or à la myrtille. J'ai faim mais on ne me donne pas encore vraiment à manger (un peu de bouillon et des biscottes !), et j'ai droit tous les jours à cette délicate question : "Est-ce que vous avez des gaz ?" Tant que je n'en aurai pas, je ne mangerai pas... Ah ! cruel et bien prosaïque dilemme pour un organisme délicat comme le mien ! Je me souviens de mon père m'expliquant, enfant, que tout le monde pète, même

le président de la république, même Victor Hugo ! Et moi d'éclater de rire en les imaginant !

A 11 heures, le sage-homme vient retirer mon pansement et s'extasie devant ma belle cicatrice. Il compte à ma demande : il y a 14 agrafes (soient 6 de moins que lors de ma précédente césarienne). Il m'explique que si j'ai si mal au côté c'est parce que ça correspond à l'endroit où le chirurgien a fait son dernier point et a serré pour faire le nœud. Je prends alors conscience qu'il y a une double cicatrice, que sous les agrafes, il y en a une autre. Je ne m'en étais jamais rendu compte !

Une double victoire : je prends ma douche toute seule et je vais seule aux toilettes... Je défie qui n'a pas reçu à quatre reprises quatorze coups de poignard dans le bide de me dire que ce ne sont pas d'immenses victoires ! C'est affolant comme l'hôpital peut apprendre à relativiser et modifier notre perception du corps, du monde, des autres...

Sieste avec mon Aziliz posée sur mon ventre. Ma p'tite Lili, ma Lolotte, ma Liselotte, mon petit lapin, mon oiseau lyre, ma place des lices, mon délice des montagnes, mon asile lisse, mon asie lys...

Visite de mon fils et de ma mère. J'emmène Titouan jusqu'à la machine à café. Il me demande de courir ! Nous nous installons côte à côte pour déguster des barres de chocolat. Il me raconte sa vie sans moi, rue du valium (oui, c'est ainsi qu'il a surnommé la maison...). Nonna, sa grand-mère, lui fait bien à manger, des frites et des frigolottes ! Et puis il joue au foot, il va au marché et discute avec son ami OUI-OUI. Il me demande quand je vais rentrer. Je lui réponds "dans trois jours petit cœur" et il répète plusieurs fois, comme un tantra, "dans trois jours ", "dans trois jours ", "dans trois jours "...

Lundi 5 juin 2006 : Si vous n'avez pas d'utérus, buvez du thé de Chine...

Je contemple ma fille qui dort dans les bras de mon homme endormi lui aussi. Je les regarde longtemps pour que mon cerveau se souvienne à jamais de ces deux-là enlacés.

11 heures, coup de fil de la nurserie pour le bain d'Aziliz. Va falloir quand même qu'on m'explique pourquoi il faut aller jusque là-bas alors que chaque chambre comporte une petite baignoire... J'écoute avec patience la puéricultrice m'expliquer comment on donne un bain, comment on enfle un body - attention à bien plier les bras pour les passer dans les manches, c'est fragile, ça peut casser facilement !- et me demande combien de futures mamans névrosées elle va façonner tout au long de sa carrière.

A 15 heures, c'est en principe ce qu'on appelle "le goûter". Sachet d'earl grey en main, j'attends déjà mon eau chaude qui tarde...Pavlovienne jusqu'au bout des ongles... J'ai dû entendre les roulettes du chariot à café.

Chariot à médocs, chariot à linge, chariot à produits de ménage, chariot avec les plateaux repas... Journée rythmée par ces bruits, horaires aberrants...

Ma fille joue les vampires et me tète jusqu'au sang...

Visite de mon fils et de ma mère. Petit coup de baby blues. Impression que mon fils grandit, m'échappe, ne me reconnaît plus comme sa mère. Envie de le serrer très fort dans mes bras mais lui refuse. C'est normal qu'il m'en veuille mais c'est douloureux.

Après la tétée, j'ai vu pour la première fois ma fille sourire béatement et ne me dites pas que c'est impossible puisque je vous dis que je l'ai vue ! Et j'emmerde ceux qui diront que c'est une réaction réflexe ! Je l'ai vue sourire!

Mardi 6 juin 2006 : Le voyage intérieur.

La journée démarre par une hérésie télévisuelle : *Le morning café*. C'est affligeant de connerie, y'a pas grand chose d'autre à en dire.

L'info du jour, c'est que nous sommes le 6/6/6, le chiffre de la bête... C'était mon ancien code de carte bleue, précédé du 8 et je n'ai pas pour autant été condamnée à de diaboliques dépenses pour l'éternité !

Une puéricultrice munie d'une baignoire à roulettes (tout est à roulettes ici !) entre dans la chambre. Armel baigne sa fille en écoutant consciencieusement les conseils prodigués par la dame... C'est un père qui veut bien faire ! C'est mignon tout plein et ça me fait rire d'entendre la puer (on les appelle comme ça ici et c'est un peu ça, c'est vrai, ce sont bien des "puer" qui n'ont pas grandi...) et ses recommandations.

11 heures et des petites bananes : la sage femme retire sept agrafes sur quatorze avec une désagrafeuse qui fait exactement le même bruit qu'une agrafeuse ! Elle reconnaît en regardant la cicatrice la main de celle qui l'a faite. C'est sa signature, me dit-elle. J'ai donc un autographe de ma gynéco gravé dans la chair de mon ventre. Je garde les sept agrafes, en souvenir.

C'est étrange, à chaque fois que j'ai tenu ainsi un journal "papier" (oui chers lecteurs, au départ, ce texte figure dans un petit cahier rouge !) c'était à l'occasion d'un voyage (Mexique, Kenya, Grèce, Porto Rico, Barcelone...). Je suis donc en voyage depuis le 31 mai 2006 ! Un voyage intérieur puisque mes déambulations externes ne se font que sur un très court périmètre, extrêmement balisé. Depuis que je suis arrivée ici, j'ai dû à peine parcourir un kilomètre, si l'on compte les aller retour aux toilettes et au fauteuil, et encore, j'ai bien fait 500 mètres sur des roulettes...

Télé allumée, regard falsifié sur le reste du monde. Ashley enlève sa perruque devant Brad, grand moment d'émotion...

Première visite des vraies gens de la vie de dehors ! Vanessa et ses deux enfants. Bonheur de retrouver ces fragments de réalité !

18 heures et 9 minutes : arrivée du plateau repas et cette petite phrase prononcée : "Je vous rappelle qu'à dix-neuf heures il faudra avoir mangé !" C'est fou comme on attend la bouffe à l'hôpital, c'est ça qui ponctue les journées, qui atteste de leur passage, de la progression lente mais sûre vers la sortie.

Je reconnais les bébés d'ici à leurs cris. Un "Mathis", chambre 20, qui a un cri de chaton (Mathis le fauve! Ah ! Ah ! Ah !), un "Benjamin", chambre 17, avec un cri de perceuse, un nouveau venu, quelque part pas loin, a un cri de mouette... Quand j'entends ma fille pleurer, instinctivement, mes seins et mon sexe pleurent aussi. Curieuse réaction de mon corps, comme si je devais faire ainsi le deuil de ce morceau de moi qui m'a quittée. De là, je crois, mon amour pour l'allaitement : retrouver enfin mon enfant, accrocher sa chair à ma chair. Refaire un.

19 heures 15 : piquouse du soir et distribution des comprimés jaunes (acide folique), blancs (vitamines B1 et B6) et roses (sulfate ferreux sesquihydraté – sexe hydraté ?). Je cherche à lire les signes du destin dans la constellation nouvelle qui se forme chaque soir sur une de mes cuisses. Je trace des figures imaginaires qui relient les points marron de mes grains de beauté aux points violacés que laissent en souvenir les aiguilles.

19 heures 30 : visite déjà traditionnelle de mon fils et de ma mère ; mon fils a grandi, on dirait un géant. Il ne veut pas m'embrasser... Son corps doux me manque. Comment a-t-il pu un jour être aussi frêle que sa sœur ?

20 heures 15 : petit coup de blues, encore, petites larmes sur le temps qui passe... Par la fenêtre, je regarde mes deux hommes et ma mère rejoindre la voiture sur le parking. Ma fille dort enfin, sur mon lit, les lèvres nimbées de gouttes de lait. Evidemment que je ne peux pas m'empêcher d'y penser... évidemment qu'à chaque fois qu'on donne la vie on donne aussi la mort... Je pense à la parabole des canards... Il y a trois ans, après la naissance de mon fils, je trouve mon homme en pleurs au milieu de la nuit. Il m'explique que la vie lui fait penser à cette animation de foire où l'on voit des petits canards surgir du néant, avancer sur un tapis roulant pour replonger tête la première dans l'inconnu. Chaque petit canard qui apparaît en pousse un autre vers cet envers du décor. La naissance de son fils lui rappelle que nous sommes mortels, que nous vieillissons, son arrivée au monde pousse un peu plus nos parents et nous-mêmes vers la mort. Je vois des vieux qui sortent à petits pas mesurés de la clinique et je me dis qu'un jour, eux aussi, ils ont été des bébés. Un jour, ma fille sera une petite vieille sans doute... Comment une telle aberration est-elle possible ?

Mercredi 7 juin 2006 : La douleur n'est pas une fatalité.

Météo nocturne : nuit calme à agitée. Alizés des Aziliz...

De telles bouffées de violence, de haine, la nuit. Des crises aiguës de paranoïa. Ce bébé ne cessera-t-il donc jamais de hurler, de réclamer le sein qui lui serait dû comme un tyran insensible ? Envie de prendre la fuite pour ne plus l'entendre. Et cette douleur qui me fusille de l'intérieur. Je ne sais ni la douceur, ni la patience à quatre heures du matin face à un truc qui hurle d'impatience et de colère ! Envie d'anéantir mon propre enfant et en même temps l'épouvante immense face à la violence inconcevable de tels sentiments.

Pendant ce temps, mon homme, supporte la colère de ses deux harpies, berce tendrement l'enfant hurleur et la change en répétant inlassablement : "La petite toilette du cul..."

Ce matin, dans la chambre d'à côté, j'entends une maman qui pleure et qui réclame des calmants. L'infirmière lui répond ce qu'elle m'a déjà dit il y a deux jours : "Mais Madame, vous allaitez, vous ne pouvez pas prendre d'anti-inflammatoires !" Moi, j'ai demandé à mon chéri de m'en acheter en pharmacie et je m'enfile les cachetons en douce ! Sur le placard de ma chambre, cette jolie affiche aux slogans prometteurs : "la douleur n'est pas une fatalité", "avoir mal, ce n'est pas normal"...

C'est désormais classique, une fois la merveille lavée, dorlotée, gavée et posée délicatement endormie sur le lit, à peine soufflé le ouf de soulagement, le regard luisant posé sur le bol de café fumant, que le truc se réveille en hurlant ! Autrefois, je n'avais aucune clémence pour les bourreaux d'enfants, autrefois...

Un p'tit café... De l'importance des mots... en fait, ce café est infâme mais dans le couloir, j'ai entendu quelqu'un demander "un p'tit café " et ça m'a donné envie. Pourtant, depuis maintenant une semaine, je demande juste une eau chaude parce que j'ai mon earl grey avec moi. Je sais d'expérience malheureuse que dans les hôtels et les hôpitaux on sert toujours du Lipton Yellow... Beurk ! ... Faites l'essai : dans un bar, par exemple, avec des amis. Quand le serveur vient chercher la commande, si vous voulez par exemple un chocolat (mais n'importe quelle boisson ferait aussi bien l'affaire), dites : "Mmmmmm, je prendrais bien un bon petit chocolat moi"... En principe, plusieurs de vos amis devraient se rallier à votre avis (sauf si on est en pleine canicule bien sûr !) simplement parce que vous avez utilisé les termes "bon" et "petit", parce que vous avez su vendre votre chocolat... Ce café est décidément imbuvable...

La sage-femme m'informe que je vais avoir droit à dix jours supplémentaires de piquouses et me demande si je souhaite les faire moi-même en me mimant le geste : on pince le gras du bide et "bzouic !", on pique. A mon regard paniqué elle comprend vite qu'il est inutile d'insister !

Etonnant ce microcosme qu'on retrouve partout. Ces clans, ces rivalités, ces complexes d'infériorité ou de supériorité. Ces chuchotements entre deux portes, ces regards complices, parfois moqueurs, échangés entre deux membres du même clan. Ici, seules les sages-femmes (est-ce à cause de leur nom ?) semblent échapper à la chaîne du mépris général. Les infirmières snobent les aides-soignantes, les puéricultrices méprisent les femmes de ménage...

17 heures : visite de mon fils et de ma mère. Mon fils affectueux enfin. Petit moment de tendresse. Rapide, tellement rapide mais je l'ai enfin serré dans mes bras presque cinq secondes. Bien sûr, j'ai dû utiliser un habile subterfuge ! Je lui ai dit que je ne voulais surtout pas de bisous, que j'avais horreur de ça ! Il n'en fallait pas plus pour qu'il se précipite dans mes bras ! Après le départ de mes hommes et de ma mère, je serre ma fille contre moi. C'est terrible de constater que c'est maintenant ou jamais. Que, bientôt, elle ne pourra plus tenir sur ma poitrine, que, bientôt, elle ne réclamera plus la chaleur de mon corps, que, bientôt, la douceur de ses cheveux, l'odeur de sa peau, ne seront plus que souvenirs. Traces dans la mémoire de mon corps. Je pense à ma mère qui a si peu l'occasion de me serrer contre elle et les larmes me viennent. Et mon père dont l'éducation fait qu'il n'a jamais su vraiment montrer physiquement son attachement à ses enfants... J'ai toujours eu l'impression qu'il y a une sorte de cordon ombilical invisible qui me relie à ma mère, ainsi que deux cordons me lient maintenant à mes propres enfants. Ce lien ne peut pas se briser même s'il est, s'il semble, virtuel. Malgré la distance, l'amour infini que je porte à ma mère traverse les montagnes et parcourt plus de mille kilomètres jusqu'à elle et, de même, elle est chaque jour présente à mes côtés, je peux sentir ses sourires, sa bienveillance sur ma vie et jusqu'à ses inquiétudes parfois aussi. Je sais qu'il ne se passe pas un jour sans qu'elle ne pense à moi... Sais-tu, maman, que c'est réciproque ? Maman... Culpabilité à fleur de peau, peur de mal faire, peur d'avoir mal fait... Merveilleuse mère tout simplement.

"Maman, pourquoi m'as-tu mise au monde ? Je n'ai jamais demandé à naître !" Vous aussi, vous lui avez peut-être demandé, vous lui avez sans doute posé cette question, un jour d'adolescence... Que leur répondrai-je ? Voudront-ils me croire quand je leur dirai que le monde est beau, que la vie peut être magnifique, tellement magnifique parfois ? Qu'il est des moments d'une beauté incroyable qui méritent à eux seuls tous les voyages terrestres, même les plus chaotiques, même les plus douloureux. Entendre le souffle régulier de mon Aziliz entrer et sortir de mon oreille, sentir sa petite bouche sur mon cou, l'odeur sucrée de sa peau noix de coco et son infinie douceur. Et puis les rires de mon fils, les caresses de mon homme... Merci la vie, merci papa et merci maman pour m'avoir fait ce merveilleux cadeau !

Avant de s'endormir, mon homme dit : "Et dire qu'elle ne sera jamais aussi petite qu'aujourd'hui..."

Jedi 8 juin 2006 : Si le pédiatre est de bonne humeur...

Météo nocturne : nuit agitée à très agitée. Quelques bouffées de haine, pas trop.

8 heures : arrivée du sage-homme qui me dit joyeusement : "Aujourd'hui, c'est la sortie !"

8 heures 27 : Aziliz a une semaine.

10 heures : pendant que je suis dans la salle de bains, j'entends la puéricultrice et son discours alarmiste sur la courbe de poids terriblement descendante d'Aziliz. Quand mon chéri l'informe que notre fils a mis plus d'un mois à reprendre son poids de naissance elle réplique que tous les enfants sont différents... Elle nous informe théâtralement qu'il est probable que nous restions au moins un jour de plus à la clinique car il est inconcevable que le pédiatre laisse sortir un enfant qui n'a pas repris de poids... Sauf s'il est de bonne humeur, mais ça l'étonnerait...

11 heures 30 : visite chez le bon pédiatre qui trouve que décidément, les petites filles sont des râleuses ! Il regarde le dossier de notre fille et s'exclame : "Je ne vous cache pas que cette courbe de poids est inquiétante..." et confirme ensuite la prédiction de notre amie la puéricultrice : nous restons avec pour objectif number one, faire grossir notre gosse... En sortant, il me donne ce délicieux conseil : "Ne la laissez pas trop longtemps au sein, elle pourrait prendre ça comme un jeu !". Je hais les pédiatres...

Retour liquide dans ma chambre. Grossira-t-elle ? Grossira-t-elle pas ? Et derrière, un putain de discours culpabilisant, qui reste suspendu dans le non dit, ce qui est pire encore... Son lait est-il bon ? Lui en donne-t-elle assez ? Est-ce une bonne mère nourricière ? Et de là, des milliers de femmes qu'on culpabilise et qui mettent fin à leur allaitement en gavant leurs bébés de laits artificiels pour enfin faire remonter cette maudite courbe de poids ! ! ! Comment peut-on encore ignorer que ces fameuses courbes ont été faites dans les années 70 par des hommes médecins persuadés des bienfaits du biberon ? Des médecins flippés à l'idée qu'un enfant nourri au sein échappe aux normes justement parce qu'on ne sait pas ce qu'il prend, parce qu'il ne prend que ce dont il a besoin, ce dont il a envie. Cette obsession de la norme... Etes-vous donc aveugles ? Ne voyez-vous pas que mon enfant est plein de vie ? Croyez-vous que je la laisserais dépérir ?

Ne pas penser à eux, oublier les imbéciles. Petite douceur au creux de mon cou. Sieste avec la crapule.

Visite de Florence, j'aime son regard attendri sur ma fille. Elle me donne des nouvelles du dehors et me repousse vers la vie.

Je me rends compte que je parle allemand à ma fille et j'en suis fort étonnée (fort teutonnée, fort tétonnée ?). J'ai toujours détesté cette langue, celle avec laquelle on dresse les chiens. Que je murmure des mots d'amour en allemand à ma fille me laisse perplexe et pourtant cela me vient naturellement, mots que je croyais oubliés et même, mots que je ne comprends pas, plus... Quand je demande à une amie allemande de m'expliquer ce que veut dire "mein schatz", elle me dit que cela signifie mon trésor. C'est donc ainsi que je nommais ma fille sans le savoir depuis dix jours, mon trésor...

Visite de mon autre trésor et de maman. Mon fils veut savoir pourquoi mon ventre est vide, il voudrait être sûr qu'il n'y a pas d'autre petite sœur dedans !

Je dis au revoir à Pascale et la remercie pour sa gentillesse et son humanité. Elle me répond que c'est normal et je lui dis que non. Non, hélas, ça n'a rien de normal, c'est même exceptionnel d'être à ce point humain dans un univers si médicalisé.

Je passe la nuit à gaver ma fille.

Vendredi 9 juin 2006 : Nom de dieu c'est fini enfin et c'est tout ce qu'il y a à dire on se casse ! Retour à la vie.

mercredi 14 juin 2006

Science infuse

Titouan ce soir :

"Mettre les seins de maman au four ! Lait chaud pour petite sœur !"

lundi 19 juin 2006

Chroniques post-partumiales

S'étonner que les autos ne s'arrêtent plus pour me laisser traverser la rue,
Redécouvrir mes doigts de pieds,
Paniquer devant mon fils qui se met à bégayer sous le coup d'une émotion,
Supporter le bruit lancinant de la voiture de OUI-OUI
Accepter de ne pas pouvoir tout faire,
Sourire au soleil qui se lève pour moi toute seule,
Boire d'une seule traite un grand verre d'eau et soupirer d'aise,

Se lever tant et tant de fois la nuit aux cris de mon enfant qui a faim, qui a soif, qui veut sentir ma peau ou qui veut juste parler un peu,
Attendre des nouvelles des amis,
Essayer de comprendre les schémas hermétiques expliquant comment se servir d'une écharpe de portage,
Se blottir à nouveau tout contre mon homme,
Ne pas écouter les prédictions alarmistes du pédiatre et faire semblant d'acquiescer gentiment à ses fadaïses,
Remettre des jupes aux couleurs bariolées,
Remplir des déclarations, poster des lettres, cocher des cases,
Ne plus avoir le temps d'écrire, ou à peine,
Prier secrètement pour qu'elle dorme encore un peu,
Pleurer en écoutant les informations,
Espérer que le temps passe plus vite,
Regretter que le temps passe si vite,
Bénir les grands-mères qui viennent s'occuper de mon fils,
Tendre l'oreille à chaque instant,
Dévorer mes enfants du regard,
Emprisonner mon petit monde dans ma tête et dans mes mots,
Vouloir redevenir un enfant,
Etre un enfant qui a du mal à jouer son rôle d'adulte.

mardi 20 juin 2006

Mon Tour de France

Du plus loin que je me souviens, il a toujours été présent, à chaque été. Je marchais à peine que déjà j'étais sur le bord de la route à attendre la caravane. Je me souviens de mon grand-père et de sa tête horrifiée le jour où j'ai exhibé fièrement sur mon chef la casquette F.O. balancée par un militant en mal de publicité. Bonbons, boîtes de Banania, chewing-gums et préservatifs, sans discrimination, le gros lion en peluche et les casquettes jaunes, Grand-mère et son café, dépliants publicitaires pour Panzani et Don Patillo qui saluait comme une reine du haut de sa décapotable de starlette... Arriver en avance avec la petite radio collée à l'oreille. Où sont-ils ? Qui est en tête ? Y a-t-il des échappés ? Des accidentés ? Des abandons ? Passer une bonne heure pour trouver L'ENDROIT et le garder précieusement, comme un trésor. Vérifier cent fois l'appareil photo. Soudain la foule silencieuse, aux aguets... L'attente fébrile et ce cri "Les voilà !" Comme un éclair, les vélos qui défilent à toute vitesse comme dans

un film en accéléré. Taches de couleurs, roues à l'infini, où est le maillot jaune ?

Et cette foule en liesse, petits et grands, maigres et gros, pauvres et un peu moins pauvres. Quelques secondes à peine de bonheur partagé, une trace furtive mais indélébile au fond des yeux.

Puis plus rien. Presque plus rien. Des lettres blanches peintes sur le goudron par une main hâtive... VIRENQUE CHAMPION... ALLEZ FIGNON... ISABELLE JE T'AI ME... VIVE LE BLAIREAU...

Quand nous n'étions pas en France pour les vacances d'été, Papa arrêta la voiture toutes les heures au bord de la route et alluma l'auto-radio : France Inter sur les grandes ondes. On n'osa plus respirer. Maman allait fumer une cigarette dehors, je ne sais pas ce que faisait mon frère. Moi, je regardais mon père qui regardait la radio et je voyais les petits vélos dans le fond de ses yeux, je le sentais vibrer à chaque changement d'intonation du commentateur !

L'Alpe d'Huez, le Galibier, le Ventoux, l'Izoard : mots magiques à mes oreilles d'enfant ! Je voyais la goutte de sueur accrochée aux sourcils, les jambes rasées, les mollets contractés, les variations du braquet, le regard insolent de celui qui refuse de prendre le relais, les hommes qui s'observent quelques secondes avant l'arrivée au sprint... J'imaginai la course presque dans ses moindres détails.

Et puis 1998 et ces cyclistes assis sur l'asphalte, le visage de Marco Pantani., celui qui n'avait pas la gueule de l'emploi, le pirate, le petit éléphant... Mort maintenant, carrière brisée en pleine gloire par le dopage mais tous les autres se dopaient. Champion de tout un pays puis grand méchant conspué et montré du doigt par d'hypocrites moralisateurs. Mort de chagrin dans une chambre d'hôtel. Seul.

27 juillet 1998, le Galibier et cette incroyable victoire, la remontée spectaculaire qu'il commence à douze kilomètres du sommet, les autres médusés qui assistent impuissants à son implacable ascension. Et là haut, perçant le brouillard, le sourire de Marco sur la ligne d'arrivée. Je voudrais ne me souvenir que de ce visage de même tout fier, fier et heureux, mais se superpose celui d'un gars "propre" qui n'aurait jamais pris de produits dopants et aurait quand même gagné sept fois le tour de France, sans éclat... La force tranquille... Comme je regrette Marco Pantani et ses coups de gueule, ses provocations, son insolence ! Comme je voudrais retrouver le Tour de France et mon regard d'enfant !

vendredi 23 juin 2006

"Le bec de la plume peigne la chevelure du langage." (Hafiz)

La première fois que je suis rentrée dans l'appartement de Tangi, c'était il y a six ans, à Rennes, rue de Vern. Des plantes en pagaille, des odeurs d'encens et d'épices, des notes de musique en suspension dans l'air, des dessins collés sur les murs, des livres aux quatre coins de chaque pièce. Et des variations de couleur. C'est étonnant cette impression que chaque chose est exactement à sa place. Comme si vous pénétriez dans un musée, que vous mettiez les pieds dans le tableau peint par un artiste... L'emplacement de chaque objet négligemment posé semble pourtant avoir été longuement étudié de manière à ce qu'il trouve SA place. Impression qu'un millimètre à côté, ce ne serait plus pareil... Le pourpre de la couverture, le carmin de l'oreiller, le bordeaux du tapis, symphonie orchestrée pour les yeux. L'odeur du cumin, du thé ou de la citronnelle, symphonie pour le nez et les papilles. Et la musique aussi...

Quand je ferme les yeux et que je repense à cet appartement, l'image qui m'apparaît aussitôt c'est curieusement celle de son ordinateur. Eteint. Un écran, très gros et très gris. Un clavier, et sur ce clavier des peignes en écaille scotchés et de la tourmaline. Je me souviens de mon éclat de rire quand je les ai vus ! Non, ce n'était pas un logiciel capable de passer au peigne fin internet ou le contenu de la bécane, ces trucs étaient censés éloigner les ondes magnétiques générées par l'écran... Bref, je rigolais...

C'était il y a ... C'était un autre temps... Depuis, je ne suis plus une travailleuse solitaire, et, à chaque fois que mon fils ou ma mère sont dans la pièce où je m'échine sur mon PC, il plante. Inexplicablement... Je sais toujours quand mon chéri s'est servi de l'ordinateur : si je passe après lui, même s'il n'a absolument rien fait qui puisse justifier un quelconque bug, même s'il s'est contenté de suivre pas à pas les instructions que je lui dictais depuis le bain par exemple, la machine se bloque... sans raison... erreur fatale...

Je vais peut-être placer des peignes sur mon clavier...

lundi 26 juin 2006

Le chant du signe

Je vis depuis toujours dans un univers magique, un univers de signes. Les morts vivent à mes côtés, je partage avec eux mes joies et mes peines. Lorsque mes enfants sont nés, je les ai présentés aux vivants mais je n'ai pas oublié ceux qui n'étaient pas là physiquement. Je leur parle, je suis attentive

à interpréter les signes qu'ils peuvent me donner. Je leur pose des questions, je ferme les yeux et attends une réponse. Elle vient parfois comme une image qui s'imprime au fond de mes yeux. Parfois elle ne vient pas.

Les ampoules claquent aussi. C'est l'anniversaire de la mort de mon grand-père, et ma mère dit : "Tiens, c'est Nonno qui nous dit bonjour !" Le vent s'engouffre dans la salle, sans raison et les fenêtres tremblent, c'est Nonna qui vient se rappeler à nous. Un double arc-en-ciel là-haut, le sourire d'un être aimé. Chaque fois que je pense à ma grand-mère paternelle, Gita, j'ai le bras gauche qui devient tout chaud, comme quand elle me prenait dans ses bras et que sa chaleureuse présence me rassurait. Quand j'ai parlé à mon fils de Jean-René, un ami décédé d'un cancer, le petit a tourné sa tête sur le côté, a regardé quelque chose et a dit : "Bouzour !"

Il faut dire que dans la famille, on baigne depuis longtemps dans le surnaturel. On ne compte plus les voyants, les magnétiseurs, les sorcières, les saints et les saintes...

Ça fait rire mon chéri. Je lui ai malgré tout fait promettre de continuer à me parler si je meurs avant lui.

Si je meurs... Fascinante expression... J'entendais il y a quelques jours un abruti à la télé et il disait quelque chose du genre : "Si je meurs, je voudrais que ce soit sur scène." Bon, Dalida aussi, et Molière bien avant, mais ce n'est pas ça l'important. L'important c'est ce "si je meurs". Comme s'il s'agissait finalement d'une simple hypothèse. S'il fait beau demain, j'irai cueillir des framboises... Si ça se trouve, même, je vais mourir !

mardi 27 juin 2006

Première journée sans béquilles

- Minuit et 12 minutes, Aziliz se réveille en hurlant ! Je cours jusqu'au lit conjugal et la prends dans mes bras pour que cessent les cris et que dorme mon autre petit.
- Minuit 14 : Aziliz et moi, devant l'ordi, elle boit, je surfe sans faire de vagues pour ne pas la déranger.
- 01 h 07 : je décide qu'il serait raisonnable d'aller me coucher même si ma gamine a toujours les yeux grands ouverts ! Je retire doucement le sein de sa bouche, elle hurle ! Je nous précipite dans le lit. Il fait une chaleur étouffante mais je n'ose pas ouvrir la fenêtre de peur de rameuter tous les voisins !
- 01 h 44 : c'est la fin de cette magnifique émission, "*En quête de vérité*", émission qui aura eu raison de la résistance de ma fille puisqu'elle s'endort enfin.

- 06 h 16 : Aziliz se réveille. Elle a faim ! Dans un demi-sommeil, je change de côté, c'est à dire que je saute par-dessus ma fille en essayant de ne pas l'écraser tout en déboutonnant ma chemise de nuit, dégrafant mon soutien gorge, dégainant le sein, récupérant au passage avec une serviette les gouttes de lait qui ne manquent pas de tomber immédiatement et, enfin, j'atterris sur l'autre côté du lit en rebondissant mollement. En temps habituel, l'exercice est encore plus ardu parce que mon chéri effectue le même mouvement (gestion des seins en moins !) mais en sens inverse, il me faut donc l'éviter !
- 7 h 15 : Bopapa et Bellemaman frappent à ma porte. Ils vont prendre le train et viennent me faire un bisou avant de quitter la maison. Je bisoute dans le coltar, je descends les escaliers au radar et referme le verrou derrière eux.
- 7 h 30 : invraisemblable : je n'arrive pas à me rendormir...
- 8 h 58 : j'ai dû me rendormir car une voix me réveille en sursaut. C'est mon fils qui cherche du monde dans toute la maison et qui panique de ne trouver personne. Il finit par enfoncer la porte de notre chambre ce qui achève de me réveiller !
- 8 h 59 : forcément, ma fille se réveille aussi...
- 9 h 01 : tout en allaitant du mieux que je peux ma gamine, je prépare un biberon à mon fils. Il fait une jolie petite scène parce que je lui ai donné la tétine verte et que justement, aujourd'hui, c'est la tétine bleue qu'il veut !
- 9 h 37 : elle s'est endormie et je la porte délicatement jusqu'à notre lit.
- 9 h 38 : je me prends le pied droit dans un gros annuaire et je m'étale sur le lit, mon précieux paquet dans les bras. Même pas mal! Mon fils se marre, ma fille ouvre un œil, me lance un regard limite moqueur puis se rendort.
- 9 h 39 : je lutte pour ne pas mettre mon fils devant la télé alors que c'est son plus grand souhait. Je lutte accessoirement aussi pour rester éveillée ! J'installe mon fils sur le pot et lui invente des histoires à partir de son album photo. Je le lave. Je l'habille.
- 10 h 52 : pendant 5 minutes, mon fils disparaît. Je souffle un peu !
- 10 h 57 : mon fils vient me dire qu'il a fait caca dans sa culotte et que c'est très très drôle ! Je constate que pour le premier point il a effectivement raison !
- 11 h 34 : je bois mon thé !
- 12 h 05 : je craque et accepte que mon gamin regarde "*Midi les zouzous*". Il est enchanté et moi aussi en fait !

- 12 h 15 : après avoir regardé mon courrier physique et mon courrier virtuel, je m'apprête à faire à manger et je commence à flipper parce que je suis une handicapée du quotidien et que je m'imagine que je n'y arriverai jamais ! J'opte finalement pour des pâtes violettes à la myrtille avec du jambon rose histoire de faire tripper Titouan.
- 12 h 45 : je viens de jeter les pâtes dans la casserole d'eau bouillante et Aziliz se signale vigoureusement. Je la mets dans son transat en espérant que le fait de me voir m'agiter dans tous les sens suffira à la calmer mais ce stratagème ne réussit que 18 secondes. Je me dépêche de terminer la préparation du repas pendant qu'elle hurle. C'est à ce moment que mon chéri choisit d'appeler pour donner de ses nouvelles, la conversation est expédiée !
- 13 h 25 : nous mangeons tous les trois.
- 13 h 40 : Aziliz dort et je me recasse la binette au même endroit en la ramenant dans la chambre. Elle ne sourcille pas !
- 13 h 42 : je couche mon fils, lui chante deux chansons, lui raconte une histoire.
- 14 h 07 : dans la cuisine, au milieu des reliefs du repas et du p'tit dej... J'allume ma première clope de la journée et j'entends aussitôt les pleurs de ma fille chérie. Je soupire...
- 14 h 08 : ma fille dans les bras, je regarde les feux de l'amour !
- 14 h 25 : Titouan déboule dans la chambre, il ne veut pas dormir. Je le ramène dans son lit et lui indique fermement qu'il n'est pas question qu'il se passe de sieste !
- 14 h 43 : je me lève et vais m'occuper de mon fils qui de toutes façons ne dormira plus...
- 15 h 03 : Je constate que Titouan vient d'enlever toutes les feuilles de mon grand classeur. Ça aussi visiblement c'est très très drôle !
- 15 h 04 : j'ai une pensée émue pour toutes les mères célibataires !
- 15 h 05 : je commence à regretter, d'avoir accepté non pas le PCV mais le mi-temps annualisé pour l'an prochain !
- 15 h 12 : en l'espace de cinq minutes, ma crapule est capable de dire 54 fois "Allez maman !" Quelle ténacité !
- 15 h 25 : gros câlin avec mon fils qui me dit qu'il m'aime ! Ouf !
- 16 h 11 : je commence à débarrasser la table.
- 16 h 12 : je jette le restant de pâtes violettes à la poubelle.
- 16 h 13 : Titouan me dit qu'il veut manger des pâtes !
- 16 h 14 : je rattrape le coup avec un BN à la fraise !

- 16 h 20 : on joue avec la voiture de OUI-OUI qui a de multiples accidents. Je fabrique une écharpe-mouchoir avec un morceau de Sopalin et nous passons dix bonnes minutes à moucher OUI-OUI et à nettoyer sa belle voiture !
- 16 h 30 : j'essaie de répondre aux questions de mon homme qui m'appelle de son portable et qui veut savoir si je préfère le fauteuil rouge POANG à 69 euros avec structure bois ou celui à structure métallique blanc à 39 euros. Par principe, je lui dis que le plus cher sera le mieux. Curieusement, il est d'accord !
- 16 h 45 : mon fils m'explique tranquillement qu'il ne veut pas que son père revienne ! Ah ! Œdipe, quand tu nous tiens !
- 16 h 47 : je dis à mon fils que son père l'autorise à regarder la télé et j'achète ainsi son amour inconditionnel jusqu'à ce soir au moins !
- 16 h 48 : je tape ce texte...
- 17 h 09 : mon chéri me passe un coup de fil pour me dire que finalement il n'a pas acheté de fauteuil et qu'il rentre.
- 17 h 30 : Aziliz se réveille ! Ça devient lassant, non ? Nous nous mettons tous les trois au lit et regardons les aventures de OUI-OUI puis de Mireille l'abeille. Aziliz reste calme pendant dix minutes, un exploit. Titouan la regarde et dit qu'elle est "très très drôle" ! Ma fille s'endort, moi aussi.
- 18 h 30 : Titouan nous réveille en sautant sur la tête de sa sœur qui fait un bond de 10 centimètres. Je tente de garder mon calme !
- 18 h 45 : je laisse mon fils aux bons soins de la télé Sitter et essaie d'endormir ma crapule.
- 18 h 54 : je décide de la laisser pleurer...
- 19 h 19 : elle dort !
- 19 h 21 : mon chéri arrive et me trouve dans un état de décrépitude avancée. Comme il est gentil de nature, il fait mine de ne pas s'en apercevoir et ne commente pas ma tenue de ménagère de plus de 120 ans et mes cheveux défaits !

Bilan de cette première journée sans béquilles : miracle ! je marche !

dimanche 2 juillet 2006

Lettre à l'homme aux hibiscus et à la femme qui danse

Je voudrais vous parler d'hier. Hier, c'était le début de l'été et ma fille avait un mois. Hier, la France se passionnait pour un petit ballon de rien du tout, qui faisait des allers-retours sur une grande pelouse verte. Bien sûr, nous savions que la terre ne s'arrêterait pas de tourner pour autant, que les

atrocités continueraient, que les hommes toujours s'entre-tueraient avec plus ou moins de violence, plus ou moins de motifs, mais les motifs pour tuer, vous savez bien, ce sont toujours des alibis. Les informations du soir feraient la part belle à la liesse populaire et montreraient les explosions de joie, la foule euphorique, les drapeaux bleu blanc rouge qui claqueraient dans le vent, les lumières des fumigènes dans la nuit. Et les concerts de klaxons. Bien sûr, nous n'étions pas dupes mais, pendant un instant, nous étions heureux. Un seul cri pour des millions de gorges à chaque but marqué. Dans les salons avec les beaux tableaux de maître accrochés sur les murs immaculés comme dans les troquets les plus délabrés. Et l'illusion que nous étions tous frères, couleurs mélangées.

Nous arrivons en retard, nous ne savons pas être à l'heure. Ils sont déjà tous installés, dans le patio, les yeux rivés sur l'écran qui doit rougir de timidité devant tant de regards enflammés. Mon homme se mêle aux aficionados, mon fils se cache dans ma robe, il lui faut le temps d'appriivoiser les lieux. Au milieu de tout ce monde, de ces cris qui oscillent entre l'angoisse et la joie profonde, mon bébé dort dans son landau. Je les regarde regarder, j'observe leurs visages tendus, leurs mains crispées aux ongles rongés, leurs yeux figés par l'attention, par la tension. Explosion verbale quand le ballon atteint son but, réflexes enfantins, corps qui se lèvent, larmes jamais très loin. Un paysage humain, une forêt de sentiments, un champ d'émotions, un chant émouvant.

Le match est terminé et les langues se délient enfin, le vocabulaire s'élabore et chacun retrouve pour un temps sa carcasse de tous les jours, son visage pour tout le monde, ses attitudes pour les autres. Un tout petit temps, juste l'espace d'un flottement léger, du froissement d'étoffe de la chemise parsemée d'hibiscus de celui qui va mettre la musique. Les masques s'envolent à nouveau, c'est l'été et nous nous aimons, et nous n'avons pas peur de montrer qui nous sommes vraiment.

Sur un fauteuil de velours rouge, je donne le sein à ma fille et je souris aux invités qui passent de temps en temps. Je voudrais pouvoir fixer leurs visages attendris quand leurs yeux se posent sur ma fille qui tète.

Près de moi, mon fils danse, seul, le sourire aux lèvres. Je me revois, enfant parmi les adultes, adulte parmi les enfants. Toujours en décalage dans ce corps qui a trop vite grandi. Je décide d'arrêter le temps. Préserver l'innocence de mon petit, lui épargner les blessures de la vie.

Le temps ne s'arrête pas mais il coule délicieusement. Une goutte de lait tombée de mon sein vagabonde sur les épaules de ma fille et descend le long de son dos.

Je vous entends parler, je vous entends rire et je suis heureuse de vous.

Mon fils s'est endormi quelque part là-haut dans une chambre au beau carrelage et peut-être a-t-il rêvé de rivages inconnus en observant les arabesques dessinées sur le sol.

Mon homme danse, sa fille dans les bras.

Ce soir, pour la première fois depuis trop longtemps, je me sens à ma place. Je n'ai pas peur d'être jugée, je ne suis pas jugée. Petit monde préservé cette fois des mesquineries habituelles de la vie en société.

Des bébés, des enfants qui se cachent sous les tables et s'amuse à souffler sur les bougies, des mamans qui froncent le sourcil et disent gentiment "ça suffit maintenant !", des papas qui papotent, de futurs parents attendris, de jeunes parents inquiets et nos hôtes qui papillonnent de l'un à l'autre, aériens.

Parmi les invités, quelques visages inconnus s'offrent à moi, sans détour. Je crois les connaître déjà, ce sont simplement des êtres humains, les présentations sont inutiles.

Ma fille hurle tout ce qu'elle peut avant de s'endormir et je la laisse s'exprimer tout à son aise, mais loin de nos délicates oreilles. Sourires de celle qui danse, sourires de ceux qui la savent dans le garage ! Quand les invités repartent, ils sont tout surpris de la découvrir là, petit bout de femme perdu au milieu de la grande pièce !

La nuit avance et les corps se libèrent eux aussi. Enlevées les chaussures, les pieds glissent sur le sol frais et s'agitent au rythme de la musique.

Merveilleux fou rire devant le visage paniqué de notre hôte qui revient du garage en s'exclamant : "Ils ont oublié leur bébé chez nous !" et réalise ensuite qu'il s'est trompé de bébé, que c'est notre fille qui dort tranquillement, pas trop loin de ses parents.

Petit matin et la lumière de l'aube, toute douce. Les notes de Jean-Sébastien et nos voix comme un écho.

Je voulais vous parler d'hier. Hier, c'était le début de l'été et ma fille avait un mois. Hier, la France se passionnait pour un petit ballon de rien du tout, qui faisait des allers-retours sur une grande pelouse verte. Bien sûr, nous savions que la terre ne s'arrêterait pas de tourner pour autant, mais nous étions tous frères, couleurs mélangées.

lundi 3 juillet 2006

A quelle heure ?

A quelle heure je pourrai jouer au foot avec la petite sœur ?

A quelle heure j'irai en vacances avec Juju ?

A quelle heure j'irai à l'école ?
A quelle heure j'irai dans la nouvelle maison ?
A quelle heure je peindrai ma chambre de toutes les couleurs ?
A quelle heure je pourrai conduire la voiture de papa ?
A quelle heure je serai grand ?

jeudi 6 juillet 2006

Lou et le ragoût de loup

Il était une fois une petite fille qui s'appelait Lou. J'aurais pu commencer cette histoire par une autre phrase mais j'y ai réfléchi très très longtemps et je n'ai pas trouvé mieux que "il était une fois" car toutes les véritables histoires de loup commencent par "il était une fois". Il était une fois une petite fille qui s'appelait Lou. Cette petite fille habitait dans un très très grand immeuble au milieu d'une très très grande ville. Elle portait toujours, attachée autour du cou, une petite carte en plastique sur laquelle étaient inscrits son nom, son prénom et son adresse. Dans les très très grandes villes, on se perd très très facilement et les parents de Lou étaient des grandes personnes très très inquiètes. Pourtant, la petite fille était très très courageuse et elle disait haut et fort : "Moi, je n'ai peur de rien !" A l'école, quand la maîtresse lisait des histoires de loups ou de monstres, Lou riait aux éclats alors que ses camarades de classe hurlaient de terreur.

Lou avait pour animaux de compagnie une petite araignée qui avait pour nom Lili et un gros rat gris qui s'appelait justement Groragri. Lou les adorait mais elle ne savait pas qu'elle était bien la seule... Leur simple vue faisait frémir tous ses amis car parfois, on a peur de ce qu'on ne connaît pas, même si Lili et Groragri étaient deux petites bêtes parfaitement inoffensives ! La seule fois où Nicolas, le meilleur copain de Lou, était venu chez elle, il était reparti illico en criant "Maaaamaaaannn ! ! !" dès qu'il avait vu se pointer le joli museau de Groragri ! Sa copine Charlotte, elle, avait renversé la pile de livres qu'elle portait et s'était enfuie en courant à la seconde où elle avait vu les mignonnes pattes velues de Lili !

Petit à petit, Lou avait perdu tous ses amis et elle se demandait bien pourquoi. Hélas ! Plutôt que de chercher la raison pour laquelle tous ses camarades la fuyaient, elle essaya d'abord de s'en faire de nouveaux... Elle réfléchit longtemps, très très longtemps.

Un matin, elle crut avoir trouvé la solution idéale pour avoir des tas de copains et de copines. Elle se rendit à l'école avec un immense sac de bonbons multicolores et elle les distribua généreusement à chacun de ses camarades. Tout le monde était très très heureux et Lou crut qu'elle avait réussi à se faire aimer mais elle se trompait car on ne peut pas acheter l'amitié, même avec de très très bons bonbons. A la fin de la journée, son grand sac était vide mais quand elle demanda à ses nouveaux amis s'ils voulaient bien venir jouer chez elle, tous refusèrent...

Et les jours passèrent... Et les semaines passèrent... Lou se sentait de plus en plus triste car elle était comme tous les enfants : elle avait besoin d'amis ! La petite fille se dit alors : "Puisque personne ne m'aime, je vais partir de cette très très grande ville. Il doit bien y avoir d'autres amis qui m'attendent ailleurs !" Lou fit donc son baluchon et partit au petit matin avec Lili et Groragri. Vous pensez bien que pas un instant elle ne se dit que ses parents pourraient se faire du souci quand ils découvriraient en se réveillant qu'elle n'était plus là ! Non, Lou croyait simplement que tout le monde réagissait comme elle qui n'avait jamais peur de rien.

Lou quitta donc la très très grande ville, elle marcha très très longtemps et elle arriva enfin, à la tombée de la nuit à l'orée d'un très très grand bois. Elle se dit que c'était sûrement l'endroit idéal pour y rencontrer quelqu'un qui deviendrait son ami, puisque dans la très très grande ville elle n'avait pas réussi à en trouver. Alors elle s'avança en chantant sur le petit chemin qui menait au cœur de la forêt. Au bout d'un moment, Lou ne put plus rien voir tellement il faisait sombre et elle chanta plus fort pour signaler sa présence à un éventuel promeneur :

"C'est moi Lou,
Qui c'est vous ?
C'est moi Lou,
Comment allez-vous ?"

Tout à coup, elle entendit comme le craquement d'une branche et elle s'arrêta :

- Qui est là ? demanda-t-elle.
- Personne monsieur le loup ! lui répondit une petite voix tremblante.
- Mais, je ne suis pas un loup ! Je suis une petite fille ! s'exclama-t-elle en riant !

Alors Lou vit un tout petit garçon, avec une lampe de poche allumée, s'avancer craintivement vers elle.

"Je m'appelle Hyppolite et je suis perdu. Je n'arrive plus à retrouver le chemin de ma maison et j'ai si peur du loup !" lui raconta-t-il.

Lou essaya de rassurer le petit bonhomme :

- Ne t'inquiète pas ! Je suis Lou et je n'ai peur de rien ! Viens avec moi, nous allons retrouver tes parents ! Et si nous rencontrons un loup, j'en ferai un bon ragoût !

- Du ragoût de loup ? Tu en as déjà mangé ? Beurk ! ça doit avoir un horrible goût ! dit Hyppolite en grimaçant.

Et les deux enfants avancèrent dans la forêt en se tenant par la main.

Ils marchèrent longtemps, longtemps, longtemps... Ils avaient faim et puis surtout, ils avaient envie de dormir dans un bon lit. Au bout du chemin, ils finirent par apercevoir la lumière d'une maisonnette et ils décidèrent d'aller frapper à la porte pour demander s'ils pouvaient passer la nuit là.

Hyppolite poussa un hurlement de terreur quand il vit le visage de l'occupant de la maison : c'était un loup, un horrible loup tout poilu avec de longues dents pointues et de la bave qui lui coulait le long de la bouche. Mais Lou, qui était toujours aussi courageuse, ou aussi folle si vous voulez, lui demanda malgré tout s'il pouvait les héberger pour la nuit.

Le loup s'empressa d'accepter. Vous pensez ! Deux casse-croûte sur pattes qui se déplaçaient tout seuls jusqu'à chez lui ! Ce n'était pas tous les jours qu'une pareille chance se présentait !

Les enfants entrèrent alors dans la maison et Hyppolite blêmit puis verdit en constatant qu'une immense marmite bouillait dans la cheminée... Lou, curieuse, demanda au loup ce qu'il préparait de bon pour le dîner. Il lui répondit sur un ton mystérieux :

- C'est une surprise ! Tout ce que je peux vous dire, c'est que je vais me régaler !!!

Et il se lécha les babines avec gourmandise.

Hyppolite, lui, n'en menait pas large, et quand le loup s'absenta un instant dans la pièce voisine, il en profita pour dire à la petite fille sur un ton de plus en plus paniqué :

- Lou, cette marmite, c'est pour nous faire bouillir ! Le loup veut nous manger ! Il faut vite partir !

Lou éclata de rire et ne voulut rien savoir. Hyppolite avait la main sur la porte et s'apprêtait à quitter la maisonnette quand le loup revint de la cuisine avec un grand couteau. Ce n'est qu'à cet instant précis, en voyant les yeux méchants du prédateur, que Lou comprit enfin qu'ils couraient un grand danger. Et, pour la première fois de sa vie, Lou sut ce qu'était la peur. Elle se mit à trembler de tous ses membres et elle cria de toutes ses forces : "Au secours ! Au secours !" Le loup s'avança vers les deux enfants d'un air menaçant en brandissant son couteau. Paralysée d'angoisse, Lou laissa

tomber à terre son petit baluchon. Aussitôt, Lili et Groragri en sortirent. Vous aurez peut-être du mal à le croire mais je vous assure que c'est vrai : les loups sont comme nous, ils ne sont pas toujours très malins... Ainsi, ils s'imaginent qu'ils sont les plus forts du monde et montrent les dents quand ils affrontent de grosses bêtes comme l'étaient pour lui Hyppolite et Lou mais ils peuvent aussi s'effrayer devant deux faibles petites bêtes... Le loup, en entendant les petits cris du rat, fut terrifié et il se boucha les oreilles. Il recula, épouvanté, vers la cheminée sans se rendre compte qu'il allait tout droit vers l'immense marmite. Quand il aperçut la petite araignée, il fit encore un pas en arrière et bascula dans l'eau bouillante ! Il fit quelques bulles puis disparut tout au fond.

Lou et Hyppolite n'en revenaient pas : Lili et Groragri venaient de leur sauver la vie ! Lou sourit à son nouvel ami et lui dit :

- Tu vois, je ne t'avais pas menti quand je t'ai dit que je ferai du ragoût de loup !

Les deux enfants soupirèrent de soulagement et quittèrent la maison rapidement. Sur le chemin, ils rencontrèrent une brave dame qui les ramena chez eux sans plus tarder.

Vous vous demandez sûrement ce que tout ce petit monde est ensuite devenu ! Hyppolite est aujourd'hui le héros de son quartier car il est le premier à avoir courageusement terrassé un loup en en faisant du ragoût. Bon, il a un peu embelli cette histoire mais vous en auriez sûrement fait autant à sa place, non ? Lou a enfin compris pourquoi ses parents avaient pu s'inquiéter pour elle. Depuis qu'elle a expliqué à ses amis que toutes les petites bêtes ne sont pas forcément dangereuses, elle a retrouvé leur amitié. Il paraît même que dans son école, la mode cette année est à la souris grise... Lou continue à être réputée pour son courage mais plus pour ses imprudences ! Quant à Lili et Groragri, ils viennent d'ouvrir un restaurant et vous devinez déjà quelle est leur spécialité !

lundi 17 juillet 2006

Géographie...

Je me suis réveillée en me disant que j'avais de la chance de n'être pas née Libanaise. La vie et le bonheur tiennent souvent à une putain de position géographique, un petit point sur la terre... Un ridicule saut de puce un peu à gauche et le malheur t'ignore ou au moins te laisse un peu tranquille. Parfois, il suffit juste d'être né en face, à quelques mètres, derrière le mur...

mercredi 19 juillet 2006

Couper le son

Vous saviez déjà que le vélo et moi, c'est une vieille histoire d'amour ! Depuis sept ans, notre histoire était bancale, et faire du vélo sur une seule roue... Enfin, le Tour 2006 est arrivé ! Des inconnus qui sortent de l'ombre, du panache, des favoris qui se déballonnent curieusement, des français qu'on découvre. Un tas de surprises merveilleuses et du suspense, enfin!

Mais quand même... on continue à se farcir les commentaires de Sannier et ça...

"Landis bluffe, il est en pleine forme !" ; "On voit mal qui pourrait représenter un réel danger pour le maillot jaune" ; "Et quand on voit la détresse du maillot jaune on se dit que Sastre est en train de réaliser une très bonne opération" ; "Regardez, regardez la détresse de Floyd Landis! C'est une image terrrrrrible !" ; "ça y est c'est fini pour lui !"

La semaine dernière, un peu avant Dax, il y avait des problèmes de retransmission et parfois l'image devenait fixe. Et là, une pépite, en direct : un homme, figé, tenait dans ses mains une pancarte en carton sur laquelle il y avait écrit : "Sannier, dégage !"

Et puis, un délicieux et si savoureux silence à l'antenne !

jeudi 20 juillet 2006

Haïku n°1

Au coin de sa bouche
Petites gouttes de lait
Aziliz s'endort

vendredi 21 juillet 2006

Haïku n°2

Soleil de juillet
Dans la voiture balai
Chaleur à crever

samedi 22 juillet 2006

Haïku n°3

A Valparaiso
Au milieu de la grand place
Un arbre t'attend

dimanche 23 juillet 2006

Lettre à Francine

J'avais douze ans et j'étais enfermée dans un corps de femme trop grand pour moi.

J'avais douze ans et j'étais la reine d'un monde imaginaire.

J'avais douze ans et des livres, et des mots pour amis.

J'avais douze ans et j'étais assise, seule, au premier rang.

Et j'ai entendu ta voix, chaleureuse et vibrante comme si tu jouais un air espagnol à la guitare avec mon âme.

Moi qui regardais toujours mes chaussures, j'ai levé les yeux et je t'ai vue.

Tu étais assise sur ton bureau et tu parlais de tes voyages lointains. Les premiers de la classe avaient un sourire narquois aux lèvres, ils estimaient sans doute qu'ils perdaient leur temps.

Mais nous, nous écoutions à pleines oreilles et nous voyions les roses des sables du désert, les pyramides d'Égypte, la Méditerranée et ses reflets colorés.

Et nous rêvions... Enfin! il nous était permis de rêver, permis de voyager, permis d'espérer que nous aussi, un jour, nous pourrions toucher du doigt ces merveilles dont tu nous parlais.

J'ai grandi. Un peu. Pas trop. Au fond de moi, je reste cette enfant de douze ans, émerveillée, suspendue aux paroles d'une magicienne.

Les premiers de la classe avaient un sourire narquois aux lèvres, ils sont aujourd'hui enfermés quelque part, dans un bureau climatisé, bien à l'abri du monde...

lundi 24 juillet 2006

Haïkai pour Laïka

Laïka

Cinquante ans qu'elle erre
Bien au-dessus de la terre
La chienne Laïka

Vivant satellite
D'un voyage sans retour
En apesanteur

Depuis cinquante ans
La gardienne de l'espace
Ronge les étoiles

Meurt-on mieux là-haut ?
Elle ne reviendra pas
Nous ne saurons pas

mercredi 26 juillet 2006

Haïku n°4

Au creux de mes bras
Quatre kilos de tendresse
Le poids du bonheur

jeudi 27 juillet 2006

Une charmante histoire...

Il était une fois un charmant petit couple d'enseignants qui se rendaient chez leurs bordelais amis pour passer un week-end dans leur maison au bord de la Garonne. Dans leur charmante Peugeot 306 non climatisée ils avaient entassé un lit parapluie, une poussette, une grosse valise bleue avec une fermeture cadénassée dont ils s'empressèrent d'oublier le code d'ouverture, une glacière avec des éléments vitaux du type bière fraîche et BN fraise, un

enfant de trois ans et un bébé d'un mois et des bananes. Pendant qu'autour d'eux les vieux tombaient comme des mouches parce qu'ils n'avaient bu qu' 1,4999999999999999 litre d'eau par jour, leurs hôtes proposèrent à notre charmante famille un petit tour en bateau histoire de lutter contre la canicule, remède souverain comme chacun le sait ! La charmante mère de famille, responsable et trouillard, se dévoua immédiatement pour rester à la maison tout en posant un œil attendri sur le plus jeune des fruits de ses entrailles. Le charmant responsable du foyer, s'en fut donc au bord de la Garonne avec son fiston, monsieur l'hôte bordelais, un autre couple charmant accompagné de leur fille âgée de trois ans. Une fois installé dans la coque de noix, le charmant petit garçon se mit à hurler qu'il avait peur et qu'il voulait rentrer. 247 fois de suite. Les charmants adultes finirent par lui céder et l'hôte bordelais sauta prestement de son engin, le petit dans les bras, et il s'éloigna rapidement vers sa maison pour remettre le précieux paquet de nerfs à la charmante ménagère de moins de cinquante ans. Pendant ce temps, un drame se jouait...

L'hôte avait oublié d'attacher son bateau et ce dernier était en train de s'éloigner irrémédiablement de la rive...

N'écouterant que son courage, le charmant responsable du foyer fiscal sauta dans le fleuve et ramena l'embarcation dérivante. Mais dans sa folle aventure, il perdit une chaussure à cinq euros (qu'il retrouva quelques instants plus tard parce que le cuir véritable de la mer rouge flotte, c'est bien connu) ! Ce n'est pas le plus grave ! Quand il regarda dans la poche de son pantalon, il découvrit un portable qui pleurait toutes les larmes de son pauvre corps ! ! Enfer et malédiction ! Il se précipita alors vers sa douce et tendre mégère de plus de trente ans et lui confia la délicate mission d'assécher les composants électroniques de ce moderne moyen de communication pas ouatéproufé. La charmante vola donc au secours de son charmant et, tout en allaitant son bébé et en calmant son néné, son aîné, qui ne se remettait toujours pas de sa première expérience traumatisante en bateau, elle entreprit de démonter le portable... Une heure plus tard, elle avait enfin compris comment cette diabolique invention s'ouvrait et elle sauva la carte Sim (en short devant le prisunic) puis laissa le reste bronzer.

Deux jours plus tard, le charmant couple, de retour dans ses orientales Pyrénées d'adoption, se concerta longuement et finit par trancher : il était grand temps de voir si le portable était ressuscité ou s'il fallait commencer à faire les démarches pour les obsèques. Le charmant papa tangocharli débrancha donc le respirateur artificiel et regarda ce qu'indiquait l'écran. Il y avait écrit "code PUK :". La charmante maman goustafaim regarda son homme d'un air paniqué mais ce dernier la rassura : il savait parfaitement ce qu'était un code PUK... Une heure plus tard, il revint fièrement avec le

sésame allume-toi. Il tapa le code et l'écran indiqua "code PIN :", c'est là que les touches décidèrent qu'elles avaient elles aussi droit à leur moment de gloire et n'affichèrent plus que des cinq, quel que soit le chiffre composé. Hum... Hum... se dit la charmante jeune accouchée avec moi ce soir, et si j'insérais la carte Sim de mon mari dans mon propre portable, je pourrais certainement récupérer les informations qu'elle contient afin de les sauver d'un naufrage certain ! Hum... Hum... se dit le charmant professeur de biochimie, j'insérais bien mon code PIN dans son PUK... Hum... Hum...

Les deux portables se mélangèrent donc et la charmante cliente privilégiée de chez Bouygues réussit à sauver une photo, nulle et floue. Un deuxième drame était hélas en préparation. En effet, quand elle voulut réinsérer sa propre carte sim dans son portable, le maudit lui demanda d'indiquer son code PUK... Elle l'avait perdu depuis bien longtemps... Ils le cherchèrent tout de même pendant deux jours avant de se rendre à l'évidence. La charmante fine mouche eut alors l'idée sublime et macgiveresque de taper le code PUK de la carte Sim de son mari. Mais la machine ne se laissa pas bernier et rejeta impitoyablement les trois tentatives qu'elle fit ! La carte était irrémédiablement grillée... Ils avaient maintenant deux portables neutralisés...Le charmant ne se démonta pas et appela madame Bouygues au secours, celle-ci lui confirma la mort de la carte Sim et lui dit qu'ils devraient faire l'acquisition d'une nouvelle carte et d'un nouveau mobile ce qui leur serait aisé car la charmante avait 4000 points sur son forfait qu'elle pourrait donc utiliser à bon escient. Qu'importe ! se dirent-ils ! Au diable la varice ! Le lendemain, ils se rendirent en famille dans un centre commercial climatisé, histoire de suivre les altruistes recommandations du ministère des finances, hum, du ministère de la santé.

Hélas ! La charmante employée, après leur avoir remis une nouvelle carte Sim à titre gracieux parce que vous le valez bien, leur apprit que les fameux 4000 points ne seraient disponibles qu'à partir du 21 décembre 2006 mais, qu'en attendant, ils pouvaient faire l'acquisition d'un engin de la préhistoire pour la modique somme de 50 euros. Le couple charmant mais fauché commença à avoir un rire nerveux et repartit de l'échoppe à reculons, les épaules voûtées par le poids de cette étrange malédiction.

De retour dans leur charmante maison de location, ils se mirent à vider les cartons qu'ils venaient de faire (ils devaient emménager à la mi-août dans une coquette maison en zone inondable dont ils venaient de faire l'acquisition pour la modique somme de 185 000 euros, ce qui était étrangement une affaire...) et ils finirent par retrouver un vieux portable rouge de deux kilos. Par un cruel manque de chance, ils s'aperçurent que la

batterie de celui-ci ne fonctionnait plus, après avoir passé plus de six ans à roupiller dans la poussière...

Le lendemain, le toujours charmant mais plus très fringant responsable du foyer se rendit dans une boutique de téléphonie pour acheter une nouvelle batterie. C'est là que le matois patron lui apprit que son portable ne pourrait pas fonctionner puisque la carte sim de la charmante épouse était une carte Bouygues tandis que le vieux portable était un modèle configuré pour un autre opérateur. Tout en souriant, le patron lui proposa donc de débloquer cette carte contre 40 euros auxquels s'ajoutait le prix de la batterie, à savoir 30 euros. Notre brillant scientifique fit un rapide calcul et il se rendit compte que tout ceci reviendrait bien plus cher que l'acquisition d'un nouveau portable et il refusa donc la généreuse offre qui venait de lui être faite et revint bredouille à la casbah.

Nouveau coup de téléphone à madame Bouygues pour lui demander de configurer la carte de manière à ce qu'elle puisse fonctionner dans le portable. Madame Bouygues apprit au charmant couple qu'elle ne pouvait rien faire, qu'il fallait directement s'adresser à l'opérateur d'origine, à savoir France Télécom. Bien. Le charmant mari posteserafantastique composa le 1014 pendant que la charmante avait une pensée émue pour le musicien qui jouait du Vivaldi pour les faire patienter de longues minutes, et tomba sur un conseiller qui lui indiqua un autre numéro, il composa ce numéro et tomba sur une conseillère qui lui dit de s'adresser à un autre numéro. Bref, il finit par tomber sur un expert qui prit 30 minutes pour finir par lui dire qu'il ne pouvait rien faire et qu'il fallait qu'il s'adresse directement au constructeur, c'est à dire à monsieur Nokia...

Désespérés, monsieur et madame charmant s'arrachèrent les cheveux, se roulèrent par terre et firent caca dans leurs culottes. La tension commençait à monter, ils étaient au bord du gouffre. C'est là qu'intervint la marraine la fée, également appelée Mathieu, qui leur conseilla d'appeler à nouveau madame Bouygues pour lui confier de manière anodine leur intention de quitter la généreuse entreprise de bâtiment et de téléphonie et de télévision si une solution n'était pas rapidement trouvée. Une solution fut donc trouvée par un charmant conseiller qui sourit même au téléphone. Il leur proposa de leur envoyer sous cinq jours ouvrables un portable top délire multifonctions pour la modique somme de 50 euros, 4000 points et la promesse d'un réengagement d'un an.

Les malheureux s'empressèrent d'accepter cette alléchante proposition ! Ils sortirent le champagne et burent toute la nuit.

Le lendemain matin, la charmante ménagère au cœur de cible était dans la piscine trois boudins avec son fils et un petit dragon vert qui mangeait les malheureux insectes qui flottaient à la surface de l'eau verdâtre... Tout à

coup, une voix les fit sursauter : c'était le charmant mari boulingue, hirsute et blanc comme un linge, au bord de la crise de folie furieuse :

- Ma chérie, j'ai une mauvaise blague à t'annoncer ! Mon portable remarque !

vendredi 28 juillet 2006

Dis-moi les mots

Deux découvertes incroyables :

- Les pruneaux sont de petites prunes. (je n'avais jamais fait le lien entre les deux mots et mon étonnement a été aussi grand que celui que j'ai eu il y a un peu moins d'un an quand j'ai compris que les raisins secs étaient des raisins.)

- A chiper, à choper. *Let's break*, cette magnifique œuvre de Sydney, avait en fait pour incroyables paroles : "H. I. P. H. O. P." et je me suis longtemps demandé quel était le rapport entre "à chiper, à choper" et le reste de la chanson !

J'adore faire ce genre de découvertes ! J'aime que les mots malicieux m'étonnent et ne se donnent à moi que bien des années après l'âge habituel ! J'ai hâte de tomber à nouveau des nues en comprenant enfin le sens d'un mot ! Je voudrais n'être jamais blasée des mots, j'aimerais avoir plus souvent l'air ravi de mon fils lorsqu'il répète inlassablement et le sourire aux lèvres, des mots qu'il ne comprend pas mais qui sont ses amis, ses mots à lui.

mardi 1 août 2006

Est-il vraiment possible d'avoir deux mois ?

Tu n'as pas demandé à venir nous rejoindre dans ce drôle de monde...

Ou l'as-tu demandé ?

Je ne t'ai pas entendue...

Ou t'ai-je entendue ?

Tu dors contre moi et tu souris dans tes rêves...

A quoi ou à qui souris-tu ?

Tu hurles de colère et manges ton poing comme si tu avais encore faim...

As-tu vraiment faim ? As-tu seulement soif de lait ?

Aujourd'hui deux mois

Petit truc vivant, vivant petit truc

Morceaux de moi, moi en morceaux

Aujourd'hui deux moi

jeudi 3 août 2006

Un personnage en quête de hauteur

Quelques jours avant l'apparition de ma fille dans la salle d'opération, j'ai terminé une nouvelle dont le héros s'appelle Gaspard Pacraud.

Figurez-vous que ce week-end, j'ai rencontré Gaspard Pacraud ! Le vrai !

Gaspard a huit mois et déjà un sacré caractère ! Un ptit homme qui tient assis tout seul et essaie d'attraper tout ce qui passe à moins de 50 centimètres de lui.

Lui, sur le carrelage, moi, du haut de ma chaise :

- Dis donc Gaspard, ça fait quoi d'être un personnage ?

- Pffpfpfpfpfp !

- Ah ? Tu crois vraiment ?

- Pffpfpfpfpfp !

- Ecoute, si tu le dis, je ne veux pas te contrarier, mais tu sais, c'est moi qui t'ai créé, et je crois pouvoir affirmer que le postulat de base du personnage...

- Humgué !

- Certes, ce n'est pas faux... l'allégresse est une composante qu'il ne faut pas négliger ! Pourrais-tu préciser ce que tu entends exactement par ce concept novateur "d'homme gai" ?

- Deugueu !

- Non, cette révolte est parfaitement déplacée mon cher Gaspard ! Si l'on considère que le personnage a une certaine autonomie, il me semble un peu exagéré, voire fantasque, d'envisager qu'il puisse être indépendant de son auteur !

- Dédé !

- C'est un peu facile de citer Mallarmé ! Tu prétends accéder à l'indépendance mais tu n'es pas capable de penser par toi-même à ce que je vois !

- Ouiiiiiiiiiiiiiiiiiinnnnnnnnnnnnnnnnnnnnnnnnnnnnnn !

vendredi 4 août 2006

Pourvu qu'on ait l'ivresse ! (ou " les enfants du Monopoly ont grandi ")

Levés tôt, en habits de ville, nous voilà devant le cabinet de maître Pasderisques. Nous sommes en retard mais nous sommes les premiers. Une gentille dame nous fait attendre et nous patientons en feuilletant d'antiques magazines. Je découvre les photos de Yéléna, la fille de Yannick Noah et j'apprends tout de leur relation fusionnelle grâce à *Madame Figaro*. Le

maître vient nous saluer, quelques minutes plus tard et il nous invite à continuer à patienter. Bien. Nous patientons.

La propriétaire de notre future maison arrive, elle est seule. Elle nous explique que son mari est aux urgences car il est tombé d'un escabeau hier matin. Je me dis que notre aventure débute sous de drôles "d'hospices"...

Le maître nous fait passer dans son cabinet : un grand bureau en bois, jonché de dossiers colorés devant lequel sont posées, à distance très respectueuse, quatre chaises style louis quelque chose. Nous nous asseyons dans un silence un peu gêné. Au mur, de vieux textes de loi, une carte de France, un édit du Roy dans de pompeux cadres dorés. Le maître commence la lecture de l'acte de vente et nous l'écoutons sans sourciller, en regardant le bout de nos souliers, comme à la messe. Mon fils finit par se lasser et va explorer le bureau avec ses deux dragons. Le dragon rouge fait une tentative de suicide en se jetant du haut du meuble. Plus de peur que de mal, la lecture ne s'interrompt même pas. Ma fille sourit à ses fantômes.

Délicat, le maître, à la lecture de mon état civil, mentionne que je suis née "un 19 août" mais ne précise pas l'année. Je me marre. La lecture ne s'interrompt toujours pas.

Le téléphone sonne. La lecture s'interrompt.

Pendant que le maître discute d'affaires de la plus haute importance en s'exclamant de temps en temps ("huit mois ? C'est impossible mon cher ! vous m'auriez dit 18 mois, ce serait encore envisageable mais huit mois vous n'y pensez pas !") nous discutons tout bas.

Mon fils : "Amel ! veux rentrer rue du valium gader tonkin !"

Mon homme : "Titouan, je t'ai déjà dit que je préfère que tu m'appelles Papa !"

La propriétaire : "Quelqu'un a un décodeur ?"

Mon homme : "Il veut rentrer rue du stadium pour regarder *Franklin*".

La propriétaire : "Ah !"

Mon fils : "Amel ! veux rentrer rue du valium gader tonkin !" (trois fois)

Mon homme : "Papa ! pas Armel !"

Mon fils : "Steuplé A... pa..."

Le maître a raccroché et vient maintenant la cérémonie des signatures. Chacun notre tour, nous nous levons et allons signer des papiers. Je m'amuse à l'idée qu'après avoir été absente à la signature du sous-seing pour cause d'accouchement, je signe l'acte de vente avec ma fille sous mon sein. Le maître fait mine de rien. Je lui demande ce que je suis en train de signer parce que, dans les films, c'est toujours à ce moment qu'on se fait avoir ("je m'engage à léguer toute ma fortune à maître Paserdisques et à devenir son esclave sexuelle jusqu'à la fin de mes jours") mais il me dit que ce n'est pas une bonne idée de voir trop de films...

Mon homme signe le plus gros chèque de sa vie, 10 285 euros, le maître dit "merci" et j'ai bien envie de lui répondre "il n'y a vraiment pas de quoi" mais je me retiens. La propriétaire reçoit un chèque de 185 000 euros. Et dire que nous avons été virtuellement millionnaires, l'espace d'un instant ! Vendredi 4 août 2006, il est dix heures trente, nous ressortons guillerement du cabinet. Nous sommes propriétaires pour la première fois de notre vie !

Quand nous étions jeunes et confiants, nous rêvions d'une maison grande, très grande, avec au moins cinq chambres et un bureau. Une salle de jeux pour les enfants, une jolie chambre d'amis, une grande cheminée, de vieilles pierres, un immense jardin avec plein d'arbres. On y aurait fait une petite cabane, perchée en haut d'un chêne ou d'un pin. Et la campagne tout autour, des champs ou de la vigne, à perte de vue. Nous aurions peint chaque pièce d'une couleur différente et j'aurais mis de la mosaïque un peu partout. De vieux planchers qui craquent délicieusement, un grenier avec une charpente compliquée qui évoquerait un bateau renversé. Un banc en bois sur le seuil de la maison. Nous nous y serions reposé le soir en regardant les étoiles...

Voilà. Nous venons de nous endetter pour vingt ans en achetant une petite boîte d'allumettes, la maison de paille de Nif-Nif... Si le grand méchant loup des inondations passe dans le coin... Je devrais me réjouir de l'acquisition de cette, de cette, de ce truc, mais je suis tellement en colère ! Une petite maison, dans un lotissement, mitoyenne des deux côtés, un mini jardin, 90 mètres carrés, trois chambres à découvrir au microscope, et pas une seule pierre. Une maison des années 80 ! Je n'arrive pas à faire mes cartons, j'y vais à reculons (et faire des cartons à rebours je vous assure que ça relève de l'exploit !)... Je suis révoltée par les prix de l'immobilier ! Au Poutouland, on gagne correctement notre vie, deux salaires de profs, c'est pas mirobolant mais quand même... Ben ça suffit pas pour avoir la maison de nos rêves... Plus tard, sans doute... Les prix continuent à monter dans notre région, et on peut même dire que nous avons fait une "affaire". D'ici quelques années, nous pourrions la revendre à un prix indécent... Et dire qu'il y a tout juste cinq ans, cette maison valait deux fois moins cher... Le monde est décidément complètement fou...

Haut les cœurs ! Un peu de peinture rouge, des pois verts, des rayures jaunes, de la faïence bleue, et le Poutouland vivra heureux dans un monde qui lui ressemble. Qu'importe le flacon !

vendredi 11 août 2006

Complètement bobo, mais plus "bo" que "bo"

La vérité c'est que j'ai peur d'être propriétaire.
Peur de bâtir ma future tombe,
Peur de m'enraciner,
Peur de ne plus pouvoir partir,
Peur de ne pas changer,
Peur de ne plus changer,
Peur de trop changer,
Peur de posséder,
Peur de ceux qui possèdent,
Peur de me sédentariser la tête,
Peur d'avoir peur des inondations, des incendies, des voleurs, du passage
matinal des poubelles, du colonel notre voisin, des aboiements intempestifs
de son chien, des voyous qui font pétarader leurs scooters sur la petite place,
des fissures sous la fenêtre, des termites, du vent qui peut arracher les tuiles
et les palmiers, du kandiraton si je veux peindre ma cour en turquoise, faire
pousser de la marijane pas loin du nez en pointe du colonel...

Peur de ne plus pouvoir.
Peur de ne plus vouloir.

Bon. Et en même temps j'suis une fille plutôt joyeuse voyez-vous, juste un
peu anxieuse, par moments. Vous m'auriez vue hier en train de déambuler
comme une gamine dans les allées de chez Leroy Merlin (c'était pas un
enchanteur plutôt qu'un roi d'ailleurs ?) Je choisisais mes petites couleurs,
je m'extasiais devant le vert reinette, je bavais devant le truc en PVC avec
des vaches, j'imaginai notre univers arc-en-ciel, j'étais tout heureuse. Et
mon homme de pouffer : "C'est sûr, si tu veux vraiment mettre tous ces
trucs-là sur les murs, on pourra jamais la revendre !"

Quand même, la vérité c'est que j'ai peur d'être propriétaire. Quand je suis
devenue prof, je me disais : "T'inquiète ma fille, tu pourras toujours changer
de métier !" Depuis, j'ai pensé démissionner souvent, j'ai même voulu faire
un procès à l'éducation nationale pour non-assistance à personnes en
danger ! Mais je suis toujours prof, même en vacances. Maintenant que je
deviens propriétaire, je me raccroche à l'idée que cette maison, je vais la
revendre... J'aime trop le changement et j'ai trop peur des habitudes, même
bonnes. "T'inquiète ma fille, tu pourras toujours la revendre..."

La vérité c'est que je suis propriétaire !

samedi 12 août 2006

Toc/Tocs

Quand je commence à m'angoisser, je compte. Les petits carreaux sur les murs, le nombre de passants, la fréquence des aboiements d'un chien, les questions incessantes de mon fils, les tétées de ma fille, l'estimation de la quantité de sacs poubelle qu'il faudra pour entasser toutes les tapisseries enlevées de la chambre de Titouan, le nombre de fois où Armel branche et débranche la ponceuse électrique, le nombre de "putain de bordel de merde de plâtre pourri" entendus en une heure, le nombre de lettres dans les phrases qui tournent en boucle dans ma tête. Je compte et je fais des listes aussi. j'aime la poésie des listes.

Hôpital – 188, rue de Domfront – 61100 FLERS -

(une semaine)

Cité Larégnère – 40 Bà Huyên Thanh Quan – Saïgon – SUD VIETNAM –

(un an)

Route du Mont Fébé – immeuble de la caisse d'épargne – YAOUNDE –

CAMEROUN -

(quatre ans)

21 avenue Charles De Gaulle – 61100 SAINT GEORGES DES

GROSEILLERS -

(deux mois)

121 rue Boujdour – Quartier Azencot Massira – OUJDA – MAROC –

(quatre ans)

5 bis rue Théodore Botrel – 35290 SAINT MEEN LE GRAND –

(un an)

Le Baux – 61100 DURCET –

(sept ans)

Maison des Etudiantes - 214 boulevard Raspail - 75014 PARIS –

(un an sur le papier)

14 rue Marie et Louise – 75010 PARIS –

(un an)

8 rue d'Argenteuil – 75001 PARIS –

(un an)

8 square Léon Guillot – 75015 PARIS –

(cinq ans)

19 rue Jean-Paul Sartre – 76600 LE HAVRE –

(six mois)

11 rue Gabriel Perri – 76600 LE HAVRE –

(six mois)

3 rue Edouard Corbière – 76600 LE HAVRE -

(cinq ans)
Rue du Stadium, au sud du sud du sud...
(deux ans)
Chez nous, au sud du sud du sud...
(?!)

dimanche 20 août 2006

Haïku n°5

*Seule dans la nuit
Les heures loin de tes bras
Ne sont pas des heures*

lundi 21 août 2006

L'amas de laine

L'odeur des livres : les heures passées assise sur la moquette rose.
L'odeur du savon : les mains de ma grand-mère sur les miennes, au-dessus du lavabo..
L'odeur de la colle : une petite salle de classe avec un enfant affublé d'un bonnet d'âne, dans un coin obscur.
L'odeur du vétiver : le baiser du soir que me donnait ma mère.
L'odeur de la verveine : un après-midi ensoleillé où mon frère et moi avions fait de la tisane en mettant des herbes et des plantes dans une grande bassine.
L'odeur de l'éponge mouillée : mes calculs sur l'ardoise.
L'odeur de la soupe : la casserole sur le fourneau, les bols fumants et la langue qui brûle, toujours.
L'odeur des bébés : l'odeur de mes bébés.
L'odeur de l'encens : l'enterrement de ma grand-mère.
L'odeur du cuir : mon premier cours et mon cartable tout neuf.
L'odeur de la crasse : un clochard rencontré dans un métro parisien.
L'odeur de la terre mouillée : un orage à Yaoundé.
L'odeur du tabac froid : les lendemains de fêtes parisiennes et les bouteilles gisantes..
L'odeur de la mangue : une plage de Zanzibar ; l'orange de la mangue, le blanc du sable et le bleu de l'eau salée..

L'odeur des pièces : le porte-monnaie à pinces de ma grand-mère.
L'odeur de la lessive : une nuit dans un hôtel insulaire.
L'odeur de souffre : un petit matin, fenêtre ouverte sur Le Havre.
L'odeur de la fleur d'oranger : la barbe de mon père.
L'odeur de la cannelle : le couscous de Fatima.
L'odeur de l'encre : cent fois je t'aime.

vendredi 25 août 2006

Haïku n°6

*L'univers se fige
Nous retenons notre souffle
Aziliz sourit*

lundi 11 septembre 2006

Petite musique de village

D'abord, le bruit du tam-tam toute la nuit, comme une plainte, lancinante. Le souffle du vent fait trembler l'antenne fixée sur le toit, il me semble entendre un p'tit bonhomme qui fait passer sans relâche une brouette remplie de vieilles casseroles sur les tuiles. Toutes les heures, la cloche de l'église rythme mes nuits dans la nouvelle maison. Le ronflement doux et rassurant de mon chéri, les bruits de suction que fait ma fille en dormant dans la nacelle aux pieds de notre lit et dans la chambre, à côté, mon fils qui crie "maman" dans son sommeil.

Des portails qui grincent, des pas qui résonnent dans la ruelle comme des allumettes qu'on craque, le vol des insectes, un roquet martyrisé par un imbécile, le verre qui se brise en tombant dans le container et les collégiens qui papotent devant ma porte en attendant le bus du ramassage.

Les roues d'une poussette, le clac des boules de pétanque qui s'entrechoquent, le papotage des voisins qui prennent l'apéro, la ronde veloutée des chats qui prennent mon jardin pour leurs toilettes privées, le vroom vroom d'une voiture téléguidée qui fait la joie des enfants du coin, le silence tout à coup.

Le silence.

mercredi 13 septembre 2006

Le spécialiste des enfants

J'y vais justement un mercredi parce que c'est "le jour des enfants", à ce qu'une gentille secrétaire m'a dit au téléphone, quand j'ai pris le rendez-vous. "Alors on dit mercredi 13 septembre, à 10 heures 30, avec monsieur G***, le spécialiste des enfants !" Bien, bien, me suis-je alors dit, il va falloir que je prépare mon Schtroumpf... Quand Titouan avait un mois, il a dû subir une radio du bassin et je le revois nettement, nu sur la table beige, hurlant tout ce qu'il peut de rage, de haine et de désespoir. C'est la première fois où je me suis sentie complice d'un acte violent sur mon enfant. Le type en blanc lui avait posé sur les pieds et les mains des piedsards et des brassards qui l'immobilisaient complètement. Un petit poisson qui gigote sur la table du cuisinier.

10 heures 30 sommes à l'heure et la gentille secrétaire nous fait patienter. Mon fils sourit et me demande de lui raconter pour la cinquante-troisième fois l'histoire de Oui-Oui qui passe une radio du dos. "Oui-Oui est très content aujourd'hui : on va faire une radio de son dos. Une radio c'est une photo des os. Le monsieur de la radio arrive et dit à Oui-Oui de se mettre bien droit, de ne pas bouger et il compte jusqu'à trois. Un, deux, trois, fais-moi un beau sourire Oui-Oui !" Oui-Oui sourit et le gros appareil photo fait "bzzzzzzzzz clic clic" et voilà, la photo est prise ! Oui-Oui dit merci au monsieur et il attend avec sa maman qu'il revienne avec les photos de son dos ". On nous appelle et on nous fait entrer dans une grande salle maronnasse. Le spécialiste arrive, Titouan lui dit "Bonjour mossieu" ! Le monsieur ne répond pas, trop occupé, sans doute...

"Déshabillez-le, madame" me dit-il en m'indiquant une petite cabine. Je m'exécute. Nous revenons quelques instants plus tard et mon fils ne lâche pas ma main qu'il serre à m'en faire mal. Il est aussi bleu que son slip et regarde l'immense appareil avec épouvante. Le spécialiste l'examine sans mot dire et lui demande de monter sur une table à bascule. Titouan refuse, alors je le porte, accroché à mon cou. J'ai l'autorisation de lui tenir la main. Je regarde le bon docteur qui joue à la poupée avec mon fils, lui collant les pieds contre la table d'une main, lui maintenant les bras en l'air de l'autre. On dirait qu'il va prendre en photo un dangereux criminel. Titouan pleure silencieusement et me regarde. Je lui souris d'un air détendu et désinvolte, comme si tout ceci n'était qu'une immense et grotesque farce. Deux clichés sont pris, le spécialiste s'en va non sans m'avoir informée d'un air grave que mon fils a un "sacré déséquilibre du bassin". Nous attendons dans le froid qu'il daigne revenir. Il revient et incline la table, mon fils devient livide, il a

compris ce qui l'attend ! L'homme me demande de l'allonger et Titouan s'accroche à moi, refusant de me lâcher. Le bonhomme lui dit : "Dis donc, ça ne fait même pas mal, tu vas arrêter ta comédie ?" Et mon fils ne répond pas, il me regarde en hurlant : "Tiphaine, j'ai peur !" et il répète ces paroles inlassablement pendant trois longues minutes. Le bon docteur n'est pas content parce que ce gamin bouge tout le temps... Il quitte la pièce pour voir si la radio est bonne. Mon bébé est allongé sur la table et j'essaie de le rassurer, il continue de dire qu'il a peur, je ne peux même pas lui dire que c'est fini car j'ignore la suite de ce délicieux programme. Nous attendons. J'interpelle par deux fois le spécialiste qui est dans la pièce voisine en lui demandant si je peux prendre mon gosse et le faire descendre de cette table qui le panique mais il ne me répond pas. Trop occupé sans doute...

Il revient enfin et me fait une rapide analyse des clichés mais je ne l'entends pas. J'entends mon fils qui a peur et qui ne veut pas rester seul sur cette putain de table ! Je prends mon gosse, ses pleurs cessent enfin, il a pissé de trouille sur la table. Tant mieux !

Quand je ressorts de la cabine, la salle maronnasse est vide et la porte de sortie est grande ouverte. Je suppose donc que c'est la charmante façon qu'a monsieur le spécialiste des enfants de nous dire au revoir. Trop occupé sans doute...

J'ose à peine imaginer comment se serait déroulé le même examen chez un radiologue non-spécialiste des enfants... Dans la voiture, mon ptit cœur m'a demandé pourquoi le docteur était fâché et pourquoi il l'avait grondé. "Parce que c'est un con", lui ai-je répondu et nous avons rigolé comme des petites baleines en répétant savoureusement "Le docteur est un con, le docteur est un con..."

Je pourrais écrire au cabinet de radiologie pour me plaindre mais je sais déjà qu'il ne me répondra pas. Un homme qui est incapable de prendre en compte la détresse d'un enfant de trois ans, un homme qui se met en colère parce qu'un ptit bonhomme est tétanisé par la peur...

Trop occupé, sans doute.

samedi 16 septembre 2006

Après la pluie...

La pluie, le vent, la pluie, le vent, la pluie... le vent... Et depuis trois jours mon linge dehors qui mouille, qui sèche, qui mouille, qui sèche... Ma fille qui a faim, qui pleure, qui hurle, qui pleure, qui hurle et précipite avidement sa bouche sur mon sein fatigué. Mon fils qui renifle, qui se mouche, qui renifle, qui se mouche et éclate en sanglots dans son beau pyjama bleu. Mon

chéri qui trime, qui courbe l'échine, qui trime, qui courbe l'échine et rentre harassé à la maison. Ma maison qui grince, qui gémit, qui gémit qui grince sous le poids des éléments furieux.

J'ai quitté les terres du nord pour celles du soleil. Mon cœur est au diapason de la météo. Toujours. J'attends la fin de la pluie, la fin des larmes, la fin du vent, la fin de la folie furieuse. Le vent ici n'est pas du genre de la petite brise, il emporte tout, renverse les nains de jardin et fait plier les lauriers-roses. Je regarde ce monde en miniature qui s'agite derrière la fenêtre bleue de ma cuisine et j'attends.

Cet après-midi, mon chéri a bravé le temps pour faire des courses. Je lui avais demandé de me ramener deux petites boîtes en plastique. J'y pense depuis. Une boîte pour chacun de mes enfants, pour y mettre leurs dessins, leurs premiers pyjamas, leurs premiers doudous, les jalons de leurs futures enfances. Je m'imagine dans vingt ans, leur remettant le précieux paquet et ça me met les larmes aux yeux. Deux petites boîtes, comme deux petits cercueils.

Après la pluie...

J'ai une furieuse envie de vivre, un appétit immense et le goût du bonheur. Mais parfois, surtout quand il pleut, je me dis que la vie est fragile, je regarde mes gosses qui n'ont rien demandé, qui ne savent pas encore et je voudrais que tout s'arrête maintenant, avant qu'il ne soit trop tard, avant le naufrage.

Après la pluie, le soleil revient toujours.

lundi 18 septembre 2006

Femme au foyer : une journée plus type que top

- 6h30 : donner sa tétée à ma Schtroumpfette dans un semi-coma.
- 7h30 : lever un œil, puis deux et contempler un petit Korrigan qui vient dire bonjour à mon nez.
- 7h40 : préparer un "bibrongrosdecolat " et un thé earl grey.
- 7h45 : aller chercher la Schtroumpfette qui hurle dans la chambre et changer sa couche.
- 8 h00 : courir après le Korrigan pour lui mettre ses chaussettes.
- 8 h05 : courir après le Korrigan pour lui mettre son slip.
- 8 h10 : courir après le Korrigan pour lui mettre ses chaussures.
- 8 h15 : courir après le Korrigan pour lui mettre son pantalon.
- 8 h20 : courir après le Korrigan pour lui mettre son tee-shirt.
- 8h25 : bercer la Schtroumpfette dans son transat avec un pied tout en buvant un thé froid.

- 8h35 : essayer de convaincre le Korrigan que ses chaussures sont parfaites pour aller à l'école en refusant fermement de lui mettre celles avec Spiderman.
- 8h38 : lui mettre les chaussures avec Spiderman.
- 8h40 : vérifier le cartable.
- 8h41 : transférer la Schtroumpfette qui s'est endormie du transat à la poussette.
- 8h45 : maudire le sommeil léger de certains bébés et supporter les cris furieux de la Schtroumpfette tout en expliquant au Korrigan que l'école c'est génial, qu'il va bien s'amuser, qu'il va voir sa gentille maîtresse et ses gentils copains, olala comme ce sera bien !
- 8h50 : hurler "on va être en retard et de toutes façons l'école c'est obligatoire !"
- 8h51 : quitter précipitamment la maison et tenter de convaincre le Korrigan qu'il n'est même pas capable d'aller plus vite que la poussette !
- 8h59 : laisser le Korrigan dans sa salle de classe et être écœurée de la facilité avec laquelle il quitte le giron maternel.
- 9h00 : regarder le Korrigan par la fenêtre, lui faire de petits signes et se rendre compte qu'il ne vous a pas regardée une seule seconde. La maîtresse, si.
- 9h09 : regagner le foyer qui porte bien mal son nom puisqu'il n'y a pas une seule cheminée. Jeter un œil torve sur les factures prélevées au passage dans la boîte aux lettres.
- 9h12 : mettre en route un café.
- 9h13 : sortir le linge de la machine et aller l'étendre.
- 9h30 : revenir dans la cuisine et jeter le café bouilli dans l'évier. Mettre un second café en route.
- 9h35 : faire une pause café en écoutant la radio.
- 10h05 : se réveiller en sursaut et contempler les jolies traces rouges qui ont marqué un visage un peu blafard et se faire une raison. Boire son café froid.
- 10h10 : donner sa tétée à la Schtroumpfette tout en regardant son courrier sur internet et en surfant par intermittence. Déployer des trésors d'agilité pour manier la souris et frapper au clavier avec une seule main.
- 10h45 : installer la Schtroumpfette dans son transat et exécuter pour elle une danse du balai et du plumeau dans chaque pièce de la maison.
- 11h30 : faire la vaisselle du petit déjeuner tout en se disant : "merde, qu'est-ce qu'on va manger ce midi ?" (La réponse n'est PAS dans la question !)
- 11h45 : jeter la Schtroumpfette dans la poussette et filer vers l'école.

- 11h54 : laisser passer le troupeau des mamans qui se battent pour aller embrasser leur progéniture.
- 12h00 : entendre la cloche de l'église qui couvre le flot de paroles du Korrigan.
- 12h10 : ouvrir une boîte de saucisses lentilles, mettre son contenu dans un plat au micro ondes, attendre quatre minutes. En profiter pour mettre la table.
- 12h15 : attendre que le plat brûlant refroidisse.
- 12h16 : se réjouir que le Korrigan apprécie des talents culinaires insoupçonnés zet insoupçonnables !
- 12h33 : faire gazou gazou avec la Schtroumpfette.
- 12h45 : jouer avec Louis Bozon au jeu des 1000 euros. Se dire qu'on a bien fait de ne jamais s'y inscrire.
- 12h55 : aller coucher le Korrigan pour sa sieste et lui chanter au moins trois chansons de l'adorable Oui-Oui. Se dire qu'on peut se reconvertir au vu de l'immense succès rencontré par les paroles qu'on invente. Revenir sur terre parce qu'un public d'une personne n'est pas vraiment représentatif. Etre heureuse de l'indulgence du Korrigan et lui faire de petits câlins dans le dos.
- 13h30 : défaire et nettoyer la table.
- 13h45 : aller chercher le linge qui est sec.
- 14h05 : regarder *Les Feux de l'amour* en berçant la Schtroumpfette pour qu'elle s'endorme.
- 14h25 : interrompre son extase télévisuelle pour s'occuper du Korrigan qui a fini sa sieste et prier pour qu'il ne réveille pas sa sœur qui a fini par s'endormir.
- 14h26 : consoler la Schtroumpfette qui a un gros chagrin car elle n'aime pas être dérangée dans son sommeil et se dire que si Dieu existe, il est probablement sourd.
- 14h30 : jouer à la marchande avec le Korrigan.
- 14h40 : jouer à soigner le pauvre Oui-Oui qui est malade.
- 14h50 : jouer aux voitures.
- 15h00 : jouer à faire semblant de dormir.
- 15h01 : demander au Korrigan d'arrêter de sauter sur son ventre pour vérifier qu'on dort bien.
- 15h02 : proposer un coloriage, plutôt.
- 15h12 : s'extasier devant un chef d'œuvre d'abstraction pure, très coloré.
- 15h15 : mettre le Korrigan devant un DVD de son idole et en profiter pour nettoyer la salle de bains et les toilettes.
- 16h30 : goûter d'un "bibrongrosdecolatoutsuite" et préparer un café.

- 16h35 : donner une nouvelle tétée à la Schtroumpfette et improviser une histoire pour le Korrigan.
- 17h00 : remettre le Korrigan devant un DVD de l'autre enfoiré de Oui-Oui qui fait rien qu'à glander toute la journée et essayer de ne pas trop culpabiliser. En profiter pour passer la serpillière dans toutes les pièces.
- 18h00 : repasser la serpillière en suivant les traces du Korrigan.
- 18h15 : plier et ranger le linge.
- 18h29 : hurler parce que le Korrigan a tenté l'expérience de pisser debout dans son pot et vient d'éclabousser le sol qui fut jadis propre.
- 18h30 : mettre le Korrigan dans le bain.
- 18h32 : Au mépris de toutes les consignes de sécurité, abandonner le Korrigan et ses douze centimètres d'eau plus très pure et s'occuper de la Schtroumpfette qui hurle. Faire Gazou Gazou puis, devant l'échec patent de cette tentative, réciter un poème de Rimbaud.
- 18h45 : Sortir le Korrigan du bain, le sécher et lui mettre un joli "jamapleu".
- 18h55 : avoir un bref instant de panique à l'idée que son cher et tendre va bientôt rentrer et que le dîner n'est pas prêt.
- 18h56 : éclater de rire et aller fumer une clope. Un rail de coke serait bienvenu, à défaut, boire du coca tout en se secouant méchamment.
- 18h57 : remarquer la tasse de café froid et la mépriser crânement.
- 18h58 : essayer de supporter stoïquement les hurlements stridents de la Schtroumpfette qui commence sa crise d'angoisse vespérale quotidienne. Faire de savants calculs pour déterminer quel est le point le plus éloigné de la baraque et y placer le truc hurleur. Laisser mijoter quelques minutes.
- 19h07 : se mordre les doigts de pied jusqu'au sang et trouver que ses chaussures ont un drôle de goût.
- 19h08 : chanter très fort d'un air parfaitement détaché pour exorciser et pour ne pas entendre le concerto qui ne faiblit pas. Ne pas se soucier de l'air moqueur du Korrigan.
- 19h09 : se dire qu'il est 19h09 et qu'on n'a pas vu la journée passer.
- 19h10 : réaliser avec horreur que la journée n'est pas terminée.
- 19h11 : se dire que décidément ce n'est pas le bon jour pour se mettre à l'écriture d'un roman.
- 19h12 : dire au Korrigan que ce n'est pas une bonne idée de grimper sur l'escabeau.
- 19h13 : ramasser les morceaux.
- 19h14 : se demander si Kirkegaard avait raison lorsqu'il affirma "Mariez-vous, vous le regretterez ; ne vous mariez pas, vous le

regretterez aussi ; mariez-vous ou ne vous mariez pas, vous le regretterez également."

- 19h15 : arrêter de réfléchir et regarder la télé.
- 19h16 : éteindre la télé parce qu'on a réfléchi, finalement.
- 19h17 : se réjouir d'une pause de douze secondes dans les hurlements.
- 19h18 : se cacher sous le lit et faire semblant de ne pas entendre les appels du Korrigan.
- 19h19 : réapparaître et déclencher des sauts de joie chez le Korrigan en lui disant qu'on va manger une pizza ce soir.
- 19h20 : taper sur le clavier de l'ordinateur avec le Korrigan.
- 19h30 : chercher pendant cinq minutes comment le Korrigan a réussi à bloquer toutes les touches du clavier.
- 19h40 : débrancher l'ordinateur rageusement.
- 19h41 : accueillir avec allégresse le retour de l'Homme de la maison, lui mettre les deux petits dans les pattes lâchement et aller taper ce texte. S'étonner que la Schtroumpfette se soit immédiatement tue à son arrivée alors que ça fait trois quarts d'heure qu'on essaie de la calmer...
- 20h01 : donner une dernière tétée à la Schtroumpfette puis la coucher.
- 20h30 : donner une dernière tétée à la Schtroumpfette puis la coucher.
- 20h54 : donner une dernière tétée à la Schtroumpfette puis la coucher....
- 20h55 : réaliser qu'elle dort depuis 20h29, se demander si on n'a pas, l'espace d'un instant, glissé dans une faille spatio-temporelle.
- 21h03 : manger la pizza ramenée par l'Homme.
- 21h32 : coucher le Korrigan et lui chanter au moins trois chansons qui parlent de ce blaireau de Oui-Oui et de cette andouille insignifiante de Nestor Bouboule.
- 21h54 : faire un bisou à son homme et lui demander si sa journée a été bonne.
- 22h06 : lui souhaiter une bonne nuit.
- 22h07 : se dire qu'il serait raisonnable d'en faire autant.
- 01h47 : aller se coucher en se demandant si, prof, finalement, c'était pas plus reposant...

mardi 19 septembre 2006

Haïku n° 7

*Hochet lumineux
Sur le pied nu de ma fille
Rayon de soleil*

vendredi 22 septembre 2006

Haïku n° 8

*Posés sur la tombe
Naître, enfanter puis mourir
Trois petits caillous.*

samedi 23 septembre 2006

Le cœur des roses

Ce soir, au supermarché, j'ai offert à mon fils un kit de docteur avec de grosses lunettes oranges, une seringue et un stéthoscope. En rentrant des courses, il se précipite dans le jardin.

Quand, de la cuisine, je lui demande ce qu'il fait, voilà ce qu'il me répond : "J'écoute le cœur des roses".

jeudi 28 septembre 2006

Lâcher sa main / ne pas lâcher sa main

Je n'ai pas dormi de la nuit. A peine. De l'électricité dans l'air, comme avant l'orage. La petite qui hurle alors que jusqu'ici elle faisait ses nuits. Et des cauchemars, par intermittence. Les tables blanches, le tableau noir et toutes ces nouvelles têtes. Pas envie d'être là, envie de courir dans les bras de maman.

Ce matin elle est là, elle frappe doucement à ma porte pour me dire qu'il est l'heure. Je me lève péniblement et je me lave et m'habille en pilote automatique. Une boule dans le ventre.

Je descends dans la cuisine : mes chéris sont là. Tant que je n'ai pas bu mon thé, je ne comprends rien à rien. Un peu de répit. Je bois le thé et au fur et à mesure que le liquide chaud tombe dans ma gorge le monde se précise autour de moi. Maman regarde le minuteur du four d'un air inquiet mais elle n'ose rien dire. Mon chéri inspecte le cartable pour la centième fois, ma fille a capoté et s'est enfin endormie. Quant à Titouan, il fait mine de rien. Il joue avec ses chevaliers et me parle fièrement de ce qu'il a fait ce matin dans son pot. Je regarde sa petite frimousse et je pense : "Non ! Je ne veux pas aller à l'école ! Je suis malade maman ! Je veux rester à la maison !" Il est prêt

depuis longtemps pourtant et même avant encore. Deux mois qu'il la réclame, l'école ! Deux mois qu'il demande pourquoi elle est fermée !

Voilà qu'il met son petit cartable avec son prénom brodé sur son dos. Maman le prend en photo sur le pas de la porte. Tout fier, tout sourire. Nous lui prenons la main et nous marchons jusqu'à l'école. Tendrement. Doucement.

Nous sommes en avance, cela n'arrive jamais. Ou presque.

Titouan me regarde pour savoir s'il doit rire ou pleurer. Je lui fabrique un magnifique sourire. Il s'engage alors courageusement dans la salle de classe mais sans nous lâcher la main.

Autour de nous, d'autres parents caméscopes et appareils photos pas loin. J'y avais pensé à immortaliser l'instant mais pas envie de mettre une barrière de verre entre mon gosse et moi ce jour là, justement. Je voulais qu'il m'ait tout entière.

Les parents s'en vont peu à peu. Des enfants pleurent. Certains sont inconsolables et hurlent "maman" en boucle. J'ai envie de les mettre dans la corbeille et de cliquer sur "supprimer tous les éléments"...

Mon chéri fait l'article à son fils : "Regarde, le joli train ! oh ! Regarde, il y a des puzzles ! et puis des livres aussi ! Oh ! Qu'est-ce que tu vas bien t'amuser mon petit cœur !" Le cœur, justement, n'y est pas vraiment... Il faut lâcher cette main et partir, vite, sans se retourner.

Et je lâche ses petits doigts et je sais à ce moment précis que c'est le début d'une grande série de petits détachements, de petits abandons et je ne peux rien y faire.

Il faut le laisser partir, il faut le laisser vivre sa vie. Je revois la sage-femme qui me dit qu'il est temps de laisser sortir mon enfant de mon ventre et je sais qu'elle a raison. Alors je ferme les yeux et je pose l'image de mon ange dans mon ventre, bien au chaud, bien à l'abri de tout ce qui n'est pas moi et qui me fait peur.

J'ouvre les yeux, je suis dans la rue et je marche aux côtés de mon homme qui me serre la main, très fort.

Deux vieux enfants qui viennent de faire leur rentrée... Deux vieux enfants...

vendredi 29 septembre 2006

Haïku n° 9

**Cupidon pervers
Nous sommes le cœur de cible
Télé allumée**

dimanche 1 octobre 2006

Lettre à Noun

Je ne comprends toujours pas, Noun, je n'accepte toujours pas.

Trop longtemps que je retarde cette lettre, trop longtemps que j'y pense et que mes mains me lâchent au moment de t'écrire. J'étais enceinte, je portais la vie, ça bougeait en moi et j'avais le sentiment que l'univers entier était au diapason. Je n'écoutais plus les nouvelles, je refusais le malheur de toutes mes forces. Je faisais la sourde, le caillou, le rocher, la montagne. Dans mon ventre mon bébé bougeait. Je le sentais plus fort chaque jour. Pendant ce temps, toi, tu diminuais. Je n'en savais rien. Tu allais vers ta mort quand j'allais vers ma renaissance.

Je ne comprends toujours pas, Noun, je n'accepte toujours pas.

Cette nouvelle ahurissante sur l'écran de mon portable "Noun décédé – enterrement lundi". J'ai hurlé "non" de toutes mes forces, et j'ai pleuré de rage, de douleur.

Je ne comprends toujours pas, Noun, je n'accepte toujours pas.

Je ne sais pas tes derniers mois, tes derniers jours. Je ne sais pas pourquoi tu ne m'as rien dit. Je devine.

Je ne comprends toujours pas, Noun, je n'accepte toujours pas.

Et comment pourrais-je l'accepter, ta mort ? Toi que j'ai serré contre mon corps, que j'ai touché, que j'ai embrassé, que j'ai caressé... Un petit matin dans notre chambre de bonne à Paris, allongés nus à même le sol et réveillés par trois petits chatons...

Je ne comprends toujours pas, Noun, je n'accepte toujours pas.

Nous avions à peine vingt ans et nous rêvions notre avenir. Tu voulais changer la vie, changer les gens, changer le monde. Il n'y avait pas une minute à perdre et tu courais après le temps. Tu avais peur de gâcher ta vie. Tu disais que tu voulais que ta vie serve aux autres, tu voulais en être fier. Tu voulais être un homme debout.

Je ne comprends toujours pas, Noun, je n'accepte toujours pas.

Je ne suis pas allée à ton enterrement. Je n'ai jamais vu ta tombe. Un homme debout ! Je ne veux pas la voir. Je ne peux pas la voir.

Je ne comprends toujours pas, Noun, je n'accepte toujours pas.

Je te cherche dans la foule, mon cœur bondit quand je crois t'apercevoir au détour d'une rue. Je te parle, souvent. Je rêve que tu n'es pas mort, que j'ai mal compris, que c'est une saloperie de farce... Mon esprit invente des scénarios invraisemblables pour tenter de me persuader que ta tombe est vide, que tu n'es pas mort pour de vrai...

Je ne comprends toujours pas, Noun, je n'accepte toujours pas.

On ne peut pas mourir à trente ans. On ne peut pas mourir avant ses parents.
On ne peut pas mourir comme cela.
Ma vie n'est plus la même, je ne suis plus la même. Je n'ai plus peur de dire
aux autres que je les aime. J'ai moins peur de demain. Je me contente
d'aujourd'hui et j'essaie chaque jour à nouveau de faire du beau et du bon.
Je ne comprends toujours pas, Noun, je n'accepte toujours pas.
Je me souviens de ton sourire timide. Je souffre de ne plus entendre ton rire.
Ne plus jamais entendre ton rire. Le monde est moins beau de ton absence,
le monde est moins bon. Toute l'énergie que tu as dépensée pour essayer de
l'embellir, ces idées que tu notais sur ton petit carnet et cet espoir insensé en
la nature humaine. Malgré les bombes et mort aux cons.
Je ne comprends toujours pas, Noun, je n'accepte toujours pas.
Te dire que je souffre est presque indécent. J'ai compris tant de choses
depuis que je suis mère et je pense à ta maman, à son cœur en morceaux.
Je ne comprends toujours pas, Noun, je n'accepte toujours pas.
On ne peut pas mourir à trente ans. On ne peut pas mourir avant ses parents.
On ne peut pas mourir comme cela.

mercredi 4 octobre 2006

Haïku n° 10

*Elle a disparu
La grande ourse dans le ciel
Vous l'avez mangée !*

jeudi 5 octobre 2006

La taupe du quatrième

Elle n'a pas une minute à elle. Elle les a toutes.
Cette phrase qui tourne en boucle dans sa tête depuis si longtemps...
Elle vit seule dans un immense appartement, excessivement luxueux, une
sorte de compensation.
Cette phrase qui tourne en boucle dans sa tête depuis si longtemps...
Parfois, elle regarde par la fenêtre et elle voudrait courir dehors. On ne lui
permettrait pas. Elle serait aussitôt remerciée. Ils le remarqueraient à la
seconde même. A cause du bruit.
Cette phrase qui tourne en boucle dans sa tête depuis si longtemps...

Les murs ont été capitonnés, les fenêtres double vitrées. Le sol est recouvert d'une épaisse moquette moelleuse. Même dans la salle de bains. Les talons, la télé, la radio, les amis, les amants : tout ce qui fait du bruit a été proscrit.

Cette phrase qui tourne en boucle dans sa tête depuis si longtemps...

Elle lit, elle lit, elle lit.

Elle dévore l'immense bibliothèque du salon, petit à petit. Tous les matins, elle épluche l'épais journal qu'on passe discrètement sous sa porte d'entrée.

Elle lit dans son bain pendant que la baignoire se remplit timidement par le fond.

Et elle regarde par la fenêtre en fumant des cigarettes.

Cette phrase qui tourne en boucle dans sa tête depuis si longtemps...

Parfois elle pense à celui qui habite de l'autre côté du couloir, l'appartement d'en face. Elle l'a vu le jour où elle a franchi la porte d'entrée, chacun tenait sa petite valise à la main. Ils se sont regardés, l'espace de quelques secondes, puis elle est entrée et ne l'a jamais revu. Elle le sait pourtant là, à quelques mètres, à faire les mêmes gestes, à connaître les mêmes attentes.

Cette phrase qui tourne en boucle dans sa tête depuis si longtemps...

Elle ne se plaint pas. Quand elle a commencé, il y a 182 mois, il y a 788 semaines, il y a 5 521 jours, il y a 132 517 heures, il y a 7 951 073 minutes, le travail était dur, elle ne dormait presque pas, toujours à cran. Depuis quelques temps, les appels se font plus rares, parfois, il lui arrive même de faire une nuit complète, comme les bébés.

Cette phrase qui tourne en boucle dans sa tête depuis si longtemps...

Elle mange dans des assiettes en carton les repas tout prêts qui lui sont livrés à heure fixe. Une petite porte coulissante s'ouvre doucement sur le mur de la cuisine laissant apparaître un plateau fumant. Sur une feuille, elle coche des cases et décide ainsi du prochain menu.

Cette phrase qui tourne en boucle dans sa tête depuis si longtemps...

Elle écrit des lettres qu'elle glisse dans des tubes transparents et expédie par pneumatique jusqu'au concierge de l'immeuble qui se charge peut-être de les envoyer. Elle n'en reçoit jamais. Elle a coupé les ponts avec sa famille, avec ses amis. Elle écrit au facteur, elle écrit au pilote de l'avion qu'elle voit passer dans le ciel, elle écrit au jardinier qui entretient le jardin public tout proche, elle écrit sans espoir de retour, juste pour écrire.

Cette phrase qui tourne en boucle dans sa tête depuis si longtemps...

Dans chaque pièce, des horloges lumineuses rouges décomptent le temps.

Cette phrase qui tourne en boucle dans sa tête depuis si longtemps...

Dans chaque pièce, un téléphone.

Cette phrase qui tourne en boucle dans sa tête depuis si longtemps...

"Au quatrième top il sera exactement"...

lundi 9 octobre 2006

Avant

Avant les fraises avaient un goût de fraise et les tomates sentaient vraiment la tomate. J'avais cent francs, je me sentais riche. Mamy me faisait de gigantesques tartines et elle riait devant mon appétit. Papy revenait de la pêche avec un petit poisson qu'il remettait ensuite à l'eau. Je n'avais pas peur de l'avion. Je ne connaissais pas les noms inscrits sur les pierres tombales. Je pouvais rester des heures dans un troquet à bouquiner sans qu'un serveur impatient ne vienne me demander ce que je voulais consommer. Les nuages étaient de coton, on pouvait s'y allonger et regarder passer les mouettes...

Avant les fruits ne poussaient pas dans des boîtes, je les cueillais sur l'arbre. J'aimais la sonnerie du téléphone. Nonna n'avait pas de béquilles et elle m'emmenait jusqu'au lavoir. Nonno fumait à la fenêtre et attendait notre retour avec l'œil malicieux de celui qui connaît la prochaine farce. Les hôpitaux étaient de beaux paquebots voguant sur une mer très lointaine...

Avant mes chaussettes mettaient beaucoup plus longtemps avant de se trouver au bout. Je dormais sur la banquette arrière et mes parents fumaient dans la nuit tandis que les kilomètres défilaient. Je recevais du courrier dans une boîte à lettres. De belles enveloppes décorées, des écritures multicolores, des parfums, un peu de sable, un brin de muguet et des mots sur du papier...

Avant les appareils photo faisaient vraiment "clic...clac". J'écoutais en secret mon frère qui faisait parler de petits bonhommes en plastique. Je faisais couler l'eau suffisamment longtemps dans l'espoir que maman croirait que je m'étais lavé les dents. Elle sentait le vétiver et me racontait des histoires chaque soir. Quand il y avait de l'orage, papa venait me rassurer en disant des mots que je n'entendais pas, mais ça n'avait pas d'importance. Les mots étaient lisses et doux, je pouvais les caresser.

Avant mes mots étaient lisses et doux, je pouvais vous caresser...

Avant...

mardi 10 octobre 2006

"Je refuse de me cacher et d'attendre dans ma cuisine des jours meilleurs, comme le font les autres" Anna Politkovskaya

Elle aurait pu se taire,
Elle aurait pu rentrer les épaules et faire comme tout le monde :
Courber le dos,
Fermer les yeux.
Elle aurait pu fermer sa gueule,
Elle aurait pu casser sa plume et faire comme tous les autres :
Euphémiser,
Collaborer.
Morte
Dans l'ascenseur
Morte
Deux balles dans le corps
Et deux enfants qui l'attendaient.
Elle aurait pu se taire
Fermer sa gueule comme tout le monde
Comme tout le monde ?

mercredi 11 octobre 2006

Lettre à celui qui nous gouvernera peut-être

J'avais envie de vous dire que j'ai peur de cet avenir que vous nous promettez.

Peur de ce que vous ferez, quand vous l'aurez enfin, le pouvoir...

Peur que vous supprimiez la carte scolaire, peur de votre amour pour l'Amérique, peur que vous nettoyez les banlieues au Karcher, peur que vous éliminiez ce que vous jugez être la racaille, peur de vos mensonges présentés habilement comme "la vérité", peur que vous supprimiez le droit de grève, peur qu'il n'y ait bientôt plus aucun "service public", peur de la sélection que vous voulez instaurer à l'entrée des universités, peur de votre discrimination positive, peur de votre "immigration choisie", peur de votre vision de la justice, peur du sort que vous réserverez aux homosexuels, peur de votre police, peur de vos zélés délateurs...

Peur d'une France repliée sur elle-même, peur d'une France qui a peur.
Je ne veux pas vivre dans cette France-là.

Je ne veux pas que mes enfants vivent dans la peur de leurs voisins, peur des étrangers, peur de la Turquie, peur des musulmans, peur des jeunes de banlieue, peur des mendiants, peur des homosexuels, peur des chômeurs, peur de tout ce qui vous sera utile pour endosser le rôle du bouc émissaire. J'avais envie de vous dire cette peur mais rien que d'en parler me vient la haine.

La haine, notre seul point commun.

Cette haine que je voudrais vous laisser à vous, seul.

Alors je préfère en rester là.

Moi aussi, j'ai la migraine...

dimanche 15 octobre 2006

La France d'en haut

C'est un petit coq. Un petit coq de fer vêtu. Un petit coq qui s'ennuie. Toujours le même paysage : les tuiles rongées par l'humidité, la place du marché et ses grands platanes, le monument aux morts, le cimetière, la cabine téléphonique oubliée depuis longtemps, les toits moussus du village, et les champs à perte de vue...

Seul le passage de quelques tracteurs rouillés vient troubler la morne monotonie de l'existence du petit coq.

Le petit coq en a assez. Il a le bourdon... Assez de cette grosse Augustine qui le réveille en sursaut toutes les heures de la nuit, assez de ces fripouilles de gargouilles qui le narguent toute la journée, assez de ces pigeons polissons qui viennent lui picorer le bout du nez.

Et, par-dessus tout, assez du vent... Toujours à souffler, toujours à lui imposer une direction, puis l'autre et tout à coup sans même prévenir à s'arrêter pour reprendre ensuite de plus belle.

Mais le petit coq nourrit depuis longtemps un plan audacieux. Son désir d'évasion occupe tout son temps. C'est devenu une idée fixe : il ira voir ailleurs si l'herbe est plus verte et si les poules ont vraiment des dents. Il a déjà fait quelques tentatives en sautant du haut du clocher harnaché d'un parachute feuillu. Hélas ! A chaque fois une âme charitable l'a recueilli pour le soigner puis l'a remis au curé qui s'est empressé de le remettre à sa place non sans l'avoir auparavant sermonné comme il se doit. Peu importe ! Le petit coq est fier. Très fier. Il réussira un jour ou l'autre à s'envoler vers des cieux plus cléments. Il y arrivera, il ne changera pas d'idée, ce n'est pas une girouette.

A sa place, vous verrez bientôt un petit âne. Un petit âne de fer vêtu. Un petit âne qui saute au gré du vent. Un petit âne qui s'ennuie...

mardi 17 octobre 2006

Quand elle est contre moi

Quand elle est contre moi, le temps n'existe plus. Je regarde ses yeux, ses yeux me regardent. Je respire son odeur, je renifle sa peau, je caresse ses petits cheveux, je mordille ses doigts, je grignote ses joues pleines, je frotte mon nez sur le sien. Je l'enveloppe de tout mon être . Je m'émerveille de ma merveille. Elle essaie de rire, elle baille bruyamment, elle pousse des soupirs de soulagement puis fait de toutes petites bulles. Elle se contracte d'un seul coup, me regarde paniquée puis éclate en sanglots. Je la précipite contre mon cœur, lui ronronne des mots doux. Elle se calme soudain. Elle découvre ses mains, captivée, joue à des jeux que je ne sais pas, bat des pieds avec extase. Je lui parle doucement, les mots viennent comme ils veulent, leur musique nous berce. Elle fixe quelque chose derrière la fenêtre. Que voit-elle et à quoi pense-t-elle ? Elle sourit. A qui ? à quoi ? Elle se tourne vers moi enfin et cherche mon sein avidement puis frénétiquement. Elle le trouve. Elle ferme les yeux. Ses poings se desserrent, son corps se détend peu à peu. Elle ouvre les yeux et les plante dans les miens. Longtemps, longtemps, longtemps...

Quand elle est contre moi, le temps n'existe plus.

mercredi 18 octobre 2006

Merci

Pour nos jours
Pour nos nuits
Pour tes yeux qui me rendent belle
Pour tes mains caressantes
Pour tes bras qui me serrent
Pour tes lèvres qui m'embrassent
Pour ta bouche qui me dit "je t'aime" chaque soir
Pour ton corps qui me désire
Pour ton corps rempart contre la haine
Pour avoir fait de moi une amante

Pour notre fils
Pour ses courses vers nos bras
Pour ses éclats de rire
Pour ses mots qui jaillissent comme des étincelles
Pour son visage illuminé de joie
Pour notre fille
Pour ses gazouillis d'oiseau
Pour sa peau contre la nôtre
Pour ses yeux étonnés
Pour son visage émerveillé
Pour avoir fait de moi une mère

Pour tes fous rires
Pour ta confiance indéfectible
Pour ta patience
Pour ta tendresse
Pour ton sourire gentiment moqueur
Pour tes danses infinies
Pour ton esprit rieur
Pour ne pas taire tes peurs
Pour ne pas cacher tes sentiments
Pour tes mots sur mes maux
Pour m'avoir acceptée comme je suis
Pour m'avoir changée sans l'avoir cherché
Pour avoir fait de moi une femme

dimanche 22 octobre 2006

Haïku n° 11

**Les sourcils froncés
Titouan peint les yeux fermés
Un tableau secret**

lundi 23 octobre 2006

Lettre à mon fils pour son premier jour entier à l'école

C'est la première fois depuis la naissance de ta sœur que tu passes une journée entière loin de mes yeux. Il est midi, je tourne en rond. Tu m'attends

dans la classe, tu guettes ma silhouette à la fenêtre, tu cherches mon visage parmi ceux des mamans. Et tu vas rester là, je ne viendrai pas. J'écris pour ne pas y penser mais j'écris ce à quoi je ne voudrais pas penser...

La maison est vide, les minutes passent lentement. Petit amour, te chercher à midi est un des plus beaux moments de ma nouvelle existence de mère au foyer. Ton sourire quand tu m'aperçois, et puis ta course vers mes bras, toi si pudique d'habitude. Ta main dans la mienne sur le chemin du retour, la grille noire sur laquelle il faut marcher, le mur aux graffitis qu'il faut commenter, le camion de la mairie qu'il faut admirer, la dame à vélo qu'il faut saluer, le monsieur qui bricole qu'il faut complimenter, et enfin la boîte aux lettres qu'il faut ouvrir. Tous les jours, tu espères ce moment où la boîte s'ouvre. Si elle est vide, tu pleures, tu es inconsolable pendant deux minutes, tu jettes ton manteau par terre, te précipites dans ta chambre en criant que tu veux un cadeau "tous les jours". Puis tu redescends comme si de rien n'était. C'est oublié. Demain, peut-être... Quand il y a un paquet, tes yeux s'éclairent et tu sautes de joie en criant "Ooooooooo un cadeau !", tu le serres contre toi, tu le manipules avec une infinie précaution, l'examines, le soupèses. Tu me dis : "Là, il y a écrit Titouan !" Tu sais où sont les ciseaux, tu me les apportes pour que je commence à dépiauter la bête. Tu finis le travail, avec une minutie d'orfèvre tu déchires le papier par tout petits bouts et peu à peu le cadeau apparaît. Tu es fier et heureux à la fois, tu as un sourire particulier, que je ne saurais imiter, un sourire de bonheur et d'humilité à la fois. Un air de "Comment ? Est-ce bien moi qui mérite tout ça ? Ne vous êtes vous pas trompés ?" Curieux sourire que je ne connais qu'à toi. Peut-être un peu à moi, aussi...

Parfois, je te regarde et je me vois. J'ai envie de consoler l'enfant que j'ai été quand je te vois pleurer, quand je nous vois pleurer. J'ai envie de jouer avec nous, de sauter sur le lit, de me rouler pas terre, de chanter à tue tête, d'éclabousser la salle de bains, de grogner comme le gros méchant dragon gris... Alors je le fais. Tu ne t'en étonnes pas, il t'arrive même de me dire d'arrêter avec un petit air sérieux. Alors j'arrête et tu me dis : "encore !"

En ce moment, tu te bats avec les mots. Moi aussi. Ils se bousculent à ta bouche, tu voudrais les dompter, ils t'échappent, tu t'obstines. Je sais que ça passera. C'est juste que... je redoute la méchanceté des autres enfants, j'ai peur qu'ils se moquent de toi, que tu décides de te taire alors. J'aime tellement ta voix. Tu recommences enfin à m'appeler "maman", après m'avoir donné du "Tiphaine" pendant deux mois ! Tu ne sais pas, ou peut-être le sais-tu trop bien, à quel point j'aime entendre ce mot, "maman". A la naissance de ta sœur, tu as bégayé pendant presque deux mois puis tout est rentré dans l'ordre. Tu as le droit d'avoir peur, comment n'aurais-tu pas peur de tous ces changements ? Une nouvelle maison, une petite sœur,

l'entrée à l'école ? ça fait beaucoup ! Moi je trouve que tu te débrouilles plutôt bien pour un petit bonhomme de trois ans !

Domptons les mots, ma petite graine de cassis, ou laissons-nous dompter par eux... Plongeons dans tes livres, chantons nos aventures, crions nos douleurs, hurlons nos joies !

Mon agneau des îles, mon joli colibri, ma mousse de couette, mon alpaga des alpages, mon fils. Je t'aime.

mardi 24 octobre 2006

Et pourtant elle tourne...

Je la regarde longtemps, sans un mot. Elle est assise, la tête légèrement inclinée, le dos droit, les yeux fixés sur ce morceau de terre informe qu'elle maintient avec une douce fermeté. L'argile, au centre de la girelle, prend forme sous ses doigts. Une bille, un globe, un verre, un œil, un vase, une tête, un ventre de femme enceinte, une planète... Elle plonge ses mains dans la bassine d'eau et arrose la terre qui prend vie. D'étranges fleurs poussent entre ses doigts, je les vois naître et mourir et naître à nouveau. A quoi pense-t-elle ? Laisse-t-elle son corps décider pour elle ou a-t-elle un plan secret ? Est-ce l'image qui naît de l'argile ou l'argile qui naît de l'image ? L'eau luisante comme une huile ruisselle sur sa peau, on dirait qu'elle soigne sa création, qu'elle la masse pour la détendre, comme pour la préparer à un futur combat. Soudain, ces mains si douces deviennent étou et se referment sur le petit oiseau dans son nid. Il tend le cou, il voudrait respirer, il cherche l'air pour respirer. Elle reste de marbre, elle n'écoute pas ses cris. La terre cherche à prendre la fuite, essaie de s'infiltrer entre ses doigts, cogne comme un forçat contre le mur de ses phalanges. Elle ne tremble pas quand elle donne le dernier coup de grâce en enfonçant ses pouces dans l'argile, l'obligeant ainsi à s'ouvrir, à s'offrir, à s'abandonner pour l'éternité.

Elle arrête le tour et soudain le reste du monde surgit. Le bruit des oiseaux dans le jardin, les cloches de l'église et les cris de nos enfants qui jouent. Les hommes qui discutent sur le pas de la porte... La terre continue donc de tourner quand elle ne tourne plus...

Elle s'efface pour me laisser sa place. J'ai peur d'échouer, d'interrompre la magie. Je crains que des monstres informes ne s'échappent de mes mains... Mais son regard confiant me rassure et j'essaie de refaire les gestes qui

m'ont hypnotisée, à mon tour... Mes doigts ne m'obéissent plus, ils étreignent la terre puis la caressent doucement. La terre m'échappe aussitôt. Je recommence, je suis le maître, je suis dieu et je ferai de toi ce que j'aurai décidé. Elle ne m'obéit pas, elle tremble sous mes mains frémissantes. Je resserre l'étreinte, je sens l'argile glisser en tournant sur elle-même tandis que mon corps m'échappe. Je suis une enfant et je joue à créer mon monde. Mes mains prennent enfin leur revanche. Je les avais oubliées longtemps, trop longtemps. Emprisonnées dans des gants de papier, elles s'étaient vidées de leur sang, de leur âme. Elles revivent maintenant, elles courent malgré moi sur l'argile, elles poursuivent un ancien voyage connu d'elles seules. L'eau de mes yeux se mélange à la terre qui se tord et se creuse sous mes doigts. J'ai l'impression d'être moi. Je suis entière, je suis une. Au creux de mes mains, une petite coupe, fine, forte et fragile à la fois. Je la regarde, incrédule... Ce ne peut pas être moi qui ai créé ce miracle... Non. C'est ce miracle qui m'a créée.

Cécile me sourit, ça tremble encore en moi, je ne sais plus parler.
Cécile ne travaille pas que la terre, je le sais aujourd'hui.
Elle façonne les âmes.

jeudi 2 novembre 2006

Lettre à mon frère

Aujourd'hui tu as trente ans et je me souviens de ta naissance. L'un de mes premiers souvenirs. Dans la chambre d'hôpital, maman sur un lit avec des draps blancs. Une pièce immense parce qu'elle me semblait vide. Le lit de maman et, très loin, ton petit lit. Je crois que tu dors. Je suis intimidée. Tout ce blanc, ce silence et les pas qui résonnent dans le couloir. Dans ton lit, il y a un cadeau pour moi. C'est une poupée, elle s'appellera Mathieu puisque c'est toi qui me l'as offerte ! Maman m'a dit que je t'avais regardé ensuite et que j'avais dit : "Il n'est pas beau, il n'est même pas noir !" C'était il y a trente ans...

Je me souviens de tes réveils. Avec papa et maman, nous allions chaque matin dans ta chambre pour saluer le soleil. "Bonjour soleil !" Ton sourire, grand, quand tu voyais nos têtes et les bras de maman qui se tendaient vers toi.

Tu étais mon petit frère. Tu me suivais partout, comme un petit frère. J'essayais de t'éviter, comme une grande sœur. Je ne supportais pas que tu me copies ! Le nombre de fois où j'ai entendu nos parents tenter de m'amadouer avec ce terrible raisonnement : "Mais Tiphaine, c'est normal

que ton frère t'imita, tu es un modèle pour lui, tu devrais être fière!" Mouais... Moi, tout ce que je voyais c'est qu'il y avait un petit bonhomme dans mes pattes qui faisait la même chose que moi et ça m'énervait ! Les enfants sont cruels... Je le sais depuis que je suis mère. Mais comment faire comprendre tout cela à une petite fille ? J'ai dû te faire souffrir, parfois, je me souviens avoir essayé de te semer quand j'étais avec d'autres enfants de mon âge. J'ai le souvenir précis d'un jour d'été : je suis cachée avec notre cousin Jérôme derrière la haie qui entoure notre pelouse et nous te regardons passer en criant nos noms. Nous ne te répondons pas et nous rions sous cape. Tout n'est pas si caricatural, bien sûr ! Ensemble nous avons joué aussi, partagé nos rires et nos pleurs, grandi tellement vite.

Quand Aziliz était dans mon ventre, je me demandais comment je pourrais l'aimer autant que Titouan. Sur le plan théorique, je savais que je l'aimerais autant, ça ne faisait aucun doute mais je pensais à ces trois ans d'amour exclusif que j'avais donnés à mon fils en me disant que ma fille n'aurait jamais cet amour là. Et j'ai repensé à ce que tu nous avais dit, il y a plus de vingt ans : "Toute ma vie, j'aurai toujours trois ans d'amour en moins !" J'avais été choquée que tu puisses penser cela car je savais combien nos parents t'aimaient. Je me disais que tu étais "un gros méchant jaloux". Je ne le pense plus. Il m'en aura fallu du temps ! Je comprends maintenant ce que tu as ressenti, et, je crois que tu as raison, même si nous n'y pouvons rien.

Rien que pour ça, j'aurais voulu être ta petite sœur... Te donner ces trois ans pour que tu sois plus fort, plus sûr de toi, plus sûr de nous. Cette petite phrase n'a l'air de rien et pourtant... J'ai l'impression qu'elle est la clef de nos relations. Amour et haine. Passion. Nous nous sommes déchirés comme des amants, avons hurlé, raccroché avec rage le combiné du téléphone en pleurant, réveillé l'autre en plein milieu de la nuit... Nous nous sommes déchirés sans que jamais le lien ne se brise pourtant. Au pire de mes colères, au pire de tes rages, je savais, tu savais, cet amour indéfectible. Comme si nous étions les deux faces d'une même personne, deux âmes sœurs.

Quand tu souffres, je souffre et tu souffres quand je souffre.

Un même soupir pour deux bouches.

Une même douleur pour deux cœurs.

Les mêmes larmes, les mêmes sanglots coincés dans la gorge quand nos voix tremblent au bout du fil.

Tu es si proche et si loin en même temps. Envie de te serrer dans mes bras, de t'envelopper de ma tendresse. Et cette pudeur imbécile contre laquelle il nous faut lutter.

Nous savons tous les deux que les mots qui ne sont pas dits sont ceux qui font le plus mal.

Envie d'être une grande sœur pour casser la gueule à ceux qui te lacèrent le cœur.

Tu es mon petit frère, tu es aussi mon grand frère. Celui qui protège, celui qui écoute, celui qui est toujours là, celui qui ne juge pas qu'avec sa tête.

Mon petit grand frère,

Mon grand petit frère,

Mon côté obscur,

Mon côté brillant,

Mon éclat de rire,

Mon passeport pour l'enfance,

Mon escalier de secours,

Mon jumeau,

Mon frère.

mardi 7 novembre 2006

Evaluation

Il n'a pas même quatre ans et déjà il est évalué. Trois pastilles, trois couleurs. Il est revenu ce midi avec un grand classeur bleu, des pages d'exercices avec des noms savants, des objectifs pédagogiques, des buts à atteindre, des capacités à évaluer...

Evaluer la technique de coloriage, maîtriser son geste graphique, être capable de discrimination visuelle...

Il n'a pas même quatre ans et chaque exercice est stigmatisé par un point de couleur.

Vert : j'ai réussi. Orange : je peux faire mieux. Rouge : mon travail n'est pas bon.

Je n'aime pas cette façon de faire parler les enfants à la première personne comme si c'était eux qui notaient ce qu'ils ont fait. "Mon travail n'est pas bon..."

Je revois mon frère qui arrive dans ma classe, obligé de défiler dans toute l'école, affublé d'un bonnet d'âne, un dessin "non conforme" aux objectifs de "motricité fine" scotché dans le dos. Et sa maîtresse qui disait qu'il avait un retard mental, lui qui est actuellement en thèse...

Pourquoi faut-il toujours que nous classions, que nous évaluions, que nous rangions dans des petites cases ? Pourquoi faut-il toujours tout contrôler ? Dès la naissance, ces courbes de poids et ces statistiques... et ces médecins alarmistes, ces pédiatres inquiétants les yeux rivés sur des chiffres. Combien de fois ai-je entendu : "Votre enfant ne boit pas assez de lait, il faut lui donner des biberons de complément, il ne grossit pas assez vite !" Mes

enfants sont des géants, ce qu'ils n'ont pas pris en poids, ils l'ont pris en centimètres... Mais qu'il est difficile de se battre contre des chiffres ! Et ce sentiment insidieux de culpabilité... Je ne suis pas une bonne mère, je nourris mal mon enfant, il n'est pas comme les autres, il est en dessous des courbes...

Il n'a pas quatre ans et il lui faudrait rentrer dans la norme...

Evaluer... je rêve d'une école dans laquelle je n'aurais pas à évaluer sans cesse mes élèves puisque, moi aussi, j'évalue. J'évalue, je suis évaluée... Je mets des notes sur des copies, j'évalue un travail, un petit bout de temps dans la vie d'un enfant. C'est le jeu hélas... je n'aime pas ce jeu et je n'aime pas non plus que les élèves me demandent sans cesse : "C'est noté madame ?" Habitué depuis la maternelle... La carotte et le bâton...

Si tu travailles, tu auras une bonne note...

Ouuuh ! Le méchant pas beau ! il n'a pas travaillé ! il a eu un zéro !

"Mon travail n'est pas bon"...

Et alors ?

Et alors, mon petit lapin, je me fiche que tu ne saches pas colorier sans dépasser les contours, je me fiche que tu ne rentres pas dans des normes qui changent à chaque nouveau ministre. Sois heureux mon fils, prends plaisir à colorier comme tu le veux, à faire des bonhommes qui ressemblent à tout sauf à des bonhommes, à croquer sans retenue dans la vie.

Je te promets que j'essaierai de ne pas te classer, de ne pas t'évaluer, de ne pas te mettre dans une petite case pour avoir moins peur, pour mieux te contrôler.

Ma petite graine de cassis, tu n'as pas encore quatre ans...

Sur la fiche n° XY24B12, intitulée "capacité à aimer", je mettrai pour toi une pastille verte...

samedi 11 novembre 2006

Tiens, p'tit gars, v'là deux sous

Tonton Jean-Claude est venu nous voir. Il nous a parlé des os qu'il ramassait, petit. Par terre, dans le caniveau, dans les terrains vagues, à même le sol. Il allait ensuite les apporter au chiffonnier qui lui donnait une pièce de cent sous. Je regarde ses yeux d'enfant quand il parle de ce sou et de toutes les promesses qu'il représentait. Les peaux de lapin aussi, il les demandait aux ménagères qui les avaient tendues dehors. Il se souvient du jour où il a eu un billet pour récompense. Avec son frère, il est allé à la boulangerie pour s'acheter des bonbons. Comme son frangin l'avait aidé, il a coupé le billet en deux ! Une moitié pour toi, une moitié pour moi.

Il n'y a plus d'os sur le sol, il n'y a plus de peaux de lapin qui sèchent au soleil.

Plus jeune, j'enlevais précautionneusement les feuilles en aluminium qui tapissent les paquets de cigarettes. Je me souviens qu'il fallait que j'aie jusqu'à 1000. Mille feuilles, mille francs. Pendant trois mois j'ai dépiauté des boîtes avec une infinie délicatesse, je les comptais et les recomptais chaque soir... J'ai aussi le souvenir précis de la tête de la pharmacienne qui a éclaté de rire en me voyant avec mon gros sac plastique contenant mon précieux trésor. Ma déception ensuite.

Que peuvent bien ramasser les mêmes d'aujourd'hui ?...

Maintenant qu'ils sont enfermés dans de grandes boîtes, assis devant des petites boîtes, trimballés de boîte en boîte par d'autres boîtes...

Je connais des enfants qui n'ont jamais vu la mer et qui habitent à moins de dix kilomètres de la côte.

Je connais des enfants qui ont peur des vaches.

Je connais des enfants qui n'ont jamais respiré une rose.

Je connais des enfants qui ne savent pas faire siffler les herbes.

Je connais des enfants qui n'ont jamais sauté dans la paille.

Je connais des enfants qui ne savent plus jouer.

Je connais des enfants qui ne savent plus rêver.

Je me souviens de la grosse pièce de cinq francs, il se souvient de la pièce de cent sous. Nos yeux gourmands devant la vitrine de la boulangerie, les confiseries multicolores, l'eau à la bouche.

Ces yeux-là, je les vois encore devant les vitrines. Les enfants d'aujourd'hui bavent d'envie comme nous.

Comme nous.

Nous avions des rêves fous, nous voulions aller sur Mars, vaincre le sida, la famine, la pauvreté. Nous rêvions d'inventer un remède à la mort.

A quoi peuvent bien rêver les enfants d'aujourd'hui ?...

Maintenant qu'ils sont enfermés dans de grandes boîtes, assis devant des petites boîtes, trimballés de boîte en boîte par d'autres boîtes...

Ont-ils les mêmes rêves ou ont-ils cessé d'espérer ? Ont-ils jamais espéré ?

Et tous ces billets que mes grands-mères m'ont glissés dans la main, presque en secret, en cachette des grands-pères...

Quand mon fils a passé sa première journée complète à l'école, je me suis surprise à penser : "Il faut que je lui donne un sou" Je deviens à présent celle qui donne. Non, je suis aussi celle qui reçoit cette enveloppe écrite hier d'une main un peu tremblante par mon grand-père, avec un sou pour la petite...

Les pères mettent les sous dans les enveloppes, les mères les glissent dans la main avec un sourire malicieux.

Que peuvent bien ramasser les mômes d'aujourd'hui maintenant que tout est aseptisé et que des robots sans âme ont remplacé les petites mains crapuleuses ?

A quoi peuvent bien rêver les enfants d'aujourd'hui maintenant qu'une petite boîte fabrique pour eux des rêves stéréotypés et commerciaux ?

Une pièce dans la poche, un univers en puissance.

Un illustré, un carambar, un bonbon coquillage, une sucette au chewing-gum, une glace à l'eau, un malabar, un tour de manège...

Et puis, pour les plus raisonnables, le début de l'immense fortune d'oncle Picsou...

dimanche 19 novembre 2006

Tiens, j'ai écrit ça

Maman me dit que c'est une des premières choses que tu fais le matin, après avoir bu ton café. Tu allumes l'ordinateur et tu vas voir si j'ai écrit un nouveau message. Je ne savais pas que tu venais souvent ici. Tu laisses parfois des commentaires, toujours pudiques, et je te devine seulement, comme je l'ai toujours fait.

Tu ne dis pas, tu écris.

Des mots d'amour, d'amitié, de rage aussi.

Tu m'as appris il y a peu que ton père n'avait jamais dit un seul mot à propos de tes poèmes. Jamais un seul mot. Tu ne sais même pas s'il les a lus. Qu'en a-t-il pensé ? Qu'a-t-il pu ressentir en découvrant les textes où tu parles de lui, où tu parles de ta mère ? A-t-il pleuré en cachette ? Ou n'a-t-il jamais ouvert un de tes livres ?

Les hommes ne doivent pas montrer leurs sentiments. C'est ainsi qu'il a été élevé ; c'est ainsi qu'il t'a élevé.

Je comprends mieux tes silences, tes non-dits. Et malgré tout, j'ai toujours envie de te secouer, de te provoquer pour que tu ouvres ton cœur, que tu

laisses déborder tes sentiments. Parfois, ça déborde. Parfois, les mots arrivent jusqu'à ta bouche et sortent. Rares moments. Trop rares mais de plus en plus fréquents.

Merci pour tes mots, papa, merci pour ceux que tu ne caches pas, malgré ta pudeur, malgré tes peurs.

Quel chemin il t'a fallu parcourir pour arriver à les dire, tous ces mots. Ces mots que tu n'as pas dits, ces mots que tu as écrits et puis ces mots vivants, suspendus dans l'air, étonnés de se retrouver libres.

Ton amour pour nous se devine plus qu'il ne se dit. Je le surprends dans tes yeux qui s'embuent, dans ta main qui s'agite, dans ton corps qui se cache, dans ton rire, dans tes silences.

Dans tes poèmes.

Un peu d'amour caché au détour d'une page.

"Tiens, j'ai écrit ça..."

Il m'a fallu du temps pour le comprendre.

Il m'a fallu du temps pour l'accepter.

Je n'ai jamais été douée pour les devinettes.

J'aime que les mots soient libres quitte à être étalés sur la place publique, éclatants en pleine lumière.

Te dire haut et fort que je t'aime.

Te l'écrire.

Te le dire.

Te l'écrire par peur de fissurer ta carapace.

Les mots qui font le plus mal sont ceux qui ne sont pas dits.

Je les ai cherchés, tes mots, je les ai trouvés.

Je les ai gardés dans un coin de mon cœur.

Je te sais luttant contre ta pudeur.

Papa, dis les mots. Ouvre la bouche et crie-les, hurle-les.

Je te sais luttant contre ta pudeur et alignant les mots sur le papier.

Nous sommes deux silences même quand tu dis que je parle trop.

Et pourtant... pourtant il n'y a peut-être tout simplement rien à dire. Etre ensemble et regarder un arbre, respirer le même air, suivre des yeux le vol des oiseaux. Savoir que nous nous aimons parce que ça transpire de nous, parce que c'est juste évident, parce que tu es un peu moi et que je suis un peu toi.

Nous sommes deux silences qui se parlent doucement, presque en cachette l'un de l'autre.

Nous sommes deux silences.

Mais, le silence, après nos paroles, c'est encore nos paroles.

mercredi 22 novembre 2006

Jean-Paul

Les objets n'ont pas d'importance...

Ils peuvent bien brûler, ils peuvent bien casser, ils peuvent bien disparaître...

Seuls les êtres comptent pour moi.

Et pourtant...

Ma maison est pleine d'objets, elle en déborde. Je suis attachée à chacun d'eux.

Pas un n'est insignifiant.

Chaque objet a une histoire.

Chaque objet est une histoire.

Je me souviens de ce dimanche après-midi, il y a presque dix ans. Je ne suis pas mariée, je n'ai pas d'enfants et je me promène au bras de mon chéri dans les allées chaotiques d'un vide-grenier. Je ne cherche rien, je suis au spectacle. Une pomme rouge en plastique me fait de l'œil soudain. Je m'approche et mon regard glisse juste à côté d'elle, comme hypnotisé. Un petit bonhomme tout blanc est en train de m'observer avec un sourire moqueur. Intriguée, je m'agenouille près de lui pour examiner de plus près l'énergumène.

Jean-Paul est complètement blanc. L'émail qui le recouvre est craquelé sur toute sa surface. Il est vêtu d'un habit ecclésiastique avec ce col si caractéristique qui serre la gorge si fort qu'on le croirait fait pour retenir certains mots. Autour du cou, une chaîne massive avec une croix pectorale.

Le visage de Jean-Paul est intrigant. Son petit sourire, à peine perceptible, semble démenti par l'austérité de ce nez si droit et l'étrangeté de son regard. Les yeux sont levés vers le ciel, comme si Jean-Paul, ou plutôt l'artiste qui l'a représenté dans cette attitude, voulait nous dire que le bonheur n'est pas ici. Cette impression est presque immédiatement démentie par la barrière des sourcils qui arrête l'élan des yeux. Devant de tels sourcils, on se sent tout petit, presque humilié.

Des cheveux très courts dépassent d'une calotte à huit pans.

De dos, je vois juste sa nuque blanche, comme si toute la fragilité de cet homme était concentrée à cet endroit précis.

Je n'aime pas Jean-Paul. Je ne l'ai jamais aimé.

En le regardant ce jour là, un lien s'est pourtant irrémédiablement tissé entre nous.

Je ne l'aime pas, je l'aime.

J'aime son visage parce qu'il me rappelle d'autres visages.

D'ailleurs, il faut que je vous dise : Jean-Paul est creux.

Complètement creux.

De temps en temps, je passe devant lui et je toque à son crâne.

Pour le plaisir...

J'ai acheté le pape sans le marchander. Cinquante francs.

Le vendeur a hésité. J'ai senti qu'il avait vu mon regard moqueur qui répondait à celui du pape. Il ne voulait pas que son précieux souverain tombe entre les mains d'une hérétique. J'ai tenté d'avoir l'air respectable et contrit de la bonne catholique que je n'ai jamais été. Convaincu, il a embrassé sa statue et l'a déposée dans un sac plastique qu'il m'a tendu, en me recommandant d'avoir grand soin du saint homme.

Et j'en ai pris soin. A ma manière.

Je l'ai tout d'abord installé dans le vestibule d'entrée de notre appartement havrais, au centre de mon autel à la gloire de la décadence moderne. C'est lui que chaque visiteur découvrait en premier, une fois la porte d'entrée ouverte. Autour de lui, des rideaux de lampes lumineuses qui faisaient Noël toute l'année. Des petites plaques de fer sur lesquelles étaient gravés des pieds, des oreilles, un cœur, un bébé. Ex-voto ramenés de Grèce et qui tintaient délicieusement au vent. Et pêle-mêle sur l'autel autour de Jean-Paul: un galet mazouté, une poupée sans bras, une machine à sous miniature, un Tamagoshi décérébré, une corne de vache, une carte téléphonique, un morceau de puzzle, une carte postale de Chine...

Il est resté là quatre ans à supporter les remarques agacées, méprisantes ou amusées de nos visiteurs.

Puis nous avons déménagé et Jean-Paul est resté enfermé dans un carton pendant deux ans.

Je l'ai retrouvé il y a trois mois et il a échappé au grand débarras.

Je n'ai pas pu m'en séparer. Jean-Paul ne fait pas seulement partie de l'Histoire ou de mon histoire, Jean-Paul n'est pas un simple défouloir que je peux insulter gratuitement quand l'envie m'en prend... Jean-Paul est un petit lien vers deux personnes que j'ai intensément aimées. Oh, bien sûr, je n'ai pas besoin de ce buste pour que leur souvenir soit vivant en moi. Non. Mais quand je vois Jean-Paul, je pense à Jean-René et à Mamy. Le sourire me vient aussitôt.

Jean-René, c'est le curé qui nous a mariés et c'est aussi lui qui a baptisé mon fils. C'est d'abord un ami. Jamais mon chéri n'aurait accepté de se marier dans une église sans lui ! Je revois la cérémonie et Jean-René qui dit "On dit souvent que Dieu est amour. C'est vrai. Aujourd'hui, si vous voulez prendre en photo Dieu, vous n'aurez qu'à photographier Tiphaine et Armel !" Dans le jardin de Jean-René, il y avait une plaque émaillée sur laquelle était inscrite : "Ici, Jean-Paul II (1920-...) n'est jamais venu". C'est aussi le titre de son dernier roman. Jean-René est mort trois mois avant Jean-Paul. La plaque n'a sans doute pas été rectifiée...

La mort du pape, forcément je m'en souviens avec une affreuse précision. Cela faisait quelques jours qu'il était officiellement à l'agonie. Je dis "officiellement" parce que pour ma part cela faisait bien trois ou quatre ans que je le trouvais à l'agonie. J'en arrivais même à éprouver de la pitié pour lui, devant ce corps qu'on trimbalait, ce corps qui tremblait, cet esprit muré dans sa souffrance...

Je me souviens du premier avril 2005.

On parlait du pape à la télé, et moi je pensais à ma grand-mère hospitalisée, à ce qu'elle devait penser, elle qui le vénérât tant. Comme elle, c'était un exilé, comme elle, c'était un slave, comme elle, c'était un catholique. Elle ne riait pas quand nous nous moquions de lui, elle ne partageait pas nos colères. Il était le souverain pontife, le guide des chrétiens, il ne pouvait pas avoir tort. Elle en avait déjà fait un saint et je sais qu'elle priait pour lui. Je regardais la télé et je me disais qu'ils avaient bien des points communs ces deux-là, et que c'était peut-être finalement pour cette raison-là que j'étais incapable de haïr cet homme.

Je regardais la télé et je me disais qu'il était probablement déjà mort mais qu'on attendrait sûrement le lendemain pour annoncer son décès, parce qu'un pape qui meurt un premier avril, ce n'est pas très sérieux...

Et puis le téléphone a sonné et j'ai vu le visage de mon homme se décomposer. C'était mon frère au bout du fil, en pleurs. Mon chéri a dit : "J'imagine que ce n'est pas une blague ?", petit espoir juste avant le raz de marée des sanglots... C'est elle, ma petite Gita de Slovaquie, ma Mamy Blue, ma malicieuse grand-mère qui nous a fait la farce de mourir un premier avril.

Jean-Paul a eu la bonté d'attendre un jour de plus.

Les objets n'ont pas d'importance...

Ils peuvent bien brûler, ils peuvent bien casser, ils peuvent bien disparaître...

Seuls les êtres comptent pour moi.

Et pourtant...

lundi 27 novembre 2006

Du vieux fusil au semi-automatique

Dormir écrire dormir écrire peut-on faire de l'écriture automatique quand on tape aussi lentement que moi non bien sûr alors disons de l'écriture semi-automatique les fautes on les corrigera plus tard il est déjà tard le vieux fusil dort pas moi les romans me font de l'ombre dormir ne pas dormir surtout pas mes doigts qui coulent sur le clavier le bruit des touches je l'aime comme une berceuse se méfier des anguilles sous les roches et du sang qui sèche trop vite attendre le jour attendre la fin des nuits attendre ne pas attendre vivre c'est beaucoup mais c'est dur non ce n'est pas dur juste vivre ce n'est pas dur c'est penser oui c'est penser et puis panser aussi. Loin d'eux, trop loin d'eux tous ces kilomètres ils voient la même lune que moi mais ils sont bien trop loin. Et ces trois bébés que seraient ils devenus ? Appuyer sur la touche échap et s'enfuir, effacer si simplement ce n'est pas possible mais je voudrais. Oublier.

mardi 28 novembre 2006

Et j'ai aimé mon corps...

J'avais dix ans et mon corps n'était rien.
Ou presque.

Des jambes pour me porter dans les chemins, des mains pour tourner les pages, des yeux pour dévorer, des oreilles pour les notes de musique, des doigts sur le piano, un nez pour la verveine et l'herba rosa, une bouche pour les tartines de chocolat.

J'avais dix ans et ma mère m'a dit : "Tu es une femme maintenant."

J'ai regardé mon corps, dans le miroir de la salle de bains. J'ai vu les seins qui naissaient et j'ai détourné le regard.

Je me souviens avoir compris ce jour là que mon enfance était finie.

Ils ont continué à pousser, à s'afficher insolents et sans pudeur malgré les pelures dont je me couvrais pour les dissimuler. J'essayais de ne pas y penser, de les ignorer.

Mais le regard des autres.

Une fillette dans un corps de femme.
J'ai vuôté mes épaules, j'ai regardé le bout de mes pieds, j'ai porté des cols
roulés, j'ai essayé de disparaître dans des vêtements trop larges.
J'ai méprisé mon corps.
Je l'ai fait taire.
Longtemps.
Les regards concupiscents, obscènes, baveux.
J'avais l'impression d'être violée par ces yeux crasseux.
Une fillette dans un corps de femme.
Mon esprit était ailleurs, sur les mers de la littérature.
Naufragée dans une bibliothèque.

"Tes seins, Tiphaine, tes seins !" ... J'ai cru que j'allais mourir de honte, j'ai
cru qu'il se moquait de moi.
Je voulais qu'on m'aime pour mon esprit. Pas pour mon corps. Surtout pas.
Les remarques blessantes des copines jalouses, les surnoms injurieux de ces
adolescents imbéciles qui préfèrent haïr ce qu'ils aiment, par facilité.

Puis est arrivé celui qui m'a vraiment aimée, celui qui m'a dit que j'étais
belle, dehors et dedans. J'ai fini par le croire. J'ai commencé à accepter ce
corps qui était fait aussi pour donner et recevoir.
Je n'étais pas encore une femme cependant.
Une fillette apeurée qui découvrait son corps.
Il m'a fallu attendre encore.

Il m'a fallu attendre mon premier enfant pour que j'apprenne enfin. J'ai
caressé mon ventre et je l'ai remercié. J'ai regardé la cicatrice et les
vergetures. Traces de mon fils, comme un tatouage indélébile. J'ai regardé
mes seins gonflés par le lait et la bouche de mon enfant, avide.
Et j'ai aimé mon corps.
Enfin.
Cette grande carcasse avait peut-être un sens...

Je suis une femme maintenant.
Et je me fous de vos regards.
Ou presque.

jeudi 30 novembre 2006

Une "rupture tranquille"...

Dites-moi que je rêve...
S'il vous plaît, dites-moi que je rêve...

dimanche 3 décembre 2006

Le prix de l'argent

Elle est là dans un coin.
Personne ne la voit.
Elle prend doucement un couteau dans sa main.
Elle attend.
Monsieur écoute le cours de la bourse.
Madame fait un sudoku.
Et le petit monsieur s'ennuie...
Elle est là dans un coin.
Personne ne l'entend.
Elle fait soigneusement étinceler la lame à l'aide d'un chiffon.
Elle attend.
Monsieur lève les yeux au ciel.
Madame fronce les sourcils.
Et le petit monsieur s'ennuie...
Elle est là dans un coin.
Personne ne l'espère.
Elle repose le couteau dans un écrin de velours rouge.
Elle attend.
Monsieur va fumer son cigare sur le balcon.
Madame va donner ses instructions pour le repas.
Et le petit monsieur va continuer à s'ennuyer...
Elle est là dans un coin.
Tout le monde fait semblant de croire qu'elle n'existe pas.
Elle fait l'argenterie depuis toujours.
Elle attend.

lundi 4 décembre 2006

La voix lactée

- *Vous l'allaitiez encore ? ! ! !*
- Oui.
- *Mais... Elle a quel âge déjà ?*
- Six mois.
- *Six mois ! Et vous la nourrissez encore ?*
- Pourquoi ? Elle est censée faire une grève de la faim à partir d'un certain âge ?
- *Comment ?*
- Rien...

Je me souviens de ces pédiatres qui me prédisaient que mon fils deviendrait un infâme capricieux, parce que je l'allaitais à la demande. Et toutes ces remarques agaçantes qui souvent même semblaient partir d'un bon sentiment.

- *Mais, dis moi... tu n'es pas trop fatiguée ?*
- Non pourquoi ?
- *Ben, faut que tu lui donnes le sein plusieurs fois pas jour...*
- Oui. Et alors ?
- *Ça fatigue sûrement. Non ?*
- Ce n'est pas ça qui fatigue...
- *Tu ne devrais pas manger épicé... ça passe dans le lait !*

C'est vrai ! Mais il a l'air d'aimer ! Il doit tenir de sa maman...

Et ces maudits deux litres d'eau par jour ! *Allez ! Bois ! Tu allaites !*

Et pourquoi donc ? Est-ce parce qu'on boit deux litres d'eau par jour qu'on a plus de larmes ?

- *Tu n'as pas peur qu'elle s'habitue au sein ?*

Non. Je voudrais même qu'elle s'habitue à la chaleur de ma peau contre la sienne, à ma tendresse, à mes yeux qui la dévorent, à mes baisers sur ses petites mains.

- *Tu vas en faire un gosse complètement dépendant, incapable de se détacher de ton giron... C'est le risque, si tu l'allaites si longtemps !*

Mon petit est un gamin très autonome. Il a décidé lui-même, à dix mois, d'arrêter le sein. C'est bien comme ça. Il a choisi. Il n'a pas eu à souffrir du manque. Pourquoi avez-vous tant peur que les enfants soient dépendants des adultes. N'est-ce pas juste humain ? Pourquoi voudrais-je que ma crapule

soit indépendante le plus vite possible ? Ne partiront-ils pas assez tôt de la maison ? !

- *Et puis d'abord... Tu ne sais pas ce que tu lui donnes... faudrait le peser... Pour voir s'il prend assez.*

Il prend ce qu'il veut. Tu manges 250 grammes de viande à chaque repas, toi ?...

Il faut parfois avoir du courage pour allaiter son enfant.

Avoir le courage de ne pas écouter certains professionnels qui sont, au mieux, pétris de préjugés, au pire, à la botte d'industriels sans scrupules.

Avoir le courage de supporter le regard des autres. Ne pas se cacher dans les toilettes comme un paria. Assumer quelque chose qui est naturel et pas honteux ! Comme je le connais bien ce regard qui te juge. Cette comparaison implicite qui se fait avec la vache dans les yeux de certaines personnes qui m'observent. Comme s'il fallait à tout prix oublier ces mamelles qui nous ravalent au rang des femelles. Que nous sommes.

Avoir le courage de ne pas se sentir coupable. C'est ce qui est le plus difficile. Dès que ton enfant pleure anormalement ou un peu trop, elle revient en force, la culpabilité. Et si je faisais comme me l'ont dit les pédiatres et les infirmières? Un p'tit biberon pour la caler, un 220 millilitres, je serais sûre au moins. Elle revient toujours la culpabilité. Tellement facilement. Parce qu'*un enfant qui pleure est un enfant qui a faim*. Parce qu'*une bonne mère est d'abord une mère qui nourrit*. Parce qu'*un bel enfant est un enfant potelé*.

Il y a tant de mères qui ont cessé d'allaiter à cause de cette pression trop forte. Parce qu'elles avaient peur de mal nourrir leur enfant.

Parce qu'un biberon c'est transparent.

Parce qu'on croit trop souvent qu'un enfant gavé est un enfant "comblé"...

Avoir le courage de ne pas être dans les normes.

Avoir le courage de ne pas être dans l'énorme.

Je regarde mes deux merveilles.

Je ne regrette absolument rien.

mardi 5 décembre 2006

Haïku n° 12

*Debout contre l'arbre
Tes cris sont silencieux
Tu souris au ciel*

jeudi 7 décembre 2006

Je suis une handicapée du quotidien

A peine sortie de l'adolescence et tout droit projetée dans un monde d'adultes.

Mon indépendance à dix-huit ans.

Mon indépendance...

Une sacrée responsabilité sur mes épaules, faut pas gaspiller l'argent des parents, et une épée de Damoclès au-dessus de la tête : la réussite de mes études.

D'abord une petite chambre dans un foyer de jeunes filles, rue Raspail. Je la partageais avec une grenouille qui était tout le contraire de moi à l'époque : studieuse, sérieuse, filiforme, scout...

On mangeait presque tous les jours dans un immense self où je côtoyais des japonaises et des américaines friquées qui venaient à Paris parfaire leur bonne éducation.

Interdit aux garçons. Je me souviens d'un de mes chéris affublé d'une perruque et d'une robe pour parvenir jusqu'à moi sans éveiller les soupçons d'une infâme matrone postée au pied de l'escalier donnant accès à nos chambrettes de vierges effarouchées..

Le veilleur de nuit avait les clés de toutes les chambres. Une nuit, il a essayé de forcer ma porte. J'ai quitté les lieux sans aucun regret. Mon indépendance...

Comment peut-on être étudiant à Paris et être indépendant ? Quand ta carte orange et ton loyer te bouffent les trois quarts de ce qui te permet de subsister.

Ville d'art et de culture.

De solitude aussi.

Je suis une handicapée du quotidien.
Ma vaisselle était en papier. Je la jetais tous les jours.
Des sandwichs et des plats tout prêts. Le plus souvent des soupes chinoises.
Les paquets de linge sales ramenés chez maman le week-end.
Et la poussière sous le tapis.

Il m'a fallu apprendre à cuire un steak. Il m'a fallu apprendre à utiliser une machine à laver. Il m'a fallu mettre les mains dans la vaisselle et réprimer mes cris de dégoût. Ah ! et toucher la viande aussi !... Manipuler ce truc mort et saignant...

Au-dessus de la machine à laver, mon chéri a scotché un petit mode d'emploi spécialement à mon usage. En cas de panique, de crise de confiance en moi, je lis ses patientes instructions et je me retrouve.

Non, ce n'est pas si dur...

Il faut juste accepter que le quotidien c'est ça aussi.

Du ménage. De la bouffe.

Et pourquoi donc faire son lit le matin pour le défaire le soir ?

Depuis que je suis une femme au foyer, j'accumule les premières avec brio : je fais des omelettes, je manipule de la viande, j'arrache les mauvaises herbes, je renifle l'odeur des souris mortes sous la cage d'escalier, je désinfecte et je nettoie TOUT. Même le dessus des placards.

J'ai changé de névrose mais je suis encore capable de pleurer parce qu'un biberon sale me nargue dans l'évier.

Les psy de TF1 disent sans cesse à qui veut bien les entendre que pour qu'un couple dure, il faut casser la routine. Accueillir son homme nue sous son tablier et en talons aiguilles... Transformer le quotidien. Le déguiser.

Je crois, au contraire, qu'il faut l'accepter et apprendre à l'aimer.

Parce que faire le ménage, c'est aussi "faire le ménage".

Parce que laver la vaisselle, c'est aussi barboter dans l'eau.

Parce que faire la lessive, c'est aussi rendre le linge doux et parfumé.

Parce que faire à manger, c'est aussi faire la fête des papilles de ceux que l'on aime.

Parce que ce quotidien qui me pèse, c'est mon quotidien.

Celui que je regretterai quand mon corps sera trop fatigué.

Je suis une handicapée du quotidien.

Mais je me soigne.

mercredi 13 décembre 2006

Derrière la porte

Je suis la reine d'un monde enfantin.
Une petite fille au creux des bras,
Un petit garçon qui cherche sans cesse ma main,
Des pleurs à calmer,
Des mots à entendre,
Et à réentendre,
A entendre encore.
Des jeux à inventer,
Des histoires à raconter,
Des peurs à consoler,
Des larmes à sécher,
Des colères à laisser passer...
Des trajets normés.
Pas toujours.
Pas tout le temps.
Souvent.
Alors me viennent des envies de polémiques, des envies de conversations
politiques, des envies de discussions d'adultes.
Alors me vient le désir violent de m'enfuir.
Partir un peu.
Souffler.
Me retrouver seule avec moi-même.
Flâner dans les rues, les bras libres.
Marcher à travers les chemins, l'esprit libre.
Pas toujours.
Pas tout le temps.
Juste une fois.

Je suis la reine d'un monde en miniature.
Mon cœur bondit quand j'entends le portail grincer.
Je regarde la porte d'entrée et je guette l'ombre de mon homme.
C'est le monde de dehors qui entre avec lui dans la maison.
Le souvenir d'une autre réalité.
Des visages.
Des voix.
Des êtres humains qui s'agitent, qui rient, qui pleurent.
Des êtres humains à entendre, à réentendre.

A entendre à nouveau.

*Derrière la porte
Le souvenir insoumis
De la liberté.*

vendredi 15 décembre 2006

Lettre à Le Clezio

La première fois que je vous ai lu, j'ai cru que vous parliez de moi, que vous aviez écrit pour moi. J'avais du mal à admettre que c'était impossible puisque vous ne me connaissiez pas.

Et puis, je ne m'appelais pas *Lullaby*...

J'ai grandi entourée de vos livres.

Des refuges à portée de la main.

Un peu de moi continuait à croire que c'était pour moi que vous écriviez.

Je voyageais entre vos lignes.

Les yeux fixés derrière la ligne d'horizon, sur votre main. Celle qui avait tenu la plume qui m'avait offert vos mots.

Et puis il y a eu *La guerre*.

Depuis, plus rien.

Je suis incapable de lire ce que vous avez écrit depuis ce jour où j'ai lu *La guerre*.

Dans ma maison, vos livres s'entassent dans ma bibliothèque. Je ne les ouvre pas, mais je les regarde.

Comment vous expliquer ?

La guerre est exactement, presque mot pour mot, le livre que j'ai toujours voulu écrire...

Comment écrire ensuite ?

Il m'a fallu oublier.

Oublier que vos mots ne sont pas les miens, ne le seront jamais.

Imaginez juste un moment que vous avez toujours voulu peindre un tableau. Vous y avez pensé longtemps, avez préparé les couleurs, êtes allé chercher les pigments rares aux quatre coins du monde... Un jour, au hasard d'une de vos flâneries, vous découvrez votre œuvre dans la vitrine d'une galerie, la signature n'est pas la vôtre et le tableau est encore plus réussi que ce que vous aviez imaginé... Alors vous abandonnez... Parce que faire une pâle copie ne vous intéresse pas.

Il me faudra encore du temps, avant de l'écrire, ce roman qui gronde en moi.

Comme des trésors, je garde vos livres à portée de mon cœur.

Nous nous attendons.

Je me souviens que quand j'étais plus jeune un journal proposait d'écrire "une lettre à l'écrivain qui a changé votre vie". J'ai pensé cent fois vous écrire mais j'avais peur. Peur de vous reprocher vos mots qui sont parmi les plus belles choses qu'il m'ait été donné de voir.

Vous avez ouvert mes yeux à la beauté.

Je ne serai plus jamais la même.

mardi 19 décembre 2006

Les escargots aussi prennent le train

Comme prévu nous n'étions pas en avance ce dimanche matin. Depuis une semaine, Titouan nous parlait chaque jour du train vert qu'il allait prendre.

Le jour du train est arrivé et Titouan ne voulait plus.

Je le revois assis, au milieu du salon de nos amis toulousains, le front baissé, les sourcils froncés, répétant avec une obstination qui est presque devenue sa signature auditive : "Je veux rester jouer à la voiture !"

Nous courons dans la gare et j'ai une pensée joyeuse pour Marie-Aude. Je trouve ça extraordinaire de me dire que dans cette ville une personne que je ne connais pas physiquement mais virtuellement pense probablement à moi en ce moment. Curieuse et savoureuse émotion. En même temps, je continue de courir avec ma valise verte et mon petit Péruvien qui, lui, fait tout pour me ralentir, m'invitant à m'enthousiasmer devant chaque détail architectural du parking, de la gare, puis du train !

Mon homme nous accompagne jusqu'à nos places et va me chercher un café car, finalement, nous avons quand même dix minutes d'avance !

Je précipite les adieux, je déteste ces compte à rebours odieux.

Le train démarre enfin à la plus grande joie de mon fils.

Le train ne fait plus "broun roun roun" depuis longtemps, pas même "taka toukoum, taka toukoum"... Un drôle de bruit électrique, le souffle d'une ventilation.

Domage... J'aimais ce bruit. Mais de même qu'on diffuse maintenant des odeurs de pain au chocolat devant les boulangeries pour inciter à la consommation, peut-être demain aurons-nous droit dans nos wagons modernes à la nostalgique musique du train.

Ma graine de cassis et mon asie-lys regardent les images du paysage qui défile devant eux. Je commence donc à me détendre et j'ouvre mon livre à la page 37 :

"Un jour que je lui parlais en termes élogieux de l'automobile, il secoua tristement la tête.

- Les chevaux auront bientôt disparu, vaincus par la machine, et on n'en aura plus besoin que pour le cirque, les parades militaires et les corridas.

- Et ça te préoccupe, lui demandai-je, la disparition des chevaux balayés par le progrès ?

- Je pense parfois que le progrès reprend d'une main ce qu'il donne de l'autre. Aujourd'hui, ce sont les chevaux, demain ce sera nous."

Eduardo Mendoza, *La vérité sur l'affaire Savolta*.

Ma fille commence à s'agiter et le reste du wagon, après avoir fait mine de rien, commence à être de moins en moins décontracté. Un monsieur augmente démesurément le bruit de son baladeur, un autre jette des regards agacés par-dessus son journal. Les femmes ont des sourires compatissants.

Je branche la petite à mon sein tout en répondant aux questions de Titouan qui veut comprendre pourquoi il y a des escargots sur les sièges. Je lui explique que ce ne sont pas ces sympathiques gastéropodes mais des lettres qui forment le sigle "TGV". Il n'est pas convaincu et continue de me poursuivre de ses interrogations. De guerre lasse, je me range à son opinion. Après tout les escargots eux aussi ont le droit de voyager à grande vitesse, ça doit les changer !

Je déploie des trésors d'inventivité pour empêcher mon fils d'aller explorer l'intégralité du train. Nous lisons les aventures de Franklin, cinq fois, nous comptons les personnes qui dorment, nous chantons à voix basse, nous jouons à faire semblant de dormir puis Titouan décide qu'il a envie d'aller aux toilettes. Bien... Je confie ma crapule endormie à la surveillance d'une gentille voisine qui accepte la mission avec le sourire.

Nous nous dépêchons d'aller nous enfermer dans des toilettes qui rendraient claustrophobe la tortue la plus coincée de toute la planète. A la faveur d'un virage un peu brusque mon loustic inonde son pantalon et sa culotte. Nous revenons le plus discrètement possible vers nos places. Je suis dans l'obligation d'ouvrir ma valise verte pour y chercher un change et ce n'est qu'après l'avoir ouverte que je me rappelle que je n'ai pas pris de pantalon car il y en a déjà chez mes parents chez qui nous nous rendons. Moi qui me vantais d'avoir réussi l'impossible, à savoir faire tenir dans une toute petite valise le nécessaire indispensable à trois personnes pour une semaine, me voilà toute dépitée... Je trouve quand même un slip rouge puis je tente de refermer l'engin à roulettes et deviens l'attraction de tout le wagon. Au prix d'efforts et de contorsions dont je vous ferai grâce et après avoir furieusement sauté sur son contenu dans l'espoir insensé de l'aplatir, je réussis à vaincre la bête. Je sens que le public se retient d'applaudir !

Je mets le pantalon du fiston à sécher sur la ventilation et je couvre Titouan de mon manteau.

Nous mangeons à onze heures et je fais durer le repas le plus possible en jouant à faire deviner les aliments au doudou de mon fils qui se révèle très doué.

11 heures 11, les sandwiches sont engloutis, il fallait trouver pain, jambon et beurre...

Ma fille est fatiguée mais n'arrive pas à s'endormir, je la berce donc du bout du pied tout en caressant la tête de mon fils qui s'est allongé sur mes genoux. De ma main libre, je tente de tenir mon livre pour reprendre ma lecture. C'est un moment très doux et très beau.

Aziliz s'endort enfin, Titouan pique du nez, c'est presque gagné.

Mais le train ralentit et une voix nous informe que nous arrivons à Bordeaux. Mon fils bondit cherchant partout où peut bien se cacher celui qui vient de parler tandis que ma fille se met à hurler qu'elle n'aime pas être réveillée en sursaut.

Ma patience légendaire commence à partir en lambeaux mais j'essaie de sauvegarder les apparences ! Je calme numéro deux en lui offrant à nouveau mon sein qu'elle accepte fort heureusement et je sors mon paquet étiqueté "à n'ouvrir qu'en dernier recours" de mon sac bleu pour amadouer numéro un. Il s'agit d'un petit ordinateur pour enfants avec les personnages de Winnie, Porcinet, Tigrou et Petit Gourou. Joie et bonheur de ma crapule. Les voisins sont moins heureux et je les comprends. Comme le train n'est pas surchargé, un vide sanitaire se fait progressivement autour de nous... Je me dis que c'est mieux ainsi jusqu'à ce que mon fils ne réclame à nouveau les toilettes. Je me vois dans l'obligation de m'y rendre avec mon bébé dans les bras. Nous tangons joyeusement. Les petits sont ravis.

Nous arrivons enfin à Montparnasse et je suis touchée par la sollicitude de plusieurs inconnus qui me proposent spontanément leur aide. Un couple nous accompagne jusqu'aux chariots et nous entreposons le poutoulandmoinzun sur ces roulettes. Nathalie m'avertit sur mon portable qu'elle vient à ma rencontre avec son mari et ses deux enfants mais qu'elle a un peu de retard. Je lui donne rendez-vous dans un bar. Nous avançons le long du quai, Titouan hurle parfois de terreur et refuse de me lâcher la main car il a peur d'être écrasé. Blême, il me regarde avec des yeux implorants et me demande à aller aux toilettes "tout de suite". Hélas... Nous étions dans le dernier wagon et le temps de se frayer un passage parmi la foule... il est trop tard...

Je bénis le ciel d'avoir des amis qui ont eu la gentillesse de venir nous tenir compagnie pendant les deux heures d'attente de la correspondance. Pendant que Nath garde ma crapulette, je m'enferme dans les toilettes du bar avec mon pauvre petit bonhomme et nous nous occupons à éliminer les traces du méchant "cacamou" à l'aide de lingettes vengeresses. Le pantalon qui avait

eu le temps de sécher est dans un sale état à présent alors Titouan met son pyjama bleu en velours, celui avec Oui-Oui. Il ressort des toilettes, fier comme un pape et digne comme un empereur romain.

Nous marchons dans Paris, l'air frais nous fait du bien, mon fils fait la cour à Juju, la fille de mes amis. Pendant qu'ils font les fofufous, nous parlons tranquillement en buvant un café . C'est l'heure de partir, ce trajet ne durera que deux petites heures, le plus dur est derrière nous. Titouan s'occupe en inspectant méthodiquement le contenu de toutes les poubelles tandis que sa sœur, épuisée, se balance dans mes bras. Mon livre reste fermé à la page 37.

Le train arrive enfin et Titouan aperçoit son grand-père. Chacun d'eux, l'espace d'un court instant que j'imprime aussitôt au fond de mon cœur, adresse à l'autre le plus immense des sourires.

La maison est illuminée, des cadeaux dans le salon, des guirlandes aussi, mais pour mes deux crapules, pour mon père, pour ma mère, c'est déjà Noël...

mercredi 20 décembre 2006

Collection de plaisirs du mardi 19 décembre 2006

Les petits ronflements de ma fille qui dort à côté de moi dans ma chambre d'enfant. L'idée que ce petit truc était déjà en germe dans mon corps durant toutes ces années d'adolescence pendant lesquelles je m'enfermais dans mon pigeonnier pour rêver une autre vie. Cette continuité me bouleverse. Un peu de moi, six mois, une éternité, de futurs enfants peut-être en elle aussi. Elle dort dans un berceau qui a une histoire incroyable, comme tant d'objets que nous ne regardons plus. Mon père a dormi, enfant, dans ce petit lit en bois. A cause d'un déménagement, ses parents ont dû le donner à une voisine. Vingt ans plus tard, et trois kilomètres plus loin, mes parents emménagent dans un meublé en attendant mieux. Dans la chambre, ils retrouvent ce berceau et mon père le reconnaît parce qu'il est peint avec des motifs uniques. Ils décident alors de l'acheter pour leurs futurs enfants.

Les draps doux, l'odeur de la lessive, la chaleur du lit.

Le rayon de soleil qui passe à travers la fenêtre et vient chatouiller mes yeux endormis.

Les paroles de mon fils qui converse avec sa grand-mère, loin mais pas trop, juste assez pour me bercer.

Le corps tout chaud de mon bébé contre moi. Son abandon. Sa main qui agrippe mes cheveux, ses yeux rieurs, sa joie de me voir. Sa bouche avide qui cherche mon sein, le lait qui coule doucement au coin de sa bouche.

Mes pieds nus sur la moquette.

Le poirier qui apparaît en haut de la colline quand j'ouvre les volets et le bonheur de le retrouver. Ses deux petites branches forment un cœur dans lequel les oiseaux vont se nicher.

La troisième marche de l'escalier en bois qui craque et me rappelle d'anciennes acrobaties fort complexes. Le jeu était le suivant : il fallait descendre les deux étages sans aucun bruit... Le bruit des rires de mon frère lorsqu'il me surprenait suspendue à la rambarde !

La bouille malicieuse de mon fils qui me raconte ses exploits du matin.

Le thé fumant préparé par ma mère et l'odeur sucrée de la brioche.

Les crépitements des bûches qui se consomment dans la cheminée. Le merveilleux spectacle des flammes. La réincarnation immédiate en lézard dans un fauteuil près du feu.

Le bonheur de s'abandonner à un livre.

Pour lui souhaiter son anniversaire, la voix de mon grand-père au téléphone et le plaisir de savoir que je le reverrai demain. Nous ne nous sommes pas vus depuis un an, il ne connaît pas encore son arrière petite fille.

Le goût du gâteau au chocolat juste avant le café, et le mélange savoureux.

La jubilation de s'enfermer dans les toilettes pendant une demi-heure pour lire une BD.

Le paysage qui défile, le ronronnement du moteur, le plaisir presque sensuel du changement de vitesses, la musique de Manset, les gazouillis de ma fille sur la banquette arrière. Le souffle chaud dirigé sur mes pieds.

La morsure du froid qui me rappelle que je suis vivante.

Le sourire du chauffeur de camion qui pile net au passage piéton pour me laisser passer, ma fille dans les bras.

Le fou rire quand papa m'explique que mon conte de Noël ne sera pas publié dans le journal local parce qu'il est trop long ! C'est l'explication que lui a fourni sans sourciller le journaliste qu'il a interrogé cet après-midi. Papa avait proposé nos deux textes. Quand il a lu le mien, il m'a prévenue que "le Jésus qui sent la pisse" risquait de ne pas trop cadrer avec la ligne catho bonne droite du journal ! En effet !

L'image joyeuse de ces trois escargots qui courent dans le train puis l'envie d'écrire un haïku et de le triturer dans tous les sens avec l'aide de mes parents. Papa propose une inversion des vers 1 et 3, pour l'effet de surprise, et maman "en quête de" à la place de "rejoignent" puis "caracolent" pour "impatiens". J'aime jouer ainsi avec les mots et je m'émerveille toujours autant de la palette infinie de leurs combinaisons.

La bouche gourmande de mon fils qui engloutit les frigolotes faites amoureusement par sa grand-mère.

La crise de rire dans la baignoire quand ma fille ajoute successivement au bain que nous partageons neuf petites crottes.

Le goût oublié du whisky qui brûle et caresse à la fois. La douce euphorie qui suit.

Le sourire attendri devant mon fils qui s'est endormi enfin.

Le bonheur de retrouver la voix de mon homme loin là-bas. La certitude sereine que nous nous aimons transpire des mots anodins.

Le coucou qui sort de sa boîte puis y retourne douze fois de suite d'une manière frénétique me réjouit. J'aime la nuit. J'aime quand mon petit monde dort. J'ai l'impression illusoire que je veille sur chacun des êtres de cette maison, que je peux éloigner le malheur, les maladies, les insomnies et les cauchemars par ma seule présence vigilante... Dans trois heures, ma mère se lèvera pour prendre le relais.

J'aperçois justement les petits pieds de mon fils en haut de l'escalier. Il vient se réfugier dans mes bras, il veut des câlins. Il est deux heures du matin et je devrais le renvoyer dans son lit mais je ne résiste pas au bonheur de l'avoir blotti tout contre moi, lui si sauvage d'habitude. Ses cheveux sentent le shampoing à la pêche. J'aime tellement respirer mon enfant...

Le plaisir de faire sortir de l'ombre et d'un oubli probable tous ces petits plaisirs et de vous les offrir au cœur de ma nuit.

Haïku n° 13

*En quête de pluie
Trois escargots caracolent
Dans le TGV*

jeudi 21 décembre 2006

Le même sourire

*Sur le petit canapé,
92 ans les séparent.
Le même sourire, pourtant.*

Le temps mange les dents des anciens bébés.

vendredi 22 décembre 2006

Mes incroyables mais vrais... épisode un

J'ai toujours été fascinée par les histoires de Pierre Bellemare, les aventures rocambolesques ou les émissions dans lesquelles on peut voir une femme faire tenir des fers à repasser sur sa poitrine par la seule force de son magnétisme.

J'aime quand la réalité dépasse la fiction.

Je vais donc vous raconter mes incroyables mais vrais, il vous faudra me faire confiance quand je vous promets que ce que je vous raconte est vraiment arrivé.

La vie est incroyable, elle n'a pas toujours besoin de nos artifices de conteurs...

Michel est un bonhomme d'une cinquantaine d'années. Un bonhomme, dans tous les sens du terme. Un bonhomme, un homme bon. Il passe la première moitié de l'année à faire des régimes. Il est ainsi devenu la mascotte de Weight Watchers, le "chouchou de ces dames" qui doivent pourtant le soupçonner de n'être pas assez strict et de faire pas mal d'entorses au règlement à embonpoints. Michel ne sait pas résister à un bon plat, alors il dit d'une voix enfantine : "Je n'en prendrai qu'un tout petit peu, et je mangerai moins demain !" Pendant la seconde moitié de l'année, Michel voyage et renonce pour un temps à ses objectifs de minceur. Comment résister aux saveurs culinaires des pays qu'il visite ? Michel est un excellent cuisinier. A chaque fois qu'il nous invite, je sais qu'il prend un immense plaisir à commencer à préparer dès la veille de savoureux plats et c'est Noël pour les papilles.

Michel est un homme bon qui ne sait priver ni son corps, ni les autres. Toujours sensible au bonheur de ses amis, il a le ventre plus gros que les yeux, l'estomac dans les talons et le cœur sur la main. Un Picasso gourmand.

Il y a quelques années, Michel a acheté un ordinateur. Comme une poule devant une trottinette, l'engin le laissait perplexe et désarmé. Il m'a alors demandé mon aide. Je suis venue chez lui et j'ai passé une bonne partie de l'après-midi à lui installer des programmes et à tenter de l'intéresser au fonctionnement de Word et d'internet. Parce que, ce que Michel finit par me

dire, c'est qu'une bonne machine à écrire avec un téléphone, c'est aussi pratique et bien moins compliqué !

Je suis partie vers 19 heures. Michel est alors retourné, bon élève, devant son ordinateur. Il a appuyé sur tous les boutons, tapé quelques mots puis les a imprimés. C'était un bon début mais ce n'était pas bien passionnant...

Alors Michel a ouvert la boîte de Pandore...

Il a cliqué sur "démarrer", puis sur "programmes", sur "accessoires" et enfin sur "jeux". Un grand sourire s'est dessiné sur son visage quand il a lu "dame de Pique". Son jeu préféré était là et personne ne l'avait encore informé de cet incroyable bonheur ! Michel adore jouer mais il vit seul hélas. Alors vous pensez bien qu'il ne pouvait que sauter sur l'occasion ! Michel décide donc de faire une partie et l'ordinateur l'invite à taper son prénom. Il s'exécute aussitôt avec une joie non dissimulée. La machine l'informe alors que trois joueurs sont présents et l'invitent à se joindre à eux pour entamer une partie. Quelle chance ! Michel félicite sa bonne étoile et se lance plein d'entrain dans le jeu. A la fin de la partie, il constate avec joie que ses nouveaux amis lui proposent de jouer à nouveau ! Il s'empresse d'accepter !

Et le temps passe, Michel a de plus en plus faim mais il a peur de paraître impoli alors il continue à jouer. Au bout de trois heures, il se précipite dans sa cuisine, ouvre son frigo en quatrième vitesse et revient à son fauteuil, un encas à la main. Ses amis sont toujours là, ils l'ont attendu à ce qu'il semble. Alors Michel continue, coûte que coûte, mais ses yeux fatiguent et il baille à s'en décrocher la mâchoire... Ces gens n'ont-ils pas une vie ? Vont-ils passer toute la nuit à jouer ainsi avec lui ? A la fin de chaque nouvelle partie, Michel devient fébrile. Il espère un instant qu'un de ses adversaires va déclarer forfait mais rien n'y fait... Ils sont infatigables...

A trois heures du matin, Michel n'y tient plus ! Cela fait presque huit heures d'affilée qu'il joue à la dame de pique ! C'est inhumain ! Tant pis ! Il passera peut-être pour un infâme goujat mais il faut qu'il aille dormir ! Y'a des gens qui travaillent demain matin vous savez ? !

Alors Michel, tout tremblant, approche son doigt de l'interrupteur de l'ordinateur puis, rassemblant ses dernières forces, il éteint la bête d'un geste brusque. Michel se sent presque coupable... Michel va s'effondrer dans son lit.

Le lendemain, Michel m'a appelée pour me raconter sa folle soirée et me demander s'il existait un moyen pour envoyer un message aux trois autres joueurs afin qu'ils veuillent bien excuser son départ "précipité". J'entends encore sa voix dans le téléphone :

- Mais... tu veux dire qu'ils ne sont pas... réels ?

samedi 23 décembre 2006

La ville de cendres

Une ville grise, une ville de cendres.

Une ville reconstruite après la guerre. Les bombes ont presque tout détruit. Les mêmes pierres sales, les mêmes maisons sans âme, les rues sans vie... Comme si le cœur de la ville était mort avec les bombardements. Je n'ai pourtant pas connu l'avant, je suis donc nostalgique d'un passé imaginaire. Mais le passé a disparu, ils l'ont momifié dans un petit château que les classes visitent une fois pour toutes et s'empressent d'oublier.

Pas de passé. Le passé est inutile.

C'est là que mes parents se sont connus, c'est là que je suis née, c'est là que j'ai passé huit longues années, assise bien sagement, écoutant mes professeurs de collège puis de lycée. Comment peut-on vivre ici ? La tristesse sainte de chaque mur. Une rue commerçante qui déborde d'un luxe déplacé, deux églises sans charme, le monument aux morts, l'hôpital et le cimetière tout au bout, faut pas montrer ce qui dérange. J'ai marché souvent dans ces rues, mon regard cherchant en vain un détail saillant mais tout est utile ici, il n'y a pas de place pour l'esthétique. J'avais l'impression d'évoluer dans un affreux décor de carton pâte, comme si j'avais fait une erreur de casting. Ce film n'était pas le mien.

Pas de place pour la beauté. La beauté est inutile.

Une maison de la presse avec un ridicule rayon qu'on dit être une librairie... Trouver un livre relève ici du parcours du combattant ! Vous pouvez tenter de demander un titre à une jeune femme inculte déguisée en libraire, elle tapotera sur son ordinateur en vous demandant de nombreuses reprises si Zola s'écrit bien avec un Z comme Zorro, un O comme Olivier, un L comme Laurence et un A comme Abribus... Ensuite, les rayons étant désespérément vides de tout ce qui pourrait vous intéresser à moins que vous n'ayez une passion dévorante pour le foot ou le jardinage, elle vous proposera de commander votre ouvrage. Si vous êtes patient et que vous avez beaucoup de chance, vous l'obtiendrez au bout de quinze jours, au minimum. La seconde "librairie" de la ville a pour joli nom "espace culturel du centre Leclerc". Vous y trouverez les grands succès commerciaux, la littérature est une marchandise comme une autre, vous savez bien.

Pas de romans. Les romans sont inutiles.

Je m'imaginai souvent que la ville n'avait pas d'existence réelle, qu'elle était peuplée de fantômes qui attendaient un improbable salut. Quand je croisais l'un d'eux, j'avais envie d'aller le toucher, pour voir s'il réagirait. Je croisais des automates qui montaient et descendaient la rue principale. Je

voyais le petit nuage de buée qui sortaient de leurs bouches, ils respiraient donc... Mes congénères regagnaient sagement leur maison après la classe. Toujours le même chemin. Ils parlaient du temps, des cours, quelques cancons parfois, pas trop. Ils s'écrasaient devant les profs, ils s'écraseraient devant leurs futurs patrons.

Pas de révolte. La révolte est inutile.

Je suis revenue dans la ville. J'ai revu d'anciens visages qui ont fait mine de ne pas me reconnaître. Les visages de ceux qui sont restés et qui ressemblent aujourd'hui à ce qu'ils devaient devenir. Je les ai vus toiser une gamine qui marchait dans la rue, un bonnet de père Noël sur la tête.

Pas de fantaisie. La fantaisie est inutile.

En attendant que les journées passent, j'allais parfois prendre un café dans un bar. Je rêvais à d'autres paysages. Les congénères qui passaient devant moi restaient perplexes et m'examinaient à la dérobée. C'était pire si j'avais un crayon à la main et un air "inspiré". J'alignais de petits dessins représentant des êtres féériques et des pays magiques sur un carnet à spirale. On me disait marginale, on m'appelait la folle. Je ne faisais que rêver.

Pas de rêves. Le rêve est inutile.

J'ai vomi cette ville comme elle m'a vomie. Je l'ai haïe pour son indifférence à tout ce qui m'est cher. J'ai mis des kilomètres entre nous mais elle a continué à me faire des clins d'œil, elle ne m'a pas abandonnée. Son nom m'a poursuivie, aux quatre coins de la planète, inscrit sur les plaques d'égout. Quand j'étais loin, c'est cette image que je gardais de ma ville. L'image d'une fonderie et d'un quartier populaire. J'ai posé mes yeux si souvent sur cette structure de fer, sur ces cheminées qui fumaient sans cesse. J'entrevois les hommes qui coulaient la fonte, la chaleur, le bruit assourdissant et des étincelles de lumière... Depuis cette semaine il n'y a plus rien. L'usine a été démantelée, les murs sur lesquels les ouvriers avaient écrit leur rage en lettres rouges sont tombés en un instant sous la violence des pelleteuses. Hier, la cheminée de métal restait seule debout, au milieu des décombres. Ce matin, tout était plat, un vaste terrain gris jonché de poussières cendreuse... j'ai soudain eu l'impression d'avoir été amputée d'un bout de ma mémoire.

Demain, de beaux bâtiments neufs se dresseront là.

La vie continue, paraît-il.

dimanche 24 décembre 2006

La grâce de Noël

Cela fait bientôt six ans que j'habite ici et je ne m'ennuie jamais.

Faut dire que j'ai de quoi m'occuper ! 132 pièces, 35 salles de bains, 6 étages, 412 portes, 147 fenêtres, 28 cheminées, 8 escaliers, 3 ascenseurs, un court de tennis, une piste de bowling, une salle de cinéma, une piste de jogging, une piscine... un sacré terrain de chasse !

Tous les ans, c'est la même rengaine à l'approche des fêtes. Ils ont commencé à s'agiter dans tous les sens, il y a bientôt une semaine maintenant. Je les ai vus, ils n'avaient pas l'air de plaisanter. D'abord, trois grands camions sont arrivés dans la cour. Des hommes en uniformes bleus ont déchargé des caisses remplies à ras bord dans la grande galerie. Ça débordait de partout, je ne savais pas où donner de la tête !

Madame contemplait l'orgie avec un air visible de satisfaction. Elle a dit à Monsieur :

- George ! Cette année, j'ai mis le paquet ! On s'en souviendra longtemps de ce Noël !

Monsieur a jaugé d'un coup d'œil rapide le contenu des sacs et il m'a semblé qu'un vague sourire de fierté se dessinait sur son visage.

Le lendemain, Monsieur est sorti dans le jardin et il a fait le tour de la pépinière en inspectant chaque arbre, d'un air détaché. Je ne me suis pas méfiée. J'ai compris quand le vieux Harry est revenu avec la tronçonneuse. Il a eu Roger, un vieux pote qui s'est écroulé sans un cri. J'ai enfin pu voir son sommet, sans rire, il était tellement grand que je ne l'avais jamais vu. Il a caché ses yeux dans ses branches mais j'ai bien vu qu'il pleurait.

Toute la journée, du va-et-vient dans la maison. Madame et ses cinquante caméristes qui courent après elle. Madame pointe du doigt un morceau de mur et aussitôt l'une de ses fidèles servantes accourt pour y accrocher une décoration. Chaque centimètre carré de chaque pièce a été recouvert d'angelots rieurs et de pères Noël bonhommes, jusqu'à ce pauvre Roger, qui trône à présent dans le salon ovale sous une débauche de guirlandes et de boules multicolores.

Quand même, j'ai bien ri quand j'ai vu Barney pisser sur ses pieds. Monsieur a beau en être fou, il a bien fallu qu'il le jette dehors tant Madame était excédée ! Vous pensez ! La crèche sentait la pisse et le beau tapis de Perse... il n'était plus si beau...

Barney n'a eu que ce qu'il méritait... Il se croit tout permis celui-là, depuis qu'il est une star du petit écran. Oui, parce que Monsieur lui voue un culte incroyable vous savez, il va même jusqu'à le filmer et à montrer ses

productions au monde entier, je vous jure, il dit : "C'est le fils que je n'ai jamais eu !"

Monsieur et Madame sont tellement drôles... Je ne me lasse pas de vivre à leur côtés.

Il y a quelques années, la mère de Monsieur a décidé que Millie allait écrire son autobiographie. Millie, c'est la mère de Spot, une vieille copine de Barney, clamecée il y a peu. Madame a dit : "Mais voyons, Barbara, elle ne sait ni lire, ni écrire, ni parler !" La mère de Monsieur ne s'est pas démontée. Elle s'est assise à côté de Millie, un cahier sur ses genoux, un stylo doré à la main. Elle a pris un air inspiré en approchant son oreille de la truffe humide de Millie et elle s'est mise à écrire frénétiquement. Monsieur a haussé les épaules mais il n'a rien dit. Je suis sûre que c'est à ce moment là qu'il a décidé de filmer Barney.

Hier, une équipe de télévision est venue. Monsieur les a installés dans la chambre bleue. Il a pris sur ses genoux Barney et cette salope de Miss Beazley. Madame était assise à leurs côtés et elle souriait sans cesse. Enfin, tant que la caméra tournait. Je voyais bien que quelque chose la tracassait... Elle s'est éclipsée peu de temps après, prétextant un épouvantable mal de tête. Je l'ai suivie, pour voir. Elle est allée directement dans les cuisines ce qui m'a semblé bizarre vu qu'elle n'y va jamais et qu'elle a cinq chefs sous son commandement... L'un d'eux l'attendait, le visage angoissé.

Au milieu de la table, raide morte, se tenait Katie... Sans ses plumes, elle paraissait si fragile... J'en aurais bien fait mon quatre heures... Le chef pleurait presque, il disait :

- Je ne comprends pas ce qui a pu se passer... Parmi toutes les dindes qu'on nous a livrées pour le repas de Noël, il y avait Katie... Elle n'aurait pas dû se trouver là, je ne comprends pas...

Et Madame qui s'énervait :

- Mais comment vais-je bien pouvoir l'annoncer à George ? C'est lui qui l'a graciée... Imaginez le scandale quand ça va se savoir !... C'est sûrement quelqu'un qui nous veut du mal qui a organisé cette macabre farce... encore un coup des terroristes... ou des démocrates...

J'aurais bien voulu en savoir un peu plus mais un des cuistots m'a aperçue et m'a demandé poliment d'aller voir ailleurs s'il y était. Et quand Madame a eu le dos tourné, j'ai bien cru qu'il allait me botter les fesses... Je suis retournée dans le salon où Monsieur faisait faire le beau à cet imbécile de Barney. Miss Beazley, elle, prenait des poses devant les objectifs et les flashes crépitaient. J'avais honte pour eux, alors je suis allée me promener dans les étages.

Le soir même, c'était la réunion de crise. Monsieur et Madame étaient entourés de leurs plus fidèles collaborateurs. Monsieur avait d'abord hurlé.

Barney et miss Beazley s'étaient alors précipité sous le bureau. Bon débarras. Puis, Monsieur a fini par se calmer. Il a demandé à un des hommes en complet à la mine éplorée :

- Dick, que puis-je faire ? j'avais gracié cette dinde... Elle est morte... Que va-t-on penser ?

- George, il y a plusieurs possibilités. La première consiste à tout nier en bloc.

- Impossible hélas, la presse est déjà au courant... " a dit une dame à l'air pincé que j'avais déjà vu plusieurs fois massacrer du Mozart sur le piano de Madame.

- Bien. La seconde ce serait de reconnaître publiquement qu'il y a eu une erreur que nous déplorons mais dont nous ne sommes pas responsables.

- Non, Dick. Il est hors de question que j'admette publiquement une telle bourde. Je ne m'en remettrais pas. Tu connais ces fanatiques des ligues de protection des animaux...

- Alors, George, il ne reste qu'une seule solution, j'en ai peur... Il va falloir créer un événement qui vole la vedette à cette pauvre Katie et la jette aux oubliettes des informations.

- Excellente idée, ça, mon cher Dick ! Je pourrais peut-être gracier une dizaine de dindes ?

- Non, je ne crois pas que ce soit suffisant...

- Comment ? Pas suffisant ? Mais tu veux donc que je gracie toutes les dindes de ce pays ? Tu n'y penses pas tout de même ?

- Non... Ce n'est pas à cela que je pensais, Monsieur...

Et là, le bonhomme a commencé tout doucement mais sûrement à se liquéfier sur place. Il ramait, il ramait. Je voyais bien qu'il n'osait pas parler mais Monsieur s'est impatienté.

- Bon. Cette solution. Tu vas me la dire ou il faut que je t'envoie à Guantanamo ?

Le bonhomme a rétréci de vingt centimètres, sa tête est rentrée dans sa chemise amidonnée. J'ai cru qu'il allait s'évanouir. Pas de bol pour lui, Monsieur ne sait pas vraiment ce que c'est que la pitié, même s'il prie tous les soirs pour le retour d'un certain Jésus qui n'est qu'amour et qui sauvera la terre en éliminant tous les méchants. C'est que Monsieur, il combat le mal, tous les jours et sans relâche. N'empêche, je l'ai vu le fameux Jésus, il était caché dans la crèche... Ben, je vois pas comment un bébé qui sent la pisse pourrait sauver qui que ce soit...

Bref, Monsieur a insisté et le tout petit bonhomme a dit d'une voix fluette :

- Il faudrait... Il faudrait gracier... Il faudrait gracier un prisonnier, Monsieur...

Madame a éclaté de rire mais Monsieur l'a foudroyée du regard et elle s'est arrêtée immédiatement.

- C'est la seule solution, Dick ?, a-t-il demandé gravement.

- La seule, Monsieur, a répondu l'autre.

Monsieur a exigé qu'on le laisse seul, il a dit qu'il allait demander de l'aide à Dieu. Ils sont tous partis silencieusement. Je suis restée mais Monsieur n'a rien dit. Il a pris sa tête dans ses mains et il a pleuré un petit moment, comme un gosse.

Enfin, il a relevé la tête et il a pris son téléphone pour planifier une conférence de presse. Devant les caméras, l'air hagard, Monsieur a annoncé au monde entier la grâce d'un prisonnier qui attendait dans le couloir de la mort depuis plus de vingt ans.

Les gens ont applaudi, la foule était en liesse. "C'est l'esprit de Noël", disait-on un peu partout !

Monsieur a repris un peu d'assurance, presque étonné. Quand les journalistes sont partis et que nous nous sommes retrouvés seuls, Monsieur m'a caressée pour la première fois. Il avait l'air heureux.

Alors, je me suis mise à ronronner et ça m'a fait tout bizarre.

Monsieur et Madame sont vraiment drôles... Je ne me lasse pas de vivre à leur côtés.

Si je pouvais, je leur offrirais bien des bretzels...

lundi 15 janvier 2007

Mon poirier

On dit qu'il faut cent ans pour qu'il pousse, cent ans pour qu'il donne, cent ans pour qu'il meure... Avec une tronçonneuse, c'est beaucoup plus rapide...

Je l'ai toujours connu. Le matin, j'ouvrais mes volets et je le saluais. Sa branche courbée, en forme de cœur, un asile pour les oiseaux de toute la région.

Le champ, la colline, le poirier en son milieu.

Comme un défi à la rentabilité.

On dit qu'il faut cent ans pour qu'il pousse, cent ans pour qu'il donne, cent ans pour qu'il meure... Avec une tronçonneuse, c'est beaucoup plus rapide...

Nous regardions le tracteur qui contournait son tronc, à chaque fois nous tremblions à voir ses feuilles frémir. Les traits réguliers des labours venaient s'y échouer, l'œuvre trop parfaite du paysan restait inachevée...

On dit qu'il faut cent ans pour qu'il pousse, cent ans pour qu'il donne, cent ans pour qu'il meure... Avec une tronçonneuse, c'est beaucoup plus rapide...

Nous, au milieu des blés dans nos habits de mariés. Lui, juste derrière, l'ami fidèle, le témoin. Il m'a connue enfant quand je courais me cacher dans le maïs qui poussait à ses pieds, le vivant labyrinthe. Il a connu mes errances adolescentes, il a été le modèle patient de mes premiers clichés. Il nous a mariés avec la terre. Tous les ans, à la même date, nous revenions pour la photo, nous remettions nos habits de mariés, un enfant puis deux, et le poirier nous souriait.

On dit qu'il faut cent ans pour qu'il pousse, cent ans pour qu'il donne, cent ans pour qu'il meure... Avec une tronçonneuse, c'est beaucoup plus rapide...

Un poirier, en haut de la colline...

Seul au milieu du grand champ.

Un poirier inutile pour qui cherche le profit.

Un poirier comme un cadeau du monde pour qui cherche la vie.

Mon poirier, en haut de la colline.

On dit qu'il faut cent ans pour qu'il pousse, cent ans pour qu'il donne, cent ans pour qu'il meure. Avec une tronçonneuse, c'est beaucoup plus rapide...

Papa dit que les arbres sont à qui les regarde. Notre poirier est mort samedi.

A-t-il souffert quand son corps a basculé vers le sol ? Ses branches ont-elles griffé la terre, de rage muette ? Ont-ils pleuré les peupliers de notre jardin quand leur compagnon de toujours est tombé ? Et les oiseaux affolés ?

On dit qu'il faut cent ans pour qu'il pousse, cent ans pour qu'il donne, cent ans pour qu'il meure... Avec une tronçonneuse, c'est beaucoup plus rapide.

Maman dit que la colline est devenue toute petite, que l'horizon est plus plat. Que les oiseaux tournent en rond dans le ciel, sans comprendre.

Mon poirier est allongé dans le froid, là bas, si loin de moi.

Demain, le tracteur passera sans avoir à détourner sa course obstinée.

Demain, les blés s'aligneront suivant un tracé impeccable, rectiligne.

Mais les oiseaux...

Mais la vie...

mercredi 17 janvier 2007

Mes incroyables mais vrais... épisode deux

Claudine habite un petit bourg, dans la France profonde, comme on dit. Elle a un jour décidé qu'il était temps pour elle de savoir ce que sont les vacances à la neige. Claudine a pris son courage à deux mains et elle a signé pour un séjour à la montagne, elle qui ne connaît que la morne plaine, les vaches dans les champs et le doux papotage des commères du marché dominical.

Arrivée sur place, Claudine prend quelques cours. Au bout de trois jours, elle se sent en confiance alors elle décide qu'elle va descendre une piste bleue, toute seule... Prudente, elle met le réveil très tôt car elle veut être la première à s'élancer, loin des regards méprisants des skieurs chevronnés qui lui font si peur lorsqu'elle a le malheur de croiser leur furieuse descente. La voici en haut de la piste déserte, elle s'élance timidement. Tout doucement, elle négocie chaque virage avec précaution et elle se dit que son gentil moniteur serait fier d'elle s'il la voyait ! Elle s'imagine déjà frimant bientôt en racontant à ses amis les incroyables progrès qu'elle a accomplis en si peu de temps.

Soudain, une envie pressante vient perturber le cours de ses agréables pensées. Elle effectue aussitôt un arrêt en chasse neige, tout heureuse de constater que pour la première fois, elle réussit cet exercice ! Il faut dire que Claudine n'est pas très sportive et que, jusqu'ici, le seul moyen dont elle disposait pour freiner sa "course" était la perte d'élan, le plat salvateur. Claudine se dirige du mieux qu'elle peut vers un sapin en bord de piste. Elle ne déchausse pas ses skis, elle ne sait pas comment faire et si par miracle elle y arrivait, elle ignore comment les remettre ensuite ! et puis, cette envie est VRAIMENT pressante, il n'y a pas à tergiverser plus longtemps. Claudine baisse son pantalon molletonné, ses collants de laine et sa culotte en thermolactyl. Elle écarte un tout petit peu ses skis, pour être plus à l'aise...

Et là, c'est le drame...

La pente aspire la pauvre Claudine, et la voilà qui dévale la piste à toute allure, les fesses à l'air ! Quand elle arrive tout en bas, elle regarde autour d'elle. Ouf! Personne! Elle se rhabille en quatrième vitesse et rejoint précipitamment son chalet de location.

La journée avance lentement, et plus les heures passent, plus Claudine souffre. Ses fesses, d'abord roses, virent maintenant au rouge intense, elles n'ont pas aimé le contact de la neige et elles sont toutes brûlées. Vers 16 heures, elle n'y tient plus et elle se rend chez le médecin de la station. Dans

la salle d'attente, il y a un seul patient. Un jeune homme, le visage bardé de plaies encore sanguinolentes, la salue à son entrée. Ils attendent mais le docteur ne semble pas pressé, ou peut-être est-il retenu ailleurs... Au bout d'une mortelle minute, Claudine n'y tient plus et elle engage la conversation :

- Ben alors, mon pauvre monsieur, qu'est-ce qu'il vous est-il arrivé pour être dans cet état ?
- Oh ! Madame ! Si vous saviez ! C'est trop incroyable ! Vous ne voudrez jamais me croire !

Là, Claudine, jubile. Les histoires incroyables, elle adore !

- Racontez, racontez !
- Figurez-vous que ce matin je me suis levé de bonne heure pour aller skier. C'est le meilleur moment pour s'éclater, y'a personne, je suis le roi de la piste. Je me fais une petite rouge pour me mettre en jambes, puis je décide de passer au niveau supérieur avec une noire alors je passe par la piste des débutants, vous savez, la bleue à côté des caisses ?
- Euh... Oui... Je crois que je vois... Vous savez moi, le ski...
- Bon, j'étais à peu près à mi-parcours quand tout à coup j'ai vu une bonne femme qui dévalait la pente à toute vitesse le cul nu ! Elle hurlait comme une folle ! J'ai entendu les cris d'abord alors, instinctivement, je me suis retourné et... je n'ai pas vu le sapin arriver ...

mardi 6 février 2007

Mes incroyables mais vrais... épisode trois

J'ai rencontré Erwan il y a cinq ans, quand je travaillais au Havre. Erwan est un trentenaire, un peu timide, très secret sans aucun doute. Il ne se lie pas facilement avec les autres mais quand il donne son amitié, il ouvre peu à peu son cœur et livre un peu de son mystère. Au compte-gouttes. Voici ce qu'il m'a confié, un soir où la foule dansait et où nous gardions les sacs de nos copines, dans le coin enfumé d'une salle des fêtes oubliée du reste du monde.

Erwan a passé toutes ses vacances chez ses grands-parents dans un coin perdu de la Bretagne profonde. Adolescent, ses journées étaient interminables... Il les occupait à lire, à regarder la télé, il connaissait toutes les curiosités historiques du coin, il avait emprunté tous les chemins... Bref, il s'ennuyait ferme. Alors il a un jour décidé d'explorer le grenier de la maison. Ni une, ni deux, il a vidé les vieux cartons, exploré le fond des armoires, retourné les tiroirs. Rien de bien folichon pour un gosse de son âge : des papiers, de vieux vêtements, quelques jouets dans lesquels il aurait

pu voir le sourire de son père ou de son oncle s'il en avait eu le désir, des photos jaunies avec des inconnus graves... Non, rien de bien folichon.

Quand même, il y avait cette carte postale... Sur le côté face, une vue de la plage de Deauville, en noir et blanc. Quelques villégiateurs à l'air un peu emprunté, conscients de poser, s'attachant à mimer l'expression de l'amusement sérieux. Côté pile, l'adresse de ses grands parents, un timbre aux dents usées et un cachet de la poste qui affiche la date du 18 août 1948. Une écriture toute ronde, sur le côté gauche de la carte : "Chers Marinette et Yves, Notre petit hôtel à 300 mètres des fameuses planches est très bien et nous mangeons copieusement. Il fait très beau. Tout va bien et nous espérons qu'il en est de même pour vous ! Affectueuses pensées, Marie-Henriette et Joseph". Erwan s'est demandé qui pouvaient bien être Marie-Henriette et Joseph, ses grands-parents devaient avoir la trentaine quand ils ont reçu cette carte. Des amis probablement.

Erwan a pris la carte et il l'a déposée sur sa table de nuit. Il ne savait pas bien pourquoi cet objet avait tant attiré son attention. C'était peut-être bien à cause de cette étrange sensation qu'il avait eue en lisant un courrier qui ne lui était pas destiné, il avait un peu de mal à admettre que ses grands-parents aient pu être jeunes aussi et cette preuve le bouleversait. Il alla même jusqu'à imaginer son propre petit-fils découvrant comme lui un tel morceau de vie. Rien que de très banal pourtant, une vue archi-classique de la plage, des formules conventionnelles... Rien à faire, cette carte ne pouvait pas être tombée entre ses mains par le seul fait d'un hasard imbécile. Il en était persuadé !

Le lendemain matin, Erwan s'est levé très tôt, bien avant sa grand-mère qui disait toujours à qui voulait bien l'entendre qu'elle "se levait avec les poules". Erwan tenait sa précieuse carte à la main tout en jetant des regards de tous côtés pour s'assurer que personne ne le voyait ou ne l'entendait. Il a respiré un grand coup et a déposé la carte dans la boîte aux lettres accrochée au portail de l'entrée...

Quelques heures plus tard, alors qu'il dévorait avec avidité les fabuleuses tartines amoureusement préparées par son aïeule, il a entendu un grand cri de surprise qui venait de dehors. Son grand-père a ensuite fait irruption dans la cuisine, brandissant la carte devant les yeux de son épouse et s'esbaudissant d'un tel événement. Erwan a alors souri et regardé ses grands-parents d'un air malicieux, persuadé qu'il était qu'ils allaient obligatoirement lui demander s'il était l'auteur de cette plaisanterie. Mais Yves et Marinette fonçaient droit dans le panneau, le sourire aux lèvres ! Effaré, Erwan a vu son grand-père s'emparer du téléphone pour alerter la presse ! Pendant ce temps, sa grand-mère avait déjà rameuté tout le voisinage et la nouvelle prenait à chaque minute une ampleur de plus en plus considérable.

Dans l'après-midi, Erwan abasourdi a vu débarquer une équipe de télévision régionale. Pensez donc ! Une carte qui avait mis près de quarante ans avant de parvenir à ses destinataires ! Ravis, les deux septuagénaires répondaient aux questions, ravivaient le bon vieux temps, exaltaient les mérites de la poste...

Si un jour vous entrez chez Yves et Marinette, dans ce hameau perdu quelque part au beau milieu de la campagne, vous verrez sans doute une vieille carte postale dans un cadre doré, juste au dessus de la cheminée. Erwan, lui, n'a toujours rien dit.

mercredi 7 février 2007

Circueil

Depuis trois jours il me parle des lions et des éléphants. Quand il revient de l'école, il me dit : "Je veux pas aller au cirque !" Bien, bien, bien, me dis-je et je l'assois dans la voiture. Sur le chemin, il fait sa grosse voix et dit : "Tiphaine ! Je vais te manger !" Je fais semblant d'avoir très peur. Nous sommes sous le chapiteau avec Jules, six ans, et Mona, cinq ans. Derrière nous, les enfants se massent devant une petite échoppe dans laquelle une jeune fille vend du pop-corn et de la barbe à papa. Petit à petit, presque tous les enfants se retrouvent à grignoter des friandises, attendant le début du spectacle. Je ne peux m'empêcher de penser que tout ceci est calculé. J'explique à mes trois Schtroumpfs qui font un peu la tête que j'ai donné tout mon argent liquide à l'entrée et que je n'ai plus que des chèques. Or, les chèques ne sont pas acceptés. Ils finissent par comprendre, ils sont contents d'être au cirque, c'est le principal. Bien. Le spectacle commence avec trente minutes de retard. Une troupe de six personnes assume tous les rôles en changeant de nom et de costume à chaque nouvelle scène. Personne n'est dupe, pas même les enfants. Mon fils ne regarde pas, il danse au son de la musique. Il attend les tigres et les éléphants qu'il a vus sur l'affiche. J'essaie de le prévenir en douceur qu'il n'y en aura pas mais il ne veut rien entendre. A chaque nouvelle entrée, il scrute le rideau dans l'espoir de voir arriver ses animaux de prédilection. En vain. En fait d'animaux nous verrons un lama, une chèvre, trois chiens, un poney surmonté d'un petit singe avec un sombrero rouge. Je suis mal à l'aise. Pour les animaux et pour cette troupe qui a l'air si triste. Le père joue le rôle du dresseur d'animaux et du monsieur Loyal. Nous avons un regard tellement blasé sur les performances sportives que tout nous paraît fade. Jules murmure : "C'est facile ! Même moi je sais le faire !" Il n'a hélas pas complètement tort... Sur un tube à la mode il y a dix ans, une petite fille de huit ans jongle avec trois balles de

tennis pendant qu'une ado de treize ou quatorze ans fait du cerceau. Je me demande ce que peut être leur vie. C'est la même petite fille qui vendait la barbe à papa. Un garçon d'une quinzaine d'années fait du monocycle, du jonglage et de la gymnastique artistique. Une jeune fille de seize ans, celle qui tenait la caisse à l'entrée, fait des exercices de souplesse. Dans son numéro final, les "chutes mortelles", elle se renverse en arrière dans le vide. J'ai peur pour elle même si le risque semble mesuré. C'est ce nom, "chutes mortelles"... Elle sourit à la fin de chaque exercice, fait une révérence rapide mais je sens que le cœur n'y est pas. Je me trompe peut-être. Je la sens comme enfermée dans ce rôle, obligée de sourire. Je l'ai observée avant et après le spectacle, l'air maussade dans sa tenue de scène aux couleurs passées. Ça sentait la misère, ça sentait l'ennui et le désir de fuir. Je la revois encore, une cigarette à la main, sur les marches devant la grande caravane. A l'intérieur, la télé hurlait. Il faisait froid et elle regardait les étoiles. Le petit dernier de la troupe a dix ans. C'est le petit clown. Il récite par cœur des phrases d'adultes, avec des plaisanteries d'adultes. Son père l'a envoyé faire la quête au milieu des spectateurs en disant : "Donnez au petit clown, ça porte bonheur !" J'étais hors de moi. Et les petits qui me demandaient : "Pourquoi on ne donne pas d'argent au petit clown ?" Il y a eu un entracte. Une table jonchée de cadeaux a été amenée au centre de la piste pendant qu'au micro l'annonce suivante était faite : "Ce soir, tous les enfants vont gagner, tous les enfants ont droit à un cadeau ! Venez chercher les petites enveloppes pour voir ce que vous avez gagné !" Grand remue-ménage et tous les mêmes qui se précipitent vers une dame qui, en échange de deux euros, leur remet la fameuse enveloppe. Je bouillais intérieurement... Les visages réjouis des enfants, les gros ballons, les jouets et les trois miens qui me regardaient sans comprendre pourquoi eux, ils n'avaient rien. Mon fils qui éclate en sanglots. Lui aussi, il veut un jouet. "Tous les enfants ont gagné", me répète-t-il en bonne victime... Je me souviens du cirque de mon enfance, je me souviens d'avoir ri, je me souviens d'avoir crié de peur, je me souviens d'avoir été émerveillée, je me souviens de tous ces visages stupéfaits et ravis à la fois. Je suis révoltée qu'on puisse ainsi exploiter les enfants, que ce soient les cinq enfants de la troupe ou ceux qui étaient dans le public. Je sais bien que tous les cirques ne ressemblent pas à celui-là, j'ai assisté à d'excellents spectacles mais je regrette d'avoir vu ces mêmes hier soir. Me reste une sale impression. Le sentiment d'avoir été témoin et complice malgré moi. Et puis partir vite, vite, vite et les laisser là. Abandonner ces cinq enfants et leurs yeux trop vides. Pas d'étincelles dans leur regard, pas d'espoir non plus. Une morne résignation. On aurait dit que ces gosses-là étaient déjà vieux...

Quand nous sommes revenus à la maison et que mon chéri a demandé à son fils ce qu'il avait vu au cirque, Titouan a répondu, tout content : "J'ai vu des tigres, des lions et des éléphants !"

jeudi 15 février 2007

Lettre à ma fille qui grandit

Voilà. Ça y est. Depuis ce matin, tu as passé plus de jours à l'extérieur de moi qu'à l'intérieur de moi.

Te souviens-tu de cette bulle de tendresse, de cet univers aqueux dans lequel tu tournais sur toi-même ?

Te souviens-tu avoir entendu mon chant d'amour juste derrière la peau tendue de mon ventre ?

Te souviens-tu de la main de ton père contre laquelle tu venais te blottir ?

Je n'ai jamais compris pourquoi l'astrologie accordait tant d'importance au jour de la naissance. Il me semble que toute naissance est un accident. N'étais-tu pas vivante avant de naître ? Vivante, dès le jour de ta conception, vivante dans mon ventre qui enflait, vivante dans mes larmes de bonheur, vivante quand tu me donnais de furieux coups de pied comme quand tu effleurais doucement l'intérieur de moi, vivante quand tu me secouais de ton hoquet...

Vivante avant de naître, cachée aux regards du monde dans ma carapace de chair.

Il nous a fallu apprendre toutes deux à vivre détachées l'une de l'autre. Il m'a fallu accepter que d'autres mains te tiennent, que d'autres bouches t'embrassent, que d'autres regards te mangent. Regarder mon corps vide, mon ventre vide. Te serrer fort contre moi, presque à t'étouffer, comme si je pouvais à nouveau te réunir à moi, te greffer à ma chair.

Mais, si je ferme les yeux, j'entends encore ton cœur qui bat en moi.

Mon Asie Lisse, ma Lilouette aux yeux qui brûlent, ma Lili ruisseau, mon asile lys, ma petite fille qui découvre la vie. J'aime te voir grandir, j'aime ton émerveillement et ton enthousiasme devant ce qui blase les grands depuis si longtemps. Je te présente une orange et tes pieds s'agitent dans tous les sens, tes yeux s'agrandissent, tu me dis des "dadadadada" et des "tatata"... et ton sourire quand enfin tu l'attrapes ! Nous voilà toutes les deux à gazouiller de bonheur parce que tu découvres ce joli fruit qui sent si bon, qui est si doux mais pas plus que ta joue, ça non, ça n'est pas possible.

Voilà petit cœur, aujourd'hui tu vas vers ta vie, tu te détaches un peu plus chaque jour de moi. Mais les battements de ton cœur en moi, personne ne pourra jamais me les enlever même quand la mort te fera croire que je ne suis plus là près de toi. Ferme les yeux mon Asie Lisse, écoute nos cœurs qui battent en toi. Ferme les yeux mon Asie Lisse, je suis en toi comme tu es en moi. Ouvre les yeux mon Asie Lisse et sois heureuse. Les vibrations de nos cœurs inventent à chaque instant un fabuleux feu d'artifice. Regarde ! Il vient tout juste de commencer !

vendredi 16 février 2007

"L'heure bleue"

Il ouvre la fenêtre de sa chambre et s'assoit sur les rebords du balcon. Juste en dessous de lui, les automobiles de la nuit tissent la trame d'une histoire qui lui est étrangère. Il avance le bout de son nez et observe le trottoir, quelques mètres plus bas. Il lui semble apercevoir un tout petit brin d'herbe bleue. Il se penche un peu plus, au risque de perdre l'équilibre. Le rescapé du goudron flotte au gré d'une brise nocturne. Les passants passent, les boutiques boutique, les voitures voitent et le petit brin d'herbe bouge doucement. Soudain, il n'entend plus rien. Les passants continuent pourtant de passer, les boutiques de boutique, les voitures de voiter. Mais le tout petit brin, lui, frémit tendrement au gré du vent. Une musique inconnue, très douce, très légère, monte le long de la gouttière. Au fur et à mesure de son ascension, la mélodie se fait plus vive, plus entêtante. Elle parle de la prairie, elle parle des lucioles, elle parle des saisons, de la pluie, de la morsure du soleil et des caresses du vent. Il ferme alors les yeux pour mieux entendre la chanson du petit brin d'herbe bleue. Il ferme alors les yeux et les passants ne passent plus, les boutiques ne boutique plus, les voitures ne voitent plus. Ou peut-être pas. Quelle importance ? Il ferme alors les yeux et il entend la chanson du petit brin d'herbe bleue. Il ferme alors les yeux pour les ouvrir à l'intérieur de lui. Il a retrouvé le chemin de la prairie aux lucioles.

lundi 19 février 2007

Fuite de cerveau

Je suis née avec un tout petit grain de beauté sur la tête. Il a grandi avec moi. Au début, je ne le remarquais pas, il se faisait oublier, bien caché derrière le rideau de mes épais cheveux. Un jour, en me brossant, je l'ai écorché. J'ai porté ma main à la tête et j'ai compris qu'il avait grossi. On aurait dit un petit pois. C'est à ce moment là que j'ai commencé à l'appeler, pour moi, "ma petite fuite de cerveau". Pour les autres, c'était "ma verrue", ce qui n'était d'ailleurs absolument pas le cas, comme je l'ai appris il y a six mois lorsque je me suis enfin décidée à consulter un dermato. Il s'agit d'un nævus sébacée, ça en jette non, en tout cas plus que ce que ça signifie, à savoir, un grain de beauté plein de graisse ! Bref, le dermato me conseille son exérèse rapide, dans les trois mois maxi, et me donne le nom d'un chirurgien à contacter. Eclat de rire à la fin de la consultation. Ma mère, qui devait garder mon fils, est restée dans la salle d'attente pendant que le petit et moi palabrons avec le dermato. Quand la consultation est terminée, nous nous dirigeons tous les trois vers la sortie et le docteur me tend la main pour me dire au revoir. Titouan s'agrippe à moi et, dans la petite salle d'attente, maman entend distinctement : "Mais! Tu vas me lâcher la main?" J'ai senti comme un malaise quand le docteur a ouvert la porte sur une assistance tétanisée !

Cinq mois plus tard, j'ai enfin un rendez-vous.

Le docteur B. fait de la chirurgie digestive, en tout cas c'est ce que je lis sur la porte d'entrée. Je m'en étonne puis je me rappelle ce que m'a dit le dermato : "C'est une opération toute simple, n'importe quel boucher, pardon, n'importe quel chirurgien peut la faire !" Bon. Sans doute. Admettons.

Le docteur B. est habillé tout en bleu et sur ses chaussures en plastique bleu, son nom est écrit en rouge. Ça me fait sourire de l'imaginer le matin en train de chercher les chaussures marquées à son nom parmi toutes les autres.

Le docteur lit la lettre du dermato, lettre scellée que j'ai descellée non mais, et me demande de lui montrer où se trouve l'autre grain de beauté qu'il doit enlever. Je lui laisse docilement examiner mon flanc droit. Un peu étonnée quand il veut savoir lequel précisément il faudra ôter... Pour celui qui est sur le crâne, c'est facile, il n'y en a qu'un mais là, le v'là tout perdu... Je commence à regretter... Comme je n'ai pas les yeux dans le dos, je ne peux guère l'aider mais il me déclare soudain : "Ah ! celui-là me semble un peu irrité, ça doit être lui. Oui. C'est sûrement lui !" Bien, bien, bien...

Il veut savoir si j'ai des questions, alors, comme je suis une trouillardaude, je lui demande si ça fait mal. "Pas plus qu'un accouchement" me répond-t-il. Je lui pose la question de savoir comment il va s'y prendre pour me faire la piqûre anesthésiante dans la tête, je dois vous avouer que ça me fait vraiment flipper. Il me déclare, avec un large sourire : "On plante l'aiguille dans le crâne, et dès qu'on a touché le cerveau, on s'arrête !" Puis il éclate d'un rire sardonique !

C'est demain matin que se passera la double "opération". Je dirais alors adieu à ma fuite de cerveau et ça va me faire tout drôle. Parfois j'imagine que c'est mon tout petit cerveau, ma part d'originalité, ce qui fait que je suis différente. Je me souviens que quand j'étais plus jeune, aujourd'hui encore, je me faisais une fierté de ma différence. J'aimais ne pas être comme les autres, j'aimais ne pas avoir les mêmes goûts même si j'en souffrais aussi parfois. Avez-vous remarqué que maintenant, beaucoup de nos Schtroumpfs ne cherchent qu'une chose : ressembler le plus possible aux autres, porter les mêmes vêtements, écouter la même musique ?

Si demain je vous invite à regarder TF1, à voter pour la nouvelle saveur de la Danette ou bien encore à écouter les discours lénifiants de ceux qui sont soi-disant destinés à s'affronter au second tour, vous aurez alors la preuve éclatante que c'est bien mon cerveau rebelle qui a été enlevé. Mais, comme je suis une petite maligne, je vais tenter de faire un transfert cette nuit. Dans un coin de ma tête, il y a une plage de Zanzibar avec un hamac double, tendu entre deux cocotiers. C'est là que je vais déposer précieusement mon cerveau en fuite.

Retour prévu : ... après tout, pourquoi faudrait-il revenir ? L'eau est si belle, l'océan bleu turquoise, le sable doux et chaud, ces poissons multicolores, le goût des mangues oranges, le lait de coco blanc blanc blanc et la main de mon homme dans la mienne.

Parfois je voudrais avoir le cerveau d'un grain de sable.

mercredi 21 février 2007

Première blague

Titouan cache sa peluche en forme de mouton sous notre lit.

Je l'observe sans qu'il le sache et me demande ce qu'il prépare. Puis j'entends mon fils crier :

"Papa ! Papa ! Il faut faire le ménage ! Y'a un mouton sous le lit !"

samedi 24 février 2007

Mes incroyables mais vrais... épisode quatre

Brice est le mari de ma copine Caroline. Toutes les deux, on a fait connaissance le jour de la prérentrée, en 1998, dans un lycée du Havre. Caroline est à elle toute seule une histoire incroyable mais vraie, y'a qu'à la voir conduire et tu comprends tout de suite. Caroline accélère à l'orange, freine au vert et passe au rouge ! Si, si ! J'vous jure. Bref, Caroline et moi on est là comme deux exilées le jour de la prérentrée et on ne se doute pas que dans cette ville on va trouver le grand amour et même qu'on va s'installer là, qu'on aura des enfants et tout et tout. Non, non, on ne se doute de rien et on se dit qu'il fait froid et gris ici, et puis toute cette pluie, vivement qu'on se casse vite fait, vite fait.

Un jour, Caroline arrive avec un immense sourire et les yeux qui pétillent ! Je m'dis en moi-même : elle aurait bien trouvé un chéri ! Elle me parle alors de Brice et j'éclate de rire quand elle évoque son métier : "Il est chauffagiste à la CRAM" Forcément, ça fait pas très sérieux ! Quelques jours plus tard, je rencontre enfin Brice, il a l'air parfaitement "normal", je l'inspecte sur toutes les coutures et je lui trouve zéro défaut, je m'dis c'est un mec bien pour ma copine, c'est bon, j'vais donner mon accord alors ! Bon. Jusqu'à ce qu'il nous fasse visiter la chambre qu'il a lui-même aménagée. Figurez-vous que cette pièce est entièrement tapissée de trucs que tu trouves dans les cellules capitonnées où on enferme les fofous dans les films... Un caisson antibruit, nous apprend-il... Je suis perplexe... Caroline aurait-elle rencontré un terrible psychopathe ? Je crois que Brice me regarde de la même façon que moi je le regarde : nous sommes des fous l'un pour l'autre mais nous aimons cette folie. Ce long préambule pour m'amener à vous raconter cette histoire incroyable mais vraie que Brice m'a confiée.

Brice a dix ans. Avec ses sœurs et sa mère, il range le bureau de son père. Plein de papiers, de documents en tout genre et puis soudain, un extrait d'acte de naissance et cette question de sa sœur :

- Ben... C'est pas possible ! Ils se sont trompés ! Pourquoi il y a écrit que Brice il est né le 3 décembre ? C'est le 8 son anniversaire, non ?

Il aura donc fallu dix ans à Brice et à sa famille pour se rendre compte qu'il n'était pas né le 8 mais bien le 3 décembre. Il est possible que cette histoire ne vous semble pas extraordinaire. Pour moi, elle l'est. Je retiens presque compulsivement les dates, surtout les dates d'anniversaire. Il me semble très hautement incroyable que je puisse un jour me tromper sur la date de naissance d'un de mes enfants. Pour ce qui est de Brice, à ce qu'il m'a dit,

ça a été une excellente nouvelle pour lui puisqu'il s'est dit, du haut de ses dix ans :

- Chic, je vais pouvoir avoir deux anniversaires maintenant !

lundi 26 février 2007

"Comme un vol de girafe hors du charnier natal"

Ce soir, je suis allée chercher mon fils à la garderie, pour la première fois. Il m'accueille avec un grand sourire et me montre fièrement la girafe qu'il a dessinée en attendant "le retour des mamans".

Nous sortons, il fait grand vent et la feuille de papier sur laquelle a été fixée l'animal s'échappe de la petite main de Titouan et s'envole très très haut dans le ciel. Elle s'accroche à un fil électrique. Mon fils hurle au vent en lui disant que sa blague n'est pas drôle. Nous courons tous les deux dans la rue, le nez au ciel. Le morceau de papier se décroche et entame une course effrénée devant nous. Un adolescent qui passe en vélo, témoin de la scène tragique qui se joue sous ses yeux et n'écoulant que son courage, descend de son engin et se lance à la poursuite de la girafe. Titouan a de grosses larmes. Des fenêtres s'ouvrent au mépris de la tempête et notre petite aventure prend des proportions de drame international. J'entends les encouragements d'une vieille dame qui nous montre du doigt la direction prise par l'animal volant : "Elle est passée par là ! Courez !"

La girafe finit par se poser sous les roues d'une voiture, nous sommes quatre héros à encadrer le véhicule. L'adolescent s'empare du précieux trésor au prix de contorsions incroyables et le remet à mon petit bonhomme. Titouan sèche ses larmes et me tend la feuille pour que je la protège du vent dans mes poings d'acier. Il serre très fort ma main car il a peur de s'envoler lui aussi. Alors je le prends dans mes bras et je lui glisse à l'oreille : "Petit cœur, nous sommes trop lourds pour nous envoler !" et je pense : "Quel dommage ! J'ai toujours rêvé de voler !"

J'aimerais parfois être une petite girafe qui vole dans le ciel au mépris des frontières.

jeudi 1 mars 2007

Lettre à Monsieur Dixmoinsun

Les habitants du Poutouland
A Monsieur 10-1

Service Résiliation du Telecomland
Référence client : GOGO145863XB12

Le POUTOULAND, le 01/03/2007
Recommandé avec Accusé de Réception

Cher Monsieur 10-1,

Nous allons probablement vous faire grand peine mais nous devons vous informer par la présente de la résiliation de notre abonnement à l'offre 100 % 10-1 Boîte non dégroupé. Comme nous l'avons lu en tout petits caractères sur un document que nous n'avons jamais signé il semble que vous avez manqué à vos obligations de service. Au Poutouland, les jours s'écoulent depuis maintenant deux mois dans une joie et un bonheur non dissimulés, mais il y a quelque chose de pourri quand même, comme vous n'êtes pas sans le savoir puisque nous vous avons déjà adressé plusieurs courriers. Croyez bien que nous le regrettons amèrement, les deux 10-1 boîtes que vous nous avez envoyées sont vides, oui, vous avez bien lu, elles sont vides. Nous avons bien essayé à plusieurs reprises de les remplir de sens ou de mots en entonnant divers chants de guerre, en leur parlant avec amour comme à nos cactus, ou en les faisant briller avec un joli chiffon doux. Peine perdue, hélas.

Nous avons donc décidé de contacter votre chaude ligne mais vos techniciens se sont avérés aussi peu doués que nous. Ils nous ont donné des conseils que nous avons jugés absurdes mais que nous avons appliqués malgré tout, c'est vous dire notre bonne foi ! Il s'agissait le plus souvent de débrancher la boîte et d'attendre un signal vert... Vous auriez dû nous voir autour de la boîte, attendant patiemment le moindre frémissement et riant de l'incompréhension palpable qu'il y avait entre nous et vos techniciens qui répétaient inlassablement "Merci de votre confiance, 10-1 vous souhaite une agréable journée." Il faut vous dire, cher Monsieur 8+1, que nous commençons à bien connaître les boîtes. Nous en avons déjà une incroyable collection dans le Poutouland : des boîtes à thé, à café, à bijoux, à chocolat, à joujoux, à camembert aussi, nous les ouvrons pour le dessert comme vous le savez sans doute... Nous avons débuté dans l'incroyable monde des boîtes creuses avec une libre boîte qui est décédée au bout d'un mois seulement, nous avons alors commandé une Aoelle boîte mais elle a fait plein de petits mouchards dans notre ordinateur et nous avons dû nous en séparer. Le Poutouland a alors investi dans une Ci-Gît tel boîte mais au bout de deux ans elle a muté en 10-1 boîte ce qui nous a plongés dans un grand désarroi... Rendez vous compte, cher Monsieur 13-4, nous ne pouvons plus surfer à notre aise depuis deux mois et nos planches s'ennuient dans le garage ! Elle frémissent d'envie, elles hurlent chaque jour leur désir de retrouver les fougueux www...

Cher Monsieur 5+7-3, il nous faut donc nous séparer. N'en soyez pas peiné, cela n'a rien de personnel ! Nous sommes persuadés que nous serons remboursés des sommes injustement perçues par vos services car nous vous savons sensible, bienveillant, humain en somme.

En somme...

Veillez agréer, Monsieur 19-10, l'expression de nos salutations très très très distinguées...

dimanche 18 mars 2007

On n'aimait pas le jour de l'an

On n'aimait pas le jour de l'an.

Fallait aller embrasser les vieux.

Fallait sourire à ces inconnus.

Fallait jouer la comédie des enfants polis.

Fallait se tenir tranquille.

Fallait rester à table.

Fallait surtout pas demander si tu voulais qu'on te donne.

Je regardais le petit bonhomme en plastique, sur la bûche. Un lutin qui sciait une bûche, sur une bûche... Juste à côté de lui, un champignon en meringue me faisait de l'œil. J'avais repéré la feuille de houx en pâte d'amande depuis un petit moment. J'espérais en silence.

Fallait surtout pas demander si tu voulais qu'on te donne.

Fallait rester si longtemps à table.

Je regardais le petit jour qui luttait en vain contre la nuit. Un rayon de soleil blafard sur les carreaux rouille de la salle à manger de nos hôtes.

Fallait se tenir tranquille.

Je regardais les gros seins de la maîtresse de maison. Ils se soulevaient quand elle riait. Elle étalait devant nos yeux de gosses ses seins et son rire obscènes. On ne comprenait pas les plaisanteries des adultes mais on devinait. Et on baissait les yeux.

Fallait jouer la comédie des enfants polis.

Je faisais semblant d'écouter ce qu'ils me disaient. J'entendais leurs cris qui enflaient à mesure que le repas avançait et que les verres se vidaient. Des reliefs de foie gras, une orgie de papiers cadeaux, des angelots obèses, j'avais l'impression que les murs se rapprochaient, que j'allais finir au milieu d'une compression de marchandises humaines.

Fallait sourire à ces inconnus.

J'observais leurs faces rougies par l'alcool, leurs doigts accrochés à leurs fourchettes, leurs lèvres luisantes de graisse... ça sentait l'animal mort, ça

sentait les litres de parfums que les épouses avaient reçu à Noël et l'after chèvre des maris, ça sentait le froid du dehors et le bois fumé aussi.

Fallait aller embrasser les vieux.

Ils tendaient leurs joues toutes ridées et ouvraient leurs bras. On avait peur de les briser. Ils disaient : "Fais pas ton timide, j'ai jamais mangé personne" mais on n'en était pas sûr. Peut-être qu'ils en avaient déjà mangé, des petits enfants, les ogres des contes ont toujours la voix mielleuse mais ce sont quand même des mangeurs d'enfants...

On n'aimait pas le jour de l'an.

Si tu faisais le bisou, t'avais droit au petit sachet de chocolats.

La vieille Azette était sèche et fluette comme une brindille.

Elle piquait quand on l'embrassait.

La vieille Azette on l'embrassait quand même.

Et même que les chocolats, c'étaient toujours des boules crèmes, on ne pouvait pas faire pire que les boules crèmes. On espérait quand même et on croquait dans la première, avec un peu d'appréhension... La croûte de chocolat se brisait dans notre bouche et la douceur écœurante de la crème se répandait insidieusement dans notre palais. On réprimait une grimace de dégoût. On tentait désespérément de prendre un air gourmand. Pour lui faire plaisir.

La vieille Azette on l'embrassait quand même.

On n'aimait pas le jour de l'an.

On n'aimait pas les boules crèmes.

On n'aimait pas aller embrasser les vieux.

Mais les joues d'Azette étaient comme deux petites cerises dans la froideur de l'hiver.

On n'aimait pas le jour de l'an.

Mais Azette et ses joues qui vous piquaient le cœur...

dimanche 25 mars 2007

Au commencement était le verbe...

Quand je prends la petite route qui mène au village voisin, je croise des vergers en fleurs, des champs parsemés de cactus et d'agaves, des arbres tordus par d'anciennes flammes, des ruchers perchés sur une colline et tout au loin à l'horizon les montagnes enneigées.

Quand je prends la petite route, je ralentis toujours à un endroit bien précis sur ma droite. En bord de chemin, dans un champ abandonné, se dressent trois cabines téléphoniques anglaises. Deux rouges et une bleue, emballées dans un grand plastique transparent.

Je ne sais pas qui les a mises là, je ne sais pas à quoi elles peuvent bien servir ni même si celui qui les a déposées en ce lieu insolite cherchait une quelconque utilité. Probablement pas.

Trois cabines téléphoniques pour les abonnés absents.

Trois cabines téléphoniques pour les appels de détresse.

Trois cabines téléphoniques pour les poètes en gouquette.

Au milieu de rien
Trois cabines téléphoniques
Sainte trinité

dimanche 1 avril 2007

Dix mois

Dix mois

Dis-moi

Le bout de l'infini

Dis-moi

La course du ver de terre

Dis-moi

Le secret des nuages

Dis-moi

Le sourire des fourmis

Dis-moi

Le souffle des absents

Dis-moi

Le rire de la pluie

Dis-moi

Les poussières du temps

Dis-moi

La chanson des étoiles

Dis-moi

Les mots de l'oubli

Dis-moi

Le souvenir des roses...

mardi 3 avril 2007

Bleue

Je ne sais pas depuis combien de temps je suis enfermée dans cette pièce bleue. Je ne sais pas pourquoi je suis enfermée dans cette pièce bleue. Je crois que je voulais juste savoir ce qu'il y avait derrière la porte. C'était il y a si longtemps... Le guide avait dit en prenant une voix effrayante : "Ne vous éloignez pas du groupe, n'oubliez pas ce que dit la légende : -La Barbe Bleue n'est pas morte, elle vit toujours dans ce château !-" J'entends encore le rire des touristes qui nous accompagnaient. Combien de temps... Longtemps... J'ai poussé la porte et mes yeux ont vu le bleu partout, les bleus, je ne savais pas qu'il pouvait y avoir autant de bleus. La porte s'est refermée, je ne sais pas qui a fermé la porte.

Je gratte la peinture avec mes ongles noirs, je n'en peux plus de ce bleu. J'ai enlevé quelques petits morceaux au prix d'efforts qu'on ne peut pas imaginer si on n'a jamais passé une cinquantaine d'heures d'affilée à gratter jusqu'au sang pour détacher un petit centimètre carré de peinture d'un mur...

Au début j'ai cherché à fuir, bien sûr... La porte ne s'ouvre pas, s'est-elle jamais ouverte, ai-je rêvé tout cela ? J'étais une petite fille, je suis une femme maintenant je le sais le sang coule rouge. Il a coulé 54 fois, rouge. Depuis combien de temps tout ce bleu autour de moi et les chemins étroits de ma pensée ? Quand je dors, comment sait-il que je dors, il ne se trompe jamais... Quand je fais semblant il ne vient pas...

Je connais chaque millimètre de cette pièce, j'ai parcouru sans relâche son relief, mes yeux ont exploré chaque détail, chaque creux, chaque saillie, mes mains ont la mémoire de chaque atome.

Je relis les petites étiquettes, tout ceci a forcément un sens...

Marine, ciel, pétrole, roi, danois, lavande, barbeau, outremer, de Lyon, de Prusse, de Chartres, Klein, azur, Majorelle, de méthylène, indigo, turquoise, glauque, cyan, pervenche, pers, aigue-marine, saphir, lapis-lazuli... Il n'y a pas de sens... Pas de roi Danois pour venir me délivrer j'ai retourné les mots, je les ai lus à l'envers, j'ai mélangé les lettres, il n'y a pas de message codé, pas de dieu bleu, pas de destin, pas de force supérieure, pas de... Il n'y a rien. Que ce bleu.

Je voulais juste savoir ce qu'il y avait derrière la porte.

mercredi 4 avril 2007

Blanchie

Deux lits blancs au milieu du néant.
Le brouillard autour, comme un édredon de coton.
Deux lits blancs.
Le vent souffle doucement.
Je tourne la tête.
Quelqu'un est allongé sur l'autre lit.
Je vois des formes lumineuses traverser l'espace sans soleil.
Je me souviens d'une toile blanche et d'un pinceau sans couleur.
Je me souviens d'une page vide.
Je me souviens, après la nuit le jour.
Garder souvenir de ton premier cheveu blanc.
Garder souvenir de cette goutte de lait à ta bouche.
Garder souvenir des fleurs de l'amandier dans tes yeux.
Deux lits blancs au milieu du néant.
Les rires des enfants qui ne sont pas nés.
Deux lits blancs au milieu du néant.
J'ai réservé ma place à côté de la tienne.
Deux lits blancs au milieu du néant.

Si je tends la main, je peux toucher la tienne.

jeudi 5 avril 2007

Rougie

J'ai vécu plusieurs éternités. Ton visage au-dessus du mien.
J'ai vécu plusieurs éternités. Ta langue dans ma bouche.
J'ai vécu plusieurs éternités. Tes mains sur mes hanches.
J'ai vécu plusieurs éternités. Ton sexe dans le mien.
J'ai vécu plusieurs éternités. Ton souffle dans mon oreille.
J'ai vécu plusieurs éternités. Ton sang dans mes veines.
J'ai vécu plusieurs éternités. Ta chair mienne.
J'ai vécu plusieurs éternités. Ton corps, mon corps.
J'ai vécu plusieurs éternités. Ton cœur cogne en moi.
J'ai vécu plusieurs éternités...
Le rivage est derrière nous.

Tu ne regardes plus les cadavres qui flottent.
Tu n'écoutes pas le chant des sirènes.
Tu n'as pas peur de la tempête.
Tu hisses le drapeau rouge.
La révolution commence par nos corps.
Notre amour nous fait vivants.

mardi 10 avril 2007

Bleue, blanchie, rougie

Je n'ai jamais aimé les drapeaux.
Je suis née en France. Par accident. Je mesure la chance d'être née en France. Je ne suis pas née dans la misère. Je ne suis pas née sous les bombes. Je ne suis pas née dans un pays où je n'ai pas le droit de dire ce que je pense. Je suis née dans un pays qui condamne la peine de mort. Je suis née dans un pays où l'école est encore gratuite. Je suis née dans un pays où l'espoir a encore un sens.
Je suis heureuse d'être née dans ce pays.
Je n'en suis pas fière.
Je suis du monde.
On me dit que la France ne peut pas accueillir toute la misère du monde. On me dit que quand même ils ont un peu raison ceux qui disent que les étrangers y'en a trop tout de même, qu'il ne faut pas régulariser tous ces sans papiers sans quoi ça y est c'est la fin du monde, tous les crève-la-faim vont débarquer chez nous...
Ils vont voler le pain des français...
Ils sont du monde.
Je me souviens qu'il n'y a pas si longtemps nos ancêtres ont traversé des montagnes et des mers pour chercher asile dans ce pays des droits de l'homme. Ils ont construit, ils ont lavé, ils ont balayé, ils ont nettoyé, ils ont travaillé dur pour quelques miettes...
Ils ont volé le pain des français...
Pour quelques miettes...
J'ai la bonne couleur de peau, j'ai le bon accent, je suis même, c'est vous dire si j'ai le bon profil, professeur de français... Je ne suis jamais refoulée, jamais arrêtée, on n'a jamais contrôlé mes papiers, je suis l'idole des beaufs ... C'est pourtant à moi que l'on dit "Rentre chez toi sale arabe !" C'est encore à moi que l'on crie "Remonte dans ton cocotier sale negro !"

On me dit que la France ne peut pas accueillir toute la misère du monde.
Fermions nos frontières, fermons les yeux sur la souffrance des autres. On
peut aussi construire un mur, très grand, très haut, ça c'est déjà vu...
On me dit que la France ne peut pas accueillir toute la misère du monde...
Quand je regarde la France dans le bleu blanc rouge des yeux, je vois
pourtant toute la misère du monde.

vendredi 13 avril 2007

Vaines considérations politiques

J'avais huit ans, je ne comprenais pas grand chose à la politique. Je vivais
loin de la France, j'ignorais tout des débats télévisés, des petites phrases, des
sondages, des enjeux. Je me souviens pourtant de ce 10 mai 1981. Des amis
étaient venus à la maison, mes parents avaient sorti le champagne. Ils étaient
heureux. Dans les rues on riait, on dansait, certains s'embrassaient. Sept ans
plus tard, j'étais au lycée, et l'un d'entre nous distribuait des sourires et des
roses. Je me souviens du bonheur de toutes ces personnes, je me souviens
qu'elles croyaient au changement, que l'espoir avait un sens encore.

Et puis ce sentiment de trahison parce que la rigueur n'excuse pas tout.

Je hais l'idée du vote utile. Je hais encore plus l'idée d'aller voter triste, sans
conviction, parce qu'il faut bien, parce que je ne veux pas d'un président
intolérant, libéral ou intégriste.

Je suis déchirée entre mon cœur et ma raison. Mais d'espoir, je n'en ai plus.

Mon cœur me dit de voter à la gauche de la gauche. Mais je ne décolère pas
depuis que les candidats de "l'ultra-gauche" n'ont pas réussi à trouver un
accord. Ils avaient la possibilité de s'unir pour qu'enfin les voix de ceux qui
défendent les vraies valeurs de la gauche soient entendues. Ils n'ont pas
souhaité le faire. Cinq candidats pour des idées quasi communes, quel
gâchis... Pourrai-je leur pardonner ?

Ma raison me dit que je devrais voter utile, que je ne devrais pas oublier que
le parti socialiste, avec tous ses défauts, avec ses erreurs que je n'encaisse
toujours pas, sera toujours plus humain que n'importe quel parti de droite.
Sans doute... Bien sûr, comme beaucoup, je redoute un duel droite-droite au
second tour, et je me rends bien compte que c'est ce qui risque
vraisemblablement de se passer. En même temps je me dis que c'est le seul
moment où les électeurs peuvent faire entendre au PS leur mécontentement,
leur refus d'une gauche "molle", leur désir d'un programme plus social, plus
humain. Mais quelle horreur si Sarkozy ou Le Pen arrivaient au pouvoir. Par
moment, je me dis que la gauche a peut-être besoin de cela, d'une grande
claque, pour qu'elle opère enfin le grand virage, pour que les mômes cessent

de dire qu'il n'y a pas de différence entre la gauche et la droite. Et pourtant... En 2002, elle s'est pris une grande claque et je ne suis pas sûre qu'elle a vraiment compris.

Je les entends parler, ils se tirent les uns sur les autres, se critiquent allègrement, fomentent des coups bas mais pas un ne me promet des lendemains qui chantent.

J'ai compris depuis peu que beaucoup de Français avaient envie de voter pour celui qui gagne. D'une certaine façon, le jour des résultats, ils ont ainsi l'impression d'avoir une part de la victoire, d'avoir gagné eux aussi. A quoi bon voter pour celui qui va perdre ?

Je ne veux pas voter pour celui ou celle qui va gagner.

Je veux voter pour l'homme ou la femme qui me rendra l'espoir.

Est-ce trop demander ?

dimanche 15 avril 2007

Mes incroyables mais vrais... épisode cinq

Danièle vit seule depuis quelques temps. Mais Noël approche, et Noël, c'est l'occasion de resserrer les liens familiaux, de retrouver ceux que l'on aime. Alors Danièle se réjouit parce que ce soir, sa fille chérie va venir la rejoindre. Mais au matin de ce 24 décembre 1999, la météo prévoit de fortes précipitations neigeuses. Plus la journée avance et plus la neige recouvre peu à peu le petit jardin de Danièle. En fin d'après-midi, sa fille l'appelle pour l'avertir qu'elle ne sait pas encore si elle prendra la route par ce temps, le voyage de nuit l'inquiète un peu. Danièle rassure sa fille, elle ne souhaite pas que celle-ci prenne le moindre risque et elle l'assure qu'elle laissera la porte du bas ouverte, au cas où... Si la prunelle de ses yeux fait le voyage de nuit, elle n'aura qu'à pousser la porte et monter doucement à l'étage jusqu'à sa chambre. Si la météo ne le lui permet pas, elle fera le trajet le lendemain, ce n'est pas très grave. Danièle peut bien attendre.

Il est maintenant 22 heures et la neige tombe de plus belle. Danièle a préparé le lit de sa fille, elle lui a mis des draps propres qui sentent bon la lessive, elle a baissé les volets pour que le soleil du matin ne la réveille pas au cas où elle arriverait tard dans la nuit. Danièle descend au rez-de-chaussée : tout est en place pour la fête de demain. Le salon est décoré, le sapin trône en bonne place dans le salon et les lueurs des guirlandes électriques donnent une atmosphère chaleureuse au grand salon. Notre héroïne vérifie que la porte d'entrée est bien ouverte, elle jette un dernier coup d'œil pour voir si tout est en ordre puis elle gravit l'escalier qui mène à l'étage et aux deux chambres à coucher. Elle lit un peu, l'oreille aux aguets, guettant malgré elle le bruit des

moteurs qui passent sur la petite route et tentant d'identifier celui du carrosse de sa fille. Vers minuit, elle finit par s'endormir...

25 décembre 1999. Un beau manteau neigeux recouvre le paysage normand. Danièle se lève de bonne humeur. Ne sachant pas si sa fille est rentrée et ne voulant pas courir le risque de la réveiller en pénétrant dans sa chambre, elle décide de descendre au rez-de-chaussée pour voir si la voiture est garée devant la maison.

Tout doucement, elle descend l'escalier et fait bien attention à ne pas faire craquer ses marches malignes.

Le cerveau un peu embrumé car elle n'a pas encore pris son café, elle pénètre dans le salon et se dirige vers la baie vitrée. Pas de voiture. Tant pis. Danièle se retourne et c'est là qu'elle a le choc de sa vie.

Au beau milieu du salon, au pied de son beau sapin, un homme est endormi...

Comment ne l'a-t-elle pas remarqué auparavant ? Que fait donc ce type parmi les guirlandes et les paquets cadeaux ?

Pour seule réponse à son angoisse galopante, un petit ronflement...

Danièle montre quatre à quatre les escaliers et ferme la porte de l'étage à triple tour. Pour plus de sécurité, elle coince une chaise contre la poignée, on ne sait jamais ! Que faire ?

Paniquée, Danièle s'empare du téléphone et compose le numéro des gendarmes. Il lui semble attendre une éternité avant qu'une voix pâteuse ne daigne lui répondre :

- Allô ? La gendarmerie ?

- Oui...

- Je vous appelle parce qu'il y a un homme au pied de mon sapin de Noël !

- ARF ! ARF ! ARF ! Un homme au pied de votre sapin ! Et les mecs, vous savez quoi ? Y'a une dame qui a trouvé un homme au pied de son sapin !

- Je vous assure monsieur, je ne sais pas qui est cet homme ! Je me suis levée ce matin et j'ai découvert ce type endormi au beau milieu de mon salon !

- Ouais ! Cherchez pas, c'est sans doute le père Noël qu'a voulu faire une pause !

- Monsieur, je vous jure que je ne plaisante pas ! Il faut faire quelque chose ! C'est peut-être un voleur ou un assassin en fuite !

- Bien. Madame, êtes-vous bien certaine que cet homme ne se trouvait pas chez vous hier soir ?

- Enfin, monsieur ! Je sais ce que je dis tout de même !
- Et vous dites que ce matin, un inconnu se trouve endormi au pied de votre sapin de Noël ?
- C'est exactement ça !
- ARF ! ARF ! ARF ! En v'là une bonne raison de croire au père Noël ! Hein Jocelyne ! Tu sais bien maintenant ce que tu vas lui demander au père Noël l'an prochain ? Tu vois ma grande, ça marche ! ARF ! ARF ! ARF !

Passées ces premières plaisanteries, Danièle a fini par convaincre les facétieux gendarmes de sa bonne foi. Quelques instants plus tard, ils étaient chez elle et reconnaissaient en l'homme endormi un ivrogne local qui avait dû voir de la lumière et était entré par la porte non verrouillée pour se reposer dans la douce chaleur de la nuit de Noël.

lundi 16 avril 2007

Si le grain demeure...

Mardi matin, un gros camion a déposé devant la porte de notre garage 5,5 tonnes de terre. Ça a fait un gros chkrumbeudeume... Mon chéri a contemplé l'ouvrage puis il a dit : "Au boulot !" Faut savoir que tout ceci ressemblait fort à un travail d'Hercule ! Faut savoir que le camion ne pouvait pas déposer directement la terre dans le jardin nord, ce qui nous aurait grandement simplifié la vie.

Explicationne : Le Poutouland était fort marri de la qualité de la terre de sa "pelouse" toute trouée, sise jardin nord. Monsieur Topa avait assuré aux Poutoulandiens que le terrain gagnerait à être nivelé par l'adjonction de 15 bons centimètres de bonne terre ! Cela permettrait de donner un ptit coup de fouet à toute cette végétation qui ne demandait qu'à pousser sous nos hourras et nos bravi ! Dont acte. Dont coup de fil à un marchand de terre qui, pour la modique somme de 45 euros plus 60 de frais de transport, nous déposa d'la bonne devant notre garage en ce mardi matin.

Là, on peut raisonnablement penser qu'en quelques tours de brouettes, le tour était joué ! Non point, chers amis, le Poutouland aime la difficulté ! Après avoir fait le tour de nos gentils voisins, nous nous rendîmes compte avec effroi que pas un ne possédait un engin dont la largeur était inférieure à 71 centimètres, taille de notre porte la plousse petite... Enfer et damnation ! Mais le chef ne se démonta pas ! En fin rusé matois qu'il était, il entreprit alors de faire avec les moyens du bord et se mit à démonter la poussette de la petite. Une fois cette opération effectuée, il ne lui restait plus qu'une

petite structure en acier qu'il surmonta d'une caisse rouge en plastique d'une contenance estimative de quarante kilos. C'est à ce moment qu'il se lança dans un savant calcul et qu'il arriva à la conclusion suivante : pour venir à bout de ces 5,5 tonnes, il lui faudrait au moins 200 voyages !

A midi, quand belle, douce et fraîche comme tous les matins je me levai hagarde et me dirigeai vers la fenêtre de notre chambre, je contemplai le tas de terre et j'eus la nette impression qu'il n'avait absolument pas diminué. Je m'empressai aussitôt de faire une remarque allant dans un sens exactement opposé, pour encourager mon homme.

Nous mangeâmes vers 15 heures, la mort dans l'âme...

Tout l'après-midi, le gratin de notre village défila devant chez nous, chacun y allant de son petit commentaire. Nous devînmes rapidement la principale attraction à des kilomètres à la ronde, le but de multiples promenades et notre jardin sud se transforma rapidement en dernier lieu où l'on cause !

- C'est du sable ?

- Non, c'est de la terre !

- Ça alors ? Mais pourquoi vous avez fait venir de la terre ?

- Pour faire pousser du gazon, dans le jardin de derrière.

- Du gazon ? Ouh là...

A ce moment précis de la discussion, qui se renouvela à peu près de la même façon durant 24 heures, un blanc s'installait dans la conversation mais quelques impudents ne craignirent pas de nous avertir de l'aventure insensée à laquelle nous nous livrions sans vergogne. Certains nous prévinrent de la sécheresse qui ne tarderait pas, d'autres évoquèrent les restrictions d'eau, quelques-uns signalèrent qu'ils l'avaient fait, au début, et notre voisin finit par conclure avec un "Je suis très pessimiste" qui nous fit forte impression même si nous n'en montrâmes rien.

Passées ces considérations sur l'échec probable de notre tentative, les badauds ne manquèrent pas non plus de gloser sur l'incroyable invention de mon cher et tendre mais ils finirent par admettre qu'il n'y avait pas d'autre solution puisque cette foutue porte avait une largeur de 71 centimètres....

Nous travaillâmes sans relâche jusqu'au coucher du soleil. Pendant que mon homme remplissait sa poussette, j'arrachai les mauvaises herbes du jardin sud, tout en maudissant les pissenlits qui ont la racine si dure. Je tombai plusieurs fois. Sans gravité. La petiote nous regardait avec un air un peu narquois, il faut bien le dire, et son frangin répandait allègrement des pelletées de terre dans toute la maison, pour aider son papa.

Le lendemain matin, nous nous levâmes tôt car, comble de malchance, la météo prévoyait de la pluie. Il fallait absolument terminer le travail si on ne voulait pas d'une terre mouillée, beaucoup plus difficile à transporter ! Vers midi, mon homme acheva la motte ! De la montagne il ne restait plus rien. Emue, je pris une photo de lui, armé de sa pelle, son pied foulant rageusement une bâche bleue désormais orpheline...
Hélas ! Le plus dur était à venir ! Et nous ne le savions pas...

Après un repas somme toute assez joyeux, notre victoire éphémère nous avait redonné des ailes, mon homme sema le gazon. Quand je lui demandai, un peu inquiète, s'il savait comment s'y prendre, il me répondit d'un air assuré : "Ne te fais aucun souci ! J'ai tout compris ! Il m'a suffit de regarder le verso d'une pièce de un franc !"

Je le regardai donc, l'œil vif, le poil luisant et le geste auguste propulsant dans l'air humide notre pelouse en puissance ! Dieu qu'il était beau, mon homme ! J'eus envie de composer immédiatement un poème à sa gloire mais je n'en eus hélas pas le temps car mon fils me déclara d'un ton sans appel : "Maman, caca !"

Quand je revins de cette délicate mission de confiance, je constatai dans un grand élan d'euphorie que le gazon était semé !

Nous soupirâmes de soulagement ! Mon homme porta alors le coup final, armé d'un rouleau, et parcourut élégamment le champ de terre dans tous les sens tout en chantant du ABBA.

A l'instant précis où il mit le point final à ce vaste chantier, c'est à dire à 15 heures 43 minutes, la pluie se mit à tomber.
78 heures plus tard, elle s'arrêta.

Quand nous mîmes, ce dimanche matin, le nez dehors, ce fut pour constater avec horreur que toutes les graines étaient remontées à la surface et nageaient dans un immonde champ de boue...

Hélas ! Le plus dur était à venir ! Et nous ne le savions pas...

Le soir même il se remit à pleuvoir avec une rare violence !

Ce matin, quand nous nous sommes levés, il faisait un temps magnifique. Le soleil brillait fort et les oiseaux chantaient à tue-tête.

Les oiseaux ?

samedi 21 avril 2007

Lettre à ma mère

Maman,

Je me suis toujours dit que ce n'était pas la peine que je t'écrive une lettre puisque tu sais déjà tout. Peut-être parce que tu es ma mère... Les mamans ne savent-elles pas tout sans qu'on ait besoin de leur dire ?

Tu sais déjà que je t'aime.

Sais-tu que la conscience de la mort m'est venue le jour où j'ai compris que je pourrais un jour te perdre ? Que je devrai un jour te perdre ? Je crois que ma croyance en une vie après la mort date de ce moment précis. L'idée que tu ne puisses plus être à mes côtés m'est insupportable.

Sais-tu que je suis fière de te ressembler ? Sais-tu que je te ressemble plus que tu ne le crois ? C'est à toi que je dois cette rage contre l'injustice, cette haine du racisme, ce dégoût de l'intolérance. Encore à toi le refus des conventions stupides, l'amour des histoires et des livres, le plaisir des petits riens qui sont tout, les touches de couleurs contre la morosité de l'hiver, la persévérance et la foi en la vie.

Quand je croise parfois mon reflet j'ai l'impression de te voir. J'aime te reconnaître en moi. Je t'ai toujours trouvée belle, j'ai toujours été persuadée que tu ne te trouvais pas belle. Comme si tu étais étonnée qu'on puisse le penser. Là encore, je te ressemble tellement. J'ai toujours accordé plus d'importance à l'esprit, refusant de voir autre chose chez moi qu'une âme emprisonnée dans un corps. Le premier qui a osé me dire qu'il me trouvait belle a manqué de peu une paire de claques. Je croyais qu'il se moquait de moi ! Je suis sûre que tu comprends cela aussi bien que moi.

Sais-tu que je ne t'ai jamais haïe ? Je ne sais pas si c'est une bonne chose, paraît qu'il faut la faire, sa crise d'adolescence... Je n'ai jamais eu honte de toi, jamais pensé que tu étais une mauvaise mère, que tu ne m'élevais pas comme je l'aurais mérité ! Jamais cru qu'on avait fait une erreur à la naissance et que j'étais en fait une princesse. Je suis fière que tu sois ma mère. Fière d'être fière, même.

Je n'oublie pas ton parfum de vétiver et les bisous du soir.
Je n'oublie pas les histoires racontées au creux de tes bras.
Je n'oublie pas les chants de révolte.

Je n'oublie pas les crises de fous rires à la messe.
Je n'oublie pas ton infinie tendresse.

Je me souviens du jour où Hakim est venu à la maison, quand il a cassé un verre. Il s'est mis à pleurer. Il était tout catastrophé. Alors, tu as pris toi aussi un autre verre et tu l'as fracassé sur le sol ! Tu lui as dit quelque chose du genre : "Tu vois ? ça n'a aucune importance !" Tu m'as appris que seul l'amour est important. C'est la plus belle leçon qu'on ne m'ait jamais donnée.

Sais-tu que pas un jour ne passe sans que je pense à toi ? Et pas un jour ne passe sans que tu ne penses à moi. Je le sais moi aussi, faut-il vraiment écrire ces mots ? Peut-être que oui. Parce qu'écrits, ils me relient encore un peu plus à toi.

Maman, je ne veux pas que tu meures. Jamais.
Tu sais que je continuerai à te parler, que je chercherai ta présence là où ton absence me crèvera le cœur. Il est impossible que tu puisses disparaître un jour. Je ne le permettrai pas.
Maman, il suffit juste que tu ne meures pas...

S'il te plaît, raconte-moi encore une histoire, je ne veux pas dormir.

dimanche 22 avril 2007

Au moins...

Au moins, je sais pour qui je vais voter au second tour.

samedi 28 avril 2007

Des Roses

Ce sont elles que je vois quand j'ouvre la porte chaque matin.

Ce sont elles que je retrouve le soir.

Toujours nouvelles, toujours pareilles, toujours différentes.

J'aime les sentir, les toucher, observer leur éclosion, deviner la fleur qui arrive.

On dit que les fleurs ont besoin qu'on les aime, que sans amour elles se flétrissent.

Mes roses sont les sourires de mes jours.

Dans un hôpital loin de chez elle, une petite Rose attend son opération. Rose est encore un bébé, une petite merveille transplantée au loin, dans un univers tellement étrange avec des machines, des docteurs, des infirmières. Sa terre lui manque. Rose a cinq mois, elle ne sait pas parler mais elle sait rire et crier. Et pleurer aussi. Rose ne peut pas bouger parce qu'on a attaché des poids à ses jambes. C'est pour son bien alors son papa et sa maman souffrent en silence.

Mais que comprend Rose ?

Ses parents ne peuvent pas la prendre contre eux, ils sont comme amputés d'une partie d'eux même. Comme si tout à coup ils étaient moins eux, comme s'ils étaient moins uns.

Rose retrouvera bientôt les bras de ceux qui l'aiment. Ils vont se gaver de douceur, tatouer chacune des parcelles de sa peau contre leurs chairs blessées, faire une orgie de caresses, de mots doux dans l'oreille, de bisous au creux du cou. Retrouver la chaleur de son corps contre leurs corps.

Je ne sais pas ce que comprend Rose mais je suis sûre qu'elle sait l'amour.

Je ne sais pas ce que comprend Rose mais je sais que, si elle a des épines, c'est pour défendre cet amour.

Son papa et sa maman ont fait bien plus que de planter une petite graine. Ils suintaient déjà l'amour quand elle grandissait cachée dans le ventre de sa maman. Ils transpirent de tendresse à présent, chacun de leurs gestes envers elle est empreint d'une douceur infinie. Leurs yeux pétillent quand ils la regardent, ils respirent l'amour.

Rose, le sourire de leur vie.

samedi 5 mai 2007

Mon tigre

Mon tigre aux coups de griffes caresses
Mon tigre bondit dans la cuisine
Mon tigre au nez qui coule
Mon tigre écoute la musique des abeilles
Mon tigre en pyjama
Mon tigre mange les petites poules
Mon tigre impatient
Mon tigre sourit à l'ombre
Mon tigre aux paillettes d'or dans les yeux
Mon tigre rugit plus fort que mes peurs
Mon tigre
Contre les coups de griffes de la vie.

dimanche 6 mai 2007

Résistance

Je ne veux pas d'une France où l'étranger est montré du doigt.
Je ne veux pas d'une France où le chômeur est considéré comme un assisté.
Je ne veux pas d'une France où le journaliste est bâillonné.
Je ne veux pas d'une France où les banlieues sont nettoyées au Karcher.
Je ne veux pas d'une France où les délateurs agissent au grand jour.
Je ne veux pas d'une France où la peur mène la danse.
Je ne veux pas d'une France où le service public n'est plus qu'un nom.
Je ne veux pas d'une France où la police se frotte les mains.
Je ne veux pas d'une France où l'argent est roi.
Je ne veux pas d'une France où l'école est une marchandise.
Je ne veux pas d'une France où la rentabilité prime sur l'humanité.
Je ne veux pas d'une France où la solidarité est foulée aux pieds.
Je ne veux pas d'une France où l'espérance est piétinée.

Je ne veux pas de cette France et pourtant j'aime ma France.

Je ne la quitterai pas.

mardi 8 mai 2007

La boîte

J'ai froid et je sais déjà que je vais bientôt étouffer. Je respire l'air du dehors tout en regardant la petite porte illuminée. Sur le parking plein à craquer, les bagnoles se sont entassées. On attend. La petite porte s'ouvre par intermittence et un grand bonhomme regarde chaque arrivant de haut en bas puis l'invite d'un geste brusque à franchir le barrage. Ou pas. J'ai envie de fuir. M'accrocher à ces brins d'herbes sous les roues de ma voiture, regarder les étoiles, écouter le calme de la nuit. Reculer. Refaire le chemin à l'envers. M'éloigner du bruit et revenir au silence.

Le groupe affiche des sourires enthousiastes, mon chéri tient ma main fort, on va s'amuser, c'est sûr.

Nous rentrons.

Soudain l'impression d'être sourde au monde. Des visages tout autour de moi. Des regards qui jaugent. Des yeux inquisiteurs. Nous avançons vers le bar, à la queue leu leu. Je marche dans les pas de mon homme. Surtout ne pas le perdre.

Je ne sais pas ce que je fais là. Une étoile de mer dans la vitrine d'un magasin de souvenirs.

Sur le comptoir, une jeune femme en sous-vêtements orange danse. Un spot est dirigé sur elle. On ne voit qu'elle. Je n'entends qu'elle. Son silence assourdissant.

Un mouton au milieu de la meute. Les hommes à ses pieds, agrippés au zinc, boivent des alcools forts dans des verres colorés avec des pailles fluorescentes. Ils n'ont qu'à tendre la main pour la toucher. Ils ne le font pas. Les fesses orange se dandinent voluptueusement devant leurs faces rougies. Personne ne crie au viol, tout le monde a l'air de trouver ça naturel. La danseuse est absente, elle n'habite pas ce corps exposé à nos yeux.

Nous arrivons sur la piste. La musique est plus forte que la musique. Ce n'est plus de la musique. Du son, à l'état pur. Comme une drogue. Tu oublies qui tu es, tu oublies ta vie, tu oublies jusqu'aux mots. Il n'y a rien d'autre à faire, il n'y a rien à dire, il faut danser.

Un petit escalier mène à une mezzanine. Je m'appuie sur la balustrade et je regarde les danseurs. Je ne sais pas s'ils sont heureux, ils sont comme hors d'eux. Mon homme saute dans tous les sens, c'est lui le diable dans la boîte. Certains l'observent amusés, d'autres sont presque gênés. Parce que même ici, ou peut-être surtout ici, on ne s'éloigne pas des sentiers battus. Les femmes doivent être sensuelles et aguicheuses, les hommes virils.

Pendant ce temps, sur deux écrans géants, des images à la limite de la pornographie défilent dans l'indifférence générale. Gros plans sur des seins nus, cuisses entrouvertes, fesses rebondies, lèvres sensuelles, postures érotiques... La dictature de la jeunesse et du sexe s'affiche sans vergogne.

Après tout, vient-on vraiment ici pour danser ?

Je n'essaie même pas de danser.

Je n'y arrive pas.

Je souffre d'être enfermée dans la boîte. Je suis un papillon épinglé. Je ne supporte pas ces regards, je voudrais être transparente. Je le suis. Je ne le suis pas. Je me reconnais dans ces appels au secours qui n'en sont probablement pas. Je ne veux pas voir ces hommes et ces femmes seuls au milieu de la foule. Je me sens honteuse de voir leurs solitudes affichées en pleine lumière. Cette quête d'amour qui n'a pas sa place ici. Je lis ça dans leurs yeux. J'entends partout "Aime-moi ! Aime-moi !"

J'avance à tâtons, sourde et aveugle, des mains me frôlent, il me faut respirer, il me faut voir le ciel, que la boîte se déchire.

Derrière la porte, la lueur des étoiles, l'odeur douce de mon homme, le vent léger sur mes joues, la morsure du froid de la nuit... Et le silence.

mercredi 9 mai 2007

Haïku n°15

Jamais assez loin
Il met en scène son film noir
Le vrai con Maltais

dimanche 13 mai 2007

Chez Nonno et Nonna

Ma main sur le portail attend le petit grincement. Instinctivement, je lève les yeux vers la fenêtre. Il est là, il me regarde. Comme toujours. Je me souviens avoir vu son visage d'enfant, derrière le rideau, quand le cortège funèbre de sa femme est passé devant la maison. Il n'avait pas voulu assister à la cérémonie, il était resté chez lui, derrière la fenêtre. C'était sa manière à lui de la garder vivante. Je le comprends maintenant, moi qui ne suis jamais revenue chez eux depuis que ce n'est plus chez eux. Mon cousin habite là, avec sa femme et sa petite fille, la maison est transformée, je ne la reconnaîtrais plus. Je ne veux pas courir le risque de mettre de nouveaux souvenirs sur la maison de mes grands-parents.

Mes pas crissent sur le gravier, me reviennent de vieilles photos de famille prises sur le perron. Je monte les escaliers et je sens l'odeur de l'herba rosa et des géraniums. J'ouvre la porte, il fait sombre dans le salon, mes yeux mettent du temps à s'habituer. Nonno et Nonna sont assis, accoudés sur la table ronde. Un bol de soupe devant eux, et "*Des chiffres et des lettres*" sur l'écran noir et blanc de la télé. Nonno découpe avec application de petits morceaux de pain, il s'arrête de temps en temps et soulève sa casquette pour s'essuyer le front avec un grand mouchoir bleu. Nonna se lève et ouvre une des portes de l'armoire jaune en Formica. Elle ouvre la boîte en fer et me donne une pastille Vichy toute blanche. Je la laisse fondre le plus longtemps possible. Sur le gaz, la cafetière italienne commence à ronronner. Sur les murs en lambris beige, une étoile de mer, une assiette en bois peinte avec des motifs floraux. Je regarde la cheminée. Je ne me souviens pas y avoir jamais vu du feu. Posés à chaque coin du rebord, trônent ces deux timbales taillées dans des obus. Atroce et fascinant à la fois. Il me semble me souvenir qu'un jour Nonna m'a montré une petite balle et m'a raconté qu'elle lui était passée à deux centimètres de la tête. A quoi peut tenir le destin. A la trajectoire d'une balle il y a soixante ans... Bien au milieu, la marquise de bronze. Plusieurs fois, Nonna me l'a désignée en me disant : "Ce sera pour toi quand je ne serai plus là" Elle a dit la même chose à ma cousine !

J'ouvre la porte de la petite cuisine et je me revois, enfant, une ficelle autour de ma dent de lait, les yeux rivés sur la poignée, attendant dans la panique la plus totale que la porte s'ouvre et que ma grand-mère me délivre ainsi de ma quenotte. Je ne me souviens pas de cette pièce, c'était peut-être la salle de bains... Il y faisait clair et on voyait le jardin, tout en longueur.

Là, c'est leur chambre. Je ne peux pas y aller. Je ressors. Je sais juste que c'était simple et doux.

Me voici dans l'autre pièce, aménagée en salon ou en chambre d'amis. C'est là que se trouve LA fenêtre. Juste à côté, un gros téléphone. Je me revois avec mon petit frère, appelant ma mère pour lui faire une farce et lui disant : "Allô Maman ? C'est les pompiers !"

Je ne sais pas exactement comment est le canapé. J'y ai pourtant dormi souvent, guettant les bruits de la maison, rassurée par le bruit de la cafetière tôt le matin et me réjouissant à l'avance des biscottes à la Nutella, qui se cassaient toujours, et du grand bol de café au lait. Je revois les boîtes de

Gloria, et la main de ma grand-mère qui s'applique à faire deux trous dedans.

Au-dessus du lit, le lustre. Sans doute l'objet que je préfère, celui que j'ai gardé. Si je me souviens si peu du lit, c'est sûrement parce que j'ai passé de longs moments à fixer le plafond, observant chaque détail du luminaire. Du verre dépoli, encadré par des feuilles en métal forgé. La surface du verre avait des courbes magnifiques, elles suivaient la forme d'un bouquet de roses blanches. Je m'imaginai que j'étais la princesse d'un grand château et je prenais des poses en attendant mon prince.

Sur le mur, en face, une machine à coudre à pédales. Une boîte avec des milliers de boutons de toutes les couleurs. J'aimais mettre en marche le mécanisme, écouter le doux bruit du pédalier, regarder l'aiguille monter et descendre sur des tissus invisibles.

Une grande armoire à glace, en bois foncé et verni. J'ignore ce qu'elle pouvait contenir exactement, je me souviens pourtant que c'était là qu'étaient enfermés les "Mon Chéri". Je n'aimais pas ça mais je les mangeais quand même, pour le plaisir de la brûlure de l'alcool au milieu de la douceur du chocolat.

Dans le fond de la pièce se trouve la porte qui mène "à l'aut' côté". Je la laisse fermée pour l'instant et je retourne dehors.

Je descends l'escalier et je tourne à gauche pour aller vers le jardin. Une petite allée bétonnée le traverse, un grand L. Juste derrière la maison, se trouve la pelouse. Derrière le grillage aboie Toubio, la saucisse sur pattes des voisins. Il rythme les journées, un peu comme le cœur de cette maison. Un cœur qui bat follement.

J'avance encore et je me retrouve sur un terrain tout en longueur. Une vieille balançoire déjà rouillée, de grandes cages pour les perruches de Nonno, un camélia, le mur du fond au loin. Comme ce jardin me paraît grand ! Je voudrais m'y perdre mais c'est impossible. L'œil des voisins veille.

Je reviens devant la maison, côté rue. Je ne suis pas encore allée au rez-de-chaussée. Je l'ai toujours connu inhabité, il était pour mon frère et moi un terrain de jeu à la taille de nos imaginations. Lui, c'était le maître d'hôtel, moi, j'étais la grande dame. Invariablement, nos parties commençaient par mon arrivée. Affublée d'un chapeau de paille bien trop grand pour moi, je franchissais la grille du portail. Mon frère se tenait devant la porte d'entrée du rez-de-chaussée et m'adressait de pompeuses formules d'accueil. A ce moment précis, j'affichais un sourire radieux et je jetais en l'air mon couvre-

chef en chantant "Mexico ! Mexi-i-co !" Le chapeau de paille retombait toujours avant la fin de l'air !

Je pénètre dans notre "hôtel". A droite, un vaisselier avec un bric-à-brac qui me fascinait mais dont je n'arrive plus à me souvenir. A gauche, une vaste pièce, assez sombre, toute en longueur. Je vois la grande table et les bancs. C'était notre restaurant. A côté de l'évier, une vieille balance est posée. Nous y avons joué à la marchande, forcément, prenant plaisir à deviner la pesée exacte, nous battant presque pour pouvoir manipuler en premier les petits poids de métal. Je commençais toujours par les plus gros. Juste pour rire. Parce qu'il n'y avait rien de plus amusant que de voir une laitue s'élever brutalement, quitter le plateau de cuivre l'espace d'un instant fabuleux et retomber mollement, comme au ralenti.

Au fond de la pièce, quelques chaises, une armoire. Notre petit salon. En haut du mur, un système de ventilation, ou plutôt une ébauche de système de ventilation : un trou, un rectangle de vingt centimètres sur soixante permet d'observer la pièce mitoyenne. Quand nous jouions à l'hôtel, c'était le passe-plat du restaurant. Le reste du temps, c'était le lieu idéal pour nous observer faire nos besoins puisque la pièce mitoyenne était une salle de bains dotée de W-C. Dès que l'un de nous se dirigeait vers les toilettes, l'autre le suivait le plus discrètement possible. Il s'emparait d'une chaise et la posait contre le mur, en essayant de ne surtout pas faire de bruit. J'imagine nos petits corps de gredins, occupés à se déplier tout doucement sans faire grincer la chaise de paille, et tentant ensuite de surprendre l'autre sans se faire repérer.

Dans la salle de bains, une douche et des toilettes. Je me revois en train de tenir de longues conversations téléphoniques en tenant le pommeau de douche. La vitre est granuleuse, pour empêcher les regards extérieurs de pénétrer dans la pièce. Quelle absurdité quand on sait qu'il suffit de monter sur une chaise pour être au courant de tout !

Je ressors de notre hôtel. Juste à côté, la cave. Elle est sombre, elle sent la terre, le moisi, le vin, l'essence. Nonna sur son vélo me revient en mémoire. Nonno qui bricole, qui taille un bout de bois. Je le vois occupé, ses mains visiblement œuvrent mais que fait-il vraiment, je ne l'ai jamais su. Je lui ai souvent vu cet air occupé-inoccupé. Comme si l'occupation n'était qu'un alibi pour pouvoir penser à son aise. Si tu regardes ses yeux, tu vois bien que c'est une farce. Il ne bricole pas, il ne fait rien de spécial. Il pense.

Il y a un deuxième escalier. C'est celui qui mène "à l'aut'côté", une entrée indépendante. Plus personne ne passe par là, les mauvaises herbes et la

mousse le recouvrent parfois. C'est là que j'ai vécu les premiers mois de ma vie. Le refuge de mes parents.

Je monte les marches avec un drôle de sentiment, même en tant que souvenir, ce moment-là est toujours chargé d'émotion. Je pousse la lourde porte et je respire l'odeur. Ça sent le sucré, la naphthaline, la poussière, la cire, le bois, le velours, l'ambre et le camphre. En entrant, sur la gauche, se trouve un buffet. J'y vois nettement le petit bonhomme en pompons verts que j'avais fait à l'école pour la fête des mères. Ce qu'il peut bien y avoir autour, je l'ignore. Un grand lit moelleux, en bois, une table de nuit avec une plaque en pierre, en marbre sans doute, un guéridon ? Je ne sais plus... Je me souviens que j'y étais bien, que c'était vert et marron, qu'on n'y entendait plus les bruits de la rue, les bruits de la maison. Juste le bruit de ton propre cœur.

Chez Nonno et Nonna, c'est maintenant chez moi.

La maison est presque intacte quelque part dans ma tête.

Certaines parties sont démolies, il faudra faire des travaux, sans doute.

J'aime faire grincer le portail d'entrée et voir la tête de Nonno se tourner derrière la fenêtre. J'aime grimper quatre à quatre les escaliers pour aller retrouver les bras de Nonna puis lui demander la petite pastille de menthe que je ferai fondre très très lentement dans ma bouche.

Pour la garder le plus longtemps possible.

jeudi 17 mai 2007

Lettre à ceux qui rendent ma ville plus belle

Chaque matin, chaque soir, c'est la même féerie.

J'entre ou je sors de la ville et mes yeux s'émerveillent.

On dirait que c'est la nature elle-même qui a repris ses droits.

Le premier rond point ressemble à un champ sauvage, les coquelicots rivalisent avec les cosmos et la lavande, des taches de jaune éclaboussent de lumière l'herbe et les trèfles. Des roses rouges, très rouges et des plantes incroyables dont j'ignore le nom.

On dirait que vous n'y êtes pour rien, que la main de l'homme est absente de ce jardin citadin.

Il n'en est rien. Souvent, je vous vois à l'œuvre, je vous observe semer, planter, tailler et arroser. Les voitures passent insensibles. Vous leur tournez le dos, vous êtes à vos fleurs et vos fleurs sont à notre cœur.

Je passe le long du fleuve et les lauriers se succèdent comme un feu d'artifice vivant. Les palmiers me font de l'œil, ils m'invitent à des voyages lointains...

On dit que les plantes ne poussent que si on les aime. Comme vous devez les aimer !

Merci à vous, merci pour cette composition vivante et changeante que vous créez chaque jour pour mes yeux et pour mon cœur. A chaque saison sa surprise. Je ne me lasse pas d'admirer le résultat de votre patient travail.

J'ai pensé souvent arrêter ma voiture et descendre pour venir vous serrer chaleureusement la main, vous dire le bonheur que vous me donnez mais je n'ai jamais osé. Alors voilà simplement une petite lettre pour vous remercier.

Vous me donnez du beau chaque matin, chaque soir, vous êtes les artistes de mon quotidien.

samedi 26 mai 2007

Pensées de réveil

La seule fois où j'ai vraiment eu une taille de guêpe, c'est lorsque j'étais embryon...

Nous manipulons des livres. L'inverse est vrai aussi.

dimanche 27 mai 2007

La soutenance, donc

6 heures 55, je vais le rater, c'est sûr... 7 heures 14, j'arrive haletante à ma place réservée dans le TGV. Une minute plus tard, le train démarre pour cinq heures de trajet. Impossible de dormir, impossible de lire, les conversations des autres voyageurs dominent le fil de mes pensées.

13 heures, je sors de la station Luxembourg et me retrouve sur le théâtre de six années d'études. Tout me revient, les après-midi passés dans des cafés à lire, à commander une boisson au moins une fois par heure pour ne pas avoir à supporter le regard noir des serveurs, les librairies et leurs labyrinthes de découvertes, les jardins du Luxembourg sous la neige, les boutiques de sandwiches effrayants, par leur prix surtout, et puis la Sorbonne, ces années à n'être qu'un fantôme au milieu du décor immuable. Je me souviens de mes congénères, hautains, prétentieux pour la plupart, jouissant du plaisir d'écraser les autres, arrachant certaines pages des livres de la bibliothèque pour ne pas que d'autres puissent en profiter, jurant qu'ils avaient une écriture bien trop mauvaise pour pouvoir prêter leurs notes de cours, t'avais qu'à pas être absente... Cette sélection, tout le temps, entre les élèves mais

aussi de la part des professeurs dont certains passaient pourtant leurs cours magistraux à faire la simple lecture du livre qu'ils avaient pondu quelques années auparavant, et qui, comme par hasard, était justement au programme. Au milieu de tous ces requins, quelques gourdes dans mon genre, fraîchement débarquées de leur province, ne maîtrisant pas les codes, ignorant tout de la manière de parler tendance, des lieux à la mode, de la double énonciation... Je n'aime pas revenir sur les lieux de mon passé, ça me met toujours mal à l'aise, je préfère l'enterrer dans un coin de ma mémoire, et le laisser pourrir s'il n'en vaut pas la peine.

Je remonte l'avenue à la recherche de mes parents qui sont installés à la terrasse d'un restaurant. J'aperçois soudain sur le trottoir d'en face Victor Hugo et sa maîtresse italienne. Pas de doute, c'est bien mes parents ! Décalés, comme moi. Pas vraiment à leur place avec toutes ces voitures autour, ces jeunes étudiantes branchées, ces hommes d'affaire pressés, portables au poing. Je prends une photo mentale de leur couple, ces deux êtres inquiets venus à Paris soutenir leur fils.

Mon frère, le héros stressé du jour, nous rejoint pour nous informer qu'il ne fait que passer. Comme je le comprends ! Ma mère est si anxieuse, même si elle lutte pour le dissimuler du mieux qu'elle peut, que je crois qu'elle ferait peur au Dalai Lama lui-même.

Quatorze heures vingt, nous entrons dans le grand hall de la faculté de droit. Mes parents fument nerveusement, je prends des photos, pas seulement mentales. Cinq minutes plus tard, nous entrons dans le bâtiment à la recherche de la salle dans laquelle doit se tenir la soutenance. Une épopée qui durera dix minutes. Nous passerons d'un étage à l'autre, d'un bâtiment à l'autre, à la recherche de la fameuse salle que nous finirons par trouver. Est-ce utile de préciser que cela ne fait que rajouter à l'anxiété générale ? Nous entrons dans une pièce dans laquelle se trouve une grande bibliothèque avec des vitrines. Sur l'une d'entre elles, je peux lire ceci : "Nous rappelons à nos aimables lecteurs que toute forme d'inscription manuscrite (y compris au crayon) est strictement interdite dans les ouvrages comme dans les revues." Une autre indique que "La salle de droit est un espace de travail. Veuillez y faire silence". Un petit malin à griffonné à côté du mot travail le mot "prière". On attend le jury qui ne vient pas. Les minutes passent pendant que j'inspecte la pièce, ses ouvrages, son vieux plancher en bois, son plafond dont la peinture s'émiette, ses tables en Formica usé, ses chaises fatiguées, son ordinateur préhistorique.

Je repère un mouvement rouge sur ma gauche. C'est le jury ! Tout le monde se lève dans un silence religieux. Six hommes et une femme font leur entrée, la foule se retient d'applaudir. Nous sommes assis sur deux rangées, je suis juste derrière mes parents. En face de nous, mon frère, de dos, et le jury qui

papote. Le président nous ordonne de nous asseoir et nous nous exécutons. La parole est donnée à l'aspirant docteur qui commence par remercier l'assistance et en particulier ma mère dont il dit qu'elle est la seule non-juriste capable à l'heure actuelle de comprendre toutes les subtilités de sa thèse. Il le dit avec d'autres mots, mais n'étant pas moi-même juriste, et encore moins correctrice de ladite thèse, je suis incapable de le retranscrire tel quel. Sa voix tremble un peu, j'admire son courage, remercier sa maman devant un jury à l'œil foudroyant n'est pas facile. Mathieu raconte comment sa thèse, sa vie ses six dernières années et sans doute aussi une grande partie de son avenir ont été déterminés par l'achat d'un livre, un vieux bouquin coincé entre un *Spirou magazine* et un *Modes et Travaux*. J'aime beaucoup cette idée, le hasard et le destin qui se tiennent par la main. Ensuite, tout s'enchaîne, quatre membres parlent chacun leur tour de la thèse, cherchent la petite bête, se congratulent, qu'est-ce qu'ils sont contents d'être là, d'avoir l'honneur de... ça minaude à n'en plus finir. Mon frère m'avait prévenue, c'est le jeu, on tire à boulets blancs sur le présumé coupable puis on le gracie. Quand même, j'imagine l'état dans lequel doit être ma mère, prompte à se lever et à aller casser la figure du premier qui dira du mal de son fils ! Tous s'accordent à dire que la thèse est très longue, 1700 pages sans les annexes, et tous de faire des sous-entendus fins du genre "une thèse exceptionnelle, surtout par ses dimensions"... Quand c'est au tour du président d'avoir la parole, il commence par critiquer les abondants remerciements de début de thèse et demande à mon frère s'il a pensé à remercier son boucher pour ses bons steaks ! Une critique revient souvent, celle d'avoir donné du monsieur le professeur à des hommes qui n'en avaient pas le titre, là encore, les apparences sont si importantes, on dirait la vieille haine entre professeurs certifiés et agrégés, à un niveau "supérieur"... Comme si le simple fait d'enseigner ne faisait pas de vous un professeur. Seize heures trente, c'est la pause. On court vers l'extérieur se raccrocher à une cigarette qu'on ne fumera pas en entier, par peur d'arriver après le jury. Assis, debout, assis...

Deux autres membres ont la parole tour à tour, l'un d'eux, bardé de médailles, explique à mon frère que s'il a pris plaisir à écrire sa thèse, c'est mauvais signe. Pendant ce temps son directeur extirpe des crottes de son nez et les contemple. Il a passé déjà de longs moments à discuter avec son voisin pendant que Mathieu parlait, ce qui m'a mise hors de moi. Comment peut-on mépriser aussi ostensiblement la parole d'un de ses étudiants ? Il faut dire que mon frère ne l'a pas beaucoup vu, ce directeur censé l'aider, quatre fois en six ans... Et ce n'est pas le moindre de ses défauts, je suis scandalisée qu'on puisse confier des élèves à des personnes qui se moquent autant de

leurs devoirs. Un exemple : la soutenance a bien failli ne pas avoir lieu parce que ce cher directeur avait omis d'informer un des deux rapporteurs. Justement, c'est à son tour de parler. Il explique que son rôle a été d'arrêter mon frère au bon moment, au meilleur moment, il affirme qu'il n'y a jamais eu une ombre dans leurs relations, j'ose l'espérer, je dirais plutôt qu'il n'y a pas eu du tout de relations...

Le président, en verve, donne "le signal de la récréation". Nous sortons. Le jury délibère. L'oreille à la porte, je les entends surtout rire grassement. Mon frère fait les cent pas, comme dans les salles d'attente des hôpitaux.

La porte s'ouvre enfin, nous entrons en silence. Le président annonce : "... et nous avons donc décidé de vous accorder le titre de docteur avec mention très honorable et les félicitations unanimes du jury". Mon frère se tasse un peu à l'annonce du verdict, comme si ce géant perdait tout à coup dix bons centimètres. Ma mère pousse un soupir de soulagement. C'est fini.

Champagne, petits macarons, la salle de travail se transforme en salle des fêtes. Mes parents sont aux anges, mon frère est sur son petit nuage, les membres du jury boivent et reboivent et rereboivent. J'apprends que mon frère ne pouvait pas espérer mieux, que c'est le must du must, je suis moi aussi ravie pour lui, moi qui l'ai connu inquiet, fatigué, éreinté pendant ces six dernières années, moi qui redoutais qu'il ne réussisse jamais à soutenir. C'est plutôt moi qui avais besoin de son soutien, finalement.

Dix-neuf heures, photos devant le Panthéon à côté d'une vespa rose. On se donne rendez-vous dans dix ans. Puis, doucement, nous regagnons le métro et nous nous rendons dans un restaurant italien, tous les quatre, comme avant. Quand nous étions simplement des enfants, quand ils étaient simplement des parents. Nous n'avons pas vraiment changé, mais cette intimité là, nous l'avions presque oubliée. Le serveur nous donne du mademoiselle et du jeune-homme... souvenirs de vacances familiales en Italie. Nous parlons peu, lessivés, puis nous nous séparons. Mathieu est sur le quai du métro, nous sommes en face. Dernière image de lui, un grand bonhomme fatigué mais heureux. Ça faisait bien longtemps que je ne lui avais pas vu ce sourire-là. Je suis heureuse. Heureuse et fière. Mon frère est docteur !

lundi 4 juin 2007

Lettre à Lucie

Je ne savais pas qui vous étiez, je ne connaissais pas même votre prénom, j'avais décidé de vous appeler Lucie. Quand je vous croisais dans les rues de mon village, je me disais, tiens, voilà Lucie, ma petite lumière. J'aimais bien

vous savoir là, j'aimais bien vous rencontrer, je me disais que j'avais comme une amie ici.

Je me souviens de notre première rencontre, c'était le jour de la rentrée des classes. Mon fils allait à l'école pour la première fois de sa vie, nouveau village, nouvelle maison, nouvelle vie. Nous ne connaissions personne et je tenais sa main très fort dans la mienne en observant les autres parents s'embrasser et se raconter leurs vacances. Et puis j'ai croisé votre regard, une petite flamme dans vos yeux qui pétillaient. Vous m'avez dit simplement bonjour, rien de plus, mais j'ai eu l'impression d'être accueillie, d'être un peu chez moi chez vous.

Vous teniez un enfant par la main, je n'ai compris que bien plus tard que ce n'était pas le vôtre.

Je vous ai revue plusieurs fois, ensuite, vous étiez la seule à me saluer d'un large sourire, spontané, généreux. Je n'osais pas m'approcher de vous, tous vous connaissaient, tous vous parlaient, comment aurait-il pu en être autrement ? Sans savoir rien de vous, j'étais sûre que vous étiez une personne bonne, ça se lisait sur votre visage rieur, sur votre bouche gourmande, dans vos yeux étincelants. On aurait dit que le bonheur s'était donné rendez-vous dans votre corps, que c'était comme une vitrine que vous transportiez chaque jour pour partager avec ceux qui en étaient plus démunis !

Colporteuse de bonheur, un métier inventé pour vous !

J'ai reçu le petit journal et j'ai lu les articles qui parlaient de votre brutale disparition. J'ai un peu honte, mais j'ai espéré très fort qu'il ne s'agissait pas de vous, que quelqu'un d'autre était mort, mais pas vous... Vous aviez un autre prénom que celui que je vous avais donné, vous aviez non pas un mais des métiers, assistante maternelle, journaliste, bibliothécaire... Chaque jeudi, vous emmeniez mon petit et sa classe à la découverte des livres, il en revenait toujours ravi et fier de me montrer ce qu'il avait appris avec vous.

Je vous ai cherchée, je vous ai guettée, je voulais que ce ne soit pas vous, je voulais m'être trompée.

Je suis allée dans le petit cimetière mais je ne vous ai pas trouvée.

Quand je pense à vous, je pense à cette chanson de Brassens, la chanson de l'Auvergnat. Lucie l'Auvergnate, vous êtes la première à m'avoir souri, vous ne m'avez pas jugée, vous avez pris mon fils sous votre aile et vous l'avez emmené au pays des livres.

Merci Lucie, petite lumière, grande lumière.

Je suis allée au cimetière mais je ne vous ai pas trouvée.

Depuis, je passe la porte de la petite bibliothèque de mon village et j'entre ainsi dans votre royaume. Vos livres nous attendent bien sagement. Vous continuez à partager du bonheur. Merci Lucie.

dimanche 10 juin 2007

Lâcher prise

J'ai envie de me piquer les doigts dans les rosiers, j'voudrais arracher furieusement les herbes qui ne sont pas si mauvaises que ça, avoir de l'espace, beaucoup d'espace devant mon nez...

et mordre dans une fraise toute rouge !

Je veux du papier qui sent l'encre, plonger dans un livre, ne plus entendre le ronronnement de l'ordinateur, lire allongée, dans l'herbe...

et hurler à la lune !

Entendre à nouveau le rire de mes enfants, les laisser inonder mon monde de toutes leurs couleurs, me faire éclabousser copieusement et en redemander.

Savoir lâcher prise, surtout ne pas écouter ne pas chercher, ne pas...

Savoir lâcher prise.

Une fois au moins.

Pour commencer !

jeudi 14 juin 2007

Trajet

Je tourne la clef. Les moteurs se mettent en marche.

Quelle heure est-il ? 7 heures 20, ça va, je ne serai pas en retard. Est-ce que je vais avoir le temps de prendre un café au bahut ? Il fait chaud déjà. Une TVA sociale... Comment ces deux mots peuvent-ils être collés l'un à l'autre ? Je me souviens qu'il a été hospitalisé longtemps, Jean-Marc Sylvestre. Il en a fait un livre... Je l'aime mieux maintenant, il est plus humain. Il a souffert. Non mais ça va pas ? C'est ça, et Fillon est un philanthrope pendant qu'on y est ! On va te croire... Tais-toi. Faut que j'arrête d'écouter la radio le matin, ça me met de mauvaise humeur... Qu'est-ce qu'il fait là ce chien ? J'ai failli l'écraser. Ils ne peuvent pas les attacher ? Je vais finir par m'en payer un, ça va pas louper... Stop. Première, seconde, troisième, petit bonhomme sur sa mobylette, un camion, si tu fais du vingt à l'heure je vais arriver en retard, clignotant, tu tournes ou tu tournes pas, c'est quand même pas croyable ce foutu pays où les gens ne mettent jamais leur clignotant. Rosny-Sous-bois, je me demande ce qu'il peut bien faire toute la journée devant ces petites télés à surveiller s'il y a du monde sur les routes. Un nouveau pilier sur le pont en construction. Celui-là, il fait bien plus que du 110, ça m'énerve tous ces cons qui font de la vitesse, ils vont gagner dix secondes pour quoi... Je n'arrive jamais à

écouter la météo, dès le début je me mets à voyager dans ma tête, fait froid chez mes parents, maman ne va pas venir nous voir, il faut que je l'appelle. Et ma petite graine de cassis qui me dit : "Je veux redevenir un bébé pour retourner dans le ventre de Nonna." Il va pleuvoir ? Encore raté, je n'y arriverai jamais... Impossible d'écouter la radio plus de deux minutes, ma radio à moi ne s'éteint jamais... Bonfillon, encore deux mots qui ne vont pas ensemble. J'aime bien sa voix, mais c'est toujours le même ton. Encore des morts, ça ne peut donc jamais s'arrêter ? Faudrait que des dimanche matin. Des putains de résultats sportifs et c'est tout. C'était bon dimanche dernier, sur la pelouse, le thé juste tiède comme je l'aime, les petits qui jouaient, le soleil, les lauriers roses et blancs... Pourquoi y'en a des roses et puis des blancs ? Je me souviens avoir mis de l'encre bleue dans un vase pour teindre des marguerites. Ça bouchonne. File de gauche. Je n'ai toujours pas compris comment c'est possible que toutes ces voitures se rangent toujours sur la file de droite même s'il n'y a personne de l'autre côté. Sacré Panurge... Tiens, qu'est-ce qu'ils font ce matin les jardiniers municipaux ? Ça m'a fait plaisir cette lettre de remerciements de la mairie, c'est vrai qu'ils ont plutôt l'habitude de recevoir des plaintes. Une lettre pour remercier de remercier ! J'ai bien fait de leur écrire. "Nous mettrons toujours du cœur à l'ouvrage pour que des personnes telles que vous éprouvent, grâce à l'embellissement de la ville, un sentiment de bien être." Je l'ai relue plusieurs fois, cette phrase, j'étais drôlement contente. Les dames qui sont venues nous faire le stage de gestion mentale disent que pour retenir il faut avoir une motivation, faut se projeter mentalement en imaginant qu'on va restituer l'information. Pourquoi ai-je retenu cette phrase ? Par fierté sans doute... J'ai fait un schéma grotesque sur le tableau lundi soir. Pour les élèves. Deux neurones et le lien qui va de l'un à l'autre. Plus on répète l'information, plus le lien s'épaissit. De l'intérêt de la répétition. Comment ai-je pu oublier que je haïssais ce type ? Je ne l'ai pas vu depuis si longtemps... Hier soir au téléphone : "Tiphaine, tu ne te souviens pas ? Tu le détestais !" Ah... Moi qui croyais que je ne savais pas haïr... Autrefois peut-être, c'était il y a plus de dix ans. J'oublie ce qui me blesse. Mécanisme d'auto défense. Je défais volontairement les liens entre les neurones. Probablement que la psychanalyse, ce n'est pas pour moi, finalement. Pas maintenant en tout cas. Je ne veux pas répéter, je ne veux pas creuser les liens, je ne veux pas nourrir la bête. Ils disent que justement, c'est en parlant qu'on dénoue et pourtant. En parlant, on répète. En répétant, on creuse. Les souvenirs s'enfoncent un peu plus dans ma chair. Pas envie. Je ne crois pas que ce soit une fuite ou de la lâcheté. Qui a envie de se faire souffrir ? et pour quel bien ? La lucidité ? Voyez mes plaies, comme elles sont belles ! Peut-être que je raconte des conneries... Feu vert. Déjà arrivée. 7h48. Un

café vite fait alors. Les grilles s'ouvrent. La gardienne du collège, elle aussi, elle passe ses journées à mater une petite télé avec des voitures. Une place sous un arbre. Remonter les vitres en laissant juste un petit peu d'espace, pour que l'air circule. Pas trop quand même, sinon, hop, avec un fil de fer, on te crochète le loquet de la portière... Ce que t'es parano ma pauvre fille. Eteindre la radio. Couic, j'lui ai rabattu son caquet à celui-là, si tout pouvait être aussi simple ! Tout est aussi simple. Ma tête est mon royaume. J'y ferai entrer qui je veux. Je peux fermer les oreilles et faire semblant, sourire dentifrice ou hochement de tête compréhensif, je sais faire, j'ai un peu de mal mais je sais faire. Sors maintenant, tu peux aussi réfléchir hors de la voiture ! Pas pareil. Quand je vais sortir, les mots des élèves et la vie du bahut vont sauter dans ma tête, comme ça, d'un coup, sans invitation. Les lauriers roses, je vais penser aux lauriers roses à chaque fois que j'entendrai la sonnerie. Ouais... Je vais faire ça...
Je tourne la clef. Un des moteurs s'arrête.

samedi 16 juin 2007

Cargolade

Au bord de la rivière
Les escargots grillent lentement
Ma fille sourit aux feuilles qui s'agitent doucement
Mon fils jette des cailloux dans l'eau
Mon homme discute avec les amis
Je remplis mon assiette en plastique
Je joue aux billes avec les pois chiches
Les escargots grillent lentement
J'entends un cri de douleur
Je le reconnais, ce cri
C'est le cri de mon enfant
Je tourne la tête, je le cherche des yeux
Il paraît soudain, dans les bras de son père
Le sang sur son visage
Rouge visage
Rouges les mains
Le sang de mon fils sur le tissu blanc
Il hurle
Je crève de peur
Je ne supporterai pas qu'il souffre
Je ne veux pas qu'il soit meurtri

Je ne veux pas qu'il soit cassé
Il est debout sur le petit chemin
Les adultes autour
De l'eau, de l'eau, tout de suite,
Le verre tombe de mes mains
D'autres mains le secourent
Je suis désespérée
Ma petite graine de cassis a mal
Bouche ensanglantée
Je cherche les morceaux de langue
Lui parler doucement
Taire l'angoisse
Bâillonner la panique
Je m'assois derrière lui
Je le pose tendrement sur mes genoux
Il se blottit contre moi
Je lui caresse la tête et lui dis des mots doux dans l'oreille
Des visages inquiets tournent autour de nous
La langue n'a rien
Il peut parler
J'ai mal maman
Une dent cassée
Il faut retrouver l'autre morceau
Aller aux urgences
Il ne faut pas qu'il dorme
Je le berce en chantant
Quelqu'un a un téléphone ?
Sa chaleur contre la mienne
Papa revient avec la voiture
Une chanson douce
Mon fils ne pleure plus
Une main sur mon épaule
Ça va aller
Ma fille sourit toujours
Mon homme emmène mon fils
Nous restons là
Nous attendons
Mon esprit n'est pas là
Je revois son visage ensanglanté
J'imagine le pire
Ma fille me mord le sein avec "sa" dent

Je souris enfin
Elle s'endort à l'ombre
Au bout du chemin, le petit tient la main de son papa
Une petite dent cassée
Faudra aller chez le dentiste
Mais non, j'ai plus mal maman
J'avais des bactéries sur les dents
Mais maintenant elles sont sur la montagne...
Sourire édenté
Sourire

samedi 23 juin 2007

Premier rôle

Je tiens ce monde pour ce qu'il est : un théâtre où chacun doit jouer son rôle.
William Shakespeare, Extrait du *Marchand de Venise*.

Il fait tout noir. Des affiches sur le mur recommandent le plus grand silence mais personne ne semble en tenir compte. La lumière apparaît sur la scène et le public se tait enfin.

Chacun brandit son camescope, son appareil photo ou son portable et la salle brille de mille feux, on se croirait revenu aux temps de l'éclairage à la bougie.

Dix petits font leur entrée, déguisés en poussins. L'un d'eux est en pleurs. Pendant que les autres bougent en cadence et refont pour leurs parents les pas et les gestes qu'ils ont appris par cœur pendant de longs mois, le petit bonhomme pleure en silence. Son visage est tordu par un terrible rictus, les larmes coulent sans s'arrêter mais le petit suit le mouvement avec courage. Seuls ses yeux mouillés le trahissent maintenant.

Ça et là des rires nerveux ont commencé à fuser et le petit poussin continue à suivre le reste de la troupe, avec un décalage de quelques secondes. Lui aussi, il saute dans les cerceaux, remue le derrière, agite la tête en cadence.

Quand le petit poussin revient pour saluer, un tonnerre d'applaudissement éclate. Il renifle un peu et regarde le public d'un air méfiant puis va se réfugier en courant dans les coulisses sous les hourras de la foule.

C'est au tour de mon fils. Son premier rôle. Un poireau...

La lumière se fait et les légumes sont sur scène. De petits jardiniers viennent les arroser et ils grandissent peu à peu. Quand mon acteur préféré lève la tête, il regarde la salle sombre et ses yeux la parcourent à toute vitesse. Le temps est comme figé, j'ai peur que lui aussi ne se mette à pleurer, j'imagine

son angoisse devant ces visages inconnus qui l'examinent. Mon fils ne faiblit pas mais on dirait un robot, un robot poireau. Pourtant, au bout d'une longue minute, son visage et son corps s'animent, il se met à sauter, à danser et son air inquiet disparaît pour laisser place à un grand sourire. Il ne regarde plus dans la salle, je crois qu'il a oublié ces yeux qui le scrutent. Quand mon fils danse, plus rien d'autre n'existe.

A la sortie des artistes, nous nous précipitons pour le féliciter et pour lui dire comme nous sommes fiers de notre petit poireau ! Aussitôt il se renfroge :

- Je suis pas un poireau, moi, je suis un dragon vert !

C'est vrai que dragon vert, ça a quand même plus de classe qu'un poireau !

Et puis c'est tout de même plus pratique qu'un poireau, quand on a perdu son briquet...

mardi 26 juin 2007

Absente

Elle s'est levée

Automate

Ses bras ont failli

Devant l'armoire

Devant l'armure

Des vêtements

Elle est posée là

Comme absente au monde

Corps fatigué

Englué dans la poisse

Elle s'est arrêtée

Tête penchée

Qui cherche encore la lumière

A trop attendre la vie

La vie s'en va

Le corps reste

Si peu

lundi 9 juillet 2007

Lettre à ceux qui ne sont pas nés

Y a-t-il un paradis pour les enfants morts avant d'être nés ?

Où vont les cris qui n'ont pas été criés,

Les peaux qui n'ont pas été caressées,
Les yeux qui n'ont pas vu le soleil,
Les petits pieds qui n'ont pas battu l'air,
Les menottes qui n'ont pas été embrassées,
Les joues qui n'ont pas été croquées,
Les lèvres qui n'ont pas souri,
Les bouches qui n'ont pas bu ?

Comme une béance au creux de mes bras
Comme un ventre trop vide
Comme des larmes de sang
De vous avoir perdus.

Pas de tombes
Pas de noms inscrits dans la pierre
Pas de photos dans l'album.

Où vont les cris qui n'ont pas été criés ?

Je n'ai pas pu vous laisser
Je vous ai gardés en moi
Vous êtes dans mon sein gauche, tout près de mon cœur.
Votre petite sœur vous caresse de la main quand elle tâte
Votre grand frère vient se réfugier contre vous quand il a du chagrin
Votre papa n'est jamais bien loin

Vous ne grandirez pas
Vous ne vieillirez pas
Je serai bientôt une vieille femme avec trois bébés en son sein.

Je ne sais pas vous laisser
Je ne peux pas vous laisser
Je ne veux pas vous laisser.
Vous n'avez pris la place de personne, personne n'a pris votre place.
On me dit qu'il faut faire le deuil pour avancer.
Mais j'avance vers ma mort
Avec les vivants
Avec les morts
Avec mes enfants
Tous mes enfants.

mercredi 11 juillet 2007

Sous la table

Sous la table je me réfugiais. Un univers de jambes d'adultes. Mémé avait de longs poils, tonton des chaussettes trouées et maman ses chaussures à talons. Des mains et des pieds qui s'égarèrent parce qu'on ne les voit plus.

Sous la table je jouais. Un monde souterrain fabuleux s'offrait à moi. Grotte, château, tipi, coquillage magique... Le ciel pouvait bien s'écrouler.

Sous la table je lisais. Une autre histoire.

Sous la table on m'oubliait. J'entendais les mots des grands, leurs rires, les coups de poing et la table qui tremblait soudain.

Sous la table je m'endormais. Les adultes formaient comme une arche vivante et protectrice. Leurs paroles étaient une douce berceuse.

Sous la table je m'inventais une autre vie peuplée de monstres fabuleux aux mille pattes.

Sous la table le temps s'arrêtait.

Aujourd'hui, c'est mon enfant qui joue sous la table, c'est lui qu'on finira par oublier le soir très tard, qu'on ramènera endormi dans son petit lit quand les invités seront partis.

Je me suis allongée sur l'herbe, juste sous la table. J'étais bien. Je n'avais pas envie d'alimenter la conversation, je voulais juste être là au milieu des voix et des corps de ceux que j'aime.

Vous qui lisez ce texte, je vous invite à faire de même.

Retournez sous la table.

Retrouvez un peu de votre enfance, faites peur à vos petits ou à votre chéri en hurlant tout à coup "coucou", faites parler les morts, chatouillez les pieds, inventez-vous un abri secret, écoutez la chanson des voix, abandonnez-vous.

Retournez sous la table.

dimanche 15 juillet 2007

L'amer de la fortune

Dix ans qu'il attendait ça... Dix ans à trimer comme un dingue pour sa boîte, dix ans à supporter les remarques de ses supérieurs, courber l'échine, regarder ses pieds, ravalé sa rage et sa haine.

Il est dans l'avion, il savoure une coupe de champagne, il se dit qu'il a bien fait de voyager en première classe.

Il revoit le bureau du patron, le verre de cognac, les cigares, la caricature vivante. La gueule de circonstance, "Désolé mon vieux, c'est la conjoncture, croyez bien que..." Croyez bien que ça m'attriste profondément ? Tu parles !

Il regarde par le hublot. La grande ville est loin, l'océan approche.

L'autre est en colère. Il claque brutalement la porte et sort sur la terrasse. Même en week-end, faut qu'on le dérange. Ils ne peuvent décidément rien faire sans lui ces incapables... Ce n'est tout de même pas compliqué à comprendre. Faut licencier un point c'est tout. On n'est pas des philanthropes. Ils s'imaginent peut-être que c'est facile d'être chef d'entreprise ? ! La pensée que bientôt il pourra licencier ses employés sans motif le rassérène un instant. Le temps du changement est arrivé, y'en a qui vont moins rigoler. Tant mieux. Assez de payer des taxes, des charges, des impôts à n'en plus finir pour des crétins qui ne savent même pas ce que c'est que le travail. Des assistés.

Dix ans qu'il n'avait pas pris de vacances, dix ans qu'il avait mis sa vie entre parenthèses. Dix ans à se lever tôt, à travailler plus pour gagner... Pour gagner quoi ?

L'autre fulmine, faudrait supprimer plus vite le droit de grève et rabattre enfin le caquet à tous ces syndicalistes. On ne peut pas travailler dans ce foutu pays. Il lève la tête et aperçoit un avion. Oui, c'est ce qu'il va faire si ça ne va pas assez vite, il ira à l'étranger, là où les crève-la-faim sont dociles et bon marché.

Il défait sa ceinture et quitte son siège. La tête lui tourne un peu à cause de l'alcool.

Il a choisi sa destination au hasard en regardant les tableaux d'affichage à l'aéroport. Il essaie de ne pas trop penser à ce qui va se passer après, quand il reviendra, quand il lui faudra payer son loyer, l'emprunt de sa voiture, ses crédits, la pension alimentaire, l'éducation des enfants, les cours de musique et de judo, la maison de retraite de sa mère, le chirurgien spécialiste pour son père...

L'autre allume un cigare, le nez toujours en l'air. Il rêve à sa future fortune.

Il finit par atteindre les toilettes. En tirant la chasse d'eau, il est soudain pris d'un fou rire incontrôlable.

L'autre ne voit rien venir. Il est en train de taper le numéro de sa secrétaire sur son portable, il a besoin d'une gâterie. Vingt kilos d'excréments congelés le percutent violemment.

mardi 21 août 2007

Mes incroyables mais vrais... épisode six

C'est une petite vierge en plastique, avec un bouchon bleu, juste à son sommet. On tourne la couronne et la vierge s'ouvre. A l'intérieur, de l'eau bénite. Quelqu'un aura fait la queue devant l'une des innombrables fontaines de Lourdes pour la remplir. Elle a fait bien des kilomètres avant d'atterrir entre les mains de ma grand-mère. Je croyais qu'elle finirait ses jours paisiblement dans la maison de mes parents. Peut-être pas...

Début juillet 2002, quelques jours avant mon mariage, la tension monte. Il pleut. Beaucoup. Que peut-on bien faire pour éviter la catastrophe de la robe trempée, des invités transis, de l'habituel refrain peu convaincant "mariage pluvieux, mariage heureux", de la randonnée chantée dans les rues du village qui ne pourra pas avoir lieu si la météo continue de nous décevoir ?... Une semaine que ça flotte... Le mariage, c'est demain... Aux grands maux les grands remèdes. Maman s'empare de la vierge et va la placer dans les poireaux du potager. On dit que c'est radical...
Nous nous marions sous un grand soleil.

Août 2007. Il pleut depuis... On dirait qu'il a toujours plu n'est-ce pas ? Ma fille doit être baptisée le 17 août. Mes parents remettent la vierge dans les poireaux puis prennent la route de la Bretagne. La pluie cesse et Aziliz rayonne à la sortie de l'église. Nous buvons le champagne dehors, il fait un peu froid, juste un peu froid quand le soir vient. Le lendemain, la pluie est de retour, mes parents reviennent chez eux. Quelle n'est pas leur stupeur quand ils constatent avec effroi que la vierge a disparu !
Plusieurs hypothèses sont avancées :

* Un farceur la leur a dérobée, ils recevront peut-être des cartes postales de Lisieux, de Fatima ou de Lourdes...

* Un animal l'a déplacée... Un renard dévot ?

* Un voisin malfaisant l'a dérobée pour leur causer du tort...

* Un voisin pieux s'en est emparé et lui voue un culte sans bornes...

* Une pie voleuse est passée par là et n'a pas pu résister... (Mon chéri signale d'ailleurs que ça lui fera un béni nid-nid...)

* La vierge a fait son assumption avec un jour de retard...

Toute personne susceptible d'éclairer ce mystère, non résolu à ce jour, est priée de nous faire profiter de ses commentaires zavisés !

jeudi 23 août 2007

Une carte postale

Chers vous,

Nous sommes revenus au Havre, cinq jours. Bonheur teinté de nostalgie, retrouvailles avec la plage et les galets, surprises du décor nouveau, amitié toujours présente. J'aime cette ville, profondément. C'est là que j'ai rencontré mon homme, c'est là que j'ai été mère pour la première fois.

Soleil, pluie, soleil, dessins magnifiques dans le ciel.

Quelques courageux se baignent et ressortent de l'écume en grelottant. D'autres font mine, stoïquement...

Samedi midi, nous avons mangé sur la plage dans une de ces pailotes qui font les délices des Havrais dès que le temps s'y prête. Au moindre rayon de soleil, les voilà tous en terrasse, les épaules et les jambes dénudées. Evidemment, nous sommes en jean et en pull, nous ne sommes plus habitués ou déjà pervertis, c'est selon.

Le long de la promenade, Le Havre défile, petits et grands, jeunesse et vieillesse, surfeurs, kékés, familles, bourgeois, dragueurs et dragueuses, oisifs, oiseux, hommes d'affaires avec portable branché sur le portefeuille, vélos, trottinettes, poussettes, rollers, mouettes, goélands, musiciens, joggeurs, fumeurs, photographes, touristes...

Soudain, nous apercevons un noir, puis deux, puis cinq, dix, cinquante, jusqu'à cent. En file indienne, ils défilent devant le restaurant et se dirigent vers les cabines de plage. Nous les regardons, fascinés. Le décor n'est plus le même. Un morceau d'Afrique est venu jusqu'à nous. D'Afrique ou de France, je ne sais même pas. Peut-être viennent-ils simplement du Havre. Probablement pas. Ils portent presque tous des tissus aux couleurs vives et j'admire les coiffures complexes des femmes. J'ai toujours été impressionnée par ces châteaux de cheveux.

Ils attendent et prennent des photos de la plage, des cabanes, des blancs qui les regardent ahuris. Ils étaient comme incongrus dans ce décor de carte postale où l'on s'attend si souvent à voir resurgir un homme à moustache dans son costume de bain rayé. Quelques minutes plus tard, c'est moi qui vais devenir incongrue. Le groupe se dirige vers la mer. A distance, une voiture de CRS les suit. Ils font un cercle et s'agenouillent. Une dizaine d'hommes en blouses blanches se met à psalmodier dans une langue que je ne connais pas.

Pendant ce temps, petit à petit, un deuxième cercle, plus ténu, plus discret, se forme autour d'eux. C'est nous. Les blancs. Raides dans nos chaussures.

Les hommes en blouse se tournent maintenant vers la mer et avancent dans l'eau. Le groupe les suit en chantant. Les officiants sont dans la mer jusqu'à la taille. Derrière eux, des voiliers et des paquebots passent, indifférents. Devant eux, juste au bord, le groupe laisse échapper trois femmes. Elles vont rejoindre les hommes en blanc qui les plongent, chacune à leur tour, sous l'eau. Des cris de joie s'élèvent et ceux qui sont restés sur le bord se mettent à chanter et à danser de joie. Les femmes reviennent; on ne leur parle pas, elles s'agenouillent sur le sable, un peu à l'écart, et je suppose qu'elles prient. Leur regard est ailleurs, comme tourné vers elles. Elles se lèvent soudain et participent au baptême suivant en mêlant leurs cris, leurs chants et leurs danses à ceux des autres.

Ils sont beaux, elles sont belles dans leurs robes mouillées, je me sens en enfance. Bien. A ma place si j'avais un peu. Je n'ose pas. On ne peut pas voir à la couleur de ma peau que je suis noire. Je pense à ma fille dont ce sera le baptême bientôt et je mesure la différence entre les deux cérémonies. J'aime quand la religion porte bien son nom, quand elle relie les hommes. Mon église, c'est le monde, ma religion, c'est l'amour. Le reste n'est que détail. Sans importance.

Cet après-midi, sur la plage du Havre, près de vingt femmes ont retrouvé l'innocence du baptême. Une parenthèse heureuse. Un morceau de soleil arraché à la grisaille d'un été sans été. L'une de ces femmes était blanche de peau. Personne ne le saura, sans doute. A part vous.

Je vous envoie donc des dragées virtuelles, elles ont le goût salé de la mer et la douceur sucrée de la vie.

jeudi 30 août 2007

Haïkus n°18, 19, 20

Une poupée ivre
A titubé jusqu'au lit
Tu fermes les yeux

Comme des poupées
Nous faisons semblant de vivre
Afin de ne pas

Une poupée ivre
A titubé jusqu'au lit
Tu fermes les yeux

Comme des poupées
Nous faisons semblant de vivre
Avant de ne plus

dimanche 9 septembre 2007

Mes incroyables mais vrais... épisode sept

La quête d'Isidore

J'aime bien aller chez Isidore. Isidore est un vieil ami de mon chéri, ils se sont rencontrés pendant leurs études. Enfin, je dis vieil ami, il n'est pas si vieux que ça. Nous sommes allés chez Isidore et sa petite famille, à la fin de l'été. Quelque part dans le Limousin, là où on peut se cacher un peu de la ville. Il est 22 heures, les enfants sont couchés, on respire. Nous sommes sur la terrasse, Isidore demande à la lumière du lampadaire de la rue de s'allumer, elle s'exécute aussitôt. J'en profite subtilement pour lui demander s'il ne lui est jamais arrivé une histoire incroyable mais vraie. Voici ce qu'il m'a confié :

Ça se passe lorsque j'étais lycéen à Aix. Un soir, je profite du fait que mes parents sont partis pour faire une soirée bad taste avec charlotte à la crème de marrons. J'invite des potes. L'un d'entre eux (nous l'appellerons Hakim le magnifique) me dit qu'il va s'occuper de la musique et qu'il amènera ses disques et ses cassettes. J'accepte sans hésitation. La soirée se passe bien, à un moment donné, j'entends un morceau fabuleux, extraordinaire, sublime... Je jette alors un œil sur le boîtier, on y voit un bas-relief, je compte sept morceaux, je suppose que je regarde le nom de l'auteur mais hélas je l'oublie aussitôt. Le lendemain, Hakim le magnifique est parti mais il m'a laissé la cassette. Juste la cassette, sans le boîtier...

C'est la fin de l'année, je ne revois plus Hakim le magnifique car je pars ensuite pour la fac près de Marseille. Mais cet album continue de me hanter. Je n'ai aucun moyen de contacter Hakim, je le connais à peine. Alors, pour moi, une quête commence. Pendant presque dix ans, je me rends dans tous les magasins de musique de Paris. A chaque fois, je fais écouter un extrait de l'album que je garde avec moi, je parle au vendeur du style de musique, du jazz moderne, du dessin sur la pochette, le bas relief. A chaque fois, on

m'oriente sur des fausses pistes hélas. Mais quel bonheur, ces fausses pistes! Je découvre avec enthousiasme Ravi Shankar, Jan Garbarek, John Surman.... Souvent, on m'a conseillé de regarder la production de Ravi Shankar, alors à chaque fois, j'examinais les pochettes d'album, guettant un bas relief, mais des disques de Ravi Shankar, il y en a plus de cent... Autant chercher une aiguille dans une botte de foin !

C'est grâce à cette quête que j'ai assisté à l'un des plus beaux concerts de ma vie, dans l'amphithéâtre de Vienne, pendant le festival. C'était Garbarek, il avait avec lui une batteuse, Marion, qui jouait divinement... Non, elle ne s'appelait pas Marion, je ne sais plus... En tout cas, je n'ai jamais vu quelqu'un jouer aussi bien de la batterie, c'était magique.

Il s'est passé presque dix ans avant que je ne revienne à Aix, à l'occasion d'une sortie familiale. Dix ans de recherches infructueuses sans l'être. Ma quête ne me quittait pas. Après un petit tour nostalgique de la ville, j'ai aperçu un magasin de disques, alors je suis rentré, on ne sait jamais. Me voilà donc en train de parcourir les albums de Ravi Shankar, et là, mon cœur qui bat très fort, un album qui compte sept morceaux, et la durée de chaque morceau colle pile poil avec ceux de ma cassette. Je regarde les interprètes et quelle n'est pas ma surprise de constater qu'en plus de Shankar, on trouve aussi Garbarek et ma fameuse "Marion"... Je serre l'album contre moi, je sais que j'ai trouvé le bon, je me dirige lentement vers la caisse et je pose mon précieux graal sur le comptoir. Je lève les yeux, et là, le monde vacille. Le vendeur n'est autre que Hakim le magnifique. Je paie et je ressorts complètement chamboulé de la boutique. Mes frères m'attendent dehors, je leur raconte toute l'histoire, ma quête et cette incroyable issue. Il FALLAIT que ce soit celui qui avait initié ma quête qui y mette fin, il ne pouvait pas en être autrement.

Quand Isidore a terminé son histoire, je lui dis que ce qui est vraiment incroyable, pour moi, c'est qu'il ne se soit pas signalé à Hakim le magnifique qui ne l'avait pas reconnu, qu'il ne lui ait pas raconté tout son improbable et magnifique chemin.

Isidore me répond que ce n'était pas possible, c'était "trop beau, trop fort"...

mercredi 12 septembre 2007

Réfléchir nuit gravement à la santé

Comme une poule devant une trottinette, je regarde ma boîte d'Otorox. N'avalez surtout pas tout, m'a dit la pharmacienne avec un air inquiet quand je lui ai expliqué que c'était une prescription de mon dentiste. Paraît que je suis résistante à l'anesthésie, alors faut ça, me stoner la tronche. Paraît que

les angoisses, on peut les soigner avec des médicaments. Je demande à voir. Je vous dirai. La pharmacienne m'affirme qu'elle en avale deux quand elle doit prendre l'avion. Moi non plus, je n'aime pas l'avion. Mais le dentiste, c'est pire. L'avion, le plus souvent, il ne me fait même pas mal. Mes oreilles font miiiiiiip, mes ongles poussent tout seuls dans les sièges, mes intestins font des nœuds serrés serrés. Le dentiste, il me dit toujours qu'il ne va pas me faire mal, mais ce n'est jamais vrai. C'est scientifiquement improbable, qu'il dit...

Sur le chemin du retour, je passe devant un grand M tout jaune. Mon fils le reconnaît. Maman, maman, je veux aller au Mado ! Je me souviens de cette publicité ignoble qui montrait un bébé dans un transat à bascule posé devant une fenêtre. On le voyait pleurer quand il était en bas puis sourire quand il était en hauteur et apercevait le fameux M jaune... J'avais envie de frapper la télé.

Me revient aussitôt à l'esprit cette infâme campagne qui montre un tuneux qui fait plaisir à son morveux. Location d'une camionnette : 180 euros (un masque, ça prend de la place et c'est très utile pour jouer Roméo), billet de train 90 euros (l'aller je suppose), livraison de fleurs : 60 euros (les roses, elles sont toujours plus belles quand elles sont coupées, très nombreuses, et chères), être son plus grand fan, ça n'a pas de prix (apparemment et si je compte bien, j'aurais plutôt tendance à dire que ça fait 330 euros au moins), il y a certaines choses qui s'achètent, pour tout le reste, il y a monstercard... 330 euros, quand on a les moyens, c'est bien, sans doute, mais pour tous les pauvres (n'ayons pas peur des mots -selon l'INSEE, près de 12 pour cent de la population française en 2005-), c'est nettement moins drôle. Le mépris, c'est gratuit, ça non plus ça ne s'achète pas visiblement... Je sens que je m'énerve, vite, un Otorox !

Lobotomisons-nous bien la tronche à grands coups d'Otorox en tous genres pour oublier que les vilains pas beaux prospèrent en s'essuyant le derrière avec nos espoirs d'enfants qui ne veulent pas grandir...

Il y a toujours des petits îlots de résistance, je sais bien...

Mais si Barnabé et sa clique réussissent à vendre *La prairie aux lucioles*, où allons-nous pouvoir nous réfugier ?

Internautas de tous pays, unissons-nous ! Là, dans notre tête, tout au fond, un peu à gauche, vous voyez ? Oui, juste là ! Il reste encore un peu de place pour un morceau de prairie ! A nous tous, nous pouvons sauver les lucioles, il suffit de croire en elles ! Allez-y ! Fermez les yeux ! Regardez dedans ! Regardez dedans ! Comme c'est beau !

"Une brise fraîche, de celles qui viennent nous murmurer à l'oreille que l'été se termine, caresse les herbes longues. Le soir est calme. A quelques mètres

de nous, la première Luciole prend timidement son envol. Comme pour la saluer, une étoile se met à scintiller, doucement."

samedi 15 septembre 2007

Un compte de faits

Dans la bouche, j'ai un tout petit crapaud.
Il saute juste là où j'avais une dent, hier encore.
Quand il retombe, j'ai envie de crier.
La douleur fuse jusqu'au sommet de mon crâne en passant par mes yeux affolés.
L'espace d'une seconde.
Le crapaud reprend son saut et la douleur se retire immédiatement.
Je l'imagine, aérien, explorant ma voûte palatine...
Quand il retombe, j'ai envie de crier.
Mais toujours il s'élançait, explorateur infatigable de mon palais pas si laid.
Ce qui m'ennuie le plus, c'est qu'il est dans ma bouche...
Comment vais-je faire pour l'embrasser ?
Dans son palais, mon petit crapaud attend patiemment sa princesse.
Moi, je préfère les cuisses de grenouilles...

dimanche 16 septembre 2007

Haïku n°21

Un lopin de ciel
A portée de la main
Le volubilis

lundi 17 septembre 2007

Un homard rouge en tenue d'explorateur polaire

Titouan fait une drôle de petite tête quand je vais le chercher ce vendredi soir. D'habitude, il me saute dans les bras en criant "Maman", comme dans les films ou les réclames qui montrent des familles dégoulinantes de bonheur ! Pareil ! Là, il regarde ses baskets et le bas de son gros survet rouge. Bon. Je ne dis rien, j'attends que ça passe, ou qu'il m'explique. Nous sortons de la garderie quand une petite voix m'interpelle :
- Madame Poutouland ! Madame Poutouland !

- Vouï ?

- Ecoutez, je ne sais pas trop comment vous dire ça mais...

Là, forcément, vu mon caractère de grande tragédienne devant l'éternel je me fais des films, des scénarios catastrophes, des scènes de combats dans la cour de l'école, l'intervention du GIGN... Bref, je deviens limite livide, ce qui contraste fortement avec le côté rubicond de mon fils qui doit crever de chaleur (il fait encore environ 28 degrés à cette heure) sous son survet en velours (le seul qui lui reste, il a beaucoup grandi cet été !).

- Euh... C'est normal que Titouan soit en pyjama sous son survêtement ?

- Quoi ? m'esclaffes-je, soulagée et sentant un début de fou-rire arriver.

- Ben, quand il est revenu des toilettes on a remarqué qu'un tissu bleu dépassait de son pantalon, alors on a regardé... C'est bien son pyjama ?

- C'est son pyjama, ça ne fait aucun doute ! M'est avis qu'il ne sait pas encore tout à fait s'habiller seul !

Mon petit cœur qui veut faire comme les grands. Mon petit homme qui a une princesse sous son oreiller. Mon petit grillon griot qui invente des noms magnifiques, des villes inconnues, des pays magiques...

Un homard rouge en tenue d'explorateur polaire !

samedi 22 septembre 2007

Mes incroyables mais vrais... épisode huit

Ceci est l'histoire incroyable mais vraie d'un livre qui aurait dû finir son existence dans une poubelle, à l'aube du XXIème siècle...

Cette histoire incroyable mais vraie a commencé en mai 2000.

Mon chéri et moi-même habitions alors Le Havre, dans un appartement fabuleux. C'était la première fois que nous nous installions ensemble, nous avions souhaité un grand logement, spacieux, gigantesque pour effacer nos années étudiantes et les petites boîtes miteuses dans lesquelles nous avions dû nous enfermer, faute d'argent. Cent mètres carrés rien que pour nous ! Du plancher avec un bois qui craquait (ô les planches traîtresses qui trahissaient notre présence quand notre premier enfant est né et que nous tentions de le faire dormir !), de vieilles fenêtres qui tremblaient à chaque coup de vent, des moulures aux motifs compliqués, des cheminées inutiles mais belles, un long couloir qui n'en finissait pas... Nous étions les rois du monde.

L'appartement était le rendez-vous des amis, situé en plein centre-ville, il accueillait qui voulait boire un verre, raconter ses malheurs, jouer, causer, faire la fête. Ludo venait souvent. Il travaillait dans le même lycée que nous et logeait un peu plus loin. Sa chérie résidait en région parisienne, il ne la voyait que le week-end.

Un dimanche soir, alors qu'il rentrait justement de Paris, il a trouvé dans le train un livre de Pierre Bellemare, le tome trois des histoires extraordinaires et vraies, intitulé simplement mais efficacement : *L'année criminelle*. Pris d'une inspiration subite, Ludo a gardé le livre.

Le 21 mai 2000, nous avons découvert le bouquin dans notre placard à chaussures. Il ne nous a fallu que quelques instants pour découvrir qui était l'auteur de cette farce absurde. Nous n'avons rien dit, il y avait mieux à faire...

Le jeudi premier juin, Nathalie, la chérie de Ludo, vient rendre visite à son homme. Nous sommes invités à passer la soirée avec eux et à célébrer son anniversaire avec un peu de retard. Profitant d'un moment de calme, je dissimule *L'année criminelle*, préalablement emballée dans un beau papier cadeau, sous l'oreiller de la douce. Yark ! Yark ! Yark !

Le mardi 4 juillet, nous retrouvons l'in vraisemblable œuvre de Pierre Bellemare sur notre étagère de livres. Trop facile !

Profitant d'un voyage au Kenya et en Tanzanie, nous postons le livre de Nairobi le 25 août 2000. Ce même été, nous découvrons un lot de livres de Pierre Bellemare dans un vide-grenier. Nous les achetons : ils serviront de leurres. Bien emballés, ils seront envoyés à l'adresse de Ludo et Nathalie, à Villiers, à partir des différentes destinations de vacances de nos amis. Nos amis recevront ainsi des colis de Chine, de Finlande, du Poitou ou encore d'Amérique du Sud...

Le 6 septembre 2000, Pierre, c'est de ce petit surnom que nous l'appelons à présent, refait son apparition dans notre appartement havrais, caché sur le bureau de notre chambre bleue.

Le premier octobre, Ludo le découvre dans sa voiture mais il n'est pas dupe !

Le 31 décembre 2000, nous voilà réunis à Marseille pour fêter la nouvelle année chez des amis communs. Nous organisons une petite loterie truquée et Ludo reçoit une magnifique grenouille en plâtre qui viendra orner ses toilettes. Quelques mois plus tard, Nathalie et Ludo reçoivent. La table de la salle à manger étant trop petite, ils déplacent celle de leur cuisine pour pouvoir accueillir tous leurs invités. Leurs cœurs font un bond quand ils découvrent, bien scotché sous la table, un emballage qui semble contenir un livre ! Serait-ce le *Bellemare* tant convoité ? Hélas ! Il s'agit encore d'un leurre ! Quelques instants plus tard, un enfant fait tomber la grenouille en plâtre et ce magnifique objet d'art se brise. Nathalie et Ludo découvrent alors avec stupeur qu'elle renferme le "vrai" *Pierre Bellemare* !

Le 7 mai 2001, Pierre refait surface derrière le miroir de notre salle de bains à l'occasion d'un grand ménage de printemps.

Le 16 juin, Ludo le surprend dans le coffre de sa voiture, il le dissimule aussitôt derrière un grand calendrier de la chambre bleue. Une heure plus tard, nous le découvrons hélas !

A partir de ce moment, les voyages de Pierre sont moins fréquents car Ludo a déménagé à Villiers pour s'installer avec sa douce, nous nous voyons donc moins souvent !

Le 7 février 2002, Ludo découvre enfin Pierre dans son Michel déchiqueté. Explication : Ludo est fan des *Particules élémentaires* de Michel Houellebecq. Nous avons donc acheté le même exemplaire que le sien, nous l'avons évidé de ses pages pour ne garder que la couverture et nous avons rempli le vide ainsi obtenu par l'impérissable chef d'œuvre Bellemarien.

Le 29 mai 2002, notre amie Emily nous rend, dépitée, la cassette VHS du film *Aux bons soins du docteur Kellog* (excellent film soit dit au passage !). Elle n'a pas pu le regarder puisque dans le boîtier, se trouvait... Vous avez bien deviné !

Le 6 juillet 2002, au cours d'une immense tombola truquée (c'était pour notre mariage, 200 tickets avaient été distribués), Ludo reçoit un magnifique lot ! Là, aussi, je pense que vous avez deviné !

Le 15 juin 2004, après un temps infini passé derrière une cloison, nous récupérons enfin Pierre, de justesse, puisque nous déménageons un mois plus tard ! Nathalie et Ludo l'avaient posé en équilibre sur le haut d'une cloison en bois mais il est immédiatement tombé, le rendant ainsi quasi inaccessible. Mais c'était sans compter sur notre incroyable persévérance ! Je l'ai d'abord découvert grâce à un petit miroir que j'ai promené le long de la bordure supérieure de la cloison. Ensuite, armés d'une fourchette fixée par du chatterton à un manche à balai, nous avons hissé Pierrot jusqu'à nous !

Le 15 juillet 2005, Ludo découvre, non sans un agacement certain, que Pierre est à nouveau dans la grenouille à double fond qu'il avait recollée...

Le 5 août 2005, nous retrouvons Pierre dans notre voiture alors que nous quittons Nath et Ludo. Il nous faudra attendre deux ans avant hélas d'avoir l'occasion de pouvoir le dissimuler à nouveau chez eux !

Actuellement, Pierre se trouve donc quelque part à Villiers. Il arrive parfois à Ludo de lire ce blog, il attend donc un indice. Ne soyons pas avares, en voici un : "Chauffé Marcel !"

jeudi 4 octobre 2007

Chanson pour faire la vaisselle

T'es pas obligée de rester à rêver.
T'es pas obligée de faire la grasse matinée.
T'es pas obligée de compter les jours avant l'été.
Ton évier ressemble à une poubelle...
Tu vois, t'as l' temps de la faire, la vaisselle !

T'es pas obligée de lézarder dans le hamac.
T'es pas obligée d'aller jusqu'au lac.
T'es pas obligée de sauter dans les flaques.
Ton évier ressemble à une poubelle...
Tu vois, t'as l' temps de la faire, la vaisselle !

T'es pas obligée de prendre des bains d'une heure.
T'es pas obligée de prendre en photo les fleurs.
T'es pas obligée de rester de bonne humeur.
Ton évier ressemble à une poubelle...
Tu vois, t'as l' temps de la faire, la vaisselle !

T'es pas obligée de téléphoner à ta maman.
T'es pas obligée de raconter des histoires à tes enfants.
T'es pas obligée de prendre du bon temps.
Ton évier ressemble à une poubelle...
Tu vois, t'as l' temps de la faire, la vaisselle !

T'es pas obligée de regarder *Les feux de l'amour*.
T'es pas obligée de t'enfermer dans ta tour.
T'es pas obligée de parler à ton four.
Ton évier ressemble à une poubelle...
Tu vois, t'as l' temps de la faire, la vaisselle !

T'es pas obligée de causer avec tes fantômes.
T'es pas obligée de jouer avec tes mômes.
T'es pas obligée de boire du rhôm.
Ton évier ressemble à une poubelle...
Tu vois, t'as l' temps de la faire, la vaisselle !

T'es pas obligée de lire.
T'es pas obligée d'écrire.

T'es pas obligée de tout dire.

mardi 9 octobre 2007

Une parenthèse en cadeau

Nous sommes arrivés de nuit dans la petite maison en Ariège. Il pleuvait. J'ai fumé sur le pas de la porte. Derrière moi, j'entendais les piailllements des petits qui n'arrivaient pas à dormir et les discussions des grands qui tapissaient la nuit d'un papier peint chaleureux. J'étais bien. J'essayais de deviner le paysage. Je ne voyais rien, j'écoutais le bruit des oiseaux nocturnes et le plic-ploc de la pluie devenue douce.

Le lendemain matin, je me cache sous la couette pendant que la maison commence à s'agiter, je garde encore un peu de nuit. Ils sont déjà tous dehors. Je finis par pointer le bout de mon nez. Le brouillard enveloppe le jardin, je marche dans un nuage. Le temps s'écoule et la brume recule peu à peu. Le soleil vient éclairer la pomme célibataire et chauffer le chien mouillé. Les hommes sont partis chercher des champignons en face, sur la montagne qu'on ne voit toujours pas.

J'entends le cheval qui appelle. Les enfants lui répondent.

La montagne se découvre. La montagne tout partout autour de nous.

Et les vaches acrobates accrochées à la pente.

Au fond du jardin, la balsamine se balance. Le chien qui se faufile entre elles est l'artificier d'une explosion joyeuse. Je me revois dans le jardin de mes parents. La voix de maman : "Allez, attrape-la !" Je tends la main et l'avance prudemment vers la plante, je la touche du bout de mon index. Elle déploie aussitôt ses graines qui me sautent à la figure. Après un mouvement de recul, j'éclate de rire. Je retends la main aussitôt.

Quinze ans que je n'avais pas retrouvé ce plaisir. La balsamine farceuse ! Les petits puis les grands m'observent, intrigués, puis viennent jouer avec moi. Imaginez quatre adultes et deux enfants en train de s'amuser au milieu des balsamines !

Promenade dans la forêt, pas de champignons ou peut-être ces vieilles éponges jaunes, cache-cache avec le loup et avec la pluie, "Non aux ours" inscrit sur le bitume des routes, odeurs oubliées, les cirés jaunes de mes crapules comme des taches de lumière au milieu du vert vert vert vert, le bonheur d'être avec des amis et de vivre tout simplement.

Une parenthèse.

Une échappée.

Au moment de partir, mon fils a dit "Merci pour le cadeau".

Il ne pouvait pas mieux dire.

lundi 15 octobre 2007

Haïku n° 22

Miracle d'automne
Sur le banc des vieux messieurs
Une vieille dame

lundi 22 octobre 2007

Poussières de nuit

Angémil avance à pas feutrés dans le long couloir blanc. Il vient tout juste d'échapper à la vigilance de l'infirmière de nuit. Il se retourne encore une fois pour vérifier que personne ne s'est aperçu de son absence et il s'élançe à corps perdu dans une course effrénée. Il ne pense qu'à une chose : retrouver Neigeline. Le sang bat fort à ses tempes, il lui semble entendre comme le bruit d'un sablier dont les grains crissent à ses oreilles. Le temps lui est compté. Dix ans sans la voir. Dix ans entre quatre murs blancs...

Angémil court dans le parc abandonné. Neigeline... Il revoit la robe bleue, les jolis souliers vernis, le ruban rose à ses cheveux. Neigeline, petite fée aux mains si blanches. Angémil court sans s'arrêter, ses pensées défilent à toute vitesse. Dix ans à oublier, dix ans sans oublier. Le murmure du sablier dans ses oreilles s'amplifie en même temps que son rythme s'accélère.

Il avait neuf ans quand il est arrivé dans le vieil hôpital. Neigeline l'appelait "Mon ange Emile" mais il est soudain devenu "le patient de la 118". Juste un numéro. Un mauvais numéro.

Angémil court dans les rues désertes. Il a envie de hurler. Sait-il encore hurler ? Dix ans sans parler, dix ans à parler. A parler à Neigeline et à personne d'autre. Mais les autres, ils ne se taisaient pas. Toutes les nuits il les entendait crier. Chaque soir, il prenait son repas avec le petit 119 qui n'avait qu'une seule phrase à son vocabulaire : "Ils font les mêmes pour les hommes ?" Il la répétait inlassablement jusqu'à ce que l'infirmier de service lui administre son calmant. Une nuit, Angémil a été réveillé par les cris de l'enfant : "Les cœurs ! Les cœurs ! Ils font les mêmes pour les hommes ?" Il n'avait jamais songé qu'il puisse y avoir des cœurs d'hommes et des cœurs de femmes. Neigeline et son cœur de poupée... Le sable file plus vite. A présent, chaque grain qui chute ressemble à un ultimatum. Le compte à rebours est enclenché.

Angémil voit les pavés qui défilent sous ses pieds, il lui semble que ce n'est plus lui qui court mais la rue elle-même. Il essaie de la rattraper mais elle ne se laisse pas faire. Il fait froid. Quelques sans-logis dorment pourtant

sur le seuil des boutiques fermées. D'autres, moins chanceux, essaient de trouver un oubli consolateur dans les bras d'une bouteille de rouge. Voient-ils passer Angémil ? Entendent-ils seulement ses pas qui résonnent dans la nuit noire ? L'un d'eux s'exclame soudain : "Dieu ! J'ai vu Dieu !"

Mais Angémil est déjà loin. Combien reste-t-il de grains de sable dans le sablier ? Ô comme il résonne en lui, le grain de sable qui s'écrase contre les autres. Comme une explosion silencieuse, un bruit sourd mais violent.

Lui reviennent à la mémoire les paroles du vieux curé qui lui faisait le catéchisme : "Poussière ! Tu es né poussière et tu retourneras poussière." Grains de sable, grains de poussière. Comment un homme de foi peut-il dire cela ? Se peut-il vraiment qu'un cœur d'homme ou de femme soit réduit en poussière ? L'amour est-il soluble dans les sables mouvants du temps ?

Angémil lutte de toutes ses forces, il voudrait ne plus penser mais les grains de poussière tombent lourdement sur son cœur d'homme. Chaque grain qui finit sa course semble lui dire : "Poussière ! Poussière ! Tu retourneras poussière !"

Retrouver Neigeline, retrouver Neigeline enfin, la toucher, la serrer, sentir son odeur de miel, goûter à sa bouche framboise, se réchauffer au soleil de ses cheveux, se perdre dans les méandres farouches de ses yeux.

Quelque part, une télévision distille sa dose quotidienne de néant. Personne n'aperçoit ce jeune homme qui court en pleurant. Enfermés dans les murs capitonnés de la bêtise, les citadins sont persuadés qu'ils ne dorment pas. Ils ont pourtant le regard fixe.

Angémil a les yeux qui pleurent tout seuls. Pas moyen de les raisonner. Le voilà qui se met enfin à parler :

"Taisez-vous mes yeux ! Je suis aveugle au monde ! Je ne veux plus jamais être enfermé ! Je ne veux plus jamais être le 118 ! Taisez-vous mes yeux ! Taisez-vous grains de poussière !" Les larmes sèchent peu à peu mais le sable coule toujours dans le sablier et les oreilles d'Angémil sont remplies de leur crissement grave.

Les immeubles ont laissé la place aux pavillons de banlieue, les pavillons de banlieue ont laissé la place à la lisière de la forêt. Angémil court toujours. Ses pieds ont quitté l'asphalte dure pour la terre accueillante. Les branches des arbres touchent son visage comme si elles voulaient le caresser ou peut-être le retenir. Mais Angémil est aveugle au monde. Ses yeux sont recouverts de poussières que même les larmes n'ont pu laver. Dix ans de poussières accumulées...

Retrouver Neigeline et renaître à la beauté.

Il avait neuf ans et déjà un cœur d'homme. On lui avait appris à aimer les jeux de guerre, les voitures et le foot. La poussière d'amour n'était pas prévue au programme.

Angémil s'arrête soudain. La neige vient de se mettre à tomber, tout doucement. Dans le sablier, le dernier grain de sable s'est figé. Neigeline !

Angémil se couche sur le sol. Il embrasse la terre gelée. Ses yeux se ferment. Les poussières s'envolent. Les flocons recouvrent petit à petit son corps.

Angémil et Neigeline, poussières d'amour, grains de sable du désert du temps. Sont-ils retournés à la poussière ? Ont-ils jamais été poussières ?

La nuit garde leur secret.

mercredi 31 octobre 2007

Le syndrome de la godiche

J'ai longtemps vécu avec le méchant sentiment que j'étais une incapable. Incapable de faire la vaisselle, incapable d'éplucher une pomme de terre, incapable de passer la serpillière, incapable de gérer le quotidien.

Ce n'était pas tout à fait vrai, je savais faire tout ça, mais je ne pouvais m'empêcher de me comparer avec des modèles qui réussissaient beaucoup mieux que moi, ce qui ne faisait que renforcer mon sentiment. Je me suis moi-même enfermée dans cette caricature de l'intellectuelle qui refuse ce que peuvent faire ses mains ou son corps. Ô, le monde des idées, comme il était pur et dégagé de toute cette atroce vulgarité... Un jour, une amie de la famille m'a dit que j'avais l'air d'une godiche. Ça m'est resté. Longtemps.

Aujourd'hui, j'ai appris à aimer le quotidien. J'essaie de m'intéresser à la cuisine, au ménage, aux lessives, aux vaisselles et autres réjouissances du genre. Je transforme des moments qui me répugnent en moments de plaisir et ça marche plutôt bien. Mais faut que je sublime. Faut par exemple que je me dise que je vais réfléchir à un sujet de roman pour faire la vaisselle. Faut pas pousser non plus !

La godiche en moi n'est pas morte. Elle se cache, elle essaie de se faire oublier.

La godiche a du mal à comprendre les démarches du quotidien.

Vendredi dernier, elle sort au restaurant, alors elle gare sa voiture dans un parking, histoire d'avoir à éviter de chercher une place pendant des heures. Elle est si maligne, la godiche ! Elle arrive avec une heure de retard mais elle est fière d'avoir gagné du temps en se garant au parking. Quand son repas est terminé, la godiche revient à sa voiture. Quand elle arrive à la barrière de sortie, elle se rend compte que le rideau de fer est tiré et qu'elle se trouve bloquée là pour la nuit... Heureusement, un monsieur de la maintenance arrive une heure plus tard et accepte de la délivrer même si c'est un pur hasard s'il se trouve là et qu'il ne devrait pas et que quand même elle aurait pu lire le panneau, elle a de la chance la petite dame. Le

pire, c'est que la godiche, elle n'était même pas enfermée. La barrière était fermée, c'est vrai, mais si elle avait introduit son ticket dans le bidule, elle l'aurait vu s'ouvrir !

Ce midi, la godiche et son fils accompagnent un ami et sa fille au train. Comme ils sont en retard, elle se dit qu'elle va les déposer devant la gare, elle ne prend donc pas son sac. En fait, ils sont en avance, elle décide donc de rentrer dans le parking. En passant, il lui semble voir l'information suivante : "une heure, un euro cinquante". Prévoyante, la godiche emprunte un euro à son ami, pour 15 minutes ça lui semble être amplement suffisant. Bien sûr, vous avez deviné que quand elle arrive à la caisse, la machine lui réclame un euro cinquante... Et voilà la godiche qui fait les cent pas dans le parking, jaugeant les passants du regard et se demandant lequel elle va pouvoir taper. Elle n'y arrive pas. Ils sont pressés, ils ne la regardent pas, ils pensent à leur train... Le seul personnage chaleureux qu'elle rencontre est justement en train de faire la manche devant la machine. La godiche finit par se résoudre à aller demander cinquante centimes à la marchande de tabac de la gare qui lui donne très gentiment. Elle est sauvée ! Dans la voiture, son fils ne cesse de lui demander : "Pourquoi t'es bête maman ?"

La godiche n'est pas morte, elle se cache, elle essaie de se faire oublier. Alors moi, je la montre, je la pointe du doigt en lui riant au nez puis je lui fais un gros bisou qui fait du bruit ! Vous avez entendu ! Elle rit elle aussi ! Je m'assois à côté de mon fils qui fait un coloriage, j'essaie moi aussi. Je suis très douée. Hin ! Hin ! Hin ! Quant à ma fille, elle ne sait même pas encore marcher ! Hin ! Hin ! Hin ! Et puis j'ai déjà essayé de lui donner un économiste pour qu'elle épiluche une pomme de terre, c'est une catastrophe, elle n'est vraiment pas manuelle cette petite ! Hin ! Hin ! Hin !

Hum ! Hum...

Je sais bien que tout est relatif. Mon homme me dit que si j'ai du mal à faire la vaisselle, si je me dis sans cesse que je vais mal faire, que je vais laisser des traces, que je vais utiliser trop d'eau ou trop de produit, c'est parce que je ne peux pas m'empêcher de me comparer à lui, qui est un fou furieux des tâches ménagères ! Ce n'est pas facile tous les jours de vivre avec un super-héros, croyez moi ! La vérité c'est exactement l'inverse, c'est un vrai bonheur que de vivre avec un homme aussi extraordinaire que lui, quelqu'un qui sait être un père présent et attentif, un cuisinier merveilleux, un homme qui réduit à néant la poussière et les saletés plus vite que son ombre ! Un chéri qui m'a affiché juste au dessus du lave-linge, un mode d'emploi simplifié pour que je puisse moi aussi contribuer à l'effort de guerre, un mari qui se relève la nuit pour s'occuper des enfants quand moi je ronfle ! C'est juste que, quand on a comme moi une petite tendance à l'auto-flagellation, on a toujours peur de ne pas être à la hauteur, d'être un poids

mort. Malgré mes difficultés à gérer le quotidien, mon homme m'aime. Je le sais. Et pas seulement parce qu'il me le dit tous les jours. Ce serait insultant pour lui de penser qu'il est amoureux d'une godiche, il est donc plus probable que la godiche ne soit qu'une toute petite partie de moi, un méchant complexe d'infériorité qui est tapi dans un coin de mon adolescence et qui ne demande qu'à se faire entendre à nouveau.

J'ai souvent entendu dire qu'une godiche se sentait gauche dans les domaines qu'elle ne maîtrisait pas. Ensuite, avec l'expérience, elle acquiert de la confiance en elle et la "godichitude" disparaît enfin. Je n'y crois pas. Je me sens godiche pour des trucs que je réussis très bien. A bien y réfléchir, j'ai bien peur de souffrir aussi d'un complexe de supériorité dans la mesure où je cherche si souvent la perfection. N'étant pas parfaite, je me sens souvent godiche ! CQFD.

Bien. Bien. Bien. C'était le psy de Prisunic en direct du Poutouland !

La godiche n'est pas morte, je ne l'oublie pas. Je lui file des coups de tatane de temps en temps, histoire de lui rappeler qui est le chef ! Non mais ! En même temps, faut pas trop que je l'abîme, nous ne sommes que 437 en moi, et les autres n'ont pas très envie de faire la vaisselle ou le ménage, c'est des mégalos, des paranos, des... enfin, je vous en parlerai une autre fois.

vendredi 2 novembre 2007

Ce que je dois à mes parents (liste non exhaustive)

La vie

La passion des voyages

L'humilité

L'amour des livres

Les chanteurs en pagaille : Bertin, Brel, Brassens, Manset, Ferré, Lapointe, Beranger, Escudero, Thiéfaïne, Tala, Bebey, Akendengue, Magny, Ribeiro, j'en oublie tant...

Un morceau de Slovaquie

Un village du Cotentin

Un coin d'Italie

Une certaine forme d'humour, le sens de la dérision

La curiosité

L'ouverture aux autres

La lutte contre les préjugés

La haine du racisme

France-Inter en fond sonore

Le canard enchaîné et T.C.

Les esprits et la magie blanche

Les noms de chats

La petite boîte coulée dans le ciment du garage qui contient des reliefs de notre vie pour les archéologues du futur

Les plaques émaillées avec des noms de rue improbables ou des informations loufoques du genre "Ici, en 1515, il ne s'est rien passé"

Les pots à confiture remplis de terre ou de sable des 4 coins du monde, des collections de cailloux ramassés lors de voyages

L'envie de donner à ceux qui n'ont pas eu la chance de naître dans un milieu favorisé la possibilité d'aller plus loin dans leurs études par l'apprentissage du français

Le petit verre de whisky ou de calva au coin du feu

Le plaisir de faire voler la balsamine en mille éclats

Le bonheur de faire une farce ou un canular

Le goût de la mise en scène et de la théâtralisation, la sobriété aussi

Le poids de ce qui n'est pas dit et qu'il faut deviner

Les larmes qu'il ne faut pas retenir

L'amour des arbres, des jardins, des fleurs

L'émerveillement devant l'incroyable beauté de la nature

La nécessité d'écrire

Le sentiment d'être dans la marge

La certitude d'y être finalement à sa place

Les empreintes de pieds qui apparaissent sur du papier photosensible

La magie du bateau qui se dessine au matin du premier janvier dans le verre posé près de la fenêtre

Le disque des cloches de Pâques qui nous a réveillés si longtemps en fanfare, juste avant d'aller ramasser les œufs

La part d'enfance assumée et revendiquée

Le sentiment d'appartenir à une gauche en voie de disparition

L'espoir d'un monde meilleur

La crainte d'un monde égoïste, stupide et intolérant

L'idée que le vrai chrétien n'est pas forcément celui qui passe sa vie à l'église, que les morts ne sont pas au cimetière, que tous les riches ne sont pas méchants et tous les pauvres gentils, que le pape est parfois un criminel, qu'on est d'une religion ou d'un pays par accident le plus souvent, que les arbres sont à qui les regarde...

Le sentiment d'être un citoyen du monde

Les éclats de rire devant l'absurde

Le sens de la famille (ce qui n'exclut pas le sens critique)

La timidité devant le nombre (ce qui n'exclut pas les mathématiques)

Le Tour de France, les petits vélos dans la tête

Les histoires du soir, les aventures de Rompich et de Bigbottle

Les objets insolites
Les jupons à dentelles
Le parfum du vétiver
Les vacances désorganisées, sans plan
Le goût du risque et du hasard
Le plaisir des rencontres
Le dégoût de ce qui est trivial
Le souvenir d'un poirier
La fuite de la banalité
Les heures passées à lire
Le bonheur de se sentir vivants
Les nuits de veille
Les baisers sur le front
La pudeur
La connaissance du pouvoir des mots
Le sens du sacrifice
L'apprentissage du partage
La peur du racisme, du fanatisme et de l'intolérance
La sensation d'être pour toujours un immigré
Le désir naïf mais tenace d'un bonheur universel
La fréquentation des musées, des peintres, des cathédrales en ruines
L'assurance d'un amour immodéré
La confiance dans la parole donnée
La baguette magique de la poésie et de l'imagination qui transforment la réalité en éclats de rêve qu'on peut garder dans un coin de la tête et retrouver les jours de peine
Le refus et l'acceptation de la mort
La vie

lundi 5 novembre 2007

Mes incroyables mais vrais... épisode neuf

Ils sont jeunes, ils n'ont pas vingt ans ou à peine. Ils voudraient courir le monde et gagner de l'argent aussi. Ils cherchent une idée qui leur permettrait de concilier les deux. Thomas arrive un jour plein d'un enthousiasme merveilleux, il propose à Jacques d'acheter une voiture d'occasion, de partir avec en Afrique et de la revendre sur place, un peu plus cher. Son copain hésite un peu, ça semble curieux d'imaginer qu'ils pourront faire une plus value sur une vieille voiture mais Thomas est confiant, il a des amis qui connaissent des amis qui connaissent des amis qui...

C'est décidé. Toutes les économies y passent et voilà nos deux jeunes hommes propriétaires d'une Renault. La route commence, l'Espagne, le bateau, le Maroc puis l'Afrique profonde, l'Afrique noire.

Arrivés à Dakar, nos deux amis cherchent à revendre la voiture. Ils y arrivent sans souci, sans même chercher très longtemps! Ravis de leur bonne affaire, ils se disent alors qu'ils vont profiter du pays et décident d'acheter une nouvelle voiture qu'ils espèrent vendre ensuite avant de revenir en France. Au volant de leur nouveau bolide, ils s'engagent dans la brousse à la recherche d'une vague tante. Ils s'enfoncent sur une petite route sur laquelle dépasser le trente à l'heure relève de la gageure. La nuit avance, ils sont pour ainsi dire presque perdus. La voiture fait soudain un drôle de bruit puis s'immobilise dans un hurlement infernal. Impossible de la redémarrer. Et la nuit qui est là. Thomas décide d'aller chercher du secours tandis que Jacques va garder le véhicule. Thomas continue le chemin à pied. Il a chaud et il enlève ses vêtements petit à petit. Il finit presque nu, ses habits sous le bras. Il aperçoit enfin un village et va taper à la première porte.

C'est une femme blanche qui vient lui ouvrir, et c'est justement la fameuse tante de Thomas. Elle est religieuse. Elle le fait entrer non sans lui demander de bien vouloir se rhabiller. Elle l'informe qu'il a eu beaucoup de chance de ne pas s'être fait attaquer, imaginez un peu, un blanc qui se promène tout nu dans la nuit ! Thomas explique son problème et la religieuse va réveiller son supérieur qui demande à plusieurs hommes de retourner chercher l'engin. Le lendemain, un garagiste leur explique qu'on ne peut pas réparer l'auto, ce n'est plus qu'une carcasse.

Jacques et Thomas sont forcément déçus, mais ils n'y peuvent rien, leur rêve vient de prendre fin. Le père leur propose de garder la voiture au village et il leur signe un contrat comme quoi il vendra cette dernière pour eux si jamais un client potentiel était intéressé. Les deux hommes acceptent, bien conscients que cette éventualité est hautement improbable hélas.

Il ne leur reste plus qu'à faire demi-tour et à emprunter l'argent du billet retour.

C'était il y a plus de trente ans. Jacques et Thomas ne vivent plus ensemble, ça fait bien longtemps qu'ils ne sont plus étudiants. Ils ont fait leur vie, ont un métier, une femme, des enfants...

Un midi, le téléphone de Jacques retentit. C'est Thomas. Il vient de recevoir un chèque qui vient de très loin, le paiement de la voiture laissée il y a si longtemps dans un petit village paumé.

La somme qu'ils viennent de recevoir est exactement équivalente au prix qu'ils ont payé alors pour revenir en France en avion.

jeudi 8 novembre 2007

Le désespoir de l'écrivain

L'écrivain est une nouvelle fois en colère. En colère contre lui. Si vous croyez qu'on les trouve comme ça les idées de roman, qu'il suffit de se lever et de noter ce qu'on a vu en rêve...

Et pourtant, il y en a plein, des écrivains... Il éteint rageusement la radio. Il n'en peut plus de ces critiques qui se plaignent d'avoir trop de livres à lire pour la rentrée littéraire. On dirait que tout le monde peut écrire un roman, ça semble si facile. L'écrivain n'a jamais écrit un seul roman.

Voilà son drame.

Sur son bureau, des centaines de premières pages s'accumulent.

Impossible d'aller plus loin.

L'écrivain croule sous les idées, il ne sait pas ce qu'est l'angoisse de la page blanche. Mais pas moyen de faire du long. Il est comme condamné à la poésie ou à la nouvelle.

L'écrivain est malheureux. Il attend depuis si longtemps l'illumination, l'étincelle créatrice.

Il a fini son café. Il fume tristement.

Les cris de ses enfants résonnent au dessus de lui. Il n'a pas le courage d'intervenir. Sa femme se lève et va mettre fin à la dispute entre les deux petits. Il a tout pour lui. Une petite maison, du soleil, un métier qu'il aime, deux enfants adorables et une épouse aimante.

L'écrivain est malheureux. Il veut écrire un roman.

Tous les jours il écrit et il écrit sur tout. Sur le temps qui passe, la météo, les voitures, les funambules et les ouaouarons. L'écrivain taille dans le vif, va à l'essentiel. Toujours. Il ne sait pas écrire autrement. Chaque nouvelle idée de roman se transforme irrémédiablement en nouvelle. Elle est amoureuse, il la trompe, et à la fin elle meurt. Il est malade, il a un cancer incurable, il décide de parcourir le monde, il tombe amoureux et à la fin il meurt. Toutes ses histoires ne finissent pas aussi tragiquement, il a même un goût certain pour le bonheur. Et à la fin elle est heureuse. Et à la fin il est heureux. Pas moyen de délayer, de s'attarder sur les délices de l'amour ou les horreurs de la mort.

L'écrivain n'y comprend rien. Il aime par dessus tout les longues descriptions, il savoure comme du petit lait chaque phrase de son maître, Flaubert. "Elle portait entre les chevilles une chaînette d'or pour régler sa marche, et son grand manteau de pourpre sombre, taillé dans une étoffe inconnue, traînait derrière elle, faisant à chacun de ses pas comme une large vague qui la suivait." *Salammbô*, il ne sait rien de plus beau. Mais quand son

stylo crisse sur le papier, c'est pour aligner des phrases squelettiques. "Elle est mon brin d'herbe..." Comment peut-on dire avec des mots ce qui est indicible ? Il n'a pas la réponse à cette question. Il tente d'ajouter quelques adjectifs, une ou deux relatives, des compléments du nom. "Elle est ce brin d'herbe frêle et timide que la lourdeur de mes pas d'ours ne peut écraser." Non. Voilà sa phrase qui se transforme en un affreux sapin de Noël croulant sous la débauche de décorations infâmes.

Il y a un autre problème. De taille. L'écrivain est incapable de construire une histoire. Il ouvre son cahier et il écrit. C'est tout. Il ne se demande ni pourquoi ni vers où il va, il écrit ce qui arrive. Un peu comme une sibylle. Il aime cette incertitude, il se délecte d'être ainsi à la merci de ses personnages. Il est libre à tout moment d'intervertir le cours de l'histoire, d'inventer des rebondissements de dernière minute. Il lui semble qu'il avance d'une certaine façon à la même vitesse que son lecteur, lui aussi se demande ce qu'il va advenir, lui aussi tremble pour son héros. Il laisse ainsi lentement monter le suspense jusqu'au blocage qui arrive fatalement. Il s'arrête, il relit, il réfléchit et recommence jusqu'à ce qu'une conclusion s'impose. Parfois, il n'y en a pas.

Sur son bureau, des centaines de premières pages s'accumulent.

L'écrivain rêve d'un début, d'un milieu et d'une fin. Il voudrait des chapitres, des descriptions savoureuses, des retours en arrière, des ellipses et des scènes d'action haletantes. Il n'y arrive pas. Comment pourrait-il planifier la vie? La vie est-elle planifiable ? L'écrivain se torture à essayer d'imaginer des histoires construites mais quelque chose en lui refuse. Il a peur de se rendre compte qu'il n'est pas un écrivain. Il ne suffit pas de le décider pour le devenir. Ou peut-être le suffit-il ?...

L'écrivain vient de finir une nouvelle première page. Cette histoire ne lui plaît décidément pas.

Aucune chance qu'elle ne se transforme jamais en début de roman.

samedi 17 novembre 2007

Mes incroyables mais vrais, épisode dix

J'avais demandé à ma mère de me raconter cet incroyable mais vrai dont elle m'avait parlé il y a quelque temps. Je voulais plus de précisions pour construire mon histoire. Ce matin, j'ai reçu cette lettre. J'ai choisi de la publier telle quelle. Merci maman !

Hiver 1952 ou 1953, je ne sais plus précisément, grande effervescence dans la famille d'immigrés italiens que nous sommes. La vie au jour le jour

n'est pas sombre, certes, mais elle n'est pas drôle non plus. Nous habitons en bordure d'un petit village normand et les rares visites que nous ayons sont celles du facteur ou du curé. Maman, qui aime parler, a quand même réussi à tisser quelques liens avec une femme un peu plus âgée qu'elle, madame Héron, qui a "vécu" à Paris et, de ce fait, est plus ouverte mais quelque peu tenue à l'écart des autres, tous bien-pensants et à l'abri derrière les rideaux de leurs fenêtres closes, clos également portes et cœurs.

Une idée a alors germé dans l'esprit de ma mère : celle de nous confier quelques jours à madame Héron pour aller avec mon père en Italie, entre Noël et le premier de l'an pour retrouver sa famille, leur village natal des Dolomites... et un peu de son enfance, de ses rêves.

Nous sommes quatre enfants de 6 à 19 ans et à la pensée que pendant une semaine nous pourrions faire ce que nous voulons et que madame Héron sera là pour veiller à ce que tout se passe bien nous séduit. Et puis, nous sommes sûrs que nos parents reviendront avec des cadeaux de là-bas pour nous.

La valise, cent fois refaite, est prête depuis plusieurs jours. Papa qui est maçon et travaille loin de nous a réussi à obtenir une semaine de congés -exceptionnels mais non payés- car c'est un bon ouvrier. Il arrive à la maison la veille du départ en Italie et tout le monde est heureux ; il y a un petit air de fête inhabituel. Ils partiront par le train du matin pour Paris, puis, le soir, Paris-Turin-Milan-Trento et Borgo, le paradis perdu.

Le lendemain, nous sommes tous levés de bonne heure. Tous ? Non ! Papa, qui n'est jamais malade, ne peut bouger la tête et maman (par mimétisme peut-être), a pris son air penché de "mater dolorosa" qui souffre en silence. Le médecin qu'on est allé chercher à bicyclette à la ville voisine "rassure" mon père en diagnostiquant un banal mais douloureux torticolis et lui conseille de rester bien au chaud et de prendre de l'aspirine. Il s'en va.

C'est alors que mon père clame sa détresse, il jette "son" casquette par terre, feule comme un chat sauvage, se mord les mains de rage et hurle : "Ma qu'est-ce que j'ai fait al bon Dieu, porca miseria, can' dall'ostia, huit jours que jé prends, jé né l'ai jamais fait, mai ! non l'ho fatto, mai, toujours à risparmiar', sou par sou, Porca Madonna, can' dal porco ! jamais jé né rien domandé, rien, rien... et pour oune fois... Maledetto, ô Dio, toujours les mêmes à pagar', lavorar', sempre..."

Au fil des heures, mon père se calme et va mieux. Il décide que le lendemain, quoi qu'il arrive, ils s'en iront. On respire à nouveau, on se remet à parler plus haut, à se chamailler avec mon frère et mes sœurs et... à imaginer tout ce que nous pourrions faire en l'absence de maman.

Le lendemain matin, papa est debout, il "force" sans doute un peu mais va mieux ; ils vont prendre le train et nous déjeunons en écoutant les informations de huit heures. Nous sommes un peu fébriles et heureux.

Soudain le journaliste de Radio-Luxembourg attire notre attention par ces mots : "Nous venons d'apprendre que le train de nuit Paris-Turin a déraillé un peu après Domodossola; on déplore de nombreux blessés, des morts..."

Tout le monde se fige, mes parents se regardent... c'était le train qu'ils auraient dû prendre si ce "maledetto torticollo"...

Papa se tait mais maman rend grâce à Dio, lodato sia, à Maria Vergine santissima, à tous les saints du calendrier, aux Anime Sante della famiglia et tutti quanti, et même... al benedetto torticollo.

Les voies de Dieu sont impénétrables, les voies ferrées... aussi, parfois.

jeudi 29 novembre 2007

Pour vivre heureux vivons cachés

Retour de l'école. Mon fils tient une clef imaginaire dans sa petite main. Il s'arrête à chaque porte. Ici, c'est la maison des trois ours, ici, celle de la princesse, ici...

A chaque fois, il tourne sa clef dans la serrure.

"Comme ça, ils ne pourront pas s'enfuir !"

Tout content, il arrive enfin devant notre maison qu'il ouvre immédiatement en criant qu'il veut un biberon chaud.

Il ferme bien la porte.

On ne sait jamais.

mercredi 5 décembre 2007

A table, ce soir

- Tu sais quoi maman ? Didier, il a encore oublié ses cheveux !

Mon homme et moi, on se regarde, un peu perplexes.

- Il a oublié ses quoi ?

- Ses cheveux !

- Ses cheveux ?

- Oui ! Il a oublié ses cheveux ! (il est patient mon fils, il faut avec des parents aussi vifs que les siens !)

Didier, c'est le prof de Judo de Titouan.

Juste un prénom pour moi qui ne l'ai jamais vu.

Un sourire apparaît soudain sur le visage de mon homme.

Didier, il est... chauve !

dimanche 9 décembre 2007

Sieste "crapuleuse"

Pas un bruit dans la maison. Moment béni.

Je rejoins mon homme dans notre chambre et nous nous aimons.

Nous oublions notre fils qui tousse comme un petit chien et notre fille qui commence la gradation ascendante des appels.

Un moment pour nous deux.

Le petit vient déjà toquer à la porte.

La petite est debout dans son lit et nous bombarde de "coucous" tonitruants ! Nous sommes allongés, tous les quatre. Les deux petites crapules nous escaladent en éclatant de rire et en poussant des hurlements de joie. Le vent souffle dehors, le frigo est vide. Nous avons arrêté le temps. Lui et moi, enlacés sous les draps. Il me murmure des "je t'aime" pendant que ma fille essaie d'attraper mes doigts. Il me caresse doucement tandis que mon fils me chatouille les pieds.

Nous jouons au sandwich, nous, les tranches de pain, eux, la saucisse et le gruyère.

On se serre très fort, c'est un peu comme si je reprenais mes enfants à l'intérieur de moi.

Et c'est bon.

Et si je mourais à cet instant précis, ce serait une mort si douce, et si belle !

Et je n'aurais pas vécu pour rien d'avoir vécu cet instant précis.

La vie est une question de point de vue.

Le bonheur aussi, le bonheur surtout.

dimanche 16 décembre 2007

A Paris comme ailleurs

Le flot incessant des passagers qui descendent du train et la gare immense. Paris froide, les petits nuages blancs qui sortent des bouches. Les voitures tout autour de moi. Je suis cernée par les immeubles, les autobus, les êtres humains, les bruits, les enseignes lumineuses et les messages publicitaires.

Le flot incessant des voitures, leurs phares, les petites lumières rouges à l'infini.

Musée de l'immigration à la porte dorée. Contraste saisissant entre les fresques coloniales et la parole des immigrés . Ce sont les objets qui parlent le plus. Dans une vitrine, la truelle de mon grand-père. Des photos de voitures cathédrales, chargées, surchargées, la main jaune de *Touche pas à mon pote* et l'affiche rouge qui me retourne le cœur. Des lits superposés sur

lesquels sont accrochés les sacs en toile du pauvre. Les valises en carton aussi. C'est trop, trop émouvant et trop difficile aussi. La vie de mes grands-parents dans ce musée, il y a tant de vies qui ressemblent à la leur. Maman a les larmes aux yeux .

On enferme le passé dans les musées, pour ne pas l'oublier. On emmène les enfants, on leur dit : "Regarde, c'est ainsi qu'ils vivaient !" Mais c'est toujours ainsi qu'ils vivent, la souffrance est la même, les étrangers sont toujours montrés du doigt, les immigrés viennent encore manger le bon pain des bons français.

Trace du passé, mémoire du présent qui n'est autre qu'un passé qui se répète.

Nous sommes dans le bus bondé. Une vieille dame interpelle deux jeunes femmes : "On ne vous a pas appris dans votre pays à ne pas bousculer les gens ? ! On est en France ici !"

Le présent qui n'est qu'un autre passé qui se répète...

Parvis de l'Opéra, nous retrouvons mon frère et montons les marches sous le regard indifférent des statues. Gluck a une toile d'araignée sur le nez. J'ai l'impression de faire soudain un incroyable bond en arrière dans le temps. Les dames ont des toilettes exquises, les messieurs fument le cigare sur le grand balcon, ça s'agite sous les lustres et sur les marbres polis, puis tout le monde se précipite mais dignement car ça sonne ! Nous sommes dans une loge de six personnes, pardon, nous sommes dans LA loge, juste en face de la scène, de meilleure place il n'y en a sans doute pas. Je n'ai pas encore vu la salle, je m'avance... Je n'ai pas de mots pour vous dire comme c'est beau, rouge, doré, et ce plafond... Le lustre prend un peu trop de place mais faut ce qu'il faut, les personnages de Chagall volent gracieusement autour de lui, les danseuses, les anges, les musiciens, Mozart, le petit violon, l'arc de triomphe, les amoureux qui s'enlacent... Chagall, encore un immigré...

Nous agissons gracieusement la main et contemplons la foule amassée à nos pieds. Nous sommes invités grâce à mon frère, nous n'aurions jamais pu bénéficier de ce privilège sinon. Un privilège à 160 euros la place ! J'apprendrai le lendemain que cette somme n'est même pas excessive même si elle me semble indécente. L'opéra coûte horriblement cher, on n'imagine pas tout ce qui se mobilise pour trois heures de spectacle. Je ne vous ai pas encore parlé du spectacle, justement, un choc là encore. C'est *Alcina*, de Haendel, jamais entendu parler. Le décor est curieux, loin de la représentation caricaturale que j'en avais. Un peu froid quand même. Pour vous dire la vérité, j'ai toujours eu du mal à regarder des chanteurs d'Opéra

sans éclater de rire, j'ai l'impression qu'ils en font toujours trop, je n'arrive pas à être émue. Ce soir, le miracle s'est produit, la chair de poule sur les bras, les larmes au coin de l'œil, mon corps était bouleversé avant même ma tête qui réagit toujours avec un peu de retard. J'ai fermé les yeux, le son est monté en moi, il a transpiré par tous les pores de ma peau, je n'avais plus besoin des sous-titres, la voix - comment une personne humaine peut-elle produire une telle merveille ?- la voix parlait à mon cœur, sans interprète. Une voix qui venait de l'Italie... Encore une immigrée...

La nuit dans l'hôtel, petite famille recomposée, nos trois souffles unis.
Le monde dehors, enfermé derrière le double vitrage.

samedi 22 décembre 2007

Un conte de Noël

24 décembre 2007, tard dans la nuit.

Le petit Nicolas se tourne et se retourne dans ses draps de satin. Il a tout pour être heureux. C'est un homme de pouvoir, une seule décision de lui et la planète tremble. Il a de l'argent à ne plus savoir qu'en faire, des voitures de luxe, des maisons de campagne avec piscine et des actions dans les entreprises les plus rentables. Il roule dans la voiture de ses rêves, prend des bains de champagne avec une femme délicieuse que le monde entier lui jalouse. Non, rien à dire, le petit Nicolas a tout pour être heureux.

Le petit Nicolas se tourne et se retourne dans ses draps de satin. Il ne peut s'empêcher de penser à cette étrange rencontre avec le vieux bonhomme en rouge. Ça fait pourtant bien longtemps qu'il n'y croit plus... Il sait très bien que les fables pour enfants n'ont plus cours, que c'est l'argent qui mène le monde. Il ne serait pas là où il en est s'il avait cru à toutes ces fadaïses...

Il repense à cet après-midi. Il était seul dans son bureau et regardait la neige tomber. Il se disait que ça faisait bien longtemps qu'il n'avait pas pris la peine de prendre le temps d'écouter le silence. Alors, il avait ouvert la fenêtre et le froid s'était aussitôt engouffré. Le garde du corps avait passé la tête derrière la porte, puis, s'étant assuré qu'il n'y avait aucune menace, avait repris sa position de chien de garde. C'est alors que le petit Nicolas avait commencé à douter... De drôles de pensées avaient envahi son esprit d'ordinaire si occupé à de hautes réflexions et à de grandes stratégies. Soudain, rien ne lui avait paru si important que le bruit des petits flocons qui venaient s'écraser doucement sur le sol. Il croyait être l'un de ces petits morceaux de coton, il tombait gracieusement du ciel, mêlant sa course à celle d'autres frères et venait délicatement se poser sur l'herbe du parc.

Quelque chose se construisait, tous n'étaient que les maillons d'une immense chaîne...

On toussa derrière lui. Le petit Nicolas se retourna vivement et se retrouva nez à nez avec le père Noël. Il aurait dû hurler, c'était dans son habitude après tout, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Le vieux bonhomme le regardait en souriant.

Le petit Nicolas essaya de se diriger vers la porte pour appeler son garde du corps afin qu'il dégage cet odieux intrus mais ses jambes refusèrent de lui obéir.

Le vieux bonhomme le regardait toujours en souriant.

Pour un homme d'action, être transformé en statue vivante est une punition que vous aurez du mal à comprendre si vous êtes du genre contemplatif. Celle-ci n'était vraiment pas du goût du petit Nicolas, il jurait intérieurement mais seul le fond de ses yeux luisait d'une intense colère.

Le vieux bonhomme souriait toujours. Il se tenait debout, les épaules un peu voûtées et la main presque tremblante. Il s'approcha enfin du petit Nicolas et lui dit :

- Je suis venu chercher ta liste, Nicolas, ça fait bien longtemps que tu ne m'as pas écrit !

Le petit Nicolas était pétrifié, il pensait à sa milice qui n'était pas bien loin et à toutes les tortures qu'il infligerait à ce vilain personnage si seulement la mobilité lui revenait.

- Ta liste, Nicolas, n'oublie pas ! Demain, c'est Noël !

Le bruit assourdissant de milliers de flocons qui entrent soudain par la fenêtre puis l'absence.

Quand il se réveilla, le vieux bonhomme en rouge avait disparu, la pièce était tapissée de neige. Le petit Nicolas consulta aussitôt son garde du corps, demanda à regarder les vidéos de surveillance : personne n'avait rien vu. Il valait mieux ne rien dire, ce serait terrible s'il l'on venait à penser qu'un homme comme lui pouvait être la victime de telles hallucinations.

Le petit Nicolas se tourne et se retourne dans ses draps de satin. Il a tout pour être heureux. Que pourrait-il donc demander au vieux bonhomme ? Dans le lit, sa compagne se tourne sur le côté et il aperçoit le bout de son pied si délicat, loin très loin, là-bas. Le petit Nicolas sait bien ce qui lui manque.

25 décembre 2007, au petit matin.

Le petit Nicolas n'a pas très bien dormi. Il se lève pourtant, puisqu'il faut bien se lever et affronter sa journée chaque matin quand on voudrait rester couché à regarder l'envers de soi, l'enfance oubliée, toutes ces vies qu'on aurait voulu belles et qu'on a chassées parce qu'on était lucide, fort, adulte...

Au pied du sapin, ça dégueule de cadeaux. Il les ouvre distraitement, les uns après les autres.

Jusqu'à ce paquet emballé dans du papier journal. De la part du père Noël... Le petit Nicolas interroge du regard sa compagne et ses proches, ça ne peut pas venir d'eux, ils ne sont pas vraiment du genre à faire des plaisanteries.

Il défait l'emballage et découvre une paire de chaussures vernies qui brillent de mille feux.

Intrigué, il les essaie : elles sont juste à sa taille. C'est alors qu'il se rend compte que son pyjama est devenu trop petit pour lui. Il baisse la tête : sa compagne lui arrive aux genoux, elle est en train de lui crier quelque chose mais il ne l'entend pas, il continue de grandir, il frôle le toit puis il passe subitement à travers, sa main s'appuie à la cime d'un grand cèdre pour ne pas tomber, puis manque d'attraper un malheureux avion, les passagers, derrière les petits hublots hurlent de terreur, sa tête s'engouffre dans les nuages, il a une écharpe de neige autour du cou, son œil percute un satellite, ses cheveux sont blancs de pellicules météores, sa bouche avale la lune, elle a un goût de prune...

Tout en bas, dans la grande demeure du petit Nicolas, les flocons tombent dans le salon désolé.

En s'écrasant doucement sur la moquette moelleuse, ils soupirent tendrement.

lundi 31 décembre 2007

A l'arrivée

Il est accoudé au comptoir, le peintre.

Il n'entend plus les bruits de la rue,

Il n'entend pas le flot incessant des paroles du patron,

Il n'entend pas non plus la porte qui s'ouvre bruyamment.

Il est comme collé au comptoir, le peintre.

Il imagine un comptoir humain, vivant, fait de tous ceux qui comme lui ont attendu.

Qu'est-ce qu'ils ont attendu, au juste ?

L'oubli sans doute, la joie peut-être, tout simplement.

Le retour de la lumière.

Il n'a pas entendu la porte qui s'ouvre soudain.

Mais il a vu la stupeur sur le visage du patron.

Il se retourne :

Une mariée debout sur une bicyclette.

Cheveux noirs, ébouriffés, noirs,
Robe blanche, éblouissante, blanche,
Regard de braise, étincelles de furie,
Et le guidon qui essaie de se faire tout petit...
Elle n'a pas pu dire oui,
Elle s'en moque bien, ça se fête.
Ils se marieront bientôt,
Le peintre et Blanche, ou peut-être Jeanne, quelle importance...
Son ventre rond,
Et les petits qui lèvent déjà le nez du guidon,
Trois petits tours et
Ils s'en vont loin, très loin, encore plus loin.
Ils restent tous les deux,
Le peintre et Jeanne, ou peut-être Blanche, quelle importance...
Il caresse ses cheveux blancs,
Sa main descend vers son ventre
Jusqu'au nombril
Le cordon
Le fil de la vie
Coupé trop tôt
Jamais coupé
A l'arrivée.

A l'arrivée

dimanche 6 janvier 2008

Haïkus n° 23 (et 24)

Poussières d'ancres
Si le poète balaie
Le bateau s'envole

Le bateau s'envole
Si le poète balaie
Poussières d'encres

Au bord du chemin
Le poète à bicyclette
Brandit son balai

dimanche 13 janvier 2008

Un collier de hasards

Je n'ai jamais cru au hasard.

Comment dire... J'ai toujours pensé que ce qui m'arrivait n'était pas dû au hasard.

Je ne crois pas non plus aux coïncidences. Je crois aux signes.

Je ne sais pas si c'est le destin, ni même si le destin existe.

Je ne sais pas si tout est écrit quelque part sur un grand livre dont je n'ai pas les clés.

Cela m'importe peu, finalement.

Peut-être est-ce parce que je crois au bonheur, tout simplement.

Ce n'est pas facile à expliquer avec des mots, trop abstrait pour moi.

Laissez-moi vous raconter mon samedi après-midi.

J'ai dormi trois heures, je voudrais me reposer, mon homme et ma fille font la sieste. Mon fils est en pleine forme, il va falloir faire quelque chose. Hélas. Nous quittons nos pyjamas chauds et nous partons.

La ville approche, les embouteillages des soldes. Nous faisons plusieurs fois le tour devant trois parkings complets. J'en ai assez, j'ai envie de rentrer. Le petit est en train de s'endormir. Je décide de regagner la maison, tant pis, je ne suis pas superwoman et puis de toutes façons j'ai horreur des soldes et du monde. Juste avant le pont qui mène à la quatre voie salvatrice, un parking souterrain est libre. Nous nous y arrêtons. Niveau moins deux, place 54, je me le passe en boucle dans la tête pour ne pas oublier. Nous remontons à l'air libre. Sur l'esplanade, des chameaux, des moutons, des chèvres, des chevaux et un gros éléphant. Les rois mages. Mon fils rêve éveillé, il est aux anges, c'est la cavalcade de l'épiphanie. Chouette !

Si je n'avais pas tourné pendant une demi-heure pour chercher une place de libre, nous n'aurions pas vu ce si beau spectacle.

Nous entrons dans un magasin de chaussures. Il ne reste plus que deux paires de 30. Heureusement, l'une des deux est jugée "très impressionnante" par mon fils. J'achète. 52 euros en soldes. Passons...

Nous revenons vers la voiture. Une librairie. Je ne résiste pas, j'entre. J'ai bien envie de m'acheter ce livre de cuisine sur les verrines qui m'a fait saliver quand je l'ai vu chez une copine pendant les dernières vacances. Je cherche le long du rayon. Un couple et un enfant entrent dans la boutique et demandent un livre intitulé "*être parents avec son cœur*". Je les écoute qui lisent la quatrième de couverture avec enthousiasme. Soudain, on entend un hurlement violent qui contraste avec les chuchotements de mon

filz jouant avec sa petite oie qui mange des livres pour son repas. En réponse, les parents se mettent aussitôt à hurler pour obtenir le silence puis s'en vont, tous les trois criant à qui mieux mieux, vers la caisse. Je pouffe de rire toute seule.

Si je n'étais pas rentrée, je n'aurais pas vécu ce délicieux moment.

Mon livre n'y est pas. Je flâne et découvre une couverture qui m'attire : *Le canon de Laselille et autres racontars*, de Jorn Riel.

Si je n'étais pas rentrée, je n'aurais pas rencontré ce fabuleux bouquin qui m'a fait rire tout le week-end.

En sortant, une bonne odeur de crêpes. J'en offre une à mon filz. Tandis qu'il la mange, l'eau me vient à la bouche mais, avant que je me décide, une cliente fait une commande de dix crêpes. Trop tard.

Nous regagnons la voiture, mon filz regarde les lumières des décorations de Noël et il se met à pleuvoir tout doucement. Je grogne car je n'ai pas pris mon parapluie.

Mon filz saute soudain de joie et s'exclame : "Je te l'avais bien dit maman qu'il y aurait de la neige !"

S'il n'avait pas plu, je n'aurais pas vu ce sourire béat !

Nous pressons le pas et j'avise un marchand de churros. Alléchée, je m'approche. Le vendeur m'informe qu'il n'en a plus mais qu'il peut me faire une crêpe. Je m'en contenterai avec plaisir. Deux euros trente. Je regarde dans mon porte monnaie, fais une estimation approximative du montant du parking au cas où (j'ai un mauvais feeling avec les parkings, souvenez-vous !), je finis par conclure que c'est bon. Je paie mais le vendeur m'informe que je me suis trompée de ligne sur la carte, il manque 50 centimes. Bien. De toutes façons, la crêpe est faite !

J'engloutis l'infortunée crêpe aux trois quarts puis donne le reste au petit bonhomme qui sourit de plus belle.

Nous arrivons au parking. Niveau moins deux. Je cherche la voiture, la petite oie aussi. Dix minutes se passent. Aucun numéro marqué sur le sol.

Je finis par la retrouver, il n'y a qu'un numéro dans ce foutu parking, le 54, ça n'aide pas. Ouf ! A ce moment-là, je me souviens qu'il faut payer avant de regagner son véhicule. Bien. On redéfait les ceintures (ne ricanez pas, les sièges auto pour les enfants sont un vrai casse-tête chinois, surtout si vous êtes un poil fatigué ou énervé), je cherche le ticket qui entre temps a disparu, forcément, je le retrouve dans le coffre où il n'a absolument rien à faire mais je ne cherche même pas à comprendre, on remonte au niveau moins un. Première caisse. J'introduis le ticket. Deux euros 50 me demande la machine. J'ouvre mon porte-monnaie... Argh ! Il me manque 50 centimes. Putain de bordel de crêpe ! Mon filz, la bouche pleine de chocolat ne semble pas comprendre pourquoi sa gentille maman est en train de péter les plombs.

Qu'à cela ne tienne, je sors la carte bancaire ! Carte non acceptée. Bien, bien, gardons notre calme. Pendant ce temps, la queue augmente derrière moi, la pression monte. J'extirpe un billet et essaie de l'introduire dans la machine. Rien à faire. D'autres usagers bienveillants essaient. Toujours rien à faire. Je passe mon tour. Nous parcourons le niveau moins un à la recherche d'une caisse moins récalcitrante. Vingt minutes de recherche désespérée. Mon fils se marre, il court avec moi, s'amuse à chanter et à entendre le son de sa voix qui résonne dans le parking. Quatre caisses y passent, aucune n'accepte les cartes bleues ou les billets.

Soudain, un son lancinant, une guitare et une voix plaintive. C'est magnifique. Je ne sais pas comment s'appelle cette musique chantée par les gitans mais c'est ce que nous entendons, et c'est beau, et ça donne envie de s'arrêter là et de pleurer doucement.

Nous nous dirigeons vers la musique, comme hypnotisés. Derrière une porte, dans une odeur de pisse, un homme est assis sur les marches et chante.

Nous lui sourions et nous remontons vers l'air de la nuit.

Si je n'avais pas mangé cette crêpe, j'aurais eu assez de monnaie pour payer, nous n'aurions pas entendu cet homme.

J'avise un tabac qui est ouvert. J'achète un carambar pour mon fiston et des fine 120 pour moi, histoire de me faire enfin de la monnaie avec mon billet de dix. Il a envie de faire pipi. Forcément. Et je n'ai plus assez pour prendre un café dans un troquet, ce que je fais habituellement dans ces situations "délicates".

Je passe un coup de fil à Guillaume et Amélie. Ils sont là. Nous nous bisoutons et papotons cinq petites minutes. Juste le temps de faire un petit coucou. C'est bon de se revoir, c'est doux et c'est chaleureux, je les aime et je suis heureuse de cette rencontre imprévue.

Ma vie est faite d'une collection invraisemblable de petits hasards.

Je ne crois pourtant pas au hasard.

Ou peut-être, au contraire, je crois finalement que le hasard est un ami généreux.

Il jalonne mon existence de petites perles que j'ai appris à débusquer.

Je les glisse, les unes après les autres, sur le fil de ma vie pour en faire un collier de bonheurs.

mercredi 16 janvier 2008

Rue Rodin (Haïku 25-26)

Au bord du trottoir
Ma gitane en équilibre
Mon amour sans filtre

Mon cœur à ta bouche
On ne filtre pas l'amour
Dans la rue Rodin

lundi 21 janvier 2008

Bibliothèque virtuelle

Lorsque je suis malade, je lis. Lorsque je ne suis pas malade, je lis aussi. Mais beaucoup plus vite. J'avale les pages dans une course folle. J'ai toujours été sensible, avant tout, à l'histoire, aux histoires. Pour moi, un bon livre c'est d'abord une bonne histoire. La forme importe, bien sûr, c'est même elle qui fait la différence pour moi entre un bon livre et un très bon livre, mais elle est, à mes yeux, moins primordiale dans mon plaisir de lectrice. Suivre les aventures du personnage, espérer avec lui, redouter, rire et pleurer, attendre fébrilement la fin du chapitre pour savoir enfin...

Lorsque je suis malade, je lis lentement. Je sélectionne alors soigneusement le bon livre, celui pour lequel chaque page sera un régal. Je n'anticipe plus, je ne me projette plus dans l'avant du livre, je vis chaque paragraphe comme un moment unique. Il me faut des romans poétiques, de ces romans dont vous pourriez presque prendre n'importe quel morceau, pris au hasard et trouver votre bonheur dans l'instant, indépendamment du reste de l'ouvrage.

Je suis dans mon lit, je tremble et il n'y a pas assez de toutes les couvertures de la maison pour me réchauffer. Un livre me tient compagnie et je sais que j'aurai, à vie, une tendresse toute particulière pour ce livre-là. S'enfermer dans un livre, oublier le monde autour, les cris des enfants et le bruit de la machine à laver qui s'obstine.

Dans mon antre, ils sont rangés. Au début, il y avait un semblant d'ordre. Je les avais classés par pays (les anglais, les espagnols, les français, les russes), par genres (poésie, théâtre, policiers, science fiction, dico, guides, manuels), par finalité (les livres à prêter, les livres à lire, les livres déjà lus et à ranger)... Ma fille n'a pas vraiment apprécié, elle ne sait rien de

plus drôle que de faire voler en éclats mes belles classifications. Faut pas décourager les vocations naissantes, je laisse faire. Après tout, qu'importe ? J'ai gardé un coin de la bibliothèque, tout en haut, là où les petites mains ne peuvent courir, sur lequel s'entassent les livres à prêter, les livres lus, les livres à lire.

Les livres sont faits pour être lus. Pas pour dormir dans un coin poussiéreux de ma maison.

Lorsque je reviens de la librairie ou lorsqu'on m'offre un livre, je le dépose sur la pile des livres à lire. Je l'oublie parfois. Quel bonheur alors de le retrouver !

Je ne relis pas. Presque pas. Il y a tant de livres à lire ! C'est sans doute une des raisons pour lesquelles je prête aussi facilement, je n'ai pas cette peur de ne jamais retrouver le livre abandonné. J'ai très peu d'ouvrages coûteux, une bible, magnifique, avec des miniatures splendides, un livre sur les retables, deux pléiades (Camus et Breton), quelques livres d'art. Le reste, ce sont essentiellement des livres de poche. Il est bien rare que j'achète des éditions plus luxueuses, je ne suis pas tributaire des prix littéraires, je m'intéresse peu aux écrivains tendance ou aux phénomènes de mode. Ce qui ne veut pas dire que je me suis arrêtée à Proust. Beaucoup de livres m'ont été offerts, essentiellement par ma mère qui m'a fait découvrir de véritables trésors. Pour ceux que je déniche moi-même, je fonctionne par coup de cœur sur le titre ou sur la couverture. Je passe dans les rayons, un bouquin me tape dans l'œil, j'essaie, j'ai souvent de bonnes surprises. Quand je découvre un auteur, j'ai tendance à lire tout ce qu'il a fait aussi.

Les livres s'entassent, les piles s'allongent, j'attends qu'un chaland passe à la maison pour lui refourguer ma came. Mes livres ne sont pas faits pour décorer. Quand j'étais petite, j'ai vu de mes yeux vu une bibliothèque entièrement composée de faux livres, des livres creux, avec juste une couverture en cuir et des lettres dorées sur la tranche. Quelle absurdité ! Pourtant, tous ces livres qui dorment chez moi sont un peu comme des coquilles vides. Tant qu'une main ne vient pas les retirer de leur rayonnage, tant qu'une bouche ne dit pas : "Tiens, *cing mouches bleues*, ça a l'air sympa, tu l'as aimé ?", tant que les aléas d'une discussion ne me précipitent pas vers eux afin d'y trouver une illustration heureuse, tant qu'ils font partie des meubles, tant qu'ils restent des meubles.

Je n'aime pas tellement parler des livres, de leur contenu, de leur forme, la critique m'ennuie, elle dénature la relation future que je peux avoir avec un livre. Après la lecture, discuter avec d'autres lecteurs, lire des analyses, tout ça me va bien, mais jamais avant. Voilà pourquoi je ne vous donnerai que très peu de détails sur les livres qui vont suivre.

Cru 2005-2007 : Liste des très bons livres de ma bibliothèque virtuelle (il y a aussi ceux que j'ai lus chez les autres, ceux que j'ai égarés, ceux que j'ai prêtés, ceux que j'ai volontairement abandonnés, ceux que j'ai offerts après les avoir lus) :

- Joël Egloff : *Edmond Ganglion et Fils* (des croque-morts attendent désespérément qu'un habitant de leur village meure pour ne pas faire faillite, petit roman noir, drôle, poétique), *L'étourdissement* (un homme travaille dans une zone où le soleil est absent, travaille à l'abattoir, vit chez sa grand-mère, le début est glauque, dérangeant, étouffant mais petit à petit on se laisse prendre par la poésie du livre, le style incisif, l'humanité des personnages, antihéros)

- Hubert Mingarelli : *La beauté des Loutres* (un voyage sur une route enneigée, quelques heures avec deux personnages plein d'humanité), Une rivière verte et silencieuse (" Les gens prétendaient que mon père était un raté. Ils omettaient de dire qu'il avait attrapé des truites bleues à la main. ")

- Jorn Riel, *Le canon de Lasselille et autres racontars* (dans le grand froid du Groenland, les histoires invraisemblables et piquantes d'hommes frustrés mais toujours terriblement humains)

- Jonathan Coe : *Testament à l'anglaise* (notre société passée à la moulinette de l'ironie mordante de Coe)

- *Harry Potter* (tous)

- Suzanna Clarke : *Jonathan Strange and Mister Norell* (Harry Potter, sans les mioches, aussi palpitant, différent parce que mêlant deux univers, celui de l'Angleterre du début dix-neuvième et le monde de la magie, étrange, fantasque, fabuleux. Livre passionnant)

- Dai Sijie : *Le complexe de Di* (un psychanalyste en Chine – très drôle. Pas seulement)

- Laurent Mauvignier : *Dans la foule* (dérangeant, déroutant, suite de monologues de ceux qui ont vécu le vingt-neuf mai 1985, au stade du Heysel, je ne sais toujours pas si j'ai aimé, mais j'ai été touchée)

- Carlos Ruiz Zafon : *L'ombre du vent* (roman d'amour, d'apprentissage, des touches de fantastique, livre difficile à décrire, un petit monde en puissance)

- José Luis Sampedro : *Le sourire Etrusque* (un vieil Italien atteint d'un cancer incurable vient finir ses jours chez sa fille, à la ville. Il rencontre son petit fils, sa vie prend un nouveau sens. Doux, beau, émouvant)

- Arto Paasilinna : *Le lièvre de Vatanen* (Vatanen, journaliste Finlandais, décide de tout quitter pour suivre un lièvre, une belle histoire comme il n'en existe plus)

- Jasper Fforde : *L'affaire Jane Eyre* (fabuleux voyage dans le temps, dans les livres, premier tome d'une série de 4, si vous vous êtes toujours demandé

ce que faisaient les héros des livres avant les premières pages ou entre deux chapitres, ce livre est pour vous ! Un de mes plus grands plaisirs de lecture)

- John Steinbeck : *Les raisins de la colère* (est-il besoin de le présenter ? c'est un des rares livres que j'ai relu, j'ai bien fait, il m'a bouleversée, une famille de fermiers américains part pour un périple à travers le pays dans l'espoir de trouver l'Eldorado promis en Californie. Tout ce qui est humain, vous le trouvez dans ce bouquin, le pire et le meilleur)

- Henning Mankell : *Le fils du vent* (un entomologiste à la recherche d'insectes inconnus ramène un enfant noir en Suède. Deux mondes très différents. Beau, poétique, révoltant, émouvant)

- J.P. Donleavy: *La dame qui aimait les toilettes propres* (petit livre très drôle qui raconte la déchéance d'une bourgeoise, un régal !)

- Erri De Luca : *Montedidio* (dans les années 50, à Naples, des personnages toujours très humains, très poétique, simple, beau)

- Paul Auster : *Mr. Vertigo* (un petit garçon rencontre un étrange bonhomme qui lui jure qu'il va lui apprendre à voler comme les oiseaux, rien que pour ça l'histoire vaudrait déjà le coup !).

samedi 26 janvier 2008

Le bolg reste ouvert pendant les travaux

Bonjour à tous zet à toutes!

Vous n'ignorez sans doute pas que depuis bien longtemps, un de mes plus grands rêves est d'écrire un roman. Je me suis lancée, enfin. J'en suis très heureuse et très angoissée en même temps.

Vous n'ignorez sans doute pas non plus que je suis une multi blogueuse, que ça me prend du temps. Il va donc me falloir faire des choix et je n'en ai pas très envie. Je publierai moins, ça me semble évident, mais je n'ai pas envie du tout de fermer ce bolg.

Que faire alors? J'ai pensé à en ouvrir un nouveau, pour mettre mon ébauche de roman au fur et à mesure que je l'écrirai. Peut-être. Peut-être pas. Je ne sais pas vraiment. Je crois que si je le mettais en ligne et que je n'avais jamais un seul commentaire, ça risquerait de me décourager (ce qui est très facile!). Je peux malgré tout prendre le risque. Je ne sais pas non plus si c'est si palpitant que cela, de lire un roman par petits bouts. Qu'est-ce que vous en pensez? Pour ce qui est de mon bolg, j'espère publier une fois par semaine, j'essaierai de m'y tenir ce qui n'est pas sûr! Pareil pour Journal de ZEP.

Si vous avez des commentaires, des suggestions, je prends !

La bise à tous !

lundi 28 janvier 2008

Première semaine

C'est comme si j'étais devenue une compteuse, vous avez bien lu, une compteuse, pas une conteuse. Je compte le nombre de pages écrites, j'évalue celles qui me reste, je me fais mes statistiques, j'envisage le temps qui me reste. Si j'écris 4 pages par semaine (ce qui me semble beaucoup, même si pour cette première semaine j'en ai écrit 6), et sachant que j'aimerais en écrire 50, il me reste donc environ 11 semaines, soit presque 3 mois. Mais si je n'en écris que deux, ou si j'en écris six, que se passe-t-il ? Je compte... J'estime le nombre de pages en format de poche que donne une feuille A4 de mon traitement de textes, j'ai un rapport de 2,5, je multiplie, 50 pages donc 125 pages en poche, un petit roman. Je compte. Sur mon agenda, j'ai recopié une suite qui va de 1 à 50, j'entoure au fur et à mesure de ma progression en me disant, voilà, là, j'ai fait un vingtième, là, j'aurai fait un dixième, là, ce sera le milieu, plus que tant de pages avant le quart, avant le milieu, avant la fin...

Je compte.

J'ai beau trouver ça ridicule, me dire que je suis incapable de tenir une telle organisation, j'ai beau refaire chaque jour de nouveaux calculs stériles, je compte. Même la nuit, même dans mes rêves.

Je sais qu'un roman ne se juge pas à son nombre de pages mais c'est ce qui m'angoisse le plus pour le moment. Vous vous souvenez peut-être que ce qui m'a toujours retenue d'écrire un roman, c'est le fait de me croire incapable d'aller plus loin qu'une nouvelle. Je ne connais jamais la fin de ce que j'écris, d'une certaine façon, j'avance les yeux fermés. Une page, deux, trois et voilà. C'est fini. Pour la première fois, je viens de dépasser les six pages, c'est déjà un exploit, ça devrait me rassurer. Ben non, ça ne me rassure pas vraiment. J'ai fait une sorte de scénario qui tient sur une seule page de mon cahier à spirales, je surligne au fluo ce que j'ai déjà dit, le quart à peu près. $6 \times 4 = 24$... pas 50. Il faut que je me creuse la tête, que j'invente de nouvelles rencontres ou ça va vite finir cette histoire... J'ai beaucoup de mal à planifier mon histoire, tout se passe comme si je n'avais pas envie de connaître la fin, c'est vrai d'une certaine façon, j'aime les livres ouverts et je laisse une chance à tous les possibles. C'est inconfortable, quand même...

Alors je compte, comme quand j'étais plus jeune et que je souffrais de divers TOC... Quand je revenais de Paris vers chez mes parents, dans le train, je comptais le nombre de fois où j'apercevais le château de Versailles de ma fenêtre. Il fallait absolument que ce soit un nombre pair où ça irait mal, forcément ! Je comptais le nombre de lettres qu'il y avait dans une

phrase, il fallait que ça tombe sur un multiple de cinq, si ce n'était pas le cas, je répétais la phrase en boucle jusqu'à ce que ça marche...

Peut-être que c'est juste parce que c'est le début. Je compte parce que c'est le seul moyen que j'ai de maîtriser ce qui m'échappe, d'emprisonner l'aléatoire dans des normes. Il ne me reste plus qu'à lâcher prise, un peu...

C'est pas gagné, je peux compter là-dessus !

jeudi 31 janvier 2008

Mes incroyables mais vrais... épisode onze

Le toutou de Marie

Marie aime les animaux, elle a toujours aimé les animaux. Petite, elle avait deux chiens, trois chats, un poisson rouge et un couple de cochons d'Inde. Elle a grandi et elle habite maintenant dans un tout petit appartement, en région parisienne, ce qui explique que seul un chat partage ses vingt mètres carrés.

Marie est partie dernièrement en vacances au Vietnam. Sur une plage, elle a fait la rencontre d'un adorable petit chien. Il l'a suivie partout, pendant dix jours. Elle n'a pas eu le cœur de s'en séparer. Au risque de se faire arrêter par les autorités douanières, Marie a caché son petit protégé dans son bagage à main et l'a ramené en France avec elle. De retour dans son petit appartement, elle a présenté son nouveau compagnon à son chat qui a eu l'air, globalement, totalement indifférent. La cohabitation a commencé sans heurts, les deux animaux s'ignorant. Les vacances terminées, Marie a dû reprendre le travail et a laissé les deux animaux chez elle. Le soir, quand elle est rentrée, elle a ouvert la porte et a découvert une mare de sang sur le sol et sur les murs. Son chat, en kit, était dispersé sur toute la surface de son appartement. Pour finir cette histoire, il me faut vous préciser que quand Marie a apporté son chien à la SPA, elle s'est vue poser cette drôle de question : "Mais pourquoi avez-vous adopté un rongeur ?"

samedi 2 février 2008

Mes incroyables mais vrais... épisode douze

Là, juste à côté de chez moi, il y a cinquante ans.

Le vieux bus avance péniblement. A l'intérieur, des rires et des chants, sans cesse.

Depuis toujours, on dirait.

Une grande famille de gitans en chemin.

Le vieux bus montre des signes de fatigue sur la petite route bordée de platanes.

Les arbres penchent sur le côté, on dirait qu'ils vont tomber.

Les enfants ont le nez collé aux vitres grasses, ils regardent les vignes et les montagnes juste derrière.

Je ne sais pas où ils vont. Peut-être que les vieux s'en souviennent encore.

Le bus émet un tout petit soupir, les chiens dressent l'oreille, inquiets.

Les platanes aussi.

Je ne sais pas où ils allaient, je sais seulement que c'était une famille de gitans.

Le vieux bus rend l'âme et tous de descendre. Peut-être que l'un d'eux pourra le réparer, peut-être pas.

Le vieux bus est poussé derrière les arbres, les enfants jouent déjà au bord de la rivière.

L'hiver arrive, la famille se serre sur les sièges fatigués mais elle vit encore, elle chante toujours.

Les années passent. Les hommes construisent de petites bicoques et clouent des boîtes aux lettres sur les platanes.

Les enfants deviennent grands.

Le vieux bus disparaît, morceau par morceau.

Les enfants sont déjà vieux.

Les platanes aussi.

Parfois, quand je passe sur cette petite route, je me demande où ils allaient dans ce vieux bus, je me demande pourquoi ils ne sont jamais repartis.

Alors, je regarde les platanes, et ça suffit.

mardi 12 février 2008

Deuxième et troisième semaines

Je ne compte plus. Enfin, plus trop. Moins.

La première semaine, j'ai écrit 6 pages, j'en suis à dix maintenant. Dix pages que je relis, retravaille. J'avance à plus petits pas. Je ne sais toujours pas exactement où je vais, ça évolue, ça change, mes personnages font leur loi, j'ai du mal à leur imposer ma volonté, si j'en ai une. J'ai toujours été impressionnée par ces auteurs qui disaient qu'ils étaient "dépassés" par leurs personnages, je comprends un peu mieux. C'est comme s'ils avaient une autonomie propre. Peut-être sentent-ils que je n'ai rien encore "fixé" de définitif, alors ils en profitent, les bougres ! J'explore de nouveaux chemins, avec plus ou moins de bonheur. Ces derniers jours j'ai beaucoup supprimé et remanié. Je me relis et j'ai soudain l'impression que c'est affreusement nul... Je recommence alors. J'essaie à nouveau. J'ai la chance d'avoir des

amis qui m'éclairent. Mon chéri qui a une confiance presque aveugle en moi, m'aide à faire taire mes innombrables doutes. Ma maman est la spécialiste en orthographe et en références religieuses, c'est ma caution ! D'autres amis m'apportent des petits rayons de soleil en me disant qu'ils ont ri ou souri à certains passages et je me dis alors que ce que j'écris n'est pas si hermétique que ça ! Il faut si souvent que je sorte la grosse pancarte "humour !" quand je fais une boutade, sinon, c'est le bide ! C'est d'ailleurs souvent le bide, je ris toute seule et les autres me regardent d'un air étonné ! Et puis il y a mon ange gardien, qui ne ménage pas ses critiques, qui prend le temps de décortiquer chaque mot. Parfois, ça fait mal, alors je bougonne, mais ça me fait avancer aussi et surtout.

La quatrième semaine pointe le bout de son nez (les semaines commencent le mardi !), je vais sans doute aller de l'avant, faire progresser mon histoire, essayer en tout cas, et tenir compte des conseils qui m'ont été donnés. Pour tout vous dire, j'ai l'intrigue, en gros, mais je pourrais (je l'ai d'ailleurs fait !) la faire tenir en une seule page. Il me faut donc délayer dans le temps en évitant de faire du remplissage. C'est difficile pour quelqu'un qui a toujours écrit des textes courts !

A part ça, dans la vraie vie, il faut continuer à aller au travail, s'occuper des loupiots malades, remplir le caddie sans aller au golf, aspirer les moutons qui ont élu domicile sous le lit...

A part ça, dans la vraie vie, vous pouvez passer près d'une heure à nettoyer votre salon parce que vous avez eu la mauvaise idée de crever accidentellement (qui serait assez fou pour le faire volontairement ?) un coussin d'allaitement et que les millions de petites billes en plastique se sont insidieusement répandues absolument partout, jusque dans les oreilles de votre petite fille ! Quand vous approchez l'aspirateur, les billes viennent se coller tout autour par électro-statisme (ou un truc comme ça !) mais ne veulent pas se laisser aspirer, elles volent par dessus le sac poubelle dans lequel vous vouliez les enfermer, elles s'accrochent au plafond aussi !

A part ça, il paraît que la justice est lente mais il a fallu moins d'une semaine à notre président pour gagner son procès contre Ryan Air...

A part ça, je me fiche de savoir quoi que ce soit à propos d'un sms envoyé ou pas par ce même président.

A part ça, y'a des gens qui ne peuvent pas s'acheter de médicaments parce que c'est trop cher, à part ça les urgences sont remplies de patients qui ne peuvent pas avancer les frais du médecin, à part ça, les franchises continuent à dézinguer un système de santé qui était déjà en souffrance...

A part ça, j'ai appris à connaître un peu mieux les conditions de travail des caissières...

A part ça, dans toutes les académies qui avaient mis en place "l'école après l'école", à savoir "l'occupation" de tous les élèves de 16 à 18 heures conformément aux vœux du ministre et du président, on vient d'apprendre qu'il n'y avait plus d'argent pour payer les professeurs et intervenants. On revient à zéro. Tout ce qui a été mis en place est balayé...

A part ça, il fait beau depuis une semaine, on peut le dire aussi, ça ne mange pas de pain.

A part ça, j'ai mal de ce qui se passe dans ce pays que j'aime.

A part ça, ma vie continue.

jeudi 14 février 2008

Mes feux de l'amour

J'avais seize ans, et une petite maison abritait mes peines de cœur et mes secrets d'adolescente. Un petit pavillon que mes grands-parents louaient à leur ancien patron. Un lotissement, juste à côté de l'usine, des logements à l'identique : deux pièces, un salon, une douche, des toilettes et une petite cuisine.

J'avais seize ans et c'est là que je venais le mercredi midi, après les cours. Ma grand-mère me préparait des galettes de pomme de terre que j'engloutissais avec appétit. Après le café, elle mettait la télé en marche. Nous nous installions confortablement et *Les feux de l'amour* commençaient...

A chaque fois que je dis que je regarde cette série, je vois des sourires moqueurs qui se dessinent sur les visages. Parfois, mes interlocuteurs sont tellement persuadés que je plaisante qu'ils ne veulent pas y croire. Il faut toujours que je me justifie. Une personne intelligente ne peut pas regarder les feux de l'amour, c'est hors de question ! Et pourquoi pas ? D'abord, il faudrait commencer par essayer de définir ce que c'est que l'intelligence et ce n'est pas si évident que cela. Je crois qu'une personne intelligente fait ce qu'elle aime et non pas ce qu'elle devrait faire si elle était intelligente. Il n'y a pas une intelligence, mais des intelligences... Drôle de monde dans lequel nous vivons, monde des apparences dans lequel il faudrait faire certaines choses en cachette des autres !

Je regarde *Les feux de l'amour*, pas tous les jours, je travaille aussi, il m'arrive même de vivre parfois !, disons en moyenne une fois par semaine, ça suffit amplement ! L'action n'est pas fulgurante, je peux rater un mois et m'y retrouver quand même !

Alors pourquoi, donc... Pourquoi regarder ce navet abrutissant ?

Il y a plusieurs raisons et je devrais n'en donner aucune. Je vais quand même le faire, par souci pédagogique !

Cela fait donc bientôt dix-huit ans que je suis les aventures de cette série. Forcément, je commence à connaître mon petit monde... Quand je retrouve chacun de ces personnages, je connais son passé, je connais les liens qu'il a tissés avec les autres personnages, je connais les sous-entendus et, comble de la perversion, je sais aussi ce qui va se passer plus tard. Explication pour les non initiés : la diffusion des *feux de l'amour* en France a trois ans de retard sur les Etats-Unis, il suffit donc de se rendre sur les divers sites et blogs de fans pour connaître le futur !

Je vous l'ai déjà dit, j'aime les histoires, j'adore les histoires. Certaines sont mieux racontées que d'autres, ça ne fait aucun doute, mais ça reste avant tout des histoires. Dans *Les feux de l'amour*, je retrouve les tragédies grecques, le rocambolique, les intrigues, le suspense, les coups de théâtre, le romantisme... Non, je n'exagère pas. Le scénario est le même, seuls les acteurs et le décor changent. Il y a une inventivité fabuleuse dans cette série, du *Monte-Cristo* à la puissance mille, des morts qui reviennent, des vengeance terribles, des amours impossibles... Chaque épisode se termine par un extrait qui vous donne automatiquement envie de voir l'épisode suivant, les scénaristes sont très forts pour créer un effet d'attente insoutenable (j'exagère, d'accord, mais à peine !).

Les feux de l'amour sont comme une petite fenêtre que j'aurais ouverte il y a dix-huit ans. Une fenêtre sur un autre monde, très différent du mien. Des stars de pacotilles, des familles richissimes, des problèmes de milliardaires. Des problèmes de milliardaires ? Pas seulement, vous vous en doutez, sinon la série ne durerait pas depuis trente-quatre ans. Toujours les mêmes ficelles, sans doute, pourquoi le monde aurait-il tant changé ? Il y a toujours des hommes et des femmes qui s'aiment, se haïssent, l'argent a toujours une place prépondérante, rien de neuf, rien de neuf...

Une petite fenêtre sur un autre monde avec des personnages que j'ai vu grandir et vieillir. Une petite fille qui a 30 ans maintenant, je me souviens de ses petites couettes et de son air ingénu, elle joue maintenant les femmes fatales et elle est toujours aussi insupportable ! Les personnages *des feux de l'amour* ne sont pas gentils. Ils sont farcis de défauts et c'est pour cela qu'ils sont attachants. Leur passé est forcément trouble, ils changent de femme, de mari et d'avis tout le temps ! Quel bonheur ! Cette pelote de liens invraisemblables est merveilleuse pour celui qui sait la démêler !

Je vis avec une vingtaine de personnages, je les connais, n'ayons pas peur des mots, ils sont devenus des sortes d'amis. Imaginez que régulièrement vous ayez des nouvelles directes de vos voisins, un trou dans la cloison par exemple, pendant près de vingt ans, n'auriez-vous pas vous aussi

l'impression de faire partie de la famille ? En plus, ces voisins-là, ils ont une vie extraordinaire avec des milliers de rebondissements insensés qui ne se produisent que dans les séries et pas tellement dans la "vraie" vie.

Katherine Chancellor, par exemple, sa vie est fabuleuse ! D'abord, faut que je vous parle de son jeu d'actrice car elle n'en a qu'un mais alors, quelle maîtrise ! Elle bouge les yeux de droite à gauche puis de haut en bas, ça veut dire qu'elle est émue, surprise, choquée, contente, en colère, ça veut TOUT dire ! Katherine est la femme la plus riche du petit monde de Genoa City (c'est là qu'ils habitent ces braves gens !), c'est une ancienne alcoolique, elle a déjà perdu au moins trois maris (des moments savoureux avec force rebondissements dont je vous ferai grâce), une ennemie mortelle, Jill Foster qui était la bonne chez elle puis est devenue l'amante de son mari et a fini par se marier avec lui vingt minutes avant qu'il ne décède ! On a appris récemment que Jill était en fait... sa fille ! Là aussi, je vous fais grâce des détails mais c'était tout aussi savoureux de voir les réactions de ces deux bonnes femmes qui se haïssent depuis plus de trente ans ! Bref, je me souviens d'un passage que j'avais particulièrement aimé : une usurpatrice, Marge, prend la place de Katherine Chancellor. Evidemment, c'est la même actrice qui joue les deux rôles ! C'était grandiose de se rendre compte que cette fille savait faire autre chose que de cligner des yeux ! Elle jouait à présent le rôle d'une fille du peuple qui découvre la vie de château ! Magnifique moment !

Non, je ne suis pas une adoratrice béate. Mais j'aime ces histoires, j'aime ces gens. Peut-on vraiment dire pourquoi on aime ? Le faut-il vraiment ?

Les feux de l'amour sont mon sésame pour toutes les discussions avec celles que je ne suis pas censée fréquenter. Avec la ménagère de moins de 50 ans, avec mes voisines, avec la caissière de mon supermarché, avec les dames de service, avec la secrétaire du cabinet médical, avec les petites mamies des files d'attente, avec... Drôle de monde dans lequel nous vivons, monde des apparences dans lequel il faudrait faire certaines choses en cachette des autres...

Il y a une autre raison. *Les feux de l'amour* ont été et demeurent un lien très fort avec ma grand-mère. Longtemps, nous les avons regardés ensemble. Quand je suis partie faire mes études à Paris, je lui téléphonais, on parlait de ce salaud de Victor qu'elle aimait beaucoup ! Plus tard, ailleurs, nous avons continué... A chaque fois que je regarde un épisode, je pense à elle. Je poursuis la discussion. Une semaine après la mort de ma grand mère, le pauvre Ryan Mc Neill est décédé dans la série et je me suis surprise à penser : quelle chance que Mamie n'aie pas pu voir ça, elle aurait encore pleuré ! Et puis, je me suis mise à pleurer, d'avoir pensé ça ...

Finalement, j'aimais bien quand ma grand-mère pleurait, ça voulait dire qu'elle était vivante même avec son cœur d'artichaut. Maintenant, je pleure pour deux.

Je poursuis la discussion.

lundi 25 février 2008

À 16 heures, rayon boucherie

Des morceaux de viande devant moi.

Rouges, bien trop rouges à cause de ces lumières.

Presque beaux. Allez, n'ayons pas peur des mots : beaux.

Je bave devant la bavette.

On peut ? On ne peut pas ? Allez, hop, dans le caddie.

Minute ! La date de péremption ! 27 février 2008...

Euh... Quel jour on peut bien être?...

Le fiston n'en sait rien, il a quatre ans en même temps...

Bien. Pas de portable, pas de montre, va falloir que j'affronte l'autochtone.

J'avise un monsieur à moustaches. Je me lance :

- Excusez-moi monsieur, vous sauriez quel jour on est s'il vous plaît ?

Le monsieur se décompose et me regarde d'un air paniqué. Il doit être en train de se demander si je me suis échappée d'un asile. Je m'approche, le sourire aux lèvres. Il recule.

- C'est pour la viande monsieur ! J'ai besoin de savoir quel jour on est pour ne pas acheter de la viande périmée vous comprenez ?

- Ah... -Soupir de soulagement- Quel jour on est ? Euh....

Un temps.

- Je ne sais pas quel jour on est ! C'est incroyable tout de même ! Je l'ai écrit toute la matinée et... j'ai oublié ! Attendez ! Je crois que c'est le 25 ! 25 janvier ! Euh.. février, c'est ça !

- Merci beaucoup monsieur !

Je retourne à mon inspection bovine. Je l'entends qui revient vers moi, les roues de son caddie font grouic grouic.

- Madame ! En fait, je crois qu'on est le 26 plutôt ! Je suis désolé, je me suis trompé, je me suis levé à trois heures ce matin !

- Merci beaucoup monsieur ! C'est très gentil à vous !

Il s'éloigne, un peu rassuré, un peu désorienté.

Je m'éloigne avec 800 grammes de bavette et l'impression tenace d'avoir frôlé la quatrième dimension l'espace d'un instant.

Tu ne sais plus quel jour on est et tu passes pour un fou.

A quoi ça tient, la folie...

A quoi ça tient, le regard de l'autre...

J'ai toujours préféré la buvette à la bavette, je sais maintenant pourquoi.

mardi 26 février 2008

Quatrième et cinquième semaines

Presque rien.

Pas une ligne.

Une presque idée.

Je laisse infuser...

mercredi 27 février 2008

Mes incroyables mais vrais... épisode treize

S'il y a quelqu'un qui aime les enfants, c'est bien Reine. Suffit de la regarder quand elle a un pitchoune dans les bras, elle est transformée. Dans ses yeux y'a d'l'amour à la pelle, ses bras sont doux comme des plumes d'oiseau, faut voir les petites têtes qui se blottissent contre son sein. Reine serait capable de tout pour les défendre, elle arrêterait les chars, elle ferait rempart de son corps contre les coups, elle aiguiserait ses griffes contre les méchants, elle vous ferait le coup du regard qui tue si vous vous avisiez de dire du mal d'un de ses petits protégés.

S'il y a quelqu'un qui aime les enfants, c'est Reine.

Quand vous entrez chez elle, ça sent bon, y'a toujours un gâteau ou un bon plat à cuire pour les petits. Vous passez la porte et vous entrez dans le paradis des mômes.

Reine est venue chez nous, la semaine dernière. Quand elle a vu le mobile qui est dans notre entrée, quatre têtes de chat avec des billes à la place des yeux, elle m'a raconté cette histoire...

Reine est toute petite, encore un bébé. Le docteur vient de sortir de la maison familiale avec de mauvaises nouvelles. Cette enfant est bien malade, une congestion pulmonaire, quelque chose comme ça, un truc mauvais et sans pitié. Elle ne passera pas la nuit. Le docteur s'en va et la maison désolée raisonne des pleurs et des cris de souffrance. Le curé vient donner les derniers sacrements. Les femmes prient autour du petit lit...

Le père de Reine ne sait plus quoi faire, il est désespéré. Un ami de la famille vient le trouver et lui affirme qu'il doit absolument trouver un chat, lui couper les griffes, l'ouvrir et le déposer sur le corps de la fillette. Le père est horrifié, il aime tant les animaux. Il entend les prières des femmes, la longue litanie dont il connaît l'issue insupportable.

Il sort. Dans le jardin, le chat du voisin passe soudain. Le papa de Reine s'en empare, le tue, lui coupe les griffes, l'ouvre en deux et le dépose sur le corps de son enfant. On dit que le corps expirant du petit animal aspire le mal.

Le lendemain matin, Reine ne souffre plus. Elle sourit. Le docteur vient et ne peut que constater le miracle. Le père ne dit rien, le docteur ne comprendrait pas, il parlerait de superstition.

Un mois plus tard, le papa de Reine revient à la maison avec un petit chat pour sa fille. Dès le lendemain, le voisin entre dans la maison de Reine : il s'empare du chaton et repart avec.

Reine m'explique que depuis, elle a une tendresse toute particulière pour les chats, elle dit qu'elle a été sauvée par un chat, qu'elle ne pourra jamais l'oublier.

Quelques jours plus tard, je raconte l'histoire de Reine à mon homme. Il m'apprend que son papa a eu une congestion pulmonaire quand il était bébé et qu'il a été sauvé par un lapin déposé encore fumant contre sa poitrine d'agonisant.

J'ai bien conscience que tout ceci semble absurde pour un esprit rationnel, mais je me suis demandée ce que je ferais si mon enfant était ainsi condamné.

Je ne suis pas sûre de la réponse...

mercredi 5 mars 2008

Etonnant, non ?

Il y a quelques jours, ma cousine Sylvia m'a appris l'origine du mot "rital", un mot qui a une résonance particulière dans ma famille.

Sur la carte de séjour des immigrés, on pouvait lire : R-ITAL.

R signifie "réfugié" et ITAL, "italien", vous l'auriez deviné.

Etonnisch, nein ?

dimanche 9 mars 2008

La demande en mariage

Ça se passe il y a sept ans, dans une petite maison en pierres, au cœur de la Bretagne. Mon homme et moi venons d'annoncer à mes beaux parents que nous allons nous marier. Belle maman raconte comment la mère de beau papa est venue demander la main de sa future femme à ses parents. Elle parle du petit panier, des gants beurre frais. Mon homme sourit en imaginant des gants trempés dans du beurre frais, Belle maman raconte, beau papa fait mine d'être ailleurs et moi, j'écoute. Je n'en perds pas une miette.

Le soir même, j'en cause à mon futur époux : je voudrais que ses parents viennent demander ma main pour lui à mes parents. Je sais, c'est vieux jeu, je reconnais le côté désuet mais délicieusement suranné d'une telle démarche. C'est égal, ce n'est pas pour le folklore même si c'est un folklore que j'aime. J'attache une grande importance aux symboles. A mes propres symboles. Je ne me suis pas mariée pour la cérémonie, pour la robe, pour l'église, pour la fête, pour les photos, pour être la reine d'un jour. Le mariage n'est pas pour moi un simple bout de papier. C'est le symbole de mon amour pour mon homme, l'engagement au yeux de tous, l'engagement à ses yeux, aux yeux de l'amour. Hier soir, nous avons mangé avec des amis qui se préparent au mariage. L'un d'eux m'a demandé ce que le mariage avait changé dans ma vie. Sur le plan du quotidien, ça n'a absolument rien changé, un observateur extérieur dirait qu'à l'œil nu, rien n'a bougé. Ce que le mariage a changé, c'est dans ma tête que ça se passe. Sans vouloir être trop grandiloquent, je dirai que depuis l'instant où je me suis mariée, je sais qu'entre mon chéri et moi, c'est pour la vie et jusqu'à la mort. Je ne suis pas naïve au point de croire qu'un accident n'arrive jamais, je sais qu'il est possible qu'un jour nous ne nous entendions plus, mais, pour tout vous dire, je n'y crois pas. Le mariage m'a permis de construire mon futur, je ne me voyais pas faire des enfants, acheter une maison, faire toutes sortes de projets à long terme, sans mariage. Ce n'est pas une garantie sur l'avenir mais ça y ressemble. C'est une promesse mutuelle, c'est la tentative pleine d'espoir d'un avenir commun.

Un symbole.

Si mes parents s'étaient opposés à ce mariage, je reste persuadée que je me serais mariée quand même, mais c'était important pour moi, qu'ils soient d'accord. Et qu'ils le disent. Et comment le savoir autrement que par cette cérémonie, sans doute décalée, peut-être un brin ridicule dans cette société déboussolée où l'on case les vieux à l'hospice et dans laquelle on voudrait croire que nous nous sommes faits tout seuls ?

J'explique à mon homme et il sourit.

J'ai besoin qu'un accord concret se scelle entre nos deux familles, j'ai envie d'entendre la demande des parents de mon homme, la réponse de mes parents.

Une semaine plus tard, beau-papa, belle-maman et futur époux arrivent dans une petite maison de pierres, au cœur de la Normandie. Ils ont leurs beaux habits du dimanche. Papa et maman sont debout sur le perron. Un peu étonnés de cette première rencontre, un peu mal à l'aise aussi. Bien sûr, je les ai prévenus de cette demande, mais, à vrai dire, ils ne s'attendent pas à ce que cela soit si officiel, ils se sont imaginés qu'il s'agissait juste d'un repas de fiançailles. Beau-papa s'avance vers eux. Il n'a pas de gants beurre

frais mais sa supplique ne manque pas d'allure avec des circonvolutions, des rimes en pagaille, des parenthèses délicieuses.

Maman sourit, papa est ému mais il essaie de ne pas trop le montrer et il dandine sur ses deux jambes en regardant à l'horizon. Le fond de l'air est frais, semble-t-il dire. Beau-papa a posé la question, enfin, c'est à papa de parler. Nous sommes devant l'entrée et belle maman porte à la main un petit panier d'osier contenant une bonne bouteille de Champagne et une autre de Chouchen, bretonnitude oblige. La tradition dit que les parents de la future mariée signifient leur accord par le déplacement de ce petit panier. Si le petit panier reste devant la porte, les épousailles n'auront pas lieu, s'il entre dans la maison, c'est toute la famille qui vient avec pour se réjouir !

Papa fait durer le temps, il n'a qu'une seule fille, c'est beau papa et belle maman qui se dandinent maintenant tandis que mon père essaie de gagner du temps et leur propose de faire un tour du jardin, d'admirer les arbres, les fleurs. C'est là que maman intervient en prenant un air fâché mais on voit bien que ses yeux rient : "Non ! , non ! , non ! , tu leur dis oui, et puis c'est tout ! J'ai un rôti au four moi, je n'ai pas envie qu'il brûle !"

Papa a dit oui, nous nous sommes embrassés et le petit panier est rentré dans la maison de pierres. On s'est un peu moqué de moi, de mes lubies auxquelles il faut bien céder, parce que je suis une gentille fille dans le fond, mais je ne regrette rien. Il fallait que ce moment ait lieu. Je crois que nous en avons tous besoin. Mettre des mots sur un départ symbolique, une nouvelle vie, accepter le départ du fils, de la fille, ce n'est pas rien. J'aime mieux les mots qui brillent en plein jour que ceux qu'on n'a pas osé dire, ou ceux qu'on aurait dû dire.

En cette matinée de fin d'été, un premier mariage a eu lieu.
Celui de deux familles.
Avec pour tout officier : un petit panier.
Et le ciel pour témoin.

mercredi 12 mars 2008

Carte postale # 22

Comme tous les lundis matins, la salle d'attente du docteur Cénas était pleine à craquer. Pas une chaise de libre. Ces dames discutaient en agitant des éventails et toutes étaient unanimes pour louer les immenses mérites de ce cher Alaric. Tandis que Sophie Destourettes expliquait avec emphase à ses nouvelles amies comment elle avait enfin réussi à retrouver le sommeil, le docteur Cénas écoutait à la porte. Il se délectait de les entendre ainsi vanter son immense savoir, son tact, sa douceur et ses bonnes manières. Juste pour le plaisir de l'autosatisfaction, il faisait durer ce moment le plus

longtemps possible. Ces dames n'osaient jamais se plaindre : c'était un homme si occupé qu'on pouvait bien lui pardonner un peu de retard.

A regret, Alaric Cénas s'éloigna de la porte pour s'asseoir à son bureau. Sa secrétaire venait de lui apporter le courrier, il l'inspecta donc assez rapidement. Son attention fut attirée par une carte postale plutôt étrange. Elle représentait un paysage triste à pleurer, un fleuve bordé par des berges tristounettes, des bâtisses sans âme sur la rive d'en face, l'esquisse blafarde d'une ville qui lui disait vaguement quelque chose, des peupliers désolés, une montagne perdue dans la brume. Quelle drôle d'idée d'envoyer une telle carte, se dit-il, et, intrigué, il inspecta l'envers. Le texte était succinct : "Amélioration ; mais digestion toujours difficile et grande lassitude. Amitiés. auber." Auber ! Le petit homme à la moustache brune ! Bien sûr ! Le a minuscule qu'il avait utilisé pour sa signature le ramena deux ans en arrière...

Alaric Cénas n'avait pas toujours connu le confort délicieusement bourgeois de son appartement du centre de Saint-Etienne. Il avait fait ses études de médecine dans sa région natale, à Besançon. Sur sa plaque, on pouvait lire qu'il était diplômé de la faculté de médecine de cette même ville, personne n'avait jamais songé à vérifier, fort heureusement. Le docteur Cénas avait toujours détesté les examens, il s'était contenté d'observer ses professeurs et avait appris peu à peu à adopter leurs postures, leur verbe empli de mots scientifiques et tellement compliqués. S'il n'était pas vraiment doué pour la médecine, Alaric Cénas maîtrisait à la perfection l'art du théâtre : c'était un grand maître de l'illusion. Il avait commencé dans les foires, sur les marchés où il proposait à la foule en quête de réconfort des potions miracles censées guérir absolument tous les maux. Bien sûr, cela ne marchait pas à tous les coups et il avait souvent été contraint de s'éclipser rapidement pour n'avoir pas à subir les foudres de quelques patients fort peu reconnaissants et particulièrement vindicatifs. Malgré cela, il avait fini par amasser un petit pécule qui lui avait permis de s'exiler définitivement pour créer son cabinet dans une contrée vierge : Saint Etienne. Depuis, il allait de succès en succès, sa salle d'attente ne désemplassait pas et on se l'arrachait. Il était le docteur à la mode, celui que ces dames consultaient à toute heure, celui qu'on suppliait, celui qu'on s'arrachait. Les hommes étaient décidément bien crédules, et les femmes plus encore, il l'avait bien compris. Il les regardait de son air doux et compréhensif, elles lui contaient leurs petites misères de femmes délaissées, d'épouses solitaires et oiseuses, il leur tenait la main, et, essayant d'un geste auguste leurs yeux humides, il leur remettait la fameuse potion Cénas, le remède à TOUT. Parfois, le docteur se disait qu'il aurait pu être un grand

chef, il fallait le voir à sa cuisine, ajoutant une pincée de tout ce qui pouvait lui tomber sous la main aux mixtures qui bouillonnaient dans ses fourneaux. Personne n'avait jamais réussi à dresser la liste de tous les ingrédients improbables qui entraient dans la composition de ses potions. Le secret était bien gardé, et pour cause : le docteur Cénas lui-même l'ignorait.

Alaric Cénas revit soudain le petit homme à la moustache brune. Il transportait avec lui un tabouret en bois et il était monté dessus pour arriver à la fenêtre du véhicule par laquelle le bon docteur haranguait les badauds. Il avait enfin réussi à agripper les mains blanches d'Alaric et ne voulait plus les lâcher. "Docteur ! Docteur ! Guérissez-moi ! Dites-moi que vous pouvez me guérir ! Je n'en peux plus ! J'ai consulté tous les médecins de la région, je suis même allé jusqu'à Paris consulter les plus grands spécialistes! Vous êtes ma dernière chance !" Le docteur Cénas, après avoir rapidement jaugé l'individu, flaira la bonne affaire et l'invita à pénétrer dans ce qu'il appelait son cabinet et qui n'était à l'époque qu'une vulgaire roulotte. Michel Auber lui confia alors son histoire.

Michel avait toujours souffert de sa petite taille. Il avait arrêté de grandir vers l'âge de six ans et avait dû endurer les quolibets et les moqueries de ses compagnons d'école. L'un d'eux, plus cruel que les autres et d'un esprit plus fin par malheur, l'avait affublé du sobriquet de "Choupe". Il l'avait gardé toute sa vie. Michel s'était pourtant battu, il était devenu avocat, possédait une superbe propriété dans son village natal mais pour tout le monde, ce n'était pas Monsieur Auber, l'avocat de Besançon... non... c'était "Choupe". "T'as pas mangé assez de choupe !" lui lançait-on à longueur de journée. Il n'osait plus sortir de chez lui.

Le docteur Cénas ne comprenait pas et Auber dut lui expliquer le subtil jeu de mots inventé par ce vil écolier. "Choupe Auber Michel, docteur, Choupe Auber Michel..." Les épaules du petit homme s'affaissèrent et il partit dans une crise de larmes tandis que le bon docteur tentait du mieux qu'il pouvait de dissimuler un fou rire très malvenu. Michel Auber finit par poursuivre son récit. Il ne pouvait plus supporter son nanisme, il était prêt à tout pour retrouver la dignité à laquelle il avait droit, pour qu'on l'appelle enfin "monsieur Auber", pour qu'on ne le regarde plus comme le monstre Choupe.

Alaric Cénas lui fit miroiter monts et merveilles, comme à son habitude, il lui promit qu'il avait la potion miracle, celle qui lui donnerait enfin une taille normale. Bien sûr, cela prendrait du temps, bien sûr, cela coûterait cher, mais ce n'était que broutilles en comparaison de la promesse d'une guérison certaine. Michel Auber n'hésita pas un seul instant et accepta sans rechigner de payer la somme faramineuse que le docteur lui demandait. Il repartit donc avec dix fioles de la fameuse potion Cénas, le remède à TOUT.

La prescription était simple : il lui faudrait avaler d'un trait une bouteille entière à chaque solstice. Les effets ne seraient pas visibles avant deux ans.

Alaric relut la carte postale : "Amélioration ; mais digestion toujours difficile et grande lassitude. Amitiés. auber." Était-il vraiment possible que le petit homme à la moustache brune ait grandi ? Cénas n'était pas médecin, certes, mais il lui semblait peu probable qu'un homme adulte se mette ainsi subitement à grandir. Il imagina Auber, dressé de toutes ses forces vers le haut, raide comme un piquet devant son miroir, souriant à son reflet parce qu'il lui semble avoir grandi d'un centimètre. Il chassa rapidement cette pensée. Il avait mieux à faire. Il prépara un grand sourire et ouvrit la porte de son cabinet avec entrain :

- Avec laquelle de ces jolies demoiselles ai-je le plaisir de commencer ma journée ?

Ces dames gloussèrent de contentement.

Deux ans plus tard, le cabinet du docteur Cénas n'existait plus. C'est en vain que Michel Auber le chercha à son adresse habituelle. Alaric avait tout simplement disparu. Redescendant l'escalier, l'avocat songeait avec tristesse à son bienfaiteur. Comment allait-il pouvoir lui manifester son infinie reconnaissance ? En quatre ans, il avait grandi de presque un mètre et il pouvait à présent affronter les regards de ses concitoyens : il était devenu un personnage d'importance. Un an auparavant, il avait surpris les regards amoureux de la plus jeune fille du maire, ils s'étaient mariés peu de temps après et attendaient un heureux événement pour bientôt. Michel Auber était un autre homme à présent, plus personne ne se serait hasardé à l'appeler "Choupe". On le respectait, et même, on l'admirait. Le docteur Cénas avait transformé sa vie !

De retour à sa propriété, Michel Auber contempla sa femme enceinte et posa la main sur son ventre rebondi. "C'est un garçon, j'en suis sûre", lui dit-elle avec assurance. Le visage de Michel s'illumina soudain : il venait de trouver le moyen idéal de témoigner sa gratitude au bon docteur.

- Nous l'appellerons Alaric !, s'écria-t-il avec enthousiasme.

Le cruel destin d'Alaric Auber venait de se sceller.

samedi 15 mars 2008

Haïku n° 27

Pour les éclaireurs
Jamais de demi-mesure
A Baden Baden

mercredi 19 mars 2008

De l'amour

Je ne fais pas la différence entre l'amour et l'amitié. Pour moi, c'est le même sentiment. C'est le même amour que j'ai pour mes enfants, pour mes amis, pour mon homme. A des degrés différents, avec des manifestations physiques différentes. Pour faire simple, je ne couche qu'avec mon homme. Voilà la grande différence pour moi. J'ai plus d'amis que d'amies, je ne couche pas avec mes amis ni avec mes amies. J'ai une morale à toute épreuve, je suis du genre qu'on dit fidèle. Ce n'est pas seulement par choix éthique, c'est aussi parce que je ne supporte pas le mensonge et que j'aime par-dessus tout la simplicité. La simplicité ? Ce n'est pas le mot juste sans doute, je n'en trouve pas d'autre. Je vis avec l'homme que j'aime, je détesterais avoir à lui mentir, je ne supporterais pas d'avoir à me cacher, à dissimuler une autre relation. C'est trop compliqué pour moi. Dans le fond, ce serait sûrement très agréable d'avoir des amants ou des amantes, un peu de piment, un peu de jeu, de la nouveauté qui sait. A priori, c'est tentant, mais rien qu'à l'idée que l'homme que j'aime pourrait en souffrir, tout s'arrête. Il me faudrait alors lui mentir, je n'en ai pas envie non plus.

J'ai aimé beaucoup, des hommes et des femmes, je n'ai jamais cru que j'étais forcément prédestinée à aimer les hommes en tant que femme. La vie a fait que je me suis mariée avec un homme, c'est confortable dans un certain sens. Il aurait pu en être autrement.

Je ne fais pas la différence entre l'amour et l'amitié. Mon cœur donne son amour, sans retenue, il ne s'arrête pas à savoir si ce que j'aime est un homme, une femme, un ami, un enfant... Mon cœur donne et je le laisse donner. Une fois que c'est donné, je ne sais pas reprendre. On peut me quitter ou m'oublier, je ne cesse pas d'aimer.

J'ai longtemps cru au prince charmant, faudrait pas parler du prince charmant aux petites filles, faudrait pas... Et pourtant, je l'ai trouvé mon prince charmant, celui qui était fait exactement pour moi. Mais il serait bien naïf de croire que mon prince ne pourrait pas être celui d'une autre, pourquoi serais-je la seule sur terre à mériter ce bonheur ? Mon homme serait certainement très heureux avec une autre que moi, je peux dire la même chose de mon côté. Il y a dans le monde des milliers d'hommes qui feraient de très bons princes charmants pour moi, aucun ne serait le même que mon homme, ce serait différent, je n'en serais pas forcément moins heureuse. Plus heureuse, je ne le crois pas. Je suis persuadée qu'il n'existe pas d'homme au monde capable de me rendre plus heureuse que l'homme que j'aime. Capable de me rendre aussi heureuse, il en existe, bien sûr. Mais quelle importance puisque je vis avec celui que j'aime ? Ce que je veux dire,

c'est que je ne peux pas m'empêcher d'aimer d'autres hommes sous prétexte que j'en ai trouvé un. Mon amour n'est pas enfermé dans un écrin depuis que je me suis mariée, ce serait ridicule. J'aime, je ne m'empêche pas d'aimer, pourquoi le ferais-je ? Et pourquoi mon homme ne pourrait-il pas en faire autant ? Si je l'aime, c'est aussi parce qu'il aime, parce qu'il a un cœur. Il faudrait l'en priver ? Lui interdire de s'en servir ?

Vous avez remarqué à quel point c'est difficile de dire "je t'aime" à un homme ou à une femme qui est votre ami ? On ne le dit pas, on a peur de gaffer, que l'autre le prenne pour une déclaration. Mais c'est une déclaration ! Pourquoi ne pourrait-on pas aimer un ami et existe-t-il un autre verbe qui exprime ce sentiment ? Je t'aime bien.... C'est tellement mou... C'est tellement con et c'est tellement loin de ce qu'on voudrait dire à un véritable ami.

Faudrait pas croire non plus que je suis amoureuse de tous mes amis, entendons-nous bien ! D'abord, je ne suis pas zamoureuse, je déteste ça. Pas romantique pour deux sous. J'ai toujours eu l'impression que les gens qui étaient zamoureux étaient plus zamoureux de l'amour que de la personne qu'ils aimaient. Oh ! J'suis zamoureux ! Qu'est-ce que c'est chouette de zaimer ! Quand je le vois j'ai des palpitations ! , quand je la vois j'ai comme des petits papillons dans les yeux ! , il m'a offert des fleurs ! , qu'il est gentil ! , elle m'a fait des madeleines... Pfff... Quand je vous dis que je ne suis pas romantique ! Les danses préliminaires, les préambules, les circonvolutions et les "Ohlala est-ce qu'il m'aime ?" ça m'a toujours horripilée.

Ce n'est pas ça l'amour.

Tant d'hommes et tant de femmes qui refusent l'amour parce que c'est mal. Ce n'est pas mal d'aimer. Faire souffrir, oui. Je ne fais pas la différence entre l'amour et l'amitié mais je sais ce que c'est que de souffrir. Je souffrirais si mon homme se détachait de moi, s'il cessait de m'aimer, ou s'il avait des relations physiques avec une autre que moi. J'ai choisi de vivre avec un seul homme. Je refuse de le faire souffrir. J'aime d'autres hommes et d'autres femmes, différemment. C'est avec lui que je vis, c'est avec lui que je fais l'amour, c'est avec lui que je veux passer le restant de mes jours.

C'est lui que j'aime par-dessus tout.

Mais de clefs sur nos cœurs, je n'en veux pas.

vendredi 21 mars 2008

N'en faites pas tout un fromage !

Dialogue savoureux au rayon fromages :

La vendeuse : Qu'est-ce que monsieur prendra ?

Mon homme : Euh... Je prendrai un trou du cru... s'il vous plaît...

mardi 25 mars 2008

Sixième et septième semaines

Quatre pages.
Essentiellement des dialogues.
C'est dur les dialogues.
Peur de lasser le lecteur.
Peur de me lasser.
Envie de dénoncer.
Surtout pas de "retenue".
Peur du trop politique au détriment du "poétique".
Je voudrais faire un roman, pas un pamphlet.
Un pamphlet romanesque?
A creuser !

samedi 29 mars 2008

La maison de mes amis

Cette maison est à l'abri du temps, à l'abri du monde.
J'entends d'autres rires, d'autres pleurs.
Comme l'impression d'y être chez moi pourtant,
Dans la maison de mes amis.

Là-bas dans les Corbières, dans un petit village,
un refuge pour les jours de pluie et de froid,
avec un gros réveil dans la cheminée.
Il sonne quand il faut le remonter avec une vieille clef en fer.
Des portraits au mur, des vies que je ne connais pas.
J'ai pourtant l'impression qu'il s'agit de ma famille.
C'est curieux...
Comme l'impression d'y être chez moi.

Mes enfants jouent dans le grand jardin
Ma fille essaie de résister au vent et plisse les yeux du mieux qu'elle peut
Mon fils court comme un petit fou.
Nous discutons de rien et surtout de tout.

J'aime cette maison, je m'y sens bien.

J'aime les crucifix qui pendent au-dessus des lits,
Les vierges inconsolables au regard mystérieux,

Les draps brodés, le papier peint aux fleurs défraîchies,
Les assiettes sur le mur, les canevas et le miroir déformant.
Peut-être que certains souvenirs sont si forts qu'ils s'impriment quand même
dans le cœur de ceux qui ne les ont pas vécus,
Peut-être que cette maison résonne de l'amour qu'elle a reçu...
Une maison toute seule, ce n'est pas grand chose.
La maison de mes amis ressemble à mes amis :
Grande, belle, attentive, surprenante, mystérieuse, généreuse, ombrageuse,
silencieuse, bruyante, glacée parfois, chaleureuse et brûlante aussi.
La maison de mes amis ressemble à mes amis :

Elle est ouverte à qui sait aimer.

jeudi 3 avril 2008

Huitième et dernière semaine

Je recommence.

Je ne sais pas si je reprends, ou si je pars sur un nouveau chemin.

Je suis dans une impasse.

Je sais écrire, ça ne m'est pas difficile. Je pourrais continuer à aligner les
mots. Il me faut plus.

Il me manque l'émotion, les mots qui viennent du cœur.

Je n'ai pas envie de continuer pour continuer. Je balance.

Mon histoire se tient, mais elle est trop attendue, trop manichéenne peut-être. Pleine de bons sentiments aussi. J'ai réfléchi à ce que j'espérais d'un bon roman. Une belle histoire, c'est vrai, mais cela ne me suffit pas. Mon "coach" m'a demandé quels étaient les textes que j'avais écrits que je préférais. Je ne jure que par les histoires, j'aurais dû choisir une de mes nouvelles ou encore un incroyable mais vrai. Ce n'est pas ceux que j'ai retenus pourtant. C'est déstabilisant de comprendre ça mais il vaut mieux que je le comprenne maintenant. Mon homme me dit que je peux continuer mon roman, en le reprenant, que ça me fera comme un entraînement. Peut-être. Mais comment continuer un roman pour lequel j'ai autant de doutes ?

Ce n'est pas facile de renoncer.

Il m'a fallu beaucoup de temps pour que cette histoire tienne debout, aurais-je le courage de l'abandonner ? Aurais-je le courage d'en commencer une autre ? Je n'ai pas la moindre idée pour commencer un autre roman. Et puis il y a la question de la technique. Les textes que je préfère sont ceux que j'ai

le moins travaillés, ceux pour lesquels les mots sont venus comme ça, juste au bout de mes doigts. Je ne sais pas si je dois faire un scénario bien construit, des fiches de personnages, des cartes des lieux, choses qui ne me sont pas du tout familières et qui me semblent même rebutantes. Faut-il que je pose d'abord une structure, même si c'est pour mieux pouvoir m'en détacher ensuite ?

Je n'ai jamais de plan quand j'écris, je ne connais jamais la fin. La fin se construit au fur et à mesure, elle n'est finalement que celle qui s'impose au dernier moment quand toutes les autres issues ont été envisagées et ont capoté. Il en va de même pour mes personnages. Ils commencent par être flous et ils se construisent peu à peu, je les découvre en même temps que le lecteur d'une certaine façon. Ils se construisent avec l'histoire, ils changent, ils sont surprenants. C'est aussi ce que j'aime lorsque je lis un roman, découvrir peu à peu les personnages, je déteste ceux qui sont stéréotypés.

Je balance entre deux romans, entre deux manières d'écrire.

Je ne sais pas où je vais.

J'attends l'étincelle.

lundi 7 avril 2008

Attendre

*Car j'ai vécu de vous attendre
Et mon cœur n'était que vos pas
Paul VALERY*

Cela fait si longtemps que j'attends sur ce banc.

Je suis le bois usé, je suis les clous rouillés, je suis les pieds qui s'enfoncent sous la terre.

Un rayon de soleil s'est posé sur ma main.

L'espace d'un instant, fragile, mon corps s'est réchauffé.

Au numéro 12, une porte s'ouvre en grinçant.

Tu as mis ton manteau de velours. Au bout de ta main, ton vieux cartable en cuir se balance.

Toujours à l'heure.

Un oiseau s'est posé sur ma tête.

Tout petit, tout doux.

Le facteur a donné un coup de Klaxon, juste au bout de la rue principale.

L'oiseau s'est envolé, un de mes cheveux dans le bec.

Quelques voitures passent sans me voir.

Les cloches de l'église sonnent pour les insectes.

La place est vide. Les platanes ont perdu toutes leurs feuilles. Je connais chaque tronc, les tableaux abstraits dessinés par le hasard.

Tu ne reviens pas pour manger. Je t'imagine dans ton bureau là-bas dans la ville, je t'imagine perdu au milieu de tous ces dossiers tellement importants. Tu ne regardes plus l'arbre derrière la fenêtre, tu ne sais plus si le ciel est bleu ou noir, tu ne connais pas même l'odeur de la pluie qui vient. Mais tu sais de quoi demain sera fait, tu peux le mesurer, tu peux le chiffrer, tu pourrais même me le prouver si tu savais que j'existe...

Cela fait si longtemps que j'attends là, tous les jours.

Combien de livres ai-je lus sur ce banc ? Combien de pages tournées, de mots imprimés sur ma rétine ?

Je n'ai rien retenu.

Je suis le bois usé, je suis les clous rouillés, je suis les pieds qui s'enfoncent sous la terre.

Un chat vient se frotter contre mes jambes. Il attend que je le caresse, comme toujours.

Je ne bouge pas.

Il s'en va.

Une vieille femme sort de l'église en se signant. Le bruit de ses pas, mécanique, s'éloigne peu à peu.

Le jour tombe. Personne pour le ramasser.

Les lumières s'allument une à une.

Tu reviens. Je reconnais le rythme hésitant de ta marche, je devine l'odeur de ton parfum, le miel et le tabac mélangés, j'entends presque ta respiration.

Cela fait si longtemps que je t'attends.

Je me souviens de toi, petit garçon. Tu es assis dans le fond du bus, tu ne parles à personne, les yeux rivés à un paysage que je connais par cœur.

Je me souviens de toi, à l'école, ces enfants qui te montrent du doigt parce que tu es seul, parce que tu ne joues pas, parce que tu ne parles pas.

Je me souviens de ton sourire, au lycée, quand tu as lu ce poème devant tous les élèves. Et les éclats de rire ensuite, et ta fuite effrénée.

Je me souviens de ton absence. Les journées sans soleil, le nez collé à la vitre et l'espoir de te voir revenir.

Je me souviens de ton retour, les volets de la petite maison du numéro 12 qui s'ouvrent enfin.

Je me souviens de chaque matin.

Je me souviens de chaque soir.

Si longtemps que je t'attends.

Le vent s'est levé. Il fait sans doute froid. Je ne pourrai jamais compter toutes les étoiles au-dessus de moi.

Tu ouvres la fenêtre. Tu ne me vois pas. Encore une fois.

Il aurait fallu t'écrire, il aurait fallu sonner à ta porte, ne pas partir en courant, il aurait fallu hurler sous ta fenêtre, il aurait fallu interrompre ta course immobile, t'arrêter, t'arrêter juste une fois et te le dire enfin : "je vous aime".

Il aurait fallu vivre.

Tu fermes tes volets. Encore une fois.

Le vent fait tourner les pages de mon livre.

Je suis le bois usé, je suis les clous rouillés, je suis les pieds qui s'enfoncent sous la terre.

Les phares d'une voiture de police dans la nuit, la voix d'un agent.

Sa main sur mes yeux.

Elle descend le rideau de mes paupières.

Je suis le bois usé, je suis les clous rouillés, je suis les pieds qui s'enfoncent sous la terre.

Je t'attends.

vendredi 11 avril 2008

La frontière

Tu imagines un fleuve, un grand fleuve qui bouillonne.

Un fleuve qui charrierait des ordures et des cadavres, un fleuve avec des bateaux de croisière sur lesquels des amoureux s'embrasseraient, un fleuve avec des cargos chargés à ras bord, un fleuve avec des troncs d'arbres qui ressembleraient à des allumettes géantes.

Comme si ce fleuve pouvait s'allumer soudain.

Un fleuve, deux rives. Deux rives, deux pays. Une frontière.

Tous les jours, elle viendrait regarder l'autre rive. Parfois, elle apercevrait la silhouette d'un homme, parfois elle ne verrait que la forêt.

Tous les jours, il viendrait regarder l'autre rive. Parfois, il apercevrait la silhouette d'une femme, parfois il ne verrait que la forêt.

Juste en bordure de ce grand fleuve qui bouillonne, deux pays. Un homme et une femme.

Elle ne saurait rien de lui, ou si peu. Elle saurait sa démarche et son sourire.

Il ne saurait rien d'elle, ou si peu. Il saurait son chant que le vent emporte.

Elle jouerait pour lui des ballets de fleurs dans les airs.

Il jouerait pour elle des histoires sans paroles.

De savoir qu'il existe sa vie serait plus vive.

De savoir qu'elle existe sa vie serait plus vive.

Juste en bordure de ce fleuve qui bouillonne, deux pays. Une frontière.

Des deux côtés de la frontière, un homme et une femme.

Deux passeurs d'amour.

lundi 14 avril 2008

Dixième ou première semaine

Je n'abandonne pas, je recommence.

A l'instinct.

Presque à l'instinct.

mardi 15 avril 2008

Pourquoi faut-il toujours que nous allions vers ce que nous connaissons ?

Pourquoi faut-il toujours que nous allions vers ce que nous connaissons ?

Quand j'invite des amis, je leur demande souvent de choisir la musique. Jamais, je dis bien jamais, l'un d'entre eux n'a choisi spontanément d'écouter quelque chose qu'il ne connaissait pas.

Découvrir, essayer, prendre le risque... juste pour le plaisir...

Parce que le risque, il n'est pas bien grand. Quoi ? On écoute un morceau et on ne l'aime pas ? Et alors ?

D'autant plus que ce n'est pas parce qu'on n'aime pas la première fois qu'on va détester toute sa vie, c'est parfois même l'inverse. Il en va ainsi de plusieurs livres que j'ai lus et que j'ai tout d'abord détestés, *Madame Bovary* si vous voulez un exemple, il en va ainsi de plusieurs films qui m'ont fait me lever de ma chaise pour quitter la salle tellement ils étaient insupportables et qui sont devenus des trésors à mes yeux : *C'est arrivé près de chez vous* et *Le regard d'Ulysse* si vous voulez des exemples.

Pourquoi faut-il toujours que nous allions vers ce que nous connaissons ? Allez, soyons honnête, je dis nous mais je pense vous...

Franchissons une étape et généralisons : ce que je viens de dire n'est pas seulement valable pour les livres, les musiques ou les films, il est valable pour tout. Nous avons peur de celui qui ne nous ressemble pas, nous avons peur de ce que nous ne connaissons pas. Allez, soyons honnête, moi aussi j'ai peur parfois.

Il serait temps que nous ne raisonnions plus avec nos habitudes, avec cette tête que nous nous sommes formatée tout seuls comme de grands cons !

C'est facile de dire que c'est la faute de l'autre. C'est toujours la faute de l'autre.

C'est aussi la faute de l'autre qui est en moi, de cet autre que j'étouffe parce que j'ai peur de l'écouter.

Il serait temps que nous osions.

Il serait temps que nous prenions des risques.

Il serait temps que nous ayons confiance en notre cœur.

Il serait temps que nous vivions.

mercredi 16 avril 2008

Petite musique de mots

Albert est la curiosité personnifiée. Mais il a pour le monde une curiosité enfantine, qui prend fin aussitôt que le mystère se dissipe sur l'objet de son interrogation. Albert est un curieux Poète, qui aime l'enchantement, le mythe, le merveilleux, et tourne les talons quand arrive l'Explication. La raison, le pourquoi, le comment, c'est pour les autres, ceux qui ont peur de rêver, pas pour lui.

Albert ne sait plus ce qui lui arrive, il tourne en rond dans sa petite maison de bois.

Il a quitté la ville, la grande ville, il y a tellement longtemps que c'est à peine s'il se souvient du bruit d'un moteur. Assez pour savoir qu'il ne reviendra plus s'enfermer là-bas où le bitume a recouvert l'herbe.

Tous les matins, Albert se lève avec le soleil, il pose d'abord le pied gauche par terre, jamais le pied droit, surtout pas le pied droit. La dernière fois qu'il a posé le pied droit en premier, le facteur et son vélo lui ont apporté un colis. Sous le papier kraft, il y avait une drôle de boîte rose en métal. Albert a soulevé le couvercle, une danseuse s'est aussitôt mise à tourner à l'intérieur. Dans la petite glace juste derrière, il a vu son reflet étonné. Il ne savait pas très bien quoi faire de ce truc alors il l'a posé sur la cheminée, un peu méfiant. Et puis il a regardé, et puis il a écouté. C'était tellement beau cette musique, c'était précieux et fragile, juste comme les gouttes d'eau, il avait envie de pleurer Albert, il avait l'impression d'entendre la musique des feuilles des arbres. La demoiselle faisait des tours sur elle-même avec la grâce des libellules, à chaque fois qu'elle montrait à nouveau son visage Albert y lisait un sourire doux et triste à la fois.

La danseuse a tourné pendant quatre jours et trois nuits puis elle s'est arrêtée. Albert s'est alors approché de l'engin et il l'a démonté méticuleusement. Il a détendu et tendu les ressorts, actionné les rouages, puis il a tout remonté. La demoiselle a refusé de danser. Albert a refermé le couvercle et la boîte est restée sur la cheminée.

Tous les matins, Albert se lève donc du pied gauche. Il réchauffe son café qu'il boit dans un grand bol de papa ours sur le pas de sa porte. Il regarde son figuier, il guette le fruit dans la fleur, il guette la fleur dans la pousse.

Les journées d'Albert suivent toutes des rituels immuables parce qu'Albert sait bien que ce n'est pas l'habitude qui crée l'ennui. Albert est un poète, voyez-vous, et Albert n'a pas assez de sa journée pour s'émerveiller de chaque brin d'herbe, de chaque coccinelle et de chaque nuage.

Mais Albert tourne en rond dans sa petite maison de bois.

Émilie est revenue...

Albert est amoureux. Et ça l'ennuie Albert, d'être amoureux, il n'aime pas ça mais alors pas du tout. Il sort de chez lui cinquante fois en une heure, pour voir, au cas où, il retourne furieux dans son fauteuil parce que ça l'énerve, il va à la fenêtre, il ne peut pas s'empêcher, il retourne au fauteuil, il essaie de lire le journal, il jette le journal, il reprend le journal...

Albert est malheureux. Il n'a même plus envie de regarder les petites gouttes de rosée sur les fleurs, tout ce qu'il veut c'est que ça s'arrête. Quand il se réveille, il pense à elle déjà, quand il boit son café, quand il coupe le bois, quand il donne à manger aux moutons, quand il essaie de lire, quand il dort et même quand il rêve. Il lui parle tout bas, il lui dit des mots d'amour qu'elle n'entendra jamais, il caresse ses cheveux de maïs, il croque ses lèvres de tomates.

Albert est malheureux. Il va voir le docteur, après tout, c'est ce qu'il a toujours fait quand il a mal. Le médecin l'examine, Albert est en pleine forme, son cœur bat comme il faut, ni trop vite, ni pas assez. "Mais docteur, il bat trop mon cœur, je n'en peux plus de l'entendre !" dit Albert avec rage. Le médecin fait une ordonnance, le médecin fait toujours une ordonnance.

Albert est malheureux parce qu'il ne comprend pas. Il ne comprend pas ce que c'est que l'amour, il ne comprend pas ce que c'est qu'être amoureux. Pour Albert, être amoureux c'est souffrir. C'est tout. Alors Albert se dit que s'il va se jeter dans l'eau il ne souffrira plus et puis, il fera probablement plaisir aux petits poissons carnivores, y'en a sûrement dans l'étang, obligé...

Albert est sur la rive, il regarde les nénuphars. C'est tellement beau les nénuphars, c'est précieux et fragile, juste comme les gouttes d'eau... Que c'est beau un nénuphar pense Albert, et il en oublie de sauter lui qui n'a jamais appris à nager. Il reste là toute la journée, il regarde la danse des nénuphars.

Le soir arrive, Albert rentre dans sa petite maison de bois.

Emilie est debout près de la cheminée. Albert la regarde, sans un mot.

Mais elle se met à parler soudain. Elle explique Emilie, elle explique pourquoi Albert est amoureux, elle explique ce que c'est que l'amour, elle démontre méticuleusement. Elle détend et tend les ressorts, elle actionne les rouages, elle parle, elle parle, elle parle...

Émilie ne se rend pas compte qu'au fur et à mesure qu'elle parle, elle devient toute petite, toute petite. Albert écoute ses mots qui disparaissent doucement, il observe ce visage et cette bouche qui se fige en un sourire doux et triste à la fois.

Albert se baisse et ramasse la demoiselle. Il soulève le couvercle de la boîte rose et dépose précautionneusement le petit corps.

La musique se met en marche, la danseuse sourit à Albert.

C'est tellement beau cette musique, c'est précieux et fragile, juste comme les gouttes d'eau...

samedi 19 avril 2008

A mon fils qui a cinq ans aujourd'hui

Ma petite graine de cassis, tu grandis, tu grandis, tu prends toute la place de ton lit. Je regarde d'un air désespéré la valse de tes chaussures, l'une chasse l'autre, elles s'entassent dans le garage. Tu riras sans doute quand tu liras ça mais j'ai déjà pleuré devant tes chaussures...

Ton pied est doux, tellement doux, il sait à peine les cailloux de la vie. Il y en a toujours un qui sort de ta couette quand tu dors, tous les soirs, je le recouvre sans un bruit.

Je t'aime mon fils, pas un jour sans que je ne te le dise, pas un jour sans que tu ne me le dises. Je voudrais que ça ne s'arrête pas mais je sais bien que ça va s'arrêter. Alors si tu savais ce que j'en profite ! Tu as toujours détesté être contenu, tu te débats si on essaie de t'embrasser. Il me faut être patiente, attendre ce moment unique où tu vas venir vers moi et te blottir contre mon corps. Tes cheveux qui sentent ma violette, ton cou à bisous, ton nez qui vient s'essuyer sur mes vêtements, ta main qui cherche ma peau, ta bouche qui chuchote des histoires magiques, ton nombril qui me rappelle que nous ne sommes pas liés que par le sang. Nous sommes liés physiquement, c'est comme si tu étais une partie de moi, une partie qui me manque parfois. Mais les enfants, il faut savoir les lâcher, les laisser grandir. Ce n'est pas facile pour moi, un jour peut-être tu comprendras ça, mais avant tu risques de m'en vouloir de cet attachement. Promis, je ferai semblant que je suis vaguement détachée, je ne peux pas te promettre plus ! Je fais déjà semblant.

Tu ne sais pas encore les morsures de la vie, ça commence un peu pourtant, un petit morveux qui t'a cassé tes lunettes, une dent qui se fait la malle, des zozos qui veulent te piquer tes dragons, des briseurs de rêves qui veulent te formater, des mesureurs, des chiffreurs, des pédiatres il paraît, des spécialistes à ce qu'on dit. Tu as cinq ans et déjà tu as été évalué, mesuré, jaugé, estimé, comptabilisé, chiffré, déchiffré, on a mis des petites croix dans des petites cases, plein de petites cases. Je déteste ça. On frappe la table qui t'a fait mal, on froisse la feuille, on jette le cahier, on coupe le pull au col trop serré, on insulte le méchant président pas beau... Mais il y a tout ce que tu ne me dis pas, tout ce que tu gardes pour toi, tout ce qui reste serré dans tes petits poings fiers.

Mon petitouan, mon géant, tu me demandes de te raconter l'histoire de la baleine, et je te dis son incroyable voyage, les mers aux couleurs d'émeraude et de sang, les monstres fabuleux, les pirates impitoyables aux cœurs de motte de beurre, les îles à la cannelle et les terres de feu bleu...

Ma petite graine de cassis, poussée si vite, des rêves sous les paupières, de l'amour qui coule de ta bouche, tes mots sont comme des pépites de soleil que je garde en moi. La petite baleine aux yeux d'étoile n'est pas pressée de finir le voyage...

Vivre avec toi mon fils est un voyage au goût de poivre rose, piquant et doux, tellement doux.

lundi 21 avril 2008

Enterrement la jeune fille

Il faut vous le dire, je trouvais ça complètement con cette idée de faire un enterrement de vie de jeune fille. Je me suis laissée faire quand même, parce qu'après tout c'était aussi l'occasion de passer une soirée avec mes copines. Et puis peut-être que, finalement, j'avais bien envie de la plonger sous terre cette jeune fille, qui sait...

Enterrement sa vie de jeune fille... Comme s'il fallait l'enterrer ! Comme si se marier ça signifiait renoncer à être une jeune fille. Ou alors ça signifie qu'être une jeune fille c'est baiser à tort et à travers, en toute liberté. Ce n'est pas tout à fait l'idée que je me faisais d'être une jeune fille. Ma jeune fille à moi elle était plutôt du genre vierge effarouchée...

Elles sont venues me chercher en début de soirée, toutes contentes d'elles, riant comme des conspiratrices.

M'ont amenée dans un restau mexicain, m'ont chanté des chansons, m'ont fait boire. A chaque chanson, fallait boire, à chaque fois que je buvais, fallait que j'aie embrassé tous les garçons qui se trouvaient dans la partie inférieure du restaurant.

Elles m'avaient habillée en rugbyman, un tee-shirt informe, de grosses chaussettes vertes rayées et un short. Beau pied de nez à la sportive que je suis !

Ça faisait un drôle de bruit qui suivait tous mes déplacements : les crampons qui se cramponnaient.

A chaque fois que j'ai lu des trucs sur mon signe (lion ascendant lion, y'a pas de hasard), je me suis indignée de constater que ceux qui comme moi cumulaient les déterminations étaient des êtres fiers qui aimaient par-dessus tout qu'on les admire et qu'on les encense. Je n'aime pas qu'on ne m'aime pas, c'est vrai, mais quand même... Je ne crois pas

être du genre à marcher sur les autres pour me mettre en valeur, j'essaie plutôt d'être discrète et je n'aime pas bien qu'on me montre du doigt.

Imaginez comme j'étais mal, toute rougissante, avec ces regards rivés sur moi.

Le pire était à venir cependant !

Les lumières se sont éteintes, la musique s'est mise en marche. Un truc sirupeux.

Nous étions une vingtaine de filles réunies dans la partie supérieure du restaurant.

Le mâle est entré.

Il se dandinait.

Il a enlevé ses vêtements, petit à petit.

Moi, je devais être plus rouge que rouge. Je baissais les yeux, je ne voulais pas le regarder.

Il a pris mes mains pour que je lui enlève sa ceinture. C'est lui qui faisait tous les gestes.

Les filles riaient et tapaient des mains en cadence.

Il s'est retrouvé presque nu, il avait juste un string et un chapeau de cowboy.

J'étais assise sur une chaise, je crois que je regardais mes pieds.

Il a levé ma tête avec sa main, j'ai regardé ses dents blanches et son sourire.

Il m'a dit tout bas : "N'aie pas peur, c'est juste pour s'amuser."

Ça m'a touchée.

Que ce type qui ne me connaissait même pas ait compris ma détresse.

Je n'ai rien répondu.

Il s'est assis sur moi, il a pris mes mains pour que je lui caresse les fesses.

J'ai retiré mes mains.

Il m'a souri.

Il a dansé encore pour la galerie, la musique allait vers sa fin.

Il a fini par enlever son string, juste devant moi et a mis une serviette blanche devant son sexe pour le cacher.

Les filles applaudissaient à tout rompre.

L'une d'entre elles a attrapé la serviette et il s'est retrouvé nu.

Comme un prince, il a ôté son chapeau de sa tête et s'est couvert.

Il est parti se rhabiller et est venu m'embrasser avant de partir.

Je l'ai serré dans mes bras, fort.

La jeune fille en moi n'était ni morte, ni enterrée.

Je crois que je mourrai jeune fille.

mardi 22 avril 2008

Lettre à ma dernière cigarette

Je croyais que je n'étais capable d'écrire que des lettres d'amour.

Cette lettre n'est pas une lettre d'amour.

Je te le dis avec rage, avec haine : je te déteste d'avoir été plus forte que moi.

Des raisons pour arrêter de fumer, j'en connais des centaines et tu vois ça ne m'a pas suffi.

Tu as été ma béquille, ce truc pas très gracieux que je mettais dans ma bouche pour ne pas avoir à parler, ce machin nauséabond qui me protégeait du regard des autres, cet écran de fumée juste entre le monde et moi.

Je t'écris pour te dire que je ne veux plus te revoir, que t'as pas intérêt à repointer ta gueule sous la mienne.

Je sais tes manigances, je sais tes illusions, je sais tes stratégies.

Je ne suis pas juste. Je sais MES manigances, MES illusions, MES stratégies.

T'insulter, c'est aussi m'insulter. Je suis très douée pour l'auto-flagellation mais j'en ai assez.

Assez de toi et assez de moi cramponnée à toi.

Si la mort a un visage, elle ressemble au tien. C'est ce visage-là que je veux effacer de moi.

Je sais bien que je ne vaincrai pas la mort, peu importe, je ferai de mon mieux pour la tenir à distance respectueuse.

Je ne suis pas fière de moi, je voudrais continuer à oublier dans tes bras de nicotine.

Si je n'étais pas faible, tu ne m'aurais pas eue, tu le sais n'est-ce pas.

Tu le sais tellement bien...

Je sais aussi que tu ne vas pas me lâcher comme ça, c'est un vieux combat entre nous, je sais que tu vas me tenter, que tu vas continuer à me narguer, longtemps, très longtemps, toujours sans doute.

Je prends le risque.

Mort à la mort.

Et vive la vie.

jeudi 24 avril 2008

Quand penser NUIT GRAVEMENT à la santé mentale

Je t'ai dit que je n'attendais rien ?

Ce n'est pas vrai, j'attends l'impossible.

J'attends que les routes ne mènent enfin nulle part.

Je tombe et je me relève cent fois dans la journée.
Je me cogne la tête contre les murs de l'habitude.
Je ne sais pas quoi faire de mes mains.
Je n'arrive plus à écrire.
Une boule de nerfs, un truc en fusion permanente, une flèche sans destination, un cerceau qui tourne à vide, une seule idée en tête qui vient cogner douloureusement contre mon crâne.
Je marche, je respire, je vis.
J'essaie de ne plus penser.
L'obsession s'en va.
Elle revient plus violente encore.
Je ne me reconnais plus.
Je me sens tellement ridicule.
Le pire, c'est que ça ne change rien.
Mon ridicule ne me tue pas.
J'ai essayé d'occuper mon corps, je n'y arrive pas.
J'ai essayé de vider ma tête, je n'y arrive pas.
J'ai essayé d'imaginer ce jour où je serai libre enfin, je n'y arrive pas.
J'ai essayé de...
Elle revient plus violente encore.
Et c'est tellement facile de céder.
Ne pas faire payer les autres, ne pas déverser ma rage sur ceux que j'aime, ne pas les accuser de mon impuissance...
Une autre respiration.
Petite victoire.
Ne pas aller trop vite.

Je t'ai dit que je n'attendais rien ?
Ce n'est pas vrai, j'attends l'impossible.
J'attends que mes routes me mènent enfin nulle part.
Tu vois ce petit point là-bas ?
C'est moi, en route vers nulle part,
Là où tout arrive parce qu'on n'attend plus rien.

samedi 26 avril 2008

Mes incroyables mais vrais... épisode quatorze

Reine est au bord de la mer,
Juste à la frontière entre l'eau et la terre, entre la terre et la mer.
Là où l'étang touche presque la mer, là où la mer touche presque l'étang,

Reine marche sur la bande de terre.
Dans une flaque, un poisson est étendu le ventre à l'air.
Il suffoque, il se débat : l'eau manque.
La mer n'est pas loin.
Les pêcheurs non plus.
Reine prend le loup dans ses bras.
Il ne bouge plus.
Elle marche vers les eaux profondes avec le poisson dans ses mains.
Elle jette le loup à l'eau.
Il coule vers le fond, comme une pierre.
Il descend, il descend...
Reine le regarde.
Le loup touche le fond.
Un temps.
Il frémit puis il s'élançe vers le loin.
Reine le voit s'éloigner.
Il se retourne soudain.
Il regagne le bord.
Reine et le loup se regardent.
Il me dit merci, pense Reine.
Elle m'a sauvé, pense le poisson.
Le loup repart vers la mer.
Reine regagne la terre.

Il est des loups de terre et des reines de mer,
Juste à la frontière.

dimanche 27 avril 2008

Les lus

Tout le monde sait parfaitement que l'archiviste est un morceau de carton, un leurre destiné à nous faire croire qu'un érudit original hante encore les sous-sols de la bibliothèque.

Ce que vous ignorez peut-être, c'est que les livres eux-mêmes n'existent pas.

Du moins, pas encore...

Les livres qui reposent dans les sous-sols de la bibliothèque sont morts.

La poussière les recouvre, ils croulent sous le poids du néant, ils attendent qu'enfin quelqu'un les appelle, qu'une main inscrive leur nom sur une petite fiche.

Lorsqu'une main s'apprête à inscrire un nom sur le bout de carton, ça s'agite en bas.

Lorsqu'une main remplit une fiche, elle signe la résurrection d'un livre.

Un élu va sortir du néant !

Les pages des romans à l'eau de rose se mettent à frissonner doucement sous l'œil attendri des vieilles encyclopédies ; les livres de cuisine se mettent à bouillonner, à petit feu pour commencer ; la couverture des romans d'aventure se gonfle, épousant à s'y méprendre la forme d'une voile ; les ouvrages de science-fiction se rematérialisent par morceaux ; les pièces de théâtre se mettent à tousser pour s'éclaircir la voix ; les personnages de bandes dessinées retournent dans leurs cases; les recueils de poésie ne mouffent pas, trop occupés qu'ils sont à rassembler leurs mots qui se sont éparpillés absolument partout ; les cartes se redessinent, les lettres s'écrivent, les poèmes se disent, les pamphlets s'aiguisent...

Quelques dictionnaires snobent leurs congénères de papier, ils sont tellement persuadés de leur importance qu'ils se doivent de ne pas participer à ce début d'euphorie. On ne se méfiera jamais assez de l'œuf au riz, pensent-ils en secret, et ils se délectent presque amoureuxment de leur jeu de mots.

Sous cette main, les pages vont vibrer à nouveau, grâce à cette main, les mots ressuscitent.

Lorsqu'une main remplit une fiche, elle ne sait rien du drame qui se joue en bas.

Que peut savoir une main ?

Des millions de candidats, un seul élu !

Vous allez me dire que c'est le principe même de la vie, qu'il n'y a pas de quoi dramatiser non plus, ce ne sont que des livres après tout !

Malheureux ! N'avez-vous donc pas compris que NOUS sommes ces livres?

lundi 28 avril 2008

Pour m'endormir ce soir, il était une fois...

Il était une fois, dans une contrée encore plus lointaine, un pays qui finirait par "ie", une princesse malheureuse comme les pierres. On ne sait pas si les pierres sont malheureuses, c'est une expression pour dire que cette princesse était si triste qu'elle en avait perdu l'usage de la parole.

Son père, le roi, était inconsolable. Il avait bien sûr fait venir les plus grands médecins et je vous épargnerai les détails de leurs diagnostics tous plus abracadabrants les uns que les autres et surtout de leurs remèdes qui allaient du plus improbable, comme des larmes de hérisson, au plus onéreux comme du diamant des mines de Mamouaisie.

La famille de la forcément belle et forcément ravissante princesse n'avait plus aucun espoir mais un jour...

Un jour, un vieil homme à cheval franchit bruyamment les portes du palais. Il était vêtu tout de gris mais son chapeau pointu était orné d'une étoile multicolore qui projetait des spectres lumineux sur toutes les façades environnantes. On regardait le prodige avec crainte car à cette époque bénie on n'avait pas encore la *Star Ac* et les effets spéciaux ne faisaient pas partie du théâtre quotidien. Je m'é gare...

Le vieil homme était donc en train de franchir les portes du palais et les gens se reculaient pour le laisser passer, pris de peur qu'ils étaient devant le miracle d'une technologie d'avant-garde. Le personnage galopa ainsi jusqu'au trône royal non sans briser le protocole qui ne tolérait absolument pas que des animaux pénétrassent ainsi dans les appartements des souverains. Le roi était justement là, il fut surpris, mais pas trop. Il avait l'habitude de ces originaux qui tentaient de l'impressionner pour mieux pouvoir abuser de sa faiblesse.

En effet, le roi était un homme bon mais crédule comme tant de bons rois hélas. Mais les bons rois existent-ils ?

- Mon nom est Aleximobar, dit avec assurance l'homme à l'étoile multicolore.

- Je t'écoute, répondit avec à propos le roi.

- Seigneur, je sais comment guérir votre fille !

Le roi fronça les sourcils, comme le lui avait habilement conseillé son coach en image. Le procédé devait faire comprendre à l'interlocuteur qu'il ne serait pas facile à berner. En cachette, tous les matins, le roi s'entraînait devant sa glace à froncer les sourcils, en pure perte hélas.

Aleximobar lui expliqua donc sans sourciller que sa fille souffrait d'un mal terrible, tellement terrible qu'on n'avait pas le droit d'en prononcer le nom sous peine de l'attraper aussitôt.

Seuls les fruits bleutés de l'arbre le plus petit au monde étaient capables de guérir la princesse...

Le roi fit venir ses plus grands savants et leur donna pour mission de dénicher le plus petit arbre du monde. De valeureux explorateurs furent rapidement envoyés vers le Japon, la patrie des bonsaïs. Ils finirent donc par débusquer le plus petit d'entre eux : c'était un érable du fleuve Kuma, il mesurait à peine deux centimètres. Mais de fruits bleutés, il n'en avait point...

vendredi 2 mai 2008

Mes incroyables mais vrais... épisode quinze

Pas de répit pour Padre Pio

Il est possible que vous ne connaissiez pas Padre Pio, il fait partie de mes souvenirs d'enfance, quand ma Nonna parlait encore, quand je pouvais lui poser des questions, quand elle me répondait.

Padre Pio, c'est un bonhomme, un type vénéré dans toute l'Italie. Je vais vous la faire brève, je ne suis pas spécialiste, c'est un prêtre qui avait des stigmates, des plaies aux mains et aux pieds qui ont saigné toute sa vie. Dans ses visions il voyait Satan et ses cosaques, on dit qu'il faisait de la lévitation, qu'il avait le don d'ubiquité aussi. De son vivant, il bénéficiait déjà d'une aura de saint et les foules venaient pour le voir, pour qu'il fasse des miracles. Il en aurait fait, beaucoup, y'a un ptit gars à la télé qui disait récemment que Padre Pio l'avait refait marcher, son témoignage était émouvant, bien sûr. Padre Pio a été canonisé en 1997, et à San Giovanni Rotondo, dans le nord des Pouilles, les marchands du temple font fortune. Depuis le 2 mars, la dépouille du saint y est exposée, avec un joli masque de cire à la place du visage décharné, faudrait pas non plus faire peur au bon chrétien. Drôle de mascarade qui attire pourtant des millions de pèlerins, bien plus qu'à Lourdes.

Monsieur et Madame Rosamonde n'allaient pas fort, pas bien fort du tout. Le couple battait de l'aile, ça causait divorce autour d'eux. Pas chez eux, bien sûr, pas chez eux. Un bon ami conseille au couple d'aller faire un pèlerinage à San Giovanni Rotondo, sur la tombe de Padre Pio. L'idée fait son chemin chez les Rosamonde, on est très pieux chez les Rosamonde. Si les Rosamonde ont décidé de s'installer en Bretagne, ce n'est pas pour rien. Saint Pierre lui-même serait apparu pour dire aux fidèles que cette région serait la seule à être épargnée au moment du jugement dernier. Les Rosamonde ont donc déménagé. D'autres amis, puis la famille tout entière opinent vigoureusement du chef : il FAUT aller dans la ville de Padre Pio, il FAUT croire au miracle.

Le couple fait donc ses valises.

Monsieur et Madame Rosamonde sont à la terrasse d'un café. Des mots en italien autour d'eux. Ils demandent au serveur de les photographier, ça fera un joli souvenir.

De retour à la maison, ils font développer les photos.

La photo sur la terrasse du café...

Ils sont bien là, tous les deux, avec leur regard de chien battu.
Monsieur se demande ce qu'il fait là, Madame espère peut-être encore, je n'en sais rien.

Au milieu d'eux, Padre Pio... Tout sourire.

- Monsieur et Madame Rosamonde, ils sont restés ensemble ?

- Non...

- Ils ont divorcé ?

- Non plus.

- ...

- Madame Rosamonde a pris sa voiture et elle a foncé sur un chêne, à toute vitesse.

- Elle s'est suicidée ?

- C'est probable.

dimanche 4 mai 2008

Lumières (Gérard Manset)

J'ai douze ans et je suis malade.

Je suis allongée dans mon lit sous le toit.

La pluie tombe, je regarde les gouttes qui viennent s'écraser sur la vitre.

L'explosion puis le trajet aléatoire.

De drôles de métaphores.

Dans ma chambre, ça sent le bois, les livres et la pluie.

Je mets le 33 tours sur le tourne disque.

Je n'ai jamais su dire vraiment ce qui m'arrive quand j'aime.

Cette chanson me bouleverse,

je sais que c'est pour moi qu'elle a été écrite.

Chaque mot me remue le cœur.

C'était il y a 22 ans, c'était hier.

La chanson me poursuit.

J'ai passé ma vie à poser des petites lumières sur ma route.

J'ai passé ma vie à me battre contre certains de ses mots.

A essayer de me prouver que nous ne sommes pas dans le noir.

lundi 5 mai 2008

Pour m'endormir ce soir, il était une fois.. (épisode deux)

Le roi était furieux, cela faisait maintenant près d'un an qu'il avait envoyé ses hommes les plus valeureux à la recherche de l'arbre minuscule et ils ne l'avaient toujours pas trouvé. Il recevait fréquemment des courriers qui l'informaient que la perle rare avait enfin été dénichée mais ils étaient hélas toujours suivis de démentis : on avait entendu parler d'un arbre plus petit encore, on se lançait à sa recherche, on ne manquerait pas de le débusquer.

Pendant ce temps, la princesse grandissait en beauté, à croire que le malheur rend beau. Il n'était pas rare que l'on s'évanouît sur son passage, les fleurs les plus vives des bouquets du palais paraissaient fades à côté d'elle, ses portraits se vendaient par milliers et le peintre officiel croulait sous les demandes.

Je ne vous l'avais pas encore dit, honte sur moi, mais cette princesse avait un très joli prénom, elle s'appelait Agapanthe. Les plus érudits d'entre vous n'auront pas manqué de remarquer que le mot vient du grec Agapan qui signifie aimer, et cette "racine", n'était sans doute pas pour rien dans le triste destin de la jeune fille. Agapanthe aimait de toute son âme, elle aimait tout, elle aimait follement, elle aimait tant qu'elle en avait perdu l'usage des mots.

Les plus sérieux d'entre vous ont déjà abandonné la lecture de ce conte, s'ils sont encore là, ils viennent de nous quitter, c'est probable.

Bien. Je préfère ça. Il y a certains mots que les gens sérieux ne sont pas prêts à entendre, ils pourraient alors basculer dans la folie et qui sait ce qui pourrait arriver... Comment notre monde pourrait-il continuer de tourner sans que des hommes et des femmes à la tête froide ne soient là pour appuyer sur le bouton de la bombe nucléaire, recommencer tous les calculs depuis 3 521 486 523 478, dire "au suivant" d'un air détaché ou décider sereinement la fin du droit de grève ?

Agapanthe aimait de toute son âme, elle aimait tout, elle aimait follement et elle aimait tant qu'elle en avait perdu l'usage des mots...

Vous vous demandez sans doute comment cela est possible, si vous vous le demandez vraiment, vous êtes peut-être plus sérieux que vous ne le pensez, il faudra penser à en parler à votre iguane. Allez mes bonnes gens, puisque vous m'en priez poliment et que je vois bien que vous êtes dans la "perplexitude" la plus totale malgré votre "bravitude", je vais essayer d'éclairer votre lanterne.

Les petites filles (les petits garçons aussi mais c'est une autre histoire) naissent toutes avec un cœur. Quand elles naissent, leur cœur est tout petit, il se remplit à mesure qu'elles grandissent. Jusqu'ici, vous me suivez sans

doute et vous souriez un peu en vous disant que vous la connaissez bien cette théorie de l'amour qui enfle et qu'on doit canaliser pour qu'il ne déborde pas. Sachez pour commencer, qu'en amour, il n'y a pas de théories, alors il vous faut tout de suite remiser au grenier toutes vos arguties. Allez, débarrassez-vous en et écoutez d'une oreille toute neuve. Ça y est ? Bien, nous pouvons poursuivre.

Ce que vous ignorez peut-être, c'est que certaines petites filles viennent au monde avec un cœur démesuré. Inutile de brandir vos scanners et vos radiographies, c'est absolument indécélable. Aucune machine scientifique n'est capable de détecter cette anomalie, aucun médecin ne sait à l'heure actuelle diagnostiquer un tel handicap. Oh, je vois bien que vous souriez encore, le mot handicap, vous le trouvez exagéré n'est-ce pas, attendez un peu, vous allez comprendre.

Une petite fille qui arrive dans notre monde avec un cœur démesuré fait comme toutes les autres petites filles : elle grandit. Elle sourit à la vie, elle babille, elle ébauche ses premiers pas. Vous, vous ne vous rendez compte de rien, vous admirez les progrès incroyables de ce petit prodige, vous applaudissez à ses exploits, vous vous enthousiasmez, rien ne vous semble plus miraculeux que cette vie qui envahit l'espace, qui envahit le temps, qui grignote petit à petit tout ce qui est autour d'elle. Vous vous laissez faire, c'est si bon de s'abandonner...

Agapanthe était donc née avec un cœur démesuré.

A l'âge de deux ans, elle aimait déjà tout ce qu'un vieil homme peut avoir aimé durant toute une longue existence : les mots, les bruits, le vent, les objets, les couleurs, les formes, les odeurs, les voix, les yeux, les portes, les animaux, tout ce qui se touche, tout ce qui se mange, tout ce qui se boit, tout ce qui se voit, tout ce qui se sent, tout ce qui s'entend. Elle aimait aussi tout ce qui ne se sent ni ne s'entend ni ne se voit ni ne se touche. Vous, avec votre petit cœur, vous avez peine à comprendre ce que c'est que d'aimer tout, essayez au moins d'imaginer, si vous le pouvez.

A l'âge de trois ans, Agapanthe aimait donc tout ce qui se peut aimer, elle aimait aussi tout ce qui ne se peut pas aimer. Agapanthe passait son temps à dire aux choses et aux êtres qu'elle les aimait, les trois premiers mots qu'elle prononça furent : "je t'aime". Ce furent aussi les derniers.

A l'âge de cinq ans, Agapanthe avait dit son amour à tout ce qu'elle connaissait.

Elle cessa de parler.

Comment peut-on cesser de parler à cinq ans, quand il y a tant de choses qu'un enfant voudrait savoir, l'âge des questions, l'âge des pourquoi interminables ?

Vous n'avez vraiment pas une petite idée ?

mercredi 7 mai 2008

Le mangeur de couleurs

Est-ce un homme, est-ce une femme, je n'en sais rien.
Est-ce un rêveur, est-ce un poète, je ne le sais pas non plus.
Certains glissent à côté des couleurs de la vie, sans les voir
Lui, il les mange, sans rien dire.
Tu ne remarques rien,
Le ciel ne te paraît pas moins bleu,
Mon cœur ne te semble pas moins rouge,
Et l'or de l'œil du chat, il brille toujours autant !
Le vert de vin n'est pas vide...
La porcelaine rose des joues de l'enfant,
Le jaune de la pièce dans la petite main,
Le noir sous les ongles,
Le turquoise arraché aux îles endormies,
Le blanc de mes paroles,
Le sang de ta violence,
Tu ne remarques rien ?
Certains glissent à côté des couleurs de la vie, sans les voir,
Lui, il les mange, sans rien dire.
Si tu regardes à l'intérieur de lui,
Tu trouveras un jardin multicolore.
Glisse-lui dans le creux de l'oreille
Que tu sais les couleurs de son âme.
Regarde-le bien: il a peur.
S'il te plaît,
Fais-ça pour moi,
Montre-lui son vrai visage.

samedi 10 mai 2008

Ricochets

Un...
Je n'ai jamais réussi à faire ricocher des pierres plates mais j'aime observer
ceux qui lancent des cailloux.
Un, deux...
Ils ont un air très concentré, le geste gracieux, on dirait que la pierre n'est
qu'une terminaison de leur main, de leur bras.

Un, deux, trois...

La pierre saute sur la surface de l'eau, c'est tellement beau ce moment où j'ai l'impression qu'elle danse, qu'elle échappe à la gravité, qu'elle se rit de l'attraction terrestre.

Un, deux, trois, quatre !

J'ai toujours le secret espoir que jamais cela ne s'arrête, que la pierre disparaisse à l'horizon...

J'entends les pensées du lanceur : un, deux, trois, quatre, cinq !

Je ne compte pas pourtant mais je l'entends quand même.

La pierre coule.

Des ronds partout, des cercles qui s'agrandissent.

J'aime ce dessin, là, sur l'eau.

Le lanceur recommence.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six !

C'est étonnant comme les lanceurs sont obstinés, on dirait que l'espace d'un instant ils redeviennent enfants, qu'ils croient à nouveau que tout est possible.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept !

J'aime regarder ceux qui font des ricochets au bord de l'eau.

J'aime leur optimisme, leur naïveté.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit !

Imagine un instant toutes ces pierres plates qui reposent au fond de l'eau, Pense à leur incroyable destin de petits cailloux qui n'auraient jamais dû voyager aussi vite, leur course folle, leur vol de libellule éphémère, les pirouettes improbables, et la lente descente vers les profondeurs.

Avec un peu de chance, ils retrouvent en bas leurs amis d'hier, qui sait...

Que sait-on des amours des pierres ?

Combien de destins brisés par une main innocente ?

Et combien de romances nouvelles, à l'abri du monde des hommes ?

dimanche 11 mai 2008

Game Ovaire

Game ovaire

Le fou s'est échappé

La chaise s'est renversée

Le poisson s'est suicidé

Game ovaire
Règles douloureuses
Barreaux branlants
Matrices orphelines

Game ovaire
Au jeu de la vie
Egalité sanglante
Noirs et blancs

Game ovaire
Echecs et maths
statistiques statiques
au goût de l'amer

Game ovaire
Une croix rose
Un enfant
Une fille

Un petit poisson dans la nasse des hommes.

lundi 12 mai 2008

Pour m'endormir ce soir, il était une fois... (épisode trois)

Vous ignorez sans doute que les gastéropodes me lisent. Figurez-vous que, mardi dernier, une Baléa Perverse m'a adressé le courrier suivant : "Tiphaine, ton conte il pourrait être sympa, mais ça commence à bien faire toutes ces digressions ! ça suffit ! Arrête de nous faire bavarder ! On n'en peut plus !"

Bien. J'ai essayé de ne pas me vexer, après tout cette missive ne venait que d'un individu qui a les viscères dans le pied, je me suis dit : flattons le gastéropode dans le sens de la coquille, replongeons-le dans le cœur de l'action !

Je peux bien vous l'avouer, ce n'est pas ce à quoi j'ai tout d'abord pensé... J'avais plutôt dans l'idée de le ramener à son état prétorsionnel supposé et à sa symétrie bilatérale d'origine...

Agapanthe était donc née avec un cœur immense, à l'âge de cinq ans, elle avait cessé de parler.

Ses parents avaient tout tenté pour la guérir, mais rien n'y faisait. Elle demeurait muette.

Excusez-moi, je viens de recevoir un message hautement prioritaire, je le découvre en même temps que vous : "Madame, vous offensez gravement la dignité des Baléa Perverse, nous ne nous laisserons pas traiter ainsi et nous vous informons par la présente que plainte a été déposée contre vous pour propos diffamatoires au tribunal des mollusques vengeurs. Nous ne vous saluons pas. Sincères salutations. Le F.L.B.P."

Juste ciel ! J'étais loin de m'imaginer que sous la coquille se cachaiient des êtres aussi susceptibles...

Que faire ?

Poursuivons donc, c'est sûrement ce qu'il y a de mieux à faire...

Le roi inconsolable avait reçu, souvenez-vous, c'était il y a maintenant un peu plus d'un an, la visite d'un vieil homme nommé Aleximobar. Celui-ci lui avait indiqué un nouveau remède miraculeux pour guérir sa fille.

Le roi inconsolé avait donc envoyé une armada d'aventuriers sans peur et sans reproche sillonner le monde à la recherche de l'arbre aux fruits bleutés. Jusqu'ici, en vain.

Il est temps pour moi de vous en dire un peu plus sur cet étrange vieillard que nous vîmes débarquer au début de ce conte. Aleximobar n'avait pas toujours été aussi vieux. Il fut une époque bénie où...

Excusez-moi. Un nouveau courrier.

"Madame, je représente l'ensemble de vos lecteurs mécontents. J'ai été délégué par eux pour défendre leurs droits à une lecture agréable, linéaire et efficace. Je vous somme en conséquence de cesser toute interruption inutile. Nous nous fichons de savoir qui était Aleximobar, nous n'avons pas non plus besoin de connaître toutes les subtilités du cœur de la princesse, un simple "Elle arrêta de parler à l'âge de cinq ans parce qu'elle avait un cœur trop gros." nous suffira. Au fait, au fait ! Ne tergiversez plus sous peine de sérieuses représailles. S'il vous arrivait encore de vous livrer à l'une de vos habituelles et désastreuses parenthèses, nous nous verrions dans l'obligation d'utiliser la force. Salutations distinguées. Martin L'Etorki, défenseur des droits du lecteur."

Cornegidouille ! Me voilà bien dans l'embarras... Comment vais-je me sortir de ce mauvais pas ? Je pourrais peut-être demander à Rosa mais elle a déjà tant à faire avec ces inspecteurs qu'elle estourbit à coup de pots de confiture...

Chers lecteurs, l'instant est grave. Soyez assez aimables d'éviter de détourner mon attention pendant que je conte. Surtout, ne faites pas de bruit, couchez vos enfants, éteignez le soleil, la lune et les étoiles, ne respirez plus!

Chut...

L'Agapanthe abordait enfin les côtes de Zanzibar. Le commandant du vaisseau, l'amiral Patchino, relut une fois encore sa lettre de mission : "Fouiller toute la zone, inspecter chaque arbre, interroger chaque autochtone, débusquer le plus petit arbre du monde. Signe distinctif impératif : fruits bleutés." L'amiral poussa un long soupir.

Sur le pont, tout le monde s'agitait pour préparer l'accostage. Un peu à l'écart, un jeune mousse regardait le soleil couchant. Aurélien n'avait pas vingt ans, c'était là son premier voyage. Il ne se lassait pas d'observer ces palmiers étranges aux troncs hélicoïdaux et aux feuilles d'un rouge intense. Quelle drôle d'île, pensait le jeune homme, et il en oubliait jusqu'aux cris des vers de terre qu'il entendait chaque nuit depuis trop longtemps.

Les hommes débarquèrent à la tombée du jour et s'installèrent dans une auberge de Mji Kongwe, en plein cœur de la médina. Patchino réunit ses hommes, comme à chaque nouveau débarquement, et il distribua les tâches pour le mois à venir.

Le jeune mousse se vit attribuer une petite zone du centre de l'île. Dès le lendemain, il quitta le labyrinthe des ruelles pour se diriger vers la forêt de Jozani. Les arbres étaient gigantesques, des colobes à dos rouges le suivaient discrètement tandis qu'Aurélien inspectait minutieusement chaque espèce végétale, le nez rivé au sol. Au bout de quinze jours, il dut se rendre à l'évidence : pas un seul arbre minuscule ne poussait sur ce sol. Cette quête était insensée ! Aurélien pesta contre ce charlatan d'Aleximobar et contre la crédulité de son roi. Et puis l'image d'Agapanthe s'imposa à ses yeux. Elle était tellement belle... Il se souvenait de ce sourire triste qu'elle promenait partout avec elle, de cet instant précieux, au début de l'hiver dernier, où il l'avait découverte dans la neige. Elle était allongée et regardait les étoiles, on aurait dit qu'elle leur parlait. Mais Agapanthe ne parlait pas, tout le monde savait ça ! Aurélien aurait pourtant juré qu'il l'avait entendue cette nuit-là, il se souvenait encore de ces mots murmurés au ciel : "Je t'attends"...

Aurélien était un garçon sensé, il avait dû rêver. Il fit demi-tour d'un pas énergique pour regagner la ville. C'est à ce moment précis qu'il aperçut la petite maison au toit de feuilles de palmier.

Sur le seuil d'une porte qui n'existait pas, une petite fille le regardait...

lundi 12 mai 2008

Quand la réalité dépasse la fiction

Ma réalité, c'est que nous avons peur de la réalité.

Nous avons mis nos manteaux de rêve, nous parcourons des mondes invisibles, nous buvons la rosée à même la fleur, nous chevauchons le vent, nous parlons aux coccinelles, nous rions aux étoiles...

Ma réalité, c'est que je nous ressemble.

Je ferme les yeux au monde.

La réalité avance malgré moi.

Si loin si proche

Si proche et si loin

Toujours eu envie d'être un personnage de roman, toujours eu envie de cette épaisseur que seuls les êtres de papier possèdent.

Amour des mots, toujours.

J'ai passé ma vie à lutter contre le réel, à accrocher des morceaux de rêves dans le cœur des hommes.

Les mots comme de petites bulles, coupées du monde.

Vous croyez qu'ils sont réels quand ils ne sont que la représentation déformée d'une réalité que nous sommes de toute façon incapables de saisir.

Et à quoi bon ?

Si la réalité est mouvante, si je peux la transformer sous mes doigts encore malhabiles...

Mon passé lui-même est instable, il s'efface, il prend soudain du relief, il n'a de sens que celui que je veux bien lui donner. Mon regard le change. J'ai promené le faisceau lumineux de l'amour sur mes douleurs, sur mes souffrances, sur mes errances et mes faiblesses. Désormais, elles ne seront que les rochers qui encombraient ma route, ces rochers qui m'ont fait tomber pour que je sache comment ne pas retomber. Ces rochers qu'il me faudra apprendre à aimer, malgré tout, puisque ce sont des morceaux de moi.

Envie d'être un personnage, des mots qui se promènent, envie d'être un livre dont je ne serais pas l'auteur.

Envie de me laisser guider, de suivre la trame narrative, toucher du doigt cette émotion que les écrivains et les poètes savent si bien capturer.

Et pouvoir la retrouver à chaque page de ma vie.

Je hais la trivialité.

J'ai si peur que la réalité ne nous rattrape.

C'est si tentant, c'est si facile pour elle.

Elle n'existe pas sans nous, elle ne se laissera pas faire. Elle te grignote à coups de dents de maladie, de formulaires sur ton bureau, de vaisselle dans ton évier, de factures dans ta boîte à lettres, de fumées d'échappement, de bulletins d'information, de sonneries, de chiffres, de mots creux et de nouvelle cravate...

C'est si facile.

mercredi 14 mai 2008

Ce qui m'émeut/ Ce qui me blesse

L'odeur de la terre mouillée/ Le couteau dans la plaie
Un père avec ses enfants/ Des enfants sans père
Ce qui dort/ Le cauchemar qui te réveille
Les mots reçus quand je n'attends rien/ Les mots que je ne comprends pas
L'innocence qui rit aux éclats/ L'innocence souillée
Un vieux sur un banc/ Un vieux sur un banc
L'enfant qui naît, sentir sa peau, le toucher, le dévorer/ Les prisons
Un air lointain/ Les hurlements
Les photos jaunies/ Les filles des magazines
Un baiser silencieux/ Les démonstrations
La faiblesse/ La force brutale
Les larmes/ Les larmes
L'œil des myopes/ La suffisance
Des initiales brodées sur un drap/ Les laisses
Le sifflement du train dans le lointain/ La possession
Les souliers des enfants/ Le temps
Les accents/ Le refus de l'autre
Une femme devant une tombe/ L'oubli
L'arbre sur la colline/ Les tronçonneuses
L'écureuil qui me regarde/ Le chien qui attend
Une voix qui tremble soudain/ Les yeux qui fuient
La main qui défait le chignon/ La main qui cogne
L'empreinte d'un corps sur le lit/ L'absence
L'abandon/ L'abandon
Les sourires désarmés
Les sourires désarmés...

jeudi 15 mai 2008

La petite fille en moi

Au fond de moi, une enfant qui a peur.
Qui ne sait ni les raisons de ma raison, ni les raisons de mon cœur.
Une petite fille tyrannique qui voudrait m'empêcher de croire au bonheur.
Je ne l'ai pas bâillonnée, je ne l'ai pas ensevelie profondément en moi.
J'ai essayé pourtant.
J'ai fini par lui prendre la main pour lui dire avec des mots simples et doux
que la vie vaut la peine d'être vécue, que tous les hommes ne sont pas des
assassins ou des violeurs, que les jours peuvent avoir le goût du maïs chaud,

que les nuits ne sont pas peuplées que de cauchemars, que le pardon libère, que la main qui frappe n'est pas plus forte que la main qui caresse, que le passé n'est pas un piège dont on ne peut sortir, que se tromper est humain, que la vie, la vie, la vie plutôt que la mort.

Elle a fini par me sourire la petite fille.

Elle a fini par accepter de déposer les armes.

Elle n'a pas complètement désarmé pourtant.

Elle n'est jamais loin de moi.

Elle revient quand je suis faible, quand je doute, elle arrive aussi quand je m'y attends le moins, quand je suis heureuse, quand la vie me sourit, j'entends sa petite voix qui me dit : "tous des salauds".

Il faut être patient avec les enfants.

Je lui prends la main, encore.

Parfois, la petite fille hurle en moi, elle me crie de ne pas croire en la beauté, elle me dit que l'amour n'existe pas, elle me dit que je rêve, que le monde est cruel, terriblement cruel.

Parfois, la petite fille est plus forte que moi. L'espace d'un instant, ma raison vacille, j'oublie qui je suis, j'oublie que j'ai grandi, et je la crois.

Parce que cette petite fille, c'est aussi moi.

Il me faut alors lui pardonner, toujours, parce que si je ne lui pardonne pas, je ne serai pas capable de m'aimer.

Et si je ne m'aime pas, qui pourrai-je aimer, vraiment ?

vendredi 16 mai 2008

Le bain

Je ne suis pas née.

Je vis dans l'eau. Je suis bien. Je n'ai pas l'intention de m'en aller.

J'ai moins d'un an.

Je suis toute contractée, je me cramponne aux bras de ma mère, j'ai peur de glisser. Je lance des regards méfiants à qui voudrait à nouveau me replonger dans l'eau.

J'ai six ans.

Je suis dans ma chambre, sous le duvet, dans le ventre de la baleine. C'est chaud et doux, je suis bien même si j'étouffe un peu. De temps en temps, je sors la tête pour reprendre de l'air et je retourne m'abriter à l'intérieur. J'entends le bruit de l'eau qui coule.

J'entends les rires de mon frère.

J'entends ma mère qui appelle. " Au bain Suzanne !"

On ne manque ni d'humour, ni de références bibliques dans ma famille. J'ai pourtant longtemps cru que Suzanne Aubin était une révolutionnaire qui avait tué Marat, voire Marot.

"Au bain Suzanne !"

Je quitte la baleine et me déshabille. L'eau est bouillante, on se croirait au bord d'un lac dans un film de science fiction, de la vapeur partout, le carrelage froid puis l'eau bouillante, j'entre millimètre par millimètre en soufflant, je grimace... Je dessine en imagination des arabesques sur le miroir embué, j'essaie de ne pas penser au triste destin des homards tandis que ma peau rougit.

J'ai dix ans.

J'aime bien rester longtemps, ma peau vieillit à toute vitesse, mes doigts sont fripés, je ris d'être vieille.

Premier bain moussant, une barbe de bulles...

La tasse en plastique rouge avec une petite fleur verte, je la remplis, je regarde l'eau qui tombe. Je renverse la tasse et j'emprisonne l'air dans l'eau. Je la penche un peu, les bulles remontent, c'est tellement beau à regarder.

J'improvise des bateaux et des expéditions fabuleuses, des naufrages et des chavirements insensés sous la cascade du robinet.

J'ai quatorze ans.

Je me regarde dans la glace en face de la baignoire, je n'aime pas ce que je vois. Je me cache sous l'eau.

J'ai seize ans.

Je suis belle et je ne le sais pas. Je lis.

J'ai trente ans.

Je regarde mon ventre rond qui bouge tout seul.

Je me baigne avec mes bébés.

Je retrouve leurs corps nus.

Je me rassasie de leur chair.

Nous sommes beaux.

Je suis belle.

dimanche 18 mai 2008

Echecs

J'ai ressorti le jeu d'échecs.

Il était recouvert de poussière.

La dernière fois, c'était...

Premiers jours d'août 2003, petite maison dans les Cévennes.

La France meurt de chaleur, le soleil est une massue qui nous allonge pour la journée. Viennent le soir et sa fraîcheur. Les verres sur la table en fer,

sous le figuier, la montagne tout autour, mon bébé qui s'endort en souriant, les amis qui discutent.

Laurent a sorti le jeu d'échecs.

- Tu joues Tiphaine ?

- Je vais encore perdre. Tu vas t'ennuyer...

- Mais non ! C'est marrant comment tu joues, c'est surprenant, ça m'apprend beaucoup tu sais !

- Ouais... Ouais...

- Allez, si tu veux, j'enlève des pièces de mon jeu !

Et Laurent enlève ses pièces, une à une, il n'a plus qu'un cheval, une tour, le roi, pas de reine, pas de fou, quelques pions... Je mesure mon inexpérience à l'aune des pièces qui s'en vont, c'est assez humiliant même si je ne joue pas pour gagner. Quand même... J'ai ma fierté.

Je la laisse de côté.

Je commence.

Ah ! Le coup de la bergère ou du berger ou de la bûcheronne ou du trapéziste espagnol ! s'exclame alors Laurent.

Je souris. Ce jeu est-il fait pour moi ? Probablement pas. Pourquoi est-ce que je l'aime, malgré tout ?

Et pourquoi est-ce que je le déteste aussi ?

J'ai passé quelque temps sur un fauteuil noir, je n'avais pas envie de m'allonger sur le divan. Le monsieur m'écoutait, je parlais. Au bout d'un moment, long, quelque chose revient : ce besoin d'anticiper, toujours et son corollaire handicapant : l'immobilisme. A force de vouloir tout contrôler, à force de tout prévoir, à force d'imaginer tout ce qui va découler de la moindre de mes actions, je me suis engluée dans l'inaction. Une année dans mon lit, nuit et jour, à manger la télé, à fuir la réalité, à être incapable du moindre mouvement. Pourquoi bouger quand on sait que le moindre mouvement vous entraîne vers la mort ?

J'ai passé quelque temps sur un fauteuil noir, à observer le dessin compliqué du tapis et les tableaux sur les murs, à faire monter lentement en moi l'idée que je ne pourrai prendre plaisir à la partie d'échec qu'en acceptant de ne pas penser à son issue. Que l'important, ce n'est pas la fin, mais le mouvement.

Echecs, le mot est redoutable.

Laurent bouge son pion.

Mon cerveau entre en ébullition. S'il a joué ça, c'est parce que ça, si je fais ça, il va faire ça, mais s'il fait ça...

Je repense à ces grands joueurs et à ces parties si fameuses. Le maître réfléchit... Longtemps... La caméra est rivée depuis des heures à un échiquier sur lequel il ne se passe rien. La foule retient son souffle. Le

maître avance la main. Il déplace son pion. On entend un "Ooooh" dans la salle. Grand maître numéro deux va jouer maintenant. Grand maître réfléchit... Longtemps... 24 heures plus tard, sa main bouge. On entend un "Ooooh" dans la salle...

Ce jeu consiste à avancer en éliminant petit à petit des scénarios, et moi j'ai toujours voulu tout. Je n'aime pas éliminer, je n'aime pas choisir, je voudrais pouvoir emprunter tous les chemins à la fois.

Je bouge mon pion. Laurent sourit.

Ai-je déjà perdu ?

J'ai toujours eu la désagréable impression que celui qui gagne n'est pas celui qui est le plus intelligent (il s'agit bien de cela aussi, inutile de se voiler la face) mais celui qui a le plus de mémoire. Je refuse d'apprendre les ouvertures, les scénarios, les parties... Mais quand j'avance mon pion, je sais que mon adversaire a intégré mon mouvement dans une stratégie que j'ignore. Une partie déjà jouée...

Qu'est-ce que c'est que ce jeu dans lequel j'ai le sentiment de perdre ma liberté ?

- Tu joues Tiphaine ?

- A quoi bon ?

- Pour le plaisir, pour apprendre, pour progresser !

- Tu vas gagner Lolo, je le sais bien.

- Mais non ! Comment est-ce que tu peux dire ça ? C'est équilibré maintenant que j'ai enlevé des pièces !

- Et t'as pas l'impression de jouer contre une nullité profonde, là ? Tu ne trouves pas ça humiliant ?

Non, il ne voit pas ce qu'il y a d'humiliant et il a bien sûr raison.

D'où vient que j'aime ce jeu que je déteste ?

J'ai souvenir de parties jouées avec des enfants, j'ai souvenir de parties innocentes, où l'on jouait pour le plaisir de jouer, où l'on jouait sans scénarios figés, sans ouvertures, sans références,

J'ai souvenir de l'odeur de l'anis dans les verres, le doux babil de mon fils sous le figuier, les amis qui discutent en riant, la fraîcheur du soir qui arrive,

La beauté immobilisée, figée l'espace d'un instant,

Ta main sur l'échiquier

Je me fiche de savoir ce qui arrivera demain

Ta main sur l'échiquier suffit.

lundi 19 mai 2008

Pour m'endormir ce soir, il était une fois... (épisode 4)

Aurélien observait la petite maison au toit de feuilles de palmier. Il n'avait pas vu la petite fille sur le seuil d'une porte qui n'existait pas. Il ne savait pas qu'à ce moment même, elle le fixait d'un regard pénétrant.

Le jeune mousse s'avança. Les feuilles s'écartèrent à son passage, les singes coururent se réfugier au sommet des arbres et le ciel sembla s'obscurcir.

Vous doutez, je le sens bien, vous n'y croyez pas. Vous pensez que la conteuse exagère, une fois de plus, qu'elle ajoute des éléments dramatiques pour donner de l'intensité à son récit. Vous vous trompez. Une fois de plus. Mais il n'existe pas de preuve de ce que j'avance, je n'étais pas là pour filmer ou pour prendre des photos que, de toutes façons, vous m'auriez accusé d'avoir trafiquées. Il vous faut me faire confiance, ce n'est pas si difficile, essayez...

Un petit effort...

Vous m'agacez à la fin, vous croyez encore que les certitudes n'existent pas, n'est-ce pas ?

Croire que les certitudes n'existent pas c'est déjà une certitude. Les certitudes existent.

C'est peut-être nous qui n'existons pas...

Le ciel devint donc d'un gris étrange, le soleil était d'un blanc intense, on aurait dit que les couleurs s'étaient absentes. Quel drôle de tableau cela faisait...

Aurélien n'avait rien remarqué pourtant, il continuait à fixer la petite maison, se demandant s'il trouverait à l'intérieur quelqu'un susceptible de le renseigner sur le fameux petit arbre aux fruits bleutés.

Il s'approcha de la porte qui n'existait pas, il ne la vit pas. Il fit le tour de la maison, intrigué. Pas une seule ouverture...

La petite fille le suivait en souriant. Elle sautait dans chacun de ses pas et chantait tout bas une étrange comptine :

Petit arbre aux fruits bleutés
Il ne se peut enfermer
Petit arbre aux fruits bleutés
Il pousse dans tes pensées

Aurélien se figea. Il avait l'impression d'entendre une chanson. La petite fille s'approcha. Elle mit sa main dans la sienne.

Aurélien sentit une chaleur contre ses doigts. Il avait l'impression bizarre que quelqu'un venait de le toucher.

La petite fille regardait Aurélien, sa main dans la sienne. Et, à mesure qu'elle fixait son regard sur lui, elle grandissait.

Aurélien était bouleversé. Il ne comprenait rien de ce qui lui arrivait. Cette chaleur dans sa main, cette chanson, et cette maison qui n'avait pas de porte.

Pas de porte ? Une poignée venait d'apparaître sur le mur. Aurélien appuya tout doucement sur elle, la porte qui n'existait pas s'ouvrit.

Aurélien avança, tout tremblant.

Le ciel lui tomba sur la tête.

L'intérieur de la petite maison au toit de feuilles de palmier contenait un espace infini, peuplé d'étoiles, de galaxies lointaines, de planètes aux formes inconnues...

Sur ses lèvres, il sentit soudain un baiser tendre au goût de cerise.

Il ferma les yeux. Rêvait-il ? Il les ouvrit à nouveau.

Tout contre lui, une jeune femme se tenait. C'était la princesse Agapanthe.

Il tenait sa main dans la sienne, depuis toujours, il le savait maintenant.

Il entendit sa voix, cette voix qu'il avait surprise lorsqu'elle était allongée dans la neige.

- *Je t'attendais depuis si longtemps.*

La bouche d'Agapanthe n'avait pas bougé. Aurélien sentait encore sur ses lèvres la pression du baiser et le goût de cerise. Agapanthe parlait en lui.

- Es-tu là, Agapanthe ?

- *Je suis là, tu le vois bien.*

- Mais où sommes-nous ?

- *Là où les cœurs existent.*

- Tu veux dire que mon cœur n'existe pas ?

- *Je ne peux rien dire.*

- Bien. Ne dis rien alors.

Il me semble qu'un lecteur charitable pourrait expliquer à ce pauvre Aurélien qu'une jeune fille qui a arrêté de parler à l'âge des questions, a sans doute quelque chose à dire. C'est du moins ce que tout homme avec un peu d'expérience penserait, non ? Mais Aurélien ne sait pas que nous l'observons, il pense qu'il est perdu au milieu de cet univers infini, et la seule chose qu'il sait, la seule chose dont il ait la certitude absolue, c'est qu'il aime cette jeune femme et qu'elle ne peut pas lui mentir. Si elle dit qu'elle ne peut rien dire c'est sans doute qu'il n'y a rien à dire.

Les messieurs qui me lisent, il y en a quelques-uns, sont peut-être en train de penser : on voit bien que c'est une conteuse, et pas un conteur qui raconte cette histoire. Je les sens presque prêts à contacter Monsieur Martin L'Etorki

pour mettre fin à cette histoire inepte, cette bluette proche du degré zéro de la psychologie. Pour les éclairer, je me permets de recopier ici les conseils de Mademoiselle Mésange, publiés sous la rubrique "courrier du cœur" il y a 1441 ans dans la gazette de la galaxie : "Chers messieurs, quand une femme dit qu'elle ne peut rien dire, ça veut souvent dire qu'elle a quelque chose à dire, je vous l'accorde. Mais ça ne veut pas dire qu'elle vous le dira. Le plus fréquemment, ça veut dire tout simplement et littéralement qu'elle ne peut pas le dire, mais ! Mais, vous pouvez prendre sa main, l'emmener regarder les brins d'herbe et le soleil qui se couche, être patient, attendre, et alors, peut-être, les mots qui sont retenus loin très loin dans son cœur jailliront." Soyez donc aimables de souffler à l'oreille du jeune homme, qu'il serait avisé d'essayer de lire entre les lignes du cœur d'Agapanthe... Plus fort ! Aurélien n'entend pas bien, il est en train de regarder sa belle, il est rempli de ses mots, il danse avec elle et avec les étoiles... Trop tard. Ils sont partis. Il nous faudra donc leur faire confiance.

mercredi 21 mai 2008

Pêche miraculeuse

Les canards se suivent docilement sur le cours d'eau artificiel. Un cercle en plastique bleu.

Autour, ça hurle, ça crie, les gourmettes tombent du haut des fauteuils renversés, les voitures se tamponnent, les pommes d'amour se font croquer, les portefeuilles disparaissent dans d'autres mains que celles de leurs propriétaires, les nez se brisent sur des murs invisibles, les jupes se soulèvent sous l'air chaud qui vient d'en bas, les marrons grillent, les ballons explosent, les ficelles sont tirées, les pinces accrochent le vide, les grosses peluches attendent la chance, les tourniquets grincent, les balançoires espèrent le ciel...

Les canards se suivent docilement sur le cours d'eau artificiel et mon fils les regarde.

Ils passent et repassent devant lui, et repassent encore.

A côté de mon enfant, une petite fille. Huit canards dans son panier rose. Plus que deux. Elle s'applique.

Mon fils tend sa canne à pêche. Il commence à remplir son petit panier, un beau sourire sur son visage de crapule.

- C'est pas comme ça qu'il faut faire ! Regarde, maman ! Le petit garçon il a pas pêché de canards !

Dans le panier en plastique de mon fils, pas un seul canard jaune.

Mais des araignées, des crocodiles, des mouches, des guêpes et des monstres terribles.

Les canards se suivent docilement sur le cours d'eau artificiel.
Mais les araignées, les crocodiles, les mouches, les guêpes et les monstres terribles...

lundi 26 mai 2008

Pour m'endormir ce soir, il était une fois... (épisode 5)

Il nous faudra leur faire confiance.
Aurélien et Agapanthe sous le toit de feuilles,
Agapanthe et Aurélien au milieu de l'univers,
Dansent.

Il nous faudra leur faire confiance.
Aurélien regarde Agapanthe,
Agapanthe regarde Aurélien,
Et leur ballet magique époussette les constellations.

Il nous faudra leur faire confiance.
La nuit sera moins noire,
Les étoiles brilleront plus fort.
Il nous faudra leur faire confiance.

mardi 27 mai 2008

Veillez parler dans l'hygiaphone, s'il vous plaît

Nous avons mis nos rêves en bouteilles et nous les regardons parfois, bien à l'abri dans leurs caves blindées dans lesquelles la température et l'hygrométrie de l'air sont contrôlés, à chaque seconde.

Nous avons affadi le goût de nos aliments, nous avons supprimé l'odeur des genêts, nous avons grandi très très vite pour ne pas perdre de temps, nous avons égaré depuis longtemps le dernier petit caillou qui restait dans notre poche, nous avons organisé nos voyages, nous avons enfermé nos désirs dans des plaisirs factices, nous avons cru nos rêves accessibles, nous avons remplacé nos rêves par de la matière, nous avons arrêté de croire à l'avenir, nous avons dormi les yeux ouverts, nous avons mis nos amours sous préservatifs, nous avons pris les lanternes pour des vessies, nous avons cultivé notre corps avant qu'il ne pourrisse, nous avons oublié nos âmes,

nous avons bombé le torse pour nous faire croire que nous sommes beaux, nous avons cru toucher les étoiles.

Nous croyons encore que nous pouvons atteindre les étoiles.

Parce que nous ne pourrions pas vivre sans cela.

Parce que la vie ne voudrait plus rien dire.

Mais on ne peut pas toucher les étoiles, sans risquer sa vie.

Nous avons mis nos rêves en bouteilles et nous les regardons parfois, bien à l'abri dans leurs caves blindées dans lesquelles la température et l'hygrométrie de l'air sont contrôlés, à chaque seconde.

vendredi 30 mai 2008

Comment j'ai rencontré Dieu - 1 -

J'ai rencontré Dieu sur un petit chemin, dans les Corbières.

Nous cherchions des asperges sauvages. Je n'en ai jamais trouvé. Mon fils courait devant avec son père, ils voulaient être les premiers à arriver à la rivière, mes amis avaient le nez dans le talus pour débusquer la rebelle, ma fille regardait le paysage du haut de ses dix mois et de sa poussette.

J'avancais doucement, comme toujours, loin derrière et heureuse de profiter de la beauté du paysage, du bonheur d'être avec ceux que j'aime, de l'odeur des fleurs, du bruit de l'eau, des cailloux multicolores, du vent qui caresse et du soleil qui chauffe.

J'ai fini par me retrouver seule sur le chemin. Les autres m'avaient distancée, déjà, et ça m'allait bien, je n'aime pas qu'on m'attende.

Et puis soudain, une étrange musique. C'est beau, c'est doux, c'est triste et joyeux à la fois. J'avance un peu plus vite, j'ai envie de savoir. Autour de moi, les montagnes, les arbres et les asperges sauvages qui resteront cachées. Je suis le son, je m'écarte du chemin, la musique enfle, je ne connais pas cet air, je ne sais pas qui joue, je ne cherche plus, j'entends, j'écoute, les notes entrent en moi, elles roulent, c'est comme si elles disaient je t'aime à chaque partie de moi. A mon corps, à mon cœur, à ma raison, à ma folie, à mon âme.

C'est tellement beau, c'est tellement doux.

Cet air est indicible, mes mots sont impuissants.

C'est comme si la grâce était tombée du ciel.

La musique s'arrête, j'ai envie de hurler merci.

Je hurle.

La musique reprend.

Merci...

Je continue, je marche, je cours vers elle.

Une petite maison à flanc de colline.

Un homme debout, face au soleil.

Il souffle dans un saxophone.

Le temps s'est arrêté...

dimanche 1 juin 2008

Lettre à ma fille qui a deux ans aujourd'hui

C'était il y a deux ans,

Il faisait chaud, le soleil jouait à l'été, les nuages n'avaient plus rien à inventer, la clinique s'était dématérialisée, le monde avait cessé de tourner, je n'entendais que tes cris qui déchiraient le silence.

Tes cris qui me disaient ta rage de vivre !

Ma Lilounette, ma petite fille aux yeux de cabri, mon hibiscus à la vanille, mon feu d'artifice à roulettes, ma crapule des îles, mon mont Ventoux, ma tartine de rigolade, mon caillou pour la soif, mon ascenseur pour le ciel bleu...

Petite Lilounette aux yeux de cabri, j'aime tellement cette énergie farouche que tu mets dans tout ce que tu fais. Tu dévores la vie, tu prends tout ce que tu peux prendre, tu réclames, tu hurles, tu te roules par terre ! D'aucuns diraient que tu as un sale caractère...

Tu as bien raison ma Lilounette, je t'apprendrai sans doute ce qu'on apprend à tous les enfants, c'est pas poli de réclamer... Mais dans le fond, c'est toi qui as raison, il FAUT demander, il faut réclamer, il faut faire vibrer le monde comme tu le fais vibrer de toutes tes forces.

Tu es entrée en fanfare dans ma vie, il y a deux ans aujourd'hui.

Tornade qui fait voler en éclats la monotonie,

Explosion de vie,

Feu de réalité !

Qu'est-ce que tu es belle, ma fille !

Et qu'est-ce que c'est bon de t'avoir près de moi !

Tu te réveilles, tu ouvres doucement les yeux et tu souris.

Tous les matins, tu me dis avec ton sourire que la vie est belle, qu'il faut avoir confiance en elle.

Tous les jours, tu bouscules mes habitudes, tu me montres le chemin de la joie. Encore et encore goûter à tout, lécher le sol, essayer toutes les

chaussures, vider le frigo, écrire sur les murs, écouter la musique à fond, danser, tourner, embrasser les escargots, répéter cent fois les mêmes mots avec un air ravi, tirer la langue, essayer de courir sans tomber, parler aux fantômes, faire de la soupe aux cailloux, miauler, se déshabiller, marcher pieds nus, se cacher sous la table, faire semblant de rire pour rire, jouer à pleurer, commencer les livres par n'importe quelle page, bouffer les noyaux, se taper sur le ventre, se vautrer dans la poussière, chanter à tue-tête, dire bonjour aux fleurs, sauter dans les flaques d'eau, applaudir la radio, observer avec attention une pince à linge, débrancher tout, allumer toutes les lumières, faire peur au malheur, dire beurk avec dégoût, dire miam avec gourmandise, cligner des yeux pour faire semblant de dormir, se mettre une serviette sur la tête puis hurler coucou, donner à manger de l'herbe au nounours, gribouiller les factures et les copies, faire des grimaces dans le miroir, sauter sur le lit, vider les tiroirs, crier dans le noir, hurler de plaisir... Encore et encore !!!

Tous les soirs, tu luttas contre le sommeil, tu réclames toujours des chansons, des baisers, des histoires. Seule la fatigue finit par avoir raison de ton envie de rester debout, encore.

Et toutes les nuits, tu souris dans ton sommeil...

Mon Aziliz, petite flamme, tu dévores, tu brûles d'amour tout ce qui passe à ta portée.

Mon Aziliz, petit oiseau tout doux aussi qui vient reposer ses ailes contre mon cœur.

Tu arrives sur la pointe des pieds, tu grimpes dans mon lit pour me faire un câlin. Ta petite main sur ma joue, tes yeux qui étincellent, on dirait que je deviens ton enfant, on dirait que tu devines que j'ai besoin de ta tendresse.

Tu me regardes, tu souris.

Tu me dis soudain : "T' aime maman !"

Et tu repars en trombe vers d'autres aventures !

Tu tends les bras à la vie, à l'amour, à la beauté du monde.

Tu es la vie, l'amour et la beauté de ce monde.

Ma Lilounette, tellement vivante et tellement douce aussi.

Petite flamme qui consume et qui réchauffe.

Merci mon Aziliz.

Merci.

lundi 2 juin 2008

Tentative de désexplication

Je n'aime pas les frontières, je n'aime pas les barrières, les règles, je n'aime pas ce qui contraint, je n'aime pas ce qui enferme.

Je déteste les fins.

Je ne sais pas si je suis optimiste ou pessimiste, si je suis plutôt fromage ou plutôt dessert, si je préfère mon papa ou ma maman, je n'ai pas de couleur préférée, je ne suis ni le corps ni la tête, j'aime le jour et la nuit, je suis vivante et je suis morte.

Je n'ai toujours pas réussi à savoir qui je suis, je ne sais pas répondre aux questions, je ne veux pas choisir, je ne veux pas trancher, je ne veux pas expliquer.

Je ne suis rien et je suis tout.

J'essaie d'être heureuse dans un monde qui catalogue, qui étiquette et qui enferme.

J'essaie d'être moi dans des relations formatées, ligotées par la peur et par notre besoin de vouloir toujours tout maîtriser.

Je n'ai pas peur d'être tout et son contraire, mais j'ai peur de vous perdre parce que vous avez souvent besoin de comprendre pour pouvoir m'aimer.

Je ne veux pas qu'on me dise comment je dois aimer, comment je dois vivre, comment je dois penser.

Je ne supporte pas les conditions.

Je suis libre.

Libre de me tromper aussi.

Libre de changer d'avis.

Libre d'aimer sans normes.

Libre de vivre sans autres limites que les miennes.

Libre d'être prisonnière de mes propres chaînes.

Libre d'être heureuse de ces chaînes qui sont miennes.

Libre de m'en libérer aussi.

Libre de penser en dehors des autoroutes.

Libre de refuser d'emprunter vos chemins.

Libre d'accepter de faire route avec vous.

Libre de délirer.

Libre de moi.

Libre de vous.

Libre d'espérer.

Libre d'être libre.

Libre et prisonnière.

Je ne suis rien et je suis tout.

Je vous échappe parce que je m'échappe.

Je ne sais pas prendre de direction, je ne sais pas les parcours fléchés et les chemins balisés.

Je sais l'odeur de la pluie, je sais les mains qui caressent et celles qui violentent, je sais le goût de l'amande, je sais le froid et le chaud, je sais la

douceur de mes nuits, je sais la musique des étoiles et le chant du soleil, je sais le labyrinthe des cœurs, je sais me perdre, je sais le sucre du temps, je sais tout et je ne sais rien.

Je sais vos lois et je les respecte parce que je vous respecte.

Je sais vos contrats et je les suis parce que je vous suis.

Je sais me taire.

Je sais attendre.

Je sais rêver pour dépasser les limites que vous m'imposez.

Mais crier, je ne sais pas.

Parce que crier c'est aller contre votre liberté.

Parce que crier c'est imposer la mienne.

Parce que m'imposer m'est insupportable.

Parce que crier, je ne sais pas...

Je n'aime pas les frontières,

Je voudrais être tout.

Si je ne suis rien,

Je suis au moins libre.

samedi 14 juin 2008

Pour m'endormir ce soir, il était une fois... (épisode 6)

- Bonsoir monsieur l'Hippo-Voyageur, je vous en prie, venez donc partager avec moi cette tarte aux herbes et aux graminées qui sort tout juste du four. Un peu de crème ? Comme ça ? Vous êtes bien installé ? Vous voulez un autre coussin ?

Je m'approche du vase qui est sur la table et j'en ôte les roses. Tout doucement, je fais couler l'eau sur la peau de mon hôte. Il soupire d'aise, il retrouve un peu de ses couleurs.

L'Hippo-Voyageur est un être délicat, je n'ai pas envie de le brusquer. Je sais qu'il a besoin de temps, lui qu'on presse toujours. Il en a fait des kilomètres pour m'apporter la lettre d'Hortense, ses petites pattes sont fatiguées, je le vois bien. Et puis ça n'a pas dû être facile pour lui de passer par l'étroite fenêtre du donjon, je me demande bien comment il a fait. Je n'en ai aucune idée. Je dormais... Je crois bien que j'étais en train de rêver d'un train qui n'arrivait jamais à destination... "Hum... hum...", ai-je entendu soudain. J'ai ouvert les yeux : il était là, devant le lit à baldaquin, à dandiner d'un pied sur l'autre...

Monsieur l'Hippo rosit de plaisir, j'ai bien fait de lui préparer cette tarte, je ne savais pourtant pas qu'il viendrait me voir, c'est bizarre. C'est toujours quand on ne s'attend à rien que le destin vous tombe dessus.

Oh... ce n'est pas vraiment qu'ils me traitent mal, ces braves lecteurs effrayés par la fin, malgré leur air bougon, ils se sont montrés plein d'attentions pour moi. Pas un jour sans qu'ils ne me donnent des nouvelles de vous, ils se relaient pour me tenir informée. Ils avaient décidé de me retenir dans un donjon, j'ai bien l'impression qu'ils trouvent ça romantique... Romantique, peut-être, encore faudrait-il s'entendre sur le sens du mot romantique...

Ils m'ont affublée d'une longue robe de satin vert avec des motifs brodés en fils d'or, des dragons et des arbres, l'un d'entre eux a tressé mes cheveux, un autre a mis des petits rideaux de dentelles à ma fenêtre, les fleurs dans le vase sont changées tous les jours. Je suppose qu'ils ignorent que je n'aime pas les fleurs dans les vases, je n'ai pas osé leur dire, je ne voudrais pas leur faire de peine. De drôles de personnes, pas vraiment méchantes, mais vraiment effrayés.

L'Hippo-Voyageur a fini de se restaurer, il me regarde avec ses yeux tout doux. Je fais semblant de rien, je fixe avec une attention studieuse cet horrible tableau au point de croix accroché au mur. Surtout ne pas le brusquer.

- Hum... Hum... j'ai un message urgent pour Madame Tiphaine...

Je ne peux m'empêcher de sourire. Monsieur l'Hippo en rosit derechef.

Vite ! vite ! vite ! il faut le rassurer.

- Attila, vous permettez que je vous appelle Attila ?

L'Hippo-Voyageur a viré au cramoisi, il me semble quand même qu'il esquisse un geste affirmatif de la tête.

- Attila, j'ai souri parce que vous m'avez appelée Madame Tiphaine, il y a bien longtemps que personne ne m'avait appelée ainsi, c'est très joli, merci. Vous aviez un message pour moi ?

Monsieur l'Hippo me tend délicatement une petite enveloppe verte. Je la serre contre mon cœur.

Je m'approche de lui pour lui faire un baiser sur le front. Juste le temps de le voir rosir à nouveau et il disparaît.

Ainsi voilà la fin qui arrive.

C'est étrange d'être effrayé par la fin, vous ne trouvez pas ?

Est-ce que toutes les fins ne sont pas des débuts ?

J'ouvre la petite enveloppe verte.

Hortense a écrit sur une jolie feuille bleue, je ne lis pas encore ses mots, je contemple les petits signes multicolores qui courent sur le papier. De l'encre arc-en ciel, je ne savais pas qu'il en existait. C'est très beau. Venant d'une habitante de la prairie, ça ne devrait pas me surprendre pourtant, il s'agit sans doute d'une plume d'ange trempée dans des larmes de baleine à rêves...

Les mots sur la feuille bleue, on dirait qu'ils frémissent, tout doucement. A chaque fois que je pose mon regard sur eux, j'ai le sentiment qu'ils essaient d'attirer mon attention.

Ainsi voilà la fin qui arrive...

dimanche 15 juin 2008

Pour m'endormir ce soir, il était une fois... (dernier épisode : dans la petite enveloppe verte)

Ainsi voilà la fin qui arrive...

Laissons les mots nous dire ce qu'ils ont à dire.

Au milieu de l'univers, sous le toit de feuilles de la petite maison, Aurélien et Agapanthe sont allongés sur un lit qui n'existe pas. Ils se regardent. Aurélien pose sa main sur le visage d'Agapanthe, ses doigts caressent tendrement sa bouche puis ses yeux. Longtemps...

Agapanthe dort maintenant.

Aurélien voit soudain des mots sortir de sa bouche. Elle ne parle pas pourtant, il n'entend pas les mots, il les lit au fur et à mesure qu'ils s'échappent comme un souffle tranquille :

Mon Aurélien, petit écureuil farouche aux yeux de questions, tu ne sais pas encore lire dans les lignes du cœur.

Je voudrais t'apprendre mais j'ai si peur que tu ne t'enfuyes.

Je t'ai attendu si longtemps.

Je t'ai attendue si longtemps.

J'avais cinq ans et toi tu jouais dans le jardin du palais.

J'ai su immédiatement que je t'aimais, à la seconde même où mes yeux se sont posés sur tes boucles blondes.

Tu jouais tout seul, tu déplaçais des pièces avec sérieux puis tu riais parce qu'une dame se faisait croquer par un fou.

J'aurais voulu aller vers toi, pour te parler, pour te regarder de plus près, j'avais envie de te prendre dans mes bras.

Mes pieds ont refusé d'avancer, ils étaient comme cloués au sol, j'avais l'impression que de petites racines en sortaient, qu'elles venaient s'incruster profondément dans la chair de la terre.

J'ai voulu crier mais ma bouche a refusé de parler.
Alors je t'ai regardé ranger ton échiquier, alors je t'ai vu refaire tes lacets, alors j'ai suivi de mon regard tes pas qui s'éloignaient.
Et j'ai pleuré de rage.
Tu ne m'as pas vu pleurer.
La nuit est venue. Mes pieds racines ne m'obéissaient plus, il a fallu qu'on me porte jusqu'au lit. Je me souviens que j'avais froid, et que les bras de ma mère ne suffisaient plus.
Tu étais parti.
J'étais là.
Tu n'es pas revenu. Tu ne savais même pas que j'existais.
Je l'ai toujours su.
Il m'a fallu réapprendre à vivre, à vivre sans toi. Je n'ai pas su.

J'ai grandi comme une ombre qui croît à mesure que le soleil se couche.

Tous les soirs, de ma fenêtre, je t'envoyais des morceaux de rêve mais tu ne les savais pas.
Je les savais.
J'ai déserté ce corps qui n'était plus vivant, je l'ai abandonné dans la neige quand tu es revenu, je t'ai parlé mais tu ne m'as pas entendue, alors je me suis envolée.
Je t'ai entendue.
J'ai trouvé refuge dans la petite maison qui n'existe pas. Je m'y suis installée.
Et je t'ai attendu.
Je t'attends encore.

- Je suis là, mon amour.

Non, tu n'es pas là, disent les mots qui s'échappent de la bouche d'Agapanthe. Seule ton âme est là. Où est ton cœur ?

Aurélien se frappe la poitrine avec violence.

- Il est là, Agapanthe, il est là, mon cœur, je le sens, il bat, il est vivant !

Non, ce que tu as dans ta poitrine, n'est qu'un organe, ce n'est pas ton cœur disent encore les mots.

- Où est mon cœur ? Où est-il Agapanthe ? s'écrie Aurélien.

Agapanthe ne répond plus. Sa bouche est close. Son corps se met soudain à devenir de plus en plus transparent. Elle ouvre les yeux, elle sourit, elle disparaît.

La petite maison n'existe plus.

Aurélien est assis dans l'herbe, au milieu de la forêt.

C'est la nuit. Aurélien lève les yeux.

Une petite étoile toute seule dans le ciel.

Je t'aime, hurle Aurélien.

Je t'aime, crie Aurélien.

Je t'aime, pleure Aurélien.

Je t'aime, pense Aurélien.

Dans toutes les histoires d'amour, c'est à ce moment là qu'il devrait se passer quelque chose, Aurélien le sait, il espère, il attend, mais rien n'arrive.

Que vais-je faire de tout cet amour ? A quoi me sert-il si je ne peux le donner ?

La petite étoile brille moins fort.

Aurélien s'allonge dans l'herbe. Il a l'impression qu'il commence à mourir.

Mais le vent se lève soudain et les oiseaux se mettent à chanter.

Soleil.

Aurélien reprend son chemin. Il retourne sur le navire, il cherche l'arbre aux fruits bleutés, dans chaque continent, chaque pays, chaque région, chaque ville, chaque village.

Longtemps, tellement longtemps...

A chaque fois que le soleil montre le bout de ses rayons, il reprend son inlassable quête.

A chaque étoile qui brille dans le ciel, il dit son amour.

Longtemps, tellement longtemps.

Le bateau revient à son port. Aurélien a les mains vides.

Il est devant le roi, il implore son pardon, il dit qu'il a cherché, partout, et qu'il n'a pas trouvé.

Le roi pardonne.

Aurélien n'a plus qu'à s'en aller.

Sur le bord d'une fenêtre, un petit écureuil le regarde.

Aurélien s'avance doucement.

Derrière la vitre ouverte, il aperçoit alors le jardin du palais, et, tout au fond, sur un petit banc en bois, la silhouette de celle qu'il aime.

Le petit écureuil ne bouge pas, il observe Aurélien qui dévale les escaliers, qui court, qui se précipite vers Agapanthe.

Il est à genou devant elle, il a pris ses mains dans les siennes.

Il les a embrassées, sans mot dire.

Il relève la tête, il regarde son visage, enfin.

Sa bouche, elle lui sourit.

Ses yeux bleus, ses yeux bleus...

Aurélien regarde, étonné, ces yeux qu'il croyait connaître.
Il se rapproche. Sa bouche effleure celle d'Agapanthe, leurs souffles se mêlent.

Dans les yeux bleus d'Agapanthe, Aurélien voit soudain des feuilles légères, aériennes, de fines branches chargées de tout petits fruits bleutés.

Juste avant de l'embrasser, Agapanthe murmure : "Merci".

lundi 16 juin 2008

Une gentille fille

Ils sont au lit. Ils viennent de faire l'amour.

Il la regarde tendrement et il lui dit : "Comme tu es gentille."

Elle essaie de sourire, elle est gentille, surtout ne pas lui montrer qu'elle est blessée.

Il s'en va, elle reste dans le lit défait.

Il est parti, elle peut pleurer.

Il ne voudrait pas qu'elle pleure.

Il n'aimerait pas ça.

Elle pleure les gestes manqués d'autrefois.

Elle pleure sa foutue gentillesse.

Elle voudrait ne plus jamais entendre ces mots dans la bouche d'un homme qu'elle aime.

Celui qui revenait le soir aviné

Celui qui hurlait

Celui qui insultait

Celui qui était froid puis chaud puis froid

Celui qui la battait pour tout, pour rien

Celui qui la trompait sous son nez

Celui qui la trompait avec un autre

Celui qui la forçait

Celui qui ne s'intéressait qu'à lui

Celui qui...

Tous, ils finissaient par venir pleurer dans ses bras,

Pour qu'elle leur pardonne de n'être que des hommes faibles.

Tu es tellement gentille...

Tu me comprends si bien,

Tu sais que je n'ai pas voulu te faire de mal,

Tu sais que je t'aime,

Tu sais que c'est toi que j'aime

Ce n'est pas toi que je frappe
Ce n'est pas toi que j'insulte
Ce n'est pas toi que je viole.

Tous, ils finissaient par venir pleurer dans ses bras, pour qu'elle leur pardonne de n'être que des hommes.

Elle est seule dans le lit, en colère contre cette foutue gentillesse qui lui colle à la peau.

Elle voudrait être méchante, égoïste, sans pitié, elle voudrait frapper elle aussi.

On ne sait jamais, peut-être que ça fait du bien.

Elle ne peut pas.

Elle est gentille.

Elle pleure les gestes ratés

Elle pleure ses soumissions

Elle pleure ses humiliations

Elle pleure d'avoir été gentille

Elle pleure parce qu'elle sait qu'elle sera toujours gentille.

Il y aura toujours un homme à consoler.

Il y aura toujours un homme à pardonner.

mercredi 18 juin 2008

Ce que dit mon corps

Mon corps sait les souffrances passées et les bonheurs à venir.

J'ai mis du temps avant de lui faire confiance à nouveau,

J'ai mis du temps avant de commencer à accepter que lui aussi était moi.

Mon ventre toujours rond dit le désir d'enfant

Mes cicatrices disent la perte

Mon dos dit l'escalier de la colonne

Ma colonne dit le désir de réconciliation entre la tête et le corps

Ma colonne dit que le chemin est tordu

Mes épaules voûtées disent la honte

Mes seins disent la douceur et la fierté parfois

Mon sexe dit et ne dit pas les secrets

Mes fesses disent le plaisir

Mes mains disent la fragilité

Mes doigts disent les mots

Mes rides disent le chemin

Mes yeux disent la lumière et l'ombre
Ma bouche dit la gourmandise et la pudeur
Mon nez dit la curiosité
Mes oreilles disent la discrétion
Mes cheveux disent la rigueur et l'abandon
Ma nuque dit l'humiliation
Mon cou dit l'abandon
Ma gorge dit l'angoisse et la consolation
Mon front dit la tendresse
Mes joues disent les larmes retenues et les rires aussi
Mes jambes disent la fuite
Mes cuisses disent le désir
Mes pieds disent la liberté.

Mon corps sait les souffrances passées et les bonheurs à venir.
Mon corps dit la générosité.
J'ai mis du temps avant de lui faire confiance à nouveau,
J'ai mis du temps avant de commencer à accepter que lui aussi était moi.

samedi 21 juin 2008

Une philosophie de vie ?

Comment réussir à vivre dans un monde dans lequel j'ai parfois l'impression de manquer de liberté, quand je sais, en définitive, que l'issue est toute tracée, qu'elle a pour nom "fin", ou "mort" et que je ne pourrai pas y échapper ?

Est-ce que j'ai une philosophie de vie ?

Cette question se pose à moi depuis toujours. J'ai arrêté d'aller voir le psy le jour où j'ai compris que j'aurais beau dire et redire de toutes les manières possibles ma vie, mon parcours, j'en reviendrais toujours à la même question insoluble : à quoi ça sert de vivre puisque la vie finit un jour ? Pourquoi est-ce que je vis quand même, puisqu'il y a une fin, inévitable ? A quoi ça peut bien servir de s'agiter dans tous les sens, de penser, de rêver, de créer ?

Cette absurdité, j'ai d'abord choisi de ne pas y penser. J'avais le temps de me tracasser, j'ai préféré vivre, simplement, sans chercher de réponse, persuadée dans le fond qu'il n'y avait pas de réponse.

Et puis c'est revenu. Avec cette histoire de fin de conte. Pourquoi est-ce que je n'aime pas les fins ? J'ai essayé de répondre, j'ai parlé de la liberté, qui

m'est essentielle, de mon corps qui lutte lui aussi, et puis, lié à la fin et au corps, il y a forcément le temps.

Je crois bien que j'ai besoin d'exprimer les liens entre le temps et ma manière de vivre, car c'est ma manière de gérer le temps qui détermine, en grande partie, peut-être totalement, ma manière de vivre.

Est-ce que j'ai une philosophie de vie ?

Je vais essayer de répondre.

A priori, ce n'est pas évident. Mais je vais essayer quand même, c'est important.

La première chose qui me vient à l'esprit, c'est un exemple.

Je ne sais pas bien les théories mais je sais les exemples et les métaphores.

En juillet 2006, nous avons acheté une maison. Cela m'a été très difficile. Pourtant, sur un plan strictement pratique, c'était la meilleure chose à faire, il n'y avait pas d'état d'âme à avoir. Mais acheter une maison, pour moi, c'était un peu comme me payer ma future tombe. Peur d'être propriétaire, peur de posséder, de m'enraciner, de ne plus pouvoir partir, ne plus pouvoir changer, bouger, peur de me sédentariser la tête. Bien sûr, je peux toujours me dire que cette maison, nous pourrons la revendre, c'est ce que je me dis d'ailleurs, j'ai besoin que cette possibilité existe pour être sereine.

Premier point.

Il m'arrive parfois de tirer les cartes. Quand on me le demande. Je prends le jeu, je l'étales en éventail, comme j'ai vu ma mère faire tant de fois, et sept cartes doivent être désignées. Sept cartes que je pose devant moi, sur la table, que je retourne au fur et à mesure. Avant de commencer à parler, ou plutôt, comment dire, avant que ça ne parle en moi, voilà ce que j'explique à celui ou à celle qui veut connaître son avenir :

"Ces sept cartes sont une représentation d'un moment, comme une photo, comme une carte routière avec des directions. Les cartes qui montrent l'avenir, sont aussi des photos, des possibilités. C'est comme si je te disais : Voilà ce que tu peux faire, maintenant, voilà le destin possible qui s'offre à toi. Mais ce destin n'est pas figé, les cartes changent en fonction de ce que toi tu décides."

Je crois profondément que nous sommes les acteurs de notre destin, les cartes montrent une évolution possible à un instant précis, elles ne disent pas la vérité, je ne crois pas qu'il y ait de vérité du destin.

Deuxième point.

Est-ce que j'ai une philosophie de vie ?

Je me contente de vivre. Je prends plaisir à vivre, au jour le jour. Je prends tout le bonheur que je peux prendre, je laisse le malheur et, si je ne le peux pas, j'essaie de le transformer.

Est-ce à dire que je ne me préoccupe pas de l'avenir ?

Non, je pense à l'avenir, je ne sais pas vivre sans projet, j'ai besoin de savoir qu'il y a un avenir. Mais pour être vraiment sereine, j'ai besoin que cet avenir soit une somme de possibilités et non une direction figée. L'idée d'être prise au piège d'un destin implacable, même si cet avenir semble joyeux, m'est insupportable.

J'ai besoin de savoir que plusieurs chemins s'offrent à moi. Surtout pas un seul.

J'ai besoin que mon avenir soit suffisamment flou pour qu'il me laisse la possibilité d'évoluer librement.

Ça c'est pour le long terme.

Pour le court terme, c'est différent. Enfin je crois.

Quand je me lève, j'ai le cerveau embrumé, me faut un thé, vite. En même temps que je bois mon thé, petit à petit, je réfléchis à ce que je vais faire dans ma journée, je me donne des missions. Dans mes missions, il y a des obligations, essentiellement le boulot mais aussi l'intendance quotidienne, en général, j'essaie de m'en débarrasser le plus vite possible. Me restent ensuite, les possibles, auxquels je ne suis pas tenue. Beaucoup de possibles, j'aime avoir un large éventail. A la fin de la journée, il arrive qu'aucun de ces possibles ne soit devenu réalité, ce n'est pas grave, demain est un autre jour, avec un nouvel éventail de possibles.

Ce n'est pas différent, je le découvre en l'écrivant. Je passe mon temps à me projeter, dans le court et dans le long terme, mais je refuse les chemins tout tracés.

Un paradoxe ? J'aime les journées où je décide que je ne décide rien, où je ne me fais aucun programme, où je laisse ce qui arrive me porter. C'est très bon aussi. Je ne suis pas sûre que ce soit paradoxal parce que j'ai toujours la possibilité de refuser ce que m'offre cette journée.

J'aime prendre ma voiture et rouler sans savoir où je vais, m'arrêter au hasard du paysage, j'aime l'imprévu. Non, ce n'est pas exactement ça, car cet imprévu fait partie de mon éventail de possibilités, il n'a pas d'image concrète mais il est prévu d'une certaine façon. Je laisse toujours une marge au hasard.

Me voilà bien avancée... Qu'est-ce que c'est alors, cette philosophie de vie ?

Savoir que la fin est possible, mais ne l'envisager que comme une possibilité parmi d'autres ?

Choisir à chaque instant un possible parmi des milliers de possibles ?

Savourer le moment présent et construire chaque jour un avenir mouvant ?

Pas de réponse figée.
Une réponse possible à un moment donné.

dimanche 22 juin 2008

Principes de vie

J'étais au lac, j'étais bien.

Je me demandais ce que ça pouvait bien être que mes principes de vie, je voudrais bien pouvoir répondre à cette question.

Mais je ne peux pas.

J'en ai eu, je crois, quand j'étais plus jeune.

Bien sûr, je suis du côté du bien, du beau, de l'amour, bien sûr.

Mais je ne sais pas toujours ce qui est bien, beau, amour, et encore moins ce qui est juste ou vrai.

Je sais ce qui me semble juste, je sais ce qui me semble vrai.

Mais je sais aussi que ce qui me semble juste peut sembler injuste à autrui, et peut même me sembler injuste, a posteriori. Je sais que le faux a parfois l'apparence du vrai, et inversement.

Je sais la nuance, je sais les petites touches, les morceaux, les flocons et les gouttes d'eau.

Je ne sais pas bien le global, les grands principes, les théories, les définitions, je ne sais pas ce qui essaie d'enfermer le sens.

Je crois que la vie m'a appris à me méfier des principes, je sais comme on peut les bafouer au nom d'autres principes ou au nom de rien.

Allez, essaie quand même Tiphaine, me dit une petite voix.

J'essaie.

Lorsque je dois choisir, quand les cartes du possible sont posées devant moi, je choisis à l'intuition, je ne me demande pas si c'est conforme ou pas à mes principes.

Quand même Tiphaine, réfléchis, tu ne fais pas non plus n'importe quoi, tes choix ont un sens, non ?

Un sens ?

C'est à dire que... Oui, sans doute...

Un sens ?

Je crois que je choisis toujours ce qui est du côté de la vie.

Je lutte chaque jour contre la mort.

Parce qu'il est des vies qui sont des morts.

Je crois que j'essaie toujours de faire en sorte que la vie soit plus belle.

Il suffit parfois de si peu.

Un poisson dans les branches d'un arbre...

C'est un principe ?

lundi 23 juin 2008

Douze ans en trois minutes à peine

Ce serait comme si que j'aurais grandi très très vite...

Ce serait comme si que je saurais ce qu'on voit, juste avant de mourir, ces images qui défilent à toute vitesse dans le cerveau, à ce qu'on dit...

Ce serait comme si que je serais restée petite

Ce serait comme si que je pourrais tout recommencer

Ce serait comme si que j'aurais du soleil plein la mémoire

Ce serait comme si que j'aurais envie de le partager avec vous

Ce serait comme si que ça vous ferait chaud au cœur, d'abord

On s'installerait, tous, là, au bord de la plage, puis on redeviendrait des gosses

On mangerait nos tartines de chocolat en s'en mettant plein autour de la bouche

On rigolerait bien parce que y'en aurait avec des grosses moustaches, comme les grands

On se courrait après en hurlant,

On ferait semblant qu'on est mort en tombant dans le sable avec des grands gestes dramatiques...

mercredi 25 juin 2008

Comment j'ai rencontré Dieu - 2 -

J'ai rencontré Dieu dans un virage, sur une route de Crète.

La route fait des lacets, j'avance doucement, sous le soleil.

Le paysage défile, comme au ralenti, monastère après monastère, olivier après olivier, pierre après pierre...

Dans un virage, un vieil homme se tient debout, au milieu du chemin.

Il me regarde.

J'arrête la voiture.

Il me fait signe de baisser la vitre, je baisse la vitre.

Il me parle mais je ne comprends pas sa langue.

Des mots très beaux, une musique dont j'ignore tout, mais qui est tellement belle.

Et des yeux gris avec de la vie dedans.

Il prend ma main, il l'ouvre.

Il met la sienne dans la poche de sa veste en tissu bleu puis il dépose délicatement une poignée d'amandes dans le creux de ma main.

Il me sourit. Je lui souris.

Il s'en va.

Je regarde les fruits dans ma main, les enveloppes de velours, toutes douces.

Je ne résiste pas.

Je croque, je libère une amande.

Et c'est bon...

Dans le rétroviseur là-bas, un petit vieux sur le chemin caillouteux.

lundi 30 juin 2008

99 fois sur 100

- 99 fois sur 100, elles choisissent des Barbie, me dit le vendeur avec un sourire engageant, vous avez peu de risques de vous tromper !

Je regarde la petite poupée, sur le présentoir.

Dubitative...

Je crois bien qu'elle et moi, nous nous détestons.

Elle me regarde avec ses yeux de salope innocente, je la toise d'un air de dire : "On ne me la fait pas à moi."

Je crois bien qu'elle représente tout ce que je vomis.

Cette poupée qui a des milliers de vêtements, d'accessoires, de poses, de voitures, de piscines, de chaussures, de sacs, de cheveux, de lunettes, de rouge à lèvres, de chapeaux et de culottes...

Cette poupée qui ne vient de nulle part

Qui n'a ni enfants ni parents.

Ce truc sans âme.

Cette apparence pure.

Cette poupée qui apprend aux enfants que le bonheur c'est de posséder, de consommer, toujours plus.

Comment supporter que ma fille puisse un jour s'identifier à cette pouffiasse ?

Cette poupée qui est conforme à des canons de beauté inaccessibles, ce truc insensé qui n'existe que dans des fantasmes auxquels les petites filles ne devraient pas avoir accès.

Pourquoi faut-il que les petites filles grandissent aussi vite ?

Le vendeur semble attendre ma réponse.

- Vous n'auriez pas plutôt une poupée avec un petit ventre, de la cellulite et des grosses fesses ?

Le monsieur semble déstabilisé, l'espace d'une pico seconde, mais son sourire dentifrice reprend immédiatement le dessus.

- Vous prenez donc la Barbie Princesse ? Je vous fais un papier cadeau ?

99 fois sur 100, les questions les plus importantes restent sans réponse.

99 fois sur 100, nous continuons à jouer nos rôles de consommateurs modèles.

99 fois sur 100, nous nous coulons dans un moule qui fait de nous des morceaux de silicone, tout juste bons à mimer la vie.

Il nous reste 1 fois sur 100.

C'est très peu.

1 fois sur 100 pour dire merde à la pensée unique

1 fois sur 100 pour prendre les armes

1 fois sur 100 pour dire un autre monde

1 fois sur 100 pour réinventer l'avenir.

C'est très peu

Il ne tient qu'à nous d'inverser la tendance.

- 1 fois sur 100, elles choisissent des Barbie, me dit le vendeur avec un sourire triomphant, vous avez peu de risques de vous tromper !

Je regarde la poupée Barbie, dans son vieil emballage, recouvert de poussière.

Juste à côté, la libellule à trois têtes, la petite fille aux cheveux de lumière, le dragon à rayures, le chat bleu qui vole, le dompteur d'injustice, la princesse maudite, la tueuse de mots de grands et le mangeur de fleurs me font des clins d'œils...

1 fois sur 100, c'est très peu.

Mais c'est suffisant.

05 juillet 2008

De chair et de sang

Elle est de chair et de sang, ma boîte à bonheurs.

Là, juste au cœur de mon cœur.

Elle n'est jamais fermée à clé, elle déborde toujours.

Je crois bien que je ne pourrai jamais faire son inventaire.

Si je prenais le temps de vous raconter chacun de mes bonheurs, je serais peut-être morte, et vous aussi, avant que je n'aie fini.

Avouez que ce serait dommage ! Je préfère vivre.

D'autres bonheurs m'attendent. Je ne voudrais pas les manquer.

De temps en temps, j'ouvre la boîte, et je souris en regardant ces bonheurs. Le bonheur, comme l'amour, n'est pas fait pour rester prisonnier. Alors, puisque vous insistez, mais c'est vraiment parce que c'est vous, j'en appelle un au hasard.

- Coucou les petits loulous ! Qui veut dire bonjour ?

Ah ! C'est Léon qui a envie de causer aujourd'hui. Allez, racontez-nous, s'il vous plaît, racontez-nous une histoire de bonheur...

- Tu te souviens Tiphaine, c'était il y a presque dix ans, le jour où mes animaux se sont tus pour la première fois.

- Oh ! Vous connaissez mon prénom ! Je l'ignorais !

- Bien sûr que je connais ton prénom ! Tu sais, on cause pas mal dans la boîte, je me suis fait des amis, j'aime beaucoup tes autres bonheurs.

- Merci Léon ! Mais continuez, s'il vous plaît !

- C'était la fin de la matinée, moi, j'avais terminé de m'occuper des bêtes, alors je m'étais installé sous le figuier pour la regarder, cette éclipse. J'ai entendu les coqs soudain, puis les vaches, les moutons et jusqu'au chien qui hurlait. Le soleil était en train de se faire manger, tu aurais vu cette couleur extraordinaire qu'avait mon champ de tournesols, je me demandais s'ils allaient tourner en même temps que le soleil mais non, ils avaient du mal à suivre le rythme, ils essayaient quand même, c'était drôle de les regarder faire tous ces efforts.

Ils pouvaient pas savoir, les tournesols. Et puis, d'un seul coup, tous les animaux se sont tus. Plus un bruit. C'était la nuit en plein jour. C'était beau, Tiphaine, je te jure que j'ai jamais rien vu d'aussi beau mais je ne sais pas bien te le dire...

- Vous le dites très bien Léon, comme vous me l'avez dit quand je suis arrivée dans votre cour, le soir même. Je me souviens Léon, comme votre voix tremblait encore quand vous m'avez raconté, et vos mains qui montraient le ciel, et vos yeux qui souriaient...

La boîte à bonheurs.

Elle déborde, elle déborde...

Elle est de chair et de sang.

Là, juste au cœur de mon cœur :

Les pieds d'un funambule, un rayon de soleil, un nénuphar, un verre de vin, une étoile, un framboisier, trois petits cailloux, un bâton de cannelle, un bisou du soir, la place d'un village, une nuit d'été, des sourires, des soupirs, des caresses, des morceaux de tendresse...

Il n'y a pas de petits bonheurs au cœur de mon cœur.

Juste la vie en grand.

mercredi 9 juillet 2008

Lettre ouverte à une flamme

La première fois que je t'ai vue, je m'en souviens très bien.

C'est comme si j'avais eu un morceau de feu juste à côté de moi, un rayon arraché au soleil. Tu virevoltais, et tu projetais autour de toi des étincelles. Je me suis dit qu'il était impossible que tu ne deviennes pas mon amie, je l'ai su à la seconde même où je t'ai vue.

Il y en a peu des personnes qui comme moi ont eu la chance dans leur vie de connaître une flamme.

Il y en a beaucoup aussi qui partent en courant, par peur de se cramer.

Pas moi. Je sais que ta flamme réchauffe le cœur, et si elle brûle parfois, c'est surtout la connerie.

Dans tes yeux, je retrouve cette flamme, la colère et la tendresse aussi.

Comme une protection, une barrière aussi, pas touche à ton âme, pas touche à tes idéaux, pas touche à tes gosses, pas touche à nos gosses.

Parce que nos élèves c'est aussi tes enfants. C'est d'abord pour eux que tu te bats. C'est drôle comme tu es avec eux, comme ils sont avec toi.

Une famille.

La première fois que je t'ai vue, j'ai su que j'avais trouvé ma place dans ce bahut, j'ai su que ça serait dur mais que ça valait la peine, juste trois mots échangés avec toi. Mais, si tu veux la vérité, ce ne sont pas tes mots qui me l'ont dit, c'est la flamme qui est en toi et qui rejaillit dans chacun de tes gestes, dans ta manière de sourire, jusque dans la façon dont tu regardes celui qui dit quelque chose qui te révolte. Je ne devrais pas te l'écrire mais c'est beau à voir comme tu te contiens, comme tu luttas pour finalement exploser.

Et si tu n'explores pas, si tu ne dis pas tout haut les mots que nous pensons tout bas, qui le fera à ta place ?

Je n'aurai jamais assez de mots pour te dire tout ce que ce collègue te doit.

Alors je vais faire une tentative terriblement injuste, je vais résumer : ce collègue te doit sa dignité.

Nous te devons cette dignité, nous te devons de pouvoir nous regarder en face quand nous allons travailler parce que nous savons qu'un jour quelqu'un a osé dire ce qui nous semblait intolérable, inacceptable.

Les élèves te doivent cette dignité parce que tu le leur as donnée, par tes mots, par ton attention, par ton intolérance farouche à la haine, au mépris et à l'exclusion.

Bien sûr que je suis triste que tu t'en ailles.

Bien sûr que tu n'es pas remplaçable.

Bien sûr que tu vas me manquer.

Mais je suis heureuse que tu suives ton chemin, et je sais que où que tu ailles, tu iras réchauffer d'autres cœurs, que ton âme ne changera pas, que je pourrai la retrouver parce que tu n'en es pas avare, jamais.

Toujours là quand j'ai besoin d'avoir moins froid.

Pour tes fous rires, pour le partage, pour ta solidarité, pour ton honnêteté, pour tes clins d'œil entre deux portes, pour le jeu, pour la musique, pour les tournesols, pour ton soutien sans faille, pour la connivence, pour ta révolte, pour tes faiblesses, pour les larmes, pour le non-dit, pour le ressenti, pour ta main sur mon épaule, pour tes yeux qui pétillent, pour une robe, pour être toi, pour rester toi malgré tout ce qui te ronge, pour tout le reste aussi, merci, tellement merci...

Je suis différente de t'avoir connue, on ne sort pas indemne de te connaître, et c'est très bon, et c'est très beau.

Dans mon cœur, maintenant, une petite flamme... Il faut croire que tu es une bonne pédagogue, et pas seulement avec les gosses !

Je t'aime, tous ces mots, c'est surtout pour te dire ça, finalement : je t'aime !

12 juillet 2008

Vingt ans, le bel âge

En 2018, j'avais tout juste vingt ans. Vingt ans, il paraît que c'est le bel âge...

En 2018, il avait lui aussi vingt ans. Vingt ans que nous vivions côte à côte. Vingt ans sans pouvoir se toucher, vingt ans à se regarder, vingt ans à s'aimer en silence, vingt ans à espérer...

En 2018, ils sont arrivés par surprise avec des tronçonneuses.

En 2018, ils ont coupé les arbres, pour commencer.

Vingt ans à accueillir les soupirs des amants, vingt ans à entendre les confidences, vingt ans à dérouler la vie des anciens, vingt ans à se faire chatouiller par les petites mains des enfants...

En 2018, ils ont décidé que tout ce qui était inutile devait être jeté.

En 2018, ils ont fermé le parc.

Vingt ans, il paraît que c'est le bel âge, est-ce le bel âge pour mourir ?

En 2018, ils nous ont posés sans ménagement l'un sur l'autre et ils nous ont abandonnés.

En 2018, nous nous sommes enfin retrouvés.

Vingt ans que nous attendions ce moment-là.

En 2018, nous avons fait l'amour au milieu d'un terrain vague.

En 2018, personne n'a rien remarqué.

Vingt ans...

Le bel âge...

dimanche 13 juillet 2008

Le manque

"On peut se laisser dépérir dans le manque. On peut aussi y trouver un surcroît de vie." Christian Bobin, *La plus que vive*.

INTRODUCTION :

Il me faudrait commencer par définir ce que c'est... Ce que j'entends par manque, ce mot a tellement de sens (j'en ai compté plus de vingt rien que pour le verbe manquer). Alors je vais juste vous dire, simplement, ce que c'est pour moi. Ce qui me manque c'est ce que je n'ai pas ou ce que je ne suis pas. Déjà, c'est large comme définition mais vous ferez avec s'il vous plaît !

PERORAISON A DEUX EUROS CINQUANTE (les francs, c'est ringard...) :

C'est vraiment trop injuste, le manque !

Comment ça trop injuste ? expliquez-vous madame la grincheuse !

Bien... Je vais vous dire ce qui m'énerve. C'est pas juste qu'il y ait des gens qui ne sachent pas ce que c'est que le manque et qu'il y en ait d'autres qui en souffrent.

Monsieur et Madame du Poutouland se connaissent depuis dix ans. Madame n'a jamais manqué à monsieur, alors qu'à chaque fois que monsieur s'en va il manque à madame... Comme monsieur est attentionné, et que madame l'a un peu vachement coaché, quand monsieur s'absente, il sait qu'il a une liste de devoirs de vacances ! Et madame, ça la rassure un peu...

Quand même, c'est vraiment trop injuste...

Croyez que ça me fait plaisir à moi, d'éprouver ce manque, ces manques ? Croyez que je préférerais pas me dire "Ouais, il est pas là, même pas grave, même pas mal"?

Y'a un truc qui m'énerve aussi c'est quand quelqu'un qui ne sait pas ce que c'est que le manque te regarde avec des yeux horrifiés, ou pire, plein de pitié, et te dit que tout ça c'est dans ta tête, que tu dois être forte, que c'est toi qui décides (genre tu manques vraiment de volonté), qu'il faut être raisonnable, que c'est démesuré, disproportionné, qu'il faut savoir accepter, et patate et patate. Comme si c'était un truc qui pouvait se raisonner...

Imaginez un peu, je suis en train de me brûler la main sur une plaque électrique et y'a un gars qui me dit "La douleur est dans ta tête, ta raison peut la vaincre, la douleur n'existe pas."

Peut-être bien que lui il y arrive à ne pas ressentir la douleur, n'empêche que ma main, elle est cramée, quand même...

A tel point que je me demande si c'est pas un truc génétique... Ouais, si j'étais scientifique je me lancerais immédiatement à la recherche des connexions de neurotransmetteurs du cortex hélicoïdal de la mort, et j'inventerais des pilules qui zappent tout ça.

VERTIGE DE FOLIE :

Peut-être que ce ne serait pas une si bonne idée, à bien y réfléchir.

Imaginez qu'une pilule comme ça existe...

Exit les poètes.

Exit les romanciers.

Exit les musiciens, les peintres et les artistes...

Exit Mozart, exit Rimbaud.

Exit Mort Schuman (bon, c'est peut-être pas si grave alors...)

Il est mort ! Il est mort le soleil !

LEITMOTIV :

C'est quand même trop injuste, d'abord...

DOCTEUR TIPHAINE A LA RESCOUSSE :

Le manque peut être une souffrance, c'est juste, mais il existe des moyens de moins souffrir.

Attention mesdames et messieurs, le professeur Tiphaine va parler !

Pour moi, manquer et désirer, c'est presque la même chose (un jour, quand vous aurez progressé sur la voie de la sagesse, je vous l'expliquerai). Ce qui me manque, c'est ce que je n'ai pas, ce que je veux, ce que je désire.

Comment faire pour ne pas souffrir de ce qui me manque ?

Pour lutter contre le manque j'ai deux armes : la mémoire et l'imagination.

A vrai dire, ces deux armes n'en sont qu'une.

MAXIME POETIQUE ET TRES TRES JOLIE QUI FAIT SUPER INTELLIGENT :

L'imagination est la mémoire de l'avenir.

EXEMPLE POUR LES ESCARGOTS :

Mon fils est en vacances chez ses grands-parents, il me manque. Alors je repense à des moments heureux que j'ai passés avec lui, et en y repensant, je le retrouve avec une force qui ne laisse pas de m'étonner. Je revois sa petite tête de crapule et je souris, immédiatement.

Et puis, si ça ne suffit pas, j'imagine. J'imagine ce moment où je vais aller le rejoindre, où je vais le serrer dans mes bras, où je vais retrouver la douceur de sa peau, son odeur, son rire, son cou tout doux...

CONCLUSION :

Il me semble bien, que, finalement, je n'aimerais pas ne pas éprouver ce qu'est le manque.

Si pour moi manquer, c'est désirer trouver ou retrouver, alors ce manque est presque vital, pourquoi presque ? Non, il est vital ce manque, vital en ce sens qu'il me maintient en vie.

OUVERTURE :

Si plus rien ne me manquait, ma vie aurait-elle encore un sens ?

Je crois que non.

Et je n'envie pas la vie des plantes...

Mais... si ça se trouve... les plantes elles aussi ont des manques...

Vous y avez pensé au manque d'eau, au manque de lumière, au manque de ces gentilles paroles que disent tous les gentils jardiniers à leurs protégées pour qu'elles soient plus belles encore ?

Cette ouverture est vertigineuse...

Je crois bien que je suis tout simplement géniale...

mardi 15 juillet 2008

Du soleil dans ma valise

Le Poutouland vient d'entamer sa migration bisannuelle vers le grand nord. En vérité je vous le dis, au moment où vous lisez ces lignes, nous sommes déjà partis depuis deux jours.

Pendant ce temps là, Madison fait son tour du monde, et elle en fait profiter les lecteurs de son blog.

Je me suis dit : "Ohlala quelle bonne idée ! Et si j'en faisais autant ?"

Mes lecteurs ont probablement soif de connaître les mœurs étranges et les paysages fabuleux de la Normandie profonde ou de la riante Bretagne !

Tout au long de l'été, si Dieu et les connexions aléatoires le permettent, vous retrouverez donc votre serviteuse qui viendra vous chroniquer ses incroyables aventures dans ces obscures contrées.

Certains coins reculés ignorent encore des mots simples comme ordinateur ou internet, vous voudrez bien faire preuve de patience. Cela dit, comme vous ne l'ignorez plus maintenant, je sais ce que c'est que le manque et, pour ne pas frustrer mes millions de visiteurs, je vous ai programmé avant de partir deux ou trois nouvelles, quelques illustrations, des tronches de vie, deux nains de jardin, un voyage sur Io et une plume d'ange. Sans compter l'imprévisible.

- Tiphaine, tu veux bien laisser ton ordinateur deux secondes ?
- Ouais...
- Qu'est-ce que t'as pris comme vêtements pour les vacances ? T'as pensé à prendre un Kway ?
- Attends, je regarde ! alors... Cinq robes, deux jupes, huit hauts à manches courtes ou sans manches, un pantacourt, un pull et... une paire de tongs !
- Euh... tu plaisantes ? !
- Non pourquoi ?
- Tu as oublié qu'il fait froid là-haut ? T'as pas pensé à prendre des chaussettes, des chaussures couvrantes, des pantalons et puis... un seul pull... ça ne va jamais te suffire ! Prends la polaire au moins !
- Pas question ! Je veux qu'il fasse beau. C'est l'été ! il fait moche mais on va leur amener le soleil et il fera beau !
- Tu te rends compte que ce n'est pas parce que tu ne prends pas de vêtements chauds qu'il va faire beau, n'est-ce pas ?
- ...
- N'est-ce pas ?
- Peut-être...

jeudi 17 juillet 2008

Au boulot !

Trois mois sans avoir écrit une seule ligne.

Tttt... ce n'est pas exact, je reprends : trois mois sans avoir écrit une seule ligne de mon "roman".

Beaucoup mieux !

Il va être temps que je m'y remette.

Il a beaucoup, beaucoup, beaucoup infusé.

L'épreuve du temps.

Maintenant, c'est le moment de le serrer à nouveau dans mes bras, de le secouer dans tous les sens pour faire tomber ce qui ne tenait plus très bien, de le dépoussiérer, de faire le grand ménage et de regarder ce qu'il reste, finalement.

vendredi 18 juillet 2008

La théorie unique pour les super nuls

AVERTISSEMENT

En général, quand un scientifique fait de la vulgarisation, on l'admire parce qu'on se sent plus intelligent. On se dit : "Ouaouh ! c'est donc ça ! c'est lumineux !" Et on se sent plein d'admiration et de respect pour ce

bonhomme qui vit dans les hautes sphères et daigne nous éclairer un peu. Et on a raison. Bien sûr.

Ce qui est beau, ça nous plaît, ça réjouit notre esprit craintif qui a toujours besoin de se rassurer avec du joli, du quantifiable, du "compréhensible".

En même temps, je ne vois pas pourquoi un type génial serait forcément un bon pédagogue...

Je suis nulle en physique, mais j'adore ça. Je vais donc tenter de vulgariser un truc que je ne comprends pas, ou à peine, alors vraiment à peine. Et ça me fait marrer d'essayer d'expliquer quelque chose que je ne comprends pas.

Après tout, les scientifiques font-ils autre chose ?

Si vous avez un peu de temps à perdre, suivez-moi...

INTRODUCTION

Y'a des mecs que j'aime bien, des filles aussi, on les appelle des scientifiques. Mes préférés, car j'ai une préférence marquée, ce sont les physiciens. Leur truc : expliquer. Si possible, le top du top, quand on est un scientifique digne de ce nom, c'est de trouver LA THEORIE UNIQUE, celle qui décrit l'univers, mais alors tout l'univers.

Y'a un hic, forcément, sinon on s'arrête là et ce n'est pas drôle...

C'est que pour l'instant, on n'a pas vraiment trouvé ce qui unifie le tout petit petit et le très très grand.

I. LE TOUT PETIT PETIT

Le tout petit petit, c'est le truc de la mécanique quantique. Ça c'est assez rigolo... La mécanique quantique, enfin, ses bases, ça fonctionne en partie sur ce qu'on a appelé du joli nom de "principe d'incertitude".

C'est presque trop beau pour être vrai...

Bon, pour les néophytes comme moi, petit éclaircissement sur ce que ça veut dire, ce joli nom :

Le principe d'incertitude, c'est monsieur Werner Karl Heisenberg qui l'a théorisé en 1927. L'idée, c'est que l'univers n'est ni prévisible ni déterministe.

Mais pourquoi donc ? Mais pourquoi donc ? Vous écriez-vous donc !

Y'a des histoires de boîtes et de fentes et d'observateur et de balance et d'horloge et de mesures, de magnifiques dialogues, très savoureux et même pas sexuels entre Einstein et Heisenberg, par exemple.

- Mais où est donc planckée cette fichue constante ?

- Elle a disparu... c'est l'effet Casimir...

- Le vide ne serait donc plus vide ?

- Z'avez pas vu mon chat ?

- Ça suffit Erwin ! Laisse-nous bosser tranquillement !

Bref, même pas la possibilité d'être une petite souris, à cause du chat, forcément...

Mais pourquoi donc ? Mais pourquoi donc ? Disiez-vous donc...

Monsieur Heisenberg fait remarquer que la seule manière d'observer quelque chose c'est en l'éclairant avec de la lumière. Le petit souci, il est vraiment petit mais c'est quand même un souci, c'est pour ce qui est de l'infiniment petit, genre des minibidules comme les électrons, les scientifiques aiment bien les zélés zélectrons, c'est comme ça, faut le savoir si vous voulez comprendre un peu les scientifiques. Offrez-leur des zélectrons pour leur anniversaire, ils seront super contents.

Bref. Il faut imaginer un minibidule qui se promène dans le gogospace (ou dans l'éther, c'est encore plus drôle, ou mieux, dans du formol, mais là je m'égare... quand même, si un jour vous avez le temps, faites une recherche sur ce qu'est devenu le cerveau d'Einstein...). Hop, le scientifique il veut voir le minibidule, alors il allume sa mini lampe frontale que lui il appelle "le photon", ça fait plus classe. Figurez vous que le minibidule, dès qu'il aperçoit le photon, il n'a rien de mieux à faire que de changer de position. Peut pas rester peinard le minibidule. Il a été vu !

Alors si le scientifique il avait dans l'idée de mesurer sa position précise, rien que de l'avoir éclairé, c'est foutu... Suffirait presque que le scientifique il ait l'idée de mesurer le minibidule pour que le minibidule il s'affole... C'est fou...

Le principe d'incertitude il dit ça, en gros (en gros, hein, parce que pour les détails z'allez tout de même pas demander à une prof de français, ce serait du vice !) : on peut mesurer de façon exacte et précise la vitesse ou la position d'un minibidule mais JAMAIS les deux en même temps. Si tu connais la vitesse du minibidule, tu ne peux pas savoir sa position (il se cache le fourbe !), si tu connais sa position, tu ne peux pas savoir sa vitesse (c'est con parce que tu connais sa position mais il n'est déjà plus là... Allez, avoue, t'en aurais bien profité, tu commençais à t'y attacher à ce minibidule, n'est-ce pas ?).

Cela veut donc dire que, et là attention c'est du sérieux avec des mots qui font bien : les mesures que l'on peut effectuer sur la vitesse et la position de particules subatomiques expriment, non pas des certitudes, mais seulement des probabilités.

II. LE TRES TRES GRAND

La théorie du très très grand, c'est la relativité générale. Et rien que "relativité générale", les deux mots, le nom et l'adjectif, tu peux pas les

coller ensemble, si tu les colles ensemble, c'est que tu es fou, ou scientifique alors... Ou les deux...

Et là, c'est encore plus dingue que chez les fufous du tout petit petit, y'a des droites qui ne sont pas droites parce qu'elles sont dans un continuum courbe donc forcément, hein, elles sont courbes, des histoires de mecs qui sont dans des voitures et qui ne se rendent même pas compte qu'ils avancent sauf s'ils regardent à travers le hublot de leur engin spatial, de l'espace courbe y'en a aussi, et puis des prédictions, plein, plein... Je crois que l'idée c'est qu'il n'y a pas de mouvement absolu. Je peux dire que Bozo le clown, dans le train ou la voiture ou sur son vélo, c'est lui qui passe devant la forêt des lutins jaunes, mais je peux dire l'inverse aussi.

Tout mouvement est donc relatif, suffit juste de préciser le référentiel d'étude et on est bons. Ouf ! On avait failli oublier de parler du référentiel d'étude. Un peu plus et on se perdait dans le continuum espace-temps...

Il faut savoir que même pour les scientifiques du très très grand, le zélectron est un cobaye de choix. On les fait se déplacer à toute vitesse dans un champ magnétique (champ magnétique mais qu'est-ce que c'est beau...) pour vérifier si des fois y'aurait pas une équivalence masse énergie, ben il se trouve que si... Ne m'en demandez pas plus, pitié...

III. HUM... HUM... Comment que ce serait cool d'unifier tout ça !

Ils essaient les scientifiques, tous les jours ils perdent des litres et des litres de sueur frontale sur toute la terre pour réussir à unifier les théories du très très grand et du mini riquiqui.

Ils en chient gravement...

Mais ils font des trucs très beaux, qui me laissent rêveuse.

Et moi, j'aime beaucoup rêver.

Par exemple, ils s'intéressent aux trous noirs. Et pas pour rien, forcément. De nos jours, on ne s'intéresse pas à un truc juste pour le plaisir. Enfin c'est rare. Si vous ne me croyez pas, demandez à m'sieur Allègre, ce grand scientifique philanthrope. Si vous vous ne savez pas, lui il sait pour vous.

Je m'égarer encore. V'là que le méchant monsieur opportuniste qui a fait tout ce qu'il pouvait pour dézinguer l'éducation et la recherche me détourne du vertueux chemin que je m'étais fixé...

Les trous noirs, donc. Tiens, ce serait peut-être une solution, ça...

Bon, les trous noirs, c'est des trucs très très grands dans le gogo space, ils obéissent donc en principe à la théorie de la relativité, mais il se trouve que les trous noirs, ils sont confinés dans des espaces tout petits petits (oui, je sais, c'est bizarre... mais si vous vous arrêtez au bizarre, faut même pas tenter la vulgarisation pour les nuls, votez direct Sarkozy ou allez vous faire

lobotomiser la tête à TF1 ça suffira), qui dit petit petit dit... mécanique quantique, c'est ça, vous avez suivi, vous êtes super forts, bravo !

Donc, ce truc des trous noirs, ça les épate les scientifiques, ça les interpelle quelque part au niveau du cortex, parce qu'il se pourrait bien que ce soit en les étudiant qu'on arrive enfin à unifier la théorie du tout petit petit et celle du très très grand.

IV ET ALORS, C'EST POSSIBLE OU C'EST PAS POSSIBLE, CETTE UNIFICATION ?

Peut-être...

Je sais, ce n'est pas vraiment une réponse.

Je vous jure qu'ils se donnent du mal les scientifiques, faites comme moi, lisez *Science et Vie*, vous verrez que c'est la vérité vraie !

Bon, des théories d'unification, il y en a beaucoup, ce serait fastidieux de toutes vous les énumérer et de toute manière je suis loin de les connaître toutes même avec l'aide de monsieur Gougueule qui en connaît pourtant un rayon.

Celle que je préfère, c'est la théorie des cordes.

Parce que j'aime la musique.

La musique, tu peux passer ta vie à essayer de l'expliquer, à montrer comment lorsque la main gratte la corde, elle fait vibrer cette corde puis l'air puis le tympan, tu peux dire comment les ondes sonores se déplacent à environ 344 mètres par seconde dans de l'air à 20 °C, vitesse qu'on peut arrondir à environ un kilomètre toutes les trois secondes, tu peux donc calculer si tu as la chance de te trouver dans une pièce à 20 °C sans vent et sans différence de pression ni de hauteur, sans obstacles non plus tant qu'à faire, tu peux disais-je donc calculer la vitesse à laquelle va le son qui pénètre dans ton oreille, tu peux t'amuser longtemps et tout mais en vrai d'autres l'ont déjà fait alors tu peux décider de t'attaquer à plus fortiche et essayer d'étudier ce qui se passe dans le cerveau, là déjà, tu rigoles moins, tu peux essayer par exemple d'expliquer comment les sons peuvent créer des émotions.

Oui... Tu peux essayer...

Celle que je préfère, c'est la théorie des cordes.

Le monde comme un air.

Des mondes, des airs.

Je ne sais pas qui joue.

C'est peut-être moi...

dimanche 20 juillet 2008

Ce que m'a dit l'oiseau...

Ce que m'a dit l'oiseau,
ce matin,
ne se dit pas avec des mots.

mercredi 23 juillet 2008

Sur la route œufs gaines - 1 -

Dimanche 13 juillet 2008

En route pour la Bourgogne.

Kilomètres avalés par la petite voiture.

A mesure que nous nous éloignons, le soleil se fait moins fort.

Juste avant Lyon, une jolie pancarte "autoroute du soleil", avec, en arrière plan, un ciel de déluge qui arrive.

Torrents, essuie-glace, berceuse aquatique.

J'ai froid à mes pieds nus.

Une aire d'autoroute. Deux amoureux qui se retrouvent. Embrassades. Deux corps serrés très forts l'un contre l'autre.

Arrivée à Saint-Bonnet en début de soirée. La pluie s'arrête. Tout est vert autour de nous, je comprends pourquoi les escargots de Bourgogne sont si réputés... Ils sont dans leur milieu, ici...

J'aime tellement cette vieille maison. Celle de la grand-mère de Cécile, qui nous accueille. Un ancien bar-restaurant, il y en avait au moins six dans le bourg, autrefois. Aujourd'hui, un seul... Il reste un coiffeur, il a 93 ans, il fait une seule coupe, à 8 euros, tu peux pas te tromper.

La maison n'a pas bougé depuis des années. Les vieux meubles, les tapisseries décollées, la vaisselle usée, les murs lézardés, les tissus fanés. François, le chéri de Cécile, dit que cette maison est "décadente". Ce n'est pas le sentiment que j'ai, mais peut-être n'accordons-nous pas le même sens au mot "décadent".

Nous sommes sur le seuil de la maison. Les filles sont couchées. Le ciel s'étale sous nos yeux, juste derrière le grand platane. Un drôle de bruit soudain. C'est le petit de la chouette qui a élu domicile dans le clocher de l'église voisine qui appelle. Un bruissement d'ailes. Tache blanche dans la nuit. Maman arrive.

Assis sur le petit banc, un air de Bach nous entoure doucement. Nous savourons.

Juste au pied de ma fenêtre, une luciole verte brille.

Lundi 14 juillet

Je remarque une cheminée sur le toit de l'église. C'est curieux, c'est la première fois que j'en vois une (sur une église !).

Le soleil joue à cache-cache avec les nuages. Le temps s'étire. Les petits vélos courent avec ardeur derrière l'écran. Décalés. J'aime ces après-midi qui s'allongent, dans la maison ombragée. Sieste. Tout le monde dort. Je regarde des petits vélos qui avancent, quelques petits centimètres devant moi, des kilomètres pour eux, là bas.

François nous parle de son année de boulot. Il est prof d'informatique, remplaçant. Le rectorat lui a demandé de remplacer un prof d'automatisme, ça n'a rien à voir, c'est comme si on me demandait d'enseigner les maths... ça ne leur fait ni peur ni honte, du moment que les gosses sont occupés, c'est l'essentiel. Même pas gênés de donner à des élèves de terminale un remplaçant pour une matière dont le coefficient au bac est "quand même" neuf. Rien que ça... Cécile aussi a fait l'expérience de l'Éducation Nationale, elle a travaillé dans un CDI. Elle me parle de son proviseur qui s'enferme toute la journée dans son bureau pour ne pas avoir à s'occuper du bahut. On ne sait pas à quel point c'est important d'avoir un chef compétent. En très peu de temps, n'importe quel établissement peut dégringoler simplement parce qu'il n'est pas tenu. Même si les profs sont compétents, même si les élèves ne sont pas particulièrement difficiles... Un collègue à elle voulait devenir proviseur, mais c'était une grande gueule. Il a réussi les écrits, brillamment, mais on ne l'a pas admis à l'oral. Surtout pas de vagues, jamais.

Le documentaliste de son lycée a expliqué à Cécile : "Pas d'initiatives, pas de problèmes." Il a trente ans, il est déjà découragé. Cécile aussi. Elle ne comprend pas qu'on fasse ainsi passer, tellement vite, son intérêt personnel avant celui des autres. Elle dit : "Dans l'administration, pour un bosseur tu peux compter trois glandeurs." Elle était pleine d'enthousiasme quand elle a commencé puis, très vite, en observant ses collègues qui passent leur temps à lire le journal ou à se balader sur Internet, elle a renoncé.

Vacances. Ne plus en parler.

Les petites jouent, se balancent sous le platane, les hommes sont concentrés sur une partie de backgammon, les femmes discutent.

Parties de pétanque, fous rires, morceaux de vie.

La nuit arrive, je saute dans la voiture. Maisons et fermes de briques sur la route. Grandes, très grandes. Paraît que, plus haut, les agriculteurs sont en costard-cravate et roulent en Porsche.

Feu d'artifice, magique, comme tous les feux d'artifice.

Ne pas penser aux imbéciles avinés, aux petits cons qui font péter des pétards, à la foule.

Regarder le ciel qui s'allume. Profiter.

Et rêver...

jeudi 24 juillet 2008

Haïku n° 28

Ni gel ni brûlure
Sur le chemin des amours
Nigelles piquantes

Nigelles piquantes
Sur le chemin des amours
Mi-gel, mi-brûlure

vendredi 25 juillet 2008

Comment j'ai rencontré Dieu - 3 -

J'ai rencontré Dieu dans un verre de vin.

Dans un vin à la couleur, à l'odeur et au goût jamais retrouvés.

Un vin interdit à la vente, aujourd'hui. Petite bouteille difforme, sans étiquette, qui ne laisse pas passer la lumière, vin comme passé en fraude par les cousins italiens. Vin du pays de mes ancêtres. Vin du Trentino.

Fragolino, quel doux nom...

Je débouche la bouteille.

L'odeur de fraise des bois et de fleur d'oranger vient me dire joyeusement bonjour.

Chuuut...

Verser tout doucement le vin dans le verre et prendre le temps de regarder.

Rouge sang, rouge rubis, comme une mer de vie à portée de la main.

Sentir encore. Retrouver les chemins buissonniers, les vieux murs, les fruits cachés... Se souvenir du vieil oranger, de ses toutes petites fleurs blanches, si douces...

Porter le verre à ses lèvres.

Contact.

Liaison directe avec Dieu.

Fermer les yeux.

Profiter.

Ne pas mettre des mots sur ce qui ne peut pas être mis en mots.

Boire.
Ouvrir les yeux.
S'étonner.
Longtemps, longtemps après que le vin soit bu,
il reste un goût de paradis dans la bouche...

dimanche 27 juillet 2008

Sur la route œufs gaine – 2 -

Quelque part, au cœur de l'Orne...
Trois jours dans le petit coin où habitent mes parents.
Quand j'arrive, de nuit comme de jour, la première chose que je regarde,
c'est le jardin.
Il est beau ce jardin, un jardin de poète. Avec des drôles de fleurs aux noms
qui font rêver, les coquelourdes, les passiflores, la balsamine, l'amour en
cage, et puis un peu plus loin l'eucalyptus et le bananier qui veille sur le
potager. La pelouse avec le cèdre, l'araucaria, le magnolia, l'érable, les
peupliers qui montent la garde et les noisetiers, pour les écureuils.

J'aime ce jardin, et je crois que j'ai toujours fait comme si je ne m'y
intéressais pas, c'est étrange. Pourtant, quand je suis loin de chez mes
parents, et je suis souvent trop loin, c'est d'abord à ce jardin que je pense.
Le jardin, c'est du temps qui est donné. Pas pour moi. Je crois que c'est pour
ça que j'ai toujours fait semblant de ne pas m'y intéresser. Et pourtant, ce
temps est aussi donné pour moi, je le sais maintenant.
Il y a tellement de choses que l'on ne comprend pas avant de devenir parent,
soi-même...

La maison, en pierres, il faut imaginer les brouettes, le mortier, les aller-
retour jusqu'à l'immense tas de cailloux, la truëlle, le soleil de l'été, les
ruines qui s'organisent.

Souvenirs d'enfance. Une maison en kit qui se construit morceau par
morceau, ajout par ajout. Pierre après pierre. Sur les murs, incrustés, des
témoignages de nos vies, des pierres venant de différents pays, des
coquillages, le nom du régiment auquel mon grand-père a appartenu aussi.
Des tableaux, des photos, des dessins, des poèmes, des chouettes, un
coucou, un vitrail multicolore, des instruments de musique, une collection
de peignes, un appareil photo vraiment jetable mais jamais jeté...
J'aime cette maison.

Une main jaune devant la porte d'entrée. Et un petit coq qui tourne avec le vent.

Une girouette chat sur le toit.

Le figuier que maman a décoré avec des rubans de toutes les couleurs.

Un jour, papa est arrivé avec une boîte en métal. Il nous a dit : "Choisissez chacun un objet pour les archéologues du futur, on enfermera vos objets dans cette boîte, avec un petit message, pour les générations futures, et on placera le tout dans le mur du garage." Quelle drôle d'idée... Quelle merveilleuse idée...

Un playmobil, une cuiller, un petit caillou blanc...

Coulés dans le ciment du mur du garage. Prisonniers du temps. Figés dans le temps.

Ils attendent leur destin.

Cette maison est belle de ceux qui y vivent, elle est fantasque, pas toujours bien rangée, de toutes les couleurs, chaleureuse, hétéroclite, elle croule sous les livres... Je n'aurai pas assez d'une vie pour lire tous ces livres, ça devrait m'angoisser, c'est tout le contraire. C'est bon de savoir que je ne pourrai jamais tout lire.

Nous restons trois jours, à lire, à dormir, à scruter des petits vélos, à parler, à jouer avec les petits, à les regarder vivre.

Au moment de partir, la dernière chose que je regarde, c'est le jardin.

La dernière chose que je vois, c'est ma maman, au bout du jardin, qui agite la main...

mardi 29 juillet 2008

Sur la route œufs gaine – 3-

Quelque part, au cœur de la Bretagne

Samedi 19 juillet, seize heures, nous quittons la maison de mes parents pour celle de mes beaux-parents.

Les enfants sont dehors, ils attendent que je sois prête (pas de commentaires!).

J'entends soudain un grand rire : ma mère vient de surprendre ma fille, la bouche pleine de croquettes pour les chats. Elle a l'air de trouver ça très bon, elle nous regarde avec son air malicieux et sourit avec gourmandise : ça croustille!

Sur la route, Titouan, le nez collé à la vitre :

- Quand j'aurai un avion, je sauverai les nuages.

A chaque vélo doublé, il s'écrie :

- Pourquoi est-ce qu'on double les vélos de course ?

Son papa lui répond, non sans fierté :

- Parce que la voiture de papa va beaucoup plus vite qu'un vélo de course !

- Pourquoi la voiture de papa elle va plus vite qu'un vélo de course ?, demande mon fils... Et le jeu continue longtemps... Je fais semblant de dormir ou je regarde le plan d'un air très concentré. Si vraiment je vois qu'il faut sauver la situation, j'interviens en inventant la solution magique, celle qui est tellement belle qu'elle réussit à contenter mon fils pour quelques minutes au moins...

- Parce que les vélos de course, quand on ne les regarde pas, mais seulement quand on ne les regarde pas, sinon, ça ne marche pas, ils volent... Alors, très très vite, ils nous rattrapent, ils nous dépassent, et on les retrouve au feu rouge suivant...

- C'est pas les mêmes vélos de course !

- Si, c'est les mêmes, mais comme ils ne veulent pas faire de peine à ton papa qui croit que sa voiture est la plus rapide du monde, ils se déguisent pendant qu'ils sont dans les nuages, pour pas qu'on les reconnaisse... mais en vrai, c'est les mêmes...

Repas en famille. Aziliz est dans sa période yaourt. Elle en mange un, elle sort de table et va jouer. Nous sommes un peu en décalage, nous passons à notre tour au dessert. Ma fille aperçoit l'objet de ses désirs les plus fous, à peine est-il posé sur la nappe, on l'entend au loin qui crie "yayououououououou !" , elle se précipite vers nous, elle fait voler tout ce qui se trouve sur le banc pour faire place nette, elle grimpe dessus en quatrième vitesse puis nous regarde avec un sourire charmeur : "yayou ?"

Je fonds...

Je me dis que sans doute, la gamine, elle sait ce qu'il lui faut. Ce n'est pas si grave si elle ne mange presque que des laitages en ce moment. J'ai tendance à avoir confiance dans les instincts du corps. C'est peut-être une grosse bêtise, c'est possible.

Mon homme : "Non, non, t'as raison Tiphaine, pour moi c'est pareil. En hiver, mon corps me dit que je dois boire du whisky, et en été, il me dit que c'est du Pastis ! J'obéis."

Grrrrrrr....

22 heures 30. Je sors dans le jardin, fumer ma dernière cigarette. Ce que je crois être ma dernière cigarette, je n'ai aucune certitude. Je voudrais bien. Je pense à chaque être que j'aime, les vivants comme les morts, je les convoque, les uns après les autres, pour leur dire encore, cet amour, et pour leur demander de veiller sur moi, de m'aider à tenir. Ça fait beaucoup de monde soudain dans le jardin... Je la regarde et je lui dis : "Adieu", je l'embrasse une dernière fois, fort, et je l'écrase.

Depuis, je ne fume plus que des demi-cigarettes. C'est assez idiot, je le reconnais. On ne peut pas demi-arrêter (même si on peut arrêter le demi mais faut pas charrier tout de même !). C'est humiliant. C'est rageant. C'est frustrant. Tout ça, et plus encore.

mercredi 30 juillet 2008

La culotte de la reine vaudra toujours plus que celle de ta sœur... (sauf si ta sœur, c'est la reine, bien sûr...)

Entendu ce soir sur France-Inter, qui prend ses aises pendant les vacances : La petite culotte de la reine Victoria a été mise aux enchères. Prix de départ : 500 livres. Elle a finalement été emportée pour 9 fois plus.

4500 balles pour une culotte, y'en a qui n'ont vraiment rien d'autre à foutre (foutre, oui, c'est le mot qui convient) de leur argent.

Sans déconner...

Justement, j'avais bien envie de me payer des boucles d'oreilles en diamants, j'en ai déjà, mais elles sont si fines que c'est à peine si on les remarque. Question de budget. C'est beau les diamants, mais plus c'est gros, plus c'est horriblement cher. Je ne suis pas reine, mais je suis sûre que si on cherche bien dans ma généalogie, j'ai du sang royal, c'est obligé, toute ma jeunesse j'ai entendu dire que j'étais une vraie "princesse aux petits pois". Mille euros me suffiraient, je ne suis pas si gourmande, je préfère les myrtilles aux pastèques. Je ne sais pas quelle est la taille de la culotte de la reine Victoria, mais, mes fesses étant de taille tout à fait respectable, vous en aurez pour votre argent !

Allez, les gens, je suis généreuse, je veux bien même vous en donner sept, une pour chaque jour de la semaine. C'est pas beau ça ?

Sans déconner...

jeudi 31 juillet 2008

Jeanne sait

Jeanne regarde les petites gouttes qui roulent sur la vitre. Elle s'amuse à deviner leur trajet. Elle a quinze ans, elle prend le train pour la première fois.

Soudain dans le compartiment une odeur qu'elle n'a jamais sentie. De plus en plus forte. Elle reconnaît la pluie, la terre, le bois et puis, comme de la pisse de chat, mais en plus aigre. Elle regarde autour d'elle. Personne ne se bouche le nez, personne ne semble incommodé, comment cela est-il possible ?

C'est cet homme, juste devant elle, elle en est sûre maintenant. Elle n'ose pas le dévisager. Il vient de s'installer, il a posé une petite bouteille d'eau devant lui et a sorti un petit livre de son sac. Il se met à le lire, elle en profite pour lui lancer un regard furtif. Elle le reconnaît. Elle ne l'a jamais rencontré pourtant mais elle sait que c'est un marin, elle a vu sa photo dans un journal, la semaine précédente.

Jeanne regarde encore. Et elle voit pour la première fois ce qu'elle refusera de voir ensuite toute sa vie, ce qui la réveillera la nuit, ce qui lui arrachera des larmes, des cris de rage folle. Les orbites vides, la mâchoire pendante, les chairs qui se décollent, l'os qu'on sait en dessous, ce crâne désespérément vide, ces cheveux dont il ne reste que des touffes, ridicules, presque risibles si l'ensemble n'était pas si effrayant. Un futur cadavre.

Alors c'est ça, se dit-elle, c'est ça cette odeur, c'est comme ça que ça sent la mort ? Mais cet homme n'est pas mort, il est en train de lire, elle voit ses veines qui palpitent à son cou, cet homme n'est pas mort...

Elle essaie de rire, elle se rassure, elle n'est qu'une enfant qui s'invente des histoires qui font peur. C'est tellement amusant de jouer à avoir peur...

Elle apprendra une semaine plus tard que son bateau a chaviré.

Elle ne sera plus jamais la même.

Jeanne grandit, elle croise d'autres futurs cadavres, elle ne dit rien. Qui la croirait ? Et à quoi cela servirait-il ?

"Bonjour monsieur, je voulais juste vous dire que vous allez mourir bientôt...".

Qu'est-ce qu'elle peut faire avec ça ?

Rien. Elle ne veut rien en faire. Quand elle sent l'odeur de la mort, instinctivement, elle ferme les yeux et elle fuit, le plus loin possible.

Jeanne a vingt ans, elle est étudiante, perdue au milieu de la grande ville. Elle loge dans une petite chambre qu'elle partage avec une amie. L'amie a un jeu de tarots, elle s'amuse à tirer les cartes, elle rit beaucoup. A chaque fête, on convoque les esprits, on fait bouger les verres, les tables... Jeanne, elle, ne rit pas.

Jeanne sait lire dans les cartes, les dessins parlent pour elle, ils racontent une histoire, des histoires. Au début, Jeanne écoute la petite voix qui est en elle et qui dit les aventures écrites sur le chemin de cartes, elle sourit en écoutant son amie inventer d'incroyables destins, et comme elle est réservée, elle ne l'interrompt pas pour lui dire qu'elle se trompe.

Jeanne essaie de lire ses propres tirages mais elle n'y arrive pas. La petite voix ne dit jamais rien. Jeanne sait l'avenir des autres mais pas le sien. Peut-être est-ce aussi bien ainsi...

Jeanne marche dans les rues de la grande ville, elle croise des visages inconnus qu'elle connaît, lorsque l'un d'eux s'assoit près d'elle, elle ressent ses blessures dans son propre corps. Elle ne s'en étonne même plus. Elle s'éloigne de plus en plus des autres, elle ne veut pas se perdre en eux.

Jeanne marche dans les rues de la grande ville, il fait nuit, elle croise ces trois hommes et elle voit leur violence, leur haine, elle sait qu'elle ne pourra pas y échapper, elle sait l'enfant à venir dans son ventre, l'hôpital glauque, le visage neutre du chirurgien et le fœtus dans la poubelle.

Jeanne a vingt-cinq ans, elle quitte la grande ville sans regret pour une ville plus petite. Elle a fini ses études. Elle aurait voulu être journaliste mais elle a peur de poser des questions dont elle connaît les réponses. Elle avance à petits pas dans la vie, sans se faire remarquer.

Jeanne rencontre son mari sur son lieu de travail. Elle est incapable de lire dans les lignes de son propre cœur, elle sait pourtant que cet homme est celui qu'elle va épouser.

Elle sourit en constatant qu'elle ne devine rien sur lui, qu'elle ne sait pas qui il est, et encore moins où il va. Une seule certitude : désormais, ils iront ensemble...

Jeanne cesse d'avoir peur. Jeanne met son cœur et son âme à l'abri des épaules de son homme.

Jeanne a trente ans, un fils pousse dans son ventre, elle le connaît déjà.

Jeanne a trente-cinq ans, une fille pousse dans son ventre, elle la connaît déjà.

Jeanne a quarante ans, on sonne à sa porte.

Elle sait. Elle ouvre quand même. Il a une drôle de petite tête d'écureuil, il la regarde intimidé. Elle le serre contre elle. Elle sait les montagnes russes de son cœur, elle sait comme il a dû lutter pour faire le chemin jusqu'à elle. Jeanne a un secret désormais.

Jeanne a cinquante ans. Son fils quitte la maison. Elle le sait heureux.

Jeanne a cinquante-cinq ans. Sa fille quitte la maison. Elle la sait heureuse.

Jeanne a soixante ans, on sonne à sa porte.

Elle sait. Elle n'ouvre pas.

Elle ne lit plus le courrier dans la boîte aux lettres, elle ne répond plus au téléphone, elle ne lit plus ses mails.

Jeanne a soixante-dix ans. Elle vit seule dans une maison de retraite.

Jeanne a quatre-vingts ans. Des cadavres autour d'elle et des petits enfants, aussi.

Jeanne a quatre-vingt-dix ans. On frappe à sa porte.

Elle sait.

Elle ouvre.

vendredi 1 août 2008

Haïku n° 29

Anagramme

Dans le mot étreinte
Un bol noir au creux des mains
Une éternité

Sur la route œufs gaine – 4-

Poitiers

Quatre heures de route en solo pour aller voir mon frangin. J'arrive de nuit. Si vous arrivez tard à Poitiers, et que vous venez de l'autoroute, vous avez de fortes chances de finir sur un grand parking bordé par trois hôtels, à l'entrée de la ville. Soit l'Etap Hôtel, soit le Formule Un, soit l'Ibis. Le choix est complexe... Le Formule Un, je ne peux pas. Lorsque j'arrive à une gare de péage, sur l'autoroute, je choisis toujours la file avec le gars dans sa cabine et pas la machine. Par conviction morale. Si, si... Alors les Formule Un, ça n'est pas pour moi, pas possible.

Etap Hôtel, donc, parce que c'est moins cher que l'Ibis.

A la réception, je décroche un petit téléphone et un monsieur arrive. Il me demande : "La chambre : non fumeur ou fumeur ?" Courage... je réponds :

- Non fumeur s'il vous plaît.

- Ah... Il ne me reste plus que des chambres fumeur...

- Dans ce cas...

La chambre ressemble à toutes les chambres de cette chaîne, sauf qu'il y a un autocollant "I Love Mickael Jackson" scotché sous le lit du haut. La petite touche personnelle...

Un conseil : si vous voulez faire la grasse matinée parce que vous êtes arrivé tard dans la nuit, choisissez un autre hôtel. A moins que vous ne trouviez finalement sympathique le fait d'être réveillé très tôt par des femmes de ménage mélomanes. Le mieux, c'est de demander à une âme charitable de bien vouloir vous réveiller quelques minutes avant, histoire de bien commencer la journée, demandez-lui de vous dire des mots doux, de vous présenter une météo sans nuage, de vous faire des bisous dans le cou et de vous apporter thé et pain au chocolat au lit. Bon, si vous ne connaissez pas une telle personne, le mieux c'est de ne pas vous arrêter dans cet hôtel. Vous pouvez toujours arriver plus tôt, ce n'est pas idiot ça, mais vous manqueriez alors le fabuleux spectacle de la lune qui se lève sur la route, lune que vous croyez doubler, les étoiles qui apparaissent peu à peu, celles qui vont se coller au coin de votre pare brise, l'odeur de la nuit, les petites lumières dans

les maisons, tout ça vous le rateriez, ce serait dommage tout de même... Et la voix de Julien Delli Fiori, et la trompette d'Ibrahim Maalouf...

J'aime cette ville, elle est très belle. Elle est surnommée "la ville aux cent clochers", comme toutes les grandes villes... Je dors avec la fenêtre ouverte, j'entends les cloches qui sonnent en décalage, des timbres différents, un rythme différent, jolies musiques...

Je découvre l'université de Poitiers où travaille mon frère. Pas celle du centre-ville, non, non, celle qui est à côté du Couic, du Mastruc, et du cimetière.

Université morte, immense parking désert. Nous entrons, je croise une jeune femme, que pensez-vous que je fais ? Je lui dis bonjour... Elle me regarde comme si j'étais une martienne ou un japonais un peu décalé.

Bien. Je note sur mon carnet : "A la fac, on ne dit pas bonjour si on ne veut pas passer pour un plouc."

C'est très très grand, et très très vide.

Comme dans toutes les facs, on a construit un campus dans les années soixante, fait à la va vite, avec des préfabriqués provisoires qui doivent être remplacés par des structures pérennes en août 1973 (excellent cru, soit dit au passage).

Ce qui m'a le plus marquée, c'est un étrange bâtiment, au centre de l'UFR de droit. C'est le siège de l'IPAG. Une pyramide recouverte de briques provenant d'un pays exotique, genre chez les Aztèques, au moins. Elle a dû être belle, il y a longtemps, et c'est même pas sûr... Aujourd'hui, c'est... comment dire... ça ressemble à un Tetris pour Amstrad CPC 464 (à cassettes évidemment) : les briques sont tombées, il reste des murs de béton usé, parsemés de reliefs dérisoires d'un passé totalement décalé dans ces lieux. Bref, abandonnons le lyrisme : c'est très moche. Figurez-vous qu'il est impossible de se débarrasser de cette verrue, les ayants droit de l'artiste qui a conçu ce truc s'y opposant. La pyramide est en effet classée "œuvre d'art" (sic), on ne peut ni la restaurer (ça coûterait trop cher de faire venir ces putains de briquasses de là-bas et les briques de Poitiers c'est pas pareil...), ni "l'embellir", ni la supprimer...

Pourtant, les briques de Poitiers, moi je trouve que c'est joli...

J'aime bien me promener dans les écoles vides, on dirait que ça résonne encore, que ça raisonne encore. J'imagine le bruit, l'agitation, les tableaux d'affichage et l'angoisse de ceux qui cherchent leurs noms sur les listes, la vie secrète des lieux, les messages sur les portes des toilettes...

Mais mon endroit préféré se déniche ailleurs... au centre-ville de Poitiers. Au n° 30 de la rue des Cordeliers se trouve le paradis... Je n'ose pas y entrer, je pourrais n'avoir plus jamais envie de repartir.

Je pourrais presque oublier que j'ai un bolg à tenir et un million de lecteurs obsédé par une seule question : qu'est-ce qui peut bien se trouver au 30 rue des Cordeliers ?

Si vous y allez, vous qui êtes grand, fort et musclé (quoi, j'ai pas le droit d'imaginer mon million de lecteurs obsédé? Non mais, c'est MON bolg !), pensez à moi !

Et ramenez-moi des macarons à la rose et à la fleur d'oranger...

S'il vous plaît...

samedi 2 août 2008

La consigne était la suivante : Décrivez un futur sans essence.

Le gardien de phare

Il n'avait encore jamais osé monter tout là-haut, il croyait qu'il n'en serait pas capable.

Peut-être bien qu'il aurait le vertige

Peut-être bien qu'il n'aurait pas la force

Peut-être bien que le voyage était trop long

Peut-être bien que tout est automatisé et que...

Entre le ciel et l'océan,

Le phare apparaît soudain.

Il descend du bateau et pose le pied sur le rocher.

Surtout, ne pas tomber.

Il s'agrippe au parapet.

Il se retourne, le bateau s'éloigne.

Tout petit point à l'horizon.

Puis plus rien.

Il ouvre la porte en fer.

C'est sombre.

C'est humide.

Peut-être bien que les vagues peuvent l'atteindre

Peut-être bien que le vent se lève

Peut-être bien que la tempête arrive...

Il monte l'escalier de pierres

Marche après marche

Le jour là haut l'attire

Il ne pense plus qu'à ça

Arriver tout en haut

Voir le ciel

Il monte l'escalier d'os

Os après Os
Il remonte la colonne vertébrale
Là-haut, enfin, le sommet...
Il sort à l'air libre
Serait-ce déjà la nuit ?
L'obscurité partout...
Il allume le faisceau dans la lanterne
Et la lumière est
Et la lumière se fait dans son crâne
Il voit.
Devant lui, loin devant, une terre peuplée de chiffres et d'habitudes
Des hommes en costume, des immeubles géants et des arbres sans feuilles.
Qu'est-ce que c'est que...
Soudain, le mouvement de rotation s'enclenche
La petite fée jaillit
Et le flux lumineux danse autour de lui
La nuit s'éclaire, elle prend vie
Un monde inconnu apparaît soudain
Les enfants qui rient, le bruit d'une cascade, le bleu du ciel, les nuages, la
brise de l'aube, les mouettes, une femme rêveuse, le chant des grillons et des
cigales, des moustiques insolents, l'eau des torrents, le calme des lacs, le
silence des églises, les ours, les baleines et les ptérodactyles...
Il pleure...
Il est là-haut, là où il n'avait jamais osé monter, là où il pensait que tout était
automatisé...
Il pleure enfin.
Dans le ciel, les étoiles chantent,
Il les écoute avec bonheur.
Il sait que sa place est désormais là :
Dans son monde plein d'essence,
Dans son monde sans essence.
Et le gardien de phare embrasse la petite fée
En un baiser lucide.

lundi 4 août 2008
Tag Littéraire

- 1 - Quel(s) souvenir(s) avez-vous de votre apprentissage de la lecture ?
Je n'en ai aucun. C'est comme si j'avais toujours su lire.
- 2 - Vos lectures préférées lorsque vous étiez enfant ?

Chaque vendredi, j'allais à la bibliothèque paroissiale, j'y prenais cinq livres, y'avait pas le droit d'en prendre plus. Le samedi, ils étaient déjà tous lus...

Fantômette, Le club des cinq, En famille qu'est-ce que j'ai pu pleurer en lisant ce livre, les "*j'aime lire*", les contes, *la comtesse de Ségur, Oui-Oui et la gomme magique*...

3 - Aimez-vous la lecture à haute voix ?

J'aime toutes les lectures.

4 - Votre conte préféré ?

Les trois souhaits.

5 - La meilleure adaptation d'un roman ou d'une pièce de théâtre ?

Charlie et la chocolaterie, un vrai régal !

6 - Apprenez-vous par cœur certains poèmes, répliques de théâtre, passages de roman ?

Oui, et alors ?

7 - Avez-vous des livres ou des magazines dans vos toilettes ?

Des livres, des magazines, une grande étagère à BD aussi. Ceux qui vont dans ces toilettes ont bien du mal à en repartir... Sauf les analphabètes, et encore.

8 - Avez-vous plusieurs lectures en chantier ? Combien ? Lesquelles ?

C'est rare que j'aie plusieurs bouquins en "chantier", c'est le cas en ce moment parce que je picore, il y a des livres qui ne se lisent pas d'une seule traite.

- *Une vie bouleversée*, le journal d'Etty Hillesum

- *Petit traité des grandes vertus*, d'André Comte-Sponville

- *Trois contes sur la curiosité* (ça, c'est pour le boulot)

- *Crimes et châtiments* (en cours depuis septembre 2007...)

- *L'homme que l'on prenait pour un autre*, Joël Egloff (que mon homme est en train de lire en ce moment même, j'attends qu'il le laisse pour le lui piquer et continuer ma lecture !)

9 - Le poète que vous ne cesserez jamais de relire / de vous réciter ?

Celui de mon cœur...

10 - Le livre que vous avez lu le plus rapidement ? Le plus lentement ?

Je lis très rapidement, je ne crois pas qu'il y ait un livre que j'aie lu plus vite qu'un autre. Je crois bien que je dévore tout ce que j'adore...

Le plus lentement ? Euh... *Crimes et châtiments* peut-être puisque je ne l'ai pas encore terminé... Les recueils de poésie, je les lis lentement, je picore par petites touches, poème après poème.

Elle est bizarre cette question, à vrai dire. Si je prends l'exemple de *Crimes et Châtiments*, je peux dire que je le lis lentement puisque ça fera bientôt un an que je suis dessus, mais à chaque fois que je le lis, je le lis vite, c'est juste

que je m'arrête vite aussi, et puis quand je le reprends au bout d'un mois, j'ai oublié pas mal, alors je relis ce qui était avant... ça prend du temps mais je ne lis pas moins vite. Si ?

11 - Préférez-vous les éditions de poche aux originales ? Pourquoi ?

Les éditions de poche à cause du prix hé patate !

Un beau livre, c'est agréable, mais ce n'est pas le plus important.

12 - Le(s) livre(s) que vous ne rangez jamais dans votre bibliothèque et qui traîne(nt) toujours ?

Il n'y en a pas. Même l'annuaire est rangé.

13 - Quel est votre rapport physique à la lecture ? Debout ? Assis ? Couché ?

Debout, assis, couché. Un sucre, Médor ?

14 - Vos lectures sont-elles commentées crayon en main ?

Quelle horreur ! En quoi mes commentaires seraient dignes d'être lus par un prochain lecteur ?

15 - Offrez-vous des livres ?

Tout le temps.

16 - La plus belle dédicace, que ce soit de l'auteur ou de la personne qui vous l'offrit ?

A toi grâce à qui j'ai pu réaliser ce chef d'œuvre (on peut rêver !)

17 - Quel est votre rapport sensuel au livre ? (Odeur, texture, etc.)

J'aime respirer les livres, j'adore l'odeur des vieux bouquins, un peu sucrée, et celle des livres neufs aussi, celle de l'encre. Je les touche aussi, je les caresse s'ils sont caressables c'est à dire si le papier est doux. Je n'aime pas couper les pages des éditions Corti, j'ai l'impression de faire mal au livre. J'ai déjà mordu un livre, pour voir, ça fait des empreintes de dents, c'est assez joli ... Je n'aime pas qu'un livre soit ouvert et retourné, c'est comme pour le pain, ça ne se fait pas. Si j'en vois un dans cette position, je le sauve en lui offrant un marque page et il reprend sa forme naturelle. Ouvert entre les mains, oui, gisant abandonné sur la table ou le lit, non.

18 - Quels sont les auteurs dont vous avez lu les œuvres intégrales ?

Aucun. Sauf peut-être ceux qui n'ont écrit qu'un seul livre, mais je considère que n'ayant lu ni leurs lettres, ni leurs listes de course, je n'aurai de toute façon jamais la prétention de dire que je connais l'œuvre intégrale de quelqu'un... La mienne peut-être... Et encore, je suis capable d'écrire sans m'en rendre compte. En ce moment même, je n'écris pas d'ailleurs, je suis en train d'écouter de la musique.

19 - Un livre qui vous a particulièrement fait rire ?

Sans nouvelles de Gurb, de Mendoza (un exemple parmi tant d'autres).

20 - Un livre qui vous a particulièrement ému ?

Océans, d'Yves Simon (un exemple parmi tant d'autres).

21 - Le Livre qui vous a terrifié ?

L'aveuglement de Saramago (un exemple parmi tant d'autres).

22 - Le livre qui vous a fait pleurer ?

Des souris et des hommes de Steinbeck (un exemple parmi tant d'autres).

23 - L'avertissement / l'introduction qui vous a le plus marqué ?

Je ne les lis pas.

24 - Le titre le plus marquant, original, décalé, astucieux ?

J'aime beaucoup *La p..... respectueuse* que je n'ai pourtant jamais lu !

25 - Décrivez votre bibliothèque.

Deux étagères géantes en bois, repeintes en bleu. Pour le reste, c'est là.

26 - Le(s) livre(s) dont vous vous êtes finalement débarrassé ?

Se débarrasser... euh... je ne me débarrasse jamais de mes livres. Je les prête, je les donne, parfois je les abandonne même là où quelqu'un pourra les trouver.

27 - L'endroit le plus insolite où vous lisez ?

Il n'y a pas d'endroit insolite pour lire.

28 - Il ne vous reste que trois jours à vivre : que souhaitez-vous lire ou relire ?

L'histoire de ma vie.

29 - Votre livre d'art préféré ?

Un livre sur la Casa Batlló.

30 - La bibliothèque idéale ?

Celle que je n'ai pas encore lue.

31 - L'incipit qui vous a le plus marqué ?

Un exemple parmi tant d'autres :

"Mon premier amour a les dents jaunes. Il entre dans mes yeux de deux ans, deux ans et demi. Il se glisse par la prunelle de mes yeux jusqu'à mon cœur de petite fille où il fait son trou, son nid, sa tanière. Il y est encore à l'heure où je vous parle. Aucun n'a su prendre sa place. Aucun n'a su descendre aussi loin. J'ai entamé ma carrière d'amoureuse à deux ans avec le plus fier amant qui soit : les suivants ne seraient jamais à la hauteur, ne pourraient jamais l'être. Mon premier amour est un loup. Un vrai loup avec fourrure, odeur, dents jaune ivoire, yeux jaune mimosa. Des taches d'étoiles jaunes dans une montagne de pelage noir". Bobin, *La folle allure*.

32 - La clause qui vous a le plus marqué ?

Un exemple parmi tant d'autres :

"Si je range l'impossible salut au magasin des accessoires, que reste-t-il ? Tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui." Sartre, *Les mots*.

mardi 5 août 2008

Chevaucher les étoiles

Savoir accepter
que l'on ne sait pas ce que l'on sait
que l'on sait ce que l'on ne sait pas.

Et chevaucher les étoiles,
confiant.

mercredi 6 août 2008

Sur le chemin des poètes

Titouan se promène avec sa grand-mère.

Il récite un poème.

Nonna : "C'est génial ! Tu le connais par cœur !" "

Titouan : "Mais non ! Parker c'est Spiderman, moi c'est Titouan !"

jeudi 7 août 2008

Sur la route, oeufs-gaine -5-

Partons dans quelques heures pour la Bretagne, puis, demain matin, prenons le bateau pour aller sur une île sur laquelle il nous attend. Nous ne nous sommes jamais rencontrés.

C'est chouette !

Vive la technologie !

Et vive la vie, surtout !

samedi 9 août 2008

Doux doudous...

Doux, le doudou. Petit morceau de tissu, petit lapin, petit ours sans défense. Rapiécé, usé, avec son odeur de lessive, de draps, de sommeil et d'enfance.

Doux le doudou...

Mon doudou ! Mon doudou ! crie mon enfant, et il court dans toute la maison à la recherche de son trésor. Chaque objet est retourné avec frénésie, il regarde sous le lit, dans la corbeille à linge, l'armoire, le lave-vaisselle, sous les lauriers peut-être...

Doux mon doudou... Mon petit doudou à moi... Je t'aime bien fort !

J'ai toujours eu peur des doudous. Toujours mal à l'aise avec ces petits trucs qui reçoivent tant d'amour. Il a fallu que je me fasse violence pour accepter que mes enfants aient des doudous. Mère indigne !

Chaque soir, pendant deux ans, j'ai fait tourner les peluches de mon fils. Un doudou différent pour chaque nuit. Pour ne pas qu'il s'habitue, pour ne pas qu'il en élise un. Mère indigne !

Doux... D'où cela vient-il, cette peur des doudous ? Ce n'est pourtant pas bien méchant ces petites bêtes-là...

J'ai quinze ans et ma tante fête ses quarante ans. Immense salle des fêtes, une foule d'invités et une grande table jonchée de cadeaux. Elle les ouvre les uns après les autres, elle crie de joie et de surprise, elle s'extasie. Ma grand-mère arrive avec un petit paquet dans les bras, elle l'offre à sa fille. Ma tante déchire le papier. A l'instant même où elle aperçoit ce qui est à l'intérieur, son visage se décompose et le mascara coule sur ses joues pleines de larmes.

- Mon nounours... mon petit nounours...

Elle pleure et elle oublie les plats qui refroidissent, les invités tout autour, les serveurs qui s'impatientent, la montagne de cadeaux, la musique en sourdine... Elle pleure...

Au milieu de l'immense salle, une petite fille tient son nounours dans les bras.

Moi, je me dandine d'un pied sur l'autre, je voudrais être ailleurs, qu'est-ce que c'est que ce truc ridicule qui vient de faire s'écrouler une forteresse en moins d'une seconde. Je la trouve tellement vulnérable... et ça me fait peur. Je me dis que jamais jamais jamais je ne permettrai qu'on puisse ainsi me bouleverser en public aussi facilement. Je trouve ça intolérable, inacceptable qu'un machin comme ça te dézingue en direct, sans prévenir.

Elle pleure, elle pleure, elle ne s'arrête plus, elle serre le petit nounours dans ses bras.

Je devrais être émue, je devrais trouver ça touchant et avoir la larme à l'œil comme tout le monde mais non, rien à faire, ça me terrifie.

J'ai fait la valse des peluches pendant deux ans devant le lit de mon petit bonhomme. Bonsoir monsieur lapin ! Bonjour Mouimoui la souris ! Coucou mademoiselle la coccinelle ! Oh ! mais c'est Coacoa la grenouille qui est là ce soir !

Peine perdue. Il a résisté à toutes mes fourbes tentatives pour le détourner de son noble amour pour son petit lapin.

Raté...

Mes amis : "Tiphaine ! Les enfants ont besoin d'avoir un doudou ! C'est important ! C'est une odeur familière, un objet rassurant qu'ils peuvent emmener partout avec eux, tu ne peux pas demander à un gosse si petit

d'être indépendant, qu'est-ce que c'est que cette idiotie ? (en vrai, ils disent connerie, mais je fais comme si j'avais des amis de la haute, pour vous épater !)."

Et bien sûr, ils ont raison. J'ai lâché l'affaire avec ma fille, pas de valse des doudous, choisis qui tu veux.

J'ai évolué aussi, un peu. Je vous jure. Je comprends qu'ils aient besoin d'avoir un point de repère, besoin de retrouver un truc stable, toujours là, mais j'ai quand même encore un peu de mal. La peur panique quand le doudou est perdu, j'ai du mal à la supporter. Je me suis demandée si j'étais jalouse, je ne le suis pas. Je crois que ce qui me fait le plus peur c'est qu'ils aient besoin de se rassurer dans les bras d'un morceau de tissu, que leur bonheur et leur tranquillité dépendent d'une peluche sans âme. Mère indigne ! Tes bras ne sont pas assez doux !

Ils dorment, je viens de les embrasser, tard dans la nuit. Titouan a son petit lapin sur le visage, l'une de ses pattes est dans sa bouche, il la mordille dans son sommeil. Aziliz a posé son Luminou tout contre son cœur.

Ils sont si beaux, tous les quatre. Je suis tellement fière et tellement heureuse.

C'est des conneries tout ça... Mes enfants ne sont pas dépendants d'un petit lapin et d'un petit chat lumineux. Ils sont dépendants de l'amour qu'ils fixent dessus.

Est-ce que c'est si grave d'être dépendant à l'amour ?

Pas vraiment...

Je crois même que c'est une chance.

Finalement, voilà deux petits chéris qui partent plutôt bien dans la vie.

samedi 16 août 2008

Journal sous Champix : Préambule

Mercredi 13 août 2008, J-1

Je ne l'ai pas oubliée, cette lettre que j'ai écrite à ma dernière cigarette. Deux mois que je me bats. En vain. J'aimerais vous dire que je ne suis pas si lâche, que je ne manque pas de volonté mais je suis encore moins forte qu'elle. Je vous jure que chaque matin je me lève avec la ferme intention d'arrêter. Et chaque midi, je craque. Tant de matins à lutter, à pester, à être en colère contre moi et contre tout le monde, à gueuler au moindre prétexte, à me jeter sur le tabac pour faire cesser cette haine que je sens en moi.

J'ai essayé les patches. Une grosse dose pour commencer et aussitôt des palpitations, sueurs, nausées. J'ai diminué peu à peu, jusqu'à découper un tout petit triangle mais c'était encore trop fort. Sur la notice, il y a un test de dépendance. Je l'ai fait, pour voir. Verdict : je ne suis pas dépendante et je

n'ai pas besoin de patches pour arrêter. Mouais... C'est pas vraiment l'impression que j'ai. D'après ce que j'ai compris, puisque j'ai posé la question au médecin cet après-midi, je ne suis pas dépendante physiquement, je fume finalement peu, j'ai beaucoup réduit. Ce ne serait pas la nicotine qui me manque mais le geste. Ce qui expliquerait pourquoi le patche ne fonctionne pas sur moi.

Le docteur : "Tant que vous n'aurez pas la volonté..."

Et moi, je peste à l'intérieur de moi, j'enrage. Je déteste qu'on puisse me dire que je manque de volonté, j'ai le sentiment que ça dépasse ma volonté, non, c'est pas un truc que mon cerveau malade a inventé pour me dédouaner, je vous jure que c'est vrai, je veux arrêter de fumer, je ne supporte pas d'être dépendante de ce machin, je hais ce manque, je crois devenir folle parfois à tourner en rond, à renifler la fumée des autres...

C'est tellement rageant et humiliant d'être dominée par un morceau de tabac... Et les petits malins me disent, ben alors, puisque tu détestes ça, soit plus forte que la cigarette, suffit de dire stop, suffit d'avoir de la volonté.

C'est ça...

Tout le monde me renvoie à la gueule mon impuissance, ça m'humilie, ça m'attriste, ça me met en rage mais ça ne me rend pas plus forte ou plus combative.

J'ai essayé seule, je n'ai pas réussi.

Aujourd'hui, je suis allée chez le médecin, pour me faire aider.

On cause des patches, des gommes, j'explique que j'ai déjà essayé. Bien.

- On peut essayer le Champix, si vous voulez.

- Le quoi ?

- Le Champix.

- Vous plaisantez ? C'est un nom que vous venez juste d'inventer pour me faire rigoler ou ça existe vraiment ?

Il enlève ses lunettes, signe que ça va chier.

- C'est un médicament, un produit sérieux, une substance active qui vient se fixer dans les récepteurs nicotiques.

- Ah...

- Dans les récepteurs du plaisir...

Bon, là, je ne dis rien, je sens que c'est pas le moment de déconner. Il poursuit :

- La première semaine, vous prenez un comprimé le matin, ça vous donne progressivement l'envie d'arrêter, vous ne prenez plus de plaisir à fumer mais vous pouvez continuer à fumer pendant cette période. Ensuite, vous arrêtez totalement et vous passez à deux comprimés par jour, pendant douze semaines. Le plus dur, ce n'est pas d'arrêter, c'est de ne pas reprendre.

- Bien. Va pour. Je vais essayer.

- Un détail : pour les patches, vous avez eu un remboursement ?
- Oui.
- Dommage. Vous n'avez le droit qu'à un remboursement par an. Vous devrez payer le prix fort.
- Bien...
- Ça vous fera une motivation supplémentaire !
- Non... Je sais que non. L'argent n'est jamais rentré dans aucune de mes motivations. Je suis allergique on va dire.
Il me souhaite bon courage. Je m'en vais.
A la pharmacie, je prends un mois de traitement. 125 euros.
Je croise les doigts.
Je vous tiens au courant.
Quand je pense que je prends des Champix pour arrêter la clope, ça me fait rire...

dimanche 17 août 2008

Sur la route œufs gaine – 6-

Jeudi 7 août 2008, après-midi, Domfront.

Nous sommes attablés à la terrasse d'un café, il fait beau. Dans quelques instants, nous prendrons la route pour la Bretagne. Je sors mon téléphone portable, je compose le numéro de Didier, il faut bien le faire, pour le prévenir de notre arrivée. C'est bizarre de faire ce geste. Etrange sensation que d'appeler quelqu'un qu'on ne connaît pas mais qu'on connaît... Un peu d'appréhension. C'est A. qui répond. Je la vois sourire et je souris moi aussi. "Vous nous reconnaîtrez facilement, nous serons la famille la plus merveilleuse au monde !" J'exagère un peu, tout de même... mais ça me fait rire, elle aussi. Soudain, la pluie se met à tomber furieusement, nous nous rapatrions à l'intérieur du troquet, la communication prend fin de manière abrupte. Plus tard, je laisse un message pour donner notre heure d'arrivée, ils viendront nous chercher au bateau.

Vendredi 08 août, trop tôt le matin, nous partons un peu en avance et... nous nous perdons...

De tiphaine à didiercarnet, 9h38 :

"Je pense qu'on va rater le bateau car on a réussi à se perdre ! je vous tiens au courant ! bisous ! tiphaine"

De didiercarnet à tiphaine, 9h40

"Vous êtes où ?"

De tiphaine à didiercarnet, 9h46 :

"A Locoal Camors... je te jure ça existe !"

De tiphaine à didiercarnet, 10h30 :

"Bateau de dix heures quarante raté hélas ! sommes à saint pierre dans un bouchon : on va se taper un max de frites et de crêpes pour se consoler !" (à ce moment là, j'ignore qu'il n'y a pas qu'une seule compagnie qui dessert l'île, je suis une grande naïve... je crois donc que je vais patienter jusqu'à 18 heures en mangeant des crêpes !)

De tiphaine à didiercarnet, 11h03

"On arrive à 11h50 si tout va bien ;-) on est facilement reconnaissables : trois décalqués à lunettes !"

De tiphaine à didiercarnet, 11h35

"Le bateau a du retard ! ça vous va midi trente ? comme ça si on arrive en avance (on peut rêver) on ira se prendre un café on en a grand besoin" (il me faut préciser que le Poutouland n'a pas l'habitude de se lever si tôt...)

De didiercarnet à tiphaine, 11h40

"On est au port. On vous attend."

De tiphaine à didiercarnet, 11h40

"Zut ! désolés ! si vous voulez nous attendre dans un café dites nous le nom et on vous rejoint. On est dans le bateau toujours à quai..."

De tiphaine à didiercarnet, 11h43

"ça y est ! On recule !"

De didiercarnet à tiphaine, 11h49

"On est au port. On vous attend C'est quoi le nom du bateau ?"

De tiphaine à didiercarnet, 11h49

"C est j vais mourir le nom du bateau ! locmaria56"

De didiercarnet à tiphaine, 11h51

"Nom du troquet : la frégate"

De tiphaine à didiercarnet, 11h53

"Ok pour la frégate c est plus d un café dont j ai besoin au secours délivrez moi !"

De didiercarnet à tiphaine, 11h54

"Bien joué ! C'est le rapide !"

Et pour être rapide, il est rapide ce foutu bateau... Mon fils et mon homme sont morts de rire, et moi, j'attends de mourir dans un calme très relatif...

De didiercarnet à tiphaine, 12h01

"Je suis en rouge. A. et S. en noir"

De tiphaine à didiercarnet, 12h04

"Moi je suis verte ! Titouan a un tee-shirt de pirate"

Le bateau arrive enfin, je ne suis pas morte. Ouf ! Et dire que dans deux jours il va falloir renouveler cette épreuve... Surtout ne pas y penser ! J'avance tout doucement, je remonte le quai en fumant une cigarette roulée que j'ai eu toutes les peines du monde à confectionner dans le bateau tant mes mains tremblaient. Pour un peu, j'embrasserais le sol ! Que ça fait du

bien d'être vivante ! Des voitures et du monde tout autour de nous, trop de monde, trop de voitures. Nous n'avons pas l'habitude, c'est le genre d'ambiance que nous fuyons. On est comme en décalage. A la terrasse du café la frégate, une autre famille en décalage nous regarde en souriant.
Contact.

lundi 18 août 2008

Journal sous Champoux (jours 1 à 4)

Journal sous Champoux – Jour 1

Jeudi 14 août 2008

J'avale le premier comprimé.

Rien.

Je hausse les épaules et méprise la liste des effets secondaires que je me suis empressée de lire avant d'ingurgiter le bidule, j'aime bien être prévenue.

A la sortie de Nantes, sous un ciel entièrement tapissé de gros nuages gris, un auto-stoppeur avec un tee-shirt jaune tient une pancarte sur laquelle il a inscrit : "soleil".

Je prends vite une photo mentale, pour ne pas oublier.

Nous sommes quatre dans la voiture, tout l'espace est occupé. C'est dommage, il était bien mignon mon auto-stoppeur poète...

Nous faisons une pause dans un bar au bord de la route. J'ai tellement faim que je pourrais tuer pour un sandwich. Est-ce déjà l'un des effets secondaires du Champoux ou n'est-ce pas plutôt le rugissement de la Tiphaine en manque ?

Nous sommes en terrasse, pour bien profiter des pots d'échappement, je rentre à l'intérieur pour commander deux cafés, je m'adresse à l'un des clients, c'est le patron qui me répond. Oups... J'ai commandé deux cafés à un client au comptoir, ça va pas bien moi...

Journal sous Champoux – Jour 2

Vendredi 15 août 2008

Je me suis réveillée en pensant ça : "Je ne pense que ce que je peux penser."

Ce truc vertigineux me met mal à l'aise, je ne sais pas bien quoi en faire.

J'avale mon second comprimé.

Pour l'instant, tout va bien, j'ai déjà moins envie de fumer, mais j'ai aussi envie de vomir...

Je me décide à aller regarder sur internet ce qu'on dit du Champoux, je tombe sur un article assez inquiétant, ça me perturbe un peu. Je lis les commentaires et me rends compte qu'il est difficile de différencier les effets secondaires supposés du Champoux et ceux de l'arrêt du tabac car ils sont assez similaires. J'ai toujours pensé, peut-être à tort, que fumer était un

antidépresseur, il me semble donc assez logique que cesser de fumer puisse entraîner une dépression, d'autant plus que le médicament que je prends ne contient pas de nicotine. Il est possible que je me trompe.

Je fume toujours. Pour ceux qui ne connaissent pas le principe de Champoux, j'explique : on peut fumer durant la première semaine, on choisit ensuite un jour pour arrêter durant la seconde. D'après les témoignages que j'ai lus, on aurait de moins en moins de plaisir à fumer, ce qui rendrait donc l'arrêt plus facile.

Je n'ai pas moins de plaisir à fumer.

Journal sous Champoux – Jour 3

Samedi 16 août 2008

Je vais nourrir les poules avec des restes de poulet. Quand Adèle me le fait remarquer, je réalise l'horreur de mon geste, et ça me fait bien marrer...

Ce Champoux est décidément puissant !

Au milieu des bouchons, suis très irritable, sont-ce les bouchons ou un des effets secondaires du Champoux ? Ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas l'effet du manque, puisque je fume encore...

A moins que ce ne soit l'idée de l'arrêt à venir et un manque par anticipation...

Journal sous Champoux – Jour 4

Dimanche 17 août 2008

C'est tout de même paradoxal de ressentir les effets du manque quand on n'a pas encore arrêté de fumer...

Méfiance.

Je continue tout de même le traitement, à partir d'aujourd'hui c'est double dose, un cachet le matin, un cachet le soir.

Rien de neuf mais du soleil enfin puisque nous avons rejoint notre sud d'adoption.

Et une lune rousse magnifique à la tombée de la nuit.

Pour les jours suivants, je vous posterai un résumé la semaine prochaine à mon retour car nous allons passer huit jours de vacances avec tout plein d'amis à la montagne.

Le bolg reste cependant ouvert, mais je ne répondrai pas tout de suite aux milliers de commentaires, il faudra être patient !

mardi 19 août 2008

De la lenteur

J'aime beaucoup l'idée que je vous écris ce billet sur la lenteur, depuis le siège avant passager de ma voiture lancée à plus de cent kilomètres à l'heure.

Peut-être est-ce parce que je suis née en retard de quinze jours, peut-être sont-ce ces cinq minutes pendant lesquelles je n'ai pas respiré, à ma naissance... Un docteur avait dit à ma mère que je passerais ma vie à essayer de rattraper ces cinq minutes... Je n'en sais rien. Je crois que mon temps est différent du vôtre. Ce n'est pas que je ne le maîtrise pas, le temps ne m'angoisse pas, mais... peut-être passe-t-il différemment pour moi. Peut-être pas, je ne suis pas vous, après tout. Je ne suis pas pressée, jamais, j'ai l'impression de voir le monde courir tout le temps. Je ne cours pas, j'ai horreur de ça.

Fin de matinée sur l'île. Je viens de me réveiller et je bois mon café dehors, face à la mer.

Il me dit : "On pourrait rester là des heures, sans bouger, juste à regarder." Je comprends ça. Je n'ai pas besoin d'aller visiter les coins et les recoins, j'aime me poser quand je voyage, m'arrêter longuement pour contempler. Parfois, quand je vois des touristes, je me dis qu'ils visitent les pays comme on va au musée. Deux secondes par toile, cinq minutes par salle. Je ne sais pas faire ça. Quand je vais au musée, je marche tranquillement, je regarde un peu partout, j'attends ce qui va me sauter au visage. Ça finit toujours par arriver. Quand le choc survient, je m'arrête, je m'assois. Longtemps. Une toile ou deux suffisent. Je m'en imprègne, je les grave au fond de moi et je m'en vais.

Suis-je lente parce que je ne suis pas pressée ? Je me suis longtemps posé la question. A une époque où je maîtrisais parfaitement l'art de l'auto-flagellation, je me voyais comme une grosse vache qui broutait bêtement toute la journée, mollement. Aujourd'hui... je crois que je ne suis pas si grosse que ça ! Je regarde les trains avec délice, ce ne sont jamais les mêmes, je connais de merveilleux brins d'herbe, des nuages insensés, j'avance doucement mais avec bonheur. Je ne suis pas baguée, je dors à l'heure de la traite et seuls ceux que j'aime profitent de mon lait.

J'ai des amis qui font tout à horaires fixes, je ne sais pas faire ça non plus. Je mange quand j'ai faim, je dors quand j'ai sommeil. Bien sûr, n'étant pas complètement coupée de la réalité et du temps des autres, je suis ponctuelle dans mon boulot. J'arrive à l'heure, et même un petit peu en avance, justement pour ne pas avoir à me presser, le temps de regarder dans mon casier, dire bonjour aux collègues, boire un petit café... A la cantine, ceux qui mangent avec moi doivent penser que je suis très croyante. Je pose mon plateau, je joins les mains, et je regarde autour de moi, les autres, ce qu'il y a sur la table, ce qu'il y a derrière la fenêtre, les arbres, le ciel... Je ne peux pas manger directement, j'aurais l'impression d'être une oie ! Pareil pour mon thé et mon café, je les bois toujours tièdes, jamais brûlants. Quelle

drôle d'idée que de se torturer ainsi les lèvres la langue et le gosier ! Je ne saurais apprécier la saveur de ces deux zexquis breuvages si je devais m'ébouillanter, alors je prends le temps de chauffer mes mains au bol, de contempler les paysages magiques qui se dessinent à la surface, de me faire des bains de vapeur en mettant la tête au-dessus du liquide...

Je prends mon temps. Je ne suis pas lente. Je suis gourmande, c'est différent. Je crois que pas mal de mes connaissances ont peur de perdre leur temps, il passe trop vite, alors ils courent comme des fous, pour en gagner du temps, ils accumulent les sorties, les activités pour avoir l'impression que leurs journées sont pleines, qu'ils n'ont pas vécu en vain.

Je suis assise dans l'herbe. On pourrait croire que je ne fais rien. Ça peut durer des heures. Ma vie n'est pas moins pleine...

Je vais vous livrer un grand secret de ma pédagogie. Il m'a fallu pas mal de temps pour arriver à cette conclusion mais l'expérience peut parfois servir...

Lors de mes premières années d'enseignement, je courais après le programme et l'appliquais scrupuleusement. En moins de dix mois, j'abordais tous les points, voyais toutes les notions imposées par les instructions officielles et faisais tout ce qui m'était possible pour essayer en même temps d'apporter autre chose à mes élèves : des lectures, du rêve, de la poésie, de la réflexion... Et figurez-vous que j'essayais également de combler les lacunes et les retards accumulés, et il y en avait, chaque année un peu plus... Résultat des courses en fin de parcours : nous avons survolé le programme, j'avais distribué force résumés et photocopies miracles (prendre des notes c'est du temps de perdu...) mais mes élèves... qu'en avaient-ils retenu ? Pas grand chose, il m'a bien fallu un jour ou l'autre me l'avouer...

Depuis, je fais moins mais je crois que je fais mieux. Le programme n'est pas bouclé, je sélectionne ce qui me semble vital, c'est toujours difficile car j'aurais envie de tout voir, mais ces programmes ont été faits pour des élèves idéaux qui n'existent pas.

A la fin de cette année scolaire, mes élèves avaient vu peu de notions, pour ceux qui s'y connaissent un peu je peux vous les donner pour mes sixièmes : les classes grammaticales (on les appelait natures au temps jadis !), trois fonctions (Sujet, COD et COI), la conjugaison du présent (indicatif, subjonctif et impératif), de l'imparfait et du passé simple. C'est tout pour ce qui concerne la grammaire et la conjugaison, c'est à dire très peu en regard du programme officiel. Mais je vous assure que ça, ils le savaient VRAIMENT bien, parce qu'on l'a vu et revu et rerevu, qu'ils ont fait plusieurs jolis schémas, récité par cœur, dessiné, chanté et même fait des maquettes c'est vous dire ! La pédagogie "nouvelle" demande aux enseignants de survoler des milliers de notions, de les aborder de manière

ludique et inductive quand il faudrait prendre le temps de l'étude, de l'apprentissage, de la répétition, des exercices certes fastidieux mais tellement formateurs... Que je suis vieux jeu.... Bigre ! Je suis en train de m'égarer ! Je crois bien que je me trompe de blog !

Bref, je suis dans ma vie comme dans ma manière d'enseigner : je prends le temps, je sacrifie ce qui ne me semble pas indispensable, je profite de ce qui me semble vital.

Je prends mon temps.

Je ne suis pas lente.

Je suis gourmande, c'est différent.

vendredi 22 août 2008

Sur la route œufs gaine – 7-

C'est une sensation étrange que celle d'avoir l'impression de connaître depuis toujours des personnes que vous venez à peine de rencontrer. C'est pourtant ce qui s'est passé, sur l'île.

Les petits ont pris mon fils sous leurs ailes, lui ont fait visiter le jardin et il a tout de suite trouvé son lieu d'élection : la cabane. Un petit chalet en bois, sous les pins, avec juste la place pour un matelas... et un doudou...

La maison est blanche et bleue, sur la terrasse, tu peux voir l'océan. Rien que ça, ça suffirait à mon bonheur.

Nous mangeons au soleil, nous nous découvrons de drôles de points communs, parlons de tout, de rien, pas vraiment de blog finalement...

Comment vous décrire tout ça ?, c'est tellement magique que les mots que je pourrais utiliser ne sauraient vous dire vraiment ce qui s'est passé sur cette île.

Alors je vais vous donner l'essence même de ce bolg, du vrac, peut-être qu'en recomposant les pièces du puzzle, vous pourrez avoir une petite idée de ce que tous ces morceaux de bonheur mis ensemble peuvent figurer...

- Au port, au milieu du carrefour, un homme dans une belle voiture bloque complètement la circulation. Il est debout, adossé à sa portière, et il regarde par-dessus le vulgaire d'un air très concentré. Rien n'y fait, ni les klaxons ni les visages nerveux braqués sur lui. Didier sort de sa voiture pour lui proposer une glace. Le monsieur très sérieux s'en va...

- Samedi soir, les petits mecs dans la voiture écoutent la radio pour savoir qui de Nancy ou de Lille va gagner le match de foot... Un truc incongru et drôle au milieu du silence de la nuit.

- Titouan découvre les céréales trésor avec gourmandise.

- Didier nous révèle que dans la thermos de café, toujours remplie, il existe un tiroir secret dans lequel on peut mettre des morceaux de sucre. On se croirait dans un roman d'espionnage !
- L'étoile du berger, droit devant.
- Sur le parasol, tard dans la nuit, un escargot baveux se promène. Comment a-t-il bien pu faire pour atterrir là ?
- Y a-t-il un bruit au bout de l'avion ?
- A. met dans une bassine des coquillages multicolores magnifiques, nous passons un beau moment à les contempler.
- Sans rien dire, j'écoute une histoire de loup qui s'appelle Jean-Pierre, j'adore...
- J'apprends que Didier est un ancien Berruyer bien avant qu'il ne soit noir. Je me sens bien, je plaisante, mais comme à mon habitude, personne ne comprend mes blagues. Je suis donc fréquemment interrompue par un "comprends pas" récurrent. Ça me fait beaucoup rire ! Incroyable mais vrai, ma blague qui ne fait jamais rire personne a réussi à amuser Didier... Il semble même qu'il l'ait comprise !
- Le vin local est décevant. Nous testons le Duvignoble qui porte très bien son nom (il y a quand même trois lettres en trop). A notre départ, Didier glisse malicieusement une bouteille de ce délicieux nectar dans le sac d'Armel.
- Le matin, je dors... Mon fils de cinq ans se lève comme un grand et va vivre sa vie avec les occupants de la maison qui prennent bien soin de lui. C'est trop bon...
- Trois petits bonshommes dans le coffre de la voiture. Ils lisent le journal d'un air très concentré.
- Evidemment, l'océan...
- Deux auto-stoppeuses qui aguichent le conducteur (qui en profite pour faire une photo mentale, le pervers !).
- Les bonbons à la verveine dans la boîte à gants, au milieu des bouts de papier griffonnés.
- P. qui défie les vagues et réussit à tenir miraculeusement sur une planche de bois posée sur l'eau. Aussi bien que Jésus mais avec plus de style.
- Les amis des amis qui sont nos amis... ce truc est incroyable... je n'en reviens toujours pas.
- Une caissière de supermarché qui me demande si je suis fidèle. Elle rosit quand je lui réponds que non, elle n'insiste pas pour me proposer la carte U. Je préfère les vieux commerçants de toutes façons.
- Le CD de Peter Gabriel (prononcer Piteurgab) qui n'est pas dans les valises gigantesques de M. et S., au grand désappointement de Didier. Par contre, ce qu'elle était bonne la tomme de Haute-Savoie...

- M. qui nous raconte son voyage en montgolfière et le mont Blanc qui brille dans ses yeux...

- Parler jusqu'à très très tard avec S., qui me redonne un peu espoir dans mon métier. Il dit que les enfants ne se rendent jamais compte sur le moment de ce qu'on leur apporte, mais que c'est important, et que ça reste d'une manière ou d'une autre. Ça fait du bien d'entendre ça, je me sens parfois tellement inutile et impuissante.

- Un touriste à vélo qui prend peur parce que son pneu éclate. Il engueule ensuite sa femme parce que c'est elle qui a choisi l'engin, malgré ses doutes qu'il avait pourtant manifestés à plusieurs reprises ! La vitre de ma voiture est baissée, j'écoute et je ris intérieurement.

- L'odeur du pschitt miracle dans notre chambre, et la mine déconfite de S. qui n'a pas pu dormir dans la sienne à cause du fait qu'il avait bien trop dosé le produit. Il a fini sur le canapé... C'est pas bien de rire du malheur d'autrui !

- Je passe un bon quart d'heure à lire la liste de recommandations à rallonge faite par "la tante" qui est aussi la propriétaire de la maison. C'est délicieux de précision, je crois que je pourrais faire des listes comme ça, j'aime bien les détails.

- Les tablées géantes, les hommes au barbecue, depuis des milliers d'années c'est toujours les hommes qui s'occupent du feu n'est-ce pas ?, l'incroyable mozzarella fumée, vraiment fumée, le soleil encore là qui se faufile entre les nuages, les gosses qui attendent les glaces avec impatience, les parties de cartes, les briquets qui disparaissent toujours, les mille astuces de *Femme Actuelle* (savez-vous par exemple que pour éliminer les mauvaises odeurs du frigo il suffit d'y placer un verre de lait ?), le jeu du meilleur et du pire (il faudra que je vous dise les règles un jour, j'adore ce jeu), meilleure ou pire tomate, le café toujours le café mais cette fois il a mystérieusement coulé dans le réservoir à eau de la cafetière et pas dans le récipient censé l'accueillir...

- Des éclats de rire et aussi des silences, de très beaux silences.

Sur le quai, deux mains qui s'agitent dans notre direction, deux silhouettes, un port, une île, l'océan...

samedi 23 août 2008

Sur la route, oeufs-gaine -8-

Nous sommes sur le plateau de Millevaches.

Perdus au milieu de tout.

Titouan : Maman? Tu me donnes une feuille ?

Moi : Je n'ai pas pris de feuille pour me promener mon ptit loulou !
Titouan : Zut ! Il faut que j'écrive un poème...

lundi 25 août 2008

Question piège

Cet après-midi, au milieu du grand capharnaüm, un petit bonhomme de cinq ans tend consciencieusement une corde bleue entre le dossier d'une chaise et un Yucca poussiéreux.

- Maman! Maman! Regarde ! J'ai construit un piège !

- Ouaouh ! Génial ! Mais pour quoi faire? (elle est un peu bête cette maman, elle pose des questions stupides parfois, surtout si en même temps elle est occupée à passer la serpillière par exemple, ça émousse son sens critique et sa vivacité d'esprit légendaires...)

- Ben c'est pour capturer les légumes !

Je voudrais n'avoir jamais à rentrer...

Je voudrais n'avoir jamais à rentrer.

Décharger la voiture et ranger les valises et les sacs et les souvenirs qui débordent.

Faire tourner les machines, faire attention aux degrés.

Ne pas se tromper.

Se tromper.

Recommencer à trier.

Avoir dormi trop peu, déambuler comme un robot dans les pièces sombres en se souvenant d'autres paysages et de maisons pleines de rires amis.

Ouvrir les fenêtres et les volets.

Se désoler devant l'absence de pelouse et les plantes qui tirent la tronche.

Penser que pour une fois, on est en harmonie avec la nature.

Découvrir des tonnes de mails sans importance et essayer de se consoler en relisant ceux qui en ont.

Penser à tous ces mots qu'on doit envoyer, aux photos à télécharger, à compresser, à distribuer, aux films et aux CD à graver, à ces souvenirs qui s'entassent, qu'on est heureux de retrouver mais qui font aïe quand on les regarde juste là, maintenant. Ne pas les regarder. Attendre un peu.

Trier le courrier.

Hurler devant les factures.
Remettre l'eau et l'électricité en marche.
Faire une liste de tout ce qui s'est mis à déconner.
Faire une liste de tout ce qu'il faut acheter.
Faire une liste de tout ce qu'il faut faire.
Penser à rajouter corde sur la liste. N'importe quoi.
Etre à bout de nerfs.
Entendre les cris des enfants, leur énervement grandissant, leurs appels, leurs questions lancinantes.
Avoir deux monstres dévoreurs de temps et d'amour dans les pattes.
Les adorer et les détester en même temps.
Planifier des rendez-vous, remettre à demain tout ce qu'on aurait dû faire aujourd'hui.
Rattraper les gosses qui sont partis dans la rue, refermer la grille.
Fixer à nouveau les limites.
Encore.
Regarder d'un œil torve le frigo vide et commander une pizza.
Soupirer en constatant tout ce qu'on aurait dû et qu'on n'a pas.
Tenter de tromper l'impatience des loulous en les foutant devant la télé.
Avoir mauvaise conscience, parce qu'au moins avant, quand on était en vacances, on avait pris le temps et on avait balancé les DVD aux orties.
Passer incidemment devant le sac de boulot et savoir qu'à l'intérieur se trouvent deux mois de travail qu'il va falloir faire en moins d'une semaine.
Ne pas y penser pour ne pas se décourager.
Argh, se rappeler le rendez-vous chez le dentiste qui approche à grand pas.
Etre soudainement terriblement découragé.
Refuser d'aller plus loin.
Cesser de faire.
Faire encore : c'est aller vers la rentrée, c'est aller vers le retour du quotidien et de tout ce qu'on avait réussi à oublier.
Grogner, rager en dedans, avoir les larmes aux bords des yeux et puis capituler.
Aller se coucher.
Le bonheur revient toujours.
Se promettre qu'on va trouver une solution réaliste pour ne plus avoir JAMAIS à travailler et savoir qu'on ne la trouvera probablement pas.
Essayer de ne pas y penser pour dormir au moins.
Dormir enfin.
Et rêver...

mercredi 27 août 2008

Journal sous Champoux, jours 5 à 13

Journal sous Champoux – Jour 5

Lundi 18 août 2008

Aucun changement notable...

Suis allée en Espagne, chercher des clopes pour les amis, entre autres. C'est un argument que j'entends souvent, que ça va me faire économiser de l'argent de ne plus fumer, ça ne me touche pas même si c'est vrai, sur le long terme. L'argent et le long terme, ce n'est pas percutant pour moi, j'en ai : je le dépense, je n'en ai plus, je ne dépense plus : je ne sais presque pas faire d'économies.

Je fume du tabac à rouler que j'achète -que j'achetais !- en Espagne. Avec les feuilles, j'ai calculé que ça me revenait à douze euros par mois (je ne fume pas beaucoup). Un mois de traitement de Champoux me revient à plus de dix fois plus cher.

Journal sous Champoux – Jour 6

Mardi 19 août 2008

Moins envie de fumer. C'est mon anniversaire, je suppose que ce serait un bon jour pour arrêter mais je sais par expérience que, de période favorable, il n'y en a jamais, alors je ne vois pas pourquoi il y aurait de bon jour.

Quand je vais mal, quand je suis stressée, j'ai besoin de cloper pour décompresser, ça me calme. Quand je vais bien, j'ai envie de parfaire cette impression de plénitude par une cigarette. Bref, que j'aille bien ou mal, j'aime fumer.

Journal sous Champoux – Jour 7

Mercredi 20 août 2008

Je saute un jour, je passe directement à la double dose car je trouve que ça ne va pas assez vite, j'ai toujours envie de fumer.

Journal sous Champoux – Jour 8

Jeudi 21 août 2008

La double dose commence à faire effet, j'ai à nouveau envie de vomir.

Je fume toujours, un peu moins cependant.

Journal sous Champoux – Jour 9

Vendredi 22 août 2008

C'est un peu comme si j'étais enceinte. Envie de vomir et hypersensibilité. J'ai pleuré trois fois de suite hier soir en lisant un livre qui n'est pas censé produire cet effet. A part ça, tout va bien, je fume toujours mais beaucoup moins, juste les premières bouffées à vrai dire. Le reste ne me fait plus envie. C'est trop, ce n'est pas que ça me dégoûte, je pourrais les fumer

jusqu'à la fin, mais... si, d'une certaine façon, ça me dégoûte dans le sens où j'ai comme une saturation.

Journal sous Champoux – Jours 10 à 12

Samedi 23 août 2008 à lundi 25 août 2008

Symptômes habituels. Hypersensibilité croissante cependant. De manière inversement proportionnelle je réduis considérablement le nombre de cigarettes que je fume. J'en suis rendue à compter en bouffées. Les premières sont très agréables, et puis assez rapidement, je n'ai plus envie, du tout, car je n'ai plus de plaisir, c'est juste dégueulasse.

Sur le paquet de Champoux, on doit noter la date à laquelle on a décidé d'arrêter de fumer, je n'ai pas réussi à le faire encore, ça change tous les jours, me faudrait un feutre indélébile mais je les ai laissés à la maison. Alors le soir, je frotte et j'inscris une nouvelle date.

J'ai presque envie de mettre des croix...

Journal sous Champoux – Jour 13

Mardi 26 août 2008

J'ai téléphoné à mon dentiste, en lui avouant que je fumais encore (quatre ou cinq maxi, et encore, je ne fume que des "débutants"). J'espérais secrètement que, comme je m'étais engagée à m'arrêter de fumer six semaines avant l'opération de demain matin, il me dirait : "Oh ! la méchante fille ! Ce n'est pas bien ! On doit donc reporter le rendez-vous de six semaines alors !" Mais non... Vu que ça fait maintenant plus de deux mois que je fume en moyenne moins de cinq cigarettes par jour, il a estimé que c'était "tout à fait acceptable".

Tant pis...

jeudi 28 août 2008

Une question de points de vue

Comptable :

30 euros de taxi.

20 euros de prélèvement sanguin sans ordonnance donc non remboursés.

1000 euros l'intervention chirurgicale.

6 euros de colissimo.

3,80 euros de pain aux raisins et jus d'orange.

79 euros d'essence.

Repas déjà payés par les courses de la veille (rappel : 183 euros).

Voiture chez le garagiste, pas de devis pour l'instant (méfiance).

Médical :

Bilan post opératoire

Durée de l'intervention : 60 minutes

Assistantes : Cindy et Fathia

Intervention : Site n° 26 - Pose d'un implant dentaire sous anesthésie locale (anesthésie verte). Peu de saignements, masse osseuse de qualité bonne à excellente. Abstention de pose de biomatériau suite à une perforation de la membrane sinusale, implant plus court mais de diamètre plus large. Pose de trois points de suture.

Sensible :

Putain de bordel de merde, encore raté, ça c'est sûr j'ai pas de veine, comment ça peut faire aussi mal une prise de sang ? Et l'autre avec son sourire qui me dit : "C'est pas ma journée, ça commence mal !", tu crois que c'est ma journée Ducon ?

Zut, c'est des comprimés effervescents, argh, ça picote la langue ! Et l'autre qui doit me prendre pour une idiotie à les recracher dans le gobelet en plastique...

Maintenir les tubes en position verticale, surtout ne pas bouger ni secouer, il est drôle vraiment, comment il croit que je vais aller chez le dentiste sans les faire bouger ses putains de flacons, hein ?

La secrétaire m'accueille avec le sourire, c'est louche...

Le dentiste me dit d'ouvrir la bouche. Qu'est-ce qu'il fait si je refuse ? Il attend. Bon...

Aïeuh... ça pique les piqûres... Ouais, une autre, je sais, je suis résistante à l'anesthésie... Que je me détende ? ! C'est sûr maintenant, c'est un comique celui-là ! Eh ! Tu t'es vu avec tes chaussons bleus ? Ouais, d'accord, moi aussi j'ai des chaussons bleus puis une jolie charlotte sur la tête, jolie blouse, harmonie en bleu... Avec la bétadine sur toute la tronche, je dois avoir fière allure... Il fait froid... Ah, on change de pièce, dans celle-là il passe du jazz, ça aussi c'est louche. Je m'allonge sur le truc à bascule, le spot dans la gueule, ça y est ça va commencer, et merde...

Je n'ai pas mal, c'est incroyable, je n'ai pas mal !!! ça ne va pas durer, c'est impossible... Putain de bordel de merde, il est en train de creuser MON os avec un foret, ça fait crac, crac, crac, beurk... Il appuie sur ma tête, il creuse en chantant, je rêve, est-ce qu'on peut vraiment ME creuser en chantant ? D'accord c'est Abbey Lincoln mais quand même... Pfff... Y'a plus de respect... Il a sorti le maillet, il m'a prévenue, c'est le moment le plus désagréable... Oh putain ! Il me donne des coups de marteau dans la mâchoire, ça résonne dans tout le crâne, il va me le faire exploser c'est pas possible ! Non, pas encore, s'il vous plaît, ça suffit... Pitié ! Il s'arrête, j'ai bien vu là ?, il grimace ! Il me bouche le nez et me demande de souffler. Ça fait pschit dans ma bouche ! Au secours ! Pas de panique, pas de panique non mais je rêve... Il comble. Ça fait plus pschitt... Les fils dans ma bouche, le goût du sang, surtout ne pas imaginer. J'ai mal, j'ai vraiment

mal, une nouvelle piqûre anesthésiante. Je n'ai plus mal. J'écoute la musique... C'est beau...

Erotique :

D'abord, le premier m'a attaché la main droite avec un élastique, il a serré très fort, puis il a sucé mon sang, à dix reprises. J'en ai de la veine... Il m'a laissé des tubes, en souvenir, une sorte de fétichiste à sa manière...

La seconde n'était pas nue sous sa blouse, la troisième non plus, mais elles avaient des tenues tellement strictes qu'on ne pouvait pas s'empêcher d'imaginer comme ce serait bon de les déshabiller. Le quatrième a commencé par me pilonner sauvagement, il était temps car ses préliminaires m'avait anesthésiée, puis, dans un accès soudain de violence, il m'a perforé la membrane qu'il a fini par combler très largement. Belle matinée...

Optimiste :

Ouaouh ! Quel accueil ! C'est vraiment sympa ici ! J'aime bien la déco ! Oh ! Quelle est mignonne ! Elle tient ma main pour ne pas que j'aie peur ! Comme c'est gentil ! il est rigolo mon dentiste avec son turban à petites fleurs sur la tête ! J'aime bien la musique, c'est dommage qu'on ne l'entende pas très bien à cause de la fraise et des coups de maillets. Ce qui est cool c'est que grâce à cette opération, je ne fume presque plus, c'est bien ça, ça valait le coup. J'aime bien le bleu de ses chaussons, turquoise, ça me fait penser à Zanzibar... Comme c'était bien, Zanzibar... Comme j'aimerais y retourner... Voyons si c'est possible... Ah, non, pas vraiment.

Tant pis, je vais donc jouer au loto, avec la chance que j'ai, je suis sûre de gagner !

Quoi ? C'est déjà fini ! ça alors, j'ai pas vu le temps passer moi avec tout ça, la musique, les îles... Bon ben au revoir alors, merci encore, au plaisir ! La semaine prochaine ? Super !

dimanche 31 août 2008

Paraît que la vraie vie est ailleurs

Les hommes se pressent vers la lumière, non pour mieux voir, mais pour briller.

Friedrich NIETZSCHE

Marre de jouer, marre de ne pas jouer, marre de m'obliger à accepter des règles qui ne sont pas les miennes, marre d'écraser les perdants pour pouvoir gagner, gagner quoi, marre qu'on me fasse croire que je suis une gagnante quand il n'y a rien à gagner, marre de la compétition, marre des évaluations, marre de faire semblant de jouer le jeu...

Je rêve d'un monde sans perdants, sans gagnants.

Je rêve d'un monde où il n'y aurait rien à gagner.

Y a-t-il encore des gens qui rêvent d'un autre monde ? Pourquoi est-ce que je ne les entends plus ? Pourquoi ai-je l'impression que ce que j'écris là semble ridicule, dépassé, d'un autre âge ?
Est-ce que désormais les rêveurs rêvent en silence ?

Est-ce qu'il ne suffisait pas d'élire en masse un blaireau, fallait-il encore que les rêveurs s'autocensurent ? Qu'ils cessent de croire que leurs rêves peuvent transformer le monde ?

Et alors quoi ? Est-ce que ça y est, on est chacun tout seul dans son coin à se lamenter ? A se dire que le monde est cruel, qu'on est rien que des pauvres victimes, que la mondialisation c'est paaaaaas bien, qu'il faut lutter pour le pouvoir d'achat, parce qu'on ne peut plus acheter, on n'a plus ce pouvoir, qu'est-ce qu'on est si on ne peut plus acheter ?

Allez, soyons fous, on va faire une petite manif mais dans le respect, dans le respect bien sûr, on n'est pas des sauvages, on est des gens bien.

On est des cons.

On se fait bouffer nos rêves, on crève dans nos vies miteuses mais on serre les fesses parce qu'on a peur de tomber encore plus bas.

Y'a toujours plus pauvre ou plus mal que soi.

Pas touche à nos privilèges, si on ouvre notre gueule, on ne les aura plus...

Privilèges de merde.

A quoi ça sert de gagner plus si c'est pour passer notre temps à travailler ?

Pendant ce temps-là, la vie elle passe, elle ne reviendra plus.

De ça au moins, tu peux être sûr.

Alors quoi, on continue à se faire enculer et on garde le sourire ?

On peut dire merci aussi...

Non, on ne dit pas merci, on a sa dignité tout de même.

On gueule en dedans. Un peu, pas trop.

Paraît que ça sert à rien, que tout est perdu, que la vraie vie est ailleurs...

C'est bien pratique.

Si tu te mets à déprimer, c'est pas parce que le monde autour de toi se casse la gueule, non, non, c'est toi qui es malade. On va te guérir à coups de médocs, pour que tu ne contamines pas le reste de la société avec tes idées perverses.

Paraît que la vraie vie est ailleurs...

Dans l'opium, la messe, le vin et la clope, ah non, plus maintenant, maintenant, c'est pas bien, faut le sauver ton beau corps et puis faut pas polluer les autres, c'est pas bien, et puis gare à pas critiquer les gens qui croient, respect, respect, non, maintenant c'est plus classe, la vraie vie tu la retrouves au cinéma, dans les livres, les festivals, les concerts, le sport, la nature, oh que c'est beau la nature mais attention, elle va pas bien la nature,

on est vraiment très très méchants avec elle, vite, mobilisons-nous, la vraie vie est là, et aussi dans ce combat si noble contre ces méchants maîtres qui abandonnent ces adorables toutous sur le bord des autoroutes, oh, les vilains, on devrait les jeter en prison, d'ailleurs, y'en a pas assez de prisons, et d'hôpitaux psychiatriques non plus y'en a plus assez, avec tous ces fous qui se mettent à péter les plombs sous prétexte qu'ils n'ont plus de travail ou qu'ils en ont trop, faudrait savoir, qu'on les enferme ! qu'on les enferme ! qu'on les enferme !

Et qu'on nous foute la paix avec le reste...

Fermer les yeux.

Paraît que la vraie vie est ailleurs.

On n'a plus qu'à mettre nos jolis fessiers musclés devant la télé, nos yeux sur le dernier bouquin à la mode, tu sais celui qui fait scandale, il faut l'avoir lu celui-là, nos mains dans des gants parce qu'on ne sait jamais, surtout pas toucher les gens y'a les maladies, et puis les enfants, faudrait pas qu'on nous accuse de pédophilie parce qu'on les a embrassés, nos visages derrière des masques, nos révoltes dans notre slip pour baiser avec rage et croire encore qu'on est digne, notre cœur à la poubelle, sert plus à rien, ça se saurait...

A la tombée de la nuit. Je m'arrête sur la place du village.

Je m'allonge par terre.

J'embrasse le sol.

Je suis bien.

C'est drôle, je ne savais pas qu'on pouvait être aussi bien...

Pourquoi est-ce que je ne le fais pas plus souvent, m'arrêter dans la rue et m'allonger sur le sol ?

Le conditionnement. La culpabilité. Ça ne se fait pas.

L'espace public n'est pas fait pour cela.

J'ai mal à nos consciences morcelées, cloisonnées, muselées par nous-mêmes et conditionnées.

Je rêve d'une autre conscience.

Je rêve d'un monde au cœur de la vie.

mardi 2 septembre 2008

Journal sous Champoux, jours 14 à 20

Journal sous Champoux – Jour 14

Mercredi 27 août 2008

Le dentiste me dit qu'il ne vaut mieux pas que je fume avec la narine gauche, il vient de faire un trou dans ma paroi sinusale. Ça me fait rire. Je

fume deux moitiés de roulées dans la journée, je n'arrive pas au bout, ça pique.

C'est comme les premières fois où j'ai fumé, je trouvais ça dégueulasse mais je voulais faire comme les grands. J'avais l'impression qu'on m'accepterait mieux si je fumais, comme un rite de passage. De fait, on m'a mieux acceptée, j'étais celle qui fumait en cachette de ses parents, je me liguais avec les autres enfants menteurs, on essayait de se refiler des trucs du genre "se mettre du parfum partout" ou "manger des bonbons à la menthe". Le plus dur, c'était pour ceux qui avaient des parents non fumeurs, ils se faisaient gauler tout de suite...

Journal sous Champoux – Jours 15, 16, 17

Jeudi 28 au samedi 30 août 2008

Comme d'hab. Envie de vomir, dégoût rapide de la clope mais je fume encore. Trois ou quatre "début" par jour.

Journal sous Champoux – Jour 18

Dimanche 31 août 2008

Grosse déprime qui pointe le bout de son nez. Irritabilité, colère, révolte, superficiel et profond à la fois. Vous avez vu je crois, pas la peine d'en rajouter.

Impossible de dormir. Possible que ce soit l'angoisse habituelle d'avant la rentrée, possible que ce soit l'un des effets secondaires tant décriés du Champoux, difficile à dire.

Journal sous Champoux – jour 19

Lundi 01 septembre 2008

Retour au travail avec deux heures de sommeil dans le nez. Une clope sur le trajet aller, la fenêtre ouverte, une très vieille habitude. Nervosité toute la journée, je n'ai pas pris de tabac, je lutte pour ne taxer personne, je ne taxe personne. Je suis assez fière de moi. Mais je sais aussi que je n'ai pas arrêté. Toujours irritable. Encore passablement tristounette, Je me dis que c'est sans doute facile d'accuser le Champoux vu les circonstances un peu foireuses qui entourent cette rentrée et dont je vous fais grâce.

A trois heures du matin en train de me promener sous les étoiles.

A quatre heures du matin en train de classer des factures.

A cinq heures, en train de lire encore.

Journal sous Champoux – jour 20

Mardi 02 septembre 2008

Peux pas aller au boulot. Mal à la tête et aux dents. Heureusement, je ne suis pas prof principale et ne verrai donc mes élèves que vendredi à moins de faire du zèle, ce que je ne suis pas en état de faire.

Irritable comme jamais. Envie de cogner. Peur panique. Incapable de mettre le nez dans mes cours. Il va être temps pourtant. En fin d'après-midi, coup

de fil de la secrétaire de mon dentiste pour me demander de reporter le rendez-vous de 14 heures demain à 10 heures 30, ça ne m'arrange pas, ce sera ma seule grasse matinée de la semaine (et Dieu sait que de sommeil j'en ai terriblement besoin) et moi comme une patate au lieu de dire non, je dis : "Oui, bien sûr, je comprends". Elle raccroche et je balance le téléphone contre le mur en maudissant ma connerie. Incapable de dire non. Révolte dirigée contre moi. Pendant vingt minutes, le temps de me flinguer un bon coup et qu'on n'en parle plus.

Je trie la vaisselle.

Je trie les dessins de mes gosses.

Je trie les souvenirs.

Je trie mes cours.

Je trie les papiers administratifs.

Je trie mes gosses.

Je hurle toute seule en remplissant des p... de papiers administratifs en triples exemplaires pour l'école du petit. Avec des dates de vaccination, numéros de téléphone, de sécu, de mon cul, je n'en peux plus de remplir ces trucs et évidemment il faut le faire vite, "pour avant-hier" m'a dit la dame, elle les demande à 18 h et les attend pour la fermeture à 18h30, gérer la course aux numéros absurdes et documents débiles et en même temps le petit qui veut manger boire regarder cet imbécile de connard de Franklin la petite tortue de merde, et, envie de tout envoyer balader mais non, faut assurer, je prends ma voix douce le petit ne doit pas payer à cause de l'énervement stupide de sa maman, hop, tout le monde en voiture, je fonce ça va fermer, je suis en colère contre toutes ces absurdités, je voudrais juste ne pas être là, qu'on m'oublie, ailleurs, me reposer, et ce mur devant, il suffirait de foncer dedans c'est tellement facile...

Je freine.

Qu'est-ce qui m'arrive ?

Je respire, je me redresse.

Je crois que je préférerais quand je fumais.

Mon homme me retrouve dans un sale état. "Il faut que tu arrêtes le Champoux Tiphaine, je ne te reconnais plus." Il dit que ça va crescendo, que ça a commencé par des envies de pleurer mais que là ça devient trop.

Un truc du genre "trop grave" mais que je ne veux pas entendre.

C'est ridicule, je lui dis, ça prend des proportions dramatiques alors que ce n'est rien, c'est juste la rentrée, j'essaie juste d'arrêter de fumer, on a juste des problèmes d'emploi du temps mais ça va aller. Il a l'air sérieux, je crois qu'il a un peu peur. J'essaie de le rassurer, de détendre l'atmosphère :

"Hé ! Surtout ne te retourne pas mais... je crois que t'as un escargot derrière ton dos!"

Il éclate de rire. On change de sujet de conversation.

Il me parle de l'un de ses supérieurs qui est d'une incompétence exceptionnelle. A classer dans la catégorie incroyable mais vrai, pitoyablement, rageusement vrai. Dans son bahut ils ne peuvent même pas faire cours, c'est le bordel complet, du grand n'importe quoi... Mon homme a fini par en rire. Je lui demande de me noter tout ça par écrit, pour mon autre blog, j'essaierai de le publier ce soir ou demain, je mettrai le lien ici.

Retour à la conversation Champoux, zut, il ne s'est pas fait avoir.

Je lui dis qu'on ne peut pas accuser le Champoux de tous les maux, qu'il n'est pas responsable de la météo, de la rentrée, des colères des gosses, des emplois du temps, des attestations et des documents à remplir, des emprunts à faire, des rendez-vous à prendre, des dentistes, des factures de garage et du temps qui passe, il n'a pas ce pouvoir là monsieur Champoux tout de même!

Il dit que le Champoux vient se fixer sur les récepteurs nicotiques, que ça inhibe le désir de fumer mais qu'on ne sait pas ce que ça peut faire d'autre en agissant ainsi sur cette zone du cerveau. C'est le cerveau quand même. Il me dit d'arrêter encore. Je lui promets de diminuer de moitié, dès maintenant, pour voir. C'est pas que je suis maso. C'est que je ne suis pas encore convaincue que ce soit de la faute du Champoux et que je voudrais bien ne plus fumer. Vraiment.

Je dis ça en fumant, forcément.

Connerie...

jeudi 4 septembre 2008

Journal sous Champoux, jour 22

Suis allée chez le médecin ce matin. M'a écoutée lui dire que j'ai juste une petite déprime et juste un petit peu envie de mourir, des fois, et puis ça passe... N'a rien trouvé de mieux que de me prescrire des antidépresseurs. ça devient complètement absurde !

J'ai beaucoup pleuré, pas mal angoissé, fait un peu n'importe quoi (je vous résume ça n'a pas vraiment d'intérêt) et puis j'ai entendu ça :

- Tu arrêtes le Champoux: il vaut mieux risquer la rechute à la clope que de te jeter par une fenêtre.

- Tu t'accroches pour ne pas cloper, et là, tu souffres, ok, mais tu serres les dents comme jamais et au moins, tu comprends ce qui se passe.

Et là, je me suis dit que c'était ce qu'il y avait de mieux à faire, que c'était sensé, que c'était là le meilleur conseil qu'on pouvait me donner.

Alors voilà.

Adieu Champoux, je ne t'aimais pas.

Bonjour les gens, me revoilà et je vous aime !

vendredi 5 septembre 2008

Journal SANS Champoux

C'est là, c'est passé, et c'est tant mieux.

Conclusions de cette première journée :

1. C'était pas le jour pour arrêter de fumer.
2. Sous Champoux, j'avais des idées suicidaires, je ne savais pas pourquoi. Sans Champoux, j'ai des idées de meurtre, mais au moins je sais pourquoi, c'est juste que je suis prof dans un bahut impossible, si tu n'y travailles pas t'as pas idée de ce que c'est... Juste des fantasmes plus ou moins vagues, t'imagines des gosses armés jusqu'au nombril, des méchants pas beaux qui disent "la prof est une pute", en vrai c'est pas ça, la violence n'est pas celle-là, ça c'est presque drôle.
3. J'ai une furieuse envie de vivre.

samedi 6 septembre 2008

Mes incroyables mais vrais... épisode seize

La poulpe attitude

Zia est une jolie trentenaire qui aime l'aventure et les voyages.

Durant ces dernières vacances, elle a décidé d'aller faire de la plongée en Crète. Les premiers jours se passent, elle savoure le paysage, le soleil, et aussi, il faut bien le dire, le délicieux moniteur avec qui elle se met finalement à flirter. Par un bel après-midi, ils vont faire une plongée en amoureux. Zia et son lover sont en combinaisons, masques et bouteilles, fins prêts pour l'exploration des fonds marins. Ils sautent à l'eau. Zia découvre avec émerveillement la richesse sous-marine Crétoise et les jolis pitits poissons.

Soudain, le lover la prend par la main et se rapproche tendrement d'elle pour l'embrasser. Un baiser en apnée, elle croit s'étouffer, mais après tout, elle n'est pas contre un peu de piment dans une vie sexuelle parfois un peu morne... Un instant plus tard, le lover aperçoit un poulpe. Il le montre à Zia et tous deux le regardent avec admiration. Oh le zoli pitit poulpe ! Le lover approche sa main droite de l'animal et il se met à caresser délicatement ses tentacules du bout des doigts. Ça dure un petit moment, Zia commence à trouver le temps un peu long, mais elle s'accroche, le lover a le droit d'être un passionné des pitites bêtes, c'est presque touchant.

Mais soudain, elle sent que le lover prend sa main dans sa main gauche, et, tout en continuant à faire gouzou-gouzou à le pitit poulpe, vient la placer au niveau de sa pitite bête à lui. Il se met alors à manipuler les doigts de Zia de manière à bénéficier de mouvements de bas en haut non équivoques.

Zia n'en croit pas ses yeux... Elle est sous l'eau, en train de branler un lover en combinaison. Elle tourne la tête, histoire de se rendre compte ou au moins d'avoir un aperçu des réactions du bonhomme : le lover a les yeux fixés sur le poulpe, en extase... Il le caresse tendrement...

Zia n'est pas restée plus longtemps avec son lover, elle aime bien les pitites bêtes, mais faut pas abuser non plus...

Moralité : Quand le temps t'accule, ne cherche pas la petite bête...

jeudi 11 septembre 2008

Comment j'ai rencontré Dieu - 4 -

J'ai rencontré Dieu au bord d'un gouffre.

Il était debout, Il se tenait droit.

Et Il pleurait.

Je me suis approchée de lui.

- Bonjour, Dieu, pourquoi tu pleures ?

Il ne m'a pas répondu. Il regardait droit devant Lui.

J'ai essayé encore :

- Pourquoi tu pleures ?

Il s'est tourné vers moi.

- Je suis tellement vieux Tiphaine, ça fait si longtemps que je suis ici que tu ne pourrais pas comprendre pourquoi je pleure...

J'ai essayé encore :

- Pourquoi tu pleures ?

Il m'a souri, vous ne savez pas comme c'est beau un sourire de Dieu...

Il a fini par me dire :

- Je suis au bord du gouffre Tiphaine, c'est pour ça que je pleure. Ça fait des millions d'années que je donne mon amour aux hommes, ça fait des millions d'années que je ferme les yeux sur ce gouffre mais le gouffre est toujours là, il ne s'en va pas. J'ai dit aux hommes que l'amour sauvait, que rien n'était plus beau que l'amour, et je te jure que j'y crois, je te jure que c'est vrai, il n'y a rien de plus puissant que l'amour ! Je ne comprends pas Tiphaine... Je ne comprends rien... Pourquoi le gouffre est-il encore là ?

J'ai baissé les yeux. Le bord du gouffre était là, à seulement quelques centimètres, profond, effrayant aussi parce qu'il était impossible de savoir jusqu'où il était profond. C'était beau aussi...

Dieu regardait toujours à l'horizon.

- Pourquoi est-ce qu'il n'a pas disparu ce gouffre ? Est-ce que je n'ai pas tout fait pour qu'il disparaisse ?

- Qu'est-ce que tu as fait pour qu'il disparaisse ? Lui ai-je demandé.

- J'ai donné tout l'amour que j'avais, sans jamais aucune retenue, j'ai aimé chacun de vous, intensément, de toutes mes forces et depuis toujours.

- Et toi ?

- Comment ça, et toi ?

- Et toi ? Est-ce que tu t'es aimé intensément, de toutes tes forces et depuis toujours ?

- Moi ?

- Toi... Dis-moi, Dieu, comment crois-tu qu'on peut aimer si on ne s'aime pas soi-même ?

Tout à coup, j'ai eu l'impression que les épaules de Dieu se voûtaient. Je Lui ai pris la main.

- Dieu, regarde en bas, juste une fois !

- Hors de question ! a dit Dieu. Les hommes comptent sur moi. Si je m'écroule, ils s'écrouleront. J'ai le devoir de me tenir droit. Tu crois que c'est facile d'être Dieu ? Tu crois que je n'aimerais pas moi aussi, juste une fois, me laisser aller, abandonner la partie, dire que je n'y suis pour personne ?

- Tu aimerais ?

- Je n'en sais rien... Non. C'est impossible. Le monde a besoin de moi. Le monde a besoin que je sois fort, je suis le seul qui reste debout quand tout s'écroule, si je m'abandonne, que va-t-il se passer ? Les hommes vont paniquer, ils vont douter de moi, et s'ils commencent à douter de moi, ils croiront que l'amour n'existe plus et alors la vie n'aura plus aucun goût, tout ce que j'aurais créé, tout ce que j'aurais dit aura été vain...

- Dieu, le monde a besoin de ton amour, tu as raison. Mais toi, Dieu, ne fais-tu pas partie de ce monde ? N'as-tu pas besoin toi aussi de cet amour ? Si tu ne regardes pas ce gouffre, alors tu vivras pour l'éternité avec lui, tu seras toujours sous son emprise. Tu sais bien. Ce n'est pas parce que tu le nies qu'il n'existe pas.

- Il n'existe pas si je n'y pense pas Tiphaine. Il n'existe pas.

- Il existe. Regarde !

Et Dieu a enfin baissé les yeux, et Il a vu le gouffre. Il s'est assis juste au bord. Il tremblait.

- Alors c'est ça, un gouffre ?

- C'est ça...

- Ça fait peur, un peu, non ?

- Ça fait très peur.

- Est-ce que ça fait mal ?

- Ça fait très mal.

- Est-ce que je vais l'oublier ?

- Non, tu ne vas pas l'oublier.

- Est-ce que je vais...
- Oui. Tu vas apprendre à l'aimer parce que c'est pourquoi tu existes.
- Tu crois que j'y arriverai ?
- Je crois que tu y arrives. Maintenant. Depuis que tu as accepté de le regarder.
- C'est vrai qu'il est assez beau.
- Il est très beau. Regarde comme l'eau est verte et comme le ciel se reflète dedans ! Ton gouffre est à ton image. Il fait peur mais il ne demande qu'à être aimé.
Et Dieu a continué à regarder le gouffre. Longtemps.
A l'heure qu'il est, je suis sûre qu'Il y est encore.
Il faut du temps pour apprivoiser un gouffre...

samedi 13 septembre 2008

On m'a souvent demandé...

Voici ma participation de dernière minute aux défis du samedi.

La consigne était la suivante : "Vouloir quelque chose ou quelqu'un".

L'incipit dont vous vous servirez sera: "On m'a souvent demandé..."

On m'a souvent demandé pourquoi je ne veux pas dormir

On me demande souvent si je suis insomniaque.

Un insomniaque est quelqu'un qui n'arrive pas à trouver le sommeil.

Il m'est très facile de trouver le sommeil. Il me suffit de m'allonger dans mon lit et de fermer les yeux.

Je ne suis pas insomniaque, c'est ce que je réponds.

On me demande souvent ensuite pourquoi je ne dors pas la nuit.

Je dors la nuit. Très peu. Mais je dors.

On me demande alors pourquoi je dors si peu.

Je dors peu parce que j'aime vivre.

On me demande si dormir ce n'est pas vivre aussi.

Je n'en suis pas sûre. C'est vivre, sans doute, mais de manière inconsciente.

Et moi je veux croquer tous mes jours et toutes mes nuits à pleines dents, je veux les savourer tous et toutes jusqu'à l'épuisement.

On me demande ce que je fais de mes nuits.

Je fais de mes nuits ce que je ne peux faire de mes jours.

Je me retrouve.

On me demande si je suis capable de tenir le rythme toute ma vie, si je ne devrais pas plutôt me préserver, penser à ma santé, avoir un minimum d'hygiène de vie.

Je n'en sais rien.

Mais je sais que le jour ne me suffit pas.
Je préfère user ma vie en en profitant que regarder passer mes jours d'un œil morne.
On m'a souvent demandé ce que je veux dire.

Je ne veux rien dire.
Je dis.

dimanche 14 septembre 2008
L'amère version de la père version

Il m'a fallu beaucoup de temps avant de commencer à accepter à m'aimer un peu.

J'ai longtemps considéré que j'étais un être insignifiant et méprisable. J'ai détesté mon corps, j'ai cherché à le nier et même à le supprimer de manière plus ou moins directe. Fumer, est-ce autre chose finalement que de chercher à supprimer son corps ?

S'aimer, ça semble si simple et c'est si compliqué. Et si simple à la fois...

Je crois que j'ai commencé à m'aimer vraiment à partir du moment où j'ai voulu plaire à celui que j'aimais. D'une certaine façon, c'est l'amour de l'autre qui m'a amenée à m'aimer. Comment l'autre pourrait-il m'aimer si je suis si méprisable ?

C'est difficile d'apprendre à s'aimer quand on a eu une éducation chrétienne. J'ai souvent eu le sentiment qu'il fallait s'oublier, se mettre au service de l'autre, bannir le nombrilisme et toute forme d'égoïsme.

Et pourtant...

Si je me reconnais encore comme chrétienne aujourd'hui c'est presque uniquement à cause de cette citation qui est mon credo : "Tu aimeras ton prochain comme toi-même." (Lv 19).

Je le sais maintenant que m'aimer ce n'est pas ne pas aimer l'autre.

Je le sais maintenant que prendre du temps pour moi ce n'est pas priver l'autre, je sais que ce temps qu'il me faut pour me retrouver rend le reste du temps plus riche.

Bien sûr, on peut ne pas s'aimer et être capable d'aimer les autres. Je me suis longtemps consolée avec cette idée.

Mais si l'on ne s'aime pas, l'amour ne peut pas se partager, il reste prisonnier quand il doit être échangé.

Mais aimer l'autre, c'est aussi aimer l'autre en soi (oui, vous pouvez avoir une autre lecture de cette phrase, elle est juste aussi !).

Je le sais maintenant.

Je ne l'ai pas toujours su.

Et je sais aussi maintenant qu'apprendre à s'aimer passe par une acceptation de son corps et de ses désirs.

Il m'a fallu apprendre à habiter mon corps.

J'ai été si longtemps absente de mon corps. Et je me demandais pourquoi je n'arrivais pas à accepter les corps des autres... Comment aurais-je pu ? Quand on est vide à l'intérieur, on ne peut pas donner. Quand on est vide à l'intérieur, on vit toute approche de l'autre comme une agression, une intrusion.

Apprendre à aimer son corps, accepter de ne plus être une raison désincarnée.

Ce n'est pas non plus facile d'accepter cela quand on a grandi dans notre société.

Ça commence dès l'enfance. Avec ce fantasme délirant du prince charmant qui ne viendra jamais et pour lequel il faudrait "se réserver", ça commence par une éducation sexuelle qui n'est pas une réelle éducation. Qui parle d'orgasme féminin et de clitoris aux petites filles et aux jeunes filles ? Qui leur dit qu'elles ne sont pas que l'objet d'un désir mais un sujet ? Qui leur dit que ce n'est pas mal de se caresser ? Qui leur dit qu'être nu ce n'est pas être indécent ?

La première fois que j'ai osé toucher mon sexe, je me suis sentie tellement coupable... Et non, cette culpabilité n'ajoutait rien au plaisir que j'aurais pu ressentir, c'est l'inverse, elle le bloquait, elle me disait que j'étais une personne anormale et perverse.

Perverse...

L'origine étymologique du mot perversion est intéressante. Le verbe pervertir vient de deux termes latins : "per" qui signifie par et "vertere" qui signifie tourner. La traduction la plus littérale serait "mettre sens dessus-dessous" ou "faire mal tourner". Je dois vous avouer que la première "version" me va beaucoup mieux que la seconde... On a donc longtemps jugé comme perversion toute pratique sexuelle "déviant" c'est à dire qui n'aboutit pas à la fécondation. Autant dire que nous sommes presque tous des pervers.

Je suis donc perverse et j'adore ça. Je suis ainsi doublement perverse...

Il me semble que tout être humain recherche le plaisir. Et que le plaisir a des formes multiples et très subjectives. Je ne comprends pas bien que l'on puisse penser que certains fantasmes sont des perversions. La perversion ce n'est pas fantasmer et réaliser dans l'imaginaire des scénarios de soumission ou de domination. Je crois qu'à partir du moment où des adultes partagent ouvertement ces fantasmes et les utilisent pour se faire du bien, pour partager du plaisir, ce n'est pas une perversion.

Est pervers celui qui ne respecte pas son partenaire en l'humiliant ou en le méprisant réellement, est pervers celui qui nie le désir et la sexualité de l'autre, est pervers celui qui impose son désir à l'autre, est pervers celui qui prive son partenaire de sa liberté...

Quelle société étrange qui, sous prétexte de libération sexuelle, asservit les hommes et davantage encore, les femmes...

N'importe quel enfant est amené dès l'école à associer la sexualité à quelque chose de sale et de dégradant. Il suffit d'écouter les insultes des cours de récré : "Va te faire foutre, enulé, salope, fils de pute, pédé, connard, branleur, suce ma bite...", j'en passe et des meilleures et je sens que cette dernière phrase va m'attirer des lecteurs de chez monsieur Google qui risquent d'être bien déçus...

N'importe quel ado est en mesure d'avoir accès à une pornographie infâme et dans le même temps, les images d'une sexualité saine sont de plus en plus occultées. La pornographie expose à nos yeux des corps qui n'expriment plus qu'une caricature de plaisir, ils imposent une norme délirante à ceux qui n'ont jamais rien connu d'autre : qu'il faut s'épiler (surtout supprimer tout ce qui fait penser que nous sommes des êtres sexués, nous faire redevenir des enfants imberbes et sans désir, quelle hypocrisie et quelle connerie...), porter des strings et des talons aiguille, pousser de grands cris, rouler des yeux, tous ces codes complètement stupides... La pornographie formate les fantasmes, rien que d'imaginer la future sexualité de ces mêmes dont on dit que 50 pour 100 d'entre eux ont déjà vu un film porno avant 11 ans, ça me révolse...

Sans compter le nombre de fois ou j'ai entendu cette affreuse phrase : "Il faut respecter la femme." Si j'ai bien compris, la respecter c'est ne pas la dégrader, ne pas la déshonorer en ayant un comportement qui pourrait faire penser qu'on veut lui faire l'amour. Merde alors. Si c'est ça me respecter, j'aime autant vous prévenir, je n'ai pas du tout envie qu'on me respecte ! Alors quoi ? A partir du moment où on aime faire l'amour on est une salope ?

Quelle société hypocrite... Alors que nous naissons tous sexués, que nous avons tous des désirs, que nous avons tous besoin de ressentir du plaisir et d'en donner aussi...

Notre société évolue de plus en plus vers la négation de la vie.

Nier la sexualité et la remplacer par la pornographie c'est nier l'énergie de vie qui est en nous.

J'ai souvent entendu dire que dans un avion, si une dépressurisation survient, c'est la mère ou le père qui doivent d'abord utiliser leur masque à oxygène, avant même leur enfant, pour être ensuite en mesure de pouvoir s'occuper de lui.

Nous avons tous besoin de nous oxygéner, d'inspirer, de faire entrer le souffle de vie en nous avant d'expirer pour toujours.

Si nous ne le faisons pas, nous ne pourrions pas être en mesure d'aimer.

Et si nous n'aimons pas, à quoi bon vivre ?

samedi 20 septembre 2008

Lorsque l'esprit...

Raymond s'ennuie. Ferme.

C'est pas que là-haut ça manque de conversation mais il commence à en avoir fait le tour. Dédé Breton est toujours aussi intolérant, pas moyen de rigoler avec lui, faut toujours qu'il cause théorie... C'est vrai que la théorie, c'est ce qui reste quand on n'est plus qu'un pur esprit, mais quand même... c'est ennuyeux à la longue...

Le temps s'étire, le temps n'existe plus... Les temps mêlés, celui d'avant et celui qui dure, qui dure jusqu'à la Saint-Glinglin... Et au-delà...

Raymond a causé avec Hegel aussi, quelques années, ça lui a rappelé ses études à la Sorbonne, parfois, il se tape une petite belote avec Jean-Sol, Boris et René qui pense donc il est. Ouais... Pas de quoi fouetter un chien avec les cordes de sa mandoline non plus, rien d'excitant, des conversations à n'en plus finir, et toujours cette foutue impression que le temps passe mais pour rien. Un dimanche de la mort.

Raymond s'emmerde. Ferme.

C'est pas que là-haut ça manque de petites poulettes mais il commence à en avoir fait le tour. Janine bien sûr, sa Janine, mais aussi les Gala, les Odile, les Simone, les Sally et les Elsa, lalala... C'est bien beau l'amour platonique mais ça va cinq minutes. Pas plus. De toutes façons, on est toujours trop bon avec les femmes... Quand on est un pur esprit, on regrette le temps où l'on avait un corps qui tirillait peut-être avec les années mais qui savait tirer aussi... Et qu'est-ce que c'était bon...

Raymond s'ennuie. Mortellement.

C'est pas que là-haut ça manque de distractions pour un intellectuel en manque de vie. Il aurait pu lire ses cent mille milliards de sonnets, mais il n'en avait pas envie. En lisant vingt-quatre heures sur vingt-quatre ça lui prendrait deux cents millions d'années, l'avait tout son temps le Raymond...

L'a fait sa psychanalyse avec tonton Sigmund, l'a partagé ses rêves avec Lacan, l'a joué aux dés avec Mallarmé pour voir si des fois il pourrait pas abolir le hasard, l'a même parié avec Pascal, si c'est pas du divertissement, ça...

Rien à faire.

Raymond s'emmerde. Mortellement.

C'est pas que là-haut y'a pas d'ouvrage pour un bon gars qui voudrait rendre service. L'a débarrassé les champs de tout leur chiendent, faut dire que c'est un spécialiste le Raymond, l'a fait avec méthode, l'a fendu les flots, l'a battu la campagne sans même lui faire mal, l'a fait pousser les fleurs bleues, l'a même retiré les enfants du limon, les enfants là-haut aussi, ils finissent par s'emmerder...

Raymond s'ennuie. Eternellement.

C'est pas que là-haut il ne peut pas écrire, l'en a écrit des romans, des pièces de théâtre, des poèmes merveilleux et des essais fabuleux. Mais à quoi bon ? Quand on est un pur esprit, on finit par comprendre que les mots n'ont pas de sens...

Et quand les mots n'ont plus de sens...

On s'emmerde... Eternellement.

mardi 23 septembre 2008

Elle est dans la rue

Elle est dans la rue, elle marche.

Le monde glisse autour d'elle. C'est l'été, les gens sont attablés aux terrasses des cafés, les boutiques regorgent de soldes et d'étiquettes colorées. Des chiffres lui sautent à la figure à chaque pas mais elle ne les voit pas. Elle marche.

Elle a sorti une cigarette de son sac à main. Elle l'allume machinalement, elle marche...

Un carrefour, elle s'arrête, elle attend le petit bonhomme vert. En face d'elle, un homme tient une fillette par la main.

Elle s'avance maintenant sur le passage piéton, elle regarde du linge qui sèche suspendu à un balcon, en hauteur. Elle entend soudain "Maman ?" Son cœur fait un bond. Elle baisse les yeux. C'est cette petite fille...

Elle est en train de parler à son père, elle lui sourit, il tient fermement sa main, de peur qu'elle ne s'échappe.

Qui a dit "Maman ?"...

Elle ne sait pas pourquoi mais elle décide de suivre l'homme et l'enfant, elle fait demi-tour et allume une nouvelle cigarette.

Elle sait pourquoi. Cette petite fille, c'est la sienne. C'est complètement stupide se répète-t-elle, ça n'a aucun sens...

Elle avait seize ans, elle rentrait d'une soirée chez des amies. Elle n'avait pas voulu qu'on la raccompagne, elle n'habitait pas loin. Quand l'homme s'était planté devant elle, au détour d'une petite rue, elle avait tout de suite compris. Elle avait couru, de toutes ses forces, mais il l'avait rattrapée. Elle avait essayé de résister, elle avait supplié puis elle s'était tue. Elle ne voulait pas ajouter au plaisir de cet homme. Plus elle se débattrait, plus il aimerait, elle avait senti ça, et elle avait décidé de ne pas résister. Elle s'en voulait encore, elle ne pouvait pas se pardonner cet abandon qui avait pourtant été volontaire, réfléchi. Elle s'était réfugiée dans sa tête, et depuis ce moment précis, elle avait abandonné son corps.

Il l'avait laissée sans un mot, elle avait attendu longtemps, très longtemps. Jusqu'à ce qu'elle soit sûre qu'il était vraiment parti, qu'il ne reviendrait plus.

Plus tard, elle avait senti l'enfant dans son ventre et elle l'avait refusé. Elle l'avait oublié dans son corps, jusqu'à ce qu'il pousse si fort qu'il avait bien fallu l'en faire sortir. C'était une petite fille. Elle l'avait laissée, elle aussi.

L'homme et l'enfant sont arrivés devant une grande maison. La petite fille ouvre le portail et se précipite dans les bras d'une femme. Sa mère. Une vraie publicité pour le bonheur...

Elle s'assoit sur le trottoir, juste en face. Elle voit le couple s'enlacer puis rejoindre l'intérieur de la demeure. L'enfant joue dehors, elle enlève méticuleusement les pétales des roses.

Elle voudrait s'approcher, elle a envie de la toucher, de la serrer contre son cœur.

Les voitures passent. Elle est toujours assise, elle fume cigarette sur cigarette.

La petite fille entend son prénom, elle s'en va.

Restent un jardin vide,

Une femme assise sur le trottoir,

Et un prénom.

vendredi 26 septembre 2008

"Huit lettres", "Pas mieux", "D-E-P-R-I-M-E-R : déprimer"

Entre Ce que je pense, Ce que je veux dire, Ce que je crois dire, Ce que je dis, Ce que vous avez envie d'entendre, Ce que vous entendez, Ce que vous comprenez... il y a dix possibilités qu'on ait des difficultés à communiquer.

Mais essayons quand même...

Bernard Werber, Extrait de *l'Encyclopédie du savoir relatif et absolu*

J'ai toujours aimé l'étymologie, j'essaie toujours de savoir d'où viennent les mots, je recherche leur sens premier et souvent, ça m'aide à comprendre ce que je ressens. J'en ai pourtant beaucoup des mots mais je n'en ai jamais assez pour dire ce que je voudrais dire, je suis souvent trahie, plus je donne de mots moins je suis sûre d'avoir exprimé finalement ce que je voulais. Je le dirais moins bien que Werber, les possibilités d'échouer à communiquer sont infinies, je persiste malgré tout...

J'ai toujours aimé l'étymologie, je voudrais vous parler aujourd'hui du verbe déprimer. Non, ce n'est pas anodin, bien sûr que non...

Cela vient du verbe latin deprimere. Le préfixe "de" est privatif (on le retrouve dans désintéresser, déplaire, défaire...), il signifie donc "ne pas" ou "le contraire de". Il nous reste "primere". Le sens premier de ce verbe c'est "presser de haut en bas, abaisser", déprimer a donc d'abord signifié ne pas presser ou ne pas abaisser... De la nécessité de déprimer parfois, même si c'est douloureux. Relâcher la pression enfin, ne plus s'abaisser, relever la tête...

J'aime bien aussi regarder les autres mots qui viennent du même verbe, et je retrouve exprimer (presser à l'extérieur), opprimer (presser contre, à l'opposé de), imprimer (presser dedans)... Autant de mots qui résonnent avec ce que je vis maintenant.

Quand j'entends le verbe déprimer j'entends aussi dé et primer. Primer signifie mettre en premier. Déprimer c'est donc aussi ne plus mettre en premier. Faire passer au second plan ce qui était au premier plan. Et inversement.

Quand je déprime, je relâche la pression et je m'interroge sur ce qui est au premier plan, ce qui compte vraiment...

Voilà ce que ça donne si vous avez cinq minutes à perdre sinon attendez la semaine prochaine j'essaierai d'être moins chiant je vous raconterai un de mes incroyables mais vrais ou un zoli conte qui fait rêver.

J'ai cinq vies en une, qui se côtoient et se mélangent. Une vie de femme, une vie de mère, une vie d'amie, une vie de prof et une vie d'artiste (c'est un

bien grand mot mais je vais essayer de faire simple) qui est pour moi l'expression des quatre autres, une sorte de synthèse multiforme.

Ces cinq vies me demandent cinq temps : le temps de m'épanouir dans ma vie de femme, le temps d'élever (oh que j'aime aussi le sens premier de ce verbe) mes enfants, le temps d'écouter et d'être disponible pour mes amis, de partager des instants avec eux aussi, le temps pour me consacrer à mon métier et le temps de créer. C'est beaucoup de temps et beaucoup d'énergie. Je sais très mal me mesurer, je crois bien que je mets autant de cœur et d'énergie dans chacune de ces vies...

Qu'est ce que je mets en premier ? Je n'en sais rien, je n'ai pas envie de faire des classements, je déteste ça mais ce qui est sûr c'est que quand je perds mon équilibre dans l'un de ces cinq domaines, les quatre autres en prennent aussi un coup, un sérieux coup même.

Là, ce qui ne va vraiment pas c'est le boulot. C'est un métier difficile, déjà, mais dans mon bahut en particulier et depuis cette année particulièrement c'est très éprouvant. Pour bien faire mon travail, j'ai besoin que ma vie soit simple et tranquille, à la moindre faiblesse je peux m'effondrer et ces gosses-là savent repérer la moindre faille. Le problème c'est que les conditions dans lesquelles j'exerce actuellement mon métier sont inacceptables et ingérables. Ça me rend malade d'assister à cette dégringolade, impuissante. Il m'arrive de ne pas pouvoir faire cours, ce matin, par exemple, et pourtant nous étions trois adultes expérimentés à encadrer les élèves. Alors, oui, ça me déprime, j'ai envie de remballer mes affaires et de me barrer pour n'avoir plus à supporter ça. Je peux demander ma mutation, c'est vrai, mais en attendant il va falloir essayer de gérer ça jusqu'au moins de juin et faire avec...

Ma vie de prof ne me convient plus, elle affecte mes autres vies, elle me vide de mon énergie et de ma joie de vivre, elle sape mes bases, ma foi, mes espérances, elle rejaillit dans des domaines où je ne veux pas d'elle... Elle me fait douter de moi et de ceux que j'aime.

Il me faut donc déprimer, accepter même de déprimer, ce qui n'est pas si évident que ça.

Accepter, admettre que je ne maîtrise presque rien, que je ne réussirai pas ce qui est impossible, que c'est la peau des élèves ou la mienne. Accepter de faire passer ma vie avant la leur, même si je les aime... Me préserver et préserver ceux que j'aime. Je ne sais pas cloisonner, je ne laisse pas mon cartable dans un coin de la maison, ces gosses sont toujours avec moi, je n'oublie pas leurs problèmes, leur misère, leur désespoir ni même leur agressivité. Elle n'est pas dirigée contre moi en tant que personne, je le sais bien, ça fait cinq ans que j'enseigne dans ce bahut, mais elle m'affecte malgré tout. C'est difficile de parler dans le vide, de ne pas faire cours,

d'être réduit à l'état de programme télé même pas intéressant, non, c'est pire, de n'être qu'un objet, un truc qui fait un peu trop de bruit, elle est où la télécommande déjà ? Je vous jure que j'exagère à peine.

Je fais du baby-sitting trop souvent. A quoi ça peut bien servir d'avoir bac plus cinq si c'est pour garder des gosses toute la journée et avoir pour seule ambition de réussir à faire au mieux cinq minutes de cours dans l'heure ? Pour le coup, il a raison notre charmant ministre, je n'ai pas été formée pour cela...

Quand je rentre à la maison, j'ai en moi toute cette agressivité, j'ai passé ma journée à me maîtriser, à me contenir, à faire tout ce que je peux pour avoir une attitude calme et posée parce que je sais par expérience que hurler ne sert à rien.

Cette agressivité que j'ai reçue et cette rage que j'ai en moi parce que je ne supporte pas cette situation, il faut qu'elle s'exprime, que je la canalise. Je n'y arrive pas toujours aussi bien que je le voudrais. Parfois, je ne supporte pas même d'entendre mes enfants, mes propres enfants, je ne tolère pas leurs cris, j'ai envie de leur dire de sortir leur carnet et de leur faire copier des lignes. C'est débile. Et c'est tellement compréhensible hélas...

Quand je suis devant mes élèves et qu'ils ont oublié que j'existe, quand je parle dans le vide, quand ils se battent, s'insultent, se lèvent, se couchent par terre et m'ignorent, je me sens humiliée, terriblement humiliée. Alors que je n'y suis pour rien. C'est cela aussi déprimer, se rendre compte que l'on n'est plus en premier, que l'image de soi qu'on a est une image en dessous de ce qu'elle devrait être. Se rendre compte qu'on ne s'estime plus assez.

Déprimer. Accepter de mettre au second plan mon métier pour préserver ceux que j'aime. Accepter même l'idée qu'il faille que je me préserve moi, que j'arrête un sacrifice inutile quitte à revenir plus tard quand j'aurai repris des forces.

Pas évident.

J'y travaille.

Ce soir je suis rentrée chez moi, la tête pleine de cris, le cœur gros, plein de cette impuissance que j'ai. La première année où je suis arrivée dans ce bahut de Zep, j'en ai pris plein la gueule, je pleurais tous les soirs. Cette année, j'en suis presque revenue au même point mais ce n'est pas pareil. Avant au moins, j'étais pleine d'espairs, je me disais que j'allais surmonter les difficultés, j'étais remplie de courage et de beaux idéaux, j'allais innover, j'allais sauver ces enfants, malgré eux s'il le fallait. Aujourd'hui je sais que je peux très très peu. Je sais aussi que je ne suis pas en cause, je sais faire avec les cas difficiles, mais là, cette année, avec les sixièmes A je ne peux pas, je les ai huit heures par semaine, ils sont vingt fofous incontrôlables, ils sont rétifs à toute autorité, à toute éducation je ne vous

parle même pas d'essayer de leur transmettre un savoir, ce n'est même pas le problème, je parle juste de pouvoir faire cours dans le calme, simplement ça.

Je suis rentrée chez moi, les enfants me réclamaient et moi j'étais incapable de les entendre, je ne supporte plus le bruit, ça m'est intolérable. Et les petits, ce sont de vraies éponges, ils le sentent quand ça ne va pas, ça les rend nerveux, ils ne comprennent pas que leur maman les repousse ou aille s'enfermer loin d'eux pour ne plus les entendre, alors ils insistent, ils posent mille fois la même question, ils font des caprices et des colères et plus ils insistent moins j'y arrive. Je ne peux plus les entendre alors que ce sont des gosses tout mignons, même pas des cas... Mes cas du bahut sont en train de détruire sans le vouloir la relation qui existe entre mes gosses et moi. Je ne peux plus être disponible et détendue, ni avec mes gosses ni avec ceux que j'aime d'ailleurs.

Je ne veux pas faire subir ça à ceux que j'aime. Là, mon homme est en train de téléphoner. Il parle toujours fort quand il téléphone. J'ai envie de lui hurler "ta gueule"... Sympa l'ambiance, non ? ! Heureusement, je me maîtrise, j'essaie de faire la part des choses mais se maîtriser tout le temps ça aussi c'est difficile.

Je déprime donc, j'ai compris ça à Beauvais, la ville où l'on peut faire du surf dans le bus, rencontrer Dieu et construire des histoires sans paroles.

Ne plus parler, ne plus entendre les mots que je ne veux plus entendre, retrouver leur sens premier.

Maintenant, je vais essayer de reprendre des forces pour trouver l'énergie de me relever, pour primer à nouveau, retrouver la première place dans ma vie.

Ça peut prendre du temps.

Ça peut m'empêcher de vous faire coucou ici ou ailleurs.

Mais ce n'est qu'un passage.

Il faut juste que je le passe.

A bientôt, je vous embrasse fort, continuez à aimer, c'est ce que vous avez de mieux à faire, et moi aussi !

samedi 4 octobre 2008

C'est samedi dans mon lit

J'entends une petite voix qui crie :

- Maman ! Maman ! Aziliz elle a fait une grosse bêtise !

Je fais semblant de dormir, encore un peu, mon homme émet un léger grognement.

- Maman ! Maman ! Viens ! Aziliz elle a fait une groooooosse bêtise !

- Bitiz ! Bitiz ! Bitiz maman !

Bien. Inutile de penser dormir plus longtemps. Je me lève.

J'enfile mon jean et je cherche mes chaussons dans le noir. Une crapule les a cachés sous le lit, je rampe au milieu de la poussière et finis par les retrouver. Pas moyen de trouver mes lunettes dans la pénombre.

Me faut un thé, vite. Peuvent pas se taire ces deux loulous ?

- C'est bon ! J'ai compris ! J'arrive !

Je descends au radar et les yeux à peine ouverts l'escalier qui mène au rez-de-chaussée.

Je passe la tête par l'embrasure de la porte du salon et j'y jette un œil rapide.

Mon fils est en train de dessiner des fourmis, sa sœur le regarde extatique en murmurant : "Ooooh... belle !"

Bien. Je pivote vers la cuisine. Le sol est jonché de pelures d'oignons et la table est recouverte d'une cinquantaine de gâteaux qui ont tous été croqués. Ce sont de vrais gourmets mes enfants. Je râle pour la forme tout en allumant la radio et en faisant bouillir l'eau pour mon earl grey. C'est le prix à payer les samedis et dimanches matins. Papa et maman se sont couchés tard, ils dorment avec application et, pendant ce temps-là, les deux Schtroumpfs descendent l'escalier de bonne heure et vont mettre le ouaille dans la cuisine, enfin, mon fils dit qu'ils préparent le petit déj. Quelque chose comme ça. Pas grave... On a sorti les céréales et les fruits la veille, les petits mangent, souvent l'un d'entre nous descend pour leur préparer à boire puis remonte très très vite retrouver la chaleur du lit tandis qu'ils développent leur autonomie. C'est chouette d'avoir des gosses autonomes !

Mais pas tout le temps.

Ce matin par exemple.

Titouan entre dans la cuisine.

- Alors c'est ça la grosse bêtise d'Aziliz ? Elle a mis le bazar dans la cuisine et elle a goûté tous les gâteaux ?

- Mais non maman !

Zut.

- Aziliz elle a mis du caca partout dans les toilettes !

Je soupire. Je me lève et abandonne mon thé pour me diriger vers les toilettes. Je constate qu'en effet, à côté, la cuisine est très très très propre.

Bitiz ! Bitiz ! crie ma fille. Je retourne dans le salon. C'est là, après un examen un peu plus approfondi que le dixième de seconde de tout à l'heure, que je me rends compte que sans mes lunettes je ne vois vraiment pas bien. Ma fille, qui est décidément très autonome, a enlevé sa couche et a décidé d'optimiser son contenu (on est très écolo dans la famille, on récupère tout) en s'en enduisant les mains puis en s'exprimant sans retenue (on est aussi de grands artistes...) sur les murs, le plancher, le pyjama, les jouets enfin bref, à

l'heure actuelle tout n'a pas encore été trouvé, un vrai suspense ! Bref, il y a de la merde partout.

J'irais bien me recoucher, moi...

dimanche 5 octobre 2008

Pauvre femme...

Tous les trois jours, en France, une femme meurt sous les coups d'un homme.

Ça ne se voit pas. Personne ne le sait.

Je passe inaperçue.

Croyez-vous qu'il frapperait là où ça se voit ?

Non.

Il cogne là où ça fait mal, en plein cœur.

Vous pensez : "Elle n'a qu'à s'en aller, elle n'a qu'à le quitter, si elle reste avec lui c'est que ça doit lui convenir finalement."

Bien sûr. J'aime les coups. C'est ça qui me fait vivre. Encore...

J'en ai entendu tellement des conneries sur les femmes battues. Elles reproduisent le même schéma, c'est bien connu, tous les ans j'entends ça à la télé, ils font venir des psys qui expliquent, qui décortiquent, qui mettent des mots sensés sur ce qui n'a pas de sens.

Ça n'arrive pas comme ça.

Ça ne s'explique pas comme ça.

Est-ce que ça s'explique ?

J'avais vingt ans, j'avais besoin d'une épaule solide, j'avais envie d'un homme qui me protégerait des autres hommes. Il avait dix ans de plus que moi, des épaules solides et la tête bien vissée sur ses épaules. De grandes mains aussi.

Il n'a pas cherché à me séduire, je n'ai eu qu'à me jeter dans ses bras. Qu'ils étaient doux et rassurants ses bras, c'était comme un refuge. J'oubliais tout dans ses bras.

Il ne disait rien mais il ne me rejetait pas. Je croyais que c'était ça l'amour, en tous cas ça y ressemblait.

Il m'a installée dans sa maison, il m'a présentée à sa famille, à ses amis.

Je me suis sentie acceptée.

Il m'apportait des fleurs chaque soir, en rentrant de son travail.

Moi, je l'attendais derrière la porte et chaque nuit était une fête.

Au début.

Ensuite, j'ai changé. C'est ce qu'il m'a dit, et je l'ai cru.

La première fois que ses mains ont frappé, c'est parce que j'avais regardé trop longuement un de ses amis. Je savais qu'il avait raison, je n'avais pas à regarder ainsi un autre homme que celui qui m'avait protégée des autres. Il avait raison, j'avais tort. J'allais changer, j'allais me rattraper. J'ai essayé, j'ai essayé de toutes mes forces mais je n'ai jamais vraiment réussi. J'avais toujours des tenues trop aguichantes, je me suis habillée comme une nonne, j'avais envie de sortir, de voir du monde mais c'était trop dangereux pour moi, pour lui, j'avais envie de parler aux autres mais j'étais insignifiante à côté de lui, ils ne voyaient en moi que son reflet.

Et ils m'enviaient...

Quelle chance tu as d'avoir un homme aussi attentionné !

Je suis allée voir un curé, il m'a répondu que c'était une épreuve que Dieu m'envoyait. Sale con. Je n'ai jamais remis les pieds dans une église.

J'ai essayé d'en parler à ses amis mais aucun ne m'a crue.

J'ai essayé d'en parler à mes amies mais elles se sont détournées de moi comme si j'avais la peste.

Et lui, je l'aimais toujours, lui.

Il me frappait puis il me prenait dans ses bras en pleurant comme un gosse.

Je lui ai toujours pardonné.

Si au moins ma vie pouvait servir à justifier la sienne, je n'aurai pas vécu pour rien.

Vous vous dites : "Elle n'a qu'à s'en aller, elle n'a qu'à le quitter, si elle reste avec lui c'est que ça doit lui convenir finalement."

Je ne veux pas m'en aller. Je l'aime.

Je voudrais juste qu'il...

Alors, de toute la force de mon amour, j'attends. J'attends le jour où il comprendra enfin qu'il peut m'aimer sans peur, sans haine.

Je ne m'en irai pas.

Vous continuerez à me croiser tous les jours, vous ne verrez pas les traces de coups, vous penserez ce que vous voudrez, les psys continueront à dire ce qu'ils ont à dire, vous vous consolerez en ayant une pensée compatissante pour les pauvres femmes comme moi et puis vous oublierez parce que dans le fond vous êtes sûrs qu'on ne peut rien faire pour une femme qui aime son bourreau.

Elle l'a bien cherché...

Elle n'a que ce qu'elle mérite...

Si elle voulait vraiment...

Pauvre femme...

jeudi 9 octobre 2008

En vrac

J'ai cru qu'il était mort, que c'était sa rubrique nécrologique à la radio. Mon cœur s'est serré, j'ai freiné pour mieux entendre, je voulais savoir.
Non. Tout va bien. Il a juste le prix Nobel de littérature, il est vivant.
Comment pourrait-il mourir alors qu'il n'a toujours pas reçu ma lettre ?
Comment pourrait-il mourir alors que je n'ai pas encore recommencé à le lire ?

Quelques instants plus tard, mon téléphone sonne. Ce doit être la vingtième fois en deux jours que le même numéro s'affiche.

Je n'ai décroché que deux fois.

La première fois :

- Allô ? C'est Jean-Claude !
- Oui...
- Tu ne me reconnais pas?
- Non...
- Mais si ! On s'est vus à la boîte samedi !
- Ça m'étonnerait...
- Mais si ! T'es super mignonne et puis, euh... comment tu t'appelles déjà ?
- Je pense que vous avez dû faire erreur. Au revoir !
- Au revoir mademoiselle.

La deuxième fois, même numéro, même voix :

- Allô ? C'est Jean-Jacques !
- Ah ! Vous voulez sans doute parler à mon mari ? Ne quittez pas je vous le passe !
- Euh... non... non... c'est à dire que... Tu sais, on s'est vus au piano samedi !
- Non.
- Ah non ? Alors euh... c'est toi qui fais tes courses chez Lidl c'est ça, c'est là que tu m'as donné ton numéro...
- Vous voulez parler à mon mari oui ou non ?
- Euh... je crois que je m'ai trompé. Au revoir Madame.
- Au revoir.

Plus de message, plus d'appel. Non mais...

lundi 13 octobre 2008

Lettre à mes amis

Je sais bien que vous attendez un signe, que vous espérez un signe...

De joie, de bonheur, de vitalité ou simplement d'espoir.

Je voudrais vous faire plaisir.

Je pourrais mentir.

Je devrais mentir.

Je sais bien que nombre d'entre vous aiment ma fréquentation parce que je suis une rigolote fantaisiste.

Ça vous manque... A moi aussi ça me manque.

Il me faut du temps. Tous les jours, j'entends : "Ça va Tiphaine ?" Je réponds que oui. C'est plus simple pour tout le monde. La déprime c'est lassant. Je sais que certains commencent à penser que je ne réagis pas assez vite, que je devrais sortir, voir du monde, me changer les idées, sourire à la vie. Tu sais Tiphaine, la vie est belle !

Je sais. Je peux aimer la vie et en désespérer en même temps, l'un n'est pas exclusif de l'autre.

J'en sais aussi qui se détournent de moi parce qu'ils en ont assez de m'entendre soupirer. Je comprends ça. Je n'aime pas non plus ma fréquentation en ce moment.

Ils attendent des jours meilleurs. Je comprends ça aussi.

Je voudrais pouvoir en faire autant.

Je sais aussi que si je ne me ressaisis pas assez vite, nombreux sont ceux qui vont penser que je me complais dans mon malheur, que je ne fais pas d'efforts, que je pourrais au moins essayer de donner le change. Je le donne pourtant, le change. Je fais semblant.

C'est elle qui est responsable de son malheur, il faut qu'elle change le regard qu'elle a sur son travail, il faut qu'elle prenne moins les choses à cœur. Vous voyez, je les connais les conseils, les bons conseils. Bien sûr, la seule responsable c'est moi, il faut donc que je sois à la hauteur, que je ne faiblisse pas ou vous allez vous lasser, vous me pardonnez un peu. Mais trop...

Secoue-toi ma vieille ! Prends ton destin en main ! Réagis !

Je fais semblant. C'est la seule chose que je sois capable de faire maintenant. Il me faut du temps. Je sais que ça ne durera pas même si ça dure. Trop longtemps. Je sais...

S'il vous plaît, vous aussi, faites semblant.

Nous jouerons une belle pièce en harmonie avec la société.

Ce soir, les bourses reprennent de la vigueur... C'est exactement ça. Il faut qu'on bande absolument, c'est important. Bandons, consommons, soyons forts et fiers.
Et youpi...

samedi 18 octobre 2008

Elle rêve

Cette semaine, pour les défis du samedi, il fallait réagir à une citation de Jules Renard.

"Les descriptions de femme ressemblent à des vitrines de bijoutier. On y voit des cheveux d'or, des yeux émeraude, des dents de perles, des lèvres de corail. Qu'est-ce, si l'on va plus loin dans l'intimité !"

Elle rêve

Elle est assise derrière la fenêtre.

Ses doigts fragiles frôlent les rideaux.

Elle cherche la lumière.

Quand elle est seule, elle redevient la femme qu'elle a toujours été. Elle baisse la garde enfin.

Ses petits pieds se balancent du haut de la chaise tandis que sa tête s'incline doucement...

Elle rêve.

Elle a dix ans et elle tourne dans sa jolie robe de fête.

Elle a vingt ans, elle ouvre le bal de son mariage au bras d'un époux à la moustache fière.

Elle a trente ans, elle rit dans les bras d'un amant qui lui fait croire que la vie est ailleurs.

Elle a quarante ans, elle regarde son reflet dans la glace et elle se trouve belle.

Elle a cinquante ans, elle remonte l'Amazone.

Elle a soixante ans, elle s'invente à nouveau.

Elle a soixante-dix ans, elle picore des morceaux de jouissance au cou d'un nouvel amant.

Elle rêve...

Elle baisse la garde enfin.

Elle redevient celle qu'elle a toujours été.

Une jeune fille.

dimanche 19 octobre 2008

Mes incroyables mais vrais... épisode dix-sept

Damien est un grand garçon d'une vingtaine d'années. Il fait la fierté de son papa et de sa maman. C'est un jeune homme sportif, sain, titulaire avec mention d'un bac S (mention très bien faut-il le préciser ?), doué pour tout, un vrai petit génie. Et poli avec ça, charmant vous diront toutes les grand-mères. Et elles auront raison. Damien est sans défaut. Le gendre idéal. Il est polytechnicien, ce qui ne gâche rien.

Je suis étudiante, j'habite à Paris dans un petit studio. Mes parents confient à ceux de Damien un carton qu'ils devront me déposer quand ils viendront rendre visite à leur prodige qui est lui aussi parisien.

Papa et maman de Damien garent la voiture en double file devant mon immeuble et confient à leur fils la délicate mission de venir m'apporter le fameux carton.

Damien s'exécute gentiment. Il monte les étages et se retrouve devant ma porte.

On lui a dit "porte 15".

Problème.

Sur le mur, juste à côté du petit numéro de la porte 15, une affiche donne l'information suivante : "Ceci n'est pas la porte 15. Je ne suis pas Tiphaine." Argh... Que signifie donc ce message ? Est-il possible que Damien se soit trompé ? Il refait le chemin en sens inverse, s'assurant bien que la porte 15 est bien située entre la 14 et la 16. C'est forcément la porte 15, il doit y avoir erreur. Mais pourquoi avoir alors indiqué à l'usage du visiteur qu'il ne s'agit pas de la porte 15 ? Et ce, juste en dessous du petit numéro 15 ? Et si ce n'est pas Tiphaine qui habite derrière cette porte 15 qui n'est peut-être pas la porte 15, qui est-ce ? Et si c'est elle, pourquoi avoir indiqué que cette personne n'est pas Tiphaine ? Y a-t-il plusieurs Tiphaine dans cet immeuble ? Ce n'est pourtant pas un prénom courant.

Il va falloir prendre une décision. Damien ne peut pas passer sa nuit dans ce couloir, ses parents l'attendent, ils comptent sur lui !

Bien. Damien prend sur lui. Quelque chose lui échappe mais ce n'est pas si grave, il va vite reprendre le contrôle de la situation. Il va sonner et il verra bien qui se trouve derrière cette fameuse porte.

Hélas ! Sur la sonnette, il trouve un petite plaque qui indique : "Ceci n'est pas une sonnette."

Le monde vacille soudain pour Damien.

Si ce n'est pas une sonnette, comment va-t-il faire pour signaler sa présence ? Son cerveau de polytechnicien lui donne immédiatement une

échappatoire sensée : si la sonnette n'en est pas une, il peut sans doute frapper.

Il se prépare alors et lève péniblement la main, mais son geste est arrêté.

Sur la porte, il voit écrit : "Ceci n'est pas une porte."

Trop tard... Le monde s'écroule lamentablement.

La sonnette n'est pas une sonnette, la porte n'est pas une porte...

Damien reste désorienté devant mon entrée. Il est perdu...

Un temps. Très long.

Damien cherche une solution.

Il finit par tousser, pour se donner une contenance.

L'appartement faisant douze mètres carrés, je l'entends. J'ouvre. Et je découvre un grand garçon tout timide qui tient dans ses bras un gros carton et se balance d'une jambe sur l'autre.

- Bonjour !

- Bonjour... C'est... pour le carton... tiens !

- Merci ! Tu veux entrer ?

- Euh... non, non, mes parents m'attendent, je dois y aller, au revoir !

Il a bien fait, finalement. Le choc aurait sans doute été trop rude.

A l'intérieur de mon appartement il y avait aussi un frigo qui n'en était pas un, une salle de bains avec surveillance vidéo, un sens interdit, une télévision retournée, un christ qui cligne de l'œil et qui pleure quand on le regarde de travers, un jeu de tennis infernal, un autel à la gloire de la décadence moderne, un baigneur avec des bras et des pieds inversés, une affiche de film géante avec un homme nu, une montre qui tourne à l'envers, une statue du pape avec un préservatif sur la tête, une flopée d'ouvrages licencieux, une danseuse espagnole juchée sur un coquille Saint-Jacques, une boîte à musique qui joue l'Internationale, des poèmes hermétiques scotchés aux murs, une ribambelle de CD pendus par un fil au plafond et tournant au gré des courants d'air...

Damien n'est jamais revenu me rendre visite.

Il est retourné rapidement vers ses parents pour leur raconter l'incroyable aventure existentielle qu'il venait de vivre.

Quelques années plus tard, sa maman a avoué à la mienne l'incroyable choc qu'avait subi son fils, son désarroi devant ma porte qui n'en était pas une.

Y'a de drôles de gens tout de même...

Incroyables... Mais vrais...

NB : Pour les amateurs, voici ce qu'il vous faut faire pour profiter vous aussi du jeu de tennis infernal.

Asseyez-vous sur la cuvette de vos toilettes. A votre droite, scotchez une affiche sur laquelle vous aurez préalablement inscrit : "Si tu veux jouer au

tennis-toilettes, tourne la tête à gauche." Sur votre gauche, scotchez une affiche sur laquelle vous aurez inscrit : "Si tu veux jouer au tennis-toilettes, tourne la tête à droite." Amusez-vous bien !

mercredi 22 octobre 2008

Comment j'ai rencontré Dieu - 5 -

Je me souviens des phares jaunes croisés dans la nuit.

Une voiture, deux voitures, trois voitures...

Je n'ai jamais sommeil, il y a tant à voir, tant à rêver, tant à imaginer encore...

Je suis assise à l'arrière, ma tête entre les deux sièges avant.

Mon frère dort.

Ma mère fume, je vois le petit rond rouge incandescent et les volutes qui s'échappent par la fenêtre.

Mon père conduit.

La radio chante un air nostalgique.

Un ravin.

Un virage.

Mon père, tout bas : La direction ne marche plus, nous allons mourir.

Ma mère : Nous aurons bien vécu.

Ils se prennent la main, ils ignorent que je ne dors pas.

Je n'ai pas peur de mourir, je n'y crois pas.

Je suis heureuse.

J'aime cette nuit, j'aime cette douceur, cette tranquillité.

J'aime l'amour évident qui se dégage de ce corps endormi et de ces deux mains qui se tiennent.

Je crois que je viens d'inventer Dieu.

lundi 27 octobre 2008

Ordonnance

Je me demande quel est le dernier ordre qu'a véritablement donné le capitaine du Titanic.

Pas celui des films et des livres.

L'autre.

jeudi 30 octobre 2008

Tentative de désexplication, 2

Je ne sais pas lire entre mes lignes, j'ai parfois l'impression que ceux qui me lisent me connaissent bien mieux que je ne me connais.

Je voudrais bien pouvoir dire que je suis cette femme ou cette autre mais j'en suis incapable.

Je ne sais pas qui je suis. Je sais à peine qui je ne suis plus, qui je ne suis pas.

Je ne me souviens pas de la petite fille que j'ai été, tellement sage, pas si sage, timide, pas si timide. Je me souviens avoir eu l'âge de lire, je me souviens avoir lu, je me souviens que j'ai eu 20 ans et que j'ai cessé de lire. Un temps.

Qu'ai-je bien pu faire entre toutes ces lignes ?

J'ai inventé ma vie.

J'avais peur qu'on m'interroge sur mes goûts parce que je croyais que je n'en avais pas. J'en avais cependant, j'étais juste capable de tout aimer à un âge où pour s'affirmer il faut avoir des enthousiasmes, des fanatismes, des détestations et des intolérances.

Je ne savais pas me mettre en colère parce que je comprenais les raisons de l'autre, et même si elles semblaient opposées aux miennes, je les considérais comme autant valables.

Je suis pétrie de paradoxes et de contradictions. C'est ainsi que je peux le mieux dire qui je suis, qui je ne suis pas. Forte et fragile, jeune et vieille, patiente et impatiente, amoureuse de la vie et désespérée d'elle, heureuse et malheureuse. Tout à la fois.

Je ne veux pas choisir entre deux chemins, je veux tous les chemins, ceux que je devine aussi et ceux que je ne sais pas encore. Tous les chemins.

Je ne veux pas choisir mais je ne supporterai pas qu'on m'impose quoi que ce soit. Je suis libre des choix que je ne veux pas faire. Et j'en suis prisonnière aussi.

Mon esprit est sans cesse en train de se faire l'avocat du diable, sans cesse en train de chercher le contre-exemple, sans cesse il traque la face cachée du monde.

Il y aura toujours un côté qui me sera caché. Je chercherai toujours ce côté qui m'échappe. A chaque fois que je le trouve, le premier s'est dérobé, il me faut recommencer.

Parfois, j'ai l'impression de tourner en rond...

A chaque phrase que j'écris, mon esprit retors entre en marche pour voir si par hasard la proposition inverse ne serait pas aussi juste. Elle l'est souvent. Il est tellement plus facile d'avancer dans une vie normée. Il me reste encore quelques rochers sur lesquels je peux me reposer. Alors je m'accroche. Et mon esprit me souffle que je devrais au contraire m'abandonner...

vendredi 31 octobre 2008

L'arbre qui m'attend

Il est des arbres plus timides que d'autres, des arbres fiers aussi, et des arbres bavards.

Il est des arbres qui s'offrent dès le premier regard, il est des arbres qui résistent de toutes leurs feuilles.

Dans le jardin de mes parents, tout au fond, on trouve une haie de peupliers. C'est au plus grand d'entre eux que j'ai voulu donner mon amitié.

Et c'est celui-ci qui s'est toujours refusé à moi.

Les peupliers, au-dessus de la mêlée des arbres, les cheveux dans les nuages...

Mon peuplier a grandi trop vite, à peine planté et déjà à flirter avec le ciel.

M'a-t-il jamais vue ?

Dans la nuit, mes petits pas sur la pelouse.

Bonsoir monsieur le peuplier...

Il ne m'a pas répondu, pas même un de ces bruissements de feuilles dont ses voisins sont coutumiers.

Mes pieds froids sur l'herbe mouillée, les chouettes qui volent dans le ciel, le vent, les étoiles cachées par les nuages et un peuplier qui se refuse.

Je suis revenue souvent aux pieds de mon peuplier.

Le caresser tout d'abord, puis l'encercler de mes bras.

Il reste insensible.

Quand le ginkgo m'offre ses plus beaux trésors, quand le cèdre complète ma collection de bleus, quand le hêtre me renvoie à mes petites fânes, quand le désespoir du singe me fait rire, quand le magnolia me tire des larmes, quand le catalpa me dit même pas cap, le peuplier ne peut plier...

Dans le jardin de mes parents, tout au fond, on trouve un arbre qui a trop vite grandi.

Au-dessus du peuple de ses congénères, il rêve peut-être du jour où il réchauffera un cœur usé, où il sera la petite boîte qui garde les secrets, le volet qui protège les amants, la cagette qui renferme des fruits merveilleux ou le cercueil d'infortune...

Dans le jardin de mes parents, tout au fond, un arbre m'attend depuis longtemps.

01 novembre 2008

Dans l'aven d'Edgar Poe

Il progresse lentement, sa lampe à huile faiblit, il a peur. Il se dit qu'il aurait dû au moins informer quelqu'un, n'importe qui mais quelqu'un. S'il ne trouve pas le moyen de sortir de là, personne ne songera à le rechercher.

Il progresse lentement et sa vie se déroule devant ses yeux qui luttent contre le sommeil. Le sourire de sa mère avant que la tuberculose ne l'emporte se dessine dans le noir, la bouteille de son père trône sur la table en bois, le rire de Rosalie, un rire de démente, l'odeur du tabac de la maison de Liverpool, les salles de jeu enfumées, et toutes ces femmes qu'il a aimées, si mal aimées...

Il se souvient qu'il a aimé, il se souvient qu'il a vécu. Avant. Quand le jour était le jour. Avant la longue nuit.

Il ne sait plus depuis combien de temps il rampe ainsi dans le noir. Il aurait dû au moins prévenir, peut-être qu'il aurait manqué à quelqu'un, quelque part...

Il a quitté son misérable appartement, laissé les clés à la concierge en lui disant adieu, un petit sac sur le dos. Il aurait dû lui dire qu'il reviendrait, peut-être qu'elle se serait inquiétée...

Il croit qu'il a quitté la ville, il sait qu'il a marché longtemps jusqu'au gouffre. La neige peut-être autour de lui, ses traces de pas qui s'effacent petit à petit. Il est descendu jusqu'à l'entrée du tunnel. Il faisait bon, le froid ne le mordait plus, il se sentait bien.

C'est là qu'il a commencé à ramper, il voulait savoir jusqu'où il pouvait aller.

Il ne sait plus depuis combien de temps il erre sous la terre mais il sait que sa vie lui revient à mesure qu'elle semble s'en aller. Il lit sur les parois autour de lui l'histoire d'un homme qui était peut-être bien lui, avant. Quand le jour était le jour. Avant la longue nuit.

Il entend soudain comme une voix. Comme un chuchotement.

Se peut-il qu'il ne soit plus seul enfin ?

Des mots à son oreille, comme une litanie.

"Par ici... Par ici... Par ici..."

Il s'approche, la vie enfin est là, il le sait, il le sent.

Un petit passage, juste assez large pour lui, une cheminée. Il glisse.

Il se retrouve dans une immense salle, autour de lui une forêt de pierres qui montent du sol et descendent du plafond dans un enfer de gouttes d'eau.

Il n'a jamais rien vu d'aussi beau.
Sur les parois, d'étranges animaux sont représentés. Un scarabée d'or, un corbeau, un canard avec un ballon et un chat noir qui semble lui sourire.
Sa lampe s'éteint.
Ses yeux s'ouvrent enfin.
Juste le temps d'un Eurêka, juste le temps de révéler son cœur.
Sur un trottoir de Baltimore, près de Light Street, on retrouve le corps d'Edgar.
Juste le corps.

15 novembre 2008
Secret de polichinelles

Sous l'épais feuillage
Souvenir de ceux qui furent
De petites armes

Dans les yeux tatoués
Trois enfants, trois gouttes d'eau
Trois petites larmes

vendredi 28 novembre 2008
Pour le dernier chant du Champix

Ce n'est pas un sujet très Youpi, mais c'est important, c'est pour cela que je le fais.

Depuis que j'ai parlé du Champix sur mon blog, un nombre non négligeable de lecteurs tombe par hasard ici, espérant peut-être y trouver des informations sur ce médicament.

Jusqu'ici, pour ne pas lui faire de publicité, je l'ai affublé de divers pseudos. Mais c'est fini.

Le Champix, des laboratoires Pfizer, est un médicament dangereux.

Si vous en avez pris, si vous avez eu des effets secondaires indésirables, il faut le signaler à votre médecin et lui demander de faire un rapport de pharmacovigilance, c'est important. Si personne ne dit rien, le produit continuera à être administré et je suis persuadée que cela peut être dangereux.

Je vous explique, amis lecteurs from google.

Lorsque mon médecin m'a prescrit du Champix pour arrêter de fumer, en août 2008, je me suis dit que je n'avais rien à perdre, j'avais essayé

plusieurs autres méthodes sans succès. Allons-y. Je suis cependant du genre à me méfier des médicaments, non que je juge qu'ils sont tous condamnables, bien au contraire, mais je suis d'un naturel méfiant... Je vais me renseigner sur internet, je parcours les forums, je lis des articles de journaux et je me rends rapidement compte que ce médicament est décrié, on l'accuse à plusieurs reprises d'être à l'origine de suicides et de dépressions sévères. J'en prends bonne note et je me dis : à moi, ça n'arrivera pas. Je crois que si je me mets à déprimer, je vais m'en rendre compte et donc arrêter le traitement, et puis pour ce qui est de l'envie de mettre fin à mes jours, je la trouve complètement stupide, ce n'est pas le genre d'idées qui me traversent l'esprit et je n'ai aucune raison de le faire. Rassurée donc.

Je commence le traitement. Il faut savoir que quand on prend du Champix, les quinze premiers jours, on n'est pas obligé de s'arrêter de fumer. Progressivement, on perd l'envie. Et c'est assez génial. Quand on a déjà essayé d'arrêter de fumer à plusieurs reprises, on connaît ces affreuses envies contre lesquelles il faut lutter (je sais depuis que ce n'est pas ainsi qu'il faut lutter, que le mot lutter d'ailleurs ne convient pas), c'est une torture. Là, aucune torture. De moins en moins d'envie de fumer. Cool. Tranquille. Oh, le délicieux médicament miracle, voyez comme je suis forte, je fume de moins en moins et ça fait même pas mal !

En même temps, petit à petit, une hypersensibilité qui se développe. Forcément, je m'en rends compte. Et je me dis que c'est normal, je n'accuse pas le Champix de ma modification d'humeur, j'accuse la cigarette. Ma cigarette est une béquille, elle l'a toujours été. Un truc qui régule mes émotions. Supprimer cette béquille, c'est leur laisser libre cours.

Je continue donc à prendre les médicaments. Et je vais de plus en plus mal. Mon entourage s'en rend compte et me conseille d'arrêter le Champix. Mais moi je m'accroche, j'ai envie d'arrêter de fumer, je ne peux pas laisser tomber. J'ai de plus en plus d'idées noires, une horreur grandissante à l'idée de retourner au travail, une agressivité qui enfle. Plus ça va, moins je me reconnais. Jusqu'au jour où me traverse l'envie fulgurante et irréprouvable de jeter ma voiture contre un mur. Je freine à temps. L'espace d'un instant, j'ai été incapable de lutter contre cette idée impérieuse et odieuse. Je ne suis plus moi. Je ne m'obéis plus. Je croyais que mon bon sens suffirait à lutter contre les envies suicidaires, je me disais qu'un suicide ça se prépare et je me voyais mal organiser tout cela. Mais contre ces fulgurances, je ne peux rien. Je ne suis pas assez forte.

Je vais chez mon médecin, il me conseille de continuer le Champix parce que c'est pas bien de fumer, et il me prescrit des antidépresseurs. J'ai arrêté le Champix de moi-même, je n'ai pas pris les antidépresseurs.

Trois mois sont passés. Les idées noires ne sont pas parties. Difficile d'accuser le Champix. Cette semaine, j'ai rencontré un psy qui m'a dit qu'on devrait retirer ce médicament du marché car il est à l'origine de sévères dépressions. Je ne sais pas trop quoi en penser. Je crois que c'est peut-être trop simple d'accuser un médicament, il me semble que cette dépression couvait depuis plus longtemps. Sans doute, ce médicament a-t-il été le catalyseur, ou le révélateur de quelque chose de plus profond et qui n'était pas remonté à la surface. Serait-il resté caché sans Champix ? Je n'en sais rien du tout.

Je sais que le simple fait d'arrêter de fumer provoque des dépressions, je me dis parfois que ce qui a déclenché l'expression de mes symptômes c'est le fait de vouloir cesser de fumer. Il y a quand même un hic. C'est que je n'ai jamais arrêté de fumer. Même sous Champix, j'ai continué à fumer. Moins, c'est vrai, mais je n'ai jamais été sevrée.

Je n'ai pas de réponses tranchées sur le sujet, et ce n'est pas cela qui m'importe en ce moment. J'ai d'autres questions plus importantes à résoudre, et un chemin à retrouver.

J'ai tenu à écrire ce billet, pour témoigner de mon expérience à d'éventuels lecteurs qui seraient tentés de prendre ce médicament pour arrêter de fumer. Réfléchissez bien.

Moi aussi je croyais que je saurais détecter les signes, je me sentais bien dans ma vie, je n'aurais jamais cru pouvoir un jour me retirer ainsi de moi et du monde.

Ne prenez pas le risque.

Si je n'avais pas été bien entourée, si j'avais fait confiance non à mes amis et à mon bon sens mais à mon médecin, j'aurais continué à prendre du Champix.

Et je ne suis pas sûre que je serais encore là pour en parler.

lundi 1 décembre 2008

A bientôt

Ma petite valise est prête, elle n'attend plus que moi.

Juste à côté de ma brosse à dents, deux volumes de *Don Quichotte* se font de l'œil.

C'est fatigant de passer sa vie à la transformer en roman.

C'est merveilleux aussi. Je ne regrette rien.

Et je ne vais pas baisser les bras, les moulins à vent n'ont qu'à bien se tenir.

Ma lance est un peu usée, je vais faire six lances sur ce bolg pour repartir au combat.

Je vous laisse quelque temps.

Non, ce n'est pas tout à fait juste, je ne vous laisse pas.
Je vous emporte avec moi.
A bientôt.

06 décembre 2008

Règlement de comptes

06 heures 00. La porte à double battants est déverrouillée.
06 heures 01. La télévision de la chambre 35 entre en marche.
06 heures 02. Je voudrais me rendormir sans entendre la une ni la deux ni aucune de ces chaînes.
07 heures 00. L'infirmière n° 1 me demande si j'ai bien dormi.
07 heures 30. Sur le pas de la porte, j'avale sous l'œil aguerri de l'infirmière mes 75 milligrammes d'Effexor.
08 heures 00. Un petit pain ou deux petits pains ?
08 heures 30. Contre 90 centimes, la machine me délivre un café.
08 heures 35. Première Fine 120, dans la cour.
08 heures 40. Trois tours de parc, toujours dans le sens des aiguilles d'une montre, comme tous les autres.
09 heures 30. Un nouveau psychiatre, une nouvelle ordonnance, une nouvelle histoire.
10 heures 15. Deuxième Fine 120, sur un banc rouillé.
10 heures 30. 120 pages tournées.
11 heures 30. Sur le pas de la porte, l'infirmière n° 2, les médicaments...
11 heures 45. Cinq tranches de tomates, trois boulettes de viande, 134 petits pois, quatre morceaux de carottes, un sachet de vinaigrette, un morceau de fromage, un petit pain, un verre d'eau et un beignet fourré au chocolat.
12 heures 15. La fenêtre peut s'ouvrir sur huit centimètres. 32 camions, 3 motos, 67 voitures dont 45 blanches par minute défilent sur la quatre voies.
12 heures 25. Contre 90 centimes, la machine me délivre un café.
12 heures 30. Troisième et quatrième Fine 120, dans la cour.
13 heures 00. Il est 13 heures...
14 heures 00. Sur la une, *Les feux de l'amour* chassent les chiffres pendant 45 minutes.
14 heures 45. L'aide soignante n° 1 vient faire la chambre.
14 heures 46. 20 mètres de couloir, 4 ailes, 4 étages. Le même jeune homme qu'hier vient me taxer 50 centimes qu'il promet de me rembourser demain. Comme hier...
15 heures 00. Le téléphone de la chambre 37 sonne 12 fois avant que son occupant ne décroche.

15 heures 30. 20 000 mots, 50 photos.
16 heures 00. Contre 90 centimes, la machine me délivre un café.
16 heures 05. Cinquième Fine 120, dans la cour. 18 fumeurs répartis en groupes de 2, 3 ou 4.
16 heures 10. 2 enfants dans le parc, insoucians. Mes enfants...
17 heures 00. Sixième Fine 120, dans la cour.
17 heures 30. 24 images par seconde.
18 heures 00. Sur le pas de la porte, l'infirmière n° 3, les médicaments...
18 heures 15. Un bol de soupe, 254 grains de riz, une tomate farcie, une portion de fromage aux noix, à la noix, un petit pain, une poire pas mûre.
18 heures 45. Contre 90 centimes, la machine me délivre un café.
18 heures 50. Septième puis huitième Fine 120 dans la cour avec les autres drogués.
19 heures 00. Fermeture des deux portes qui mènent à la cour et au parc. L'espace se réduit. 200 mètres carrés.
19 heures 05. Je voudrais pouvoir compter les étoiles mais je ne les vois pas.
19 heures 10. Combien de caresses, combien de baisers, combien de battements de cœur, est-ce que l'amour se mesure ?
19 heures 19. Combien de secrets, combien de peurs, combien de refus, est-ce que l'amour peut survivre à l'ordre social ?
19 heures 30. Fermeture de la cafétéria. L'espace se réduit d'avantage. 100 mètres carrés.
20 heures 00. Journal de 20 heures dans toutes les télés du couloir.
21 heures 00. Heure des tranquillisants et des somnifères. Chacun tend la main.
21 heures 30. Fermeture de la porte à double battants du couloir. L'espace est confiné. 30 mètres carrés.
22 heures 30. Extinction des feux et des télévisions.
23 heures 00. Quelqu'un n'arrive pas à dormir.
23 heures 30. Quelqu'un pleure.
00 heure 00. Première visite de l'infirmier de nuit. Il vérifie que je dors. Ou pas.
00 heure 30. Quelqu'un parle.
01 heure 01. Passage du train de 1 heure 01.
03 heures 30. Deuxième visite de l'infirmier de nuit. Je fais semblant de dormir.
05 heures 00. Troisième visite de l'infirmier de nuit. Je fais semblant de dormir.
06 heures 00. La porte à double battants est déverrouillée.
06 heures 01. La télévision de la chambre 35 entre en marche.

06 heures 02. Je voudrais me rendormir sans entendre la une ni la deux ni aucune de ces chaînes.

07 heures 00. L'infirmière n° 1 me demande si j'ai bien dormi.

dimanche 14 décembre 2008

There's a sign on the wall, but she wants to be sure

Bonjour à tous

Me voilà en permission pour quelques heures dans le Poutoulant. C'est bon de retrouver la chaleur, la douceur et la tendresse. Je me gave de l'odeur, de la peau et de la voix de ceux qui me sont chers. J'ai reçu tous vos messages avec beaucoup d'émotion, merci à tous, merci du fond du cœur. En lisant vos commentaires, j'ai compris que j'aurais peut-être dû vous expliquer mieux, je n'ai voulu inquiéter personne et je suis profondément désolée si cela a été le cas. Je suis hospitalisée, je ne sais pas très bien pour combien de temps, le temps de me remettre debout je crois, d'appriivoiser cette réalité dont je me défie parce que parfois trop cruelle. Ne me dites pas qu'elle peut être aussi merveilleuse, je le sais, je n'en doute pas. La dépression est une maladie compliquée.

Je voudrais avoir le temps de vous répondre personnellement, je ne l'ai pas, mais je veux que vous sachiez que chacun de vos messages me touche profondément et me confirme que je ne sais rien de plus beau que l'amour échangé.

Merci, tellement merci.

dimanche 21 décembre 2008

Cher père Noël

Cher père Noël,

Cette année je n'ai pas été très sage mais je ne regrette rien.

Garde tes cadeaux.

Ce que je désire ne s'offre pas.

La bise à madame Noël.

Tiphaine

27 décembre 2008

L'homme de l'ombre

Pol Onbreuz est un nom qui ne vous dit rien. C'est normal. Vous ne le connaissez pas. C'est un homme de l'ombre.

C'est l'ombre que vous croisez sans y prendre garde au soleil de midi, c'est le vent de la nuit, la rosée du matin et le sifflement du train ce soir dans le lointain...

Pol Onbreuz a un autre nom, un autre métier. C'est un homme seul, divorcé, deux enfants grands déjà. Vous l'avez peut-être croisé déjà, peut-être l'avez-vous déjà appelé au cœur d'une nuit fébrile. Vous avez lu sur sa petite carte professionnelle un autre nom et il vous a suffi. Peu importe le nom, que l'enfant guérisse c'est tout ce qui comptait. Vous avez observé ses gestes, noté la douceur de son regard et remercié le ciel qu'il y ait encore des médecins de garde dans notre si beau pays. Vous avez pris l'ordonnance, serré la main tendue et ce n'est que quand les phares de sa voiture ont disparu au bout de la route que vous avez ajouté : "Ils ne se font pas chier quand même, nous faire payer le tarif de nuit pour un rhume..." Et vous êtes retourné vous coucher, rassuré.

Pol Onbreuz est un nom qui ne vous dit rien. C'est normal. Vous ne le connaissez pas. C'est un homme de l'ombre.

C'est la voix qui apaise, la main posée sur le ventre noué, les pieds trempés, le dos courbé parfois aussi...

Pol Onbreuz a un autre nom, un autre âge. Vous avez lu sur sa carte qu'il était né en 46, vous en avez logiquement conclu qu'il a 52 ans. Il n'a pas 52 ans. Il n'a pas d'âge. Il a eu celui d'être enfant, celui d'aimer et celui d'enfanter, celui des illusions et des désillusions, celui de la raison plutôt que la folie. L'âge du consultant d'habitudes, l'âge de raison... C'est ce que vous croyez sans même avoir eu à le formuler. Mais un homme de l'ombre ne peut pas avoir d'âge, on croit le tenir entre ses doigts, il n'est déjà plus là. Pol Onbreuz est un nom qui ne vous dit rien. C'est normal. Vous ne le connaissez pas. C'est un homme de l'ombre.

C'est le téléphone soudain muet, la lettre retournée à son expéditeur, la plaque déboulonnée et l'écho qui ne revient pas.

Pol Onbreuz a un autre nom, un autre visage. Vous croyez vous souvenir qu'il porte des lunettes et des vêtements sombres, des cheveux bruns, peut-être quelques cheveux blancs. Quelle est la couleur de ses yeux ? Vous ne le savez pas. Il porte des lunettes, il a l'air sérieux. C'est tout ce qui vous importe.

Pol Onbreuz est un nom qui ne vous dit rien. C'est normal. Vous ne le connaissez pas. C'est un homme de l'ombre.

C'est le soupir des anémones, le doux parfum sans nom, les empreintes de l'écureuil dans la neige et la tendresse des pierres précieuses.

Pol Onbreuz a un autre nom, un ailleurs. Il n'a pas de maison, pas de village, pas de ville, pas de pays. Un ailleurs qu'il ne sait pas toujours retrouver. Des kilomètres avalés, de la musique dans une auto, la terrasse d'un café et le souvenir des pavés. Vous avez sans doute lu une adresse dans l'annuaire et vous vous en êtes contenté. Il ne s'en contente pas. Pour seul véritable bagage une photo scotchée sur un mur. Un homme qui joue du piano...
Un danseur de paso-doble dans un monde de karaoke.

Pol Onbreuz est un nom qui ne vous dit rien. C'est normal. Vous ne le connaissez pas. C'est un homme de l'ombre.

C'est une heure figée au cadran de votre horloge. 23 h 59.

Vous avez appelé, il vous a dit qu'il arrivait, il viendra. Vous pensez que peut-être il était avec des amis, lui aussi faisait le compte à rebours, lui aussi attendait la nouvelle année. Mais vous vous trompez.

Vous ne le connaissez pas.

Vos mains sont glacées, vous avez du mal à respirer et ce cœur qui s'emballa... Ce serait trop con de partir avant d'avoir connu au moins une fois le goût de la vie. Elle repasse devant vos yeux, ce cadran comme bloqué, cette minute qui vous semble durer une éternité... Mais que fait-il ce connard de médecin ?

Vous guettez chaque bruit mais vous n'entendez plus que votre cœur qui n'en fait qu'à sa tête. Un cœur peut-il avoir une tête ? Vous délirez sans doute, jamais vous ne vous êtes posé ce genre de questions idiotes...

Vous vous allongez, vous ne pouvez plus tenir debout. Vous sentez chaque détail du lit comme si vous étiez vous-même ce lit. Vous ne pouvez pas vous empêcher de penser que c'est peut-être votre lit de mort. Vous avez peur.

Vous avez été prudent toute votre vie et vous commencez à douter. Une vie courte et courageuse vaut-elle plus qu'une vie longue et prudente ? Et qu'est-ce que c'est d'abord que le courage ? Écoute ton cœur dit une petite voix dans votre tête folle...

Un cœur peut-il avoir une voix ? Vous délirez sans doute, jamais vous ne vous êtes posé ce genre de questions idiotes...

23 h 59.

L'homme de l'ombre arrive enfin.

Une nouvelle année pointe le bout de son nez. Une nouvelle année peut-elle avoir un nez ? Vous vous sentez ridicule avec vos questions stupides. Vous fermez les yeux.

L'homme de l'ombre fait les gestes qui sauvent. Vous ne le connaissez toujours pas.

Juste après son départ, vous avez presque l'intention de courir après pour lui dire que c'est un brave homme mais tout de même, vous pensez qu'il aurait pu arriver plus tôt. Vous n'avez même pas eu le temps de le remercier. Ce n'est pas si grave, après tout, c'est pour ça qu'il est payé. Et plutôt bien, même...

De toutes façons, il s'est sauvé.

N'arrête pas qui veut le vent de la nuit, la rosée du matin, le sifflement du train ce soir dans le lointain...

...et les feuilles qui se détachent tendrement de l'arbre.

dimanche 11 janvier 2009

Chromophanie

Bonjour à tous, je suis en "permission" pour le week-end, le Poutouland va du mieux qu'il peut. Les pys essaient d'interpréter les réponses que j'ai données dans divers tests, je crois qu'ils s'arrachent les cheveux parce que mes réponses sont trop "originales", il semblerait que j'aie une imagination "hors normes". Moi, ça me rassure. Eux, pas tout à fait. Je prends bien mes petits cachets, j'ai l'impression que mes sens s'atténuent, je vis "modérément", je n'en ai pas l'habitude, c'est déstabilisant. Je souffre beaucoup moins, je suis aussi hélas bien moins heureuse. Une sorte de statu quo acceptable pour un fonctionnement en harmonie avec la société. Mon obsession pour l'écriture a été interprétée comme un T.O.C., les pys m'ont demandé de cesser d'écrire et depuis je développe d'autres troubles obsessionnels qu'ils interprètent comme un "glissement de symptôme". Moi, tant qu'à faire, je préfère écrire de manière obsessionnelle que de compter les marches, les carreaux, les arbres et les poignées de portes. L'idée que les médicaments peuvent supprimer tout cela m'angoisse, c'est sans doute un peu mégalo de penser ainsi mais je me dis que si Rimbaud avait reçu le même traitement que moi, le monde y aurait perdu beaucoup.

C'est long, c'est tellement long. Je n'ose plus répondre à la question "Comment vas-tu ?" de peur de décevoir ou de lasser mes correspondants, je sais qu'ils voudraient que j'aie mieux, j'ai envie de leur faire plaisir, je voudrais tant leur faire ce plaisir.

Je sais aussi que je manque à ceux qui me sont chers, mes enfants se lovent contre moi dès que je reviens à la maison, on dirait qu'ils veulent me réintégrer à eux. Exactement comme quand ils sont sortis de mon ventre et que je les serrais tout contre moi avec l'espoir illusoire de les refaire miens.

Il faut que je sorte de cette clinique, pour eux, pour tous ceux qui m'aiment et qui désespèrent de me savoir si loin.
Je ne sais pas encore comment on fait.
Alors je préfère me taire.
Et je peins, je dessine, comme jamais.
Des taches de couleur pour réinventer la vie.

dimanche 18 janvier 2009

Epiphanie

Pour les petits loulous qui voudraient découvrir ma dernière participation aux défis du samedi, c'est là, fallait faire un blog de djéun de 15 ans, si, si...

12 décembre 2007

J'sais pas trop comment expliquer ça, j'ai écrit ça il y a un an, le plus simple c'est que je le recopie là, j'voudrais vous expliquer mais j'sais pas bien comment le dire...

3 avril 2007

J'avais 35 ans hier soir encore, un métier, un mari, deux enfants. Ma vie semblait toute tracée, j'étais professeur de français dans un collège tranquille de la banlieue Caennaise, mon époux dirigeait une petite société qui ne connaissait pas la crise, mon fils et ma fille rapportaient de bonnes notes de l'école et nous habitions un petit pavillon charmant. J'avais moi-même refait toutes les peintures, du jaune vif dans l'entrée, un orange satiné pour le salon, une cuisine verte et des chambres de toutes les couleurs. L'agent immobilier qui est venu il y a une semaine pour évaluer ce qu'il appelait "notre bien" nous a assuré que nous pourrions en tirer un bon prix à condition bien sûr de repeindre tout en blanc. J'y réfléchissais justement hier soir, avant de m'endormir, à cette manie qu'a le monde moderne de tout vouloir dépersonnaliser...

Hier soir, j'avais 35 ans.

Ce matin j'en ai 15.

Je n'ai absolument aucune idée de ce qu'il a bien pu se passer cette nuit...

15 décembre 2007

Mon mari au réveil : "Que faites-vous ici ? Où est ma femme ?" Moi, forcément, je ne comprenais rien, il faut dire qu'au réveil j'ai la comprenette un peu lente. Je lui ai répondu d'aller se faire voir, je n'étais pas d'humeur à la rigolade. Mais il a insisté, et j'ai tout de même réalisé à son air paniqué que quelque chose clochait. Je me suis levée dans le coltar, bizarrement, je me sentais plus légère qu'à l'ordinaire, j'ai soudain constaté que je flottais dans mon pyjama.

"Oh ben ça alors ! On dirait que j'ai maigri pendant mon sommeil, tu te rends compte chéri ?"

Le chéri ne semblait pas enthousiasmé par cette joyeuse nouvelle, il continuait à me regarder avec des yeux plus gros que des pastèques. J'ai pensé que je devais avoir une drôle de tête, je ne sais pas, un truc improbable avec un nom imprononçable du genre œdème de coincoink qui m'aurait déformé le visage pendant la nuit. J'ai foncé, enfin foncé c'est un peu exagéré, je me suis hâtée lentement vers la salle de bains afin d'examiner d'éventuels dégâts et de déterminer ce qui avait pu ainsi provoquer le comportement étrange de mon époux. Dans la glace, une jeune femme me regardait avec une mine surprise, non, plus que surprise, je ne sais même pas s'il existe un adjectif pour dire cela... Sidérée, atomisée, anéantie, bouleversée, stupéfiée... C'était moi cependant. Mais avec vingt ans de moins.

26 décembre 2007

Il ne m'a pas crue, je vous jure qu'il ne m'a pas crue. Je lui ai pourtant juré tout ce que je savais, j'ai raconté notre mariage, notre rencontre, je lui ai dit les voyages que nous avons faits, je lui ai même raconté, enfin, je ne sais pas si je peux vous l'écrire là, après tout au point où j'en suis puisque tout le monde me croit folle je ne vois pas ce qui devrait me retenir, je lui ai raconté cette mémorable pipe dans notre vieille AX, et cet accident que nous avons évité de justesse. Rien à faire. Dans le genre cartésien on ne peut pas faire pire. Faut dire que c'est un scientifique monsieur mon époux, il n'a rien voulu savoir, il m'a foutue à la porte.

Qu'est-ce que je pouvais faire, hein ?

28 décembre 2007

Je suis allée à la police pour raconter mon histoire. Ils ne m'ont pas crue. Ils ont soupçonné que j'avais enlevé la personne que j'étais encore quelques jours auparavant. Ils m'ont mise dans une cellule et ils m'ont harcelée de questions. Et comment ça se faisait que je connaissais autant de choses intimes sur cette famille, comment m'étais-je introduite chez eux, qui m'avait fourni les clefs, quels étaient mes motifs, est-ce que je voulais une rançon, est-ce que je l'avais tuée cette chère madame Miel ? J'avais beau leur dire et leur redire que c'était moi Madame Miel, ils n'ont jamais voulu me croire.

Pas de preuves suffisantes, ils ont fini par m'envoyer en hôpital psychiatrique. J'ai fini au bout de six mois par la jouer amnésique, je voyais bien que si je voulais me sortir de ce merdier, je n'avais pas intérêt à maintenir ma version. C'est un psy qui m'a soufflé les bonnes réponses, j'ai dit oui à tout, ils ont fini par me placer en foyer, ça coûte un peu moins cher à la société.

C'est de là que j'écris, ce truc de blog, j'ai commencé en décembre, je ne veux pas oublier qui je suis. Je ne veux pas oublier qui je suis.

17 mars 2008

Si vous saviez ce que c'est dur de vivre avec des gosses de quinze ans. Déjà quand j'étais prof, j'avais du mal, les psys disent que je suis en train de faire ma crise d'adolescence. Je crois que c'est clair, ils me gonflent grave les ados... A donf... J'peux plus les blairer... Je suis en classe de première et je m'emmerde trop grave. Je repasse le bac de français, moi... Le prof est un connard qui suit le programme, il est sûrement bien noté par ses supérieurs. Paraît qu'on est trop nuls pour bosser la dissert et le commentaire, alors on fait des sujets d'imagination, des lettres à Madame Bovary pour lui demander de ne pas se suicider et des suites de textes toutes plus ridicules les unes que les autres... Le père Goriot va mourir, ses filles viennent le voir pour lui demander pardon, racontez... Cosette fait une lettre de motivation pour être embauchée dans une gargote... Rastignac décide de partir à la conquête de New York en devenant trader...

Mes "camarades" de classe se prêtent au jeu d'assez bonne grâce, faut dire qu'il suffit d'écrire plus de quinze lignes pour avoir la moyenne, c'est tentant, mais moi je ne le peux pas alors je ne fais rien. Je m'emmerde affreusement...

Je n'ai pas revu mes gosses depuis plus de six mois.

Ils me manquent terriblement.

24 mai 2008

Manquait plus que ça. J'ai un amoureux. J'avais oublié comme j'étais belle à quinze ans. "Une bombe" ils disent. Ça, c'est sûr, s'ils continuent à m'emmerder je vais leur péter à la gueule, ça fait pas un pli...

Il m'a offert le dernier album de Tokyo Hôtel, j'ai fait un effort pour ne pas montrer mon dégoût, c'est gentil quand même... Je n'ai jamais été dans le coup. A quinze ans, j'écoutais du classique et de l'opéra, putain Verdi c'est autre chose tout de même, ça avait de la gueule ça... J'ai quinze ans, j'oublie, j'ai quinze ans et Tokyo Hôtel me donne la gerbe.

Si seulement j'avais quelqu'un à qui parler... Si seulement toute ma putain de famille avait pas clamsé dans un putain d'incendie débile... Ma mère elle m'aurait crue, elle, elle m'aurait reconnue. C'était le mariage de Lolotte, y'avait tout le monde dans la baraque, ils avaient fait les choses en grand, tous là, ils étaient tous là les oncles, tantes, cousins, cousines, grands-parents, fallait qu'ils soient tous venus et fallait qu'ils soient tous crevés.

Bordel de merde... J'aurais mieux fait de pas sortir pour aller voir Manu, c'était mon amoureux de l'époque, quand j'avais quinze ans, j'étais dehors quand ça a explosé, tous cramés, tous cramés... J'avais quinze ans... J'ai quinze ans, putain j'oublie tout le temps, j'ai quinze ans !

Zobi ! Manu ! Faut que je le chope vite fait celui-là, lui il leur dira la vérité, bien sûr, faut que je chope Manu !

12 juin 2008

Y'a pas plus nul que les keums putain... Enculé de Manu. "On se connaît jolie mademoiselle ?" qu'il m'a dit sur le pas de la porte. Et puis il m'a fait entrée, assois-toi sur le canapé ma jolie, et puis il a commencé à me tripotée et je m'ai tirée vite fait.

Le temps ne fait rien à l'affaire, je me souviens qu'elle chantait ça ma daronne...

18 octobre 2008

J'ai rpiqué la lère mais j'en est rien à pété j'suis avec Jessica et C trop cool. On délire trop bien. Ptdr XXL ! Et puis y'a Tony, comment je le kiffe trop grave...

Jé pu le temps d'écrire là pui les blogs C out, C pour les intellos et les nazes. C tou.

07 février 2009

Défi 46

BACHI-BOUZOUK François : 1301 Forges les Os, 1346 Izmir.

Chirurgien célèbre de l'empire Ottoman, il est l'inventeur du premier casse-crâne à ne pas confondre avec le casse-tête chinois et le kass-kouï ouzbek. Le casse-crâne, comme son nom l'indique, est une arme constituée d'une masse lourde et sphérique accrochée au bout d'un pieu plus ou moins long et destinée à briser les os du crâne qu'il soit casqué ou non.

Cette arme, à laquelle il donna son propre nom, connut un succès fracassant, de nombreux soldats têtus et criminels crâneurs l'adoptèrent avec enthousiasme.

vendredi 13 février 2009

Mimodrame

L'ami Mozart animait-il le mimosa aminique à la mi-mai?

Le mimosa minait-il la mimolette laminée ?

Le mime osa, lui...

14 février 2009

Comme tous les samedis, un nouveau défi ici. La consigne était la suivante : *C'est la St Valentin.*

Chacun, chacune, a écrit à son/sa bien-aimé(e) selon la coutume.

Seulement, le facteur, amoureux fou lui aussi, n'avait pas la tête à son travail...

Quelques erreurs ont été commises.

Bis et Pépita

Je ne sais pas si vous connaissez la petite ville de Forges-Les-Os. Elle n'est pas très connue, à vrai dire. Quelconque est l'adjectif qui me vient à l'esprit. Une église qui n'a rien de particulier, une petite supérette à côté de la mairie, il y eut une poste avant l'époque de la décentralisation à outrance mais c'était il y a bien longtemps... Aujourd'hui, il ne reste guère que quelques rues sans âme véritable et une petite centaine de personnes qui attendent que le temps passe. Essentiellement des personnes âgées, les jeunes sont partis depuis longtemps à la capitale dans l'espoir parfois illusoire de trouver là-bas qui un travail, qui un amour, qui un semblant de vie. Forges-Les-Os végète et seuls quelques historiens se souviennent qu'elle fut la ville natale d'un inventeur de génie qui exporta sa science dans les contrées reculées de l'ancien empire Ottoman. Aucune plaque ne le signale d'ailleurs, Forges-Les-Os n'a ni passé ni futur. A peine un présent.

Que vous dire d'autre sur cet endroit oublié des dépliants touristiques ? Le maire est un homme sans histoire, depuis des générations on exerce ici cette fonction de père en fils et personne ne trouve rien à y redire. C'est dans l'ordre des choses. Le curé ? Cela fait bien longtemps qu'il n'y en a plus, les âmes ferventes prennent leur auto chaque dimanche pour la grande ville voisine. Le docteur ? Quel docteur ?

Non, Forges-Les-Os est une petite ville quelconque sans grand intérêt ni personnage particulièrement saillant.

A la réflexion, il y aurait peut-être bien ce Valentin Noli...

Valentin Noli n'est pas un facteur comme les autres. Non, ce n'est vraiment pas un facteur comme les autres... Pour commencer, c'est le seul facteur. Ah ! Vous devriez voir son vélo, vraiment ! Il est rose, comme son cœur. Valentin Noli est un doux rêveur comme on n'en fait plus. C'est miracle s'il fait une tournée sans une seule erreur de distribution. Mais Valentin est un gentil garçon, personne ne s'en est jamais plaint à la direction générale. Il faut dire que c'est le chéri de ces dames, plus d'une pense à lui en s'apprêtant le matin, choisissant avec soin le délicat déshabillé qui la mettra le mieux en valeur quand elle ira d'un pas négligent à sa rencontre. Ensuite, il ne leur reste plus qu'à entendre avec impatience que midi arrive enfin.

Mais Valentin n'a jamais le temps de glisser ses délicates mains dans la moindre boîte aux lettres, ses admiratrices, dès "poltron miné", guettent sa silhouette gracieuse derrière les rideaux légers des maisons. Seuls quelques grincheux demeurent insensibles à son charme. Jean-Pierre Bachi-Bouzouk en est un. Réfractaire au plus haut point. A peine entend-il la joyeuse sonnette du vélo rose qu'il se précipite sur sa zapette et monte le son de sa télévision...

Mais Valentin ne s'en chagrine pas. Il est d'un naturel heureux et confiant. Son voisin ne peut pas avoir un cœur de pierre, il est juste un peu... bougon. Un ours grognon à qui la vie n'a pas encore offert la chance d'être touché par la grâce de l'amour. D'ailleurs, il est un signe qui ne trompe pas, c'est un "bis" qui sépare leurs maisons et, chaque fois qu'il fait sa tournée, Valentin sourit tendrement en espérant qu'un jour ce bis se transformera en bise... et c'est avec entrain qu'il appuie allègrement sur les pédales de son engin, songeant avec délice comme il est bon d'aimer.

Car Valentin est amoureux. Amoureux fou. Ah ! La belle Pépita, la délicate, la mignonnette, la pucinettes coquette de son cœur... Chaque jour, il lui conte fleurette et les yeux de la demoiselle s'allument, toute la rue des Mimosas s'embrase soudain de son sourire à couper le souffle. Et les dames de Forges-Les-Os se pâment d'envie derrière leurs fenêtres fleuries...

14 février. Aujourd'hui, c'est la Saint Valentin. Notre facteur, comme tous les matins, se rend à la ville voisine pour chercher le courrier qu'il doit distribuer. 78 missives l'attendent avec impatience. Notre Valentin constate avec surprise que 77 lui sont adressées. La 78ème, il la connaît bien, c'est celle qu'il a adressée lui-même à la belle Pépita.

Enfer et stupéfaction ! Valentin revient à vive allure chez lui, étale brusquement son butin sur le petit bureau et l'examine avec un peu plus d'attention. 24 cartes, la plupart signées, envoyées par les quelques veuves et célibataires de la ville. Au hasard, il ouvre quelques lettres, les mêmes tournures enflammées reviennent, les cœurs brisés, les espoirs, les je t'aime absolus... Celles-là ne sont pas toujours signées, elles portent parfois un petit prénom féminin ou un indice censé guider notre facteur vers l'élue de son cœur. Les "je t'attendrai à minuit rue des Capucines" côtoient les "j'aurai ma petite robe bleue" et plus rarement les "je serai entièrement nue".

Valentin n'en revient pas. Fébrilement, il recherche l'éventuelle lettre que sa dulcinée pourrait lui avoir adressée. Il trouve enfin. Elle ne l'a pas oublié. Juste trois petits mots au dos d'une carte. Il respire enfin. Il reprend ses esprits.

Il est bientôt dix heures, Valentin devrait déjà avoir entamé sa tournée. A quoi bon se presser, pense-t-il soudain. Il n'a qu'une seule maison à visiter. Il entend soudain le son d'une télévision dans la maison voisine. C'est alors qu'une idée lumineuse traverse le cerveau du gentil facteur.

Puisque tout le monde s'accorde à dire qu'il est un étourdi notoire, pourquoi ne pas profiter de l'occasion ? Elle est si belle ! Il suffirait qu'il dise qu'il a égaré la tournée du jour, tout simplement...

Dans la salle à manger de monsieur Bachi-Bouzouk, le générique *d'Amour Gloire et Beauté* retentit à tue-tête.

Il y a mieux à faire, songe Valentin Noli en regardant toutes ces lettres éparpillées devant lui, bien mieux... Il commence par faire le tri des adresses et ne retient que celles qui pourront convenir à la réalisation de son plan. Par chance, toute la ville l'appelle Valentin, très peu de personnes connaissent son nom de famille et 69 missives contiennent simplement l'adresse "A mon Valentin, 38 bis rue Saint-Eusèbe, Forges-Les-Os". Décidément, la chance est avec lui ce matin. Il s'empare ensuite d'un blanco et d'un effaceur et, scrupuleusement, il élimine tous les "bis".

Il est presque midi. Valentin enfourche son vélo rose et fait retentir sa sonnerie joyeuse. Aussitôt, son voisin se précipite sur sa télécommande et, les yeux rivés sur l'écran, il ne sait rien des 69 lettres que le facteur dépose dans sa boîte.

A midi cinq, la rue des Mimosas s'enflamme et les dames de Forges-Les-Os enragent derrière leurs fenêtres fleuries.

A ses supérieurs, le lundi suivant, Valentin déclare le rouge aux joues : "Je suis vraiment désolé, je n'avais pas la tête à mon travail ce samedi... Quelques erreurs ont peut-être été commises... Quelques lettres égarées..." Aucune réclamation n'a pourtant jamais été faite depuis, pas la moindre plainte et Valentin est toujours le facteur bien aimé de sa ville.

A chaque Saint-Valentin, les dames de Forges-Les-Os rivalisent d'imagination, elles espèrent en secret être celle qui détournera le gentil facteur des bras de l'odieuse Pépita. En vain.

Cette année, Valentin et Pépita ont décidé de se marier, les hommes de la ville se réjouissent.

En secret.

Et monsieur Bachi-Bouzouk, me direz-vous ?

On murmure qu'il est amoureux et que, chaque nuit, une demoiselle l'attend "entièrement nue"...

En secret.

samedi 21 février 2009

Traces et chemins

La première ligne, le premier chemin, est vierge comme la toile.
Ensuite, les traces s'accumulent, les chemins se croisent.
La vie comme une toile dont la texture est la trame de toutes nos histoires,
toutes ces lignes qui dessinent pour nous des chemins précieux
dont nous ne savons que deviner les contours.

samedi 28 février 2009

Pour vivre heureux, vivons cachets

Lui : Vous allez sortir demain. Comment vous sentez-vous ?

Elle : ...

Lui : Vous vous sentez prête ?

Elle : Non.

Lui : Vous avez des projets ?

Elle : Essayer de vivre, c'est un projet ?

Lui : ...

Elle sourit.

Lui : Vous allez retrouver votre quotidien, votre famille, vous pensez que vous saurez gérer tout ça ?

Elle : Pas plus ni moins qu'avant. Qu'est-ce qui a changé ?

Lui : Vous avez passé 85 jours dans un univers fermé, protégé. Vous êtes venue ici parce que vous aviez tendance à fuir la réalité, parce que vous ne saviez plus comment l'affronter.

Elle : J'ai compris au moins une chose ici. Je sais que jusqu'à ma mort, je n'accepterai jamais la réalité. C'est un trait de ma personnalité, il est impossible que j'admette ce que vous appelez la réalité.

Lui : Il le faudra pourtant, il faut des compromis pour pouvoir vivre en société. Vous ne pouvez pas ignorer cela tout votre vie.

Elle : Je ne le peux pas, vous avez raison.

Lui : Peu à peu, vous apprendrez à apprécier à nouveau votre quotidien, à en aimer certains aspects, tout n'est pas noir.

Elle : La réalité, ce n'est pas seulement mon quotidien. Cette réalité je l'accepte même si elle me pèse parfois. Sur mon quotidien je sais agir, j'ai encore dans mes valises quelques baguettes poétiques qui mettent du soleil sur la pluie et de la magie sur le banal. C'est le monde et la société qui sont

dehors que je refuse, c'est la situation de l'éducation, de la santé, l'économie à tout va, le mépris des valeurs essentielles à l'humanité, la liste est trop longue et puis ce sont des lieux communs, je suis une gentille qui voudrait convertir tous les méchants...

Lui : En effet, si vous voulez changer cette réalité-là, c'est pas gagné...

Elle : Non, c'est pas gagné...

Lui : Hum... Vous allez quand même penser à vous, vous allez peindre, écrire, sortir, vous avez certainement beaucoup de projets.

Elle : Des projets... Vous parlez tous de projets... Si seulement je savais au moins me projeter dans le présent, ce ne serait déjà pas si mal.

Lui : En effet, peut-être que pour envisager l'avenir il faut d'abord vivre sereinement le présent en apprenant peu à peu à l'accepter.

Elle : Ou peut-être que c'est l'inverse...

Lui : ...

Elle sourit.

mardi 3 mars 2009

Mes dix restes

1. J'ai pris 208 repas au self, là-bas.

2. La chaîne de restauration avait un joli nom : Medirest...

3. Je prenais garde de ne pas marcher sur les traits, par terre.

4. Il fallait choisir entre semoule et courgettes bouillies.

Choix cornélien.

Compote ou fromage blanc ?

Succédané de Vache qui rit ou succédané de Boursin?

5. Il n'y avait pas de petites cuillers parce qu'avant que la direction ne décide de les supprimer, 200 en moyenne disparaissaient chaque mois...

6. On mangeait nos petits-suissees avec d'énormes cuillers.

J'avais l'impression d'avoir soudain des mains énormes.

7. Une fois par mois, c'était la fête : des frites.

8. Pour Noël, on a même eu du saumon.

9. Il y avait une petite ardoise sur laquelle une infirmière notait quotidiennement la date et le saint du jour. Je me souviens de la fois où un petit malin a écrit "Saint Constipé". Ma voisine dans la queue m'a demandé s'il était dans le calendrier.

10. Chaque jour, mon âge changeait.

Dans le fond de mon verre...

mercredi 4 mars 2009

Le rire de la Nonna

Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de ma mère.

Je pense à sa mère, à ma Nonna.

Aujourd'hui, c'est ma mère qui est devenue la Nonna.

La Nonna de mes enfants.

A chaque anniversaire, je pense d'abord à la mère. Le jour de ma naissance dit si peu de moi, et il dit tant pour ceux qui m'ont conçue, pour celle qui m'a portée.

L'anniversaire, c'est d'abord une naissance.

L'enfant se sépare de la mère. Ils étaient un. Ils deviennent deux.

Une séparation.

La naissance c'est une mort.

Je voudrais que l'inverse soit également vrai.

Ces adultes la clope au bec, on dirait des enfants qui cherchent le sein qu'ils ont perdu.

Une séparation.

Une mort.

Une naissance.

J'ai quinze ans, je viens de passer mon bac de français. Le téléphone sonne.

La Nonna va mourir. Maman s'en va. Elle reviendra orpheline.

Je ne veux pas pleurer.

Je ne sais rien de la naissance de la Nonna. Je sais si peu de celle de ma mère. Ce si peu me fait peur, j'ai mal pour elles. Ma mère pense-t-elle à sa mère le jour de son anniversaire ?

Je me souviens de l'enterrement, première tenue de deuil. Ma mère ne pleurera pas. Elle est forte. Pour nous. Je tiens ma main dans la sienne.

Elle tient sa main dans la mienne.

Nous ne pleurons pas.

Le cercueil devant nous. L'odeur des fleurs.

E tutti va in Francia, in Francia per lavorare...

Et l'absent.

Nonno.

Le cortège funèbre est passé devant sa fenêtre. Maman leur avait pourtant demandé de faire le détour. Je suis dans la voiture. Il est à la fenêtre. Il voit

celle qui dormait avec lui dans son dernier lit de bois. Image fugitive. Il ne pleure pas. Je crois.

Les hommes ne pleurent pas.

En cachette seulement.

Derrière une fenêtre.

Pourquoi n'est-il pas venu à l'enterrement ?

Que fait-il derrière sa fenêtre ?

Je ne sais pas et je sais.

Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de ma mère.

Je pense à sa mère, à ma Nonna.

Elle avait un porte-monnaie en cuir noir, avec un fermoir doré. Elle me glissait un billet dans la main.

En cachette.

Dans l'armoire de la cuisine, elle allait chercher des pastilles Vichy enfermées à l'intérieur d'une vieille boîte en fer. On les suçait en regardant *Des chiffres et des lettres*.

Elle avait un vélo avec d'immenses sacoches. Parfois, on allait chercher de l'eau au lavoir, on la versait dans de grands bidons, le vélo était lourd soudain.

Au supermarché, elle mettait son pouce sur chaque camembert pour en tester la fermeté. La sélection était impitoyable.

Elle exigeait des tranches de jambon : fines, fines, fines... Et ce n'était jamais assez fin.

Plus tard, quand elle a été diminuée par la maladie, elle avait toujours la poigne la plus vigoureuse que je n'ai jamais connue. Elle me broyait le bras quand nous marchions ensemble. Elle était fière de se promener avec nous. Elle nous présentait à tous les voisins.

Je me souviens de ses mains qui étendaient le linge, je n'aurais jamais cru que de telles mains puissent un jour se paralyser. Elle devait les rééduquer en serrant une balle en mousse. J'avais envie de pleurer quand je voyais cette putain de balle.

Je les revois, la mère et la fille, buvant leur café et riant aux éclats.

Elles se vengeaient par leurs rires de tous les connards qui les avaient traitées de Macaroni.

La mère et la fille. Moqueuses. Tenaces.

Fières.

Aujourd'hui, c'est ma mère qui est devenue la Nonna.

La Nonna de mes enfants.

C'est elle qui fait entrer l'Italie dans leurs cœurs, c'est elle qui est la mémoire de leurs ancêtres exilés.

Elle n'a pas de porte-monnaie en cuir mais il ne se passe pas une semaine sans que le facteur ne vienne apporter à mes gosses un colis de la Nonna.

Elle leur chante des chansons, leur invente des histoires, elle sait des jeux merveilleux et des gros mots savoureux.

Elle rit avec eux.

Ils rient avec elle.

Je ne sais pas de rire plus émouvant que celui de la Nonna, celui de ma grand-mère, celui de ma mère.

Le rire des femmes frères.

jeudi 5 mars 2009

Psykokwak

Lui : Avant que vous ne partiez, je voudrais...

Elle : Oui...

Lui : Je voulais vous dire...

Elle : Oui...

Lui : Je voulais vous dire que vous m'avez appris beaucoup de choses sur cet établissement. Sur le regard que les patients peuvent avoir sur nous, les fantasmes, les rumeurs.

Elle : Hmmmm...

Lui : En même temps, c'est... Comment dire... Vous êtes toujours en train d'analyser, c'est perturbant pour moi de lire ce que vous m'écrivez.

Elle : Hmmmm... Poursuivez...

Lui : Déconcertant, voilà, c'est le mot. Non, déstabilisant, vous êtes déstabilisante...

Elle : Oui...

Lui : C'est à dire que... En vous lisant je me rends compte que vous m'avez observé minutieusement, vous me montrez mes tics, mes T.O.C.S. comme vous dites, j'ignorais que je laissais voir tout ça...

Elle : Oui...

Lui : Et puis tous ces mots que je dis, ces phrases, vous vous souvenez de tout, les patients pensent toujours que nous ne disons rien au hasard mais tout n'est pas contrôlé, il y a toujours des choses qui nous échappent...

Elle : Bien sûr...

Lui : C'est vraiment déstabilisant vous savez, d'avoir l'impression que vous êtes en face de quelqu'un qui vous connaît mieux que vous-même.

Elle sourit.

vendredi 6 mars 2009

Quand l'arrêtoité dépasse la friction

D'abord, l'ordinateur a fait "plouf"... ou plutôt "douvoudoupfouh"...

Je l'ai regardé d'un œil d'expert, puis j'ai appuyé sur le bouton magique une nouvelle fois. Rien. La bête était morte.

Je l'ai désossée, j'ai vu ça dans les films, j'avais une jolie panoplie de tournevis pour faire sérieux. A l'intérieur, pas mal de poussière, des fils colorés, des bidules argentés et brillants.

Un monde minuscule, fascinant, déroutant.

J'ai recousu la bête après avoir diagnostiqué un problème d'allumage. Mon homme hochait la tête d'un air convaincu, on ne discute pas l'avis d'un expert. Avec un air affligé, je lui ai annoncé qu'il nous faudrait en acheter rapidement un nouveau. Il a blêmi. Puis j'ai vu une petite lueur s'allumer dans ses yeux : "Et si on achetait un portable, comme ça je pourrais l'emmener au boulot, hein ?" J'ai répondu que tant que la bête n'était pas officiellement morte, il faudrait encore attendre, on n'était pas à l'abri d'un retour de flamme.

Ensuite, la voiture, ma voiture, a fait "couiiiiiiii"... ou plutôt "couiiiiidouiiiiifouiiiiii".

Je l'ai regardée d'un œil d'expert, puis j'ai appuyé sur l'accélérateur. Courroie de transmission à changer ? Ce bruit n'est pas normal... Faudra bien qu'elle tienne encore un pneu, un peu, jusqu'à ce qu'on puisse se payer le garagiste. Elle a tenu bon. Aujourd'hui au moins.

Même pas en retard à mon rendez-vous chez le médecin du travail.

Elle : Et... vous êtes venue me voir pour quoi exactement ?

Moi : C'est vous qui m'avez demandé de vous rencontrer à ma sortie de clinique.

Elle : Ah... Et qu'est-ce que vous voudriez savoir ?

Moi : Je voudrais savoir comment ça se passe pour les mutations.

Elle : Vous ne voulez pas retourner dans votre collège, c'est bien cela.

Moi : On peut dire ça comme ça.

Elle : Bien. Pour les mutations, il vous faut donc faire une demande et participer au mouvement sachant que vous avez très peu de chances d'obtenir un poste étant donné la conjoncture actuelle.

Moi : Il y a une autre possibilité ? J'ai entendu parler de mutation prioritaire sur dossier médical...

Elle : Jusqu'à l'an dernier, on le pouvait encore. Mais c'est fini maintenant. Si vous voulez passer en priorité et avoir une chance de muter, il faut faire une demande pour être reconnue travailleur handicapé. Cela ne changera

rien, vous ferez le même nombre d'heures, pas d'aménagement spécial, même salaire. Pendant cinq ans minimum.

Moi : Comment ? Mais... je ne suis pas handicapée, c'est complètement absurde.

Elle : Je sais, on se marche sur la tête... Je vais vous le dire franchement, je ne suis pas pour ce système mais il faut bien faire avec. Si vous voulez muter, il faudra faire cette demande, je ne peux rien vous proposer d'autre.

Moi : Dites-moi que je rêve... ça n'a aucun sens... Ce bahut m'a minée, je ne suis plus capable d'y enseigner et pour aller ailleurs exercer mon métier dans des conditions correctes il faut que j'accepte de mettre sur mon dos pendant cinq ans l'étiquette d'handicapée ?

Elle : Oui. Je n'y peux rien. C'est comme ça. C'est depuis que les services publics ont obligation d'embaucher au moins 6 pour 100 de travailleurs handicapés. Plutôt que de payer des taxes, l'Éducation Nationale a préféré faire passer travailleurs handicapés tous ceux qui faisaient une demande de dossier médical. Ils ont élargi la notion de handicap pour pouvoir faire entrer dans ce système un maximum de monde.

Moi : C'est complètement idiot. Ce n'est pas que je considère qu'il soit honteux d'être un travailleur handicapé mais je ne suis pas handicapée, en acceptant j'aurais l'impression de cautionner un système complètement absurde. Je serais donc une sorte d'handicapée mentale...

Elle : ...

Moi : Et j'ai combien de temps pour me décider ?

Elle : Quelques jours...

Moi : Qu'est-ce que vous me conseillez ?

Elle : Je comprends bien que vous vouliez refuser pour des raisons morales, mais vous devez avoir à l'esprit que vous n'avez guère d'autre choix. Si vous ne passez pas en priorité, vous avez toutes les chances de rester dans votre établissement. Si vous refusez cette qualification de travailleur handicapé, il reste encore la possibilité à la rentrée de prolonger votre arrêt maladie pour un an ou deux... Il faudra voir à nouveau un expert, voire plusieurs et...

Moi : Ce qui me rend malade, c'est les conditions dans lesquelles j'exerce mon travail, ça ne veut pas dire que je ne veux pas enseigner, j'aime mon métier...

Elle : Vous aviez des problèmes avec vos classes ? J'ai entendu dire que c'est un collège difficile.

Moi : Non. Je m'entendais bien avec ces gosses, ça se passait bien. Mais je ne supporte plus de faire du baby-sitting à longueur de journée et d'assister impuissante à cette vaste entreprise de décervellement... Si vous saviez ce

que je pense de l'égalité des chances... Je suis désolée, je n'arrive pas à parler de ça...

Elle : J'ai lu dans votre dossier que vous étiez victime de stress post traumatique.

Moi : On peut dire ça comme ça...

Elle : Vous avez l'air bien cependant...

Moi : J'ai l'habitude de faire semblant, je suis prof...

Sur le parking de l'inspection académique, j'erre comme un automate. Je monte dans mon auto pas du tout mate. Elle me mène tout droit à un autre parking, celui d'une grande chaîne de surgelés. J'ai un ami qui me veut du bien, il m'a dit que cuisiner pour ses enfants, c'est leur donner de l'amour. Comme je suis une patate, je me suis mise aussitôt à culpabiliser. Mauvaise mère que je suis... Je n'aime pas cuisiner. Quand c'est moi qui fais à manger, c'est toujours du rapide, du tout fait... Ce n'est pas tout à fait que je n'aime pas cuisiner, j'ai d'autres priorités. J'adore manger, et je suis la première à reconnaître que la bouffe toute prête est loin d'être la meilleure. Je ne suis pas à un paradoxe près. Je rentre donc chez Picard, le paradis des Tiphaine. Je ne sais pas s'ils sont tous pareils, je suppose que oui parce que c'est une chaîne... D'abord, il n'y a jamais personne, ou si peu. Plus d'employées - d'ailleurs fort jolies dans leurs petits costumes - que de clients. Les caddies ne sont pas payants, je ne passe pas trois heures à chercher une foutue pièce de un euro. Dans les rayons déserts, je fais mes courses en répondant aux bonjours qui me sont régulièrement lancés. Personne ne me colle, pas de chieurs, pas un seul pauvre non plus... Bizarre... Est-ce vraiment beaucoup plus cher qu'ailleurs ? Pas tant que ça, et même, sur certains produits, c'est moins cher qu'en grande surface... C'est clairement un magasin pour ceux qui ont les moyens, mais je me demande souvent pourquoi... Est-ce qu'il faut être riche pour avoir un congélateur ? Est-ce à cause de... je n'en sais rien, je sens que je vais dire des conneries si je continue... En dix minutes, mes courses sont faites. De quoi tenir pour une semaine au moins. J'arrive à LA caisse. La caissière me sourit, elle prend son temps et c'est elle qui met mes articles dans mes sacs... J'ai l'impression d'être une parvenue. Les courses chez Picard, ça me fait toujours ça. Heureusement, ça n'arrive pas souvent. Peut-être trois ou quatre fois par an. Mais ces petits moments-là, je les savoure. J'ai la sensation agréable de visiter un musée de la congélation, un truc d'un autre temps avec des employés aimables, pas stressés, pas de méchante musique d'ambiance, pas de bip, pas de slogans au micro, des tonnes de glaces, des légumes déjà épluchés et des viandes déjà préparées. Le rêve...

Et puis c'est le retour à la maison. Chercher les petits à pied histoire de faire du sport (ne hurlez pas, c'est un début et je vous jure qu'un kilomètre dans la tempête avec une gamine de 15 kilos dans les bras c'est pas si simple que ça !), et essayer de souffler. Vite un DVD.

C'est là que le lecteur fait "gugvugvug". Je le regarde d'un œil maussade. Il s'éteint dans un "schpioouf" qui n'augure rien de bon. Les loupis tapent dessus mais n'ont pas plus de succès que mon œil vengeur.

Il va falloir trouver une autre idée.

Justement, le téléphone sonne.

Je mets les petits dans la voiture et vais chercher mon homme qui est en panne de batterie dans le village voisin. Je le regarde brancher des câbles qui vont de son auto à la mienne pendant que les loulous réclament à manger et hurlent à qui mieux mieux. Si un jour vous avez l'occasion de vous "absenter" trois mois de la maison et que vous avez des enfants, sachez qu'à votre retour les choses pourront être un peu compliquées. Ils vous testent, veulent savoir si vous les aimez toujours, si vous ne seriez pas soudainement devenue laxiste, si vous avez les mêmes limites qu'avant, et puis c'est comment qu'on fait déjà pour la mettre à bout maman ? La petite hurle parce que son frère prend toute la place tandis que ce dernier me crie qu'il a fait pipi dans sa culotte et qu'il veut du lait parce que c'est un bébé.

Mon homme réussit à faire démarrer sa voiture. Il me demande comment il est possible que sa batterie, qui est quasi neuve, tombe si souvent en panne puisque c'est la deuxième fois en moins d'un an. Je prends mon air expert et je lui réponds sans sourciller : "C'est le Delco".

Il éclate de rire. J'ai encore dû dire une connerie, ça sonnait bien pourtant...

Le volet roulant, ce soir, fait "schgong" puis "clac". Je le regarde d'un œil torve. Il a décidé d'arrêter là sa course, à mi chemin entre ouvert et fermé. Pas moyen de le décoincer.

Est-ce que tous les objets de cette maison ont décidé de se liguer pour se déglinguer pile-poil au moment où on a le moins les moyens de les remplacer ?

Je commence à le croire.

Paraît que je fuis la réalité, c'était le leitmotiv là-bas : "Vous fuyez la réalité, vous ne voulez pas l'admettre, vous vous réfugiez dans l'écriture, vous vous réfugiez dans vos rêves."

Mouais...

A vrai dire, j'ai plutôt le sentiment inverse, moi.

C'est la réalité qui me poursuit.

07 mars 2009

Elle écrit tôt

Genre : un poème de forme libre

Thème : Elle écrit tôt

Dans le ciel de ses mots
Elle dessine des ombres folles.
D'indolents voyageurs
Juchés sur des nuages d'opale
Lui soufflent doucement...
... les chants emprisonnées de l'ambre.
Elle écrit tôt :
Le ciel n'attend pas.

Pile-poil

Thème : Femme avec poil sur le ventre

Genre : une nouvelle en cinq lignes

Elle s'était réveillée nauséuse, elle avait pris une douche rapide et s'était ensuite regardée dans la glace. Horreur ! Là, au beau milieu de son ventre, un poil hideux avait poussé pendant la nuit. Armée d'une pince à épiler, elle avait tenté d'arracher l'odieux mais plus elle s'acharnait, moins elle y arrivait. Quand les ambulanciers arrivèrent, il ne restait déjà plus d'elle qu'une main tremblante au bout de laquelle un gros ventre tombait...

Thème : addictions amoureuses

Genre : un haïku

L'amour serait-il
Névrose obsessionnelle ?
Il est. C'est tout dire.

Thème : A quoi servent les hommes ?

Genre : un haïku

Bien droits dans leurs bottes
Attendant l'assaut final
Les hommes soupirent

mercredi 11 mars 2009

Scoop

Chers lecteurs, il est temps que je vous l'annonce, je le déclare donc officiellement pour qu'il n'y ait plus jamais d'ambiguïté à ce sujet : je ne suis pas le père de l'enfant de Rachida Dati.

Tiphaine

jeudi 12 mars 2009

L'abus d'antidépresseurs peut-il nuire à la santé ?

Il en faut assez peu pour me faire rire en ce moment. Je recommence à voir la vie en couleurs. Et ça fait tout drôle, j'avais perdu l'habitude. Je voudrais que ce ne soit pas dû qu'aux médicaments, mais après tout, est-ce si important que cela ?

Un ami ce soir au téléphone :

"Je suis déprimé.

La solitude est ma seconde patrie...

Je suis bisexuel.

...

Je baise deux fois par an."

vendredi 13 mars 2009

La dépression est un animal polymorphe

Tu crois que tu sors la tête de l'eau, tu recommences à voir le soleil et soudain il disparaît, c'était juste une percée entre deux nuages.

Polymorphe...

Elle se déguise, elle se transforme...

Et toi tu passes du rire aux larmes, sans savoir vraiment pourquoi. Tu crois que tu as tout compris, c'est l'eureka, finis les mois d'hiver, finie la longue descente vers le gouffre... Jusqu'à ce qu'un petit bidule de rien du tout que t'avais même pas vu v'nir foute tout en l'air... T'as pas l'air con après avoir clamé partout que ça y est, tu l'as terrassé le vilain dragon qui pue des pieds...

Polymorphe...

Ça, pour morpher, tu morphes...

Alors, au bout de quelques temps, quand tu recommences à aller mieux, tu ne dis plus rien. Pas de fausse joie, pas de précipitation, on le croit plus le petit bonhomme qui criait au loup à la foule des villageois. Tu ravales tes

mots, tu te méfies et tu finis même par avoir peur du bonheur. On sait jamais, des fois qu'il durerait pas...

Mais le bonheur lui-même est polymorphe, y'a de quoi s'y perdre, t'avoueras.

Perdu pour perdu, autant parier sur le bonheur, qui ne dure jamais, qui revient pourtant.

Quand on s'y attend le moins et pas toujours sous la forme qu'on croyait.

Polymorphe...

samedi 14 mars 2009

Au défi du samedi : Le génie Colog

La consigne était la suivante :

Un matin, alors que vous êtes déjà en retard pour vaquer à vos occupations, vous trouvez dans la salle de bains, dans la douche, la baignoire, le placard, la boîte à cotons-tiges, peu importe - un génie. Ce génie, en plus d'être courtois (il vous offre 4 vœux), est très collant. Il ne vous lâchera pas tant que vous n'avez pas fait ces quatre vœux. De plus il ne peut exaucer que deux vœux gentils et que deux vœux moins gentils. Le but du défi est de narrer - sous quelque forme que ce soit - tout ce qui passe depuis la rencontre avec le génie jusqu'à son départ.

Le génie Colog

Encore une sale journée... Le téléphone vient de sonner, six heures du matin, c'est pas une heure pour réveiller les honnêtes gens... Un minet avec une voix tonitruante me demande quelle est ma radio préférée. Je sais bien qu'il attend Skyrock, ce con... Avec ma gueule enfarinée, je grommelle : "France-Inter". "Oh ! Quel dommage madame ! Vous venez de perdre 10 000 euros ! Bonne journée !" Et il raccroche avec un rire infernal... Connard... Si tu crois que je vais vendre mon âme pour ta radio de merde, tu te trompes... Tiens, ça me rappelle les patients de la clinique, quand j'étais internée. Tous les soirs, ils regardaient *La roue de la fortune*. Ils avaient décidé qu'il fallait m'inscrire d'urgence parce que je sais jouer beaucoup plus vite que la plupart des candidats. Hors de question que j'ai répondu ! J'irai pas m'prototstuer à la télé ! Et eux d'insister : "Mais vas-y, tu pourrais te faire plein de blé..."

J'irai quand ce sera José Bové qui présentera. Et Arlette Laguiller qui tournera les lettres.

Encore une sale journée...

Je me lève, puisque je suis réveillée... Faut bien... Je me demande bien pourquoi, quand même... A quoi ça sert ? Je suis en arrêt maladie depuis

plus de six mois. Pas de boulot. Plus d'enfants. Plus de mari. A quoi ça sert de faire le lit puisque je vais le défaire ce soir ? A quoi ça sert de me laver puisque je vais me salir ? J'ai jamais compris ça... On s'essuie dans des serviettes, elles deviennent sales, on continue quand même à s'en servir, non? Elles sont pas censées être propres vu qu'on s'est lavé avant ? Déjà que je comprends pas ça, je vois pas comment je pourrais comprendre le reste.

Ce monde est trop compliqué pour moi...

Pas le temps d'y réfléchir, dans une heure j'ai rendez-vous avec mon psy...

Je vais sous la douche. C'est mon quart d'heure quotidien de gloire. Mon pommeau, c'est mon micro. Je suis belle, je suis aimée et ma voix les subjugue...

Bordel de merde ! Qu'est-ce que c'est que ce truc qui sort de la cuvette des toilettes ?

- Bonjour belle madame ! Je suis Colog, le génie des eaux, pour vous servir !

- Ouais... c'est ça... Casse-toi génie des zoos, tu trouves pas que je suis assez cintrée comme ça sans avoir besoin de subir ces hallucinations ?

- Permettez-moi d'insister, gente dame, vous n'hallucinez point !

Voilà-t-y pas que l'apparition s'approche de moi... Dis-donc... c'est fort quand même... Je peux toucher, ça sent, ça bouge, ça parle, c'est super crédible...

Je vais de plus en plus mal moi...

- Ma chère, que diriez-vous de commencer par votre premier vœu ?
Demandez ce qu'il vous plaira, je suis à votre service !

Je vais lui répondre, peut-être qu'il me foutra la paix après ça... Qu'est-ce que je pourrais bien vouloir moi qui ne veux plus rien ? C'est pénible ces foutues déprimés, ça vous enlève le goût à tout...

- Tiens le génie ! Voyons voir si tu peux faire ça ! Voilà six mois que je me traîne une dépression sévère, ras-le-bol, je voudrais vivre dans l'euphorie !

- Vos désirs sont des ordres ma tendre amie ! répond le Colog des lavabos.

Putain c'est pas vrai ! Qu'est-ce qui m'arrive ? !

- Hé ? Le génie ! C'est quoi ce bordel dans ma salle d'eau, tu veux me noyer ou quoi ? Mais... c'est du riz... et ces trucs-là ? C'est de l'œuf ! J'y crois pas...

Tu sais que t'as un problème, toi ? que je lui dis, au génie.

- Madame, je vous prie de m'excuser mais nous sommes pressés par le temps, auriez-vous l'amabilité de passer à votre second vœu je vous prie ?

M'est avis qu'il a un grain, le génie, en même temps, si c'est une hallucination tout droit issue de mon cerveau débile, ça devrait pas m'étonner plus que ça...

- Ouais... Voyons... Tiens, je voudrais bien avoir du blé, ça me ferait pas de mal !

- Rien de plus facile ma belle ! Et voilà le travail !

Bordel de merde ! Mais pourquoi je n'ai pas réfléchi avant de parler ? Comique le gars...

- Hé ! Le génie ! Tu portes bien mal ton nom ! Qu'est-ce que tu crois que je vais faire avec tout ce blé ? A ce rythme-là je vais pouvoir ouvrir une épicerie ! Le riz et l'œuf, ça suffisait pas peut-être ?

- Ma douce, ne me gratifiez pas de votre courroux, il est parfaitement injustifié, je ne fais qu'accomplir vos désirs à la lettre ! Me feriez-vous l'extrême honneur de m'indiquer votre troisième souhait ?

Là, faut faire gaffè... De l'or ? Ouais... Il est capable de faire apparaître Jacques Delors dans ma baignoire, c'est pas une bonne idée... Un corps beau ? Non, pas envie de me transformer en volatile... Voyons... qu'est-ce qui me manque ?...

- Bon, le génie, tu déconnes pas cette fois-ci. Je voudrais juste un petit ami, je me sens trop seule...

- Délicieuse damoiselle, je m'exécute avec grand plaisir, vous avez des désirs si simples !

O.K.... J'ai pas l'air con, moi, avec mon petit tamis... Je sens que je vais craquer...

- Tiens le génie ! ça fait quoi un tamis dans la gueule ? ça fait mal ?

- Ne vous emportez pas belle enfant ! Je suis déçu que mes services n'aient pas l'air de vous convenir, je fais pourtant tout mon possible pour vous être agréable, je ne comprends guère votre hostilité ! Auriez-vous l'obligeance de prononcer votre dernier vœu, que je puisse regagner mon univers aqueux ?

Le génie Colog veut regagner son univers à queues... Mon esprit est drôlement pervers ce matin ... Quand je vais raconter ça à mon psy, il va vouloir m'interner à nouveau... Mauvaise idée, faut pas que je lui en parle... Cette hallucination est tout bonnement incroyable... On dirait un vrai, quand même... Et puis ce tamis dans mes mains, je ne l'avais pas avant... Je ne peux tout de même pas.... Non, j'peux pas... Qu'est-ce qui m'arrive ?... Je crois bien que je suis en train de perdre complètement la boule...

- Je vous prie de m'excuser mon cher ange, je m'en voudrais d'insister mais il est temps de vous décider !
- Si je te le dis, ce dernier vœu, tu vas t'en aller, tu vas me laisser tranquille, hein ?
- Hélas oui ! C'est le cruel destin des génies que de s'évaporer après avoir apporté joie et bonheur dans les demeures qu'ils visitent... Jamais nous ne récoltons de lauriers, toujours nous agissons dans la discrétion... Mais, revenons à vous, ma jolie fleur des villes, que souhaitez-vous ?

Vite... Trouver un vœu que ce sagouin ne va pas mal interpréter... Si je me débrouille bien, j'en serai débarrassée et je n'arriverai pas en retard à mon rendez-vous... Tiens, un super pouvoir, en v'là une idée qu'elle est bonne !

- Génie, y'a un truc dont j'ai toujours rêvé... Je voudrais voyager à travers le temps !
- Votre choix est original, je n'en attendais pas moins de vous ! Adieu ! Soyez heureuse !

Pfiout ! Il est parti ! Hé merde... Il a pas rembarqué son tamis et sa bouffe... Y'a quelque chose qui cloche... Mais.... Qu'est-ce qui se passe ? Mon dieu ! Je suis en train de rétrécir ! Haaaaaa ! Au-secours ! Je... Je suis minuscule... Je... Bordel de merde ! Qu'est-ce que c'est que ce truc ? On dirait une grosse mouche grise ! Mais... ça vient vers moi ! A l'aide ! C'est en train de me bouffer ! Ce truc vient de m'avalé !

...

Il fait noir...

Cette bestiole doit avoir un estomac d'au moins douze kilomètres, à l'allure où je vais, j'suis pas prête d'en voir le bout...

...

Il fait noir... J crois bien que j'suis dans une veine maintenant... c'est mon jour de chance...

...

Je savais bien que c'était une sale journée...

...

Pourquoi j'ai pas dit Skyrock ? Mais pourquoi j'ai pas dit Skyrock ? !!!

Il fait noir...

...

Je commence à trouver le taon long...

jeudi 19 mars 2009

Là-bas, on tend la main,
à sept heures
à onze heures
à dix-huit heures
à vingt heures et à plus d'heure aussi.

Là-bas, on attend les cachets
Comme on attendait l'hostie
Enfant
Comme un miracle
Comme un opium.

Là-bas, on entend les bruits
Des chariots
Des bouches humaines
Des portes fermées
Même les sanglots retenus.

Là-bas, on prétend,
Là-bas on détend,
Là-bas on retend,
Là-bas on distend
Là-bas, on s'étend...

On sait tant
Onde et temps
On dé-temps
Trop long tend
Là-bas.

dimanche 22 mars 2009

Rencontre sur ordonnance

Premier rendez-vous :

Lui : Bonjour. Vous allez bien ?

Elle : Bonjour. Très bien, merci.

Lui : Vous n'êtes pas malade ?

Elle : Non, je vais très bien.

Lui : Pas de migraine, maux de ventre, démangeaisons, pertes quelconques ?

Elle : Non, non. Je vous assure que tout va bien.
Lui : Vous pesez combien ?
Elle : 63 kilos.
Lui : Pour quelle taille ?
Elle : Un mètre 71.
Lui : Age ?
Elle : 35 ans.
Lui : Laissez-moi un instant, je calcule... L'IMC me semble correct pour votre âge. Vous faites attention à votre alimentation ?
Elle : Euh... oui...
Lui : Vous faites du sport régulièrement ?
Elle : Je marche.
Lui : Vous savez que les médecins recommandent un minimum de trente minutes par jour ?
Elle : C'est-à-dire que...
Lui : Bon. Je propose que nous nous revoyions dans un mois. Vous vous mettez à la course et vous me remusclez cette ceinture abdominale.
Elle : ...

Deuxième rendez-vous :

Lui : Ah !
Elle : Vous avez vu ?
Lui : Quel plaisir des yeux ce corps ferme et musclé ! Du beau travail !
Elle : Merci. J'en ai chié pour en arriver là...
Lui : Pardon ?
Elle : Non, rien, je disais que j'en avais fait des efforts pour y arriver.
Lui : Efforts bien récompensés. Vous êtes superbe.
Elle : Merci.
Lui : Vous avez eu beaucoup de partenaires jusqu'ici ?
Elle : Euh... je ne les ai pas comptés...
Lui : Vous devez tout de même savoir. Plus ou moins de dix ?
Elle : Plus.
Lui : Sains ?
Elle : C'est-à-dire ?
Lui : En bonne santé ?
Elle : Je crois oui...
Lui : Comment !? Vous ne leur avez pas demandé s'ils étaient malades ?
Elle : Je leur ai fait confiance.
Lui : Petite sottise... Vous avez utilisé des préservatifs au moins ?
Elle : Oui, avec mes amants de passage.
Lui : Vous avez eu des hommes d'une nuit ?

Elle : Ça pose un problème ?

Lui : Comment peut-on avoir des relations d'une nuit ?

Elle : Comment peut-on savoir combien de temps va durer une relation ?

Lui : On peut savoir. Il suffit de prendre ses précautions, faire une enquête, poser les bonnes questions, vérifier les compatibilités...

Elle : L'amour est-il aussi prévisible ?

Lui : L'amour est une science exacte. Vous avez passé des tests dernièrement ?

Elle : Quel genre de tests ?

Lui : V.I.H., hépatite B, hépatite C, chlamydia...

Elle : Non, pas récemment.

Lui : Bien. On va commencer par ceux-là.

Troisième rendez-vous :

Lui : Alors ?

Elle : Voilà. Je n'ai rien.

Lui : Montrez... Oui. Vous semblez saine. Des symptômes depuis la dernière fois ?

Elle : Non. Tout va bien.

Lui : Bien, bien, bien... C'est encourageant.

Elle : On pourrait peut-être envisager de manger ensemble ?

Lui : Ce serait sans doute précipité. Vous n'êtes pas sans ignorer que le virus du sida met jusqu'à trois mois avant de se déclarer.

Elle : Ah...

Lui : Je vous propose donc de nous revoir dans trois mois.

Elle : Si tard ?...

Lui : On ne plaisante pas avec ces choses-là. Bien entendu, il vous faudra respecter une stricte abstinence d'ici là, pas de sexe, pas de féllation, pas de contacts physiques.

Elle : Une poignée de main ? Un baiser ?

Lui : Hors de question ! On n'est jamais assez prudent. Supposez que vous soyez blessée et que par inadvertance...

Elle : Bien... Si vous pensez que c'est nécessaire... A dans trois mois alors...

Quatrième rendez-vous :

Elle : Vous m'avez manqué.

Lui : Vous avez refait le test ?

Elle : Le voici.

Lui : Parfait... Je suppose que vous n'avez pas eu de relations pendant ces trois mois.

Elle : Je n'ai pensé qu'à vous...

Lui : Parfait. Il me semble que nous pouvons commencer à réfléchir à l'éventualité d'une rencontre...

Elle : Mais... nous nous sommes déjà rencontrés...

Lui : Je pensais à une rencontre... plus... charnelle...

Elle : Oh... Déjà ?...

Lui : Bien. Je consulte mon agenda. Lundi prochain à 21 heures, ça vous irait ?

Elle : Oui, très bien.

Lui : Vous connaissez la liste ?

Elle : Quelle liste ?

Lui : Il faut tout vous apprendre... Mais à quelle époque êtes-vous donc née ? On dirait que vous n'avez jamais connu le sida ni aucune de ces maladies sexuellement transmissibles...

Elle : ...

Lui : Ce n'est rien... Notez je vous prie : "Préservatifs, gants en latex et masque". Vous n'oublierez pas ?

Elle : Vous préférez Mickey ou Minnie ?

Lui : Pardon ?

Elle : Pour le masque...

Lui : ... Mon dieu...

Elle : Vous êtes croyant ?

Lui : Non, pourquoi ?

Elle : ...

Lui : Comment croire à Dieu quand son représentant dit qu'"On ne peut pas régler le problème du sida avec la distribution de préservatifs" ?

Elle : Peut-être que ce n'est pas vraiment son représentant...

Lui : Vous vous mêlez de philosophie maintenant ? Je veux juste baiser avec une nana propre. Je n'ai pas été suffisamment clair ?

Elle : Et... et l'amour ?

Lui : L'amour ?!

Elle : Oui. Vous n'aimez pas les femmes avec qui vous envisagez de faire l'amour ?

Lui : On ne peut pas régler le problème de l'amour avec la distribution de préservatif. L'amour est une chose sérieuse. D'abord il faut des garanties. Vous me les avez toutes données. Je vous autorise donc à m'approcher. Avec circonspection, on ne sait jamais. Si vous répondez favorablement à mes autres attentes, j'aviserais en temps en en heure. Nous commencerons donc par vérifier qu'il y a compatibilité sexuelle entre nous. Dans un premier temps. Ne nous précipitons pas.

Elle : Non... Ne nous précipitons pas... Alors on dit lundi, c'est ça ?

Lui : A lundi !

Cinquième rendez-vous :

Lui : C'était bien ? Ça t'a plu ?

Elle : Oh oui mon amour...

Lui : Alors, heureuse ?

Elle : Tellement heureuse...

Lui : Bien. Tu as ton BAC ?

Elle : Oui.

Lui : Avec mention ?

mardi 24 mars 2009

Ben alors, ça va pas mieux ?

Ben alors, ça va pas mieux ? Dis-donc ma vieille, faut te secouer un peu, ça peut pas revenir comme ça tu sais ! Va falloir t'y mettre ! Comment ça t'es fatiguée? Et alors? y'en a plein des gens qui sont fatigués ! et qui se lèvent tous les matins pour aller au boulot, qu'il vente ou qu'il neige ! Qu'est-ce que tu crois? Que tout va te tomber tout cuit dans la bouche ? Mais il faut réagir ! Arrête de te lamenter, bouge-toi ! Fais du sport ! De la marche, tu peux faire de la marche quand même? Comment ça tu te tiens aux murs pour marcher ? Mais alors ça, c'est dans ta tête, il serait temps une bonne fois pour toutes que tu donnes un bon coup dans le fond de la piscine, après, y'a plus qu'à remonter, c'est quand même pas sorcier ! Tu te lèves et puis tu le décides : "Aujourd'hui, c'est le premier jour de ma nouvelle vie !" Ouais, ils ont bon dos les médocs... Tu peux pas passer tes journées à dormir, t'as des gosses quand même, ils comptent sur toi, tu peux pas les laisser tomber ! Tu peux pas être un peu moins égoïste aussi, hein ? Nan, c'est pas pour te faire de la peine, faut pas chialer non plus, mais ça dure depuis trop longtemps là, faut vraiment que tu fasses quelques chose... T'as plus d'énergie... Forcément que t'as plus d'énergie, tu passes tes journées dans ton pieu ! De la fuite ça s'appelle, et la fuite, ça suffit, je croyais que t'avais compris ! Allez hop, tu t'habilles, on va aller faire les boutiques ! Non de Dieu, arrête ton cinéma là, t'as tout pour être heureuse, t'y penses à tous ces pauvres gens qui sont dans la misère ? T'as pas honte ?

C'est une maladie. Tu ne la vois pas, tu ne peux pas la montrer comme tu exhiberais une fracture douloureuse. Non. C'est à l'intérieur et ça te ronge. C'est au-delà de toi, au-delà de cette foutue volonté... Au début, on l'accepte. Tout le monde sait ce que c'est qu'une petite déprime. Quand ça dure, c'est différent.

Je ne fais pas semblant. J'ai mal. J'aimerais être autre.
J'aimerais parfois ne pas être pour n'avoir pas à cacher qui je ne suis pas.

samedi 28 mars 2009

Veilleuse

C'est la nuit et je suis dans ma voiture. Les roues avalent les kilomètres, doucement. C'est curieux cette impression d'aller lentement quand on est lancé à plus de cent sur une route... Le vroum-vroum a endormi depuis longtemps mes lutins. Dans le rétroviseur, j'aperçois leurs têtes d'anges. Ils sont beaux quand ils dorment, on croirait qu'ils flottent dans le bonheur... Un sourire sur le visage de mon fils, un rêve de chocolat ? Ma fille suce son doigt, j'aime tellement le petit bruit qu'elle fait, elle le perd soudain, son petit corps s'agite dans son sommeil, puis elle le retrouve et s'apaise immédiatement.

Les roues avalent les kilomètres et la nuit tandis que la radio chante un air nostalgique dont je ne retiendrai pas les paroles. J'ai mes propres mots.

"Dormez petits lutins de mon cœur, maman est là qui veille, dors mon homme chéri, je sais le chemin..."

Ma 206 ronronne, un lapin là-bas, dans les phares... Il me regarde surpris et détale aussi vite qu'il était apparu. Sur lui aussi, je veille...

J'aime ce moment, au cœur de la nuit. J'aime être celle qui veille. Mon petit monde dort, à l'abri du froid du dehors, bercé tendrement par les vibrations de ma voiture grise.

Et moi, je ne sais rien de plus doux que leurs sourires confiants, je ne sais rien de plus beau que ces nuits de veille...

Tout à l'heure, ils ouvriront les yeux, ils auront de petites têtes ensommeillées, tout étonnés d'être arrivés, déjà. Tout à l'heure...

"Dormez petits lutins de mon cœur, maman est là qui veille, dors mon homme chéri, je sais le chemin..."

dimanche 12 avril 2009

Si rien ne va plus, faites vos œufs...

Ma graine de cassis, ce soir, philosophe :

"Je vais la tuer cette mouche... ça va lui apprendre la vie..."

jeudi 16 avril 2009

Cher Monsieur aux lunettes qui devraient être bleues

Cher Monsieur aux lunettes qui devraient être bleues,
Vous aviez Paris pour vous,
Vous aviez du temps pour vous,
Et ce Paris-là,
Et ce temps-là,
Vous l'avez partagé avec nous.
Un ptit bonhomme, une petite bonne femme et une grande louloute sur le
quai de la gare
Trois habitants du Poutouland perdus au milieu de la marée humaine
Avec une immense valise bleue...
Vous étiez là, avec vos lunettes qui devraient être bleues
Et votre sourire heureux.
Vous nous avez emmenés tout là-haut, presque à toucher le ciel
Et les yeux de mes petits brillaient
Les miens aussi.

Parfois, je désespère de la nature humaine.
Mais il est d'autres fois où un simple sourire fait bien mieux que tous les
comprimés de la terre...
Merci.

vendredi 17 avril 2009

Mon enfant de cœur

Nous sommes tous les trois dans l'église. La grand-mère, la mère, et l'enfant.
C'est sa première messe. Il chasse les dragons avec son épée-bougie. Il lève
bien haut sa lumière. Il répète les chants. Il est beau comme un enfant de
cœur. Mais des enfants de chœur, là-bas, ça fait bien longtemps qu'il n'y en a
plus.

D'ailleurs, c'est le seul enfant.

- Qui c'est le monsieur sur la grande épée ?
- C'est pas une épée, c'est une croix.
- C'est qui le chevalier sur la croix ?
- C'est Jésus.
- Pourquoi il est sur la croix Didier ?
- Jésus. C'est Jésus. Pas Didier. Euh... explique-lui maman...

- Tu vois, Jésus, il voulait que tout le monde s'aime, mais les méchants ils n'étaient pas contents parce qu'ils croyaient qu'on ne doit pas aimer les malades ou les infirmes ou les gens qui ne sont pas de la même couleur que nous ou qui ne pensent pas comme nous, alors ils ont tué Jésus.
- Alors il est mort?
- Oui, il est mort, mais ensuite il est revenu, c'est pour ça qu'on fait la fête le jour de Pâques, pour dire que Jésus est revenu.
- Dis maman, Jésus, il est revenu avec des Pokémons ?
- Non.
- Je comprends pas très bien maman. Il était vraiment mort Jésus ?
- Oui. Mais il est redevenu vivant grâce à son amour. Les gens ont continué à penser à lui, à ce qu'il avait dit, alors c'est comme s'il était resté vivant à l'intérieur d'eux. C'est comme pour moi mon petit cœur, même si je meurs, je t'aimerai toujours, je serai vivante en toi.
- Et si je meurs, tu m'aimeras toujours ?
- Bien sûr !
- Mais, tu peux pas aimer un squelette maman !
- ...
- Tu sais quoi maman ?
- Non ?
- Peut-être qu'après la mort il y a quelque chose...
- ...

samedi 18 avril 2009

Comme tous les samedis, un nouveau défi. La consigne était la suivante :

Vous pouvez "louer" ou inviter un écrivain le temps d'un dîner. Qui invitez-vous ? Pourquoi ? De quoi parlez-vous ?

Les mots ne s'usent

Tout le monde n'a pas la chance d'avoir un écrivain dans sa famille.

Moi, j'ai cette chance.

Et cette malchance aussi.

J'ai grandi dans un monde de mots et de livres.

C'est beau les mots, c'est beau les livres...

Je peux louer ou inviter un écrivain le temps d'un dîner ?

C'est bien vrai ? !

Alors j'invite papa.

J'invite papa.

Je ne le loue pas.

Papa ne se loue pas. Il ne sait pas se louer.
Je le loue moi, pourtant...

J'aime ses mots. Sans ses mots je ne serais pas.
Ses mots m'ont faite.
Ceux qu'il a écrits, et ceux qu'il n'a pas dits aussi.

J'invite papa.

Il est assis en face de moi. Il est intimidé je crois. Il regarde son assiette d'un air qu'il doit vouloir détaché. D'habitude, il lui suffit d'opiner à tout ce que je dis, il me sait bavarder...

Au téléphone, mon jeu c'est d'essayer de dépasser la minute de conversation avec lui. Rarissime. En général, j'ai droit à trente secondes au mieux. "Je te passe ta mère. Bisous."

En voiture, je parle, je parle, et il répond parfois. Tant que nous abordons des sujets culturels, la conversation roule toute seule, comme la petite auto. Nous ne nous sommes jamais fait flasher. Aucun danger. C'est ce qui n'est pas dit qui illumine, qui irradie...

Sur la photo que nous enverrait la gendarmerie, on verrait un père et sa fille derrière un pare-brise. Bouches fermées. On pourrait croire que nous ne disons rien.
C'est faux.

J'invite papa.

Il regarde son assiette. Il sourit parfois parce que j'essaie de le faire rire, j'aime bien quand il rit. Y'a son sourire qui s'échappe soudain de sa barbe...
Quand je pense à lui je vois un immense bureau en bazar, des feuilles griffonnées partout, une équerre en plastique sur laquelle il a inscrit "papa", un stylo relié à un fil parce qu'il en a assez qu'on le prive de ses outils...

Je me suis emparée du stylo qu'il ne voulait pas me donner.

J'écris pour qu'il sache que je l'aime puisque les mots qui sortent de ma bouche sont trop violents pour lui.

J'invite papa. Il ne partira pas avant que je le lui dise en face :
Je t'aime papa.

Il est gêné. Il se retire derrière sa barbe. Il finit par parler, quand même :
- Il ne faut pas trop dire ces mots là, sinon, ils s'usent...
Non, papa, certains mots ne s'usent que si l'on ne s'en sert pas...

Je t'aime papa.

dimanche 19 avril 2009

19 avril 2003

C'était il y a six ans.

Ma petite graine de cassis venait chambouler ma vie.

Parfois, il m'arrive encore de me demander

Si je vivais vraiment, avant...

lundi 20 avril 2009

La dépression pour les nuls

INTRODUCTION :

Vous n'êtes pas sans savoir, si vous êtes un lecteur régulier de ce blog, que j'ai un vice caché. J'adore les sciences. Ce que je préfère, c'est l'astrophysique et tout ce qui concerne la neurologie. Je suis fascinée par ce qui se passe dans notre cerveau. Fascinée et effrayée aussi, comme bien souvent devant les mystères. Je me dis parfois que ce qui m'arrive, c'est un problème dans mon cerveau, ça a quelque chose d'effrayant, parce que je n'aime pas bien l'idée que mes émotions soient induites par des connexions neuronales, mais en même temps c'est rassurant, c'est mon corps qui est en cause, pas mon "âme".

Quelques zozos pensent encore que la dépression, c'est un méchant coup de blues qu'on guérit à force de volonté ou grâce à de subtiles révélations sur les facteurs déclenchants. Oh ! Elle avait du mal à supporter son boulot ? Elle a demandé sa mutation, c'est bon. Désolée, ce n'est pas si simple. Sigmund et sa baguette magique ne peuvent pas tout.

C'est ce qui se passe dans ma caboche que j'aimerais essayer de vous expliquer, maintenant.

I. La dépression, qu'est-ce que c'est donc ?

La dépression, c'est d'abord une maladie. Pas un sentiment, un coup de mou ou une déprime passagère. Pas confondre, s'il vous plaît.

On a du mal à la voir, puisque c'est dans la tête que ça se passe, essentiellement. D'où de nombreuses incompréhensions, une maladie qui ne se voit pas, c'est pas sérieux, limite on pourrait croire que c'est de la simulation.

Avant de continuer ma logorrhée, je voudrais signaler à mes courageux lecteurs que je parlerai ici essentiellement de ce qu'on appelle la dépression majeure (ou sévère) puisque c'est, quelle chance, le cas que je connais le mieux.

Passons maintenant aux symptômes, ils sont légion, et on les classe en trois catégories :

A. Les symptômes psychiques :

Ils sont caractérisés par ce qu'on appelle la tristesse dépressive et l'anxiété.

La tristesse dépressive, c'est l'incapacité à éprouver du plaisir ("l'anhédonie" ça la pète plus mais bon, je fais de la vulgarisation !). C'est comparable à ce qu'on ressent lorsqu'on perd un proche, le monde est vide, sans intérêt, l'avenir n'existe pas, on ne peut pas se projeter, etc. Histoire de couronner le tout, cette "tristesse" se caractérise également par des idées suicidaires vu que l'avenir est sans espoir, logique.

L'anxiété est "une sensation de tension intérieure, de danger imminent". Et quand ça arrive, cette sensation, elle peut paralyser notre ami le dépressif ou au contraire le mettre dans un état d'agitation zébulonnesque, ça dépend. Parfois c'est une alternance des deux, pour les moins chanceux.

B. Les troubles cognitifs :

Bon, y'en a un paquet là aussi, en vrac, difficultés de concentration, troubles de la mémoire et du langage, fatigabilité, troubles du raisonnement. Un exemple, histoire d'enfoncer le clou : notre ami (mais oui, c'est notre ami !) le dépressif a beaucoup de mal à se concentrer, s'il veut suivre une conversation, il doit déployer des efforts que vous ne soupçonnez même pas, suivre ce que vous dites, ne pas décrocher, essayer de se souvenir de ce que vous venez de dire, adapter son comportement à ce qui sort de votre bouche en prenant un air triste ou réjoui en fonction de l'effet attendu. Je vous assure, ce n'est pas si simple. C'est un peu comme si vous étiez sourd et que vous deviez convaincre les autres que vous comprenez très bien ce qu'ils disent.

C. Les symptômes comportementaux :

Immense fatigue, foutue culpabilité, paralysie de la pensée et de l'action, incapacité à se lever (clinophilie, si, si, c'est comme ça qu'on dit et ça veut pas dire qu'on n'aime les cliniques !), à se laver, à s'occuper de soi, perte d'initiative, repli chez soi et repli sur soi, idées suicidaires, irritabilité, susceptibilité, vulnérabilité excessive, agressivité, anorexie mentale ou boulimie et même, homicide, si, si, parce que notre ami le dépressif se dit que puisque le futur est affreux, autant l'épargner à ceux qui lui sont chers. Ça se tient.

D. Les symptômes physiques :

Ils se caractérisent par une perte excessive de poids (ou l'inverse), des troubles du sommeil (trop ou pas assez ou les deux pour ceux qu'ont pas de chance !), cauchemars, troubles de la libido, perte du désir, de l'appétit, troubles du petit cœur, de la tension, on palpite, on palpite, troubles digestifs en tous genres.

Maintenant, vous savez un peu à quoi ça ressemble, une dépression. Et vous vous demandez sans doute, car vous êtes des esprits à la curiosité insatiable, mais comment que ça se fait donc que ça se produise, une telle maladie ?

Ne vous en faites pas, Docteur Tiphaine est là !

II. Les causes de la dépression

Là, y'a plusieurs écoles, forcément, sinon ce ne serait pas drôle...

Y'a ceux qui soignent la dépression à coups de pieds dans le cul. Ceux-là, ils vont vous dire que la dépression elle est due à un facteur extérieur aisément identifiable. On l'identifie, on en parle gentiment, on résout le problème, et hop, youpi, on est guéri.

Parfois, ça marche.

Bon, sur le plan scientifique, il y a aussi plusieurs théories que je vais à présent tenter de résumer, va falloir vous accrocher, y'a des mots compliqués.

Avant tout, je me dois de préciser, au cas où ce ne serait pas clair, que je ne suis pas scientifique, juste lectrice, je n'ai pas les connaissances nécessaires pour pouvoir trancher sur telle ou telle cause. Il est ainsi très difficile de dire que certaines dépressions sont causées par un dysfonctionnement "chimique" du cerveau, car la thèse qui explique que ceci n'est finalement qu'une conséquence de l'état dépressif reste valable. Tout ce qu'on peut dire avec certitude, c'est que ça se passe dans le cerveau, et qu'il y a vraisemblablement un dysfonctionnement de transmissions. Là, je ne crois pas dire trop de bêtises. Pour le reste, vous jugerez par vous-mêmes si vous êtes plus au courant que moi, ce qui ne devrait pas être trop difficile !

Alors, il nous faut commencer par causer un peu du cerveau, si vous voulez bien. (si vous voulez pas, passez au grand III !) Cette formidable machine est constituée de plusieurs zones, et même de plusieurs cerveaux, et là c'est tellement compliqué que je n'essaierai même pas, y'a des zones dédiées au langage, à la mémoire, aux sensations, à la vision... Ce que j'ai retenu, en ce qui concerne la dépression, c'est que tout commence par une exposition au stress.

En cas de stress, le cerveau réagit rapidement, pour notre bien. Un exemple simple. Vous êtes en train de lire et une méchante guêpe arrive. Aussitôt, votre cerveau coupe la communication avec tout ce qui ne lui est pas vital et en particulier une zone du cerveau située à l'avant que l'on nomme le cortex préfrontal. Pas besoin de cette zone, c'est celle qui sert à raisonner, articuler le langage, je vous en dirai plus tout à l'heure mais ce que vous devez retenir pour l'instant c'est que cette zone n'est pas vitale pour tout ce qui relève des instincts primaires.

Le cerveau mobilise donc les réflexes primaires, il nous ordonne de fuir par exemple, et il est évident que nous ne pensons plus à lire.

Chez le dépressif, y'a un souci. C'est là que mon explication se complique un peu. En gros, c'est une région du cerveau qui s'appelle l'amygdale qui coupe la liaison avec le cortex préfrontal. Une fois le stress passé, c'est une autre région, l'hippocampe, qui entre en action afin de rétablir la liaison avec le cortex. L'hippocampe, qui est aussi le siège de la mémoire puisqu'elle permet les liaisons entre les émotions et les souvenirs ou encore la localisation spatiale, est le truc qui fabrique les neurones (la neurogénèse). En fabriquant ces neurones, il permet de rétablir les connexions, sauf chez notre ami le dépressif car il semblerait que pour lui, l'hippocampe ne réagisse pas comme prévu et qu'il produise moins de neurones. En vrai, c'est encore plus compliqué, y'a des histoires d'hormones comme le cortisol, la dopamine et tout et tout, mais là, ça devient trop subtil pour moi. L'idée c'est qu'une hormone comme la dopamine (le truc du plaisir) n'arrive plus ou trop mal à se fixer sur les récepteurs des neurones (vu que y'en a de moins en moins, vous suivez ?) et donc et donc, la dépression, tout ça... Quant au cortisol (le truc du stress), en cas de dépression, il est trop abondant, mais ça aboutit au même résultat puisque du coup il sature les récepteurs de l'hippocampe qui ne peut plus assurer le contrôle du stress.

Sous l'action répétée du cortisol, des changements apparaissent et, pour ce qui nous occupe, un changement non négligeable puisque qu'il va diminuer le nombre de récepteurs à deux neuromédiateurs essentiels : la sérotonine (qui contrôle l'impulsivité, l'appétit et la sexualité) et la noradrénaline (qui contrôle l'éveil, l'attention, l'énergie). Et ensemble, ils régulent l'humeur, le sommeil et les douleurs physiques.

Ça fait un paquet d'emmerdes en perspective, non ?

Sans compter que pendant ce temps là, le cortex préfrontal, il mouline, il mouline... Parce qu'il ne sait plus quoi faire le pauvre loulou, il est inhibé, à fond ! Il ne sait plus choisir, il ne sait plus juger, il a du mal à passer d'un sentiment à un autre, il se trouve devant plein d'alternatives et il est incapable de trancher. Imaginez un peu que le matin vous passiez deux

heures devant votre armoire, sans parvenir à décider de ce que vous allez mettre... Je vous assure, on peut en pleurer.

Vous êtes devant votre écran, accablés, vous vous demandez avec angoisse s'il existe des moyens de traiter cette terrible maladie. Limite, vous êtes à deux doigts de tomber vous-même dans la dépression. Faudrait pas, quand même... Car, mesdames et messieurs, il paraît qu'il existe des moyens de s'en sortir, si, si, et c'est ce que nous allons voir dans cette dernière partie placée sous le signe de l'espoir.

III. Comment soigner la dépression?

A. Avec des bons sentiments ?

L'entourage de notre ami le dépressif est souvent désemparé, et il y a de quoi... Il a l'impression de vivre avec quelqu'un qui n'est plus que l'ombre de lui-même, qui ne rit plus, ne participe plus à la conversation, a des pertes de mémoires, des troubles de l'humeur pour le dire rapidement, ou encore qui tout d'un coup se met à vous agresser ou a subitement envie de hurler, ou de frapper... Non, pas facile de vivre avec lui.

Alors l'entourage fait du mieux qu'il peut, d'abord il supporte gentiment, et puis, peu à peu, il essaie de faire réagir le malade en lui proposant un tas d'activités plaisantes qui devraient le sortir de sa léthargie. Hélas... C'est peut-être difficile à comprendre pour qui ne le vit pas, mais cela ne fait bien souvent que conforter le dépressif dans son auto-dévalorisation. Il constate que ceux qui l'aiment essaient de l'aider mais comme il souffre d'anhédonie (vous vous souvenez, Anne Hédonie, la fille qui enlève la joie et qui n'est pas une fille de joie) il ne peut pas prendre plaisir à ce qui est censé le réjouir, il s'en culpabilise le pauvre loulou, il voudrait bien, mais il peut point. Pour couronner le tout, il a l'impression d'être un ingrat.

Tout cela étant dit, mesdames et messieurs qui avez la malchance d'être proches d'un dépressif, ne désarmez pas, s'il vous plaît. Il est difficile pour notre ami de prendre du plaisir, d'avoir envie, d'être tout simplement là, avec vous, mais il sera forcément sensible à vos efforts même s'il n'en ressent pas immédiatement les effets bénéfiques. L'indifférence, le désintérêt voire le mépris d'autrui ne sont pas des adjuvants pour sortir d'une dépression ; bien au contraire, ils sont des méchants couteaux dont on se sert pour se persuader qu'on est ce que l'on croit être : une merde insignifiante.

Courage à l'entourage, je n'ai pas de solution magique, mais je sais que l'amour vaut mieux que le désamour et qu'être aimé, même mal, vaut mieux que de ne pas être aimé.

B. Avec une psychothérapie ?

A priori, on pourrait penser que c'est une bonne solution. A priori...

Il y a malgré tout un hic. Lorsqu'il s'agit d'une bonne grosse dépression (dite dépression sévère !), le cortex préfrontal est atteint (comme la tarte du même nom), ce qui signifie que la zone du langage et de l'expression des sentiments l'est aussi. Une des questions les plus déstabilisantes pour un dépressif, c'est : "Comment allez-vous ?" Je suis pour ma part, incapable de répondre à cette question pour le moment, je réponds "bien", pour passer à autre chose. Le principe de la psychothérapie repose en grande partie sur le langage, sur l'expression de ses sentiments ou sensations, ainsi que sur l'influence des souvenirs sur notre présent. C'est un peu compliqué pour notre ami, pas impossible, mais compliqué... A cela s'ajoute le fait qu'une psychothérapie vise souvent à identifier des causes "extérieures" à la dépression, et nous avons vu que ce n'est pas toujours le cas.

Cette réserve faite, un soutien psychologique me semble indispensable, ne serait-ce que pour que le malade ne se sente pas seul dans cette épreuve et pour qu'il puisse dialoguer avec une personne qui peut entendre sa souffrance sans la minimiser ou la dévaloriser. C'est déjà énorme.

C. Avec des médicaments ?

La grande majorité des dépressions est soignée avec des antidépresseurs. Pour tout vous dire, j'ai longtemps été rétive à cette idée. Mais j'ai changé d'avis. Quand j'ai mal à la tête, je prends une aspirine. La dépression est une maladie, pourquoi ne la soignerais-je pas avec des médicaments ? Le problème des louzous, c'est qu'on ne sait jamais vraiment quels effets secondaires ils peuvent avoir, il faut avoir la patience d'en essayer plusieurs avant de trouver celui qui vous convient le mieux. Se dire qu'un comprimé est capable de vous rendre heureux peut faire peur, moi, ça me fait peur, mais si l'on considère le fait que ces médicaments sont par exemple capables de remettre en route une bonne neurogénèse ou qu'ils aident à relancer la communication entre cortex et système limbique (le truc de l'hippocampe et de l'amygdale), je crois que ça vaut le coup d'essayer. J'ai une jambe cassée, je mets un plâtre. Mon cerveau dysfonctionne, je prends des cachetons.

Des études récentes ont cependant montré que le sport (à raison de trente minutes trois fois par semaine) avait des effets au moins aussi bons, au bout de quatre mois, que les médicaments. Vous n'êtes pas sans savoir que faire du sport est un excellent moyen de produire des gentilles endorphines qui vous font la vie plus belle, y'a bien une raison pour qu'il y ait des accros au sport, non ?

Le sport, l'activité physique, les randonnées, la marche, les parties de jambes en l'air, tout ça c'est bon contre la dépression.

Alors pourquoi ne pas se mettre au sport immédiatement quand on sait que les médicaments ont parfois des effets secondaires importants ? C'est tout simple... Un, c'est super facile d'avalier un médoc, deux, prendre un médicament c'est être malade et ça c'est rassurant d'une certaine façon, trois, le sport faut s'y mettre, faut se motiver, faut décider, faut se bouger, se sortir. Et ça, c'est pas évident du tout quand on n'a qu'une envie : dormir.

D. Avec la volonté ?

Ha ! Ha ! Ha ! Y'en a encore qui y croient ?

Pas possible...

Non, la volonté hélas n'y est pour rien. Vous pouvez avoir une volonté d'acier, si vous êtes dépressif, vous vous transformez en une loque impuissante, le plus souvent incapable de raisonner droit ou d'avoir des initiatives. La volonté entre en jeu, certes, mais petit à petit. Seule, elle ne suffit pas.

E. Avec des solutions alternatives ?

Il en existe plusieurs, je suis loin de les avoir toutes testées, elles ont le mérite d'exister. Des solutions à base de plantes (le millepertuis par exemple), l'homéopathie, l'hypnose, l'autohypnose, les électrochocs, la désensibilisation par les mouvements oculaires (EMDR), la régularisation du rythme cardiaque par bio-feedback, le soleil, la musicothérapie et la lumninothérapie, les oméga-3, le tryptophane, la sophrologie, le reiki, les arts énergétiques et j'en passe.

Où, si vous cherchez un peu, vous trouverez un tas de gens plus ou moins compétents et plus ou moins intéressés qui vous jureront qu'ils ont la solution miracle ! Car la dépression est une manne pour les charlatans en tous genres, il est si facile de profiter de la détresse de ceux qui souffrent...

En résumé, il existe des solutions alternatives efficaces, mais je vous recommande d'être suffisamment méfiant et de ne pas faire confiance à quelqu'un qui ne vous serait pas recommandé sérieusement, vous risqueriez de devenir un gogo dépressif, comme si c'était pas suffisant déjà d'être dépressif.

Et, je vous l'assure, un gogo dépressif ça n'a rien de sexy.

Bien. Si, à ce stade, y'en a encore qui ne comprennent pas pourquoi il est bien rare de voir un dépressif se promener avec des écouteurs sur les oreilles, des électrochocs branchés sur le crâne, en train de faire du jogging

tout en respirant des fleurs de Bach, c'est que j'ai raté mon explication ou qu'ils sont plus nuls que nuls, ce qui reste possible, hélas...

Si je peux me permettre, modestement, de donner un conseil à l'ami dépressif qui tomberait par hasard sur ce blog et aurait eu le courage de lire jusqu'ici, le meilleur moyen de sortir de la dépression, à mon avis, c'est de vieillir...

CONCLUSION :

La grande question que vous vous posez tous maintenant, je vous devine petits malins, c'est la suivante : mais comment ça se fait-il que tout le monde ne tombe pas dans la dépression ? C'est vrai ça, je suis sûre que vous en connaissez de ces personnes qui malgré les pires coups du sort restent stoïques, se tiennent droites dans l'adversité la plus terrible.

Ben oui. On n'est pas égaux. C'est bête...

"En réalité, ce qui déclenche la dépression n'est pas le stress seul, c'est l'interaction entre un stress et la vulnérabilité propre à chacun", explique Philip Gorwood, psychiatre au CHU Louis Mourier à Paris. Par "vulnérabilité", le psychiatre entend l'histoire personnelle de l'individu (les traumatismes subis dans l'enfance) mais aussi des gènes dont on a hérité. Ainsi, selon lui, "Il n'existe pas un gène de la dépression mais un ensemble de gènes de vulnérabilité."

Si à la loterie génétique vous avez perdu, consolez-vous, vous avez quand même autant de chances qu'un autre de gagner au loto.

Elle est pas belle la vie ?

mercredi 22 avril 2009

Pour Mamoune et Papistache

Chers vous deux,

C'est parfois si difficile de trouver les mots.

Je voudrais simplement déposer ici des baisers doux pour vous, pendant que la nuit défile ses cauchemars et ses rêves aussi.

Je ne sais pas si vous êtes siamois, jumeaux ou plus simplement des amants, mais je sais que le mot amour a été inventé pour vous aussi.

Et il vous va si bien.

J'ai fait un jour une photo mentale de vos deux visages et je l'ai accrochée près de mon cœur.

Elle ne me quitte plus.

Alors ce soir, je la serre un peu plus fort contre moi et je la berce tendrement.

Oh ! Vous venez encore de me sourire.
Merci.

jeudi 23 avril 2009

Le blog des dons qui chuchotent

Cela faisait longtemps que je voulais les voir, Valérie et Papistache. Bien longtemps que je savais que je les rencontrerais et que ça se passerait bien aussi. Depuis que je fréquente les blogs, j'ai appris à lire entre les lignes des auteurs, je ne me suis jamais trompée. Dis moi ce que tu écris, je te dirai qui tu es. On peut faire semblant, on peut jouer un rôle, on peut choisir de ne présenter qu'un aspect de sa personnalité, le meilleur le plus souvent, on peut décider de ne pas se livrer, ça ne change rien. Je sais qui me plaît et qui ne me plaît pas.

L'humanité transpire.

Certains blogs sentent divinement bon.

Cela faisait longtemps que je voulais les voir, Valérie et Papistache.

Le plus dur, ça a été de faire croire à Papistache que j'étais restée chez moi, dans le sud du sud. Voilà près d'un mois que Valérie et moi avions décidé que nous lui rendrions visite, ensemble. Papistache dit qu'il s'en doutait. Moi, je crois qu'il a toujours douté.

Comme deux collégiennes, nous avons préparé notre surprise, on riait la nuit en imaginant sa tête, on discutait jusqu'à très tard. Plusieurs fois, les pieds de ma mère ou de mon père ont fait leur apparition en haut des marches de l'escalier et j'ai entendu : "Tiphaine, il est trois heures, va te coucher !" Alors je me suis empressée de l'écrire à Valérie, et nous avons ri comme deux collégiennes.

Je vais vous dire la vérité, ce sera ma vérité. Vous ne serez pas surpris, je n'y crois pas à la vérité, pas plus qu'à la réalité ou à l'objectivité. Ma vérité est aussi vraie que celle de Papistache ou de Valérie. Ni plus ni moins. Elle est juste mienne.

La vie est une question de point de vue.

Je me suis levée trop tôt ce matin-là. Trop tôt parce que je n'avais pas assez dormi, comme souvent. C'est ma mère qui a frappé doucement à la porte de ma chambre, j'avais déjà préparé mes affaires, dans la salle de bains, pour ne pas réveiller les petits. Tout doucement, descendre en évitant la huitième marche, celle qui grince... Un thé, deux cafés, émerger peu à peu et surtout

ne pas regarder les yeux de maman qui s'inquiète malgré elle parce que je suis en retard. Mais, pour une fois, j'ai pris les devants, j'ai indiqué à Valérie que j'arriverais entre 11 heures et midi, ça me laisse un heure de battement.

Je monte dans la voiture, un immense sentiment de liberté m'envahit aussitôt. Qu'est-ce que j'aime conduire... Papa m'a laissé une feuille verte sur laquelle il a indiqué les villes que je suis censée traverser. J'allume la radio. Il pleut. Je joue avec la vitesse des essuie-glace. Sur la place de la cathédrale, je dois tourner à gauche. Mais c'est jour de marché et la route est barrée. Je prends à droite et je me perds. Tant mieux. Les GPS ne passeront pas par moi. J'aime me perdre. Si je ne m'étais pas perdue, je ne serais jamais passée par cette ville au délicieux nom : "Les Ventes-de-Bourse". J'envoie aussitôt un SMS à Valérie. Elle me répond un peu plus tard : "Mouarf !" Je l'aurais parié ! J'imagine son sourire à l'autre bout du chemin. A la radio, une émission sur Céline, je n'apprends pas grand chose, je le connais bien Louis-Ferdinand. Si, une chose, qui m'interpelle. L'explication du titre de *Voyage au bout de la nuit*, à mettre en lien avec la manière dont il a écrit, presque comme une écriture automatique, entre le rêve et le réel. Souvenirs de nuits d'insomnie. Quelque chose que je comprends.

Dix kilomètres avant d'arriver, c'est moi qui appelle Valérie. Je fais ça pour elle, pour ne pas qu'elle doive le faire. Ce n'est jamais facile, le premier appel. Elle a une voix douce. J'essaie de la rassurer, je sais qu'elle a le trac. C'est normal. Moi aussi j'ai le trac.

On n'a pas envie de rater la pièce.

Nous avons rendez-vous à la gare. Je me gare à la gare. J'attends. Je suis la première et je suis en avance, c'est digne de figurer dans mes "incroyables mais vrais". Une dame arrive avec une petite fille, elle ne ressemble pas à Valérie mais elle me regarde, alors je lui fais de grands sourires, dans le doute. En fait, elle me regarde avec insistance parce que je l'empêche d'accéder au parking. Je me recule bien gentiment.

Elles arrivent enfin, et derrière le volant Valérie me fait de grands signes. Elle arrive enfin, avec une poussette et une Schtroumpfette dedans. Je saute sur la Schtroumpfette qui se détourne aussitôt, ostensiblement. Chouette ! Une sauvage ! J'adore ça ! Valérie a pitié de moi, elle m'explique que sa fille est farouche avec tout le monde. J'ai envie de lui dire que je le sais mais je préfère me taire.

Nous remontons la rue, vers le centre-ville, je ne sais pas de quoi nous discutons, nous meublons simplement les premières minutes, sans nous regarder, la poussette est un bon prétexte pour diriger nos yeux et nos

paroles. Il faut ces quelques instants pour que nos deux moi et l'image que nous nous étions faite l'une de l'autre s'adaptent. La jonction est faite à 12 heures 34, à la terrasse de la brasserie. Pour apéritif, Valérie prend un café et ça me fait rire.

Nous sentons l'odeur des frites et ça nous fait envie. Nous nous apprivoisons peu à peu, je fume, tu fumes, je bois du café, toi aussi tu bois du café, regarde ma fille, tiens, voilà une photo de la mienne.

Nous décidons de changer de crèmerie, le service est trop long et Valérie ne veut pas arriver en retard car elle a envie de profiter le plus longtemps possible des habitants de la maison jaune, alors c'est moi qui lui indique où se trouve le restau rapide du coin, et ça m'amuse cette impression que je connais mieux la ville qu'elle. Elisa savoure une sucette et serre dans ses bras une horrible poupée tandis que nous commandons des frites et de la viande. Je voudrais des boulettes mais il n'y en a plus, un signe prémonitoire ? Nous avalons tout en vitesse et prenons le café dehors. Valérie me laisse seule avec sa fille un instant, j'essaie de la faire rire en mettant le bouchon de la bouteille d'eau sur ma tête puis en le faisant tomber. A chaque fois, je prends une mine catastrophée et... ça la fait rire ! Si, si ! Elles redescendent la rue tandis que je prends un second café. Quand je vais le régler, je me rends compte que Valérie a déjà payé, la coquine. Je l'appelle pour faire mine de l'engueuler, ça la fait rire puis je joins mon homme pour lui demander de laisser un commentaire sur le blog de Papistache, histoire de tromper l'ennemi. Bien sûr que nous nous doutons qu'il est retors le bougre, mais ça fait quinze jours que je me dissimule, il est forcément tombé dans le piège, les commentaires laissés chez lui l'ont forcément fait douter.

Papistache se demande ce que j'ai fait pendant ces vingt minutes, il imagine malicieusement que j'ai compté et il se trompe. Depuis que je me suis remise à écrire, je ne compte presque plus, et puis, autant vous le dire, comme feu monsieur Le Pen, j'ai le compas dans l'œil, moi. Je sais très bien estimer le nombre de pas entre chez lui et la boulangerie, il m'est inutile de le vérifier, je ne me trompe jamais !

Ce que j'ai fait ? J'ai discuté avec le monsieur qui vend des frites et plus de boulettes. Du café, du prix du café (ici c'est pas comme à Paris !), du permis à points (moins six pour lui, rien pour moi, jamais) et des radars, du temps qu'il fait ici (y'a plus de saisons...), du temps qu'il fait là-bas, est-ce que je suis en vacances, qu'est-ce qui m'amène ici et est-ce que je serais mariée ? J'éclate de rire et je m'en vais, sans compter les pas.

Je monte dans ma voiture, je prends le chemin de la maison jaune, je passe devant deux fois, je fais le tour du quartier, je repère les lieux tout en écoutant monsieur X (qui n'a rien d'érotique soit dit en passant et pour les néophytes) que j'adore à la radio. Je me gare dans une impasse à 13h52. J'attends le bip qui m'annoncera qu'il est 14 heures, et je fume mes immenses cigarettes. Deux.

BIP. J'éteins la radio, je sors de la voiture, je vais à la rencontre du monsieur qui signe Papistache. Oh, j'ai préparé tout un cérémonial, je vous assure que je suis rodée, rien ne peut échapper à mon légendaire sens de l'organisation (y'en a qui rigolent, j'en suis sûre, mais je vous jure que je suis organisée !). J'ai sur le flanc droit un sac du conseil régional du Poitou Charentes, à l'intérieur, un cadeau et une feuille A4. Voilà ce qui est prévu :

1. Je sonne.
2. Papistache vient ouvrir (en principe, Mamoune a été prévenue par Valérie, ce n'est pas elle qui viendra).
3. Je prends un air sérieux et je lui demande : "C'est bien vous monsieur Papistache ? J'ai une livraison de bisou pour vous, suite à une commande que vous avez faite..."

Bien. 1. Je sonne... C'est Mamoune que je vois apparaître au bout du jardin. Zut... A son sourire, je devine immédiatement qu'ils savent. Zut et ouf en même temps. Un rôle de moins à jouer. Je n'ai jamais imaginé Mamoune, si ce n'est en dame du Moyen Âge, malicieuse et diaphane. Malicieuse, elle l'est, c'est son sourire que je remarque en premier, il apparaît bien avant toute sa personne. Elle me parle, je ne sais pas ce qu'elle me dit exactement, je suis dans son sourire qui m'enveloppe comme une écharpe le ferait d'un cou frileux. Elle dit quelque chose qui ressemble à "Tu dois être Tiphaine" et elle m'embrasse. Je la suis, je ne réfléchis pas, je ferais tout ce que cette femme voudra, je suis tout simplement sous le charme...

Je ne vois pas le jardin encore, je ne vois pas la maison, ni les murs, ni l'entrée, ni les livres, je suis la femme qui sourit sans l'être d'ailleurs, moi, je suis plutôt la femme qui suit la femme qui est.

Un homme se tient debout, pas loin de la cheminée. Je ne vais pas vous la jouer façon suspense, cet homme c'est Papistache. Droit comme un i, le visage impassible. Je prends vite une photo mentale. Bien plus tard, quand je la développerai dans le laboratoire secret de mes nuits, je me rendrai compte que son sourcil gauche est levé. Je savais bien qu'il avait été un peu surpris, tout de même.

Nous nous faisons la bise, vous savez, une de ces bises qu'on faisait quand on avait quinze ans pour notre première boum. Non ? Vous ne savez pas ? Je

me souviens, j'étais partie avec ma classe à la neige et un soir, y'avait boum. J'étais dans un coin de la salle, je ne gardais pas le sac de ma copine, j'avais pas de copine. Un garçon est venu m'inviter pour un slow, moi, je rêvais de danser avec le prof de latin, mais j'ai dit oui, je savais pas dire non. Quand j'ai vu que tous les autres nous regardaient en ricanant, j'ai pensé que c'était un pari stupide sans doute, qui aurait voulu danser avec moi ? Je le dépassais de deux têtes, nous étions raides comme des piquets, et on n'aurait pas pu faire plus éloignés l'un de l'autre. Et pourtant, nous dansions... Papistache et moi, nous nous sommes embrassés comme ça, je ne sais pas lequel de nous deux était le plus gauche.

Dans le salon, Valérie était assise avec Elisa. J'ai fait mine d'être surprise. Oh ! Vous ici ! Et nous avons commencé à sourire. Papistache a demandé si nous avions mangé ensemble et nous avons opiné vigoureusement du chef. Je regarde le salon, je pose mes affaires dans un coin, je mets beaucoup de temps avant de m'asseoir. La vérité, c'est que je ne sais pas où est ma place, et que personne n'a l'air de le savoir. J'attends comme une petite fille bien élevée que le gentil docteur me fasse signe de prendre place et me désigne une chaise.

Elles sont longues ces premières minutes, elles sont flottantes, elles sont curieuses... Le temps d'adaptation, le moment où le virtuel et le réel essaient de se rejoindre... Papistache a écrit que depuis qu'il a rencontré des blogamis, il ne voit plus les gens de la même façon, il soupçonne que, comment dit-il cela déjà ? Attendez, je vais le dire comme lui : "Les volcans sous-marins ne troublent pas la surface de l'eau de la mer. Depuis que je me suis immergé dans ce monde qu'on dit virtuel, j'interroge de plus en plus les enveloppes des passants que je croise. Le monde intérieur de celui-ci, de celle-ci, quel est-il ?" Si j'étais moi, j'en profiterais pour me vexer, je sais très bien faire ça... Je me dirais : "Mais comment donc ? Suis-je affreuse à ce point que Papistache soit étonné de la différence qu'il y a entre mon enveloppe et mon monde intérieur ?" Heureusement, je fais seulement semblant d'être susceptible... Mais je ne suis pas du même avis. J'ai toujours pensé que notre enveloppe disait beaucoup de notre monde intérieur, il faut simplement savoir la regarder. Et l'enveloppe de Papistache, elle dit beaucoup de ce qu'il est, plus qu'il ne le voudrait certainement. Un jour, il n'y a pas si longtemps, j'ai dit à Valérie que je souffrais du syndrome Papistache. Elle n'a pas compris, je lui ai expliqué. Le syndrome Papistache touche les individus qui ont longtemps fait semblant, ceux dont la vie ou le caractère (mais je dirais plutôt la vie) a laissé un masque sur le visage. Ils changent de masque en fonction des personnes qu'ils côtoient, et ils ont tellement l'habitude de porter un masque qu'ils ne savent plus parfois s'il y

a quelqu'un derrière ce masque. A force de porter des armures et des masques, on oublie parfois qui l'on est, à force de vouloir tout donner à l'autre, d'être conforme à l'idée qu'on pense qu'il se fait de nous, on finit aussi par... Bref. Le syndrome Papistache, je m'en éloigne un peu là, je tombe dans la psychose à la Tiphaine !

Papistache n'a pas eu l'air surpris, il n'a pas sauté de joie, il n'est pas tombé dans mes bras en criant "Tiphaiiiiiine" mais j'ai appris à regarder derrière les masques et les armures, depuis si longtemps.

Nous sommes debout dans le salon et nous regardons Elisa. C'est bien pratique d'avoir une Elisa à la maison. Elle meuble notre malaise d'adultes. Mamoune est partie faire du café, je suis sûre que ce serait différent si elle était là. Je regarde une chaise vide avec insistance, j'essaie d'aider, moi. Papistache saisit la perche, il me la propose enfin, la chaise. Nous nous asseyons, ça commence à ressembler à ce que nous avions imaginé.

C'est le moment où l'orchestre fait sa dernière répétition, juste quelques notes, quelques couacs qui font sourire, la pièce va bientôt commencer...

Nous attendons que le chef fasse ce "Hum... hum..." qui doit décider du début du concert, mais le chef ne sait pas comment s'asseoir, il doit chercher un sujet de conversation, je crois qu'il guette Mamoune du coin de l'œil, il l'attend. Il me semble qu'il a besoin qu'elle soit à côté de lui pour pouvoir commencer.

Il est drôle, Papistache, à ce moment, il ressemble à une statue du musée Grévin. Très digne. Très smart. Je me demande si ce matin il a choisi ses habits en fonction de notre venue... On pourrait croire qu'il est en cire, mais moi je sais bien que non. Je n'en ai jamais douté. Comme lui, je sais lire entre les lignes.

Mamoune arrive enfin. Nous allons pouvoir jouer.

Du café pour les filles, un thé pour Papistache. Je reste hypnotisée par le petit bol en verre qui est censé accueillir le sachet. Il est magnifique. Je crois que ça parle autour de moi, j'entends que ça se détend, Papistache a l'air mieux assis dans son canapé, il a même décroisé les jambes, et Valérie parle avec Mamoune. Il boit leurs paroles comme il boit son thé. Je crois qu'il savoure. Je comprends ça.

Je parle de la maison, je fais toujours des spirales quand je parle, ça commence par l'extérieur, le décor, et ça plonge doucement vers l'intérieur. Comme des pelures d'artichaut. Si on touche le cœur, je pleure.

Je fixe un tableau au-dessus de la cheminée. Papistache a écrit que je ne regardais pas, il a en partie tort. Je regarde beaucoup. Intensément. Je sais de mémoire les détails de cette pièce, je m'y reconnaîtrais les yeux fermés. De

la manière dont les rideaux ont été tressés à ce tableau sur la cheminée... Ce n'est pas un tableau d'ailleurs, c'est une reproduction d'une œuvre aborigène. Elle penche sur le côté. Je me retiens de ne pas me lever pour lui donner une disposition plus droite. Ils me prendraient pour une fille farcie de TOCS, faudrait pas... Faudrait qu'ils pensent que j'ai l'air normal, que je ne suis pas dépressive pour un sou, ni même deux. Faudrait peut-être que je me mette à sourire, ça aiderait sans doute...

Je souris. Je n'ai aucun mal à éclater de rire quelques instants plus tard. Mes masques tombent les uns à la suite des autres. Je suis bien ici...

Papistache a l'air de sous-entendre que je suis grosse, il a l'air simplement, mais moi qui fais terriblement attention aux mots, je le prends à son propre jeu. Je fais mine d'être en colère. Je m'amuse... Il croise les doigts nerveusement et il se tortille sur le canapé, se peut-il qu'il pense vraiment qu'il m'a vexée?

Mamoune me pose des questions sur mon séjour à la clinique, sur ce que je deviens, ce dont j'ai envie. Non, je ne suis pas surprise qu'elle sache "tout" de moi. Si vous voulez tout savoir, je soupçonne même que Papistache soit son nègre.

Elle tricote les mots de sa voix chantante et nous enveloppe tendrement de ses paroles. C'est doux de se laisser ainsi envelopper, très doux...

Elisa fait irruption dans la conversation. Elle vient d'avoir une fuite comme on dit pudiquement. Les filles s'en vont dans la salle de bains.

Valérie me laisse, elle prend soin de moi, elle a dans l'idée de me laisser un peu seule avec Papistache. Ça me touche ce geste-là. J'ai le même pour elle, quelques instants plus tard.

Elles sont au jardin maintenant, je les aperçois par la fenêtre. Papistache voudrait savoir si je n'ai pas envie de changer de travail, nous parlons de mes élèves.

J'arrive au cœur de l'artichaut. Je pleure.

Je ne sais pas s'il a vu mes larmes, je sais qu'il les a devinées parce qu'il se lève brusquement et propose de sortir.

Là, mes yeux mangent le jardin, LES jardins, jardins de fleurs, de plantes, de légumes et de cailloux... Oui, je vois bien que Papistache est perplexe devant la longueur de ma cigarette, mais il fait mine de ne rien voir. Il est presque aussi drôle que moi !

J'aime la rivière de galets, quand je serai seule, je marcherai dessus, pour entendre... Sur certains arbres, des galets sont suspendus avec leur nom écrit dessus, comme des étiquettes. Ça me rappelle *Cent ans de solitude* et cet homme qui perdait les mots, il avait étiqueté tout ce qui se trouvait dans

sa maison. Si je le pouvais, je viendrais de nuit, j'effacerais les noms et je les remplacerais par d'autres...

Mamoune propose un deuxième café. On dirait qu'elle nous devine. Nous, on est bien contentes de dire oui. Ils rentrent. Je reste dehors, seule.

Je regarde de tous mes souvenirs.

Les petits lupins, les étranges tulipes, les anémones, celle-ci, toute blanche, elle est magnifique, j'imagine les fruits à venir sur ces drôles d'arbres comme des fourches, les murs quand ils seront repeints, le fantôme d'un cerisier qui serait venu discuter avec la fenêtre, les murmures des galets, les grimpants à venir et la forêt sauvage qui s'élève dans les airs au gré des fils tissés par le jardinier, les rires d'enfants, les rires à venir...

Tout est là. Au fond de mon crâne.

Sauvé.

Je souris en regagnant la cuisine, elle est exactement comme je l'imaginai, je n'avais imaginé que la cuisine, le reste de la maison m'était étranger. J'aime les cuisines.

Dans les toilettes, il y a deux petits papiers qui me font sourire, des petits mots pour passer entre les gouttes malicieuses.

Je retourne au jardin, pour prendre des photos des lupins. La goutte de pluie, juste au milieu, c'est tellement beau. Eux aussi, là-bas, je voudrais les capturer un instant dans ma boîte mais je n'ose pas. Alors je les dispose sur la rivière de galets, et je prends une photo mentale. Mamoune est en train de rire, Papistache et Valérie discutent, ils ont un air très concentré mais je devine qu'ils sont en train de rire sous cape, et Elisa... Elle me regarde droit dans les yeux en fronçant les sourcils, l'air de dire, moi, tu m'auras pas !

Mamoune me rejoint, nous parlons du jardin je crois, je n'en sais rien, si, du jardin... Je lui parle de mon homme qui s'obstine à vouloir faire pousser des légumes sous les lauriers. Elle sourit, elle aussi elle sait que c'est peine perdue. Mais c'est tellement mignon son obstination...

Nous revenons au salon pour prendre le café. L'heure tourne, j'ai peur de déranger, mais je suis tellement contente que Mamoune ait proposé ce deuxième café. Un peu plus de temps avec eux... Je savoure...

Elisa essaie de mettre des anneaux sur un tube, un jeu d'adresse, à chaque fois tout le monde croit que ça va tomber et je crois que nous avons tous envie de le faire à sa place. Nous nous retenons. Elle met les grosses pièces après les petites, ce qui rend l'entreprise encore plus délicate, sa mère lui explique patiemment mais je crois qu'elle s'en fiche. Elle préfère sa logique

à la nôtre. De ses anneaux, elle fait ensuite de jolis bracelets qui la rapprochent peu à peu d'une enfant girafe.

Les invités arrivent, les murs se rapprochent. Se rapprochent-ils vraiment ?

Non.

Nous disons au revoir une première fois.

Dans le jardin, nous continuons à parler.

Nous disons au revoir une seconde fois. Mamoune dit qu'elle ne se souvient plus si elle m'a embrassée. Moi, je crois que c'est un prétexte pour pouvoir me donner encore un peu de sa tendresse. Je prends. J'adore la tendresse. Et j'en profite pour embrasser à nouveau Papistache qui n'avait rien demandé, le pauvre !

Sur le portail, nous continuons à parler.

Valérie discute encore avec Papistache près de la voiture, je lui propose de prendre un dernier café avec elle, sur la route. J'ajoute : "Comme ça, on pourra parler de la rencontre, on se dira : est-ce que tu crois qu'il a aimé ? Est-ce que ça c'est bien passé ? Tu crois qu'il a été surpris un peu ?", et ça m'amuse de voir la tête de Papistache qui fait effectivement comme s'il n'assistait pas à notre conversation. Je lui trouve un côté anglais. Toujours très digne.

Je dis au revoir une troisième fois et je ne renie personne. Même pas les galets. Surtout pas les galets.

J'avance vers ma voiture qui est garée une cinquantaine de mètres plus loin. Par terre, j'aperçois une plaque d'égout. Par réflexe, je regarde. Elle vient de Flers, ma ville natale. Je m'empresse d'annoncer la fabuleuse nouvelle à tout le monde.

Plus tard, dans la voiture, je me dis que s'il m'arrive un accident, la dernière parole qu'ils garderont de moi c'est : "Hé ! La plaque d'égout vient de Flers !"

Bigre de bigre ! Il va falloir que je fasse attention, il serait fort inopportun que je mourusse après de telles paroles... gravées dans le marbre, pardon, dans la plaque.

Je fais un signe de la main, derrière la vitre, je fixe le visage de Papistache pour ne pas l'oublier. Pour me souvenir que derrière les mots, y'a un bonhomme, de chair et de sang.

Je m'allume une cigarette, je fais toujours ça quand je suis émue, sauf sous la douche, et j'essaie tant bien que mal de suivre la voiture de Valérie. Ce

doit être son dernier défi qui l'a inspirée, elle fonce comme si elle était au volant d'une... Bref. Elle fonce.

Dans le rétroviseur, lui : une main s'agite.

Devant le pare-brise, elle : un bolide avale la route.

Moi : trait d'union heureux entre des dons qui chuchotent...

vendredi 1 mai 2009

Dieu s'occupe du reste

Hier, deux témoins de Jéhovah ont frappé à ma porte.

Moi, courtoise, je suis allée leur ouvrir.

Elles avaient froid dans le vent avec chacune sa petite bible sous le bras.

Elles me demandent : "Comment allez-vous?"

Je leur réponds : "Très mal, j'ai la grippe porcine !"

Elles se regardent :

"Euh... on reviendra... vous voulez de la lecture ?"

Moi : "Non, non, je n'ai même pas la force de lire."

Serait-ce de la compassion dans leurs yeux?

Elles ont filé très vite.

mercredi 6 mai 2009

Chouchou

Il est arrivé au mois de septembre. Il pointait le bout de son museau à la porte de la cuisine, humait les odeurs qui sortaient du four ou du frigo.

Nous, on faisait mine de rien. Même pas vu le chat.

Mais les petits...

Alors, on a commencé tout doucement à se fissurer du cœur.

Il restait un peu de viande, on lui a donné. Deux jours plus tard, il entrait par la fenêtre et avalait le saucisson posé sur la table. Mon homme, ça l'a fait moyennement rire, faut pas plaisanter avec le saucisson.

Une période de méfiance réciproque a immédiatement suivi, on s'amusait à faire de grands pschhhhhh dès qu'on le voyait, rentre chez toi petit, rentre chez toi.

Mais il est resté. C'est là qu'on a commencé à se dire que, de chez lui, il n'en avait peut-être pas.

Et les petits...

C'est ma fille qui l'a adopté en premier. Une histoire de nom, comme si souvent, comme si le fait de nommer faisait exister. Au commencement était le verbe, paraît-il.

Au commencement, il était "Tichat", puis "Lechat", "Chacha", maintenant c'est "Chou" ou "Chouchou". Vous vous demandez sans doute par quelle mystérieuse opération sémantique nous avons pu passer de chat à chou, je m'en vais de ce pas éclairer votre lanterne.

Début décembre, le pli est pris. Tichat fait partie du paysage. Il fréquente le jardin nord : le jardin sud est le domaine de chat gris.

Fin décembre, un événement extraordinaire se produit : à la faveur d'un jeu de lumière je me rends compte que l'oreille droite de l'animal est tatouée. L'opération "akicéssoucha" est en marche, plus rien ne pourra arrêter notre farouche détermination. Le vétérinaire contacté nous informe quelques jours plus tard que le chat répond au nom de "Chouchou" et il nous communique les coordonnées de sa propriétaire. Nous l'appellerons Nathy. Mon homme qui se transforme progressivement en inspecteur Gadget, tente de retrouver sa trace, car elle a déménagé, la bougresse. Les pages blanches restent hélas désespérément muettes. Obstiné, il se tourne alors vers Gogueule et il finit par retrouver sa trace. Le suspense est à son comble, il va lui téléphoner...

Et voilà qu'il se retrouve à discuter avec cette brave Nathy qui tombe des nues... Comprenez-la ! Il y a trois ans, elle habitait à une quinzaine de kilomètres de chez nous, et, pour faire plaisir à son fils, elle est allée à la SPA adopter un vieux chat roux qu'elle a baptisé, comme vous le savez, du délicieux nom de "Chouchou". Ensuite, elle est allée directement chez le véto pour le faire tatouer, vacciner et émasculer. Elle a été parfaite. Elle s'en revient chez elle, l'animal sous le bras et le présente à son fils qui en est probablement enchanté mais l'histoire ne le retiendra pas. Une heure plus tard, le fils décide d'aller faire un tour de vélo, il ouvre la porte, le chat s'échappe. Ils ne le reverront jamais.

Depuis, vous pensez bien que Nathy a abandonné tout espoir de le retrouver d'autant plus qu'à l'époque sa maison se situait entre une voie de chemin de fer et une autoroute. Elle a fait l'acquisition d'un nouveau protégé, quelques mois plus tard.

A l'autre bout du fil, mon homme est abasourdi, il se dit que ça sent le roussi mais Nathy lui propose de le mettre en relation dès la semaine suivante avec son mari pour qu'il vienne chercher la bête. L'accord est conclu.

Une semaine se passe, ni Nathy ni son mari ne donnent signe de vie. Nous commençons à croire que les voilà bien heureux d'avoir trouvé quelqu'un

pour recueillir leur animal, nous pensons que nous n'entendrons plus jamais parler d'eux.

Nous nous trompons. Nathy finit par appeler et elle tombe sur moi. Elle me dit que son mari passera le lendemain pour récupérer l'animal. Je suis comme prise d'un doute affreux :

- Euh... Qu'est-ce que vous allez en faire ? Vous pensez qu'il va s'entendre avec votre autre chat ?

- C'est à dire que... Non, je ne crois pas, c'est un animal très jaloux, il risquerait de ne pas le supporter. C'est pour ça que j'ai demandé à mon mari de s'en occuper, je n'ai rien dit à mon fils, vous comprenez, je ne voudrais pas qu'il apprenne...

- Oui ?

- Oui, s'il savait que mon mari l'emmène à la S.P.A., il risquerait d'être triste.

- Ah... Euh..., si vous voulez bien, je vais en discuter avec mon mari et je vous rappelle dès ce soir.

J'en ai discuté.

"Aaaaaaaaaaarmel ! Ils veulent tuer Chouchou ! On peut pas laisser faire ça ? Hein ?"

Vous ne savez pas que mon homme est allergique aux poils de chat, il a fallu qu'il prenne sur lui alors qu'il était tout content à l'idée qu'il allait enfin pouvoir refiler le bébé à une gentille famille qui s'occuperait si bien de lui. Mais, un chat vieux de onze ans, de retour à la SPA a peu de chances d'être adopté, nous le savions bien.

Alors on a adopté Chouchou. Désormais, il fait partie du Poutouland. Tous les jours on entend son abominable miaulement, je suis sûre qu'on n'en fabrique plus des chats comme ça, avec un cri aussi horrible... Mais il est gentil comme tout, très câlin, très collant aussi, il suit ma pussinette partout où elle va, ils sont mignons tous les deux à se faire des mamours sans arrêt... Dès que nous mangeons, sa tête apparaît derrière la porte qu'il n'a pas le droit de franchir et ses cris déchirants ne cessent que quand l'un de nous se dévoue pour lui apporter un bout de fromage ou quelques coquillettes. Chouchou a des goûts bizarres, oui, c'est peut-être pour cela qu'il s'est retrouvé chez nous...

Oui, je commence de plus en plus à penser que ce n'est pas nous qui l'avons adopté.

Il nous a choisis.

vendredi 8 mai 2009

Mes incroyables mais pas vrais... épisode 1

Hier ou avant-hier, il faisait beau, très beau. Un parfum de tee-shirt flottait dans l'air. Nous sommes allés au lac pour le premier bain de l'année. Et puis ça creuse... On a eu faim, très faim. Mais les paillotes au bord de l'eau n'étaient pas encore ouvertes. Il y a eu comme un débat au sein du couple. On va chez M A C D O ? dit Tiphaine en épelant consciencieusement les lettres, pas traîtresse pour deux sous parce qu'elle n'ignore pas que si les enfants entendent le mot magique, leur père sera presque obligé de céder devant leur insistance joyeuse. Mon homme fait la grimace, il tente un "Y'a pas une pizzeria dans le village ?" C'est là que je vais jouer finement la carte de l'amour de la nature (je sais, pour aller au Mac Do c'est un comble mais je manie assez bien les paradoxes). Je dis à monsieur : "Mais ? mais ? On ne va tout de même pas s'enfermer ? Si on va chez Miiiiip on pourra manger dehors, on ne sera pas enfermé à la maison, on profitera du soleil du soir et puis bla bla bla." Je n'ai pas besoin d'en dire plus, c'est vendu. Dès qu'il y a un rayon de soleil, monsieur sort la table de jardin.

Bref. Nous arrivons, nous commandons et nous installons sur la terrasse. On est bien. On mange nos zamburgers en regardant les montagnes enneigées. Vraiment bien.

Soudain, une musique de tous les diables se fait entendre. Nous détournons la tête. Une voiture toute customisée est engagée dans la file du Mac Drive, fenêtres grandes ouvertes, des djeunes se délectent des décibels et en font profiter les clients qui voudraient sans doute manger en paix. Je regarde autour de moi, personne ne semble vraiment dérangé. Curieux...

Je ronger mon frein. Je gueule tout bas. Je me dis que je deviens vieille. Et puis non. Je n'ai jamais aimé qu'on m'impose quoi que ce soit. Une vieille 2CV vient se garer derrière la caisse des sourdingues. A l'intérieur, un couple de punks. Pas vraiment souriants, ils sont à l'image des têtes de morts qu'ils ont peintes sur le noir de leur voiture. Fenêtres fermées. Vitres enfumées.

C'est alors que le miracle se produit.

Les fenêtres s'ouvrent, et, en même temps que la fumée, quelques notes s'échappent. D'abord ténues, toutes douces, mais la musique prend de l'ampleur, elle enfle, elle enfle, et bientôt toute la terrasse est envahie de ce qui sort de la 2CV : c'est... mais... on dirait... oui, c'est bien...

Ceux qui semblaient comme figés tout à l'heure, ces femmes, ces hommes, ces enfants, voilà qu'ils se lèvent, et, mais oui, les moteurs sont coupés, les

gens sortent de leurs voitures, les employés accourent, les clients, voilà bientôt que tout le monde danse...

Je voudrais que jamais la musique ne s'arrête.

Je voudrais danser ainsi jusqu'à ce que toute la ville nous ait rejoints.

Les petits, les grands, les beaux, les laids, les riches, les pauvres, les complexés et les arrogants, les cocus, les amants, les curés, les rabbins, les imams, les religieux, les athées, les jeunes, les vieux, les P.S.G. et les O.M., les génétiquement modifiés et les autres aussi...

Je voudrais danser ainsi jusqu'à ce que toute la terre nous ai rejoints.

Le beau Danube bleu ne coule qu'une fois.

Sur la terrasse du Mac Do.

09 mai 2009

Une autre vie

Si seulement j'étais né dans un autre quartier...

Si j'avais connu la soie plutôt que la merde,

Si ma mère avait collectionné autre chose que ses foutus amants, des tortues ou des porte-clefs, n'importe quoi d'autre...

Si je savais lequel l'a engrossée...

Si j'avais pas cru que c'était le père O'Malley,

Si je lui avais pas foutu mon poing dans la tronche,

Si on m'avait pas renvoyé de l'école...

Si j'étais pas tombé raide dingue de Cindy,

Si elle était pas tombée en cloque,

Si son père l'avait pas tabassée en l'apprenant...

Si elle avait pas perdu le gosse...

Si j'avais pas pété les plombs.

Si j'avais pas commencé à boire.

Si j'avais pas perdu mon boulot.

Si y'avait eu quelqu'un pour m'écouter...

Si j'avais eu quelqu'un à qui parler...

Si je savais comment faire autrement pour tuer le temps que d'aller chez Phillies,

Si je pouvais le tuer le temps, dans les bras d'une femme

Robe rouge...

Si c'était pour moi,

S'il n'y avait que moi.

Si y'avait pas les autres oiseaux de nuit...

Si j'avais les moyens de m'acheter un autre chapeau, un autre costume...
Si mes poches n'étaient pas vides,
C'est moi qu'elle regarderait.
C'est avec moi qu'elle finirait la nuit...
Sa main touche presque celle de l'autre...
Celui qui a le bon chapeau, le bon costume, la bonne attitude,
La bonne vie.
Si seulement j'étais né dans un autre quartier...
Si seulement j'avais eu une autre...
- Patron !
- La même chose ?
- Non. Une autre...

mercredi 13 mai 2009

Quel européen êtes-vous ?

Il serait temps que je me pose la question...
Claudio l'a posée sur son blog, ou plus exactement il a demandé : "Et vous ?
Pour qui voterez-vous le 07 juin ?"
J'ai répondu en commentaire : "Je vais voter, c'est certain. Pour qui? Je ne
crois pas avoir jamais voté pour une personne..."
Et c'est vrai. Je ne vote pas pour une personne mais pour des idées.
Oh, je ne suis pas si naïve que vous le pensez, je sais bien que c'est un
homme ou une femme qu'on élit.
N'empêche, ce n'est pas pour un homme ou une femme que je donne mon
vote, c'est pour ce qu'ils représentent.
Et quand ils ne représentent rien ?
Et quand je ne trouve personne pour représenter mes idées ?
Je vote blanc.
C'est ce que j'ai fait la dernière fois que j'ai voté.
Impossible de voter pour Royal, encore moins pour ses idées.
Je suis fatiguée de voter pour des marionnettes. Pour des pantins qui ont mis
des habits d'idées, qui retournent leurs vestes en fonction de l'air du temps.
Les français ont la mémoire courte.
La preuve, ils ont élu Sarko, ou Juppé, ou Tiberi, ou...
Ne croyez pas que je ne tire que sur les "hommes" de droite.
Ceux de gauche sont pires. Ils m'ont trahie.
Quand je pense que Val devient président de France-Inter.
Qu'est-ce que j'ai pu admirer ce mec !
Et que c'est dur les lendemains qui déchantent.

Comment peut-on encore être militant aujourd'hui ?

Je n'y arrive pas.

Ils ont tué la gauche.

Pas seulement Jaurès.

Et nous aussi, nous avons tué la gauche en laissant faire, nous qui n'avons rien dit, qui avons laissé des arrivistes oublier les idéaux qui nous avaient poussé à les élire.

Pour qui vais-je bien voter ? Pour quoi ?

Pour les moins pires ?

Pour ceux qui ont le plus de chance de l'emporter ?

Parce que c'est cela qui se joue maintenant, depuis avril 2002.

On ne vote plus pour celui qui porte nos valeurs, on vote pour celui qui a le plus de chance de gagner, celui qui est le plus proche de ce que l'on pense, le moins loin, on vote du bout des doigts avec une pince à linge sur le nez.

On ne veut pas perdre, on veut pouvoir faire péter le champagne parce que... On a gagné... On a gagné... Alors pourquoi pas voter pour celui qui a le plus de chance de l'emporter ? Hein, nous aussi on a droit au bonheur, on a le droit de défiler sur les champs ou de klaxonner dans la rue...

Je ne peux pas faire ça.

Je ne peux pas voter pour Royal, je n'ai pas pu. Malgré ce que me disaient mes amis comme quoi il fallait faire barrage à Sarko, qu'il fallait voter utile.

Je ne peux pas voter pour une personne qui représente une politique que je méprise, même si elle est moins pire qu'une autre.

Allez, je peux bien vous le dire, si je n'avais pas voté blanc, j'aurais voté Sarko.

Et quand il a gagné, je me suis dit que c'était mieux que ce soit lui.

Parce que peut-être, enfin, la gauche se réveillera...

Je me suis trompée.

Pour quel parti vais-je bien pouvoir voter ?

Pourrais-je sans honte voter pour quelqu'un qui se présente à cette élection alors que je fais partie de ceux qui ont dit non, en majorité ? Et n'ont pas été entendus...

Je parcours les blogs, je lis les prises de position et j'admire ceux qui arrivent à se reconnaître dans un parti, j'envie les enthousiasmes, même modérés.

Je ne sais pas ce que je vais voter.

Parce que je vais voter, oui, par principe, c'est peut-être idiot les principes, mais j'y tiens à celui-là, à ceux qui sont morts pour que nous ayons ce droit-là (pleurez-pas ce sera mon seul argument facile), à mes rêves et à mes

utopies, à l'idée que le pouvoir est dans les urnes et qu'il faut s'en servir nom de dieu !

Parce que si, à cela nous renonçons, que nous restera-t-il à part la révolte ?

A part le sang et les bombes ?

Je vais voter parce que je ne laisserai pas une poignée d'individus décider à ma place.

Je vais voter parce que je crois encore à la démocratie, même moribonde.

Je vais voter parce que je ne peux pas renoncer.

Je vais voter par fidélité à ceux qui veulent encore changer le monde.

Je vais voter parce que je veux croire encore qu'un bout de papier vaut plus qu'un fusil.

16 mai 2009

Défi 60, le thème : l'acidité !

Conversation basique autour d'un jus de citron

Bobby retourna soudain Pamela sur le billard et la regarda droit dans les yeux.

- Au fait Pam, je me demandais, pour un aldéhyde de formule : $R-CH_2-CO-H$... Je sais que le H en alpha du carbonyle est acide car l'attraction du carbonyle affaiblit la liaison C-H et l'ion énolate formé est stabilisé par résonance. Mais quand même... Si c'est le cas du H en alpha, alors pourquoi donc le H qui se trouve sur le C du carbonyle n'est pas acide vu que l'oxygène est électronégatif et décharge le C et donc affaiblit la liaison C-H ?

Bobby se défit vivement de l'étreinte de Pamela pour aller saisir sa citronnade givrée.

Il but deux gorgées pensivement... Pam ne disait rien... Il reprit alors :

- J'ai regardé dans mes bouquins, Pam, et à chaque fois ils parlent du H en alpha qui est acide, jamais du H sur le C du carbonyle, ça me laisse profondément perplexe... Dans un acide carboxylique, le H du OH est acide car le O très électronégatif affaiblit la liaison O-H donc... Est-ce que cette propriété acide dans l'aldéhyde n'est due qu'à la stabilité de l'anion formé et se peut-il que l'affaiblissement de liaison ne puisse avoir lieu que pour un H collé à l'hétéroatome ?

Pamela rejeta sa longue crinière auburn sur son épaule soyeuse et dit d'un air las :

- En fait Bobby, c'est très simple, les stabilisations par effet mésomère sont beaucoup plus importantes que les stabilisations par effet inductif... Si je me souviens bien, on appelle ce genre de cas un équilibre céto-énolique. La

forme déprotonnée est beaucoup plus stable sous la forme énolate mais cette forme n'est accessible que si un H en alpha part.

Bobby se rapprocha, intéressé.

- Donc, si je comprends bien, le proton en alpha est arraché plus facilement car l'anion formé est plus stable que celui qu'on obtiendrait si on arrachait le proton sur le C carbonyle ? Mais ce dernier est quand même un peu acide non, ma Pam ?

Pamela vit le trouble qui se reflétait dans l'œil de son compagnon. Elle prit une pose lascive et, dévoilant discrètement son voluptueux nid d'amour, elle poursuivit :

- Mon chou, il faut se dire qu'en chimie TOUTES les réactions sont des équilibres plus ou moins déplacés ! Cela veut dire que le proton du carbonyle pourra être également arraché mais la majeure partie des protons qui seront arrachés sur cette molécule seront ceux en alpha du carbonyle !

Bobby, dans un état second, rapprocha alors fougueusement son bassin de la bouche pulpeuse de Pamela et débita d'un ton saccadé :

- Pam... L'arrachement d'un proton... sur le C du carbonyle... conduirait... Ah... à un anion ... dont la charge... négatiivive... serait sur le car...bone du carbonyle... donc... sur un ah... sur un ah...tome voisin... d'un ah... d'un atome électronégatif...ce qui est impossiiiiiiiible !

Il explosa en elle et haleta :

- L'atome H du carbonyle d'un aldéhyde n'est absolument pas acide...

Pamela bougonna quelque chose d'inaudible et prit soudainement congé.

dimanche 17 mai 2009

Ailleurs

Bonjour amis bolgueurs...

Ce petit mot pour vous dire que je m'absente au moins une dizaine de jours. Je suis actuellement absente d'ailleurs, même si ça ne se voit pas. Peut-être même suis-je ailleurs, d'ailleurs, depuis plus longtemps encore...

Depuis que je suis partie de "là-bas", je vous annonce régulièrement que je prends une pause pour mettre un point final à mon *Journal De Zep* et à mon journal de clinique.

Je n'y arrive pas. C'est comme bloqué. Je pose les manuscrits à côté de moi, je les regarde, et je n'en fais rien. Rien du tout. Je ne peux pas.

Et ça me pèse.

Je sais bien dans le fond, ce qui m'empêche d'avancer.

Terminer mon journal de clinique, c'est signifier que je suis guérie.

Je ne le suis pas.

Terminer mon *Journal De Zep*, c'est accepter une fin que je n'accepte pas.

En théorie, si. Mais mettre un point final à ces six années, c'est consigner un échec.

Je crois que je n'aime pas bien les échecs...

Inutile d'essayer de me consoler avec des "Ce n'est pas toi qui es en échec, c'est l'Éducation Nationale ou la société ou qui vous voudrez". C'est aussi MON échec. Je n'ai pas réussi à garder la foi. Je ne suis plus sûre d'avoir envie de continuer à exercer ce métier puisque je ne supporte plus, non mon métier en lui-même, que j'adore, mais tout ce qui est autour et que je cautionne malgré moi.

Il me faut changer.

C'est cela que je fais, aujourd'hui, en écrivant, en faisant mon auto-psy.

Je m'autopsie.

Parce que Tiphaine doit mourir si elle veut renaître.

Et la petite Tiphaine, je vous avoue qu'elle a un peu peur, parce qu'elle est faible.

Elle a envie de, elle voudrait bien, elle rêve...

Elle se trouve des milliers d'excuses pour ne pas.

Pas de point final.

Pas d'échec.

Même pas peur, même pas mal.

Je reviendrai quand j'aurai réussi à faire le deuil d'un passé qui m'empêche de vivre sereinement mon présent, qui m'empêche d'envisager l'avenir.

Je vous embrasse très fort.

A bientôt.

mardi 26 mai 2009

Vivre c'est tout

Il y a des phases ascendantes et des phases descendantes, l'euphorie puis le désespoir, des eureka dérisoires mais sincères, des "au secours" clamés dans le vide de nuits bien plus longues que les jours.

J'arrive à un moment où tout semble possible et où tout se vaut.

Je ne sais pas très bien ce que je veux.

Je ne sais pas non plus ce que je ne veux pas.

Et tout ceci me semble d'un nombrilisme affligeant.

C'est cela, aussi, la dépression, une lutte permanente contre l'auto flagellation.

Parce que c'est plus facile de se détester que de s'aimer.

Hier soir, j'étais dans un restaurant avec une amie. J'étais bien. Tellement bien. J'avais la tête vide de tous ces doutes qui me laminent depuis trop longtemps. Je profitais de la brise légère, je ne pensais ni à hier ni à demain.

J'avais oublié la tombe sur laquelle je suis allée me recueillir, le manuscrit achevé qui ne m'a pas apporté le soulagement tant espéré, et les questions, et les questions, et les pourquoi, et les pour quoi...

Elle m'a dit que, contrairement au bonheur, le désespoir était quelque chose que la société considérait comme sérieux. Imagine, Tiphaine, que l'on fasse une pile avec tout ce qui se produit de triste et une autre avec ce qui parle simplement du bonheur. Je sais bien, pensais-je, que la balance penche du côté du drame, c'est lui qui fascine, c'est lui qui fait vendre.

Le bonheur est si souvent banal qu'il passe presque inaperçu, il faut savoir le débusquer. Je le savais. Je le sais encore. Moins bien parce que je suis malade et qu'il se cache parfois sous des apparences trompeuses. Mon bonheur, je crois savoir maintenant qu'il est plus dans le faire que dans le dire.

Mais je n'en suis pas sûre.

Ce moment où tout semble possible et où tout se vaut...

Depuis si longtemps je suis dans le dire. Je crois n'être moi-même que dans l'écriture.

Je rêve d'être moi dans l'instant. Dans tous les instants.

Dire, est-ce faire ? Si au commencement était le verbe, ne puis-je pas créer par les mots ?

C'est comme si j'avais explosé en mille morceaux et que j'essayais de me reconstruire selon une logique cohérente, a posteriori.

Comme s'il devait y avoir une logique.

Peut-être n'y a-t-il aucune logique...

Si seulement je savais faire avec les compromis. Mais les cons promis tiennent rarement parole.

Et certains mots mentent.

Et certains mots peuvent tuer plus sûrement que l'arme la plus redoutable.

Mais les mots peuvent guérir les mots aussi...

Et si les mots mentent, que me reste-t-il ?

Les gestes Tiphaine, les gestes. L'action. Le faire.

Pourquoi le faire ne mentirait-il pas autant que le dire ?

Et pourquoi faudrait-il choisir entre le dire et le faire ?

Dire ET faire, faire ET dire.

Si seulement je savais faire avec les compromis.

Mais les cons promis tiennent rarement parole.

Il y a quelques mois, je ne pouvais pas "faire". Je savais à peine me lever, me laver, et même manger m'était difficile. J'entendais que le bonheur est

dans le pré et le plaisir dans ces petits riens qui font le quotidien. Bien sûr, je le savais. Mais je ne pouvais pas le vivre. Et j'en étais d'autant plus mal. Ceux qui voulaient m'aider me disaient de me promener, me parlaient des bonheurs simples comme celui de cuisiner pour ceux que l'on aime. A cela ils opposaient ma soif d'absolu, mon besoin d'extraordinaire. Ils savaient qu'il me fallait retrouver le goût du quotidien. Et bien sûr moi aussi je le savais. Mais je ne pouvais pas le vivre. Et j'en étais d'autant plus malheureuse parce que même cela je n'étais pas capable de le faire.

Qu'est-ce qui a changé ?

Je sais donner le change.

Je ne sais pas si je vais mieux. Mais j'ai au moins la force de commencer à faire. Parce que de cela dépend la joie de deux enfants qui ne méritent pas de vivre avec une mère absente.

Aujourd'hui, quelqu'un m'a écrit : "Tu es ce que tu as de plus important." C'est une belle phrase. Mais elle ne me convient pas. Ce que j'ai de plus important ce n'est pas moi. C'est l'amour de ceux que j'aime.

Lorsque j'étais là-bas, j'ai été profondément déstabilisée par une remarque d'une des animatrices à propos d'un texte que j'avais écrit en atelier d'écriture : "Quand on donne tout, on n'est plus rien." J'ai toujours cru au contraire que c'est parce que je donnais tout que je valais le coup d'être. J'étais par ce que je donnais, non par ce que j'avais. Ma vie n'avait pas d'autre sens. Et je croyais que tout le monde en faisait autant, que tout le monde se donnait entièrement.

Cette remarque n'a l'air de rien mais elle est très importante pour moi. De même que je me suis demandé depuis tout ce temps qui j'étais, je me suis posé la question de savoir ce que je donnais et pourquoi.

La réponse n'est pas très glorieuse.

Souvent, j'ai entendu dire que j'étais impressionnante par le fait que je donnais mon amour sans compter et c'est vrai, je le donne, je passe mon temps à le donner, c'est ce qui a toujours justifié ma vie.

Pourquoi ? Pourquoi donnes-tu tout cet amour Tiphaine ?

Parce que je veux qu'on m'aime...

Parce que je ne me sens exister que dans le regard aimant de l'autre.

Je me souviens d'avoir discuté il y a près d'un an avec un ami à propos de la création. Nous n'étions pas d'accord à ce sujet. Lui, pensait qu'il ne créait pas dans le but d'être regardé. Moi, je lui disais qu'une création n'existe pas en dehors du regard, c'est le regard qui la crée. Et c'est ainsi que j'expliquais par exemple mon blog, mes blogs, par le besoin que j'avais

d'offrir au regard de l'autre ce que je créais. Je n'avais pas encore réalisé que c'est moi que je produisais. Si j'ai donné autant, histoires, tableaux, poèmes, vidéos, photos, tant de mots, tant de signes, ce n'est pas pour que vous les regardiez, c'est pour que vous m'aimiez.

C'est cela que je veux profondément : que vous m'aimiez.

N'est-ce pas profondément égoïste, finalement ? Je donne l'amour, sans compter, mais ce n'est pas gratuit, je le donne parce que j'espère toujours recevoir le vôtre en retour. J'ai désespérément besoin que l'on m'aime et ce n'est jamais assez.

Je ne connais que deux personnes qui aiment sans espoir de retour. C'est très peu. Et je les envie. C'est à cela que j'aspire aujourd'hui. A aimer, simplement aimer, sans but.

Aimer pour aimer.

J'ignore si j'y arriverai un jour. Il me faut pour cela faire tant de deuils, sécher tant de blessures anciennes, ne plus avoir peur d'être abandonnée, ne plus souffrir parce que j'ai peur qu'on ne m'aime pas, qu'on ne m'aime plus... Ou peut-être ne faut-il rien faire?

Merde.

Vivre, c'est tout.

dimanche 31 mai 2009

Ce n'est pas le tabac qui tue un fumeur sur deux.

Zébulon a sept ans, il vient tout juste d'entrer en CP. C'est un petit garçon charmant, enjoué, il adore faire des farces, a une passion monomaniaque pour les Pokémon, bref, un petit bonhomme bien dans sa vie. A l'école, il commence à apprendre à lire. C'est chouette. Tous ces signes qui lui semblaient étrangers commencent à s'organiser et à faire sens. Zébulon s'en réjouit. Il a toujours eu soif de curiosité, envie de tout savoir, de tout comprendre.

Mais depuis bientôt un mois, Zébulon inquiète sa maîtresse. Il ne veut plus lire. Il s'est isolé, ne joue plus avec personne, ne parle plus, ne sourit plus.

La maîtresse convoque alors ses parents. Ils ne comprennent pas ce qui se passe. Zébulon a changé, ce n'est plus le même enfant. Ils ne le reconnaissent plus. L'enseignante préconise le dialogue mais rien n'y fait : à peine le petit garçon passe-t-il les portes de la petite école qu'il se met à trembler. Il reste dans son coin et attend sa maman qui vient le chercher tous les jours à cinq heures. Dès qu'il la voit, il soupire de soulagement, lui

adresse un lumineux sourire, la serre très très fort dans ses bras et ne lui lâche plus la main jusqu'à ce qu'ils arrivent à la maison.

Pourquoi Zébulon est-il si triste ?

Que s'est-il passé ?

Le papa de Zébulon l'emmène chez un spécialiste. Zébulon reste muet. Plusieurs séances. Jusqu'au jour où l'enfant remarque sur son bureau un paquet de cigarettes.

Le petit garçon demande alors : "Toi aussi, tu vas mourir ?"

Le spécialiste ne comprend pas. Il suit des yeux le regard de l'enfant et tombe sur l'encadré noir, sur ces mots en caractères gras sur fond blanc : "FUMER TUE".

Il comprend. Il sait pourquoi l'enfant ne supporte plus de se séparer de sa mère...

C'est sans doute fort respectable de vouloir aider les fumeurs à se débarrasser de leur odieuse manie.

Mais ne le faisons pas n'importe comment.

On sait depuis longtemps que la peine de mort ne fait pas diminuer le nombre de crimes. Ce n'est pas parce que je lirai ces messages que je vais cesser de fumer. L'argument de la maladie n'est hélas pas pertinent, je le crains. Il renforce ma culpabilité, sans aucun doute, il me maintient dans l'image dévalorisante d'un individu égoïste mais il ne suffit pas à me faire arrêter de fumer. Je ne crois pas qu'il s'agisse là d'une bonne stratégie. On stigmatise les méchants fumeurs, on leur fait peur, on croit qu'on va les éclairer peut-être ? Croyez-vous vraiment qu'il me soit encore possible d'ignorer les méfaits du tabac ? J'ai entendu ce jour à la radio un tabacologue qui disait que la nouvelle campagne servirait à faire réagir les fumeurs, en voyant les images sur les paquets, ils prendraient enfin conscience de ce qu'ils risquent.

Je ne le crois pas.

Plus je me sens coupable, plus je fume.

Plus j'ai peur, plus je fume...

Je suis probablement trop cynique mais il me semble que si le gouvernement souhaitait vraiment que le nombre de fumeurs diminue, il s'y prendrait autrement. Les culpabiliser tout en les bombardant de messages sanitaires (publicitaires ? non... vous n'y pensez pas...) les incitant à utiliser des remèdes aussi inefficaces et coûteux que les gommes, les patches ou le Champix me paraît fort suspect.

Mais où serait donc l'intérêt ? Cette idée est certainement stupide... Sauf à considérer qu'en la matière, la neutralité n'existe pas et que les grands laboratoires pharmaceutiques font leur beurre de... Mais non, je m'égare.

C'est sans doute fort respectable de vouloir aider les fumeurs à se débarrasser de leur odieuse manie.

Mais ne le faisons pas n'importe comment.

Dans peu de temps, mon fils saura lire.

Ma fille ne sait pas lire.

Mais elle a des yeux et elle sait s'en servir.

Un cliché de dents cariées, l'image d'un malade sous assistance respiratoire, une énorme tumeur sanguinolente... Voici ce qu'elle verra demain.

Comment donc ?

Je me soucie de la santé psychologique de mes enfants moi qui ose encore affirmer que je suis fumeuse ?

Oui, je m'en soucie.

Oui, ça me fait peur.

Est-ce pour cela que je vais arrêter de fumer ?

Non.

C'est pour cela que je mettrai mes cigarettes dans une boîte sans étiquettes et sans photos.

Décidément, les fumeurs sont bien égoïstes, voyez-donc, on dépense tant et plus pour qu'ils décrochent enfin et ils trouvent encore le moyen de se plaindre !

C'est sans doute fort respectable de vouloir aider les fumeurs à se débarrasser de leur odieuse manie.

Mais ne le faisons pas n'importe comment.

Ni à n'importe quel prix.

vendredi 5 juin 2009

Domage pour le chocolat

Parfois, laisser tomber les bras.

Ne pas chercher à les ramasser.

Par terre, ils n'iront pas plus loin.

Mains coupées.

Arrêter d'appeler, arrêter de lier, arrêter d'écrire, de téléphoner, et si seulement aussi penser.

Que se passe-t-il si j'arrête ?

Si j'arrête...

Je suis sans nouvelles d'eux parce que je suis celle qui alimente la conversation, qui décore la banalité, qui crée les besoins et les manques aussi.

Si j'arrête...

Qui souffre le plus ?

Ceux qui sont habitués à ce que je tisse le lien pour eux ou celle qui tient la pelote et regarde le fil qui pend à terre ?

Mains coupées.

Mode sans bras.

dimanche 7 juin 2009

Dernier défi : Il fallait cette semaine inventer un récit apocalyptique.

Chère maman

Chère maman,

J'espère que tu vas bien...

Je ne sais pas pourquoi j'écris ça.

Mais qu'est-ce que je pourrais écrire ?

Et à qui ?

Chère maman,

Tu me croiras pas, aujourd'hui, j'ai aperçu un morceau du soleil ! Je te jure !

Je me souviens de ce samedi où tu étais dans le jardin, tu as crié, nous sommes sortis, tu montrais le ciel du doigt, nous avons levé la tête et nous l'avons vu, c'était la première fois...

Chère maman,

Mon ordinateur me dit que je peux obtenir de l'aide pour rédiger ma lettre mais je ne sais pas à quoi ça sert puisque personne ne lira jamais cette lettre...

Chère maman,

Y'avait des serpents qui sortaient des robinets parfois, l'eau était rouge, tu te souviens ?

Papa enfilaient ses gants pour ne pas se faire mordre et essayait de leur tordre le cou mais c'est mou un serpent, et puis ça n'a pas de cou...

Et Elise qui riait parce qu'elle avait pris un bain rouge, elle disait : "Je saigne !", "Je saigne !", et on faisait semblant d'avoir peur pour lui faire plaisir...

Chère maman,
J'ai rêvé de la finale cette nuit. On était dans la salle des citoyens, je ne sais plus qui jouait, ils couraient après un truc rond, et ça criait autour de nous.
Pourquoi est-ce qu'on regardait ça ?
Je crois qu'on avait peur et qu'on voulait oublier.
Oublier quoi ?

Chère maman,
Je n'arriverai jamais à écrire cette lettre.
L'imprimante ne marche plus depuis longtemps de toutes façons.
Et tu n'as plus d'adresse...
Chère maman,
Le réveil dit que j'ai 123 ans aujourd'hui.
C'est vieux, non ?
Je ne me souviens plus...

Chère maman,
J'ai fini toutes les conserves que tu avais entassées dans la cave.
J'ai encore faim...

Chère maman,
J'ai fini papa salé et bientôt j'aurai fini Elise que tu avais mise dans le congélateur.
J'ai toujours faim...

Chère maman,
Tu avais dit que tu allais chercher un paquet de cigarettes, j'ai vérifié, ça fait longtemps qu'on n'en vend plus du tabac, c'est mauvais pour la santé.
Tu fumais ?

Chère maman,
Y'a plus personne ici.
Je m'ennuie...
J'ai tellement fin.

*Je t'ai dit que je n'attendais rien ?
Ce n'est pas vrai, j'attends l'impossible.
J'attends que mes routes
me mènent enfin nulle part.*

*Tu vois ce petit point là-bas ?
C'est moi, en route vers nulle part,
Là où tout arrive
parce qu'on n'attend plus rien.*